
Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews McGhee
United States Ambassador
to Turkey

HISTOIRE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Μεγαλυνθήσεται Χριστὸς ἐν τῷ σώματί μου, εἴ τε διὰ ζωῆς, εἴ τε διὰ θανάτου.

Ἐμοὶ γὰρ τὸ ζῆν, Χριστὸς, καὶ τὸ ἀποθανεῖν, κέρδος.

(Chrysost. in Ep. *ad Philip.*, c. I, hom. 3.)

Jésus-Christ sera glorifié dans ma chair mortelle, soit par les combats de la vie, soit par les tourments de la mort.

Car, pour moi, Jésus-Christ, c'est la vie; et la mort, c'est le signal du triomphe et de la paix.

HISTOIRE

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

PAR

M. L'ABBÉ ROCHET

CHANOINE HONORAIRE DE LA ROCHELLE.

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE

AVEC APPROBATION.

TOME SECOND



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29.

1866

HISTOIRE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

CHAPITRE XVI

Nouvelle conjuration contre saint Chrysostome.
Nouveau synode.
Intervention de l'empereur. — Attentat contre la vie du saint.
Affaire des Thermes de Constance.

Les amis de saint Chrysostome eussent voulu que dans cette circonstance une sanction auguste vînt donner à la paix un caractère plus certain de stabilité. Tout l'Orient était attentif : une voix plusieurs fois invoquée se faisait attendre ; c'était celle du patriarche d'Occident, du vieillard de Rome, de la sentinelle divine, qui du haut du Capitole, étend son regard sur le monde et parle à l'univers entier.

Mais alors, d'autres besoins réclamaient d'un autre côté toute la sollicitude du chef suprême de l'Église. En Espagne, l'hérésie souvent victorieuse, se débattait avec fureur, dans les campagnes et dans les villes du beau pays qu'arrosent le Bétis et le Tage. L'Afrique et l'Asie étaient témoins d'un combat insolite et plein d'intérêt pour la jeune civilisation chrétienne ; saint Augustin et saint Jérôme s'étaient rencontrés avec des idées divergentes sur

le terrain de la science ecclésiastique, et le bruit de leur querelle remplissait à la fois l'Orient et l'Occident.

Saint Chrysostome était donc seul dans la lutte; et tout semblait annoncer qu'il devait y périr; car cette solitude d'une part, et de l'autre l'éloignement et le silence du Père commun des chrétiens entraient visiblement dans les desseins de la miséricorde divine. Il était évident que le saint s'avançait à grands pas vers son calvaire, où l'attendait l'immolation; et toute intervention active eût pu retarder l'accomplissement de son sacrifice.

A Constantinople, le nom de la paix était sur toutes les lèvres; mais cette paix avait tous les caractères d'une préparation au combat. Il était facile de comprendre que le repos passager dont le saint paraissait jouir, après son retour du premier exil, n'était pour lui qu'une halte de courte durée sur le chemin du martyre. C'était un moment d'arrêt, pour prendre haleine, relever son courage et lui donner la force de se porter en avant. Il était démontré pour tous, qu'en présence de la faiblesse impardonnable de l'empereur Arcadius, le caractère absolu, despotique et cruel de l'impératrice Eudoxie et l'inflexible rigidité du saint devaient tôt ou tard se heurter dans un conflit suprême, dans lequel la force brutale devait nécessairement triompher de la résistance inoffensive de l'homme de Dieu.

Deux mois en effet s'étaient à peine écoulés depuis le départ de Théophile, que déjà l'on voyait ces tristes prédictions s'accomplir.

Dans ces siècles de transition morale, dans cette lente transformation sociale, où la civilisation naissante se dépouillait péniblement des traditions idolâtriques, on voyait souvent les peuples chrétiens associer des instincts aux nuances païennes, avec l'exercice des plus nobles vertus de l'Évangile. Ils semblaient se dédommager de l'absence du culte sensible de leurs divinités, en se faisant des idoles de leurs maîtres, auxquels il ne manquait bien souvent que

des autels. Tous ces abus intolérables entraient dans les habitudes de la population de Constantinople. Les fidèles eux-mêmes n'étaient pas inaccessibles à ces influences pernicieuses; ils payaient volontiers leur tribut à ces aberrations. Les évêques avaient travaillé longtemps à leur imprimer des sentiments plus en harmonie avec la foi chrétienne; mais le mauvais instinct l'emportait toujours.

Deux mois après le retour de saint Chrysostome, sous le consulat de Rumoride et de Théodose le jeune, au mois de septembre de l'an 403 de l'ère chrétienne, époque où commence la première indiction de Constantinople, un grand événement remplit l'Église et l'empire de deuil et d'agitation. L'empereur, pour flatter la vanité puérile d'Eudoxie, lui fit ériger au centre de la ville, une statue monumentale.

Auprès du palais du sénat s'étendait une place magnifique, entourée des plus beaux monuments de la capitale. De l'autre côté de la place, en face du palais sénatorial, s'élevait majestueusement la basilique de Sainte-Sophie, dédiée à la sagesse éternelle. Ce temple, une des merveilles du monde, était l'œuvre de la munificence des empereurs. Chaque souverain se montrait jaloux de graver son nom sur ce monument sans rival, par des libéralités dignes de la majesté du trône. C'était l'église métropolitaine. C'est là que se faisait entendre chaque jour la voix puissante de saint Chrysostome. Une large rue centrale, également éloignée du temple et du palais, laissait apercevoir au loin le centre de la place qui séparait les deux monuments.

C'est en ce lieu, devant la face méridionale de la métropole, que l'on éleva la statue de l'impératrice. Elle était d'argent pur, et revêtue de la chlanide des augures romains. Un piedestal, orné de reliefs et surmonté d'une colonne de porphyre, sur laquelle elle était posée, lui donnait l'aspect d'une divinité païenne.

Le préfet de Constantinople, homme rétrograde, et sectateur de la hideuse doctrine de Manès, n'avait rien oublié, pour imprimer aux réjouissances qui devaient en accompagner l'inauguration, un caractère d'hostilité flagrante contre les sentiments chrétiens. Cet homme était imbu d'opinion singulières, également éloignées de la perfection évangélique et de la stupidité païenne. Il ne pouvait pardonner à saint Chrysostome la guerre incessante et toujours victorieuse par laquelle il battait en brèche et livrait aux mépris ses prédilections hérétiques. Il s'empressa donc de saisir cette occasion pour donner cours à sa haine et se venger du saint.

En conséquence, il déploie une activité sans égale. Il surexcite dans la multitude, l'imagination, les sens et le goût des plaisirs ; il organise des fêtes fabuleuses ; il établit en permanence, devant la porte même de la métropole, des danses lascives et des spectacles de bateleurs. Tout le peuple y prit une part active. La population tout entière était debout, avide d'émotions et de plaisirs. Les passions et les sens étaient en ébullition ; le torrent avait rompu ses digues. Ces réjouissances demi-païennes occupaient les jours et les nuits. Les applaudissements, les cris, les sons perçants des instruments retentissaient jusque sous les voûtes de la basilique et rendaient impossible le recueillement du service divin. C'était bien là ce que s'était proposé l'apôtre de l'hérésie.

Saint Chrysostome, troublé dans son ministère sacré, ne pouvait demeurer impassible spectateur de cette recrudescence idolatrique. Il ne pouvait tolérer que sous le voile menteur d'un faux zèle, l'hérésie vînt, au nom vénéré du chef de l'État, troubler la paix du sanctuaire et porter l'effervescence et la dissipation jusqu'aux pieds des autels. Il se met donc en mesure de repousser le scandale. Il élève la voix ; il flétrit avec énergie l'insolence des perturbateurs. Il rappelle aux chrétiens que ces plaisirs licencieux sont incompatibles avec une foi sincère, comme

avec la pratique généreuse et constante des vertus chrétiennes; qu'ils tendent à renouveler, à remettre en vigueur les monstruosités dégoûtantes du culte païen, et que des chrétiens ne peuvent y participer, ni les autoriser de leur présence, sans affecter une sorte d'abdication de leur caractère d'enfants de Dieu.

Ces paroles étaient sévères, mais justes; elles eurent un immense retentissement. Elles n'atteignaient pas seulement les fidèles qui se livraient à ces réjouissances sacriléges, mais elles en frappaient surtout les auteurs. Elles retombaient de tout leur poids sur le préfet de Constantinople.

L'impératrice n'était point directement en cause; et rien ne prouve que saint Chrysostome lui donnât dans ces mesures évidemment hostiles, la moindre participation. Les paroles acerbes, les comparaisons insultantes que les historiens ont placées sur ses lèvres sont également indignes de sa charité, de son génie, de son éducation et de sa sainteté. Non, le saint que l'Église honore ne s'est point abaissé jusqu'à lancer la fange et l'injure à la face de celle qu'il appelle la mère des Églises et son auguste et très-pieuse souveraine.

Eudoxie, qui pouvait d'ailleurs être innocente de ces excès, n'avait donc rien à recueillir du blâme dont saint Chrysostome s'efforçait de les flétrir; mais sa personne même était l'objet de ce culte sauvage. Il lui sembla qu'elle devait se sentir humiliée de la flétrissure dont on voulait le frapper. Elle gardait encore un souvenir amer de ses chagrins d'autrefois et de ses anciens projets de vengeance. Ce nouveau grief ne pouvait que raviver sa haine. Elle résolut de ne plus écouter désormais que les inspirations d'un aveugle ressentiment; elle se montra furieuse, exaspérée. A son exemple, l'empereur et les grands se sentirent profondément blessés. Eudoxie les animait, entretenait leur colère. Elle paraissait frémir de honte et de dépit. Dans son exaspération, il lui semblait voir le saint

évêque élevant contre elle une main audacieuse et se préparant à la renverser de son autel.

Cette fois, c'était bien la dernière heure de la vie apostolique de saint Chrysostome; c'était l'heure de l'agonie et le prélude de sa fin. L'impératrice s'imagine posséder un moyen efficace et tout puissant de le réduire au silence. Elle le menace et prend la résolution d'assembler immédiatement un concile pour le traduire en jugement. Elle ne veut écouter que l'inspiration de sa vengeance. Elle se laisse entraîner à tous les mouvements désordonnés de sa passion. Elle place au-dessus des intérêts les plus sacrés celui de sa vanité féminine. Ainsi, quoique chrétienne, elle paraît complétement ignorer, dans cette circonstance, quels sont les plus saints devoirs et quelle doit être, en présence de l'impiété, la fermeté d'un véritable pasteur.

Saint Chrysostome était bien plus attentif à la voix de sa conscience et de ses devoirs, qu'au bruit de la colère et des menaces d'Eudoxie. Il ne tient aucun compte du tapage qui se fait autour de lui dans la ville comme à la cour. Sans s'inquiéter du danger, il continue, par ses discours à garantir son troupeau contre la recrudescence des impiétés païennes. Il sait bien qu'il engage sa tête, et que l'impératrice cette fois ne reculera devant aucun moyen pour le faire périr. Il sait que dans une telle circonstance il lui reste à choisir entre la mort et l'abandon de son peuple. Sa décision ne saurait être douteuse; il est pasteur; il choisit la mort. Il poursuit donc sans relâche le cours de ses homélies.

Alors Eudoxie paraît au comble de l'exaspération. Elle s'apprête à frapper un grand coup qui puisse à la fois assouvir ses désirs de vindication et lui donner une victoire complète. Elle fait rechercher dans la ville et dans les provinces tous les ennemis du saint, et les fait convoquer en assemblée à Constantinople. Elle les excite et réveille tous leurs ressentiments contre lui. Rien n'est

omis dans cette lutte suprême ; ni le charme de l'or, ni l'ivresse des honneurs, ni la fièvre de l'ambition et des jouissances. Elle exhume tous les vieux souvenirs ; elle surexcite toutes les rancunes, elle fait arme de tout.

Mais elle ne vit pas tout marcher au gré de ses désirs dans cette exécution des hautes œuvres de la haine. Les ennemis du saint patriarche se montrèrent peu désireux d'aller encore, comme de vils contempteurs de son innocence et de sa sainteté, se heurter sans aucun résultat contre l'assistance visible de Dieu. D'ailleurs saint Chrysostome n'était point à leurs yeux une victime réduite à l'impuissance ; ils voyaient se dresser à ses côtés une force matérielle imposante contre laquelle ils s'étaient déjà brisés. C'était l'amour et la vénération du peuple, qui pouvait offrir à son évêque des milliers de bras et de poitrines. Ils n'osaient point, même avec la faveur d'Eudoxie, s'attaquer au cœur de ce peuple, devant la colère duquel Théophile avait fui tout épouvanté. Devant une telle perspective, ils ne pouvaient pas recommencer l'épreuve ; car ils savaient par l'expérience de tous les âges, que lorsqu'un peuple, fort de son droit, expose à la force sa poitrine, il peut être vaincu sans doute, mais il ne recule jamais.

Il fallait en finir cependant avec saint Chrysostome ; ainsi le voulait l'impératrice. Mais entre tous les avis ouverts en cette conjoncture, auquel s'attacher? La décision à prendre n'était ni sûre ni facile. Il leur fallait un prestige exceptionnel, une lumière plus vive, une parole tombant de plus haut. Ils pensèrent que leur premier chef était seul capable de remplir toutes les conditions et de les conduire encore. Ils résolurent donc de passer la mer et d'aller réclamer les lumières et les conseils de l'évêque d'Alexandrie. Alors ils choisissent des députés et leur donnent pour mission de ramener Théophile à Constantinople, pour le mettre à la tête de la conjuration, ou du moins, s'il hésite à se rendre à leur appel, à cause

de l'indignation du peuple, d'obtenir de lui des instructions précises, sur la manière la plus convenable et la plus sûre de commencer les hostilités. Car ils ne savaient ni sur quels faits asseoir leurs accusations et leurs calomnies, ni de quels prétextes étayer leurs manœuvres hypocrites.

La vie de saint Chrysostome était connue. C'était un livre ouvert; et dans ce livre ses ennemis même ne pouvaient découvrir que l'héroïsme de la vertu. Magnifique et sublime hommage pour le saint évêque, que cet aveu de ses ennemis mortels, obligés de confesser à la face du monde entier qu'une existence de soixante ans n'offre pas même un seul prétexte plausible à la calomnie. Aussi Théophile, profondément convaincu de l'intégrité sans tache de l'homme de Dieu, se vit-il obligé d'aller chercher main-forte dans le camp des ennemis de l'Église, d'aller fouiller honteusement dans les archives de l'hérésie, pour exhumer des canons opposés à la conduite du saint, et s'en former une base d'accusation contre lui.

Pour ce grand conspirateur, revenir à Constantinople était chose impossible. La rougeur lui montait encore au front, au souvenir du honteux résultat de ses premières cabales. Et cependant son orgueil ne put résister à l'honneur de diriger par ses conseils les opérations et les intrigues de cette nouvelle conjuration. S'il ne va point présider les réunions criminelles de ses anciens collègues, il veut du moins les dominer par ses représentants et par son influence. En conséquence, il choisit dans les rangs du clergé d'Alexandrie trois hommes dignes de l'honneur qu'il leur confère, trois évêques capables d'entrer dans ses vues, de comprendre ses desseins et de les accomplir. Ce sont Paul et Pœmen, hommes de sa confiance, auxquels il associe un jeune évêque qui vient de recevoir l'ordination. Ce jeune homme doit les faveurs de Théophile à son caractère particulier, qui semble offrir aux conjurés de précieuses garanties.

L'évêque d'Alexandrie envoie à Constantinople avec les députés, ces trois hommes, ses créatures, qui doivent faire peser sur les conseils de la révolte l'ascendant de sa haute autorité. Dans les archives de l'hérésie, il avait eu la bonne fortune de rencontrer des canons opposés à la conduite de saint Chrysostome. Ces canons avaient été décrétés par un conciliabule d'hérétiques tenu depuis plus d'un demi-siècle dans la ville d'Antioche. Après le concile de la Dédicace, assemblé par ordre de l'empereur Constance, quarante ariens s'étaient réunis en synode pour foudroyer saint Athanase, alors la colonne de l'Église d'Orient. Ce sont les canons décrétés contre ce grand homme, que Théophile confie à ses agents, comme des armes invincibles contre un frère, un saint dans lequel le monde entier voyait une autre colonne de l'Église. D'après ces canons, saint Chrysostome pouvait paraître répréhensible, bien qu'il ne le fût sous aucun rapport. On crut néanmoins qu'en vertu de ces réglements, qu'il n'avait nullement violés, il devait encourir une condamnation certaine.

L'arrivée à Constantinople de ces évêques et des députés fut le signal d'une explosion de joie bruyante dans le camp de la conjuration. On les met immédiatement en rapport avec les affidés de la capitale. D'après les conseils de Théophile, chaleureusement adoptés par Eudoxie, on convoque à Constantinople tous les métropolitains et les évêques de Phrygie, de Cappadoce, de Pont et de Syrie. Un grand nombre d'évêques répondit à l'appel des conjurés. Mais beaucoup d'autres ne tinrent aucun compte des lettres de convocation. Ils ne voulurent ni porter au schisme naissant l'appoint de leur influence et de leur autorité, ni faire grandir par leur présence, les proportions d'un combat acharné qui devait faire de nombreuses victimes.

Parmi les habiles qui ne se firent point attendre, on remarquait Léonce, évêque d'Ancyre en Galatie, ainsi

et Ammonius de Laodicée, en Pisidie, hommes imprudents qui mirent l'Église en feu. Près de ces hommes, on voyait Acace de Béræe, cet ennemi d'autrefois; Antiochus de Ptolémaïde en Syrie, et Brison, évêque de Philippopolis, de la province de Thrace. Que veulent donc tous ces évêques? Quels motifs les amènent à Constantinople? Étranges faiblesses de l'humanité! mais aussi terribles décrets de la justice divine! Tous ces hommes de haute intelligence et de savoir profond viennent se laisser aller au vent des illusions les plus désastreuses. Ils se croient les soutiens indispensables de l'édifice de Jésus-Christ, et le Sauveur va leur montrer que son édifice peut tenir malgré leur défaillance. Ils semblent oublier qu'ils ne sont que les brebis du bercail, et qu'ils ont besoin, pour se sauver du précipice, d'entendre la voix et de suivre la direction du suprême Pasteur.

Un grand nombre de Pères, égarés par le respect que commandait la dignité de l'évêque d'Alexandrie, allaient à Constantinople, en athlètes sincères, pour défendre l'honneur de l'Église et la cause de Dieu; mais d'autres étaient animés de pensées moins généreuses : l'erreur presque volontaire, un zèle trop ardent, l'envie, des antécédents malheureux, le souvenir d'une ambition déçue, un vague espoir dont se berçait un imbécile orgueil, telles étaient les vraies causes de l'empressement de quelques-uns à répondre à l'appel des conjurés.

Le souvenir des fautes de leurs prédécesseurs leur inspira des mesures de prudence. Ils répudièrent les errements dans lesquels Théophile lui-même s'était brisé. Mais le résultat de leur circonspection ne devait point répondre complétement à leur attente. Les évêques du Chêne avaient traité sévèrement saint Chrysostome. Ils avaient obstinément refusé toute communication avec lui : c'est à cette imprudente rigueur que les nouveaux conspirateurs devaient attribuer le honteux échec des anciennes manœuvres. Pour eux, leur premier soin fut de se présenter au

saint patriarche et de communiquer avec lui. C'était prouver d'une manière habile qu'ils n'étaient animés d'aucune pensée hostile, qu'ils n'obéissaient à l'inspiration d'aucun parti, qu'ils ne cédaient à l'influence d'aucune prévention, et que leur but unique était de rechercher, de mettre en lumière et de faire triompher la vérité. Telle fut en effet, au début, la pensée du plus grand nombre des Pères.

Mais la cour ne crut pas qu'il fût de sa dignité d'admettre ces scrupules de conscience, et d'approuver de tels ménagements. Elle ne tint même pas compte aux évêques de l'incontestable habileté de leur démarche. Elle ne voulut prendre conseil que de la passion ; et la passion est l'irréconciliable ennemie de toute prudence : elle ne demande qu'à frapper. L'empereur ne laissa donc point ignorer aux Pères qu'il désapprouvait leur faiblesse. Il voulut même donner le plus grand éclat à son improbation, en se montrant plus susceptible que les évêques à l'endroit de l'observance des règles canoniques. Singulière et ridicule initiative du chef temporel de l'État. Il provoque le jugement de l'Église, et, même avant qu'elle soit en mesure de connaître la cause en litige, il se pose en exécuteur des décrets qu'il s'arroge le droit d'imposer. C'est de l'esclavage pour l'Église ; mais pour l'empire, c'est de la décadence.

On était à la veille de célébrer la fête de la nativité du Sauveur. Le peuple s'attendait à voir l'empereur à sa tête dans la basilique de Sainte-Sophie, où la cour devait au monde l'exemple de la piété par sa participation aux saints mystères. Mais Arcadius affecte de ne point s'y présenter. Il fait déclarer à saint Chrysostome que sa conscience ne lui permet aucune communication avec lui, tant qu'il ne se sera pas justifié devant un concile. Le saint lui fait répondre qu'il est prêt à présenter sa justification devant l'univers entier. Mais ce n'était point de justification qu'il s'agissait dans cette circonstance ; ses accusateurs ne doutaient nullement de son innocence et de sa sainteté. Ce

qu'il leur fallait, ce qu'il fallait à l'impératrice, c'était non point un jugement contradictoire, mais une sentence de déposition. Aussi, ces hommes indignes ne voulurent-ils point qu'il fût admis à présenter ses moyens de défense ; car c'était s'exposer à le voir sortir victorieux de l'épreuve ; c'était assumer pour eux-mêmes la responsabilité d'une défaite et la ruine complète de la conjuration.

Tous ces complots formés contre le saint évêque avaient jeté dans les esprits un ferment de discorde et de perturbation. La conscience incertaine flottait souvent, dans ses adhésions, entre la sainteté du pasteur légitime de Constantinople et l'imposante autorité de ses persécuteurs. Cette perturbation enlevait presque partout à saint Chrysostome l'appui des âmes les plus sincères et de ses amis les plus fidèles. Ainsi, Théodore de Thyanes, l'un d'entre eux, vient lui prêter le concours de son influence et de son autorité ; dans la droiture de ses intentions, il se rend à l'appel des conjurés. Il arrive dans la capitale avec les autres évêques. C'est un homme d'une vertu notoire et d'une grande considération. Il vient sans arrière pensée s'unir à ses frères, prendre part à leurs travaux et se consacrer avec eux au triomphe de l'Église. Mais dès qu'il s'aperçoit des trames ténébreuses ourdies contre la vie du saint, son frère et son ami, la douleur s'empare de son âme. Il ne peut se résoudre à prêter une main complaisante aux manœuvres des conspirateurs ; il fuit immédiatement ce théâtre d'intrigues. Il quitte Constantinople et retourne dans son Église, sans chercher à voir les évêques ses frères et même sans leur dire adieu.

Ce saint évêque avait compris tout le danger dont l'Église était menacée par ce déchaînement des passions. Il s'attacha de tout son pouvoir à protéger sa province, et parvint à la garantir contre les tentatives des schismatiques. Il demeura jusqu'à la fin dans la communion de saint Chrysostome et de l'Église romaine.

Un autre évêque, Pharetrius, de Cæsarée de Cappadoce,

ville située au pied des monts Argées, bien qu'animé d'un véritable amour pour l'Église et pour la justice, se montra néanmoins plus accessible aux sentiments indignes de la crainte et de la pusillanimité. N'osant s'incliner d'aucun côté, ni prendre aucune résolution tranchée, ou peut-être se voyant dans l'impossibilité de démêler la vérité du mensonge, il ne voulut point intervenir ni quitter son Église ; mais il crut devoir correspondre avec les ennemis du saint patriarche. Ainsi les cœurs se partageaient, la division s'établissait au milieu des pasteurs et le schisme menaçait d'étendre indéfiniment ses ravages.

Saint Chrysostome ne semblait ni rien voir autour de lui, ni rien entendre dans ce tumulte des passions. Il se livrait paisiblement à l'accomplissement des devoirs de son ministère. Ont eût dit qu'il dédaignait de jeter les yeux sur l'abîme que la conjuration lui creusait sous les pieds, et dans lequel elle se préparait à l'engloutir.

Cependant les évêques réunis à Constantinople n'étaient point unanimes dans leurs sentiments d'hostilité, ni relativement au but que l'on devait se proposer d'atteindre. Un grand nombre d'entre eux avait été séduit par des accusations mensongères ; et ces hommes qui n'ambitionnaient que l'honneur de défendre les lois de l'Église, ne se sentaient nullement disposés à se faire complaisamment les instruments aveugles du pouvoir. Aussi l'empereur fut-il obligé d'intervenir encore. L'éclat de l'or, tiré sans ménagements des caisses publiques, put facilement éblouir les yeux qui se montraient trop clairvoyants. Puis les menaces, les caresses, les offres généreuses et les honneurs parvinrent à calmer à la fois et les susceptibilités de la conscience et la sensibilité des cœurs.

On arriva donc à les mettre d'accord, du moins en apparence, et tous, sous la pression d'Eudoxie, se réunirent en concile à Constantinople. On mit sous leurs yeux l'objet unique sur lequel on réclamait leur décision. Il ne fut plus question des accusations portées contre le saint dans

l'assemblée du Chêne; car il offrait hardiment de leur présenter sur ce point sa justification. D'ailleurs on avait pris le mot d'ordre de Théophile. Il leur avait fait comprendre sans doute qu'ils ne pourraient rencontrer ni dans la vie de leur victime, ni dans les lois de l'Église, aucun prétexte qui pût servir de base à leur procédure, ni motiver une sentence de déposition. Mais en même temps il leur avait signalé le seul moyen d'assurer le succès de leurs tentatives criminelles. Ils savaient tous que cette vie sans tache était de tous points incompatible avec les doctrines et les lois de l'hérésie; et c'est à l'aide de ces doctrines et de ces lois que l'évêque d'Alexandrie leur avait proposé de le juger.

Les conjurés se montrent donc dociles aux instructions du maître; ils produisent le quatrième et le douzième canons du concile hérétique d'Antioche, qu'il leur a désignés. Le quatrième est ainsi conçu : « Tout évêque qui « déposé, même injustement, par un concile, ne craindra « pas de s'ingérer dans le ministère ecclésiastique, « et de reprendre de lui-même l'exercice des fonctions « qu'il possédait avant sa déposition, perdra, par ce seul « fait, tout droit à se faire réhabiliter par un autre concile, « et ne sera même plus admis à présenter ses moyens de « défense. » Le douzième canon du même conciliabule ajoutait encore à cet excès de rigueur : « Tout évêque qui « déposé par un synode, osera se permettre de réclamer « l'intervention de l'empereur, au lieu de déférer sa cause « à l'examen d'une plus nombreuse assemblée d'évêques, « perdra pour toujours ses droits à l'indulgence. Il ne « sera plus entendu dans ses moyens de justification; il « perdra par ce seul fait toute espérance d'être jamais ré« tabli dans ses anciennes fonctions. »

Ces dispositions draconiennes n'étaient assurément point l'œuvre de l'Église, de l'image permanente du cœur de Jésus-Christ, de l'organe affectueux de sa miséricorde. La passion, la haine, la vengeance, semblent

s'exhaler de chacune des paroles, de ces prétendus canons.

Après cette lecture, dont on voulait faire contre saint Chrysostome une arme à deux tranchants, ses ennemis se levèrent successivement, pour essayer de démontrer aux pères que l'évêque Jean s'était placé volontairement sous le coup des censures portées dans ces décrets de discipline ecclésiastique. Car, disaient-ils, il a repris son siége, il est rentré dans l'exercice de ses fonctions sacrées, après une déposition légale, et sans avoir été réhabilité par un concile.

Tous ces griefs étaient spécieux. Les conjurés se sentaient forts et se croyaient assurés de la victoire ; mais alors une lutte s'engage. Les amis du saint non moins ardents à le défendre que ses ennemis à l'assaillir, s'efforcent d'établir que le saint patriarche fut ramené dans son Église, replacé sur son siége et réintégré dans ses fonctions épiscopales par un concile de soixante-cinq évêques. Tandis que ceux qui l'ont condamné n'étaient qu'au nombre de trente-six, et presque tous étrangers, et qu'en conséquence les canons apportés contre lui n'ont aucune application possible. Que d'ailleurs ces canons sont justement réprouvés par l'Église ; qu'ils ont été rédigés par les ariens au concile de la Dédicace d'Antioche, et que ces hérétiques n'ont eu recours à de telles mesures que pour se créer des armes contre saint Athanase, alors le boulevard de la foi chrétienne et la lumière de l'Orient. Que l'injustice et l'inflexible rigueur du quatrième canon ont été signalées et frappées de réprobation, au concile de Sardique, par tous les évêques des églises de Rome, d'Italie, d'Illyrie, de Grèce et de Macédoine.

Ainsi la discussion se prolongeait vive, ardente, passionnée. Et dans ce conflit entre la justice et la haine, l'opinion du concile ne trouvait point à se faire jour ; on demeurait en suspens.

A côté de ce tapage et de ces débats, saint Chrysos-

tome qui cette fois n'avait point été cité par les Pères, s'occupait à peine des péripéties ou de l'issue d'une lutte acharnée, dans laquelle pour lui, se débattait une question de vie ou de mort. Les devoirs de l'apostolat, les macérations et la prière occupaient tous ses instants, et ne laissaient pas d'espace, dans sa vie, aux préoccupations de son avenir terrestre. Il employait à faire le bien tout le temps que lui laissait la bonté divine, sans prendre aucun souci de celui qu'il lui plairait bientôt de lui ravir.

S'il eût voulu se défendre, les quarante évêques attachés à sa cause se fussent unis à ses amis du concile, dont l'autorité balançait déjà celle de ses accusateurs, et la majorité lui donnait une victoire éclatante. Mais il était le pasteur de l'Église; et le pasteur donne sa vie pour ses brebis. Comme tel, il avait à suivre un exemple divin; car Jésus-Christ, lui non plus, n'avait pas voulu se défendre.

Le concile ne paraissait point marcher au gré des meneurs et de l'impératrice; et plusieurs d'entre eux auguraient mal de toutes ces lenteurs. L'autorité des canons d'Antioche était battue en brèche par les amis de saint Chrysostome. La base de l'accusation chancelait, et le terrain semblait fuir sous les pieds des principaux moteurs de la conspiration. On était sur le point de reculer devant un crime. La circonstance avait quelque chose de saisissant, de lugubre et de solennel. Saint Chrysostome était encore une fois sur le point d'échapper à la rage acharnée de ses ennemis. Un moment on croit toucher à l'heure de la délivrance; le découragement s'imprime au front de ses juges, et la confiance remonte au cœur de ses défenseurs. Mais cette consolation passagère n'est qu'une fausse lueur d'espérance; elle ne tarde point à s'évanouir.

Les ennemis du saint évêque s'étaient trop engagés pour reculer devant les obstacles. A défaut de raison et de justice, ils pouvaient recourir à d'autres armes; ils pouvaient, au besoin, requérir l'emploi de la force et s'ap-

puyer sur l'épée de l'empereur. Et la circonstance leur faisait sentir plus que jamais la nécessité de cette puissante coopération. Aussi les évêques s'empressent-ils de mettre de côté toute discussion stérile. Ils réclament brutalement une sentence de déposition. Sans s'apercevoir que l'arme dont ils frappent saint Chrysostome est la même que celle dont les ariens ont voulu frapper saint Athanase, le défenseur de la foi catholique; car ils invoquent contre lui les mêmes canons.

Cette iniquité consommée, les évêques Léonce d'Ancyre, Ammonius de Laodicée, Acace de Bérœe, Antiochus de Ptolémaïde, Sévérien de Gabales, et Cyrinus de Chalcédoine, justement convaincus, même après la solennité de leur sentence synodale, que leur conspiration est impuissante, et qu'elle ne peut l'emporter sur la raison, le bon droit et la justice, si l'on ne s'empresse d'apporter dans la balance tout le poids de la puissance impériale, s'arrêtent à ce parti manifestement contraire à l'esprit comme à la lettre des canons sur lesquels ils s'appuient. Ils vont, en effet, exposer leur situation désespérée au faible Arcadius. Ils sollicitent l'intervention de son autorité souveraine. Ils demandent que dix évêques du parti de l'évêque Jean soient amenés à la cour, pour reconnaître, en présence de sa majesté, l'autorité contestée des canons d'Antioche; car dans l'Église, les uns affirmaient que ces canons étaient émanés de l'orthodoxie la plus pure, et les autres les rejetaient comme une œuvre maudite de la faction des ariens.

Arcadius n'avait rien à refuser aux complices de la vengeance d'Eudoxie. Sans plus tarder, les évêques désignés reçoivent, au nom de l'empereur, l'ordre de se rendre immédiatement au palais impérial. Ils s'empressent d'obtempérer aux ordres de leur souverain. Parmi les dix évêques réunis se présente Elpide, évêque de Laodicée en Syrie; il est accompagné d'un autre évêque, nommé Tranquille. Ces deux Pères étaient à la tête de la députation.

Elpide, vieillard en cheveux blancs, dont l'attitude et la vertu commandent la vénération et le respect, s'adresse à l'empereur lui-même. « Seigneur, lui dit-il, il n'est pas « juste que l'évêque Jean soit témérairement et sans raison « déposé de son siége ; car il est de notoriété dans l'Église « qu'il n'a point été frappé d'une déposition juridique et « légale, mais seulement chassé de son Église par un « comte à la tête d'une troupe de soldats. Il n'est donc « point soumis aux censures des canons d'Antioche. Mais « quand même il eût été frappé d'une déposition cano- « nique, il n'y serait pas soumis davantage; car il n'est « point rentré spontanément dans la métropole ; il ne s'est « point de lui-même rétabli sur son siége et dans ses fonc- « tions sacrées. C'est vous, Seigneur, qui l'avez forcé, par « l'un de vos notaires, au nom vénéré de votre majesté, « de rentrer dans votre capitale et de se rendre aux vœux « ardents du peuple. Quand aux canons d'Antioche d'après « lesquels on prétend le condamner, nous avons démontré « qu'ils sont l'œuvre de l'hérésie, et que jamais l'Église « de Jésus-Christ ne saurait en invoquer l'autorité. »

Ces arguments étaient péremptoires, et les conjurés demeurèrent un instant confondus. Mais le reptile mortellement frappé, n'expire point en se tordant sans exhaler sa colère. Les conjurés battus se replient sur eux-mêmes ; ils élèvent la voix, mais une voix pleine de fiel et d'irritation. Ils s'efforcent de répondre aux arguments du vieillard Elpide ; ils s'agitent, ils parlent tous à la fois, et la confusion ne permet plus de rien entendre. Pendant ce tapage, les amis de saint Chrysostome conservaient le calme et la sérénité que donne le bon droit. Elpide, leur chef, saisit un intervalle de silence pour placer quelques paroles à demi-voix à l'oreille de l'empereur. « Seigneur, lui « dit-il, nous avons déjà par notre importunité trop abusé « de votre clémence ; arrêtons-nous à ceci : Que nos frères « Sévérien, Acace, Antiochus consentent à souscrire ces « canons, qu'ils nous opposent comme une œuvre d'ortho-

« doxie, et qu'ils écrivent cette simple déclaration : Nous « faisons profession de la même foi que ceux qui les ont « décrétés. Ce sera mettre fin à la querelle qui nous divise. »

L'empereur fut frappé de la justesse et de la simplicité de cette proposition. Mais il vit bien qu'elle devait avoir pour conséquence la perte de sa propre cause, et le salut du saint évêque que l'on voulait immoler; il ne put s'empêcher cependant de la proposer aux agents de l'impératrice. « Je ne vois point, leur dit-il avec un léger sourire, « d'expédient plus heureux. » A ces paroles, Sévérien, Acace, Antiochus et leurs adhérents se regardent les uns les autres avec surprise et demeurent stupéfaits. L'attitude de l'empereur les déconcerte et les accable ; ils restent muets et changent de couleur. Mais ils s'étaient eux-mêmes engagés dans le piége ; il leur fut impossible de reculer. En présence d'Arcadius et de leurs adversaires ils ne pouvaient pas par un refus s'accuser eux-mêmes de mensonge ; ils promirent donc de signer, pour sortir de cette impasse. Mais une fois dégagés, aucun d'eux ne voulut tenir sa parole et souscrire ces canons.

Ils craignaient d'encourir le soupçon d'hérésie. Ils donnèrent pour prétexte à leur refus, leur situation imprévue, embarrassante et pénible, qui ne leur avait laissé, disaient-ils, dans l'acte de leur promesse aucune liberté. C'était un échec. Mais la honte de cet échec, et la confusion qui leur fit monter la rougeur au front, devaient porter des fruits terribles ; elles eurent pour effet immédiat de surexciter leur haine et leur soif de vindication. Ils résolurent de tout tenter pour chasser ignominieusement saint Chrysostome de Constantinople.

L'empereur, dit Pallade, était innocent de tous les excès qui s'étaient accomplis à ses côtés. Il se tenait habituellement bien au-dessus de ce milieu des passions et des cabales; mais s'il n'avait donné la main dans aucune circonstance à tous ces désordres scandaleux, n'était-il pas au moins coupable de les avoir laissés s'accomplir sous

ses yeux, à la faveur de son silence, et souvent même au nom de son autorité ?

Dix mois entiers s'écoulèrent pendant ces tristes débats qui portaient le deuil au cœur de l'Église et troublaient la paix de l'empire. Bien que saint Chrysostome fût résolu de s'abandonner aveuglément aux décrets de la Providence, qui devait l'associer au triomphe des martyrs, il ne pouvait cependant pas souffrir que l'iniquité vînt souiller impunément sa mémoire, et tenter d'infliger une flétrissure à sa cause; car sa cause n'était autre que celle de l'Église de Jésus-Christ. Il ne pouvait point non plus aller se justifier devant ses persécuteurs, pas plus que le Sauveur ne l'avait fait devant Anne, Hérode et Caïphe. Mais il devait au moins écarter aux yeux des chrétiens tous les nuages que la calomnie avait tenté d'entasser sur sa tête ; il ne devait point tolérer dans leur esprit même l'ombre d'un soupcon.

Il réunit donc en assemblée les quarante-deux évêques qui lui sont restés fidèles. Il réfute en leur présence toutes les accusations mensongères de ses ennemis. Il leur ouvre son cœur et leur expose sa vie tout entière. Il leur proteste qu'il est prêt à souffrir l'exil, les persécutions et la mort, plutôt que d'abandonner, à la vue du péril, l'Église et le troupeau qui furent confiés à ses soins par Jésus-Christ lui-même.

Il ne voulut pas non plus laisser la conscience naïve du peuple à l'influence passionnée de ses calomniateurs. Chaque jour il l'assemblait; chaque jour ce peuple impressionnable et dévoué se groupait en rangs serrés autour du siége patriarcal, d'où la parole du saint captivait les cœurs les plus endurcis, et triomphait toujours de leurs plus indomptables penchants. C'est le propre des tribulations et des souffrances de donner à l'âme dégagée des vanités de ce monde une parole irrésistible, une onction puissante. Et l'éloquence du saint évêque semblait emprunter un caractère particulier de grandeur et d'énergie à l'amertume de son malheur.

Aussi pendant que le conciliabule se débattait avec une sorte de rage pour le faire flétrir, et pour anéantir son nom et son influence par un arrêt irrévocable de proscription, lui, comme le bon pasteur, sans s'inquiéter de leur colère, poursuivait en paix le cours de ses homélies. Il exposait, dans une admirable exégèse de l'épître de saint Paul aux Éphésiens, les affreux ravages que le schisme apporte toujours dans le troupeau de Jésus-Christ. Il démontrait que le schisme, ce monstre parricide, n'est ni moins cruel, ni moins ardent à déchirer le sein de l'Église, que l'hérésie la plus sauvage, et que l'infidélité la plus acharnée contre la foi chrétienne. Dans l'un de ses discours, il stigmatise, par d'énergiques paroles les évêques égarés, qui, sans raisons, sans prétextes, le repoussent de leur communion, et brisent ainsi l'ordre sacré de la hiérarchie. Puis, il s'efforce de produire une profonde impression sur ces imaginations ardentes qui tiennent les sens ouverts à toutes les sensations.

« Je m'afflige, s'écrie-t-il, je gémis, je pleure à la vue « des calamités irréparables qui sont venues fondre sur « notre Église. Le chagrin me ronge le cœur; mais je n'ai « point l'âme ulcérée, ni troublée par la crainte d'être « jamais obligé de passer les limites de mes devoirs et de « ma conscience.

« Ne vous imaginez point, mes bien-aimés, que je « veuille, par mes plaintes, exercer un empire absolu sur « vos âmes. Non, telle n'est point mon ambition. Je ne « suis auprès de vous que le ministre de la parole; je ne « serai jamais le maître impérieux qui dicte ses volontés. « Je n'ai point reçu de Dieu le pouvoir discrétionnaire qui « fait peser sur les cœurs un joug d'airain; mais je suis « honoré de la mission du conseiller qui persuade et con- « vie. Le conseiller n'expose que les principes de la sa- « gesse; il n'a point à s'arroger le droit d'exercer un pou- « voir despotique, ni d'imposer à ses auditeurs des ordres « impérieux. Il les laisse tout entiers à l'influence de leurs

« inspirations salutaires. Mais il serait coupable à la face « du ciel, si lorsque le devoir l'oblige de parler, il s'obsti- « nait à se renfermer toujours dans la réserve du silence. « Voilà pourquoi je ne cesse d'élever la voix, pour vous « signaler l'abîme que l'on a creusé sous nos pieds et dans « lequel on nous entraîne. Non, je ne souffrirai pas que « vous puissiez jamais nous accuser et nous dire : Nous « sommes tombés! mais aucune révélation n'est venue « nous tirer de notre erreur et nous signaler le précipice! » Nos yeux étaient couverts d'un fatal bandeau! Notre « illusion était paisible, profonde et complète. Nous n'a- « vons point aperçu l'abîme dans lequel à notre insu nous « sommes allés nous engloutir.

« Non, je ne souffrirai point que vous puissiez jamais « me tenir un tel langage; voilà pourquoi je vous déclare « et vous proteste que la scission opérée à cette heure « dans l'Église est un mal aussi grand que l'apostasie, et « non moins lamentable que la chute dans le crime af- « freux de l'hérésie.

« Eh quoi! si le sujet d'un roi puissant, sans aban- « donner son empire, sans se lier à d'autres puissances « rivales, s'empare de sa pourpre, l'emblème de sa ma- « jesté, la déchire avec mépris, la foule aux pieds et la « met en pièces, sera-t-il coupable d'un moindre crime, « que le lâche déserteur qui va s'abriter avec sa honte « sous un autre drapeau? Mais c'est là peu de chose! S'il « se jetait, dans le délire de la rage, sur la personne « même de son roi, qu'il le saisît, qu'il fît de sa tête au- « guste l'objet de ses coups parricides et qu'il le mît à « mort! Si même, peu satisfait de cette atrocité sanglante, « il lui lacérait les membres et les réduisait en lambeaux! « Quel châtiment mériterait à vos yeux cet homme plein « de folie sauvage?

« Ah! celui qui déchire sans remords le corps mystique « de Jésus-Christ, qui l'assassine et qui disperse ses « membres, quel enfer pourra jamais égaler son crime?

« N'est-ce pas à lui que sont adressées par l'Esprit saint « les plus effroyables malédictions? Je ne vous donne « point en cela mes impressions, mes pensées particu- « lières; mais, vous-mêmes, ouvrez les yeux et contem- « plez! Les faits qui s'accomplissent dans cette cité ne « dépassent-ils pas de beaucoup les proportions de ces « crimes! »

Alors le saint s'adresse aux femmes : « Parlez donc, « leur dit-il, vous que j'aperçois dans cette enceinte; car « les calamités présentes sont presque toutes l'œuvre des « femmes? Parlez aux coupables, racontez-leur les exem- « ples affreux que je viens de vous exposer, et portez la « terreur dans leurs âmes!

« Si l'on est tenté de croire que le chagrin m'oppresse, « et que mes paroles n'ont pour but que d'exhaler les sen- « timents d'un cœur agité par l'exaspération, que l'on « sache que ce soupçon n'est qu'une injure et qu'il ne re- « pose sur aucun fondement. Néanmoins si l'on veut que « la haine et la vindication soient les motifs qui m'ani- « ment, et que l'on veuille assouvir contre moi d'injustes « désirs de vengeance; je veux vous en présenter un « moyen facile. Vous pouvez vous venger sur moi, sans « encourir la conséquence d'un tel attentat; si tant est « que l'on puisse se venger, sans être soumis à la juste « rétribution qui s'attache toujours à la vengeance.

« Eh bien, me voici! Je m'abandonne à tous vos res- « sentiments! Venez me frapper, me couvrir de soufflets, « me cracher au visage, à la vue de tout ce peuple. Venez « me faire expirer sous vos coups! Vous frémissez! Et « cela lorsque je ne vous demande que de me donner à « moi des soufflets! Et vous voyez déchiré par vos pro- « pres mains le sein de l'Église, le corps de Jésus-Christ « votre maître! vous voyez disperser ses membres! et vous « ne reculez pas d'horreur! et vous ne frémissez pas! »

« L'Église est la maison de votre Père; elle est un « corps; elle est un esprit. Si c'est de moi que vous vou-

« lez tirer vengeance, arrêtez-vous à moi; n'allez pas por-
« ter le poignard jusqu'au sein de l'Église! Eh pourquoi
« donc vous venger de Jésus-Christ même, à cause de
« moi! Gardez-vous de vous révolter contre les plaies et
« les clous du calvaire! Si je suis coupable d'outrages
« envers vous, frappez-moi; mais n'allez pas frapper et
« déchirer le corps de Jésus-Christ qui ne vous a point
« adressé d'injures! »

Ces paroles terribles faisaient courir un frisson dans l'assemblée, et provoquaient des explosions d'applaudissements immodérés.

Les ennemis du saint voyaient avec dépit et désolation qu'il régnait toujours en maître absolu sur les cœurs et les consciences. Ils craignirent que leur hostilité contre un homme si puissant et si vénéré ne provoquât encore l'indignation du peuple, et ne fît enfin éclater une sédition. Dans cette perplexité, le seul parti commandé par la justice, c'était d'imposer silence à leur inimitié, de se ranger du côté du bon droit, et de mettre à jamais un terme à leurs manœuvres scandaleuses. Mais c'était sacrifier la haine de l'impératrice Eudoxie, et réduire à néant tous les projets de vengeance de l'empereur; c'était aller se heurter contre la cour et la puissance impériale. La passion conseillait une autre mesure, plus en harmonie avec leur propres ressentiments. Ils résolurent de calomnier les réunions de saint Chrysostome, de les représenter comme des foyers de perturbation et de désordre, et de les faire interdire, comme tels, par un décret impérial. C'était frapper au cœur son influence; c'était, dans leur pensée, l'annihiler complétement. Le peuple alors ne pourrait plus être fasciné par son éloquence; il serait plus facile de rendre la foule accessible à d'autres impressions. C'est ainsi qu'on espérait la détacher de son évêque.

Cet expédient parut encore bon au faible Arcadius; et le quatrième jour des calendes de février, sous le consulat d'Honorius et d'Aristénète, fut publié ce décret que récla-

maient Sévérien de Gabales, Antiochus de Ptolémaïde et tous les conspirateurs. Il défendait à tout officier du palais de se mêler aux réunions signalées comme tumultueuses; il frappait les délinquants d'une destitution immédiate et de la confiscation de leurs biens. Il plaçait donc tous les fonctionnaires impériaux entre leur conscience et la misère, et plusieurs d'entre eux entre leur conscience et la mort. C'était une persécution flagrante, exercée contre l'Église au nom de l'Église elle-même.

Une telle loi, dans la ville impériale, isolait l'évêque et la multitude de tous les éléments qui, dans une société normale, représentent la richesse, la force et l'autorité. Le saint était ainsi constitué le bouc émissaire de son peuple. Il accepta, sans murmures, cette nouvelle situation qui lui donnait un caractère particulier de ressemblance avec Jésus-Christ.

Ses ennemis pensaient bien le voir succomber sous ce coup inattendu ; mais vain espoir ! Le saint tenait encore. Et l'époque du carême, en appelant à l'Église toute la population catholique, allait donner un nouvel essor à son talent, et prêter à son influence une puissance irrésistible. Le carême est l'époque de la pénitence, de la prière et de la mortification. Ils pensèrent avec raison que, s'ils permettaient à saint Chrysostome de s'adresser au cœur du peuple, et de raviver en lui, par sa parole, le feu, les aspirations de la charité chrétienne et l'ardeur primitive de la foi, toute leur conspiration et toutes leurs cabales allaient crouler pour toujours, devant les ardentes manifestations de la vérité. C'en était fait de leur complot. Toutes leurs accusations allaient être anéanties ; et bien que leur concile se réunît toujours, néanmoins, si le saint se faisait entendre, tous les travaux des Pères étaient perdus à leurs yeux, et tout leur prestige était tombé ! Le saint s'était tenu constamment en dehors de leurs atteintes, et le peuple allait en foule se donner à lui. Tout était donc perdu pour la conjuration, si l'on ne se hâtait de frapper immédiate-

ment un grand coup sur le pasteur, pour jeter la confusion dans la bergerie. Telle était la pensée fixe de tous les conjurés. Mais pour frapper, il fallait une autorité puissante, et celle de l'empereur était la seule de leur côté qui fût encore debout. Ils allèrent donc se jeter aux pieds d'Arcadius ; ils firent appel à son épée ; et l'indigne empereur eut la faiblesse de tirer cette épée du fourreau, pour en frapper lâchement un homme de Dieu.

Sévérien en effet arrive, en compagnie de plusieurs autres évêques au palais impérial, pour demander à l'empereur une audience secrète. Là, seuls au pied du trône, ils osent affirmer contre leur conscience, que l'évêque Jean est convaincu des crimes dont le concile l'accuse ; et que le devoir du chef de l'empire, du protecteur-né du troupeau de Jésus-Christ est de donner des ordres sévères, pour qu'il soit chassé honteusement de son Église, au moins avant la fête de la résurrection.

Arcadius, le faible Arcadius était mis en demeure, ou de fouler aux pieds sa conscience, et peut-être même les affections secrètes de son cœur, ou d'étouffer les cris des conjurés et d'imposer silence à la fureur d'Eudoxie. D'un côté se faisaient entendre la voix de la justice, le respect pour la sainteté, l'intérêt et l'honneur de l'Église, de l'autre, parlaient avec une énergie passionnée, des accusateurs séduits par des largesses, les clameurs incessantes d'un orgueil irrité, la tyrannie de la haine, les cris de vengeance d'une femme humiliée et le témoignage de quelques évêques. Placé dans une telle situation, Arcadius n'était pas assez fort, même pour hésiter.

Le successeur de Théodose et de Constantin se laisse donc aller au flot qui l'emporte ; et sur le champ, un ordre formel, signé de l'empereur, porte à saint Chrysostome l'intimation de quitter immédiatement son ministère et son Église. « Au nom de Jésus-Christ, de qui j'ai reçu « cette Église, répond le saint évêque, je ne saurais faillir « à ma mission par l'abandon de mon troupeau. Mais,

« Seigneur, ces murailles, ces palais et cette cité tout « entière sont le domaine de votre couronne et forment « votre auguste apanage. Eh bien, si vous voulez que je « quitte ces lieux, ce siége, cette enceinte sacrée, et que « je sois arraché pour toujours au cœur de mon peuple ; « prenez en main votre épée, armez vos cohortes, com- « mandez à la force et chassez-moi. Dans ma fuite, il me « restera du moins une excuse légitime pour le crêpe de « deuil dont j'aurai par mon départ voilé le front de mon « troupeau. »

L'empereur ne put accepter sans quelque honte une transaction de cette nature. Un sentiment irrésistible d'équité chrétienne semblait le retenir en suspens sur la pente du précipice où l'avaient placé les conjurés. Il éprouvait une impression d'horreur à la pensée de signaler par la violence et par l'effusion du sang le jour que Jésus-Christ avait passé dans la tombe, pour la régénération et le salut des hommes. Ces salutaires réflexions étaient de nature sans doute à le faire au moins hésiter dans la perpétration d'un crime ; mais le pauvre monarque n'avait pas même toujours la liberté de ses déterminations et de ses pensées ; l'impératrice Eudoxie ne lui laissait aucun repos.

Il fallait enfin une issue à cette affaire, et la force, la force aveugle et brutale était désormais la seule par laquelle on pût en sortir.

On envoie donc du palais des agens impériaux qui viennent chasser du temple le saint évêque, avec ordre pour lui de se tenir rigoureusement renfermé dans sa demeure. Ils redoutaient, dit l'historien Pallade, quelque terrible manifestation de la vengeance céleste. Admirable témoignage, qui révèle à la face du monde entier que les persécuteurs de saint Chrysostome avaient la conscience et la certitude d'agir, dans cette circonstance, contre la justice et l'honneur de Dieu. Ces hommes manifestement criminels, le retenaient captif dans sa maison, bien déter-

minés à le rétablir sur son siége, à la première manifestation de l'intervention divine, ou bien à le maltraiter encore, si le ciel ne daignait opérer aucun prodige en sa faveur.

Mais le jour du grand samedi, veille de la résurrection, malgré cet ordre injuste, il était encore à son poste, dans la métropole, se livrant à l'exercice de son saint ministère. Un ordre du palais arrive ; on le somme de quitter immédiatement le lieu saint. Saint Chrysostome fait avec calme une réponse digne de son caractère; et se livre tout entier à l'accomplissement de ses fonctions sacrées. L'empereur recevait un échec ; il ne lui restait plus que l'emploi de la violence ouverte. Mais sa conscience chrétienne ne lui permettait pas de souiller par un acte de violence la sainteté d'un si beau jour. D'ailleurs il avait à redouter le tumulte, la révolte et la colère du peuple. Dans cette perplexité, pour rassurer sa conscience, il mande au palais ses conseillers ordinaires, Acace, Antiochus, Sévérien et leurs collègues. Il leur expose la situation, puis il ajoute : Que faut-il faire? Je vous le demande, prenez garde d'égarer ma justice par un conseil téméraire ou dangereux ! Ils répondent avec la hardiesse et l'assurance de la conviction : « Seigneur, nous répondons sur notre tête de la « déposition de l'évêque Jean, et de l'exécution de la sen« tence. » Ces paroles comme celles des Juifs, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, furent le signal et l'absolution du crime. Le crime fut accompli.

Les quarante-deux évêques restés fidèles à la cause de saint Chrysostome et de l'Église, égaux en nombre aux jours de pénitence, dit Pallade, demeuraient toujours unis dans leurs sentiments d'affection et de dévouement pour le saint patriarche, et dans la résolution ferme de tenter tous les moyens de sauver la capitale du malheur irréparable qui la menaçait. Le vieillard Elpidius de Laodicée, Alexandre de Basilinople, Paul de Cratée et quelques autres étaient à la fois la tête et les bras de cette réu-

nion de cœurs droits et sincères. Ils apprennent qu'un sentiment de foi chrétienne a conduit dans l'église des Martyrs l'empereur, l'impératrice et la plupart des grands de la cour. L'occasion leur semble favorable; ils vont en députation au nom de leurs frères, se jeter aux pieds de leurs majestés, elles-mêmes prosternées aux pieds d'une majesté plus puissante. Ils les conjurent en fondant en larmes, d'épargner l'Église de Jésus-Christ au grand jour du pardon, de ne pas l'obliger d'ajouter son propre deuil à celui de la mort du Sauveur, de lui laisser son évêque, son pasteur et son père; d'arrêter la persécution contre l'homme de Dieu, surtout au jour de la résurrection du Seigneur et de la délivrance du genre humain, en présence des catéchumènes instruits et préparés, qui se présentent pour recevoir la régénération du baptême.

Ces vénérables vieillards s'humilient, les yeux pleins de larmes, mais sans pouvoir fléchir le cœur inexorable de l'impératrice, ni réveiller un instant les sentiments de justice de l'empereur. Ils insistent, ils prient, ils conjurent; mais leur prière est repoussée par une réponse froide et dure, par un refus cruel. L'un d'entre eux, Paul de Cratée, croit l'occasion opportune pour parler, au nom du ciel, à ces âmes endurcies, brûlées par la soif de la vengeance. « Craignez, auguste souveraine, dit-il à l'impéra-
« trice, craignez les jugements de Dieu dont vous blessez
« la justice. Prenez pitié des enfants qu'il a daigné vous
« accorder pour votre bonheur et pour sa gloire, et gar-
« dez-vous de profaner la fête de Jésus-Christ, votre Sau-
« veur, par l'effusion d'un sang qui criera vengeance
« contre vous. »

Ces paroles étaient menaçantes. Elles étaient de nature à produire une impression salutaire; mais elles tombaient dans une âme d'airain, dans un cœur sans entrailles et battu par la haine. On voulut à peine les entendre; les évêques se retirèrent tristes et consternés. Ils passèrent tous, comme saint Chrysostome, la sainte veille dans leurs

maisons, versant des larmes, et l'esprit absorbé dans de noirs pressentiments et dans une amère tristesse.

Au milieu de ce deuil universel, les prêtres de Constantinople, chassés de leurs églises ainsi que leur évêque, mais libres au moins dans la manifestation de leurs sentiments, s'étaient réunis aux Thermes de l'empereur Constance. Ils y convoquèrent le peuple, pour y célébrer la veille de la grande fête de la résurrection. Les uns s'appliquaient à ranimer la ferveur des fidèles par des lectures tirées des saintes Écritures. D'autres se livraient à d'autres soins. On se préparait surtout à conférer le baptême aux catéchumènes. Dans cette réunion se trouvaient, en grand nombre, des évêques, des prêtres et des clercs. C'était le troupeau tout entier, qui, chassé de sa demeure, allait demander aux lieux des assemblées profanes la portion d'air et de liberté qu'on lui refusait dans les temples du père commun de la famille chrétienne. Là, du moins, ils se croyaient en pleine sécurité.

Mais Antiochus, Acace et Sévérien, ne devaient pas leur laisser longtemps la paix dans leurs réunions inoffensives. Ces grands zélateurs de la persécution s'aperçoivent que la population déserte les églises et va se grouper partout autour de ses vrais pasteurs. Eux seuls, dans leur aveuglement, paraissent ignorer que l'Église de Dieu n'est point une étroite enceinte de murailles; mais qu'elle est la société vivante, choisie, formée, et toujours dirigée par Jésus-Christ. Pénétrés de ces vérités, les fidèles de Constantinople voyaient Dieu partout où les conduisaient leurs pasteurs légitimes. Les schismatiques en furent effrayés. Ils réclamèrent de l'autorité temporelle l'interdiction de ces assemblées. Ils y voyaient l'annihilation complète des mesures de proscription dont ils avaient provoqué la rigueur.

Mais le maître des offices, sommé par eux de disperser les fidèles, sut trouver dans son caractère assez d'indépendance, pour leur faire observer que leur exigence était

inopportune et pleine de dangers. Il est nuit, leur répondit-il, et le peuple est nombreux. Une sommation intempestive entraînerait des désordres incalculables, et nous ne pouvons faire subir un tel échec à l'autorité de l'empereur. « Mais les églises sont désertes, répond Acace de Bérœe; il faut agir sans retard, car nous avons à redouter que l'empereur ne soit frappé de la solitude et de l'abandon de nos temples. Il pourrait s'imaginer que Jean emporte avec lui toute l'affection du peuple. Et dès lors il ne verrait plus en nous que des hommes de passion, que des intrigants sans pudeur, que la haine et l'ambition dévorent. A ses yeux, nous nous serions faits nos propres accusateurs; nous aurions parlé contre nous-mêmes en cherchant à tromper sa religion par un mensonge; car nous avons affirmé, pour le gagner à notre cause, que Jean serait délaissé de la population tout entière, et que nul désormais ne saurait s'abandonner à la direction d'un homme, évidemment indigne de sa confiance et de son affection. »

En entendant ces paroles, le maître des offices mesurait avec calme toute l'étendue du double danger qui résultait de cette situation pour la ville et pour lui-même. Avant de prendre aucune mesure, il leur fit entendre d'énergiques protestations. Il laissa peser sur eux seuls toute la responsabilité des événements qui pouvaient être la conséquence inévitable de leur insistance. Puis, il leur donna Lucius, officier réputé païen et chef d'une compagnie de gens de guerre. Lucius reçut ordre d'adresser immédiatement au peuple l'invitation de dissoudre ses assemblées et de se rendre à l'église. Cet officier n'avait, dans cette circonstance, aucune responsabilité personnelle : il ne voyait que son devoir à remplir. Il va donc se présenter au peuple; il lui parle au nom de sa mission. Mais le peuple ne veut pas l'entendre. Lucius, alors, se rend auprès d'Acace et des siens. Il leur tient le langage de la prudence; il leur représente que la foule,

agglomérée aux Thermes, est très-nombreuse et dans un état de fermentation que l'on ne doit pas pousser jusqu'à la révolte par trop d'obstination; qu'il faut savoir céder à temps avec la multitude, car elle ne cède, ne se rend ni ne recule jamais.

La situation était donc grave et pleine de périls; elle exigeait, de la part des conjurés, une temporisation habile. Mais la temporisation est incompatible avec la haine. Acace et les siens n'étaient point disposés à prêter l'oreille à de tels avis, à laisser passer de telles lenteurs. Ils insistent; ils font briller l'or; ils multiplient les promesses, et, lorsqu'ils ont lieu de s'apercevoir qu'ils ont gagné l'officier païen, ils lui recommandent d'amener le peuple à l'église par la voie de la douceur, ou de dissiper ses assemblées par l'emploi de la force.

Ici s'offre un spectacle à la fois honteux et lamentable : un infidèle, un soldat païen, est sollicité, payé, forcé, par des évêques, pour persécuter un autre évêque, et porter à contre-cœur la désolation dans l'Église et la perturbation dans l'assemblée des saints !

« Lucius, dit un historien, retourna donc, accompagné « de quelques clercs du parti d'Acace, à la seconde veille « de la nuit, c'est-à-dire après neuf heures; car, à Constantinople, le peuple veillait, cette nuit, jusqu'au premier chant du coq. Quatre cents soldats thraciens, fort « insolents, le suivaient l'épée à la main. » Ces hommes, animés par leurs chefs, et peut-être aussi par l'étrangeté du fait, se précipitent sur le peuple, qui consacrait les veilles de cette nuit aux cérémonies chrétiennes. Ils écartent la foule, avec l'éclat de leurs épées, qui présentent un aspect terrible à la lueur des flambeaux. Lucius les excite, et les fait avancer jusques auprès de la piscine sacrée. Son but est d'empêcher que l'on confère aux catéchumènes le sacrement de la régénération baptismale. Lui-même frappe avec brutalité le diacre qui porte les symboles. Le diacre chancèle; le vase sacré lui tombe des mains, et le saint

chrême, préparé pour l'onction des catéchumènes, se répand sur le pavé du lieu saint.

L'exemple de Lucius devient le signal d'une mêlée effroyable : des soldats, armés de verges et de bâtons, frappent les prêtres sur la tête, sans respect pour leurs cheveux blancs. Le sang des blessés ruisselle et va se mêler aux eaux sacrées. C'était chose lamentable, dit l'historien Pallade, de voir cette nuit si belle, même aux yeux des anges, cette nuit pendant laquelle l'enfer se voile et frémit d'épouvante, tomber tout à coup dans le chaos du désordre et de la confusion. Les femmes, déjà dépouillées de leurs vêtements pour la réception du baptême, s'enfuyaient pêle mêle avec les hommes de tout âge. Elles fuyaient le déshonneur ou la mort; et, dans leur épouvante, elles n'avaient pas même eu le temps de se couvrir des vêtements les plus impérieusement réclamés par la bienséance. Plusieurs d'entre elles furent chassées violemment du baptistère et couvertes de blessures. On entendait avec effroi leurs cris de douleur et les cris et sanglots des enfants. Les prêtres et les diacres étaient traînés et chassés, tout revêtus des insignes de leurs fonctions sacrées. « L'un levant ses mains, couvertes de plaies, se « retirait en poussant des cris; d'autres entraînaient des « vierges dont les habits étaient en lambeaux; les vases « sacrés étaient au pillage; l'autel était entouré de sol« dats armés. »

Mais, dans cet abîme de perturbation et de désordre, un crime surtout souleva d'horreur toutes les consciences chrétiennes : des soldats forcenés, dont quelques-uns n'avaient pas encore été régénérés par le sacrement de baptême, s'avancèrent jusqu'aux lieux réservés où reposait le corps adoré du Sauveur. Ils ne craignirent pas de provoquer la vengeance céleste en profanant, par leur aspect impur, la sainteté des saints mystères. On les vit même, dans cette horrible confusion, répandre sur leurs vêtements le sang précieux de Jésus-Christ. Tout fut soumis à la dévastation,

comme dans un pillage de barbares. On s'empara violemment d'une partie des prêtres et des diacres; on les accabla d'outrages; puis on les plongea, tout couverts de plaies, dans une noire prison. On chassa de la ville les laïques constitués en dignité, les riches et les fonctionnaires. Enfin, on publia plusieurs décrets « contenant diverses menaces « contre ceux qui ne renonceraient pas à la communion « de l'évêque Jean. » Toutes ces horreurs s'accomplirent la veille du grand jour de la résurrection, 16 avril 404.

Telles sont les scènes sauvages devant lesquelles le schisme et l'hérésie ne reculent jamais, quand il s'agit de frapper ou d'humilier l'Église de Jésus-Christ. Tel fut le sombre prélude de l'immolation de saint Chrysostome. Désormais, il n'attendra plus que l'heure qui doit donner le signal de sa fin; il n'aura plus les yeux fixés que sur la consommation de son sacrifice. Il y marche à grands pas.

Malgré la résignation du saint évêque, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le choix d'un officier païen ajoutait un caractère particulier de barbarie à cette persécution sanglante. Ce choix doit demeurer éternellement dans l'histoire, comme une charge accablante sur la mémoire des conjurés. Il leur semblait, en effet, à ces hommes sans cœur, qu'un officier chrétien eût mis quelque mesure dans l'exécution du mandat sacrilége dont il eût été chargé. Quelque impression involontaire, quelque sentiment spontané de respect eût pu peut-être arrêter son épée; il n'eût pas osé la tremper dans le sang des prêtres, des vierges et des vieillards inoffensifs. Une main ennemie ne présentait pas tous ces motifs de crainte respectueuse; elle offrait à la fureur d'Acace, de Sévérien et d'Antiochus, une plus sûre garantie d'impassible et froide cruauté. L'historien Sozomène, étranger à tous les scrupules d'une conscience sacerdotale, ne peut s'empêcher de s'arrêter, le cœur glacé d'horreur, à la vue de tant de sacriléges et d'infamies : la plume lui tombe des mains. Il

n'ose entreprendre un tel récit, dans la crainte de scandaliser les ennemis du nom chrétien, et d'épouvanter les générations futures.

Mais Dieu daigne parfois se servir des assauts mêmes de l'enfer, pour la consolidation de l'édifice immortel de son Église. Toutes ces scènes et ces mesures barbares donnaient aux fidèles une énergie inaccoutumée et les confirmaient dans la foi. Leur attachement à leur évêque, ou plutôt à Jésus-Christ lui-même, croissait en raison directe de la cruauté des supplices qu'on leur infligeait à toute heure. Comme au temps de la sortie du peuple de Dieu de l'Égypte, les tourments et les supplices ne pouvaient égaler le courage des victimes. Plus le fer des assassins décimait les assemblées catholiques, plus elles croissaient en nombre comme en ferveur.

Les catholiques, ainsi chassés des Thermes de Constance, n'ont plus alors dans la capitale aucun lieu de sûreté pour leurs assemblées. Traqués de toutes parts, et forcés de chercher les retraites les plus solitaires, ils s'éloignent de ces murs inhospitaliers. Ils se retirent secrètement à cinq milles de Constantinople, dans un lieu préparé par l'empereur Constantin, avant la fondation de sa nouvelle capitale, pour les exercices et les courses de la cavalerie. Cet espace immense pouvait contenir toute la multitude, qu'une clôture de bois protégeait contre les investigations incessantes des schismatiques. C'est là que les débris de l'assemblée des Thermes allèrent se réunir avec les catéchumènes, sous la présidence des prêtres, ornés des insignes sanglants de la persécution. Ils eurent là quelques heures au moins pour accomplir la célébration des saints mystères, et conférer aux néophytes le sacrement de baptême.

Mais le lendemain un nouvel orage s'apprête à fondre sur eux, et va soumettre à de nouvelles épreuves leur héroïque fidélité. L'empereur, entouré des grands officiers de l'empire, sort de Constantinople pour se livrer à l'exer-

cice du cheval, et se dirige vers le Pempton, où se tient encore la réunion des catholiques. Il aperçoit la foule et les vêtements blancs des nouveaux chrétiens. Il demande à ses gardes l'explication de cet attroupement si loin de la capitale. On lui répond que c'est une assemblée d'hérétiques : mensonge indigne par lequel on espère provoquer le zèle amer du faible empereur. La foule était nombreuse : on était au nombre de trois mille. Tous les catéchumènes étaient vêtus de blanc. Devait-on s'étonner de cette réunion lointaine? Les fidèles n'étaient-ils pas dans leur droit? Tous les temples et tous les lieux publics de Constantinople leur étaient fermés, en haine de saint Chrysostome. L'empereur pouvait-il voir un crime dans cette nécessité d'aller chercher au loin, sous le ciel, la portion d'air et de liberté qui leur était refusée dans sa ville impériale? Pouvait-il y voir un acte d'agression flagrante contre son autorité? Non, sans doute; et ses dispositions, naturellement pacifiques, l'eussent porté spontanément à laisser les catholiques accomplir en paix leurs cérémonies sacrées.

Mais les ennemis personnels de saint Chrysostome et les autres promoteurs de la persécution furent bientôt informés et de la présence du peuple, et de la ruse des courtisans. Ils s'empressèrent d'intervenir. Ils mirent à l'œuvre sur-le-champ les hommes les plus impitoyables et les plus déterminés de la suite de l'empereur, avec ordre de s'emparer des prêtres et de dissiper l'assemblée.

L'attitude de la foule pouvait devenir menaçante; un cri d'indignation, parti d'une seule poitrine, eût suffi peut-être, dans d'autres circonstances, pour la porter à faire bonne justice des agents de la persécution. Mais heureusement alors cette population paisible était réunie au nom de Jésus-Christ et de son Église; il ne pouvait même pas lui venir à la pensée de souiller par la violence la cause sainte à laquelle elle voulait toujours demeurer fidèle. Saint Chrysostome, lui non plus, ne pouvait accepter, de

la part des siens, aucune représaille, même pour arrêter les coups de ses persécuteurs.

On se laissa donc frapper impunément par ces quelques émissaires des schismatiques; on ne voulut opposer que la patience à ce déploiement inutile de barbarie, à cette recrudescence toute gratuite de fureur. Enhardis par cette attitude inoffensive, les soldats se précipitent sur l'assemblée; ils s'emparent des prêtres, des clercs et d'un grand nombre de laïques. Ils arrêtent plusieurs femmes, dont quelques-unes appartiennent au premier rang. Ils leur arrachent avec brutalité leurs voiles, leurs ornements et même une partie des lobes inférieurs des oreilles. L'une d'entre elles, possédant de grandes richesses et douée d'une admirable beauté, résolut de tromper à la fois leur barbarie et leur rapacité. Se soustraire à leur attention et s'affubler grotesquement des habits d'un esclave, ne fut pour elle que l'affaire d'un instant; puis, dans cet accoutrement non suspect, elle se mit à courir, comme une insensée, à travers les rues de Constantinople : elle put ainsi sauver sa vie, sa conscience et son honneur.

Cette nouvelle expédition des conjurés était bien de nature à satisfaire la vengeance des schismatiques. Les prisons publiques furent remplies de fidèles de toutes classes et de différents ordres de magistrats. Mais Dieu sait toujours, même au milieu des excès des passions, ménager les intérêts de sa gloire et sauvegarder le salut des siens. Ces victimes de l'impiété victorieuse, au lieu de se laisser accabler, conservaient leur ferveur jusque sous le poids de leurs chaînes. Dans ces cachots, on chantait des hymnes, des offices, on célébrait les saints mystères avec une foi dont l'ardeur s'alimentait de toute celle de la persécution. Tous les lieux de détention et les plus sombres prisons devinrent des temples, tandis que les églises, consacrées à la gloire de Jésus-Christ, ne retentissaient plus que du bruit confus des fouets et des instruments de torture, des cris et des gémissements des victimes, des jure-

ments et des blasphèmes des bourreaux, qui ne pouvaient, ni par la terreur ni par le sang, arracher aux patients un seul anathème contre leur saint évêque.

Saint Chrysostome n'avait, pour défendre les siens et ceux de l'Église, que la patience et la sainteté ; les persécuteurs avaient dans leurs mains l'armée, les grands de l'empire et la puissance impériale. Les fidèles n'avaient que leur foi pour boucliers; les schismatiques se tenaient abrités derrière les instruments de tortures et la majesté du trône, ou plutôt ils trouvaient leur force et leur protection dans la conscience même de leurs victimes. Mais, malgré l'appui redoutable de la puissance humaine, ils avaient sans cesse à constater la continuité de leurs déceptions et la constante stérilité de leurs rigueurs; plus ils s'attachaient à sévir, plus les assemblées de saint Chrysostome devenaient nombreuses. Le saint grandissait toujours. Le peuple, son ami, traqué de toutes parts, chassé de tous les lieux publics, se réunissait sans cesse, tantôt dans des maisons secrètes, tantôt au milieu des champs et surtout à l'hippodrome de l'empereur Constantin.

A cette époque, un événement inattendu vint mettre momentanément un terme à la patience des fidèles et faire pénétrer dans tous les cœurs une vive impression de méfiance et d'exaspération. Un homme, possédé de l'esprit de ténèbres, ou du moins réputé tel dans l'opinion publique, fut rencontré par le peuple portant un poignard à la main. Ce poignard avait, disait-on, pour destination d'être plongé dans le cœur de saint Chrysostome. Le peuple, qui veillait comme une mère sur la vie de son évêque, s'empare immédiatement de l'homme au poignard. On le traduit devant l'hyparque; on l'accuse de s'être laissé gagner à prix d'argent pour frapper clandestinement le saint évêque.

L'infortuné démoniaque allait subir la peine capitale pour son prétendu crime; mais saint Chrysostome ne pouvait permettre qu'un homme, même possédé du dé-

mon, eût à subir un châtiment quelconque à cause de lui. Des évêques, ses amis, vont en son nom plaider la cause du coupable. Ils ont le bonheur de l'arracher au supplice et de lui faire rendre la liberté.

Pendant que le saint jouissait ainsi de la consolation sacerdotale de sauver la vie à son assassin, il était désigné par ses ennemis aux coups d'une main plus adroite et plus sûre. Un valet du prêtre Elpidius, homme féroce et son ennemi mortel, recevait cinquante pièces d'or pour se charger de l'assassiner. Mais ici Dieu veillait encore. Au moment où cet homme de sang prend sa course vers la demeure épiscopale, sa précipitation et l'ardeur même de sa rage lui font manquer son but, et le détournent forcément du crime qu'il se propose d'accomplir. On le voit courir, armé de trois poignards, vers la maison de saint Chrysostome. Un homme le reconnaît et s'efforce de l'arrêter : il lui demande où l'emporte sa fureur. L'assassin ne lui répond que par un coup de poignard dans la poitrine. Un témoin de ce meurtre pousse un cri d'horreur : il attire sur lui, par ce cri, l'attention du forcené, qui se précipite et lui porte à lui-même un coup mortel. On voit également tomber sans vie une troisième personne qui se trouvait sur son passage. Après ce troisième assassinat, le meurtrier prend la fuite ; il paraît égaré, saisi de crainte à la vue du tumulte et des cris de malédiction qui se font entendre de toutes parts. Le peuple irrité se met à sa poursuite ; il veut s'emparer de sa personne et crie au loin, à ceux qui se trouvent à sa rencontre, de l'arrêter et de le retenir. Un homme, sortant du bain, entend les cris de la foule : il s'élance, saisit l'assassin et tombe immédiatement frappé d'un quatrième coup de poignard.

Mais les imprécations et les clameurs qui retentissent de tous côtés ont appelé la multitude. On ferme le passage au meurtrier : cet homme féroce est enfin arrêté, mais après avoir fait trois autres victimes. Quatre de ces victimes avaient rendu le dernier soupir ; les trois autres,

après de longues et cruelles souffrances, purent enfin être rendues à la vie.

Le peuple, à la vue de ce carnage, œuvre d'un seul homme, ne peut plus contenir sa colère ; il conduit à l'hyparque le criminel tout couvert de sang. Il fait éclater en sa présence les sentiments d'indignation et d'horreur qui le transportent, à la vue des piéges que l'on ne cesse de tendre à son évêque, à son père, à son pasteur. Il laisse échapper des mouvements de fureur contre l'assassin, et surtout contre les hommes non moins criminels qui n'ont pas craint de payer son attentat à prix d'argent, et d'armer sa main d'un poignard parricide. Il demande à grands cris qu'ils soient tous également punis du dernier supplice.

Il est des mystères de perversité qu'une âme honnête ne saurait ni concevoir ni soupçonner. Ce peuple, au cœur chrétien et sincère, va naïvement au prétoire de l'hyparque faire appel à sa justice. L'hyparque écoute, mais paraît hésiter ; il hésite en présence de sept assassinats ! C'est qu'il veut sauver le meurtrier, qu'il a peut-être armé lui-même. Il n'ose se prononcer, car il est en présence d'une multitude exaspérée par l'effusion du sang ; il a tout à redouter de sa colère. Lui résister, c'est la porter imprudemment à de déplorables excès. Il croit donc devoir paraître céder à l'orage. Il s'empare avec ostentation de la personne du meurtrier, mais c'est en réalité pour se faire garant de son impunité. Néanmoins, il promet au peuple de lui faire justice ; et, lorsqu'il peut constater que la fermentation s'apaise, il rend secrètement le coupable à la liberté.

Bien que le peuple ignorât ce nouvel attentat de l'hyparque contre les lois et la morale publique, il n'était cependant point dupe de ses protestations et de ses promesses. Il l'estimait à sa valeur et se gardait bien de s'abandonner à son zèle hypocrite ; il savait qu'en d'aussi viles mains la justice n'est que l'instrument de la pas-

sion. Il tremblait pour la vie de son évêque et de son père ; le jour, la nuit, les plus zélés faisaient tour à tour une garde sévère à la porte de sa maison.

L'hyparque était évidemment compromis dans le complot dont le serviteur d'Elpide s'était fait l'instrument. Sa conduite, autrement, n'aurait aucune explication possible. Il était fauteur ou complice de ces assassinats. Fauteur, il ne pouvait pas sévir contre le coupable : il ne l'a pas fait. Complice, il devait favoriser l'assassin et le couvrir adroitement de son influence : il s'est parfaitement acquitté de cette convention.

Mais s'il eût été juge intègre, il eût traduit le meurtrier devant son tribunal, il eût fait rechercher ses complices, il eût vengé la société, le sang répandu, la conscience publique ; de toutes ces choses, il n'a rien fait : donc il n'était pas juge intègre, donc il était au moins moralement impliqué dans cette série d'attentats.

CHAPITRE XVII

Expulsion de saint Chrysostome.
Incendie de l'église de Sainte-Sophie et du palais du sénat.
Persécution.
Martyre d'Eutrope, de Tigrius, diaconesses, laïques, etc.

Ces événements, ménagés par la Providence divine à l'encontre des desseins de la cabale, semblaient frapper de stérilité toutes les manœuvres des conspirateurs. Tous les bras qu'ils armaient contre saint Chrysostome tombaient misérablement l'un après l'autre, et, dans l'opinion publique, le saint grandissait toujours, tandis qu'au foyer même de la conjuration le découragement et la confusion semblaient menacer l'assemblée fratricide d'une dissolution prochaine. Ces hommes de désordre eussent été bientôt réduits, dans leur impuissance, à déserter leur camp, si la force brutale ne fût encore venue leur prêter une aveugle coopération. Évidemment Dieu prenait parti pour le saint évêque, et cette situation, dont la gravité frappait tous les esprits, portait le désespoir et la rage au cœur des principaux chefs des conjurés.

Cinq jours après la Pentecôte, et le dixième jour du mois de juin de l'année 404, Acace de Béroœ, Sévérien de Gabales, Antiochus de Ptolémaïde et Cyrinus de Chalcédoine, se réunissent et prennent conseil. Ils reconnaissent que les événements dirigés par la Providence ne peuvent avoir pour dernier résultat que de leur donner une déception complète. Ils ont la douleur de constater

que la situation empire, et que saint Chrysostome ne cesse de grandir en proportion des piéges qu'ils lui tendent et des efforts qu'ils font pour l'anéantir. Ils ne peuvent se dissimuler que de plus longs délais ne sauraient avoir pour conséquence nécessaire que d'assurer définitivement son triomphe. Ils frémissent à la seule pensée que ce triomphe du saint aurait pour effet immédiat de les flétrir eux-mêmes dans l'opinion publique, et de les marquer éternellement du stigmate de honte qui s'attache au nom des plus vils conspirateurs. A cette impasse cruelle, ils ne voient d'issue possible que dans une tentative suprême pour arracher de haute lutte à l'empereur l'expulsion du saint évêque de la ville de Constantinople. Ils se sont placés spontanément entre le crime et la honte ; la honte leur fait horreur : ils optent pour le crime.

Et ces quatre hommes, ces quatre conspirateurs, le cœur chargé de tout le poids d'un attentat contre Dieu, contre l'Église et contre leur conscience, se dirigent d'un pas mal assuré vers le palais de l'empereur. « Seigneur, lui disent-ils, le ciel n'a placé sur cette terre aucun empire au-dessus de votre empire, et toute puissance, à nos yeux, doit humblement courber la tête devant vous. Vous ne connaissez ni ne devez connaître d'autre loi que votre volonté souveraine ; ce qu'elle veut, vous pouvez l'accomplir. Eh bien ! seigneur, nous faisons appel à cette volonté toute-puissante ; nous nous jetons à vos genoux ; nous plaçons votre justice entre un évêque coupable et les saintes lois de l'Église, représentées par les Pères du concile. Les Pères ont frappé : vous ne pouvez plus longtemps attendre. Le ciel ne saurait vous permettre d'affecter plus de mansuétude que les prêtres de Jésus-Christ, ni plus de sainteté que les évêques. Vous pouvez rendre contre nous l'arrêt qu'il vous plaira, mais souvenez-vous de notre déclaration irrévocable : nous prenons sur nos têtes la déposition de l'évêque Jean, du siége patriarcal de Constantinople. Prenez garde, seigneur, aux conséquences

d'une plus longue temporisation, et n'allez pas, pour le salut d'un seul homme, confondre dans une commune ruine et les évêques assemblés au nom de Jésus-Christ, et l'Église catholique, la sainte épouse du Sauveur. » C'est ainsi que parle l'hypocrisie.

L'empereur fut profondément ému de cette démonstration judaïque. Il se rendit à leurs vœux, mais non sans se sentir bouleversé par la voix vengeresse du remords. Il ne put contenir, en leur présence, le trouble qui l'agitait et le doute qui lui torturait la conscience. « Je suis innocent, leur dit-il, de cette iniquité : qu'elle vous soit imputée à vous seuls ! Cette sentence est votre crime : que la justice du ciel la fasse retomber sur votre tête ! »

Une telle réponse était, de la part d'Arcadius, une manifestation tardive, pusillanime, mais spontanée de sa justice. Il aimait et vénérait saint Chrysostome, malgré les prétendus griefs qu'il s'imaginait avoir contre lui. Mais la faiblesse, la crainte, l'impression des paroles des conjurés, ne lui laissaient plus la libre direction de ses pensées. Dans cette affreuse perplexité, la situation lui parut assez grave pour l'obliger à frapper un dernier coup. Ce coup devait épargner les coupables et ne tomber que sur l'innocence et la sainteté : les vrais coupables n'étaient pas assez purs pour être privilégiés de l'honneur du sacrifice et de l'auréole des victimes.

Mais au moment de consommer le parricide, au moment d'immoler le saint évêque, Arcadius entendit encore un instant le cri de sa conscience : il fut accablé par une profonde douleur. Le trouble, le remords, une amère tristesse de cœur lui firent comprendre qu'il allait porter la main sur l'ami de Jésus-Christ, sur le saint de l'Église et sur l'oint du Seigneur. Il mande à la cour le notaire Patrice ; il le charge d'aller, en son nom, se présenter à l'homme de Dieu, non point avec l'attitude menaçante d'un mandataire de la justice souveraine, mais avec les égards qu'exigent le respect et la vénération. Il lui recom-

mande d'annoncer au saint qu'il n'a plus qu'à s'abandonner aux mains de la miséricorde divine et qu'à s'arracher à son église, à son troupeau, par un éternel adieu. « Les « chefs de cette assemblée, lui dit-il, Acace, Antiochus, « Sévérien et Cyrinus, ont pris sur leur tête la responsa- « bilité de la sentence inique dont ils ont prétendu vous « frapper. Recommandez-vous donc à Dieu qui vous sou- « tient, et cédez à l'orage. »

Le saint évêque entendit ces paroles déchirantes avec le calme de Jésus-Christ se levant de sa prière pour marcher, accompagné de ses apôtres, au devant de ses bourreaux. Il se lève aussi, lui, plein de force et de confiance, mais il se lève, comme son modèle, pour marcher à l'exil, puis à la mort. Il descend, pour la dernière fois, les degrés de sa demeure épiscopale; il est entouré des évêques, ses amis, qui fondent en larmes. « Venez avec moi, leur dit-il; « prions ensemble et prenons congé de l'ange de cette « église. » Ils se dirigent vers l'église de Sainte-Sophie. Le saint avait l'âme pleine de joie, par la pensée qu'il se trouvait en face du combat; mais il se sentait le cœur oppressé par la douleur, à la vue de l'affliction de son peuple.

A cet instant, un homme se présente; c'était un homme puissant et craignant Dieu, qui ne s'était jamais laissé séduire par les calomnies des conjurés : « Hâtez-vous, « dit-il à saint Chrysostome, de quitter secrètement Cons- « tantinople : Lucius, l'officier païen dont vous connaissez « l'insolence, se tient caché dans un bain public avec ses « cohortes; il est prêt à vous enlever de vive force, si « vous opposez quelque résistance, ou seulement si vous « différez votre départ. La ville entière est en proie à l'a- « gitation la plus violente. Partez au plus tôt; car il est à « craindre que le peuple irrité, ne s'abandonne à toute « son exaspération et n'en vienne aux mains avec les « soldats. »

Le saint témoigne sa reconnaissance à cet homme cou-

rageux, dans lequel il reconnaît un grand amour pour la paix, et les sentiments d'une amitié sincère. Puis il prend congé de quelques évêques ses amis, qu'il embrasse les larmes aux yeux. Il n'a ni le temps ni la force de les embrasser tous. Il dit, dans le sanctuaire, à ceux qu'il prive involontairement de ce témoignage d'affection et de paix : « Demeurez ici, mes frères ; je me retire un instant pour prendre quelque repos. » L'accent de douleur dont il ne peut s'empêcher d'accompagner ses paroles, fait pénétrer dans les cœurs les plus noirs pressentiments.

Cette douleur n'était en lui que la défaillance de la nature. Comment, en effet, dissimuler la souffrance quand les yeux pleurent et que le cœur saigne? Il est un temps où la tristesse n'est plus une imperfection de notre humanité ; mais seulement une auréole de mérite dont, au déclin de la vie, Dieu se plaît quelquefois à parer la sainteté.

En quittant les évêques, dans la métropole, saint Chrysostome entre dans le baptistère. Il veut saluer une dernière fois les anges terrestres auxquels il a confié la garde de ce lieu saint. Il appelle Olympiade. Olympiade était la veuve qui s'était chargée de sa nourriture, et qui fournissait à son entretien. Elle s'était vouée pour la vie au service de l'Église ; elle s'était fait une loi de ne jamais sortir de la maison de Dieu. Femme héroïque, qui consacrait à Dieu seul les plus beaux dons de la grâce et de la nature ! Elle était digne de l'estime des hommes et de l'amitié du ciel. Pentadie et Procula remplissaient avec elle dans la basilique de Sainte-Sophie les fonctions de diaconesses. Elles avaient pour compagne de leur dévouement une autre femme admirable, Silvine, veuve de Nébridius et fille de Gildon.

Saint Chrysostome leur parle comme autrefois Jésus-Christ à Marie de Béthanie : « Venez ici, mes filles, leur dit-« il ; écoutez-moi. Je vois que ma fin approche, j'ai terminé « ma carrière, et peut être ne me verrez-vous plus jamais

« sur cette terre. Ce que je vous demande, c'est que rien ici-« bas ne puisse jamais refroidir votre zèle et votre amour « pour l'Église. L'Église n'a point à s'affecter de ma pré-« sence ou de mon exil ; elle aura toujours à s'incliner sous « la houlette d'un pasteur, car elle ne saurait exister sans « évêque. Quand donc vous verrez un nouveau pasteur, « ordonné malgré sa résistance, ne devant point son éléva-« tion à la cabale, mais porté dans l'Église par un assen-« timent unanime, sachez que celui-là c'est l'élu du Sei-« gneur. C'est l'envoyé de Dieu pour l'édification du « troupeau fidèle ; inclinez la tête devant lui, comme vous « l'avez inclinée devant l'évêque Jean. Et maintenant, « écoutez encore ; accueillez favorablement mon dernier « vœu. Si vous voulez que Dieu vous fasse un jour misé-« ricorde, faites-moi miséricorde à moi-même. Bientôt je « ne serai plus auprès de vous ; souvenez-vous de moi « dans vos prières. »

Rien n'égale la douleur que firent éclater ces tristes paroles, ce déchirant adieu. Ces pauvres âmes ne pouvaient être immolées par un coup plus terrible ; on ne pouvait exiger de leur faiblesse un sacrifice plus cruel. Elles se jettent tout éplorées aux pieds du saint évêque ; elles s'abandonnent aux larmes, aux gémissements, aux sanglots.

Le saint fut effrayé de la pensée que cette explosion bruyante de leur chagrin pouvait appeler l'attention du peuple, dont les flots tumultueux entouraient la basilique. Un tel malheur eût excité sur-le-champ un bouleversement général. Il fait signe à l'un des plus saints de ses prêtres qui l'accompagnait, et lui dit : « Emmenez-les au « plus vite, de peur que leurs cris de douleur n'arrivent « aux oreilles du peuple. »

Ces saintes femmes, placées comme celles du Calvaire, sur le passage de la victime qui va s'immoler, se calment à sa voix. Saint Chrysostome termine ainsi sa mission de pasteur et d'évêque. Désormais il faut marcher au supplice ; il sort de la basilique par la porte de l'orient. A celle

d'occident, pour donner le change au peuple, on tenait, au pied du grand portail de l'église, le cheval qu'il avait coutume de monter dans ses courses apostoliques. Il était prêt à le recevoir encore pour le conduire à son lieu d'exil. C'est là qu'une foule immense en proie à la terreur et prête à l'agitation, attendait son père, pour entendre ses dernières paroles, et recevoir sa dernière bénédiction, pour éternel adieu; mais son attente fut trompée.

Pendant que les plus ardents frémissaient d'impatience, et que tout le troupeau dans les larmes espérait contempler une fois encore les traits vénérés de son pasteur, saint Chrysostome, pour éviter un conflit sanglant entre le peuple et la milice, s'éloignait en secret, du côté de l'orient et se dirigeait vers le vaisseau qui l'attendait pour le transporter en Bithynie. Mais cette situation ne pouvait durer longtemps, sans mettre la ville en danger; le peuple semblait déjà se lasser d'attendre.

Quelques-uns des persécuteurs du saint furent effrayés de la pensée que si le peuple impatient avait la certitude ou le soupçon de son départ, il se porterait à sa rencontre pour l'arrêter au passage, le forcer à rétrograder vers son église et le replacer sur son siége épiscopal. Dans le trouble causé par cette appréhension, ils ferment précipitamment les portes de la métropole. Au dehors, la multitude à la vue de cette mesure, dont le motif lui demeure inconnu, s'imagine que l'église se ferme parce qu'elle est veuve de son pasteur, et que saint Chrysostome est entraîné vers la mer. Une foule se précipite avec clameur vers le port pour s'emparer de son évêque; d'autres s'enfuient épouvantés, comme si le tumulte et la purturbation devaient attirer sur eux la colère et la vengeance des empereurs.

Ceux qui sont renfermés dans la basilique s'exaltent par la crainte et la fureur que leur situation leur inspire. Ils se ruent contre les portes et s'y poussent, amoncelés et comprimés dans un tumulte effroyable, pendant qu'au

dehors la foule surexcitée par la crainte et la colère, lance contre les portes des pavés en vociférant des menaces et des imprécations.

Enfin les autorités appuyées par la force, parviennent avec peine, après de longs efforts, à déblayer les issues, pour rétablir enfin la libre circulation.

Dans les autres églises, la population était victime et témoin de calamités d'une autre nature.

Avec saint Chrysostome, partant pour une terre inhospitalière, dit l'historien Pallade, on voit aussi s'exiler l'ange protecteur de l'Église qui ne peut supporter le désert forcé des lieux saints. Dans ces lieux sacrés, des hommes ennemis du ciel, semblaient vouloir s'efforcer de remplacer le culte de Dieu par un spectacle d'ignominie; car désormais, ainsi que sur les théâtres de la licence, on n'entendait plus sous les voûtes des temples, que les sifflets et les trépignements des hellènes et des juifs, des rieurs et des mécontents, qui faisaient éclater leurs sentiments divers. De même aussi que dans la gêne d'un cachot ténébreux, on y voyait avec horreur des tortures, des plaies saignantes et des déchirements d'entrailles, opérés chaque jour par l'atrocité stipendiée des soldats. On y subissait la torture plus poignante encore de l'agonie de l'âme et du cœur, à la vue de l'absence du pasteur, de l'ange terrestre de l'Église. La foi même semblait chanceler sous une tempête de blasphèmes qui remplissaient la maison de Dieu. C'était une invasion du règne de l'enfer, qui faisait ruisseler le sang humain dans le lieu de miséricorde que Jésus-Christ avait choisi pour y pardonner les péchés des hommes.

Non loin de ces théâtres de larmes et d'horreur, Dieu suivait avec amour les pas de son serviteur et de son ami. Tout paraissait concourir à ce qu'il ne manquât au saint évêque aucun caractère de ressemblance avec Jésus-Christ son divin modèle.

Au moment, en effet, où saint Chrysostome, le cœur

navré de l'abandon de son église et de son peuple, marche à l'accomplissement de son sacrifice, Anthuse, la mère heroïque, se trouve là, près de lui, comme Marie sur la pente du calvaire. Cette femme incomparable, loin de s'abandonner au sentiment pusillanime et peu chrétien d'une stérile douleur, s'attache à réparer aux yeux des hommes et de Dieu, les instances trop humaines qu'elle a faites autrefois pour éloigner son fils unique de sa céleste vocation. Elle prend le langage d'un ange du ciel; elle l'exhorte, elle l'encourage à porter dignement sa croix, à prendre courageusement son calice. Elle le presse de partir, plutôt que de rien faire qui soit indigne de lui-même et de l'Église de Jésus-Christ. Le saint reconnaît là les sentiments et la foi de sa mère, de cette envoyée de Dieu qu'il a tant aimée. Il n'avait garde, quant à lui, de s'abandonner à d'autres résolutions qu'à celles dont il avait puisé l'inspiration dans les enseignements maternels. Son heure était arrivée; il se tenait prêt à l'appel de Dieu.

Lorsqu'il est arrivé près de la mer, les officiers de l'empereur s'emparent de lui, le chargent de chaînes ainsi que les évêques Eulysius et Cyriaque, ses amis qui l'accompagnent, et les conduisent ensemble à Nicée en Bithynie. Là le saint est plongé dans une étroite prison, où pendant longtemps il est retenu captif par les cohortes du préfet de Constantinople.

Saint Chrysostome succombait comme Jésus-Christ sans se plaindre de son sort, sans chercher à se défendre, et sans proférer une seule parole de murmure. Mais aussi comme Jésus-Christ il vit bientôt le ciel, les éléments et la nature, se déclarer en sa faveur.

En effet, pendant qu'il s'éloignait, marchant vers la mer, et que les fidèles, renfermés par ses ennemis dans la basilique se précipitaient avec terreur contre les portes, on aperçut tout à coup dans l'église une grande flamme; c'était la justice divine qui manifestait aux hommes le jugement du ciel.

Le feu se développe autour de la chaire, l'enveloppe de toutes parts, la consume et la réduit en cendre. C'est la chaire où le saint avait coutume de s'asseoir, et d'où sa voix avait si souvent remué les âmes et fait triompher en elles la cause de Dieu. Dieu lui-même, dans cette circonstance, semblait ne pas dédaigner de la choisir pour l'instrument de sa justice. C'est de là qu'il voulut parler d'une manière terrible en faveur de la cause de son serviteur.

De la chaire embrasée, la flamme vengeresse, qui semblait chercher l'interprète des oracles divins, s'étend au loin et dévore tout autour d'elle. Puis elle s'élève ; elle forme en montant d'effroyables anneaux ; elle se tord en replis précipités, comme une vipère qui se dévore les entrailles. Elle s'élance ainsi jusqu'à la toiture, qui se consume et s'affaisse avec d'énormes craquements. Les obstacles sont rompus ; le temple en feu laisse échapper au dehors d'immenses tourbillons de flammes.

De la basilique, l'incendie, poussé par un vent violent du nord, consume, anéantit tous les édifices qui l'entourent ; puis il s'éléve et s'étend, du côté du midi, comme un immense linceul de feu, jusqu'au palais du sénat, situé dans la partie méridionale, de l'autre côté de la place de Sainte-Sophie, à plusieurs milliers de pas de la basilique. Il forme au-dessus d'une mer mouvante de têtes, qui couvrent la place, une large voûte de flammes, qui ne fait pas une seule victime.

Cette nappe horrible et brûlante qui semblait être un déploiement de l'enfer, s'élève, inoffensive, par de vastes ondoiements, au-dessus des dômes éclatants du palais sénatorial, et s'abaisse sur le côté méridional, le plus éloigné de la basilique, en face de la demeure des empereurs. Elle renfermait ainsi dans sa courbe, la place avec la statue de l'impératrice, le peuple qui circulait en foule et le palais du sénat tout entier. Le fléau, dans sa marche intelligente, semblait vouloir porter au souverain lui-

même un argument divin en faveur de l'innocence de sa victime.

Le palais, envahi par l'incendie, non du côté septentrional, en face de la basilique, mais sur la face qui regardait la demeure impériale, brûla pendant trois heures, depuis sexte jusqu'à none, sans que les efforts réunis du peuple et des soldats pussent le préserver d'une entière destruction. Il fut entièrement réduit en cendres, ainsi que la basilique de Sainte-Sophie. Toutes les dépendances de l'église furent anéanties, excepté l'étroite enceinte où l'on conservait les vases sacrés. Ce lieu béni fut pendant deux jours entouré par les flammes sans en recevoir la plus légère atteinte.

Tels furent les ravages de cet horrible sinistre dont les investigations les plus sévères ne purent faire découvrir les auteurs. Triste monument de cette réunion homicide de conspirateurs qui, sous l'égide toute-puissante du nom vénéré de concile, n'avait consacré son prestige et son influence qu'au triomphe de la passion! Il était évident pour tous les esprits non prévenus que la conservation miraculeuse des vases destinés au sacrifice non sanglant de Jésus-Christ ne pouvait être que le résultat de l'intervention divine. Il semble que Dieu, prenant en main la défense du saint évêque, devait à la fois donner aux générations à venir une preuve irrécusable de son intervention vengeresse, et conserver miraculeusement des objets précieux dont l'absence pouvait devenir une nouvelle matière d'accusation contre le saint persécuté.

Pendant tout cet incendie dont aucun secours humain ne put comprimer la violence, pas un être animé ne périt; pas une âme ne fut atteinte.

Les catholiques éclairés ne pouvaient se méprendre sur la cause du désastre; la vengeance céleste parlait assez haut, pour que tous les cœurs, même les plus égarés pussent l'entendre. A leurs yeux, Dieu s'était fait justice des persécuteurs; il avait tiré vengeance de leur iniquité.

Quelques-uns seulement firent retomber sur les schismatiques la responsabilité de ce crime; ils les accusèrent publiquement d'avoir voulu non-seulement livrer aux flammes la basilique, mais aussi confondre dans une commune ruine, en haine de saint Chrysostome, et l'église où se trouvait le saint évêque et le peuple fidèle qui l'entourait. Cette accusation s'appuyait sur les faits eux-mêmes; car au moment où l'on aperçut les flammes dans la chaire, les persécuteurs avaient fermé les portes de l'Église et sur le peuple et sur le saint, qu'ils y croyaient encore; pendant que son cheval tout préparé l'attendait à la porte de l'occident. A ces faits accablants vint s'ajouter encore l'ostentation et l'éclat apprêté que les agents du pouvoir ne cessèrent d'affecter dans leurs investigations, tandis qu'ils ne purent livrer à la justice aucun indice qui fût de nature à la diriger avec succès dans la recherche des coupables.

Les hellènes et les schismatiques renvoyaient l'accusation contre les catholiques. Ils les accusaient d'avoir anéanti la métropole par le feu, dans la pensée qu'il ne serait plus nommé d'évêque à Constantinople après saint Chrysostome. Cette calomnie n'avait pas même l'avantage d'être appuyée sur un motif plausible et rationnel. Car aucun chrétien ne pouvait s'imaginer que la province importante de Constantinople pût être déshéritée et mise au ban de l'Église au point de n'avoir plus d'évêque, pour le seul fait que sa métropole aurait été dévorée par les flammes.

Cet embrasement eut lieu le vingtième jour du mois de juin, sous le consulat d'Honorius et d'Aristénète.

Pendant que les catholiques, les schismatiques et les hellènes s'accusaient réciproquement d'un crime dont on ne devait jamais connaître les auteurs, les agents de l'empereur se livraient à des investigations cruelles. Ils semblaient croire à la nécessité de se soustraire par leur zèle à d'horribles soupçons. Ils employaient le fer, le feu, les tortures les plus atroces pour se mettre sur la trace des coupables.

En Bithynie, les soldats du préfet resserraient les fers de saint Chrysostome et de ses deux compagnons de captivité. C'étaient l'évêque Eulysius de Bostre et Cyriaque d'Émèse. On leur faisait subir de fréquentes interrogations; on les menaçait même des derniers châtiments, pour les punir de l'embrasement de la métropole. Ces deux fidèles amis du saint évêque furent ramenés à Constantinople avec un grand nombre de clercs. Là, soumis à toutes sortes d'insultes et d'épreuves, ils furent reconnus innocents et virent enfin s'ouvrir les portes de leur prison. Mais ils ne virent la liberté que pour subir un autre supplice; ils furent condamnés à finir leurs jours en exil.

Saint Chrysostome, resserré dans son cachot, souvent soumis à des interrogations insidieuses, ne pouvait être admis à s'expliquer entièrement sur les causes du désastre; on semblait redouter de sa part de dangereuses explications. En vain chercha-t-il à se faire entendre; il lui fut interdit de se disculper d'un crime dont la calomnie faisait retomber sur lui seul toute la responsabilité.

Dans l'impossibilité de faire entendre sa voix en dehors de l'étroite enceinte de sa prison, il ne prend conseil que de l'honneur et de la dignité du sacerdoce qui l'honore. On veut étouffer sa voix; mais il parlera quand même. Il ne veut pas que la vérité soit retenue plus longtemps captive. Il écrit à ses bourreaux; mais il écrit en imprimant à ses paroles le double caractère de noblesse et de fermeté que donnent le malheur et l'innocence. « Vous m'avez « enlevé ma liberté, leur dit-il, et par cela même vous « m'avez ravi tout moyen possible de justification. Gar« dez-vous au moins aujourd'hui d'étouffer de ma part « tout appel à vos sentiments de justice, en faveur des « intérêts les plus sacrés de l'Église; car il importe au « nom chrétien que vous sachiez si je suis l'indigne au« teur de ce grand désastre que vous osez m'imputer. »

Il ne s'agissait plus ici seulement d'une question de personne ; l'Église elle-même, en effet, avait à rechercher si l'incendie du temple était le résultat d'un crime ou la manifestation de la colère du ciel. Saint Chrysostome voulait apporter la lumière sur ce point; mais son témoignage était chose superflue. Il eut beau protester de son innocence; rien ne put fléchir l'impitoyable animosité de ses persécuteurs. On ne veut écouter aucune de ses plaintes; accueillir aucune de ses réclamations; chaque parole de sa part, chaque demande de la part des siens, devient le prétexte de quelques nouvelles tortures.

Que leur importait en effet ses plaintes et ses réclamations? Ce n'était pas la vérité que l'on voulait voir jaillir de ce combat suprême entre la force et l'innocence. La vérité, pour eux, elle n'était pas chose inconnue. Ce qu'ils cherchaient, c'était quelque parole équivoque échappée à la souffrance, qui leur permît de représenter le saint évêque comme le provocateur de l'incendie, et, s'ils le pouvaient, comme le principal auteur.

Mais qu'avaient à faire la ruse et les rigueurs contre la droiture et l'innocence? Les ministres de l'empereur ne purent rien obtenir. Ils prirent alors la résolution de demander son éloignement de la province. On se mit en mesure de réunir une escorte de soldats, pour le conduire au lieu de son exil, à Cucuse, en Arménie, ville située sur le Taurus, à l'extrémité de l'empire. Cucuse était une forteresse, assise sur la montagne. Elle était presque continuellement assiégée à cette époque par les Isaures, pirates fameux que l'on appelait les brigands des mers. On avait l'espoir de voir un jour le saint tomber entre les mains de ces bandes forcenées; et le dernier supplice que l'on attendait pour lui de la barbarie d'un peuple maudit et redouté, pouvait arriver à temps, sans les charger d'un nouveau crime, pour les délivrer de sa présence qu'ils regardaient, même au loin, comme un intolérable fardeau. Tels étaient les plans de ces hommes féroces qui

prétendaient agir au nom des intérêts les plus chers de l'Église chrétienne.

Il ne suffisait pas encore à la persécution de frapper et d'éloigner le pasteur, il fallait aussi sévir avec fureur contre les brebis de la bergerie. Mais à quelles mains confier le soin de relever les instruments de tortures qui reposaient inactifs depuis la mort providentielle de Julien l'Apostat ! Antiochus et les siens ne pouvaient pas, pour cette exécution, faire appel à des chrétiens, même à des schismatiques. A la vue du sang de leurs frères ils eussent reculé d'horreur. Un seul parti restait à prendre ; c'était d'armer des mains païennes, accoutumées à déchirer les entrailles des saints.

Ce fut un beau jour pour Optat, préfet de Constantinople, que celui qui lui rappelait les temps glorieux de ses héros, de Néron, d'Héliogabale et de Caracalla. Cet homme sans cœur, digne héritier de la férocité païenne, saisit avec trop d'ardeur cette occasion de raviver toutes les horreurs des persécutions, qui pendant trois cents ans avaient presque constamment fait flotter dans le sang des martyrs le berceau de l'Église. Dans cette pensée, il veut se mettre à la hauteur de sa sanglante mission ; il fait rechercher comme des bêtes fauves tous les amis de saint Chrysostome. Il les fait mettre à la question, et, sous prétexte de découvrir les auteurs de l'incendie, il leur fait subir les plus intolérables tourments. Le paganisme semble se relever de ses cendres et se réveiller tout glorieux à l'aspect du sang et de l'agonie des catholiques.

Il ne fut plus permis désormais de s'assembler dans les temples pour les saints mystères, ni de se présenter dans les lieux publics. Les catholiques cherchent inutilement à s'abriter dans les réduits les plus éloignés, dans les retraites les plus sombres. Sur les ordres de l'empereur, des cohortes sanguinaires, armées de verges, de bâtons et de pierres, parcourent tous les réduits de Constantinople pour disperser sur tous les points leurs réunions in-

offensives. On saisit, on plonge impitoyablement dans les fers les amis connus du saint patriarche. On permet aux hordes impériales de s'abandonner contre eux à tous leurs instincts de bestiale férocité. De jeunes femmes, de faibles vierges se voient impitoyablement dépouillées de leurs ornements et de leurs parures. On leur arrache avec brutalité leurs bracelets, leurs ceintures et leurs pendants d'oreilles, avec lesquels on détache des lambeaux de chair. Mais ni les tourments, ni les outrages, ni la confusion qui remplit la cité tout entière ne peuvent affaiblir l'amour que ce peuple infortuné conserve pour son évêque. Chassé des temples, du Forum, des places et des bains publics, menacé dans sa demeure, il abandonne son foyer, sa maison, sa vie domestique. Il s'exile de ce lieu maudit; il emmène avec lui femmes, enfants, vieillards. Il est suivi de tout ce qui porte une âme honnête et de tout ce qui se sent encore le cœur battre pour la foi, la justice et la vertu.

Mais, dans cette fuite précipitée, ils ne pouvaient pas tous parvenir à se soustraire complétement à la rage des schismatiques. Il semblait que des immolations pures devaient, dans cette circonstance, s'ajouter à celle du Sauveur pour le salut de tous. Les persécuteurs, en effet, parvenaient souvent à s'emparer d'illustres et précieuses victimes.

Saint Chrysostome avait élevé pour le sanctuaire le jeune Eutrope, aimable enfant doué de la piété des anges, et dont la candeur virginale ajoutait un nouveau charme à la vertu. Devenu lecteur et chantre, il vivait auprès du saint qu'il appelait son père; il passait à ses côtés, au service de l'autel, une partie considérable du jour et des veilles de la nuit. On devait naturellement attendre de son témoignage quelque lumière qui pût mettre sur les traces des auteurs de l'incendie. Mais ce que l'on désirait surtout, c'était d'arracher à son ingénuité quelques paroles naïves qui pussent compromettre les catholiques.

Le préfet s'empare de sa personne et le fait mettre à la question. On le frappe jusqu'au sang avec des bâtons et des lanières crues; puis on promène sur ses chairs en lambeaux des torches enflammées et des charbons de feu. Les bourreaux, armés d'ongles de fer, lui déchirent les côtés et la chair des joues et du front qu'ils arrachent; les sourcils entraînés suivent l'instrument et se détachent des yeux; puis ces bêtes féroces enfoncent des flambeaux ardents jusqu'à ses os dénudés et dans ses côtés entr'ouverts. La vie ne pouvait tenir longtemps contre tant de tortures; le martyr expira sur le chevalet sans donner satisfaction à la haine de ses persécuteurs. Il expira sans pouvoir jeter sur le fait mystérieux de l'incendie aucune lumière, sans fournir aucun indice. Angélique enfant, que Dieu n'avait fait que prêter quelques instants à la terre pour l'étonner, et pour lui démontrer par sa constance que Jésus-Christ sait encore ici-bas combattre et souffrir avec ceux qu'il aime!

Eutrope succomba loin du père bien-aimé sous les yeux duquel il avait vécu. Mais si saint Chrysostome ne fut point là pour le soutenir de son regard et de sa voix, ses prêtres fidèles y furent à sa place. Ils avaient suivi le combat de l'innocente victime; ils s'emparèrent de sa dépouille, à la faveur des ténèbres, et la déposèrent avec respect dans un sépulcre secret. Une vision miraculeuse vint attester à la population de Constantinople et la sainteté du martyr et sa destinée glorieuse. On entendit un concert de voix célestes, qui, dans un chant d'une harmonie merveilleuse, unissaient les louanges d'Eutrope à celles du Sauveur.

Le préfet se sentait encouragé par ses premiers actes de barbarie. A ses yeux, saint Chrysostome ne se trouvait pas assez frappé par la mort cruelle de son lecteur. Il s'empare encore du prêtre Tigrius. Tigrius, eunuque et barbare de naissance, avait vécu dans l'esclavage sous un maître puissant dont le cœur venait de se vivifier au

feu de la charité chrétienne. Son mérite et sa vertu l'avaient fait sortir de la condition servile et l'avaient même fait élever jusqu'à la dignité du sacerdoce chrétien. Il avait les mœurs douces et le cœur miséricordieux. Il aimait, jusqu'au bonheur, à soulager les étrangers et les pauvres ; c'était un ange de douceur, de patience et de charité. Tant de vertus en avaient fait l'ami de cœur de saint Chrysostome, et l'objet de la haine implacable de ses ennemis.

Aussi le préfet s'empresse-t-il de le désigner aux ministres de sa barbarie. Il le fait saisir et le soumet aux plus cruelles tortures ; on le dépouille de ses vêtements. Dans cet état de nudité complète, il est frappé de verges jusqu'au sang. Puis, étendu sur un chevalet, il est attaché par les mains et par les pieds, tirés en sens contraire jusqu'à la dislocation des membres. Enfin l'inutilité de tous ces tourments le fait retirer à demi-mort de l'instrument ensanglanté de son supplice.

Il n'a point la douce consolation de pouvoir mourir à côté du martyr Eutrope, ni d'espérer qu'un jour ses ossements reposeront dans le même tombeau ; car le préfet l'envoie terminer ses jours en Mésopotamie. Mais l'Église qui les honore le même jour a voulu, dans sa maternelle sollicitude, au moins unir leur mémoire, et les confondre dans un même culte de vénération et d'amour. Eutrope et Tigrius, nobles martyrs de la justice, que ne pouvez-vous éteindre dans votre sang, ou fléchir par votre intercession la haine insatiable de vos persécuteurs !

Pendant que le préfet de Constantinople sévissait par le fer et le feu contre les amis de saint Chrysostome, dont plusieurs expirèrent dans les cachots et dans les tortures, les chefs de la conspiration, Sévérien, Antiochus, Acace, restés maîtres du champ de bataille, ne se donnaient aucun repos. Chacun d'eux eût voulu s'asseoir sur le siége vacant du saint patriarche ; mais force leur fut de s'arrêter devant des difficultés insurmontables. Ils avaient tous

des droits égaux à cet honneur ; il eût donc fallu cabaler encore ; et le succès de leur ambition pouvait affliger l'Église d'un deuil plus malheureux que le premier, en devenant le signal de nouvelles dissensions. Dans cette grave perplexité, chacun prit le parti d'attendre une occasion favorable pour assurer la satisfaction de son orgueil. Mais pour fermer à saint Chrysostome toute espérance de retour, on résolut de donner immédiatement un pasteur provisoire à l'Église de Constantinople ; tel fut l'avis unanime de l'impératrice Eudoxie et de tous les conjurés.

Ils se mettent donc à la recherche d'un homme incapable, et qui puisse être leur créature. Le prêtre Arsace, vieillard octogénaire, leur semble présenter toutes les garanties possibles, et s'offrir comme le sujet le plus digne de leur choix. Il est l'ennemi de saint Chrysostome ; son grand âge, sa faiblesse, son incapacité, tout concourt à leur faire entrevoir à chacun, dans un avenir assez rapproché, la réalisation probable de leurs secrètes espérances.

Arsace semblait présenter quelques titres spécieux à l'estime des évêques. Il était le propre frère du patriarche Nectaire, de vénérable souvenir. Il avait été proposé pour le siége épiscopal de Tarse, sa patrie ; mais il avait cru devoir énergiquement repousser cet honneur. Cette modestie apparente avait un charme particulier pour les schismatiques ; elle caressait singulièrement leur désir secret d'arriver au moins après lui sur le siége patriarcal. Mais ces ambitieux ne se connaissaient pas en hommes. Nectaire avait jeté sur les secrètes prétentions de son frère un regard plus intelligent et plus sûr. Il connaissait mieux le caractère dissimulé d'Arsace. Il n'avait vu dans son sefus hypocrite, que l'indice accusateur d'une secrète et profonde ambition. Il lui fit le reproche amer d'attendre sa mort, pour venir briguer le siége de Constantinople. Afin de conjurer à jamais un tel malheur, il lui fit promettre par serment, de ne jamais permettre

qu'on l'honorât du caractère et des fonctions redoutables de l'épiscopat. Mais ce ne fut qu'une mesure inutile ; à l'aspect de la dignité métropolitaine, Arsace ne se souvint plus de son serment ; il n'hésita pas un instant à se faire un jeu de ses promesses.

Ainsi la haine et le mensonge avaient banni saint Chrysostome, et le parjure ouvre les portes de son Église à l'ambition de son successeur. Telle fut la fin de l'œuvre du saint patriarche d'Antioche. Flavien, le père et l'ami du saint, le protecteur de sa vocation, n'eut point la douleur d'être témoin de ces malheurs ; il venait de descendre dans la tombe. Dieu n'avait pas voulu ternir les jours de sa vieillesse, par le chagrin dont l'eussent abreuvé les calamités de l'Église, et les souffrances de celui qu'il aimait comme un fils.

Le septième jour après le départ de saint Chrysostome, Arsace, le parjure, est solennellement installé sur le siége patriarcal et dans l'Église en deuil. Arsace était un homme de peu de valeur, et dénué de force et d'initiative, d'une parole indolente et d'un langage sans couleur ; rien en lui n'était de nature à provoquer la sympathie. Il ne pouvait paraître, aux yeux des fidèles, dans la chaire et sur le siége de saint Chrysostome, que pour augmenter leur amertume, et faire constater, par son impuissance, la légitimité de leurs regrets.

Il fallait cependant, dans l'intérêt de la conjuration triomphante, lui trouver quelque mérite ; ne fût-ce que pour justifier, dans l'opinion publique, le choix empressé des électeurs. Pour y parvenir, on crut devoir dissimuler son insouciante faiblesse ; on la décora pompeusement des noms de force de caractère, de grandeur d'âme, de longanimité, d'indulgence et de douceur. Mais les faits vinrent bientôt donner à ces titres empruntés un démenti cruel. L'administration du nouveau métropolitain ne fut point sans tache. D'intolérables abus vinrent souvent ternir sa réputation de pasteur. Il fit poursuivre et torturer

impitoyablement tous les amis de saint Chrysostome. Il savait, dans l'intérêt de sa passion, allier l'extrême faiblesse à l'impassible cruauté. Mais ses protecteurs surent jeter un voile sur l'indignité de leur complice. Par une manœuvre habile, les agents d'Arsace durent porter seuls la responsabilité de tous ses méfaits. On put ainsi couvrir aux yeux des fidèles les mauvais instincts de leur chef débonnaire. Arsace le parjure fut donc représenté partout comme un modèle dans l'épiscopat.

Mais saint Chrysostome et les catholiques ne pouvaient point être dupes de cette ostentation commandée par les circonstances. Ils ne pouvaient ni se laisser fasciner par ces démonstrations hypocrites de vertu, ni pactiser, même par le silence, avec les coopérateurs du crime. Dans son réduit de Nicée en Bithynie, le saint refuse toute communication avec Arsace, qu'il regarde comme un évêque usurpateur. De leur côté, les catholiques ne veulent point reconnaître le nouveau pasteur ; ils repoussent obstinément la communion d'un évêque intrus, poussé dans l'Église par la conjuration. Ils laissent donc Arsace en possession des églises ; désormais ils ne paraissent plus ; ils tiennent en secret leurs assemblées, pendant que l'évêque et les siens vont officier pompeusement dans les temples déserts.

Cette attitude des catholiques frappait d'une complète stérilité toutes les mesures et tous les efforts de la conjuration de l'empereur et de l'impératrice ; aussi ne purent-ils point se résoudre à demeurer spectateurs impassibles de leur insuccès. Arcadius fit éclater une violente colère ; et bientôt la fidélité des catholiques devint encore le signal d'une horrible persécution. Le thème éternel de ces bourreaux était encore l'embrasement de la basilique de Sainte-Sophie et du palais du Sénat. On s'imaginait flétrir les amis du saint par une dénonciation imitée de l'hérésie ; on les appelait johannites, mais tous se faisaient un honneur de ce nom glorieux. Ce fut donc encore un échec

pour les schismatiques. Ces hommes de désordre, honteux de leur déconvenue, ont recours à des moyens plus sûrs; au mépris impuissant, ils ajoutent la violence. On poursuit avec fureur tous les amis du saint; leurs assemblées sont dispersées; tous les lieux publics leur sont fermés; ils ne trouvent de sécurité, ni sur les voies publiques, ni dans les lieux les plus secrets, ni même dans leurs propres demeures. Il ne leur est plus permis de paraître ni sur les places de la ville, ni dans les thermes ouverts à toute la population. Un grand nombre de familles s'expatrient; elles vont chercher sur la terre de l'exil le salut et la paix. Elles y respirent un air plus pur, et le cœur y bat avec plus de liberté pour le triomphe de la justice.

Ainsi la perturbation du bercail et la fuite du troupeau, sont les premières conséquences du coup qui vient de frapper le pasteur.

Mais pendant que les fidèles quittent leur patrie et que le troupeau se disperse et s'enfuit, les intérêts sacrés de la justice réclament impérieusement un défenseur auprès du tribunal suprême du chef de l'Église; aussi saint Chrysostome, seul, calme et sans crainte, au milieu de la terreur universelle, prend-il énergiquement en main la cause du bon droit et de la discipline ecclésiastique. Il envoie à Rome des députés, avec une lettre au pape Innocent Ier.

« Au très-vénéré seigneur, et très-pieux évêque Inno-
« cent, Jean, salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Bien longtemps avant la réception de notre lettre, « votre sainteté sans doute était informée de l'attentat « que l'audace et l'iniquité viennent de consommer dans « notre Église. La grandeur de ce crime est telle qu'il n'est « point un seul coin de l'univers qui n'ait retenti du bruit « des calamités dont il nous accable. Car la renommée, « en portant jusqu'aux extrémités de la terre le récit des « faits accomplis au milieu de nous, a répandu partout le

« deuil, fait éclater en tous lieux des gémissements, et
« fait verser des larmes.

« Mais ce ne sont pas seulement des pleurs que la
« conscience réclame ; elle appelle surtout un examen sé-
« vère sur les causes de nos malheurs ; elle invoque une
« action toute-puissante, qui puisse sauver de la tempête
« le vaisseau vacillant de l'Église.

« En présence d'une situation si terrible, je me suis
« cru dans le devoir de m'adresser aux très-pieux et très-
« honorés seigneurs les évêques, Démétrius, Pansophius,
« Eugénius et Pappus. Je les ai persuadés de la nécessité
« de quitter leurs Églises, et de s'exposer aux dangers de
« la grande mer, pour entreprendre un long et périlleux
« voyage, afin d'aller déposer nos vœux et notre cause
« aux pieds de votre sainteté. Je les ai chargés d'exposer
« notre situation et nos sujets de larmes dans toute leur
« vérité ; mais aussi de réclamer un prompt et complet
« redressement des iniquités dont nous sommes victimes.
« Je leur ai donné pour compagnons, dans leur périlleux
« voyage, les très-honorés et bien-aimés diacres, Cyriaque
« et Paul. Et moi-même je me suis fait un devoir de
« porter à la connaissance de votre charité, par un récit
« limité dans le cadre étroit d'une lettre ordinaire, l'abrégé
« sommaire des événements qui nous ont plongés dans
« le deuil.

« Voici l'origine de nos malheurs. L'évêque Théophile,
« à qui fut confiée la direction de l'Église d'Alexandrie,
« fut traduit par quelques-uns des siens, au tribunal de
« notre très-pieux empereur, et reçut ordre de se rendre
« seul à Constantinople. Mais il ne voulut point obtempé-
« rer ni se rendre à cette paternelle invitation. Au lieu
« d'arriver seul, il s'entoura d'une multitude d'Égyptiens
« de toutes conditions et de toutes sortes, parmi lesquels
« on comptait avec douleur un grand nombre d'évêques.
« Avec ce cortége, il vint opérer son débarquement, dans
« l'intention trop manifeste de nous adresser au premier

« abord des menaces de guerre, et de se préparer au com-
« bat. Puis il fait son entrée dans la grande et pieuse
« cité de Constantinople. Mais il ne daigne point entrer à
« l'église, selon l'usage ancien et consacré de nos Pères.
« Il dédaigne même de nous accueillir. Il nous refuse
« toute communication dans la prière et dans l'oblation
« des saints mystères; il semble vouloir nous frapper de
« flétrissure et de réprobation. Il refuse même obstiné-
« ment de nous adresser ou de nous répondre une seule
« parole.

« A la sortie de son vaisseau, notre frère passe sans
« s'arrêter devant le seuil de l'église; puis il s'éloigne
« avec les siens pour aller fixer sa demeure en dehors de
« la cité. Nous espérions les amener aux sentiments de
« charité sacerdotale; mais notre illusion était complète.
« Aux nombreuses sollicitations, aux offres réitérées
« d'hospitalité que nous nous empressions de leur adres-
« ser, car nous possédions des édifices complétement
« pourvus de tout ce que peuvent exiger les convenances,
« à toutes ces déférences, ni lui ni les siens ne daignèrent
« répondre que par un refus. A la vue de cette injuste
« attitude, nous tombâmes dans une perplexité doulou-
« reuse; il nous était impossible même de soupçonner la
« cause ou le prétexte d'une telle inimitié. Nous fîmes
« néanmoins tous nos efforts pour ne point faillir à nos
« devoirs, à notre charité d'évêque.

« Dans cette situation cruelle, nous ne cessions de mul-
« tiplier nos instances, et de les supplier de daigner ac-
« cepter notre hospitalité fraternelle; nous les conjurâmes
« de vouloir bien au moins nous révéler les motifs qui
« les portaient à nous aborder par la déclaration d'une
« telle guerre, qui répandait dans la cité la discorde et la
« perturbation. Nous ne pûmes obtenir aucune réponse.

« Cependant les accusateurs de Théophile insistaient
« avec obstination. Notre très-pieux empereur m'appelle,
« et m'ordonne d'aller au dehors de la ville, entendre sa

« cause et le juger dans sa propre demeure. Il était ac-
« cusé de meurtres, de dévastations et de plusieurs autres
« crimes. Mais nous, plein de respect pour les lois de
« nos ancêtres et de considération pour l'honneur d'un
« frère, et d'ailleurs ayant encore sous les yeux ses lettres,
« par lesquelles il nous rappelait que les affaires conten-
« tieuses d'une province ne peuvent point en franchir les
« limites, et que les jugements des sujets d'une Église ne
« doivent être portés que dans le cercle de sa juridiction,
« nous avons déclaré notre incompétence, et nous nous
« sommes énergiquement défendu de cette tentative
« d'infraction aux lois ecclésiastiques.

« Mais de son côté, Théophile ne se mettait point en
« peine de s'astreindre comme nous aux lois de la réserve
« et de la délicatesse. Toujours préoccupé de ses desseins
« de guerre fratricide, il mande auprès de sa personne,
« avec grande ostentation d'autorité, l'archidiacre de
« notre métropole, comme si l'Église était déjà veuve de
« son pasteur; et par l'influence active de ce dignitaire
« infidèle, il gagne à sa cause le collége tout entier des
« clercs. On vit alors les temples abandonnés par les
« prêtres qui se laissaient entraîner par les agents de la
« révolte. On les obligeait à composer contre nous des li-
« belles; et ces hommes, nos amis, se laissaient ainsi
« dresser au vil métier de calomniateurs.

« Après cette première victoire, et sans s'être disculpé
« lui-même des charges accablantes qui pèsent sur lui,
« Théophile nous adresse une sommation, contre tous les
« canons et tous les usages de l'Église, et veut nous obli-
« ger nous-même de comparaître au pied de son tribunal.

« Quant à nous, nous étions profondément convaincu
« que nous n'étions point appelé, dans cette circonstance,
« à nous présenter devant un juge, ce que nous eussions
« accepté mille fois avec confiance, mais seulement à nous
« soumettre au jugement passionné d'un ennemi surex-
« cité par la haine. Cette conviction reposait sur l'attitude

« présente et les procédés antérieurs de Théophile, comme « elle est pleinement confirmée par son inimitié subsé- « quente. Nous ne pouvions donc point nous hasarder à « nous rendre à son invitation ; mais nous nous sommes « empressé de lui députer trois évêques : Démétrius de « Pessinonte, Eulysius d'Apamée, et Lupicinus d'Apiarée, « accompagnés des prêtres Sévère et Germain. Nous les « avons chargés de nous représenter auprès de notre frère, « l'évêque d'Alexandrie ; nous leur avons confié notre ré- « ponse, à laquelle nous nous sommes efforcé d'imprimer « un caractère convenable de modération et de douceur. « Nous disions à Théophile que nous n'avions aucun motif « de reculer devant une épreuve judiciaire, mais que nous « tenions seulement à repousser une inimitié qui se ma- « nifestait à ciel ouvert par la haine et la guerre. Com- « ment, en effet, cet homme, qui, sans avoir encore reçu « contre nous de libelles accusateurs, débutait à la face « du ciel par de telles énormités, se refusait sans raison « l'entrée de l'Église, se séparait de la communion et de « la prière, cherchait à corrompre les clercs, à suborner « des calomniateurs, et faisait des églises un désert, com- « ment cet homme, sans autorité, pouvait-il s'arroger le « droit de monter sur le trône de la justice ? N'est-il pas « sans exemple de voir un évêque d'Égypte quitter son « troupeau, pour venir au delà des mers soumettre à son « jugement les pasteurs de la province de Thrace ? Et « cela quand il est lui-même accusé, quand il a le cœur « rongé par la haine et qu'il vient, non avec la froide im- « partialité d'un juge, mais avec l'attitude et tout l'appa- « reil d'un combattant ?

« Théophile ne craignait point de fouler aux pieds tout « respect pour les saintes lois de l'Église ; tout lui sem- « blait permis pour marcher sans pudeur à l'accomplisse- « ment de ses desseins de vindication. Nous lui protes- « tons que nous sommes disposé à comparaître devant un « concile, même de mille évêques, pour nous disculper

« des imputations qui nous sont opposées, et démontrer
« notre innocence, à laquelle rien au monde ne peut porter
« atteinte. Il ne veut rien entendre; et malgré notre ab-
« sence, malgré notre appel incessant au jugement impar-
« tial d'un concile, malgré nos déclarations, protestant
« que nous ne repoussons point les investigations légales
« mais seulement les machinations à ciel ouvert de la
« vengeance et de la haine, malgré le cri de toutes les
« consciences, cet homme implacable recrute des accusa-
« teurs, admet à la communion tous ceux que nous avons
« repoussés de la participation aux saints mystères, et
« sans exiger de leur part aucune justification préalable
« de leurs crimes, il accepte leurs libelles, et rédige avec
« ostentation contre nous des actes d'accusation. C'est ainsi
« qu'à la face du monde entier, il foule aux pieds toutes
« les lois et toutes les règles disciplinaires de l'Église.

« Mais qu'est-il besoin d'exhumer ces méfaits, et de
« s'arrêter au récit de tant de scandales? Il a remué les
« passions jusqu'à la fange, pour nous bannir avec éclat
« de la métropole et de la ville impériale. Il nous a chassé
« la nuit; il nous a fait saisir au milieu des flots de peuple
« qui nous entouraient. Un chef de la police, docile ins-
« trument de sa haine, s'est emparé de nous, nous a traîné
« violemment par les rues de la ville, et nous a jeté dans
« un vaisseau qui nous attendait près du rivage. Puis, à
« la faveur des ténèbres, on nous a transporté sur la terre
« d'exil, et cela malgré notre appel incessant à la justice
« d'un concile. Quel cœur d'airain peut entendre le récit
« de ces infamies sans se sentir les yeux involontairement
« mouillés de larmes?

« Mais, ainsi que nous nous sommes fait un devoir de
« le dire, il ne suffit pas de pleurer et de gémir sur ces
« crimes, il faut les réparer. Je conjure donc votre cha-
« rité de prendre l'initiative, de flétrir ces scandales, et
« de recourir à toutes les voies légitimes, pour mettre
« enfin un terme à nos malheurs.

« Le temps presse d'arrêter le torrent qui nous déborde ; « car les faits énoncés ne sont point le terme où s'arrête « l'audace des conspirateurs. De nouveaux attentats sont « venus mettre le comble à leurs désordres. Lorsque notre « très-pieux empereur eut balayé la maison de Dieu de « ces sacriléges envahisseurs; lorsque les évêques, épou- « vantés de tant de méfaits, se furent enfuis devant ces « furieux, comme à l'aspect des flammes dévorantes d'un « incendie, et se furent renfermés dans leurs maisons, « nous fûmes rappelé de notre exil, et rétabli sur notre « siége, d'où la violence nous avait récemment arraché. « Plus de trente évêques, accompagnés d'un notaire, « ayant mission spéciale de notre très-pieux empereur, « nous conduisirent dans notre métropole.

« A la vue de cette réparation éclatante, Théophile s'est « enfui. Quel fut le motif de cette fuite clandestine ? Ah ! « c'est que nous sommes allé nous jeter aux pieds de « notre auguste souverain, c'est que nous l'avons conjuré « de réunir au plutôt un concile, pour réparer tant de dé- « sastres. Théophile avait la conscience de sa faute; il fut « effrayé de la perspective d'un examen juridique, qui « pouvait jeter un plein jour sur ses coupables intrigues. « L'empereur avait écrit à toutes les Églises de l'Orient « et de l'Occident. On arrivait de toutes parts à son appel, « pour prendre part aux travaux du concile. L'évêque « d'Alexandrie en fut épouvanté : pour échapper au péril, « il s'embarqua secrètement, à la faveur des ténèbres « d'une nuit sombre, emmenant avec lui la plupart des « évêques de sa province.

« Quant à nous, dans cette situation, fort du témoi- « gnage de notre conscience, nous insistons plus que ja- « mais, auprès de notre très-pieux empereur, pour la « réunion immédiate d'un concile. L'empereur nous écoute « avec les sentiments d'une fervente piété. Sans plus tar- « der, il envoie en Égypte des députés, avec mission de ra- « mener à Constantinople Théophile et tous ses évêques.

« Il les rappelle, pour rendre raison des faits révoltants « qui viennent de s'accomplir. Il leur signifie qu'il ne « leur suffit point, pour leur justification, d'avoir porté « contre nous leur sentence. Car cet arrêt de déposition « et d'exil, ils l'ont rendu contre tous les canons, malgré « notre absence et sur les délibérations d'une seule des « parties.

« Théophile accueille les députés; mais il daigne à « peine jeter les yeux sur les lettres impériales. Au lieu « d'obéir, il se renferme dans sa maison. Il donne pour « prétexte à son refus, l'existence d'une sédition de son « peuple, suscitée, dit-il, par un amour exagéré pour sa « personne. Il présente ce motif d'excuse au moment où « ce peuple, avant la réception des lettres de l'empereur, « vient de l'accabler de vociférations et d'injures. Si nous « nous permettons de rapporter ces choses, ce n'est point « pour assumer, contre notre ennemi, le rôle indigne « d'accusateur, mais pour faire constater que, dans son « opposition contre nous-même, il fut surpris par les « siens en flagrant délit d'iniquité.

« Le refus de notre frère n'eut point pour résultat « obligé de nous réduire au silence. En présence de cet « obstacle, nous multiplions nos démarches et nos sollici- « tations pour la réunion d'un tribunal légitime, qui puisse « établir une épreuve sérieuse par un débat contradic- « toire. Nous ne cessons de protester de notre désir de « démontrer devant ce tribunal et la certitude de notre « innocence et les excès de leur perversité.

« A cette époque, on voyait encore, à Constantinople, « des Syriens complices de nos ennemis, qui les avaient « secondés de leur coopération dans toutes leurs infamies. « Nous nous empressons de nous présenter devant eux. « Nous leur déclarons que nous sommes prêts à subir un « examen canonique. Nous les conjurons de nous donner « connaissance des mémoires, des libelles et des faits ap- « portés à notre charge, ou de nous établir en face de nos

« accusateurs. Rien n'est entendu ; il ne nous revient pour « toute réponse que la douleur de nous voir, pour la se- « conde fois, chassé de notre Église.

« Mais comment entreprendre de raconter ici des faits « qui surpassent, en perversité, les attentats les plus af- « freux. Quelle parole peut en exprimer l'infamie, et « quelle oreille peut en entendre le récit sans un frisson « d'horreur? Pendant que nous renouvelions nos ins- « tances, le soir du grand samedi de la résurrection, à « la tombée des ténèbres, une bande nombreuse de sol- « dats se précipite dans l'église. On chasse avec bruta- « lité tout le clergé qui nous assiste dans les fonctions de « notre ministère. Le lieu saint semble menacé d'un as- « saut sanglant. On entoure le sanctuaire d'une haie me- « naçante de lances et d'épées. Les femmes employées « dans le baptistère, avaient quitté leurs vêtements pour « l'administration du baptême. Surprises, hors d'elles- « mêmes à la vue de la force armée et de l'audace des sol- « dats, elles s'enfuient dans leur état de nudité, sans « avoir le temps de se revêtir du voile que réclame la « bienséance. Plusieurs d'entre elles sont jetées à la porte, « toutes couvertes de plaies. Le sang qui ruisselle va « souiller la piscine sacrée ; l'eau sainte de la régénéra- « tion baptismale semble changée en une masse de sang « humain.

« Heureux encore si là se fut arrêtée la fureur sacri- « lége des soldats! Mais ils ne respectent point la majesté « du sanctuaire; ils entrent dans la partie réservée du « lieu saint, bien que la plupart d'entre eux ne soient « point initiés à nos mystères. Ils contemplent tout à dé- « couvert; et, dans cette perturbation lamentable, on voit, « avec épouvante, le sang trois fois saint de Jésus-Christ, « se répandre sur leurs vêtements. C'est une dévastation « de barbares ; on s'abandonne à tous les excès; on com- « met les plus horribles attentats.

« Le peuple est repoussé vers les plages désertes, et

« la population presque tout entière se hâte de quitter les « murs inhospitaliers de la ville impériale. Elle fait de « Constantinople un désert; au grand jour de la résurrec- « tion, les églises sont veuves de leurs fidèles. Plus de « quarante évêques, qui nous demeuraient unis par l'af- « fection avec le peuple et les clercs, sont chassés cruel- « lement et sans raison de leurs demeures. Ce sont des « jours de calamité publique : dans toutes les parties de « la cité, les maisons, les lieux publics, la solitude elle- « même, ne retentissent que de gémissements, de plaintes « et de sanglots. On n'y contemple que des scènes de « douleur, on n'y voit que des larmes.

« Dans cet aveugle débordement de fureur et d'impiété, « les étrangers se joignaient aux victimes pour prendre « part à notre deuil et compatir à nos angoisses. Non- « seulement ceux qui partageaient nos croyances, mais « aussi les hérétiques, les juifs, et les Grecs eux-mêmes, « s'associaient à nos terreurs comme dans une ville prise « d'assaut, tant étaient lamentables les frémissements, « l'épouvante et la perturbation universelle. Tous ces at- « tentats ont été consommés dans l'ombre de la nuit et « contre la volonté de notre très-pieux empereur. Ils « étaient préparés et présidés par des évêques, accompa- « gnés eux-mêmes, non par les diacres, leurs ministres, « mais par des hommes de guerre accoutumés aux ma- « nœuvres des camps.

« Le lendemain de ces scènes sauvages, la population « tout entière de Constantinople a déserté ses demeures; « elle s'est répandue au loin sous les arbres touffus et dans « les fourrés des bois, comme un troupeau sans guide, « pour y célébrer avec sécurité les mystères de la grande « fête de la résurrection.

« Ce seul récit peut faire comprendre toute l'étendue de « nos calamités. L'exposé complet de tous les crimes con- « sommés sous nos yeux, serait pour nous chose impos- « sible. Mais ce qui nous plonge dans une profonde cons-

« ternation, c'est que le fléau dévastateur n'a point encore « atteint ses dernières limites, et qu'il ne nous permet « aucune espérance d'en voir le terme apparaître dans un « avenir prochain. Bien loin de nous laisser cet espoir, il « s'étend de jour en jour dans des proportions effrayantes. « Nous sommes devenus, de la part d'un grand nombre « de nos ennemis, un objet de dérision, ou plutôt de dé- « daigneuse sympathie; car nul n'est tenté de nous livrer « à l'hilarité publique, même dans la société des mé- « créants, et parmi les cœurs les plus engagés dans les « liens de la passion et de l'impiété. Tous viennent unir « leur indignation à nos gémissements et leurs larmes à « nos larmes, à la vue des débordements inouïs de la ven- « geance et de la grandeur accablante de nos calamités.

« Qui pourra raconter les malheurs des autres Églises? « car le torrent ne s'est pas concentré dans nos provinces; « il a porté ses ravages jusqu'aux extrémités de l'Orient. « De même que la corruption qui fermente dans la tête, « porte nécessairement la putréfaction dans tous les mem- « bres du corps, de même la révolte et les passions fo- « mentées dans la capitale, ont fait irruption de cet « immense foyer, pour répandre et faire serpenter la ré- « bellion jusque dans les provinces les plus reculées de « l'empire. Partout les clercs sont soulevés contre les pre- « miers pasteurs, les évêques contre leurs frères, les peu- « ples contre les peuples, et partout, ceux qui vivent « encore à l'ombre de la paix, se sentent agités du frémis- « sement précurseur de la discorde. On entend en tout « lieu des cris de douleur et d'effroi; partout l'univers se « sent tressaillir dans les premières étreintes d'un boule- « versement.

« Désormais instruit de nos malheurs et de nos désas- « tres, très-saint et très-vénéré seigneur, ne vous laissez « point impliquer dans les lenteurs d'une hésitation stérile. « Hâtez-vous de déployer votre courage et votre zèle, pour « opposer une barrière à ce fléau qui fait invasion dans

« l'Église du Sauveur. Si vous tardez encore; si, par l'au-
« torisation tacite de votre abstention, on arrive à donner
« raison, à reconnaître un droit au précédent établi d'en-
« vahir à de si longues distances des paroisses régies par
« une juridiction étrangère; s'il devient permis de pros-
« crire et de chasser les pasteurs qui gênent le désordre,
« et de mettre, quand il convient, l'usurpation au service
« de la passion la plus effrénée; si tous ces attentats peu-
« vent rencontrer dans votre silence une complaisante ap-
« probation, sachez que nous ne verrons bientôt plus rien
« dans l'Église de Dieu qui ne s'écroule, et que tout va
« bientôt disparaître dans le chaos et la confusion. Nous
« n'aurons plus en perspective que la guerre, la guerre
« inexpiable : elle va bientôt, à nos yeux, envahir l'uni-
« vers entier. On ne verra plus que des tyrans chassant
« leurs frères, et des frères victimes, fuyant les cachots et
« les instruments ensanglantés de la tyrannie.

« Pour conjurer ce malheur, pour dérober à l'invasion
« de ce chaos les peuples chrétiens qui vivent en paix à
« la face du soleil, nous osons vous en conjurer, pro-
« noncez, faites connaître que le jugement rendu contre
« toutes les règles, malgré notre absence, après l'audition
« des seuls accusateurs, sur les délibérations d'une seule
« des parties, et lorsque nous ne cessions de réclamer des
« juges, est un jugement frappé radicalement de nullité,
« puisqu'il est nul de sa nature, et que ceux qui l'ont
« rendu contre la voix indignée de leur conscience, sont
« passibles des châtiments portés par les lois de l'Église.

« Quant à nous, qui n'avons été ni soumis à l'examen,
« ni jugé dans les formes légales, ni convaincu d'aucun
« méfait, daignez nous faire jouir encore de la consolation
« de vos lettres, de votre précieuse affection, et de toute
« la douceur de nos relations fraternelles d'autrefois. Et si
« les coupables auteurs de notre infortune, veulent en-
« core, aujourd'hui, soumettre au jugement de l'Église
« les fausses accusations par lesquelles ils sont parvenus

« à nous chasser de notre siége, sans production de mé-
« moires, ni de libelles, et sans nous confronter avec nos
« accusateurs, que l'on nous donne des juges conscien-
« cieux, incorruptibles, et que l'on rende un arrêt. Nous
« leur exposerons notre cause ; nous parlerons à leur con-
« science, et nous démontrerons notre innocence com-
« plète sur tous les faits calomnieux qui nous sont imputés.
« Mais nous protestons, du fond de notre âme, contre la
« procédure et les excès de nos ennemis, parce qu'ils sont
« une violation flagrante de tous les usages anciens, et de
« toutes les règles de la discipline présente de l'Église.

« Mais pourquoi parler des lois de l'Église ? Jamais
« énormité si criante n'a paru, dans les fastes judiciaires
« des peuples, entacher les jugements des tribunaux pro-
« fanes, même chez les nations barbares. Jamais ni Scy-
« thes, ni Sarmates, n'ont rendu d'arrêt capital, après
« l'audition d'une seule des parties, en l'absence de l'ac-
« cusé, malgré son appel constant à des juges intègres,
« malgré ses protestations d'innocence, et son désir de
« défendre sa cause même en présence de l'univers entier,
« enfin malgré sa confiance absolue de pouvoir démontrer
« jusqu'à l'évidence, qu'il est étranger à tous les faits
« dont il est accusé.

« Que votre charité, désormais informée de toutes ces
« infamies, par le témoignage des très-pieux seigneurs
« les évêques, nos frères, daigne leur accorder l'objet de
« leur démarche et de leurs pressantes sollicitations. Ce
« ne sera pas seulement une grâce dont nous recevrons la
« consolation et la faveur, ce sera surtout un bienfait si-
« gnalé pour tout le collége apostolique des évêques. Et
« vous aurez acquis des droits à la récompense du Dieu
« qui s'est livré lui-même à la mort pour la paix et la
« prospérité de son Église.

« Que ce Dieu vous soit en aide, et dans vos oblations,
« très-saint et très-vénéré Père, daignez aussi vous sou-
« venir de moi. »

Ainsi saint Chrysostome plaidait énergiquement la cause commune de l'Église et de la justice; mais sa voix devait rencontrer assez d'obstacles pour que la réparation ne se fît jour qu'après sa mort. Sa lettre fut également adressée à Vénérius de Milan, ainsi qu'à Chromace d'Aquilée.

Pendant qu'il traduisait ses persécuteurs au tribunal suprême du souverain Pontife; près de lui, des cœurs pleins de force et de générosité luttaient avec succès contre la violence, et rendaient un éclatant hommage à la cause de la vérité. Ces athlètes de la sainteté persécutée, portaient bien haut le drapeau de l'indépendance; ils ne savaient ni se laisser abattre sous les instruments de tortures, ni reculer devant les menaces de mort. C'étaient les diaconesses, qui rachetaient la fragilité de leur sexe par un courage digne des âges apostoliques. L'Église, inspirée par Jésus-Christ, les avait placées près des évêques comme des anges subalternes destinés au service des autels. Elles avaient un attrait instinctif pour les choses divines; elles étaient douées d'une intuition surnaturelle pour la sainteté. Celles de Constantinople demeuraient en communion avec saint Chrysostome. Elles s'honoraient de partager avec lui la haine implacable de ses persécuteurs.

Olympiade était à la tête de ces nobles femmes, l'honneur de la religion. Liée autrefois d'estime et d'affection avec Nectaire, elle était devenue son conseil pendant toute la durée de son épiscopat. Après Nectaire, le génie supérieur et le zèle de saint Chrysostome avaient rencontré, dans cette âme d'élite, une coopération puissante : Olympiade lui présentait un fonds inépuisable de dévouement, d'héroïsme et de charité. C'en était assez déjà pour mériter l'honneur de figurer sur les listes de proscription des schismatiques. Mais Sévérien, Antiochus et les autres conjurés avaient contre elle d'autres griefs et nourrissaient contre elle, au fond de leur cœur, d'autres motifs de ressentiment. Sur les instances de saint Chrysostome, elle s'était faite la providence des grands frères et des re-

ligieux qui fuyaient avec eux la vengeance de Théophile. Dans la protection dont le saint patriarche les entourait, elle avait toujours fait cause commune avec lui. C'était donc convenance et justice, qu'elle ne fût pas déshéritée de la croix de Jésus-Christ, et qu'elle fût confondue avec le saint évêque dans un même arrêt de proscription.

Les schismatiques s'emparent de sa personne et l'entraînent devant le tribunal du préfet de Constantinople. Cet homme, le premier magistrat de l'empire, ose compromettre sa dignité, jusqu'à s'exposer à tomber en confusion devant une femme. Olympiade était forte de son indépendance et de la supériorité que donne toujours la cause de la justice et de la vérité. « Pourquoi, lui dit le « préfet, vous êtes-vous oubliée jusqu'à mettre le feu, « comme une misérable incendiaire, à la basilique métro- « politaine de Sainte-Sophie? — Je n'ai jamais vécu, ré- « pond Olympiade, de manière à provoquer cet indigne « soupçon. J'ai consommé ma fortune à renouveler et ré- « parer les églises de Dieu. — Je ne l'ignore pas; votre « vie tout entière m'est connue. — Si ma vie vous est « connue et que vous cherchiez à m'incriminer, malgré « mon innocence, passez donc alors franchement au rôle « d'accusateur, et faites asseoir dans ce prétoire un autre « juge, qui puisse prononcer entre vous et moi. »

Le préfet, confondu par cette assurance, ne pouvait plus soutenir une accusation qui ne reposait sur aucune preuve. On le voit tomber subitement de l'arrogance du juge arbitraire et souverain à l'humble contenance d'un conseiller timide. « Votre dévouement, lui dit-il, est empreint « d'une exagération outrée et sans raison; comment allez- « vous vous exposer à souffrir des tortures morales pour « votre attachement à la communion d'un évêque déposé « par un concile? Tandis que vous abjurez toute union de « sentiments et toute communication avec Arsace, votre « pasteur, et qu'il vous serait si facile de recouvrer la « paix par un retour public et sincère à sa communion. »

Ce langage insidieux et la crainte des tortures firent tomber quelques âmes faibles. Quelques diaconesses se prirent à regretter leur courage, à rougir même de leur fidélité; mais Olympiade sentit sa force se développer et grandir en raison de la pusillanimité de ses compagnes. « On s'est hâté de me traduire devant votre tribunal, en « présence de tout ce peuple, répond-elle au préfet, et « cela sur un seul soupçon, sur une ignoble calomnie. Et « voici que, par une manœuvre indigne, vous abandonnez « votre premier thème d'accusation, pour m'obliger main- « tenant à me défendre contre des imputations et des ca- « lomnies d'une autre nature. Cette dérogation à l'équité « dans votre procédure porte un caractère ostensible d'in- « justice et de mauvaise foi. Je réclame des défenseurs « pour me justifier sur les premiers faits dont je suis « faussement accusée. Et, quoique vous puissiez oser, je « resterai fidèle à la communion de mon évêque, et je « repousserai de toutes mes forces une connivence schis- « matique que m'interdit la religion. »

Le préfet est vaincu par cette réponse énergique; il est réduit au silence; il ne sait plus à quel parti s'arrêter. Il rend Olympiade à la liberté, sous prétexte de lui chercher des défenseurs et de les instruire de sa cause. Mais, en réalité, c'est qu'il est forcé de reconnaître qu'il n'existe contre elle aucune preuve sérieuse qui puisse servir de base à des poursuites et de prétexte à sa condamnation.

Néanmoins, il ne pouvait souffrir que la suprême magistrature succombât dans ses tentatives infructueuses contre l'assurance d'une femme. Il fait comparaître Olympiade une seconde fois et la condamne, sans aucun motif, à payer une forte somme d'or. Il s'imagine pouvoir ainsi la déterminer à trahir sa conscience. Cette femme admirable subit sa peine avec résignation; mais elle ne s'en montre que plus inébranlable dans son attachement à saint Chrysostome.

Elle fut désormais en butte à toutes les vexations que

peuvent inventer des ennemis sans délicatesse, sans justice et sans cœur. Aussi, l'ardeur de la persécution lui rendit-elle impossible le séjour de Constantinople; elle crut devoir s'exiler de ce lieu de deuil et de désolation. Elle dit donc un adieu temporaire à la capitale; elle s'en va chercher ailleurs sa part de liberté. Elle passe la mer et va se fixer à Cyzique, ville de Mysie, qui semble étaler avec complaisance ses incomparables monuments sur le rivage de la Propontide.

D'autres femmes avaient aussi des droits à la haine des ennemis du saint évêque et de Dieu. Nicarète de Nicomédie, entre toutes les autres, brillait à son insu par une constance digne des temps apostoliques. Humble et modeste vierge, la noblesse de sa naissance et l'illustration de sa famille semblaient s'éclipser devant l'éclat de ses vertus. Elle était simple dans la grandeur, et grande au milieu des opprobres. L'héroïsme de son courage n'était égalé que par l'abnégation profonde de son humilité. Saisie et torturée par les persécuteurs, elle bénit et semble baiser la main qui l'a frappée. Elle accepte avec résignation et respect qu'on la dépouille de ses richesses; elle conserve toute la sérénité de son âme au milieu de la spoliation et des tourments. Presque réduite à l'indigence, elle se livre au travail et peut économiser encore. Elle soutient ainsi l'existence des siens et la sienne, que Dieu lui conserve jusqu'à la vieillesse. Elle se fait la sœur et l'ange du pauvre, dont elle s'attache à panser les plaies, et dont elle aime à préparer elle-même les remèdes et les aliments. Elle recueille les malades abandonnés, et souvent elle les rend à la vie, bien plus par la puissance de son intervention auprès de Dieu que par sa sollicitude et ses ressources matérielles. Mais elle travaille dans l'ombre; elle fuit la renommée et la publicité de l'orgueil; elle cache son dévouement sous l'humble voile de la modestie.

Saint Chrysostome, malgré l'ascendant de son caractère et de sa sainteté, n'avait jamais pu l'élever à la di-

gnité de diaconesse et dévoiler ainsi le mystère inviolable de ses vertus. Il fut également impuissant dans ses efforts pour l'investir de la direction des vierges ecclésiastiques qui vivaient au sein de leur famille, et qui, mêlées à toutes les conditions de la vie sociale, comme le rayon lumineux dans une atmosphère empestée, passaient leurs jours près du foyer de corruption sans en contracter les souillures, et donnaient au monde le spectacle et l'exemple de la perfection monastique. Leurs noms étaient conservés dans l'Église ; ils en formaient un des plus précieux trésors, et leur action rayonnait sur leurs familles et sur les réunions mondaines.

Mais, bien que docile à l'attrait de sa vocation céleste, Nicarète opposât toujours aux desseins de saint Chrysostome l'obstacle insurmontable de son humilité; le saint n'en possédait pas moins son adhésion et sa confiance. Jamais, ni dans les assemblées consacrées uniquement à la prière, ni dans la célébration des saints mystères, elle ne voulut communiquer avec l'usurpateur. La persécution avait donc des titres contre elle; la haine inassouvie des schismatiques et sa propre conscience semblaient la mettre naturellement en face du combat. Mais elle ne voulut point tenter la bonté divine en affrontant imprudemment le danger. Elle résolut de céder pour quelque temps à l'orage, et d'aller chercher un refuge sur la terre de l'exil, loin du sol inhospitalier de sa patrie.

Constantinople présentait un aspect lamentable, qui portait à l'âme le froid et la terreur. La persécution victorieuse ne se lassait pas de sévir contre de pauvres femmes inoffensives. Tout ce qui tenait à la mémoire de saint Chrysostome devait être impitoyablement immolé.

Pentadie, veuve du consul Timase, remplissait avec une ferveur exceptionnelle les fonctions de diaconesse. Elle ne pouvait donc pas être elle non plus soustraite à l'honneur de partager la destinée de ses compagnes, et de payer son tribut aux douleurs qui couvraient la ville entière d'un

sombre crêpe de deuil. On s'empare de sa personne, on la traîne sans pitié devant la multitude, au milieu de la place publique, pour la faire comparaître comme une criminelle devant le tribunal du préfet de Constantinople. Accusée sans preuve, elle se voit condamnée par une sentence arbitraire à subir le supplice d'un noir cachot. Mais elle est incapable de transiger avec les lois de la conscience ; elle résiste avec énergie, et bientôt son courage et sa persévérance sont couronnés d'un plein succès. Dieu fléchit et couvre de confusion les êtres forcenés qui la persécutent. Après quelques jours de souffrances, l'air et le soleil lui sont rendus. Mais il lui faut une liberté sans entraves. A Constantinople, elle ne peut faire un pas sans entendre le bruit des fers de la persécution. Elle songe à se soustraire aux dangers qui la menacent dans sa patrie. Mais saint Chrysostome est là qui veille du fond de son réduit sur les membres fidèles de son troupeau. L'exil volontaire de Pentadie eût laissé presque sans secours les infortunées victimes de la vengeance des schismatiques. Il l'exhorte donc à prendre courage, pour réparer avec persévérance tous les désastres du torrent.

« Ne vous laissez point dompter par la terreur, lui dit-« il, en présence des plus sanglantes menaces. Quand « même vous auriez sous les yeux vos bourreaux ivres de « rage, grinçant des dents, ne respirant que le carnage et « l'extermination, et se vautrant dans le sang humain, « avec la colère féroce de la bête, réjouissez-vous à cette « vue et tressaillez d'un sentiment de bonheur. Maintenez, « au milieu du péril, votre cœur impassible et fort ; ayez « une âme virile, et riez avec l'insouciance du dédain de « toutes les embûches que l'on dresse contre vous, et de « tous les piéges que l'on tend sous vos pas avec de grands « efforts de ruse et de démence. »

Puis il la conjure de se dévouer sans réserve pour panser et cicatriser les plaies saignantes de l'Église. Il la constitue, au nom du ciel, l'ange consolateur, la pro-

tectrice et le soutien de ses frères et de ses amis persécutés.

Il existait encore, en effet, un grand nombre d'autres victimes; beaucoup d'autres gémissaient encore dans les prisons et sous les verges des bourreaux. Procula, Bassiane, Asyncritia, Chalcidie et leurs compagnes, subissaient d'horribles épreuves. Du milieu de leurs combats, elle lui tendaient la main et réclamaient avec larmes ses consolations et son secours.

Cependant, l'héroïque constance des catholiques commençait à vaincre la ténacité des persécuteurs. Ni l'enquête ni les tourments n'avaient pu faire découvrir les auteurs de l'incendie. On résolut donc d'arrêter des recherches stériles, qui n'avaient eu pour résultat que d'assurer le triomphe des amis de saint Chrysostome et la honte de la conspiration.

En conséquence, une ordonnance de l'empereur, ayant force de loi de l'empire, est adressée au préfet Studius, dont le nom seul produisait l'épouvante. Cette ordonnance ouvre les prisons à tous les clercs; elle prescrit qu'ils soient immédiatement chassés de Constantinople, embarqués sous bonne garde et transportés dans leurs provinces. Elle confisque toutes les maisons privées qui servent d'asiles aux amis de saint Chrysostome, et toutes celles dans lesquelles les évêques et les clercs ont tenu des assemblées.

Un mois après cette ordonnance barbare, il parut un décret non moins empreint de despotisme et de brutalité. Tous les maîtres reçurent l'ordre d'empêcher leurs esclaves d'assister aux réunions catholiques. C'était une extension de l'arrêt général de proscription porté contre tous ceux qui se croyaient dans le devoir de répudier la communion de l'évêque intrus. Cette mesure devait être exécutée par tous, sous peine d'une amende de trois livres d'or par tête. Les classes industrielles ne furent point laissées à l'abri de cette vexation. Tous les corps de métiers furent égale-

ment forcés de s'interdire toute participation à ces assemblées inoffensives. La peine portée contre les délinquants était de cinquante livres d'or. Ainsi, la force stupide s'attachait à frapper les intérêts matériels, pour se venger de la stérilité de ses efforts contre les consciences, qui ne pouvaient en aucune manière être accessibles à ses étreintes.

Pendant que ces scènes douloureuses répandaient sur l'Église et sur le peuple de Constantinople une sombre teinte de tristesse, ailleurs s'accomplissaient des événements non moins cruels : l'affliction et la douleur se répandaient parmi les populations chrétiennes de l'Asie; saint Chrysostome était aux prises avec ses bourreaux.

La puissance temporelle possède un moyen d'action irrésistible, quand il arrive que le représentant de cette puissance est animé de l'esprit de sagesse; il unit alors en lui la justice à la majesté, les deux plus belles images terrestres de la perfection divine. Mais quand il s'abaisse jusqu'à faire de la puissance l'instrument d'un sentiment passionné quelconque, il dégrade en lui le caractère céleste de représentant de Dieu. La majesté matérielle seule lui reste encore, mais elle lui reste complétement dépouillée de l'auréole qui l'entourait. Il a la tête près du ciel, mais les pieds dans la fange, comme ce monstre fabuleux dont la tête et la voix répandaient un charme céleste, et dont le reste du corps se tordait en replis dégoûtants. Telle fut, dans cette malheureuse circonstance, l'attitude et la transformation du fils aîné du grand Théodose.

CHAPITRE XVIII

Zèle de saint Chrysostome. — Départ de Nicée. — Cæsarée. Pharétrius. — Séleucie. — Cucuse.

Saint Chrysostome attendit quelque temps à Nicée les ordres de ses persécuteurs. Ces hommes de scandale, ces instruments de ruine n'avaient pas compris tout d'abord qu'en transportant le saint évêque à quelques milles de la capitale, ils n'avaient fait que déplacer le centre d'action de son zèle pour la conversion des âmes. Le saint persécuté se sentait éclairé, lui, d'une lumière plus vraie, transporté d'une ardeur plus sainte et guidé par un sentiment plus pur. A ses yeux, l'apostolat chrétien, c'est la lumière divine qui ne cesse de remplir de sa splendeur et de ses bienfaits même les lieux dans lesquels elle ne fait qu'apparaître, dans lesquels elle ne repose qu'un instant.

Aussi, bien que soumis à la garde sévère des soldats du préfet de Constantinople, le saint évêque se sentait-il dévoré du zèle de la maison de Dieu. L'amertume dont il était abreuvé par les rigueurs de la persécution occupait bien moins de place dans sa pensée et dans son cœur que sa sollicitude pour la conversion des populations païennes. On n'avait point vu s'améliorer la situation malheureuse de la Phénicie. Le saint méditait dans sa captivité la régénération de ces contrées bienheureuses, dans lesquelles avait coulé le sang réparateur de Jésus-Christ; et voici que Jésus-Christ lui vint en aide; il lui mit sous la main

les instruments les plus propres à l'accomplissement de ses désirs.

Un moine solitaire, uniquement occupé de la prière et de la méditation, donnait alors à Nicée un magnifique exemple des austérités et de la perfection de la vie contemplative. Saint Chrysostome porte sur lui son attention. Il découvre dans cet homme tout l'héroïsme d'un apôtre. Immédiatement, il s'empare de son esprit; il lui persuade que ce ne serait point déroger à sa soumission absolue aux ordres de la volonté divine que de partir pour le pays lointain de la Judée, afin d'y prendre, par des travaux apostoliques, une large part dans la mission du Sauveur. Il l'envoie donc en Phénicie; il l'adresse à son ami, le prêtre Constantius.

Constantius, homme divin, était à la fois l'âme et l'instrument de cette mission de miséricorde, d'abnégation et de martyre. Cette œuvre était une source de tourments, d'amertumes et de déception infinis, et Constantius l'accomplissait lentement, avec le courage d'un ange et la persévérance d'un saint. Sans cesse arrêté par des obstacles, poursuivi par ceux-là mêmes qu'il venait gagner à la cause de Dieu, vendu par de faux frères, trahi, chassé, calomnié, traîné sur la claie, il sentait parfois son âme faiblir au milieu de ses angoisses, son zèle semblait souvent près de défaillir sous le poids de la lassitude et du dégoût.

Saint Chrysostome, captif lui-même, se sentait tressaillir à la vue d'une telle lutte. Il suivait avec anxiété ce combat à mort entre l'apostolat et l'erreur; il en éprouvait toutes les émotions; il en partageait par le cœur les chances, les travaux et les péripéties accablantes. Mais il ne voulut pas laisser Constantius soutenir seul le poids de cette lutte inégale. Il charge le moine de Nicée d'aller porter ses encouragements à ce prêtre héroïque qu'il aime d'une amitié tendre, parce qu'il est son frère dans les épreuves de l'apostolat. Il l'exhorte à ne point se laisser

abattre par les épreuves et les calamités présentes. Il confie à sa sollicitude les Églises de Phénicie, d'Orient, de Chypre et d'Arabie. Il lui recommande de resserrer, par une correspondance active, les liens de sympathie et de solidarité qui les unissent à jamais. Il l'excite à se faire le soutien et le consolateur de ses frères, à se constituer le boulevard inexpugnable de l'Église d'Asie contre les maux et les abus qui tendent à la faire pencher vers sa ruine. « Ne vous laissez « point effrayer, lui dit-il, par le bruit de la tempête, ni « par la grandeur de ses désastres. Poursuivez avec cou- « rage le cours de vos travaux, que vous avez inaugurés « avec un zèle digne de notre admiration. Vous avez at- « taqué les superstitions païennes; vous avez élevé des « temples, édifié l'assemblée des chrétiens, et donné sans « relâche une impulsion victorieuse à l'œuvre de la con- « version des âmes. Que les malheurs des temps qui vien- « nent vous surprendre n'aient point la puissance de ter- « rasser votre cœur. Est-ce que le pilote est libre de « quitter le gouvernail, lorsque la mer en fureur soulève « ses vagues menaçantes? Est-ce dans le feu de la ma- « ladie que le médecin doit mettre un terme à ses efforts « pour rappeler la santé perdue et procurer au malade le « bienfait de la guérison? N'est-ce pas, au contraire, le « moment solennel où chacun d'eux doit faire appel à tous « les secrets de la science et mettre en œuvre toutes les « ressources de son talent?

« Et vous, très-pieux et très-vénéré frère, donnez à « votre cœur une énergie puissante, et que nos malheurs « ne soient point capables de porter atteinte à votre cou- « rage; car nous n'aurons point à subir le châtiment des « maux et des douleurs que l'on nous fait souffrir : nous « n'en aurons à recueillir que la récompense et la cou- « ronne. Animez-vous de ces pensées et de ces sentiments, « bien-aimé frère, et livrez-vous tout entier à la plus vive « sollicitude pour les Églises infortunées de la Phénicie, « de l'Arabie et de l'Orient. »

Ainsi, saint Chrysostome abandonnait son corps à la brutalité des soldats du prétoire, sans cesser un instant d'accomplir sa mission partout où pouvait se faire entendre sa voix. Mais ni les conjurés ni l'empereur ne pouvaient le laisser respirer plus longtemps dans un lieu si rapproché de la ville de Constantinople. Ils prirent la résolution de le transporter au loin, afin d'ôter aux catholiques toute espérance de l'entendre encore et de se réunir à lui. Leurs vues se portèrent vers les plaines inexplorées de la Cappadoce. Ils s'imaginèrent rencontrer, près du versant oriental des monts Appiarius, un lieu propice pour la réalisation de leurs desseins criminels. Annihiler son influence, étouffer sa voix, le faire oublier, l'effacer, s'ils le pouvaient, du nombre des évêques ; tel était le but secret de leur jalousie et de leur plan de vindication.

Sébaste sur l'Halys, dans la plaine qui s'étend du versant septentrional de l'Antitaurus jusqu'aux rives du Pont-Euxin, fut choisi d'abord pour lieu de son exil. Mais bientôt ils s'aperçurent que de ce point central son action s'étendrait en peu de temps, comme un rayon de lumière, sur le Pont, la Cappadoce et sur toutes les provinces de l'Asie Mineure. Ils craignirent que leur triomphe d'un jour ne vînt ainsi se heurter misérablement contre un échec. Ils lui cherchèrent donc un lieu plus reculé, plus solitaire. Il leur fallait un réduit sauvage, où son existence fût en péril et son zèle frappé d'une complète stérilité. Cucuse, petite ville de la Cataonie, sur le Taurus, présentait toutes les conditions d'isolement et de danger propres à satisfaire leur désir. Placée non loin du Sarus, au nord de la Cilicie, elle était entourée de précipices, au milieu des forêts qui couvrent de leurs immenses tapis verts les gorges profondes et les flancs abruptes des montagnes. Ses habitants étaient âpres et durs comme leurs rochers, mais simples et droits comme des chrétiens nouveau-nés, et tout épris de la beauté des vertus chrétiennes. Ils avaient sans cesse l'arme au poing ; ils étaient continuellement tenus en

alerte par les incursions et les ravages des Isaures, peuplade de brigands, dont l'immense repaire occupait, sur le rivage de la mer de Chypre, les cimes inaccessibles du mont Taurus. Ces hommes de pillage étaient trop faibles et trop peu nombreux pour attaquer à ciel ouvert les places fortes de l'empire, mais aussi trop intrépides et trop fortement constitués pour être anéantis par une simple défaite. Battus ou vainqueurs, ils étaient toujours debout; ils répandaient la terreur dans toutes les provinces de l'Orient. Ils étaient sans cesse en guerre; tantôt sur leurs vaisseaux, et tantôt disséminés par bandes sur la terre ferme, ils attaquaient, pillaient, immolaient impitoyablement tout ce qui pouvait leur offrir quelque espérance de butin.

Cucuse avait énormément souffert de leurs attaques; elle avait fait souvent la malheureuse expérience de ce qu'elle avait à craindre de leur rapacité. Cette ville, favorisée d'ailleurs d'un site pittoresque, ne pouvait être pour saint Chrysostome qu'un champ ingrat, qu'un séjour de dangers et d'angoisses.

Le quatrième jour du mois de Panémus, de l'an 404 de l'ère chrétienne, un détachement de la garde prétorienne, sous les ordres du centurion Théodore, vint enlever le saint évêque de sa résidence provisoire de Nicée, pour l'emmener au lieu de sa destination. Les soldats, ces vrais hommes de guerre, accoutumés à l'héroïsme du dévouement et de l'abnégation, ne purent s'empêcher d'accorder à leur illustre captif le témoignage d'un respect filial et d'une vénération profonde. Ils ne perdaient aucune occasion de lui faire honneur, ne négligeaient aucun moyen de gagner son affection et son estime. Ils se faisaient même un vrai bonheur de le servir. Souvent on les voyait émus jusqu'aux larmes, lorsque sur leur passage, les peuples accouraient demander la bénédiction du saint évêque, se prosternaient en pleurant, et laissaient échapper leurs sanglots et leurs cris de douleur. Ces vrais

cœurs de soldats sympathisaient du fond de leur âme avec la multitude et partageaient la désolation publique. Dans ces scènes émouvantes, où la religion s'incline, dans son deuil, avec résignation et respect, sous la loi matérielle du plus fort, ils s'estimaient plus grands, quand il leur était permis de se faire les serviteurs soumis de la sainteté persécutée.

En entrant dans la Cappadoce, dans la Cilicie et dans les vallées du mont Taurus, ils virent à chaque pas leur marche suspendue par les populations pieuses, qui se portaient en foule à leur rencontre, pour contempler avec amour les traits vénérés du saint évêque. Des troupes de vierges et de religieux se prosternaient, versaient des larmes, et s'écriaient, dans un transport de douleur, qu'il eût mieux valu que le soleil eût détourné sa lumière, plutôt que de voir réduite au silence pour toujours une voix qui faisait jaillir sur toute la terre la lumière du ciel.

Saint Chrysostome, à son départ de Bithynie, croyait pouvoir assez compter sur ses forces physiques pour n'avoir rien à redouter des fatigues du voyage; mais bientôt ses espérances à cet égard sont cruellement trompées. Ses gardes ont ordre de le faire marcher jour et nuit. Ils se dirigent en ligne droite à travers les plaines et montagnes de la Galatie. Le jour, le saint endure le supplice d'une chaleur suffocante, et la nuit il ne peut prendre aucun sommeil. On lui refuse constamment les soulagements les plus nécessaires. Dans ses besoins les plus impérieux, il est privé de tout secours. Alarmé de ses souffrances, il se prenait parfois à porter envie aux infortunés chargés de fer ou condamnés aux carrières; mais il revenait bientôt de cette extrême sensibilité causée par la douleur. Il manifestait un véritable bonheur de se voir admis à la participation des privations et des souffrances du Sauveur des hommes.

A ses tortures physiques vint s'ajouter, en Galatie, un tourment d'une autre nature, dont la seule pensée lui bri-

sait le cœur. Léonce d'Ancyre, son ennemi personnel, ne veut lui permettre aucun instant d'arrêt dans les limites de sa province. Il ne tient aucun compte de sa détresse ni de ses malheurs; il lui fait même des menaces qui semblent de nature à faire prévoir et redouter un attentat contre son existence. C'en est trop assurément pour la sensibilité de saint Chrysostome, déjà si cruellement éprouvée depuis les premiers jours de son exil. Sa forte constitution succombe à ces marches forcées, à ces vexations sans mesure. La fièvre le saisit; il tombe souvent en défaillance; son corps est tantôt agité par le frisson, et tantôt dévoré par un feu brûlant. Ses forces l'abandonnent; son énergie morale elle-même semble parfois s'affaisser sous le poids des noirs pressentiments de l'avenir.

C'est dans une telle situation qu'il aborde les plaines sablonneuses de la Cappadoce. L'aridité de ces plages désolées et l'absence presque complète de tout secours humain, ne lui laissent en perspective qu'un accroissement de privations et de douleurs. Mais Dieu prenait soin de son âme : il ne permit pas qu'en marchant à son martyre, le saint fût complétement déshérité de la part de consolation qui donne le courage et la force en présence de la mort.

Dès qu'on est sorti des plaines de la Galatie pour entrer sur les terres de la Cappadoce, on voit arriver de toutes parts des émissaires des villes chrétiennes de ces contrées. Des envoyés de Pharétrius, évêque de Mazaca, marchent à leur tête. « Courage, lui disent-ils, athlète du Seigneur! « Pharétrius, notre évêque, vous attend avec une impa- « tience fraternelle. Il parcourt la province dans tous les « sens, pour ne point être privé du bonheur de vous voir; « il met tout en œuvre, pour qu'il lui soit donné de vous « serrer dans ses bras et de jouir de la consolation de « votre présence. Il a communiqué l'ardeur de ses espé- « rances et de ses désirs à tous les monastères de reli- « gieux, à toutes les communautés de femmes. »

Saint Chrysostome acceptait ces consolations passagères comme un rafraîchissement de courte durée qui tempérait sa douleur; mais son expérience des hommes ne lui permettait point d'accorder une attention sérieuse à toutes ces paroles. Malgré tant de protestations, il ne pouvait s'empêcher de craindre une réception douloureuse, et, dans le silence de ses pressentiments, en prenant le contraire de ces manifestations empressées, il se croyait dans la vérité.

Mais toutes ces émotions diverses émoussaient fortement en lui les principes de la vie matérielle. Aussi quand, après de longues fatigues, on arrive, à la tombée du soir, à Cæsarée de Cappadoce, il est abattu, sans force, sans énergie, exténué.

Là, ses gardes s'arrêtent; ils lui permettent enfin de respirer et de prendre quelques instants de repos. On descend dans une hôtellerie, à l'extrémité du faubourg de la ville. Le saint y trouve de l'eau pure pour étancher sa soif. On ne lui donne plus de pain dur, nauséabond et fétide : on lui sert un bain passable, qu'il n'est plus obligé de prendre dans des fragments de tonneaux hors de service. Enfin, on lui laisse la liberté de prendre, pendant quelques jours, le repos du lit, qu'on juge d'une absolue nécessité pour réparer ses forces perdues et le ramener à la santé. Dans une lettre à Théodora de Constantinople, à laquelle il raconte ces choses, il se plaint de ce que tant d'amis puissants l'abandonnent avec insouciance à la fureur de ses ennemis, et ne tentent pas même de lui procurer les soulagements les plus ordinaires que l'on ne saurait refuser même aux plus grands criminels. Il exprime son chagrin de ce qu'on ne daigne pas lui donner pour lieu de déportation un climat moins dangereux, une contrée moins sauvage. Il semble, en effet, que l'on veuille accumuler sur sa tête toutes les rigueurs, pour qu'il puisse arriver plus promptement au terme de ses jours.

Le repos inespéré que saint Chrysostome venait de ren-

contrer en Cappadoce ne pouvait être de longue durée, car la conjuration de Sévérien avait un digne représentant dans ce pays lointain. D'ailleurs, ces consolations ne pouvaient plus être que de courts instants d'arrêt, que Dieu lui ménageait pour prendre haleine. Désormais ses jours étaient comptés : il montait son Calvaire; il n'attendait plus lui-même que l'heure de l'immolation. Cette pensée l'absorbait tout entier, lorsqu'il s'était engagé dans la longue carrière de souffrance à laquelle il ne voyait d'autre terme que l'autel du martyre.

Le siége de Cæsarée était alors occupé par Pharétrius, l'ami de Théophile et de Sévérien de Gabales. Saint Chrysostome n'ignorait point qu'il entrait sur un territoire soumis à la juridiction spirituelle d'un ennemi personnel. Il savait que Pharétrius avait fait cause commune avec les promoteurs du prétendu concile de Constantinople; il savait que, sans connaître sa cause, cet homme passionné s'était empressé de souscrire par lettre à sa condamnation. Que lui fallait-il davantage? Il était donc assuré qu'il ne pouvait attendre de lui qu'une constante opposition. Néanmoins, il se tint prudemment dans la réserve du silence.

L'évêque de Cæsarée affecta tout d'abord de vouloir épargner la victime, qui ne venait réclamer de lui que la faveur de souffrir en paix. Soit qu'il fût accessible au sentiment de respect et de commisération que le malheur inspire, soit qu'il voulût donner à sa haine secrète et gratuite le voile séduisant de la charité chrétienne, il mit un empressement digne d'éloges à recevoir le saint évêque avec honneur.

Dès qu'il apprend son arrivée à Cæsarée, il envoie au devant de lui ses amis et ses clercs pour le complimenter, Pæranius écrit au saint que d'autres, avec la même mission, sont arrivés à Constantinople. Pharétrius lui fait exprimer par leur bouche l'impatient désir qu'il éprouve de l'embrasser et de lui prodiguer ses témoignages sin-

cères d'affection cordiale et fraternelle. Les émissaires déclarent hautement au saint qu'ils s'honorent de demeurer en communion avec lui, qu'ils n'ont point donné la main aux machinations dont il est victime, et, qu'enfin, ils repoussent tout commerce de convenance ou d'amitié quelconque avec les auteurs de la persécution.

Ils parlaient avec l'assurance et l'accent de la sincérité la plus franche; mais saint Chrysostome n'était point dupe de ces démonstrations hypocrites. Il se réjouissait, en vue de Dieu, des malheurs qui menaçaient évidemment ses jours. Non-seulement il s'estimait heureux de la perspective que lui valaient ses souffrances, mais encore il voulait et demandait que l'on s'en réjouît avec lui.

Lorsqu'il atteignit Cæsarée, il était dans toute l'ardeur d'une fièvre brûlante. Il avait les membres brisés; on craignait même qu'il ne pût atteindre le terme du voyage. Il demande des médecins : bientôt ils arrivent, mais avec eux on voit accourir les prêtres, les moines, les religieuses et toute la population de Cæsarée, qui se pressent et s'agglomèrent dans la maison du saint évêque. Tous se font un bonheur de le soulager; chacun s'empresse de s'attacher, d'une manière quelconque, à sa personne; de tous côtés on aspire à l'honneur de le servir.

La sainteté, même au milieu des mépris et des souffrances, ne saurait se dépouiller d'un attrait secret et divin qui fascine et captive les cœurs. A peine entré dans la ville de Cæsarée, saint Chrysostome se voit entouré, visité, chéri de toute cette population vraiment chrétienne. Les sophistes, les magistrats, les médecins les plus célèbres, dont l'un même veut l'accompagner à Cucuse et partager son exil, enfin, les plus hauts fonctionnaires de la cité ne cessent de venir chaque jour auprès de son lit de douleur, déposer le témoignage de leur attachement et de leur respect : le saint était devenu l'objet de la vénération universelle.

Tant de consolations et tant d'honneurs ne purent que

blesser profondément l'âme jalouse de Pharétrius. Il vit, dans ces hommages spontanés, une protestation éclatante contre le conciliabule de Constantinople; c'était à ses yeux une réhabilitation publique de la sentence de déposition dont saint Chrysostome avait été frappé. C'était donc une sorte de révolte contre son opposition haineuse. Il en conçut d'abord un secret dépit; puis, il résolut d'en tirer vengeance. Lorsque toute la population se portait à la maison du saint, il s'obstina seul à ne point se présenter. Il attendit, dans sa maison, que saint Chrysostome, rétabli de ses fatigues, vînt le premier chez lui, réclamer sa bienveillance et lui rendre ses hommages.

Mais, pendant que le saint voyait la fièvre disparaître, sous l'influence des soins et du repos, et les forces lui revenir; pendant qu'il songeait à continuer son laborieux voyage vers les montagnes de la Cilicie, Pharétrius lui préparait dans l'ombre une nouvelle série de tribulations.

Tout à coup, une nouvelle effrayante vient mettre en émoi toute la population de Cæsarée. Le nom d'Isaures fait passer un frisson dans tous les cœurs. On annonce qu'une multitude innombrable de ces barbares, après avoir brûlé les villages de la plaine et dévasté les campagnes, arrive sur les murs de la ville, qu'elle menace du pillage et de l'incendie. Le tribun qui commande la place, réunit ses forces et quitte l'enceinte de la ville, pour se fortifier, dans la prévision et la crainte d'un assaut. Tout le peuple est dans l'épouvante; de toutes parts on court aux armes; tous, jusqu'aux vieillards, cherchent à défendre leurs foyers, et font la garde, jour et nuit, sur les murailles.

A la faveur de cette alarme universelle, une troupe de moines, excitée par Pharétrius, arrive, au point du jour, à la maison de saint Chrysostome, l'entoure, et menace de la livrer aux flammes, si le saint évêque ne s'empresse de la quitter au plus tôt. On cherche à calmer ces moines; on les croit sincèrement sous l'empire de la terreur. Mais

on ignorait leurs véritables sentiments. Ils ne veulent rien entendre ; ni la crainte des Isaures, ni les douleurs et la faiblesse du saint, ni les supplications les plus pressantes, ne peuvent sensibiliser ni fléchir ces cœurs féroces. Ils s'agitent, ils crient, ils paraissent transportés de rage.

A la vue de leur colère et de leurs vociférations, les gardes, effrayés, se retirent. Les moines les poursuivent de leurs malédictions. Ces hommes de paix ne rougissent pas de se glorifier publiquement d'avoir terrassé plusieurs soldats de la cohorte prétorienne. Et les soldats, ces nobles représentants des gardes du prétoire, se voient réduits, par des moines ameutés, à venir supplier saint Chrysostome de partir, et de les délivrer des innocentes menaces d'un ennemi qu'ils n'avaient encore jamais rencontré sur les champs de bataille. « Dussions-nous être « exposés à tomber entre les mains des Isaures, s'é- « crient-ils, nous vous en conjurons, sauvez-nous de la « fureur de ces bêtes féroces.

Le gouverneur de la province est immédiatement informé de la situation. Il veut aller au secours de la maison assiégée. Il n'hésite pas à se transporter lui-même sur le théâtre du mouvement. Il entre dans la mêlée ; il s'efforce de haranguer les moines, de faire appel à leur conscience et de les ramener à la paix. Mais les moines se rient de ses remontrances ; ils couvrent sa voix de leurs clameurs, et le forcent honteusement à la retraite.

« Le gouverneur, vaincu, se trouve alors dans une « cruelle perplexité, dit saint Chrysostome. Nous faire « sortir, c'était, à ses yeux; nous livrer à la mort; nous « laisser dans la ville, c'était nous abandonner à la fureur « aveugle de l'émeute. » Dans cette alternative, il s'adresse à l'auteur même de tout le mal, à Pharétrius. Mais c'est pour voir encore son autorité dédaignée ; c'est pour reculer devant un nouvel échec. Il se rend, en effet, auprès de cet homme implacable ; il le supplie d'accorder à

l'illustre captif encore quelques jours de repos. Ce repos est d'une nécessité pressante, et, pour préserver sa santé d'une rechute, et pour ne point exposer sa vie aux dangers qu'elle doit encourir, en tombant à la merci des Isaures. Effort impuissant! tentative stérile, qui n'eut pour résultat que de démontrer aux peuples l'impuissance et l'inutilité de l'intervention du gouverneur.

Dès le lendemain, le tumulte recommence; les moines reviennent et plus animés et plus nombreux. Les prêtres de Cæsarée n'osaient plus se montrer au milieu de ce désordre; ils se tenaient cachés. A la vue de tant de scandale, ils se couvraient le visage de honte. Ils eussent pu sans doute élever la voix, et peut-être l'ascendant de leur caractère eût-il arrêté l'émeute et dissipé cette horde sauvage. Mais aucun d'eux n'osait parler. La crainte étreignait presque toutes les consciences : tous redoutaient Pharétrius, qu'ils savaient être l'auteur et l'âme de ce complot. Personne même n'osa plus affronter le péril pour se rendre à l'invitation de saint Chrysostome. Enfin, le saint comprit qu'il fallait partir; il ne pouvait tolérer plus longtemps, qu'à cause de lui, toute une ville fût livrée à la perturbation d'une émeute. La fièvre l'avait repris; tant d'émotions en sens divers avaient rouvert en lui bien des plaies : le repos était encore d'une absolue nécessité; mais il ne pouvait plus attendre.

En plein midi, sous le feu d'un soleil brûlant, au milieu d'une atmosphère enflammée, il monte en litière, pour prendre la direction de son lieu d'exil. Ce fut un jour de deuil pour Cæsarée; tout le peuple était debout. La foule l'entourait pour l'entendre et le contempler encore; mais elle ne put recevoir que son dernier adieu. De toutes parts, alors, on entendit des gémissements et des murmures : la population entière fit éclater son indignation. Ce peuple, pieux et bon, accompagnait saint Chrysostome de ses regrets et de ses larmes; mais, malgré son profond respect pour l'autorité qui gouverne, il ne

pouvait s'empêcher de maudire le coupable auteur de cette injuste persécution.

A peine sorti de l'enceinte de la ville, le saint voit accourir à lui plusieurs membres du clergé de Cæsarée et de la province, qui peuvent enfin lui présenter sans crainte le témoignage de leur secrète affection. Quelques personnes étrangères furent indignées du procédé barbare dont le saint pouvait être victime : « Où l'emmenez-vous, « dirent-elles aux soldats? Dans votre crainte pusilla- « nime, vous allez l'exposer à la mort. » D'autres étaient en proie à des craintes d'une autre nature; ils voyaient avec anxiété, dans la démonstration du clergé de Cæsarée, un nouveau prétexte pour ses ennemis, de le traiter avec une plus grande rigueur.

Un des amis de saint Chrysostome, un prêtre, dont le cœur simple, droit et pur, en vertu de cet attrait réciproque par lequel se tiennent toujours les âmes saintes, avait fait naître entre eux l'intimité d'une étroite et mutuelle sympathie, crut devoir user de toute l'influence de son amitié, pour l'éloigner, le plus promptement possible, de cette terre inhospitalière : « Allez, lui dit-il, je vous en « conjure, fuyez ce séjour dangereux. Ne craignez point « de vous exposer à la fureur des Isaures; il n'importe « quel peuple vous admette à son foyer; il n'importe quel « désert vous présente un asile. En tout lieu, vous trou- « verez une sécurité complète, si seulement vous pouvez « parvenir à vous sauver de nos mains. » Saint Chrysostome, à ces paroles, se sent le cœur plein de tristesse; mais il s'empresse d'obéir.

Dans cette poignante épreuve, où les forces de la nature semblent insuffisantes pour supporter l'amertume et la continuité de la douleur, le saint évêque, exténué d'ailleurs par les fatigues et par la maladie, refoulé traîtreusement par ses persécuteurs, voit encore ses amis, ceux qu'il aime, faire violence à son amitié, pour l'obliger à boire jusqu'à la dernière lie du calice. C'est par leurs

mains, que Dieu lui-même l'invite à recevoir sa croix. Oh! qu'il en coûte de tortures, d'angoisses, de chagrins, pour arriver jusqu'au sommet du Calvaire! Mais, dans cette ascension douloureuse, Dieu, qui ne saurait abandonner ses martyrs, a souvent placé des anges consolateurs sur leur chemin, pour suppléer, par le rafraîchissement d'une affection céleste, à la défaillance du courage, à l'anéantissement des forces matérielles de l'humanité.

Saint Chrysostome, en sortant de Cæsarée, n'a plus, en perspective, que la mort. Mais le Sauveur qui veille sur lui, ne veut pas qu'il meure encore. Il envoie devant lui, Séleucie, la femme pieuse, la veuve infortunée du ministre Rufin. Séleucie n'était pas étrangère au malheur; elle avait longtemps savouré la souffrance; mais elle avait surtout mérité, par sa patience et ses vertus, de devenir l'interprète de la bonté divine auprès d'un ami de de Dieu persécuté. La vue du saint, torturé, proscrit, abandonné, l'émeut jusqu'aux larmes : toutes ces scènes désolantes lui déchirent le cœur.

Elle possédait une villa solitaire à cinq milles de Cæsarée : elle supplie saint Chrysostome de ne pas lui refuser le bonheur qu'elle réclame de lui donner quelque temps l'hospitalité. Elle vient elle-même présenter sa requête : ses gens sont prêts; ils emmènent dans sa [illegible] le saint évêque et les gardes chargés de sa person[illegible] pro-

Saint Chrysostome pouvait prendre, dans cett[illegible] [illegible]ntes isolée, le repos nécessaire au rétablissement de s[illegible] [illegible]é de, mais on ne devait point s'attendre à tant de longanimité de la part de la faction qui venait de jurer sa perte. Il existe peu de persécuteurs assez humains pour permettre à leur victime de souffrir en paix. Les ennemis du saint, Eudoxie, Théophile et Sévérien, étaient bien loin de se rendre accessibles à des sentiments de cette nature, et Pharétrius, leur fidèle interprète, ne semblait point lui-même appartenir, en aucune manière, à cette rare exception.

Dès qu'il apprend que saint Chrysostome est allé respirer quelque peu dans la villa de Séleucie, il met tout en œuvre, violence, autorité, menaces, pour obliger cette pieuse femme à le chasser immédiatement de sa maison. Mais il est des vertus que l'influence de la perversité ne peut pas toujours atteindre : l'ordre de Pharétrius est despotique, injuste, cruel; Séleucie ne croit devoir l'accueillir que par la protestation énergique du silence. Puis elle ordonne à son intendant de prodiguer à saint Chrysostome des soins empressés. Elle veut que tout, dans sa maison, devienne l'expression de son dévouement sans bornes, et de sa vénération filiale. Elle établit une garde sévère autour du saint : « S'il arrive des moines, « dit-elle à l'intendant, pour l'insulter et lui faire vio- « lence, rassemblez au plus tôt tous les hommes de mes « domaines, et repoussez leurs attaques avec énergie et « sans pitié. »

Malgré ces mesures de prudence, suggérées par la piété filiale, Séleucie ne laissait pas que de concevoir des craintes sérieuses. Elle vint donc, pour plus de sécurité, prier le saint évêque de se réfugier dans une autre de ses maisons, défendue par un château-fort de difficile accès. Elle voulait le tenir constamment à l'abri des tentatives d'enlèvement de la part des agents des schismatiques. [illegible] saint n'avait point à choisir entre la perspective [illegible]ort cruelle et certaine, au milieu des difficultés [illegible]tes du voyage ou sous les coups des persécuteurs, et ce[illegible]'un combat acharné, qui mettrait nécessairement en péril [illegible]a vie de ses ennemis et celle de ses défenseurs. Quant à [illegible]ui-même, il avait fait sans regret le sacrifice de sa vie. [illegible] ne pouvait consentir à voir couler, pour sa défense per[illegible]onnelle, une seule goutte de sang. Il eut regret, san[illegible] doute, de ne pouvoir correspondre et se rendre à la sollici[illegible]ude si chrétienne de Séleucie; mais il préféra demeurer sans défense dans la maison qu'il occupait.

Dans ce séjour de déception, que lui présentait la ville

de Cæsarée, le vent de la persécution ne régnait cependant point de telle sorte qu'il ne laissât quelquefois arriver jusqu'à lui les consolations les plus douces. Il y reçut des lettres qui lui rappelaient la détresse, mais aussi le souvenir et l'attachement de son troupeau. Dans l'une de ces lettres, Arabius, son intime ami, lui témoigne tout le bonheur que lui cause l'espérance de le recevoir dans sa maison de Sébaste, en Cappadoce. C'était l'illusion d'un cœur vraiment ami : saint Chrysostome lui répond avec l'effusion de la reconnaissance : « Vous avez donné des « ordres, pour qu'il nous soit fait un accueil empressé « dans votre maison de Sébaste, ainsi qu'on me l'a rap« porté pendant mon voyage; mais j'ai la douleur de ne « pouvoir recueillir le fruit de votre généreuse amitié. Ce « n'est point à Sébaste que l'on m'envoie chercher un « asile; on m'emporte, bien loin, sur un rocher désert. « C'est Cucuse, en Arménie, que l'on m'a choisi pour lieu « d'exil, comme la ville la plus exposée aux incursions des « Isaures. J'éprouve, néanmoins, une vive gratitude à la « pensée de votre pieuse générosité. J'accepte, avec effu« sion de cœur, au moins, les sentiments de sainte af« fection, qui vous portent à m'offrir, dans votre maison, « malgré mon éloignement, une si charitable et si conso« lante hospitalité. »

Le saint trouvait donc, dans la maison et sous la protection de Séleucie, une sorte de compensation à toutes ses souffrances. Il se sentait également fortifié, du côté de la nature, et par la piété filiale de cette femme héroïque, et par la constance de ses amis.

Mais quelle force, ici-bas, est toujours à l'abri de la faiblesse? Quel bras humain, si robuste qu'il soit, peut être assuré de ne défaillir jamais! Et quelle vertu même peut compter toujours sur un ciel pur et sans nuages! Séleucie, cet ange de Dieu, qui venait de ranimer le courage de saint Chrysostome et de briser les efforts des persécuteurs, par la seule énergie de sa volonté, Séleucie,

l'héroïque Séleucie, voit arriver le terme de sa constance; elle ne pourra plus bientôt résister aux instances de Pharétrius.

En effet, cet homme sans entrailles, apprend bientôt qu'elle persévère à faire son œuvre de miséricorde : il se croit outragé. Dans son aveuglement, il gronde, il se met en colère. La pauvre femme a peur; elle cède, et le saint évêque est sacrifié.

Honteuse, pourtant, d'abandonner sitôt l'homme de Dieu qu'elle venait de protéger, qu'elle avait couvert de l'inviolabilité de son foyer domestique, elle n'ose ni le chasser ostensiblement de sa maison, ni même lui faire annoncer par les siens qu'il n'a plus qu'à s'abandonner aux dangers du voyage. Elle était trop généreuse pour user d'une telle rigueur, et sa fierté la faisait reculer devant la sévérité d'une mesure inexplicable, qui n'eût été pour tous qu'un aveu déguisé de sa faiblesse : sa piété, son cœur en eussent d'ailleurs trop souffert. Elle préféra dissimuler sa lâche complaisance; elle crut pouvoir dérober à la pénétration de l'opinion publique, le sentiment de la peur qui la possédait, en le couvrant d'un voile odieux. Elle eut recours au stratagème.

Elle fait annoncer, au milieu de la nuit, l'arrivée subite d'une troupe de barbares. Rien n'était plus facile que de répandre la terreur dans ce pays abandonné. Cæsarée était souvent visitée par les Isaures. Ces barbares n'avaient qu'à franchir les plaines du Sarus et les dernières collines du mont Argée, pour s'abattre dans les bassins de l'Halys, qui coulait non loin des murs de la ville. Cette même ruse avait merveilleusement servi les desseins de Pharétrius.

Le prêtre Évethius, homme d'énergie, mais d'une impressionnabilité désespérante, est réveillé de son sommeil par les cris des agents de Séleucie. La peur s'empare de lui, trouble ses sens; il se lève en toute hâte, il court auprès de saint Chrysostome et le réveille : « Levez-vous,

« lui dit-il d'une voix pleine de terreur, les barbares sont « à notre porte ; ils nous entourent, ils sont prêts à fon- « dre sur nous. — Dieu veille sur notre vie, répond avec « calme saint Chrysostome; mais à quelle résolution nous « arrêter? Nous ne pouvons aller nous abriter derrière « les murs de Cæsarée ; ce serait nous exposer à de plus « grands périls. — Sortons, réplique Évethius, quittons « cette demeure, qui va tomber au pouvoir des barbares. » Ce conseil est suivi : saint Chrysostome s'empresse de partir.

La nuit est avancée; les ténèbres sont profondes; le pays est inconnu; pas une âme n'est là pour leur venir en aide, pas un cœur pour sentir et partager les angoisses de la situation. L'âme de Séleucie, sans doute, n'était point tranquille; mais, désormais, ni d'elle ni des siens on ne peut espérer aucun secours. Tous ne songent qu'à se soustraire à l'ennui d'une compassion fatigante et dangereuse. Cependant, il faut partir, au risque de tomber au milieu des Isaures. Saint Chrysostome fait allumer des flambeaux. Mais Évethius a les sens troublés par la peur : il les fait éteindre. Il craint que la lumière ne révèle leur fuite aux ennemis.

Ils partent quand même; ils se lancent, sans y voir assez pour se conduire, dans un chemin escarpé, pierreux, impraticable. Ils sont arrêtés, à chaque instant, par les aspérités. Ils ne pouvaient marcher ainsi bien longtemps sans encombre. Un mulet s'abat; c'est celui qui porte saint Chrysostome. Dans sa chute, il renverse la litière. Le saint tombe et roule sur les rochers : il est écrasé, couvert de meurtrissures, et se relève à peine. Par surcroît de calamités, il se voit dans la nécessité de continuer à pied sa route, au milieu des ravins. Comment alors échapper à la poursuite des barbares? Il est sans forces; la fièvre l'a repris et le tourmente. Il peut à peine se tenir : que faire? Il faut marcher pourtant; Évethius se sent ému de compassion à la vue de sa détresse. Il descend de che-

val, le soutient, l'entraîne et lui fait faire quelques pas. Mais ses forces sont épuisées; il ne peut plus avancer, malgré ce secours, à travers les aspérités de la montagne, dans la plus profonde obscurité de la nuit. Enfin, les gardes réunissent leurs efforts pour le remettre en litière. Le jour arrive, et la crainte des Isaures s'efface et les laisse cheminer en paix. C'est ainsi qu'ils se dirigent, à travers les anfractuosités du mont Argée, vers les plaines torréfiées de la Cataonie.

Ainsi, pendant que la ruse, l'ambition et le crime triomphaient à Constantinople, le saint évêque, leur victime, accablé d'épuisement et de douleur, marchait tristement, au milieu de difficultés incalculables, vers le réduit sauvage dans lequel on s'imaginait anéantir son influence, éteindre son génie, étouffer à jamais sa voix. On se représente difficilement, au point de vue de la nature, tant de souffrances endurées sans une seule plainte, tant de coups mortels reçus sans un seul soupir d'indignation. Cependant tout cela peut se comprendre; mais comment comprendre que tous ces tourments puissent devenir la cause continuelle d'un tressaillement de bonheur? Comment croire que la férocité des bourreaux puisse faire germer dans l'âme de leur victime un sentiment d'amour céleste, un mouvement irrésistible de sollicitude pour leur salut éternel? Et tous ces sentiments arrivent spontanément et sans cesse dans le cœur et sur les lèvres du saint, en proportion des cruautés dont les persécuteurs l'accablent. Assurément, Dieu seul, immolé pour le salut des pécheurs, peut donner l'explication de ce prodige : « Le seul « souvenir de mes tribulations, écrit-il à sainte Olym- « piade, me remplit l'esprit et le cœur d'une paix et d'un « bonheur pleins de charmes. Je m'en délecte chaque « jour, et je ne puis m'empêcher de tressaillir à l'aspect « des trésors incalculables que je me suis entassés au ciel « pour l'avenir. »

Ce fut à la fin du mois de Garpeius, ou de septembre,

que le saint, après soixante-six jours de marche, et trente jours d'une fièvre violente, put enfin gravir le versant septentrional du mont Taurus. Il fallut encore passer des ravins, longer des abîmes, et franchir les nombreux torrents des montagnes qui forment un rempart infranchissable au nord de la Cilicie. Ces torrents, après avoir, en se déroulant, laissé la fécondité dans les plaines de la Cataonie, vont grossir les eaux du Sarus, du Pyrame, et surtout du Mélas, qui lui-même va noyer dans l'Euphrate l'insalubrité mortelle de ses eaux noires et fangeuses.

Saint Chrysostome était alors en proie à tous les genres de douleurs. A la fatigue, à l'épuisement, à la fièvre qui le tourmentaient, se joignaient encore de fréquentes et violentes douleurs d'estomac et d'entrailles. Ces déchirements intérieurs l'ont accompagné jusqu'à son lieu d'exil. Il paraissait toujours prêt à tomber de lassitude. La vue de la difficulté des routes, dans ces contrées presque désertes, et la crainte des Isaures dont son esprit était frappé, le plongeaient continuellement dans un profond abattement. Une seule pensée le soutenait et lui donnait courage, celle du bonheur de faire à Dieu le sacrifice de sa vie, et de mourir victime de la persécution, à l'exemple de Jésus-Christ.

L'aspect de la ville de Cucuse sembla le délivrer momentanément de ses souffrances morales. Ce lieu, tout à fait solitaire, et presque abandonné, comme un poste perdu, près des confins de l'empire, ne laissait pas que de lui paraître délicieux. Il espéra pouvoir enfin respirer un air plus libre et plus pur sous un ciel moins chargé d'orages. C'est qu'en effet, au milieu d'une nature abrupte et sauvage, Cucuse n'avait d'inculte et d'effrayant que le fond noir de ses forêts, la profondeur de ses abîmes et le front menaçant et nu des cimes azurées de ses montagnes. Saint Chrysostome éprouva le bonheur de s'y rencontrer immédiatement avec des frères. Il y vit une Église

animée des traditions primitives de la foi. Son âme se dilatait à la vue du zèle apostolique des pasteurs; elle s'épanchait avec délice en présence de la douceur pieuse et naïve des habitants.

Cucuse possédait un évêque : c'était Adelphius, homme doué d'une énergie d'apôtre et d'un cœur de martyr. Elle comptait parmi ses habitants de puissants personnages, plus élevés aux yeux de Dieu par leurs vertus, qu'ils ne l'étaient aux yeux des hommes par leurs dignités et par leur influence. Tous attendaient depuis longtemps, avec impatience, l'arrivée du saint. Quelques-uns avaient envoyé jusqu'à Cæsarée des hommes de leur confiance, pour offrir à l'exilé l'hommage de leur cœur et l'hospitalité de leur maison. Ils portaient le désir de le posséder jusqu'à se livrer à la cabale, pour se procurer l'honneur de lui faire partager leur demeure, et de le faire asseoir à leur foyer.

Le saint ne pouvait donc voir, pour lui, dans le lieu de son exil, qu'un dédommagement à ses longues souffrances. Ses ennemis étaient loin de s'attendre à cet échec. Cucuse ne leur présentait ni la réalisation de leurs criminelles et secrètes espérances, ni même la faculté d'accomplir leurs désirs et leurs desseins manifestes de vindication.

Parmi les personnages qui s'étaient fait un bonheur d'offrir au saint leur maison, saint Chrysostome distingua tout d'abord un homme de foi, puissant en œuvres, vers lequel il se sentait porté par une affection instinctive. C'était Dioscore dont la charité faisait à Cucuse le modèle des chrétiens. Il avait envoyé jusqu'à Cæsarée un serviteur fidèle, avec mission de faire accepter au saint sa maison pour asile. Il le faisait supplier de lui donner la préférence sur tous ceux qui recherchaient comme lui le bonheur de lui donner l'hospitalité. Saint Chrysostome crut devoir honorer cet élan généreux par une correspondance sans réserve. On lui tendait les bras; il accepte les bras et la

maison d'un ami, qui les ouvre à l'infortune; car ce sont là choses qui doivent toujours être honorées et distinguées par un saint.

Quant saint Chrysostome eut accepté sa demeure, Dioscore mit tous ses soins à la préparer d'une manière digne de la vertu de son nouvel ami. Ce fut un grand, un beau jour pour cette maison vraiment chrétienne. Dioscore se multiplie; il pourvoit à tout; il semble vouloir se mettre lui-même tout entier au service du saint évêque. Il sait qu'accoutumé dès son enfance à la chaude température des plaines de l'Oronte, il aura bientôt à redouter les rigueurs de l'hiver sur les plateaux glacés du Taurus. Il dispose sa maison de manière à lui conserver toujours une atmosphère tiède et tempérée. Il l'entoure d'instruments et de servitudes, afin que les esclaves affectés à son service n'aient à le laisser souffrir d'aucun besoin. Et lui, cet homme admirable, heureux et fier de la faveur inespérée qu'il doit au ciel, il se retire à la campagne pour laisser à saint Chrysostome une plus entière liberté.

Les autres puissants personnages de Cucuse enviaient à Dioscore un bonheur qu'ils avaient convoité pour eux-mêmes. Ils ne pouvaient pas consentir à se voir entièrement privés de la consolation d'adoucir, selon leur pouvoir, au moins en quelque chose, l'exil de l'homme de Dieu. Chaque jour, leurs agents et leurs économes venaient de leur part à la maison de Dioscore. Ils apportaient au saint toutes les consolations et tous les soulagements que réclamaient et son état maladif et son dénûment complet de toutes les ressources les plus nécessaires à la vie.

Mais des consolations plus douces encore attendaient saint Chrysostome dans ce lieu désert, que ses ennemis avaient choisi pour lui comme un séjour d'angoisses, et dans lequel ils comptaient bien lui faire creuser son tombeau. Dès le jour même de son arrivée, il rencontre le prêtre Constantius, d'Antioche, persécuté pour son attachement à sa cause. Constantius l'attendait depuis long-

temps à Cucuse. Le saint l'avait engagé dans ses lettres à le précéder dans le lieu de son exil. Ce bon prêtre, malgré le plus ardent désir de voir dans son malheur son protecteur et son père, n'eût point osé, sans son autorisation, aller ainsi s'exposer aux dangers des mers et chercher la persécution dans ces contrées lointaines.

Il vivait secrètement à Cucuse, et n'osait point paraître en public, tant il avait à redouter les recherches et la violence des persécuteurs. C'était un homme d'une vertu sans tache et d'une austérité monacale. Il était attaché, depuis sa plus tendre enfance, au service des autels. Saint Chrysostome et Flavien l'avaient honoré dès lors d'une vive affection et d'une intimité toute paternelle. Flavien s'en était fait un coadjuteur, un intime ami. Dans ses dernières années surtout, il l'avait admis dans tous ses secrets; il l'avait chargé de l'expédition de sa correspondance. Il l'avait élevé successivement à l'ordre de lecteur, puis à celui du diaconat; puis enfin il l'avait honoré de la dignité du sacerdoce.

Constantius, vierge comme le sacerdoce lui-même dans les rangs duquel il était entré, ne cessa jamais de se tenir à la hauteur de ses plus sublimes obligations. Il unissait à la pureté sans tache de ses mœurs les rigueurs de la plus sévère pénitence. Il menait la vie ascétique. Une constitution robuste lui permettait de ne mettre aucune réserve dans ses austérités. Il jeûnait jusqu'au coucher du soleil, et pouvait prendre ainsi sur l'épargne de ses aliments pour soulager la misère des pauvres.

« Il connaissait promptement, dit un historien moderne. « Il punissait lentement, était méditatif, recueilli, charitable, juste dans ses jugements, patient pour les injures, persuasif, d'une physionomie grave, d'un regard « sévère, d'une marche prompte; son visage était souriant jusque dans ses maladies. »

Tel était l'homme extraordinaire dont saint Chrysostome avait réclamé la présence pour lui prêter force et

courage et pour l'aider à porter le poids énorme de sa croix.

La rencontre de ces deux âmes, également victorieuses de la nature, objet de la même haine, et confondues dans le même malheur, fut pour l'une et l'autre une source de joie pure et d'ineffable consolation. Elle leur rappelait leurs travaux d'autrefois, leur ancienne affection réciproque et l'Église d'Antioche, leur mère. Elle leur rappelait aussi les vertus de l'ange de cette Église, du vénérable Flavien, leur protecteur et leur père; mais, hélas! il n'était plus. Ce fut une vive jouissance pour le saint exilé que la vue d'un frère qui lui faisait entendre une voix de sa patrie. Dans leurs entretiens, ils se croyaient encore sur les rives de l'Oronte; ils s'imaginaient vivre de leur vie d'autrefois.

Mais Dieu dans sa miséricorde ménageait encore pour son ami d'autres compensations à ses peines. Le jour même de son arrivée à Cucuse arrivait aussi, malgré sa vieillesse et les fatigues intolérables d'un si long voyage, un ange de dévouement et de vertu : c'était la diaconesse Sabinienne. Elle avait dit adieu pour toujours à sa famille, à sa patrie. Depuis le départ du saint, Constantinople était devenu pour elle un séjour odieux. Elle n'avait pu supporter ni l'insolence des conjurés dans leur triomphe, ni la douleur d'une si cruelle séparation. Elle avait résolu de suivre son pasteur et son père dans tous les lieux où pourrait le faire transporter la haine des schismatiques. Elle voulait que la même terre reçût leur dépouille mortelle; elle aspirait à la faveur de vivre et de mourir à l'ombre de sa houlette, et de prendre le sommeil temporaire de la mort auprès de son tombeau.

Lorsqu'elle apprit la direction imposée à saint Chrysostome, elle faisait ses préparatifs de départ pour les plages désolées de la Scythie; car on avait annoncé partout à Constantinople qu'il était transporté dans les marais insalubres et glacés du Tanaïs, au delà des Palus méotides.

Son arrivée à Cucuse fit éclater parmi les clercs et les

prêtres une grande manifestation d'admiration et de respect. Son dévouement héroïque leur parut être une légitime protestation contre l'injustice et la haine qui poursuivaient jusqu'aux extrémités de l'Orient le saint patriarche de Constantinople. Elle apportait aux habitants de ces déserts l'exemple d'une fidélité sans faiblesse et d'un courage persévérant. Elle devint en peu de temps l'objet d'une affection universelle.

Admirables desseins de la bonté divine ! Au moment même où s'agite en sens divers la perversité des hommes, Dieu s'empare de toutes ces passions en délire. Il met un frein à toutes ces fureurs, et les dirige, à leur insu, vers l'accomplissement de ses vues paternelles de miséricorde. L'humanité se tourmente dans l'insatiabilité de ses désirs, dans sa soif de jouissance, et Dieu la conduit doucement à l'exécution souvent aveugle de ses volontés.

Saint Chrysostome était envoyé dans des contrées inhabitables, comme le lépreux que l'on sépare de la société des hommes, comme le bouc émissaire chargé de malédictions pour les iniquités du peuple, et condamné tôt ou tard à périr. Et Dieu l'avait conduit par la main au milieu des plaines inexplorées de la Phrygie, de la Galatie et de la Cappadoce. Il l'avait arraché plusieurs fois miraculeusement à des douleurs surhumaines, pour faire de lui le consolateur d'une autre Église, et pour le planter comme un nouveau flambeau sur les montagnes de l'Orient.

Cucuse avait alors pour pasteur, dans la personne d'Adelphius, un homme selon le cœur de Dieu. C'était un digne successeur des apôtres ; mais trop isolé sur sa montagne inaccessible, il voyait souvent son zèle, forcément stérile, se heurter contre des impossibilités. Cependant, homme énergique et saint, il présentait à la grâce un cœur pur, une terre féconde. Il semblait n'attendre qu'un rayon de soleil pour l'embraser d'ardeur, qu'une impulsion puissante pour lui donner un nouvel élan dans les œuvres de la foi.

Dans une telle situation, Dieu, qui ne voulait pas l'abandonner à lui-même, profita du crime des persécuteurs qui bannirent saint Chrysostome de Constantinople, pour lui porter, par son ami persécuté, l'expérience, les idées, le feu, qui donnèrent à son ministère une fécondité nouvelle.

Ce fut, en effet, quelque chose de merveilleux que la rencontre de ces deux saints. Dès qu'ils se voient, ils se comprennent, et, dès qu'ils se comprennent, ils commencent à s'aimer. L'âme de feu de l'évêque de Constantinople trouve immédiatement à se reposer, à se rafraîchir dans l'âme aimante et douce de l'évêque de Cucuse. Adelphius reçoit son nouvel ami comme l'ange du Seigneur. Il l'aime comme on aime le complément de soi-même. Il l'écoute comme on écoute un père. Rien ne paraît égaler l'effusion de respect, de vénération et de charité de ce mutuel accueil.

Dans un mouvement de généreuse humilité, l'évêque de Cucuse veut abandonner à son hôte son église et sa chaire. Mais saint Chrysostome ne saurait accepter. Il ne peut s'exposer à violer les lois de l'Église, pour accueillir un honneur incompatible avec sa situation présente. Mais il accepte la consolation de recevoir souvent Adelphius. Il se délecte dans sa conversation simple et naïve; il aime la douceur et la piété de ses paroles; il admire la droiture de son cœur. Il cultive son amitié, dont il se promet de retirer pour lui-même un grand avantage.

Le saint exilé se prit donc à chérir le séjour et la ville de Cucuse, qu'il regardait comme un oasis de vertus chrétiennes au milieu d'un pays qui semblait maudit de Dieu. Cette affection pour le lieu de sa détention, ou plutôt cette résignation à la volonté divine, il ne cesse de l'exprimer à tous ses amis. Il fallait assurément une sainteté miraculeuse pour aimer un lieu qui n'était pour lui qu'un séjour de privations et de tortures.

« Réjouissez-vous, écrit-il à quelques prêtres, et sachez

« qu'il nous est permis de jouir ici d'une solitude et d'un
« repos qui répand un charme inexprimable sur tous les
« jours de notre exil. Notre santé se raffermit et se for-
« tifie ; et cela même au milieu des éléments les plus ca-
« pables de l'altérer et de l'anéantir. Quant aux ressources
« médicales, nous sommes dans une pénurie complète. Le
« nécessaire nous fait défaut, même pour les besoins les
« plus impérieux. Car il n'existe point ici de lieu public
« affecté spécialement à la vente des médicaments et des
« denrées. Avec ces privations, nous sommes constam-
« ment exposés à l'insalubrité d'un climat intolérable.
« L'atmosphère où nous vivons n'est pas moins dangereu-
« sement altérée par les ardeurs accablantes de l'été que
« par les frimats et les glaces de l'hiver. A cela viennent
« s'ajouter encore les travaux d'un état de siége rigoureux
« et perpétuel et les déprédations incessantes des barbares.

« Toutes ces calamités, et des milliers d'autres, étaient
« bien de nature à briser en nous les forces de la vie. Mais
« aujourd'hui nous commençons à sortir de ce chaos d'in-
« fortunes et de perplexités. Délivrés désormais, pour un
« temps du moins, de toutes nos terreurs, nous voyons la
« santé, les forces, la vie, nous revenir, et notre horizon
« se découvrir de ses nuages. »

Le saint met une complaisance marquée à développer ainsi tous ses motifs d'abandon à la volonté divine, dans cette prison qui ne lui fut donnée que comme un séjour d'angoisse et de mort. Il ne forme plus qu'un seul désir, celui d'y fixer sa demeure et d'y consacrer à Dieu, dans la douleur, et la dernière ardeur d'un zèle qui succombe et la dernière étincelle de son existence qui s'éteint.

Il apprend avec peine que sainte Olympiade met en œuvre toute son influence et celle de ses amis pour obtenir de l'empereur le changement du lieu de son exil, et procurer ainsi quelque soulagement à ses longues souffrances. Il s'empresse de l'engager à mettre un terme à ses sollicitations. Il lui déclare que le voyage nécessité par

ce changement de résidence lui serait plus dangereux que l'exil lui-même. Il proteste qu'il ne saurait consentir à s'exposer spontanément à ce nouveau danger.

« Si nos amis, observe-t-il, n'ont pour but, dans leurs « démarches, que notre soulagement ou notre consolation « particulière, qu'ils nous laissent le libre choix de notre « lieu de détention, et qu'ils ne cherchent point à nous « imposer à cet égard leurs volontés et leurs vues per- « sonnelles. S'il nous faut aujourd'hui quitter ce lieu de « souffrances, pour aller à l'aventure chercher un autre « réduit ; s'il nous faut entreprendre une autre pérégrina- « tion, nous lancer dans un autre voyage, les privations « seront plus dures que la première fois et les douleurs « plus cruelles. Car sachez que mes ennemis me choisi- « ront pour demeure une contrée plus lointaine, un pays « plus sauvage et d'un plus difficile accès. Je me suis déjà « vu près de descendre dans la tombe ; mes premières « épreuves m'ont conduit aux portes de la mort. Depuis « qu'il nous est permis de jouir de la paix et du repos, « dans la ville de Cucuse, je me suis relevé de mes lon- « gues fatigues. J'ai pu donner une vie nouvelle à mes « membres meurtris et brisés. Mon corps desséché, brûlé « par la douleur, a pu, dans le calme de la solitude et de « la paix, recouvrer sa force et son énergie. »

Il tient le même langage à Pæanius, l'un de ses plus puissants amis de Constantinople, auquel il crut devoir aussi manifester ses dispositions présentes.

« Je vous conjure, lui dit-il, de vous abstenir de toutes « sollicitations, de toutes démarches qui soient de nature « à provoquer en ma faveur un changement de lieu « d'exil. Car bien que Cucuse ne soit qu'un désert so- « litaire, elle me présente néanmoins un charme inexpri- « mable, celui de la solitude et de la paix. Ce charme « exerce sur moi la plus merveilleuse influence pour la « restauration de mes forces, si délabrées par les fatigues « et les privations du voyage. Mais si vous venez encore,

« aux premières approches de l'hiver, me faire errer de « ville en ville et de désert en désert, ce sera pour moi la « dernière épreuve de ma vie mortelle et le terme forcé « de mon existence. Gardez-vous donc de toute demande « intempestive, dans le dessein de m'imposer encore de « nouvelles tribulations. »

Il ne veut donc point, de lui-même, exposer encore une fois sa vie, à moins pourtant, s'empresse-t-il d'ajouter, que l'objet spécial de ces mesures ne soit de le rapprocher de son cher troupeau. Pour son troupeau, rien ne l'empêcherait de faire mille fois le sacrifice de sa vie. Dans cette pensée, il accepterait avec bonheur pour prison la ville de Cyzique, ou toute autre ville ou hameau sur le rivage de la Propontide non loin de Nicomédie.

« Si vous avez lieu de penser, écrit-il à sainte Olym« piade, que nos protecteurs veuillent persévérer dans « leur dessein de nous faire changer de demeure, observez, « dans la réserve du silence, vers quel lieu paraît incliner « leur résolution. Il vous est facile de pénétrer même à « leur insu jusqu'au fond de leur pensée. Si vous vous « apercevez que leur intention soit de choisir un lieu non « loin de Constantinople, sur les rives de la Propontide ou « du Bosphore, soit la ville de Cyzique, soit quelque autre « ville, voisine de Nicomédie, acceptez en mon nom; mais « si l'on s'arrête à la pensée d'un séjour éloigné de la « ville impériale, n'accueillez une résolution de ce genre « que par un refus formel; car une telle pérégrination se« rait pour moi dans mes infirmités une mesure acca« blante. »

Le saint semblait donc caresser avec bonheur la pensée d'un succès possible dans les démarches de ses amis. Hélas! il était bien loin d'avoir à compter sur de telles espérances! Mais de quelle illusion n'est point capable une âme dans le malheur! Que saint Chrysostome semble peu soupçonner l'inflexible opiniâtreté d'ennemis qui connaissent leur crime et que le feu de la haine dévore! Les ins-

tances réitérées d'Olympiade et de Pæanius, au lieu de faire adoucir les rigueurs de son exil, ne servirent qu'à faire comprendre à ses bourreaux qu'il tardait trop d'en finir avec la vie; elles éveillèrent de nouveaux soupçons, dont les conséquence furent d'enflammer ces cœurs impitoyables, et de provoquer de nouvelles tortures qui devaient conduire le malheureux proscrit, plus promptement et plus sûrement à la mort.

Il attendit pendant une année entière à Cucuse le résultat de cette requête qui devait si cruellement tromper toutes ses espérances. Ce temps de repos, ce court espace d'une année fut absorbé, rempli par des travaux, des lettres, des traités, des œuvres de zèle qui pourraient suffire à remplir la durée ordinaire de la vie d'un apôtre. Mais pour lui cette sollicitude et cette action ne furent qu'un nouveau fleuron ajouté pendant son exil à sa couronne de pasteur. Il y trouvait aussi la consolation la plus douce dans ses souffrances. Mais pendant qu'il était occupé tout entier du salut des âmes, le ciel même à Constantinople se chargeait de sa vengeance; il étonnait et frappait ses ennemis par d'incessantes et terribles leçons.

CHAPITRE XIX

Châtiment des persécuteurs. — Mort de l'impératrice.
Recours à Rome.
Lettres d'Honorius et d'Innocent Ier.

Bien que la justice divine ait réservé pour l'éternité le juste châtiment du crime, aussi bien que la récompense éclatante promise à la vertu, nous pouvons néanmoins signaler des circonstances, dans lesquelles Dieu paraît tenir à s'honorer aux yeux des hommes, par la prompte et complète rétribution due à leurs injustices. Dans ces cas exceptionnels, il ne laisse jamais longtemps attendre la manifestation de sa colère, lorsqu'il s'agit de venger l'honneur d'un père ou la mémoire de ses saints.

A la pensée de cette intervention céleste, est-il possible de contempler la persévérante et brutale cruauté des persécuteurs de saint Chrysostome, sans se sentir agité d'un tressaillement involontaire d'indignation, qui n'est que l'appel énergique de la nature à l'impartialité divine en faveur de l'innocence et de la sainteté qui succombent?

Saint Chrysostome avait dévoué sa vie à ses devoirs sublimes de pasteur. Il s'était donné tout entier pour le bonheur de son peuple; il avait consacré ses travaux, ses veilles, ses sueurs, à la propagation de l'Évangile, au salut des âmes, à la cause de l'Église et de Dieu. Pendant tout le cours de son existence il n'a jamais cessé de donner au monde le spectacle d'une pureté de vie sans tache.

Et voilà que la persécution le dégrade au nom du ciel, et le travestit en bête féroce qui dissipe et dévore le troupeau. Le saint est honni, traqué, traîné de ville en ville, et poursuivi sans relâche, avec un acharnement furieux, même à travers des contrées inhabitables. Il faut qu'il succombe et qu'il s'éteigne; mais qu'il s'éteigne après avoir subi la longue agonie d'une mort de fatigues et d'épuisement. Et cependant le crime triomphe en paix dans son Église de Constantinople! Dieu, juste et patient dans sa réserve éternelle, ne semblait-il pas être en demeure d'anticiper, en faveur de l'innocence muette et soumise, la manifestation de ses jugements? Ne semblait-il pas en quelque sorte tenu de révéler aux hommes, par une intervention éclatante, de quel côté devait pencher à leurs yeux la balance de la justice?

Aussi ne tarda-t-il point à se faire entendre. Toutes ces populations consternées furent bientôt réveillées de leur stupeur; le ciel en courroux fit appel à la grande voix de la nature. Il s'empressa de faire parler au cœur du peuple, par les fléaux, qu'il envoie de temps en temps accomplir ses desseins comme de fidèles serviteurs.

Le dernier jour du mois de Garpeius ou de septembre, de l'année même où s'était consommé le grand crime, sous le consulat d'Honorius et d'Aristénète, après la sixième heure du jour, un affreux orage vint fondre sur les campagnes, les faubourgs et la ville de Constantinople. D'énormes grêlons, tels qu'on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme, anéantirent en quelques heures tous les fruits de la province, et réduisirent à la détresse le gouvernement et les populations. Mais ce ne fut encore là que le fléau précurseur de la juste rétribution due à l'endurcissement des coupables.

Dieu ne se contenta point, en effet, de parler par la voix de la grêle et des vents; il ne se borna point à déchaîner les éléments du ciel pour accomplir ses menaces; l'innocence sacrifiée, le sang d'Eutrope et des martyrs lui de-

mandaient aussi des vengeances. Il appelle les barbares, les exécuteurs-nés de sa justice. Les Huns, les Goths arrivent à sa voix. Ils peuvent se dire ainsi les fléaux de Dieu, les ministres des vengeances divines.

Des hauts sommets des Carpathes et du mont Hémus, leurs regards plongent avec convoitise dans les vastes et magnifiques plaines de la Thrace et de l'Illyrie ; ils s'y précipitent en hordes altérées de carnage, en colonnes serrées, avec la soif de la domination et l'avidité de la misère et de la fureur. En peu de jours ils remplissent toutes les provinces les plus fertiles de l'empire, et les couvrent de sang, de pillage, de ruines et de dévastation. Le sceptre était donc désormais à la justice.

Pendant qu'au signal de Dieu, cette justice s'exerçait dans les régions du nord par la main des barbares de la Sarmatie, le vent de la révolte soulevait en Orient d'autres peuples indomptés. Une commotion mystérieuse, instantanée comme la brise de la contagion, avait parcouru d'autres contrées. Les Isaures se lèvent aussi, poussés, agités comme sous l'empire d'un insensible mais tout puissant appel.

Saint Chrysostome alors venait de quitter Nicée et le territoire de Constantinople. Toute l'Isaurie se remue ; l'incendie, le pillage et toutes les déprédations les plus sanglantes sont à l'ordre du jour. Ce peuple sans pareil, indompté, pillard, toujours l'arme au poing, s'élance comme un torrent dans l'Asie Mineure. Il dévaste la Carie, la Syrie, une partie de la Cappadoce, et laisse partout sur son passage du sang, des débris, l'incendie et la mort. Ainsi payait sa dette ce sceptre impérial qui s'était honteusement incliné sous le joug de la passion d'une femme.

Mais ce n'était encore là que le commencement de la réparation et des douleurs. Cette femme elle-même allait bientôt avoir son tour, et répondre à la voix du sang du martyr qui montait jusqu'au ciel et qui criait vengeance. Le sang d'Eutrope, de cet enfant si pur et si beau, n'é-

tait-il pas digne, en effet, de mêler sa voix à celle du sang d'Abel? Et Caïn avait-il à rendre un compte plus rigoureux que cette âme sans cœur et sans foi, qui malgré le cri de sa conscience et les larmes du Sauveur, ne pouvait assouvir sa haine que par les déchirements des entrailles de ses frères?

Pendant que le peuple gémissait et mourait sous le poids des calamités publiques, l'impératrice Eudoxie, l'âme de la persécution et l'auteur de toutes ces larmes, reposait en paix dans sa mollesse, malgré la consternation et les gémissements du peuple, dont les sanglots ne pouvaient se faire entendre jusqu'au milieu du faste somptueux de ses palais. C'était par elle cependant que devait commencer cette longue série de châtiments qui venait frapper l'un après l'autre chacun de ses complices. Ni ses gardes, ni ses palais ne pouvaient la garantir contre les coups du ciel. La justice divine vint la visiter au milieu de ses jouissances et de son triomphe.

On dit qu'avertie et menacée, ainsi que l'empereur Arcadius, par Honorius, empereur d'Occident, elle s'était vue dans la nécessité d'abaisser son orgueil, habitué depuis trop longtemps à fouler aux pieds et l'Église et l'empire. Innocent Ier, le chef des chrétiens et le défenseur incorruptible de l'innocence, avait sommé les deux couronnes d'Orient et d'Occident de rendre compte de la déposition de l'évêque de Constantinople et des siens. Il avait fait écrire aux empereurs d'Orient une lettre pressante pour les rappeler aux sentiments de la foi chrétienne.

Honorius s'était empressé de répondre à cette invitation ; il avait adressé des reproches amers au faible Arcadius, ainsi qu'à l'impératrice.

« Honorius, empereur d'Occident, à l'empereur Arca-
« dius, notre frère, salut.

« Je ne sais quelle influence ennemie à trompé votre « droiture, et vous a fait accomplir des actes criminels,

« préparés et dirigés par la main d'une femme. J'en-
« tends autour de moi les murmures d'indignation de
« tous nos évêques, qui gémissent et qui se plaignent
« hautement de ce que nos envoyés auprès de votre ma-
« jesté, pour la convocation régulière d'un concile, sont
« morts de faim dans les tortures d'une longue prison.

« Vous avez osé, de votre propre mouvement, chasser
« des évêques de leurs siéges, et faire nommer à leur place
« des usurpateurs; vous avez fait toutes ces choses au
« mépris de l'autorité divine de l'Église. Et tous ces actes
« de tyrannie ont mis en péril le prestige de notre souve-
« raine autorité. Car nous sommes menacés de l'interdic-
« tion de toute participation aux saints mystères. Le
« trouble, la perturbation et la terreur règnent partout
« autour de nous. Hâtez-vous donc de mettre un terme à
« ces désordres; et sachez que ce n'est point seulement
« par des paroles, mais par des faits publics qu'il faut
« procéder à cette légitime réparation; car l'honneur et
« l'intercession des représentants du ciel est la plus sûre
« garantie et le plus ferme soutien de la solidité de notre
« puissance souveraine. »

A cette lettre de l'empereur Honorius vint s'ajouter un avertissement du successeur des apôtres, qui devait avoir pour l'impératrice tous les caractères d'un message du ciel. Elle en fut touchée jusqu'au fond de son âme; mais elle ne voulut ni s'abstenir de ses manœuvres sacriléges, ni mettre un terme aux excès sans nombre de la conjuration contre le pasteur exilé. Pendant que ses agents et les confidents de ses pensées intimes faisaient peser un joug de fer sur le saint évêque, elle écrivait au chef de l'Église :

« A mon père en Jésus-Christ Notre-Sauveur, salut,

« Je suis coupable; je me suis laissée exaspérer par les
« infâmes calomnies sous lesquelles l'évêque Jean a voulu
« flétrir, abîmer ma couronne et mon honneur. Et je n'ai

« point porté ces attentats à la connaissance de votre auto-
« rité sublime. Mais le seul sentiment de la charité chré-
« tienne m'a retenue ; car si je me fusse jetée à vos pieds,
« j'avais à redouter pour lui le supplice de votre juste
« indignation.

« J'avais comblé cet homme des dons de ma munifi-
« cence impériale ; et lui n'a su me payer en retour que
« d'injures, d'opprobres, d'humiliations. Il fut souvent
« averti dans ses excès par une intervention amie. Mais
« au lieu de mettre fin à ses injures, il s'efforçait de les
« multiplier avec plus d'amertume et de fureur. Souvent
« même le lieu saint a retenti des paroles insultantes qu'il
« ne cessait d'adresser aux augustes chefs de l'empire.

« Et quelle inspiration de l'enfer pouvait donc, même
« après l'explication des paroles sacrées de l'Évangile, le
« pousser, contre toute raison, à blesser les oreilles des
« fidèles, par ce débordement d'injures et de sacriléges
« imprécations ?

« En présence de ces énormités, ne nous était-il pas per-
« mis de nous méprendre, et de nous affliger pour nous-
« mêmes d'un tel emportement, bien qu'il fût moins de
« nature à porter atteinte à notre honneur, qu'à déverser
« sur les enseignements de l'Église la défaveur et le dé-
« dain ? Cette erreur de vos enfants soumis n'est-elle pas
« digne de votre paternelle indulgence ? Nous en appelons
« à ceux qui nous ont accusés auprès du tribunal auguste
« sur lequel le Sauveur vous a placé. Daignez examiner
« notre cause ; mille voix vous diront avec la nôtre, qu'en
« vous présentant, dans la simplicité de notre âme, nos
« motifs de justification, nous ne nous sommes faits que
« les organes de la justice et de la vérité.

« Vous avez aux pieds de votre autorité suprême les té-
« moins de toutes ces scènes désolantes ; vous avez ceux
« qui nous ont prêté leur généreuse coopération pour ré-
« tablir entre nous l'union et la paix des cœurs ; ceux que
« j'ai pris pour instruments de mes largesses, lesquelles

« eussent suffi pour arrêter mon ennemi dans son intem-
« pérance de langage, si son âme eût été pénétrée des sen-
« ments de la foi.

« Ces témoins sont : Hérodion, le patricien, que votre
« fils, l'empereur vous envoie en son nom, au mien, au
« nom de sa couronne impériale; puis Jovinien, chef de la
« milice, et Synclétius.

« Ces trois témoins sont à Rome, auprès de votre per-
« sonne.

« Nous pouvons encore vous apporter le témoignage
« d'hommes considérables, de Byzas, d'Isidore, le ques-
« teur et le garde de notre palais, enfin de Romillus,
« préfet des gardes prétoriennes, qui remplit de hautes
« fonctions dans l'assemblée du sénat.

« Tous ces hommes ont parlé; mais notre ennemi n'é-
« tait nullement en état de les entendre. Il n'était animé
« que d'un seul désir, celui de soulever du scandale et de
« porter ainsi l'empereur, notre auguste époux, à nous
« bannir de son trône.

« Que Dieu dans le cœur duquel je me confie, soit juge
« suprême entre nous !

« Le sacerdoce veut asservir notre couronne et notre
« puissance à sa tyrannie.

« Nous osons vous conjurer de porter, sur notre situa-
« tion réciproque, l'examen calme et sévère de votre
« haute impartialité. Puis nous réclamons, de votre cha-
« rité paternelle, une approbation éclatante; et puisque
« l'Église ouvre ses bras à tous les hommes, ses enfants,
« daignez ne point nous déshériter dans ce monde de ses
« embrassements affectueux et maternels.

« Que le Seigneur, très-vénéré Père, daigne vous ac-
« corder en ce monde des jours heureux. »

L'impératrice Eudoxie, dans son indomptable orgueil, semblait ainsi se jeter aux pieds du souverain Pontife; mais ce n'était point avec la simplicité d'une enfant docile.

C'était pour réclamer main-forte, afin de mieux écraser le saint évêque qu'elle dévouait à la mort. Sa lettre est l'humble cri d'indignation d'un assassin surpris, qui veut donner le change, parce qu'il se trouve arrêté dans la perpétration de son crime.

L'empereur, lui, se montrait accessible à des impressions d'une autre nature. Ce prince malheureux était effrayé par les leçons qui lui venaient du ciel et par les avertissements d'Honorius, son frère. Il reconnaît enfin l'erreur de l'impératrice et des conjurés. Mais étrange aberration, résultat d'une lutte inégale entre la conscience et la faiblesse! Arcadius se sent transporté d'une juste indignation, et trouve en lui même le triste courage d'insulter et de frapper une femme coupable, son épouse, tandis que sa pusillanimité ne lui laisse pas assez de résolution pour arrêter, par un seul acte de sa volonté, les horreurs de la persécution, et rappeler de son exil le saint pasteur dont il reconnaît l'innocence.

Il accable de reproches l'impératrice; il la frappe avec la brutalité stupide d'un homme égaré. Dans son aveugle colère, il veut la faire périr; il lui retire son or et ses parures, et s'imagine faire chose utile et grande, en rapportant le vil produit de cette rapine conjugale dans les caisses du trésor public.

Eudoxie était enceinte; elle ne put supporter cet étrange et double supplice de la honte et de la douleur. Le jeudi, sixième jour d'octobre, le quatrième après la disparition du fléau qui désola Constantinople, elle est surprise, avant le terme, par les douleurs de l'enfantement, et met au monde un enfant sans vie. Elle-même bientôt succombe, sous les yeux d'Arcadius, à ses atroces douleurs. Telles furent les premières manifestations de la justice divine.

Après Eudoxie, Cyrinus de Chalcédoine, le détracteur obstiné de saint Chrysostome, va rendre compte à Dieu de la guerre acharnée qu'il a faite, sans motifs, à son métropolitain. Il meurt misérablement de la blessure que

saint Maruthas, de Mésopotamie, lui fit, à l'époque du conciliabule du Chêne, en lui marchant par mégarde sur le pied. La plaie, d'abord imperceptible, s'était étendue sur la jambe, qui fut soumise plusieurs fois à l'amputation. De la jambe, elle s'étendit sur tout le corps, dans lequel ni la science ni les soins ne purent retenir la vie.

A la même époque, un grand nombre de conjurés furent atteints et dévorés par des infirmités horribles, ou succombèrent à divers accidents mortels. L'un, tombé d'une rampe élevée, expire sans avoir pu se relever de sa chute. Un autre est torturé par la goutte, dont les douleurs perpétuelles portent un indice non douteux de la vengeance céleste. Un autre exhale son âme, en voyant se détacher par lambeaux et tomber ses chairs corrompues, dont l'odeur pestilentielle annonce visiblement qu'il est frappé de la malédiction du ciel. Un autre, saisi d'une fièvre lente, se sent les entrailles brûlées par un feu précurseur des flammes éternelles. Tout son être semble plongé dans les ardeurs de l'enfer; car, aux déchirements intérieurs des intestins, répond une démangeaison extérieure, plus intolérable encore.

L'un voit ses pieds, enflés d'hydropisie, se refuser à tout mouvement, et le condamner à la torture d'une immobilité complète. Un autre est saisi de douleurs incessantes de goutte aux quatre doigts dont il s'est servi pour souscrire les actes du conventicule du Chêne. Dieu le frappe ainsi dans les membres complices de sa signature à la condamnation de saint Chrysostome. Un autre se voit le bas ventre enflé, corrompu, crevant dans une tension horrible, et laissant un passage libre aux vers qui le rongent tout vivant. L'odeur fétide et mortelle de la putréfaction le force à se tenir constamment éloigné du commerce des hommes.

D'autres sont frappés d'aliénation mentale, ou d'hallucinations délirantes. Ils voient, la nuit, des spectres errants, des chiens enragés, des bêtes féroces, aux yeux

étincelants, à la gueule écumante, et des barbares furieux s'avançant, l'épée à la main, avec d'horribles vociférations.

Ailleurs, l'un tombe de cheval, se fracture la jambe et meurt. Un autre est frappé de paralysie, perd la parole, et demeure huit mois étendu sur un lit de douleur, sans pouvoir porter la main à la tête. Un autre, enfin, est atteint d'une affliction plus intolérable encore; sa langue, enflée, lui remplit la bouche, et ne lui permet ni de prendre aucun aliment, ni de proférer aucune parole. A l'heure de la mort, il fait avec larmes, sur des tablettes, l'accusation de ses péchés, pour obtenir le bienfait de l'absolution.

Tous ces châtiments miraculeux, loin de frapper les auteurs de la conjuration d'une impression salutaire, ne faisaient qu'alimenter, qu'irriter leurs désirs de vengeance. Lorsque le ciel, vraiment en courroux, voulait les ensevelir dans leur triomphe, ils faisaient de nouveaux efforts pour lutter contre son intervention toute-puissante, et pour assurer irrévocablement leur succès. Terrassés, confus, abîmés, ils se relevaient sans cesse; mais à mesure qu'ils se relevaient, Dieu les abattait.

Saint Chrysostome n'était donc point abandonné dans sa détresse : incapable de se défendre lui-même, il voyait sa cause passer tout entière dans les mains de Dieu. Mais, dans sa sollicitude paternelle pour son ami persécuté, Dieu permit qu'il n'eut pas seulement au ciel un vengeur, il voulut aussi lui donner des défenseurs dévoués sur la terre. Il rendit l'Église tout entière solidaire des malheurs qui menaçaient sa vie. Tout homme appartenant à la famille terrestre du Sauveur; tout cœur se sentant battre ici-bas pour le triomphe de l'Église, se voyait directement atteint par l'injuste sentence dont on avait tenté de flétrir son pasteur. La persécution, même la plus atroce, n'eut jamais le pouvoir d'effacer cette solidarité, de briser ce lien éternel, par lequel Dieu se plaît à lier dans le monde le cœur de ses enfants à celui de leur père.

Tous les amis, tous les frères, tous les enfants spirituels de saint Chrysostome étaient, en effet, avec lui dans le deuil. Et si la patience chrétienne leur faisait une dure obligation de ne compter que sur la juste rétribution du ciel, et de souffrir en silence, il en fut néanmoins quelques-uns auxquels leur position exceptionnelle permit d'élever la voix contre la persécution, en faveur de la justice et de la sainteté. Tel fut un solitaire de l'Arabie, saint Nil, qui, du fond de son désert, ne craignit pas de lancer, contre les persécuteurs et les bourreaux du saint, la menace des malédictions et des vengeances divines.

Saint Nil appartenait à la première noblesse de Constantinople : l'Église de saint Chrysostome était sa mère dans la foi. C'est elle qui l'avait lancé dans la carrière des saints et des apôtres; c'est elle qui l'avait initié, pendant de longues années, aux pratiques austères de la vie de la solitude, de l'abnégation et du dévouement. Élevé par ses talents à la dignité de préfet, la première de l'empire, il avait acquis, sans concussion, d'immenses richesses. Il avait eu deux enfants : il avait fondé sur eux ses espérances pour perpétuer les traditions d'honneur et de piété de sa famille, et pour lui procurer à lui-même repos et consolation pendant les tristes jours de sa vieillesse. Mais les vices de la cour, et la dégradation presque générale de l'espèce humaine, lui donnèrent pour le monde un profond dégoût, et lui firent concevoir la pensée d'aller s'ensevelir tout vivant dans un désert.

Sa résolution une fois arrêtée, il laisse à sa compagne le plus jeune de ses enfants, ange d'innocence et de vertus, qui suit sa mère en Égypte, et qui va s'enfermer avec elle dans un monastère. Puis il emmène avec lui l'aîné dans la solitude, pour consacrer à Dieu, pour toujours, les prémices des bénédictions dont la divine Providence a daigné favoriser une union qu'il n'a contractée que sous ses auspices. C'était sous le pontificat de Nectaire. Il part pour les déserts du mont Horeb. Mais au passage, il se

sent arrêté par le prestige du nom de saint Chrysostome, qui consacrait alors son talent et sa vie à l'édification de l'Église d'Antioche. Il se fixe en Syrie, pour se mettre avec son fils sous la direction du grand génie de l'Orient. Puis, lorsqu'il s'est fortifié dans ses désirs de perfection par les conseils de saint Chrysostome, il reprend le chemin de la solitude. Il se dirige avec son fils, le jeune Théodule, vers les montagnes noires, au delà du désert de Pharan. C'est là, dans cet immense désert, au milieu des plaines où règne un éternel silence, interrompu seulement une fois par les foudres du mont Sinaï, que saint Nil et son fils, vivant des produits sauvages et spontanés des montagnes, virent tout à coup leur solitude troublée par le bruit du schisme et des malheurs de Constantinople, et par la nouvelle de l'expulsion violente de saint Chrysostome, leur guide, leur père.

L'âme de saint Nil en fut transpercée de douleur. Il avait aimé les fils de l'empereur Théodose; il pensa que sa voix serait entendue d'Arcadius. Il n'hésita donc point à rompre le silence auquel il avait consacré le reste de ses jours. Il prend l'affectueuse autorité d'un père; et, dans deux lettres énergiques qu'il adresse à l'empereur, il le rappelle à ses anciens sentiments de religion, de sagesse et de justice.

« Comment, Seigneur, lui dit-il dans la première, pou-
« vez-vous espérer voir jamais votre capitale délivrée et
« des tremblements de terre et du feu vengeur du ciel,
« lorsque le crime y règne en souverain, et que le vice y
« marche le front levé, se rit sans pudeur de la sainteté
« des lois, et se fait un jeu de votre puissance et de vos
« menaces? Comment pouvez-vous compter sur les béné-
« dictions divines, après que l'on a banni de son bercail
« le pasteur, le bienheureux évêque Jean, la colonne de
« l'Église de Jésus-Christ, le flambeau de l'Évangile et
« la trompette du royaume terrestre du Sauveur? Et vous
« voulez que je soutienne, par mes prières, cette ville de

« Constantinople, ébranlée jusque dans ses fondements « par des fléaux, instruments de la colère céleste ! Mais « que peut-elle espérer du ciel, si ce n'est le terrible châ- « timent de ses foudres vengeurs ? Hélas ! pour moi, j'ai « l'âme desséchée et brûlée par le feu de la tristesse. Mon « esprit est agité dans les angoisses ; mon cœur est « abreuvé d'amertume et déchiré de douleur à la vue des « attentats qui se commettent dans Byzance. »

C'est un conseiller, c'est un père, un ami qui fait entendre ce langage sévère au chef de l'empire. Cette parole, pleine de chagrin et de larmes, eut la triste destinée de tomber dans un cœur impassible et sourd. Dans une seconde lettre, saint Nil prend encore en main la défense de saint Chrysostome. Cette âme angélique, qui s'est épanchée tout d'abord en laissant déborder toute l'amertume de son deuil, se souvient, cette fois, de son autorité paternelle sur le cœur égaré du faible et coupable Arcadius. Saint Nil fait appel à sa religion, à sa droiture. « Vous n'avez point eu de raison, lui dit-il, pour envoyer « en exil l'évêque Jean, la grande lumière du monde, le « bienheureux pasteur de l'Église de Byzance. Vous avez « trop légèrement ajouté foi, dans votre droiture, aux « récits passionnés et menteurs d'évêques insensés ; or, « faites pénitence, seigneur, de ce crime qui cause à l'É- « glise de Constantinople un irréparable malheur. Car « elle pleure son pasteur, elle pleure cette parole resplen- « dissante et ses instructions si pures et si saintes : elle « les pleure, hélas ! sans aucun espoir de retour. »

A ces deux lettres, empreintes d'un sombre sentiment de douleur et de tristesse, en succèdent deux autres, dans lesquelles l'âme ulcérée de saint Nil, ne pouvant faire révoquer l'inique sentence d'exil portée contre saint Chrysostome, s'efforce, du moins, de ramener en sa faveur l'opinion publique. Il lui donne le plus chaleureux témoignage de son respect, de son estime et de sa vénération.

« L'envie, écrit-il à Sévère, homme considérable ayant

« autrefois rempli les fonctions de consul, l'envie a rongé « de chagrin le cœur de quelques évêques, à la vue de la va- « leur incomparable d'un homme de Dieu, de Jean, évêque « de Constantinople, le vrai flambeau du monde entier. « Leur aveugle passion a cru pouvoir se jouer impuné- « ment de la crainte des vengeances célestes. Ils ont fait « tomber dans leurs piéges la piété simple et naïve de « notre auguste empereur. Ils l'ont armé contre la justice « et l'innocence; ils l'ont forcé, par leurs manœuvres, à « porter, contre un homme divin, une sentence d'exil. « Mais puisque, entraîné par sa faiblesse, Arcadius a, « malgré lui, prêté complaisamment l'oreille à ces êtres « corrupteurs, à ces pasteurs contagieux, il est juste qu'il « s'entende infliger le reproche sanglant du prophète : Ce « prince a serré la main à l'homme de corruption et de « pestilence.

« Cependant, après l'expatriation du juste, le plus « grand nombre de ses persécuteurs a rendu compte de « tous ces infâmes attentats au tribunal de la justice di- « vine; ils ont confessé leur crime, avec larmes et gémis- « sements, et leur pénitence publique a rendu témoignage « à l'innocence de l'homme de Dieu. »

Lorsque saint Nil écrivait à Sévère ces consolantes paroles, il était bien loin de penser qu'une catastrophe terrible fût imminente; il ne s'attendait point à ce que la mort vînt bientôt mettre un terme à toutes les manœuvres, à tous les complots, et compléter le triomphe des conspirateurs.

Cette intervention énergique d'un saint, d'un homme puissant en œuvres, était bien capable de donner l'éveil aux consciences; elle fit une profonde impression sur l'esprit de l'empereur Arcadius. La main de Dieu s'était appesantie : tout l'empire était en deuil; la famille impériale avait supporté les coups les plus cruels de la justice de Dieu, dans la personne de l'impératrice; enfin, l'empereur, entouré de l'obsession absorbante des schismatiques,

qui lui tenaient constamment un bandeau sur les yeux, ne pouvait s'empêcher, cependant, de reconnaître que Dieu lui-même avait daigné parler en faveur de l'innocence, et que la justice, si longtemps jouée et méconnue, réclamait, à la face du ciel, une grande réparation. Mais il ne suffisait pas de le comprendre : il fallait aussi le courage nécessaire pour donner force et raison à la conscience publique. Ce courage, l'empereur l'eût eu peut-être, s'il eût pu secouer le joug de ses mille tyrans; mais Sévérien, Acace, Antiochus étaient là, toujours acharnés, toujours inflexibles; ils étaient là, réprimant tout sentiment d'équité dans le cœur d'Arcadius, arrêtant toute bonne pensée, étouffant toute bonne résolution et luttant contre Dieu même. Le faible empereur, qui ne pouvait ni s'en sauver, ni les vaincre, en gémit, retomba dans son insouciance et lâcha toutes les rênes à la persécution.

Mais pendant que la patience héroïque de saint Chrysostome étonnait le monde, pendant qu'il marchait résolûment et sans se plaindre dans la dure carrière des martyrs, et qu'il cherchait, mais sans empressement, à se couvrir contre ses ennemis de l'égide toute-puissante des successeurs de saint Pierre, Rome, qui ne pouvait entendre que faiblement les gémissements et les sanglots étouffés des victimes, entendit, du moins, les cris de triomphe des persécuteurs. Ce fut Théophile lui-même, l'instigateur du schisme, qui vint le premier déposer aux pieds du souverain Pontife le témoignage officiel de l'attentat dont il s'était rendu coupable. La situation était grave, le péril évident; il fallait une solution catégorique et prompte : Théophile l'avait compris.

Saint Chrysostome déposé, de quel côté se trouvait l'Église? Telle était la question en face de laquelle s'étaient placés les conjurés. Cette question réclamait une solution radicale, solution qui ne pouvait émaner que d'une autorité sans appel. Il fallait donc déposer toute cette affaire au pied du tribunal de Pierre, de l'organe vivant de

l'Église, du vicaire et représentant de Jésus-Christ. Il fallait tout mettre en œuvre pour le tromper par de fausses apparences; il fallait amonceler les mensonges, entasser les faits, et lui dire : C'est nous qui sommes les membres fidèles de votre troupeau. Mais ici les conspirateurs n'avaient plus à compter sur les manœuvres tortueuses de la calomnie; ils n'avaient plus affaire au faible Arcadius. Le chef de l'Église les accueille et les contemple avec ce regard qui perce le voile de la ruse et qui va chercher la vérité jusqu'au fond de la pensée, car il a reçu les promesses éternelles de l'infaillibilité. Les cabales de l'enfer deviennent impuissantes contre sa droiture. Le souverain Pontife ne pouvait donc soutenir, dans cette circonstance, que ses véritables frères; il ne pouvait étendre sa protection paternelle que sur ses vrais enfants. Théophile était obligé de lui soumettre sa cause : il ne pouvait donc point échapper à la nécessité de se faire juger par la justice elle-même. Il allait forcément entendre prononcer contre tous ses méfaits une sentence de condamnation. Il le pressentait, il en avait l'âme tourmentée; mais son heure était venue : il n'y pouvait plus échapper.

Il écrit au souverain Pontife, pour lui donner connaissance de la tenue du concile de Constantinople et de la déposition de saint Chrysostome. Il croit devoir prendre dans ses lettres le ton et l'ascendant d'une autorité confiante et rassurée. Il ne saurait admettre, de la part du saint Père, la moindre crainte ni le moindre soupçon à l'endroit de l'exactitude de ses allégations et de la justice de sa cause. Pour écarter même la possibilité d'un échec, il parle avec l'assurance de la force et toute la liberté que donne le bon droit. Il écrit seul, comme capable de couvrir de son prestige et l'autorité des Pères du concile, et le concile lui-même tout entier. Il ne daigne ni se donner la peine d'exposer les motifs sur lesquels est basée la condamnation de saint Chrysostome, ni même s'imposer le devoir de donner place, dans son rapport, aux noms des

évêques par le suffrage desquels la sentence a reçu sa sanction obligée. Il se croit assez fort pour que l'on doive s'en tenir à l'intervention de sa seule autorité. Cet homme, plein d'orgueil, devait tomber misérablement dans ses propres piéges.

C'est le pape Innocent Ier qui tenait alors le sceptre du royaume terrestre de Jésus-Christ dans la chaire du prince des apôtres. Il reçoit avec égards et charité le lecteur d'Alexandrie, qui vient se présenter au nom de Théophile et s'acquitter du message important dont il est chargé. La circonstance était grave et solennelle; les églises d'Orient, honorées de la présence du berceau de Jésus-Christ, venaient officiellement s'incliner devant la pierre angulaire, et réclamer du chef de l'apostolat chrétien une sentence paternelle d'approbation.

Le souverain Pontife ouvre à ses frères et son cœur et ses bras. Mais, à la lecture des lettres de l'évêque d'Alexandrie, il ne peut dissimuler sa surprise; puis à la surprise succède un sentiment amer d'indignation. La hauteur arrogante de Théophile lui fait comprendre que ce n'est point l'humble charité de Jésus-Christ qui l'inspire. Cet homme, l'un des premiers patriarches de l'Orient, lui semble jeté, par un orgueil satanique, bien loin des traditions primordiales de justice et d'humilité, léguées par le Sauveur à son Église. Il s'étonne de ce que, dans une question fondamentale de discipline, il ose parler seul en son propre nom.

Le saint Pontife ne peut s'empêcher de gémir à la vue d'une présomption qui s'abstient de toute explication, sur les puissants motifs qui pouvaient seuls motiver une décision aussi grave de la part d'un concile; d'un orgueil qui se pose en face d'une décision capitale portée au nom de l'Église et de Dieu; d'une arrogance, enfin, qui défie toute investigation, qui se met au-dessus de toute censure, qui tient dans l'ombre du silence et de l'oubli les noms de ses complices, et qui, foulant aux pieds tout sentiment de pu-

deur, substitue son autorité personnelle et sans rivale aux formalités essentielles prescrites par les lois. L'Église avait entouré de formalités sérieuses les complications de ce genre, dont la gravité pouvait exposer l'innocence même à de grands et nombreux dangers. Elle voulait ainsi frapper d'impuissance les cabales et les passions des partis, afin d'assurer toujours la protection des faibles et le triomphe de la justice.

Théophile était un homme capable mais pervers; il avait pensé pouvoir fouler aux pieds toutes ces règles émanées du gouvernement le plus sage du monde. Il cherchait à couvrir du voile impénétrable du mystère toutes les manœuvres de la conjuration, toutes les énormités de ses intrigues, afin que l'œil investigateur du juge souverain ne pût arriver jusqu'à plonger dans le dédale et sonder la profondeur de sa perversité.

Mais l'aveuglement du cœur et l'aberration de l'esprit sont deux rejetons gangrenés de l'orgueil, presque fatalement inséparables. Théophile s'était trompé. Le souverain Pontife ne pouvait point être sa dupe. Il le vit à découvert et dans toute sa nudité, même à travers le voile obscur dont il cherchait vainement à couvrir ses pensées les plus intimes et ses desseins les plus secrets. Il ne lui fit aucune réponse : il avait entrevu toute la vérité. La paix de l'Église le mettait dans l'obligation de s'en tenir strictement à la réserve du silence. L'affaire en litige avait remué toutes les provinces de l'Orient : l'univers entier en avait déjà reçu les premières atteintes; la prudence lui conseillait donc d'attendre que des renseignements certains vinssent apporter l'évidence dans une affaire d'une énormité criante, que l'on s'efforçait d'entourer d'un nuage ténébreux. Son attente ne fut point de longue durée.

Un diacre de Constantinople, Eusèbe, se trouvait alors à Rome pour hâter l'expédition de quelques affaires relatives à l'Église d'Orient. Indigné de l'audace de Théophile et des schismatiques, il sollicite, avec une anxiété doulou-

reuse, une audience du souverain Pontife, qui lui permette de se faire entendre. Admis près du chef de l'Église, il lui présente une requête motivée, dans laquelle il le conjure de suspendre son jugement dans l'affaire de la déposition de saint Chrysostome. Cette requête ne pouvait manquer de recevoir un favorable accueil, car le cœur du saint Pontife Innocent I[er], par un pressentiment qui lui venait sans doute de sa communication immédiate avec le cœur de Dieu, se sentait ému d'une compassion surnaturelle pour un frère qu'il avait vu tomber, sans pouvoir le soutenir dans sa chute.

Eusèbe lui donne l'assurance qu'en peu de temps on pourra le mettre en mesure de révéler au grand jour et de flétrir de son improbation paternelle tout l'horrible mystère de la conjuration.

Trois jours après, en effet, on voit arriver en Italie quatre évêques catholiques attachés à la cause de saint Chrysostome; c'étaient : Pansophius de Pisidie, Pappus de Syrie, Eugène de Phrygie et Démétrius de la deuxième Galatie. Ils étaient porteurs de la première lettre du saint. C'étaient des hommes d'une vertu longtemps éprouvée et d'une foi sincère. Avec la lettre de saint Chrysostome ils en apportaient deux autres à l'Église de Rome, dans laquelle, disent les historiens, on supposait un concile assemblé pour examiner l'affaire de Constantinople.

La lettre de saint Chrysostome portait l'adresse d'Innocent I[er]. Des deux autres lettres, l'une était écrite au nom des quarante évêques qui s'étaient réunis pour soutenir, contre les cabales de Sévérien, d'Acace et d'Atticus, le pasteur légitime de l'Église, et l'autre était envoyée par le clergé de Constantinople; ces trois lettres relataient les mêmes faits avec une précision remarquable, et présentaient entre elles une parfaite conformité.

Vénérius, évêque de Milan, successeur de saint Ambroise, et Chromace, évêque d'Aquilée, étaient également informés des scandales qui venaient de couvrir d'un crêpe

funèbre l'église métropolitaine de Constantinople. C'était à la fois justice et nécessité que cette notification des crimes et des malheurs qui faisaient monter la rougeur au front de l'Église universelle, dont le cœur et les yeux s'émeuvent et pleurent des péchés et des souffrances de tous ses enfants.

Saint Chrysostome n'avait pu se résoudre, malgré sa résignation et son amour pour les souffrances, à laisser peser sur lui, sans aucune protestation, la diffamation qui devait résulter du triomphe des schismatiques. D'ailleurs, il sentait arriver les signes précurseurs de sa dernière heure. Pouvait-il consentir à terminer ses jours dans l'exil, en laissant à son nom la tache d'infamie dont on avait voulu le flétrir? Pouvait-il accepter le moindre doute sur son union de foi, de sentiments, d'espérances et d'affection avec le chef vénéré de l'Église universelle? Pouvait-il, enfin, consentir même seulement à paraître attendre patiemment le terme de son existence, en dehors du bercail de Jésus-Christ, de ce bercail à l'honneur duquel il avait consacré ses travaux, sa santé, ses veilles et toute sa vie?

S'il fût resté contemplateur impassible du déshonneur dont on s'efforçait de souiller à jamais sa mémoire; si tout son être n'eût tressailli d'une légitime et sainte indignation à la vue de l'opprobre éternel que l'on voulait attacher à son nom; s'il eût consenti, dans l'inertie d'une lâche insouciance, à laisser marquer sa dépouille mortelle et sa tombe du signe honteux qui signale au mépris public les restes malheureux d'un prêtre condamné, quelle bouche eût jamais, parmi les hommes, osé prendre sa défense? Quel représentant de Dieu, dans le lieu saint, eût jamais osé prononcer son nom?

Il devait donc parler, parler avec toute l'énergie et toute l'autorité que donne l'innocence; sa conscience, son honneur et celui du sacerdoce lui faisaient une rigoureuse obligation de protester contre la haine implacable, qui ne

devait cesser de le poursuivre et de le frapper que lorsque ses restes inanimés seraient descendus dans la tombe.

Animé de ces sentiments, il n'avait point attendu son départ ni son arrivée à Cucuse, pour réclamer avec instance l'intervention directe de l'autorité spirituelle du successeur de Pierre. Il l'avait conjuré de refuser toute approbation à la sentence réelle d'excommunication dont il avait été flétri. Mais, en même temps qu'il demandait aide et secours, il appelait l'attention du chef suprême des chrétiens sur les procédés des amis de Théophile et sur les actes du conciliabule de Constantinople. Le souverain Pontife lui répondit à lui, prêtre sans tache et membre brisé du corps mystique du Sauveur. Mais il répondit avec une admirable sagesse; il admit son innocence, sans donner prétexte à l'exaspération de ses ennemis.

Il ne pouvait, en effet, ni donner son approbation à l'injuste procédure des schismatiques et refuser sa communion au saint persécuté, ni rompre immédiatement toute communication avec les coupables, sans les avoir soumis aux formalités judiciaires établies par la discipline de l'Église. Dans cette situation, Innocent sait parler à la fois comme un père et comme un saint. Dans sa lettre, il donne par honneur la première place au nom de saint Chrysostome.

« A notre frère bien-aimé, l'évêque Jean, Innocent, salut.

« Bien que le juste ait pour apanage un droit imprescriptible à toutes les faveurs du ciel comme à toutes les « bénédictions divines, nous nous croyons cependant, nous « les apôtres de la patience, dans le devoir d'ajouter à ces « faveurs l'expression écrite de notre sympathie particulière, que nous vous adressons par les mains du diacre « Cyriaque, notre bien-aimé fils.

« L'opprimé, succombant sous les coups de la scélératesse qui deverse l'injure, ne doit point trouver en elle « plus de puissance pour lui broyer le cœur, qu'il ne doit

« posséder, dans la pureté de sa conscience, de force et de « motifs d'espérance et pour sa consolation présente et « pour le zèle de ses défenseurs.

« Mais est-ce à vous, docteur et pasteur de tant de « peuples, qu'il appartient de recevoir des enseignements « et d'écouter les leçons de la faiblesse ; à vous, le soutien « des forts, le précepteur et la lumière des justes ; à vous, « qui fortifiez leur âme dans l'héroïsme de la patience, et « qui leur enseignez les traditions célestes de force et de « persévérance, même au milieu des plus affreux tour- « ments ?

« Dans votre malheur, votre conscience doit être pour « vous comme une roche immobile au milieu des laves « brûlantes que les volcans de l'iniquité roulent sans cesse « contre vous ; car la conscience qui ne serait point victo- « rieuse de ce torrent de flammes dévorantes, laisserait « planer contre sa force et même contre sa foi de terribles « soupçons, qui trahiraient le secret de leur insuffisance. « En effet, celui qui s'appuie sur le cœur tout-puissant de « Dieu, puis sur l'intégrité de sa conscience, doit être « toujours et partout vainqueur ; il se rit également de « tous les fléaux et de tous les genres de souffrances. Le « cœur juste et bon peut être exercé, battu par les cala- « mités de ce monde, mais découragé, vaincu, terrassé : « jamais.

« Le code sacré de la parole divine forme et maintient « autour de son âme un rempart infranchissable ; il lui « présente les exemples des justes que nous exposons « chaque jour à la piété du peuple chrétien. Nous y con- « templons nos Pères, accablés, déchirés, broyés sous le « pressoir, et livrés à toute la douleur des plus intolé- « rables tortures, et c'est par ce chemin sanglant, que « nous les voyons s'élever à la couronne glorieuse réser- « vée au martyre.

« Ah ! que votre charité, bien-aimé frère, ne cherche « que dans votre conscience éclairée du ciel, un adoucis-

« sement à ses douleurs et la consolation que donne l'in-
« nocence. Vous combattez sous l'œil affectueux du Sau-
« veur ; prenez confiance ; votre conscience droite et pure
« vous conduira jusqu'au port, au séjour éternel de la
« paix. »

Cette réponse est empreinte du caractère auguste de modération et de charité que Dieu ne cesse d'imprimer à tous les chefs suprêmes de son Église. Innocent admet implicitement la possibilité d'une erreur malheureuse ; mais il ne repousse de sa communion ni l'un ni l'autre parti. Bientôt il s'éloignera davantage de Théophile et des siens pour se rapprocher de saint Chrysostome ; il réprouvera comme irrégulier le prétendu concile de l'évêque d'Alexandrie. Il n'hésitera plus à déclarer à la face du monde entier que la cause du saint ne peut être instruite et jugée que par un concile non suspect, composé d'évêques des deux empires d'Orient et d'Occident. De ce concile général seront également exclus les amis et les ennemis de Théophile et de saint Chrysostome. Car il est évidemment impossible d'obtenir des deux partis un jugement équitable, qui ne soit entaché d'aucun caractère de partialité.

Ainsi la vérité se fait jour à Rome, à mesure que les témoignages, les renseignements et la lumière arrivent. Mais l'erreur et la passion de leur côté ne se laissent point aller à la présomption d'une dangereuse sécurité. Dans cette lutte terrible, elles font preuve d'une activité, d'une énergie et d'un acharnement, qui ferait douter du triomphe de la justice et de la sainteté si Dieu même ne combattait ostensiblement pour elles.

La réponse du souverain Pontife à saint Chrysostome, qui faisait espérer, et semblait même commencer une juste réparation, n'était pas encore parvenue à Constantinople qu'une tentative nouvelle était faite par Théophile auprès d'Innocent Ier, pour égarer sa justice et l'entraîner dans le parti de la conjuration.

Peu de jours en effet après le départ des lettres du chef de l'Église, on annonce à Rome l'arrivée en Italie d'un prêtre de l'évêque d'Alexandrie, nommé Pierre, et du diacre Martyrius du clergé de Constantinople.

Ils venaient déposer au pied du tribunal incorruptible d'Innocent Ier une nouvelle déclaration du patriarche d'Alexandrie et quelques actes du conciliabule du Chêne. C'était bien moins un acte de soumission à l'autorité du successeur de saint Pierre, qu'une nouvelle et grossière insulte au pouvoir qui représente sur la terre la perpétuité de la mission du Sauveur. Car ces actes et ces lettres, en effet, n'étaient qu'un piége tendu maladroitement au chef de l'Église. Théophile et les siens voulaient à tout prix le rendre solidaire de leur iniquité. De ce message et de ces communications il résultait que l'évêque Jean avait été condamné par un concile régulier de trente-six évêques, dont vingt-neuf appartenaient au patriarcat d'Égypte.

Qui n'eût été tenté de s'incliner devant un tel témoignage ? Quelle résolution, quelle force n'eût fléchi sous le poids accablant d'une telle autorité ? C'est un patriarche, et trente-six évêques qui, réunis au nom de l'Église de Jésus-Christ, prononcent avec maturité contre un de leurs frères une sentence de déposition. Si le successeur du chef des apôtres n'eût été qu'un homme dans le gouvernement de la société chrétienne, s'il n'eût eu pour source d'inspiration que la prudence et la sagesse de l'homme, eût-il pu s'empêcher d'accueillir avec respect une décision appuyée sur l'honneur et la foi de tant d'évêques ses frères ? Mais Innocent n'était pas seulement un homme ; il était aussi l'envoyé de Dieu, le vicaire infaillible de Jésus-Christ. Il avait pour mission de démasquer l'erreur, de déjouer les manœuvres de la ruse et de confondre l'infamie. Il avait reçu, comme saint Pierre, le mandat divin de redresser les écarts de la faiblesse, de paître le troupeau, de garder le bercail, et d'éclairer la bonne foi de ses frères égarés.

Au premier aspect il est frappé par les apparences de

sincérité du conciliabule ; mais à la lecture des lettres de Théophile et des actes de l'assemblée, les nuages se dissipent, le voile tombe, et la vérité brille à ses yeux dans tout son éclat. Il voit que les accusations entassées contre saint Chrysostome, portent un caractère de futilité, de mensonge et d'acrimonie qui révèle des transports mal comprimés de vengeance et de haine. On avait semblé redouter l'influence de la lumière et le cri tout-puissant de la vérité. Le saint évêque, en effet, avait été condamné sans défense possible. Il n'avait entendu ni les témoins à sa charge, ni les imputations apportées contre lui. Ses ennemis s'étaient mis en mesure de pouvoir jouer avec sa tête, sans qu'il lui fût permis de la sauver, en présentant devant une assemblée impartiale l'explication de tous les actes de sa vie et ses moyens présents de justification.

Le représentant de la miséricorde et de la justice ne pouvait éprouver qu'un frémissement spontané d'indignation, comme Daniel en présence des vieillards de Babylone ; il ne pouvait que manifester sa douleur et ses sentiments de réprobation contre la perversité des conspirateurs et l'irrégularité de leur procédure. Mais la situation lui parut pleine de périls. Il ne pouvait ni délaisser la cause de l'innocence, ni blesser trop vivement l'orgueil de Théophile. Cet homme, extraordinaire dans son intelligence, dans ses vertus comme dans ses vices, pouvait tomber dans les plus déplorables excès. Les perplexités du saint Pontife étaient terribles : il fallait sauver saint Chrysostome, sans perdre pour l'éternité l'âme de son persécuteur.

D'ailleurs, sous plus d'un rapport, Théophile avait souvent bien mérité de l'Église. Homme d'initiative, de résolution et d'énergie, il se tenait toujours à la porte du bercail de Jésus-Christ pour le défendre; il était sans cesse sur la brèche; il prenait toujours sa place aux postes avancés. dans les combats de la foi; dans plus d'une circonstance il s'était attiré les justes éloges de saint Jérôme.

Le souverain Pontife devait donc ménager cette grande intelligence, si souvent sacrifiée au service d'une grande passion. Il lui fit cette fois une réponse; mais une réponse pleine de miséricorde, de mansuétude, de sagesse et de résolution.

« Théophile, bien-aimé frère, lui dit-il, nous vous te-« nons toujours dans notre communion, vous et notre « frère, l'évêque Jean, ainsi que nous l'avons déclaré « dans nos lettres précédentes. Nous nous empresserons « toujours de vous adresser nos lettres et nos encoura-« gements, toutes les fois que votre cœur vous amènera « vers nous et que vous nous écrirez vous-même.

« Mais dans les affaires présentes, après mûr examen « des faits, des péripéties et des tristes conséquences de « ce déplorable conflit, tant qu'un jugement régulier ne « sera pas venu confirmer votre sentence, il nous est im-« possible de repousser à la légère l'évêque Jean de notre « communion. Si vous avez confiance dans la régularité « du jugement que vous avez rendu, dans la droiture « de vos intentions, et dans la légitimité de la sentence « de déposition que vous avez portée, venez vous pré-« senter au prochain concile, par lequel, avec l'aide de « Dieu, nous ne tarderons pas à rétablir et consolider la « paix de l'Église. Là vous devez offrir aux Pères réunis « l'explication de votre procédure, et démontrer l'exacti-« tude et la vérité de vos accusations, conformément aux « canons du concile de Nicée; car l'Église romaine ne « saurait reconnaître d'autres règles de discipline et de « foi. »

Cette lettre était d'une admirable prudence; elle contenait une réprobation manifeste des canons du conventicule hérétique d'Antioche, sur lesquels étaient basés les seconds chefs d'accusation qui servirent de prétexte à la déposition de saint Chrysostome.

Innocent renvoie avec cette réponse les deux émissaires du chef de la conjuration. « Priez, leur dit-il, en leur don-

« nant congé, faites violence à la miséricorde divine par « des macérations, des jeûnes et des prières; demandez-« lui d'effacer de l'Église les traces de la discorde et du « schisme, et d'y faire régner à jamais, la concorde, l'u-« nion et la charité. » Puis en qualité de chef suprême du troupeau de Jésus-Christ, il veut porter à lui seul le poids de la colère que Dieu s'apprête à faire peser sur son peuple; il se livre sans réserve aux pratiques de la pénitence la plus sévère et des austérités les plus accablantes, pour obtenir du Sauveur l'union, la paix et la prospérité croissante de son Église.

Mais de leur côté les schismatiques ne s'abandonnaient point à la nonchalance d'une stérile inaction. Jésus-Christ lui-même a signalé l'énergie féconde et l'activité contagieuse du génie du mal parmi les hommes. Après l'Homme-Dieu, la sainteté, l'apostolat lui-même peuvent en faire l'aveu ; le parti de la passion et de l'erreur se tient presque toujours en mesure de puiser dans le feu qui le dévore une énergie brûlante, dont ne saurait faire usage le parti de la justice et de la vérité. Mais, dans son infériorité relative, il est néanmoins un devoir auquel sait toujours obéir le parti protecteur de l'innocence; c'est celui de ne point se contenter d'opposer à la persécution une manifestation stérile d'indignation et d'horreur. Sa mission est d'affronter sans crainte et de prendre corps à corps le parti de l'injustice et de l'anéantir ou de le réduire au silence. La lutte est toujours longue et terrible ; mais Dieu préside au combat. Le triomphe définitif du bon droit ne saurait faire l'objet d'un doute.

Tels furent à Constantinople l'attitude, les travaux et le but constant des amis de saint Chrysostome. Ils furent un instant terrassés ; ils cédèrent à la tempête ; mais ils ne purent accepter pour toujours ni le succès insolent des conjurés, ni l'humiliation scandaleuse imposée à l'Église. Aussi, pendant que leur saint patriarche lutte contre la mort avec toute la force de sa constitution et toute l'éner-

gie de son courage, pendant que Théophile s'épuise en ruses, en détours, en démarches hypocrites, pour surprendre la bonne foi du souverain Pontife, vingt-cinq évêques catholiques échappés à la tourmente, se réunissent en concile dans une maison sûre de Constantinople. Ils délibèrent sur les mesures à prendre, pour écarter de l'Église la honte qui semble résulter pour elle de la perturbation et des malheurs présents. Un seul parti sûr, infaillible, se présente à leur pensée; c'est d'aller se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ.

Ils écrivent donc une lettre collective au chef incorruptible de l'Église. Ils lui racontent les excès, les sacriléges et les dévastations sanglantes des conjurés; ils exposent toutes les circonstances de l'expulsion violente de saint Chrysostome, son exil dans des contrées barbares et l'incendie miraculeux de l'église métropolitaine. Un prêtre courageux, Théotecne est chargé de franchir les mers, pour aller déposer ces justes plaintes aux pieds du père commun des évêques et des chrétiens.

Théotecne était un prêtre capable et dévoué. Son intelligence, sa ténacité, sa constance et sa circonspection étaient à la hauteur de son courage. Il accepte la proposition des évêques et prend des mesures pour s'assurer du succès complet de sa mission. Il entoure ses projets du voile du mystère, et quitte en secret les rivages du Bosphore. Dans son voyage, il se voit exposé sans cesse à mille dangers; mais rien ne saurait l'arrêter. Il arrive, après avoir échappé presque miraculeusement à des périls de toute nature, sur la terre désirée et protectrice de l'Italie. Rome se présente à lui, comme la patrie des saints; c'est l'asile protecteur de l'innocence, le temple de la paix, éclairé de l'auréole qui couronne la porte du ciel. Une main céleste le conduisait sans doute; car sa présence avait un caractère tout providentiel. Il entra dans Rome en effet quelques jours après le départ des députés de Théophile.

Ce message ne pouvait ajouter aucunes lumières à celles que possédait déjà le souverain Pontife ; mais il devait avoir pour résultat de prêter une force nouvelle au concert de témoignages qui préparait le triomphe de la justice et de la sainteté. Bientôt en effet on vit éclater la sollicitude paternelle et céleste dont Jésus-Christ a rempli l'âme de son représentant sur la terre. Le pape Innocent possédait toute la vérité ; d'un seul regard, il avait reconnu les vrais coupables ; et ce même regard avait mesuré toute l'étendue du danger. Dans cette perplexité douloureuse, le Sauveur avait daigné lui parler au cœur ; et ce cœur débordait d'anxiétés, d'afflictions et d'amertumes.

Il reçoit avec effusion le prêtre Théotecne, il lui donne des lettres de communion pour saint Chrysostome, et pour tous ceux qui n'ont pas rompu toute communication avec lui. Puis la douleur le suffoque ; ses yeux se remplissent de larmes ; et le père commun des fidèles, à la vue des maux incalculables de son Église et de son impuissance à les guérir, ne peut plus contenir le chagrin qui l'oppresse ; sa douleur et le trop plein de son cœur s'échappent en sanglots. Sa lettre à saint Chrysostome est humide de larmes, il le conjure de supporter avec courage tous ses malheurs, et de prendre patience. Il s'épanche avec ce véritable ami, qu'il n'a jamais contemplé des yeux du corps. Il avoue qu'il est impuissant pour lui porter aide et secours ; que des personnages redoutés tiennent la vérité captive, et que leur haute et toute-puissante intervention ne cesse de l'entourer d'entraves et de paralyser tous ses efforts.

Théotecne honoré des témoignages de bonté du chef de l'Église, était tout heureux des consolations qu'il allait porter à ses frères ; il s'imaginait avoir triomphé de tous les piéges des schismatiques. Il emportait cette confiance aux catholiques de Constantinople qu'il avait laissés dans l'abandon et la tristesse et qu'il était impatient de revoir.

Mais ils étaient loin tous d'arriver au terme de leurs perplexités.

A peine ce bon prêtre a-t-il quitté le seuil de la maison patriarcale et paternelle, qu'un petit homme est signalé, qui demande à parler au souverain Pontife. C'est Paterne, petit garçon moitié venu, de maigre et chétive apparence, mais artificieux, spirituel et méchant. Il se disait prêtre de l'Église de Constantinople. Paterne se glorifiait d'être l'irréconciliable ennemi de saint Chrysostome. Il l'attaquait sans cesse, et faisait de lui le point de mire de ses allusions, de ses railleries et de presque tous ses discours.

Il arrive à Rome porteur de lettres envenimées de calomnies de la part des principaux conjurés, Acace, Paul, Sévérien, Cyrin, Antiochus, et de quelques autres chefs de la cabale. Dans ces lettres, le saint patriarche est représenté comme l'auteur volontaire de l'incendie de la basilique de Sainte-Sophie et du palais du Sénat. Le pape, son concile et le clergé de Rome ne pouvaient être dupes de cet indigne mensonge. Il était de notoriété publique que le saint évêque, dans le célèbre concile des évêques fidèles qui s'efforçait de le soutenir contre les attaques et les calomnies des schismatiques, n'avait pas même cru devoir entreprendre sa justification contre cette inculpation mensongère.

Le souverain Pontife fut indigné de tant d'audace et de tant d'impudeur ; il ne vit dans cette accusation qu'une ignoble calomnie. Il jugea qu'une telle perversité ne pouvait recevoir de lui pour réponse que l'attitude de l'indignation et le silence du mépris.

Tous ces mensonges en effet mettaient en lumière de la part des conjurés une passion bien effrénée, une haine bien insatiable de vengeance. Ces êtres qui s'étaient fait de leurs excès une sorte de bien-être normal, prouvaient par leur audace imprévoyante qu'ils étaient prêts à faire arme de tout. Mais un parti qui n'a pour point d'appui que le mensonge, et qui ne peut compter pour assurer son suc-

cès que sur les armes de l'enfer, ne saurait en aucun cas être celui de l'Église du Sauveur des hommes. La cause de Théophile et des siens était donc jugée à Rome sur leurs propres témoignages, et toutes démarches ultérieures des évêques catholiques pour conjurer les terribles ravages de la persécution, n'étaient plus désormais de leur part qu'un acquit spontané de leur conscience, comme celles de leurs ennemis n'étaient que des efforts stériles et superflus.

A Constantinople cependant les évêques fidèles à saint Chrysostome, ignoraient cette conviction arrêtée dans l'âme du saint Père; ils vivaient toujours dans l'agitation et les terreurs de l'angoisse. Ils ne pouvaient pas consentir à laisser plus longtemps leur Église sous l'oppression intolérable des conjurés; ils ne pouvaient pas endurer plus longtemps leurs violences et leurs cruautés, sans faire entendre d'énergiques paroles de protestation et sans signaler au monde entier leurs souffrances. Leur amour pour l'Église leur mère, à laquelle ils avaient dévoué leur sang, leur faisait une obligation de tout entreprendre, et de travailler, même par le sacrifice de leur vie, à rétablir parmi leurs frères la concorde et la paix.

Aussi malgré les lettres collectives qu'ils avaient adressées à l'Église de Rome, plusieurs d'entre eux se crurent-ils obligés de payer de leur personne. Exposer leurs jours, affronter les orages et tous les périls des mers, entreprendre des travaux au-dessus des forces de la nature, tout cela pour eux semblait ne présenter que les conditions ordinaires et normales de la vie, quand l'intérêt de la société chrétienne se trouvait en danger. Sans calculer leurs ressources ni tenir compte de leur frêle santé, presque tous veulent s'aventurer à faire le voyage d'Italie, pour aller déposer aux pieds du souverain Pontife leur père, l'expression de leurs griefs, de leur confiance et de leurs malheurs.

Quelques jours en effet s'étaient à peine écoulés depuis

la déconvenue et le départ de Rome des envoyés de Sévérien et de leurs complices, lorsqu'on vit arriver Cyriaque, évêque de Synnade en Phrygie. Cyriaque, intelligence élevée et cœur droit, était lui-même persécuté pour son attachement à saint Chrysostome. Il n'était chargé d'aucune lettre ; il venait spontanément pour échapper à la poursuite des bourreaux de Théophile, et pour déposer le fardeau de sa douleur dans le cœur paternel d'Innocent Ier. Il expose au saint Pontife, qu'il s'est vu réduit à quitter sa maison, son Église et sa patrie, à mener une vie errante, à souffrir toutes les privations les plus cruelles, pour se soustraire à la rigueur d'une injuste loi. L'empereur Arcadius, aveuglé par la colère, avait fait invasion dans le domaine de l'Église. Par une condescendence indigne, en faveur des schismatiques, il avait, à leur requête, abaissé la puissance impériale, jusqu'à la compromettre dans une lutte sacrilége contre des évêques inoffensifs. Et cela, pendant que ses légions étaient en fuite, et que les armées barbares mettaient en déroute sur tous les points les armées romaines et forçaient les barrières de l'empire. Cyriaque annonce au chef de l'Église que l'empereur, dans un édit, frappe de déposition, et condamne à la confiscation de leurs biens tous les évêques que leur conscience empêche d'entrer en communication avec Théophile, Acace, Antiochus et Porphyre. Tel était le personnage tout-puissant qui s'opposait à ce que le pape Innocent Ier pût tendre la main à saint Chrysostome, pour le rétablir sur son siége.

Pendant que l'évêque Cyriaque accomplissait son long et périlleux voyage vers les rivages de l'Italie, saint Chrysostome, dans son exil, ne cessait de recourir à lui, de faire appel à son amitié, qu'il avait vue triompher de tant d'épreuves, comme un ami s'incline avec affection vers son ami pour épancher un chagrin qui l'oppresse. Mais Cyriaque ne pouvait l'entendre sur le frêle vaisseau qui le transportait en Occident. Le saint évêque le croyait

toujours à Constantinople; il ne pouvait ni s'expliquer son silence, ni supporter sans se plaindre le supplice d'une si grande privation. Il lui fit des reproches; mais des reproches affectueux comme sait en faire un généreux ami. Son erreur ne pouvait pas être de longue durée; il apprit bientôt son pèlerinage vers la ville éternelle, et s'empressa de le dédommager de ses plaintes, par des lettres de consolation.

Cyriaque eut lieu de se féliciter de son courage. Innocent Ier le reçut comme un fils malheureux et lui tendit affectueusement les bras. Il put quelque temps après quitter Rome, pour porter à ses frères un cœur embaumé d'espérances et riche de consolants souvenirs.

Pendant qu'il cheminait vers Constantinople, un autre ami de saint Chrysostome, Eulysius, évêque d'Apamée en Bithynie, arrivait aussi lui, près du successeur de Pierre et du tombeau des saints apôtres. Il apportait au saint Père des lettres de quinze évêques du concile qui s'était réuni pour soutenir la cause du saint patriarche et pour protester contre les excès de la conjuration. Dans cette guerre inexpiable de la passion sacrilége contre la justice et la sainteté, toute âme attachée à Jésus-Christ, tout cœur ami de l'Église éprouvait le besoin de monter sur la brèche pour y porter son contingent de force et d'énergie, contre les assauts de l'ennemi. Tel fut le sentiment qui s'empara de l'âme du saint évêque d'Apamée.

Lorsque cet homme de Dieu, répondant au mouvement intérieur inspiré par sa foi, se dirigeait vers Rome avec la tristesse du proscrit et la confiance du pèlerin, il s'arrêta pour prendre quelque repos dans la ville de Thessalonique. Là, lorsqu'il s'apprête à reprendre le chemin de son pèlerinage, il voit venir à lui, dans l'attitude de la douleur la plus profonde, un vénérable vieillard en cheveux blancs; c'est Anysius, le chef de cette église. Anysius veut aussi lui que sa voix presque éteinte aille porter jusqu'aux oreilles du souverain Pontife sa protestation

d'attachement à la juste cause; il veut encore, malgré ses années, prendre sa part dans le combat. Il charge Eulysius de déposer aux pieds du souverain Pontife et ses hommages d'enfant soumis et sa lettre, dans laquelle il retrace, avec toute la véhémence de son indignation, le brigandage effréné qui tient depuis longtemps sous son joug la ville de Constantinople.

L'évêque d'Apamée, fortifié de toute l'assurance de ce saint vieillard, poursuit avec plus de confiance son voyage vers le siége vénéré du prince des apôtres. Arrivé près du souverain Pontife, son premier soin est de lui remettre les lettres d'Anysius et des évêques.

Le récit de ces quinze évêques, n'était autre que celui de Cyriaque, de Théotecne et des autres envoyés. Il était dicté par le même sentiment, écrit avec la même franchise; il était simplement l'expression de la vérité. Le vieillard Anysius, avec la naïve confiance d'une âme éprouvée qui se sent toucher au seuil de l'éternité, déclare humblement qu'il s'abandonne à la direction du successeur de Pierre, et qu'il accepte sans réserve le jugement de l'Église romaine.

Un mois après Eulysius d'Apamée, arrive encore à Rome un autre proscrit; c'est Pallade, évêque d'Hélénople en Bithynie, intime ami de saint Chrysostome. A ce titre il devait être un objet spécial de haine de la part des persécuteurs. Aussi, chassé de son église, sans cesse poursuivi, traqué partout comme une bête fauve, se voyait-il réduit à vivre dans une affreuse détresse; les schismatiques ne lui laissaient aucun repos. Il menait une vie errante et malheureuse; il était poursuivi de province en province, de ville en ville, sans pouvoir s'arrêter longtemps en aucun lieu. La persécution parvint de la sorte à le pousser jusqu'en Italie. Il vint auprès du saint Père chercher un abri contre les recherches des agents de Sévérien, d'Acace et d'Antiochus; il n'était chargé d'aucun message. Il s'estimait trop heureux dans son malheur de

pouvoir seulement exposer au souverain Pontife les tribulations dont les évêques fidèles et l'Église d'Orient tout entière étaient accablés.

Il déclare qu'il s'est vu forcé de quitter son église déserte et désolée, et de prendre la fuite devant la fureur, les menaces et les violences des magistrats. Il retrace aux yeux du père commun des chrétiens les larmes des fidèles, la solitude des églises, les tortures endurées par les martyrs, et le deuil de toutes les provinces de l'empire; il présente un édit de l'empereur Arcadius, qui prescrit des mesures de la plus injuste rigueur. Aux termes de ce décret, quiconque se permettait de recevoir dans sa demeure un évêque, un clerc, un laïque, un enfant en communion avec saint Chrysostome, devait se voir immédiatement chassé de sa maison, laquelle était confisquée ou vendue au profit des schismatiques.

Ainsi l'Église d'Orient se courbait en gémissant sous une verge de fer. Les préceptes de Jésus-Christ et les saintes lois de la discipline ecclésiastique, avaient perdu leur autorité, leur force et leur prestige; le sceptre était à la force stupide, qui s'appuyait également sur les arrêts du prétoire, et sur l'épée des soldats.

Mais dans ces jours d'amère désolation, l'épouse de Jésus-Christ n'était point abandonnée; elle ne cessait d'envoyer à Rome ses athlètes et ses défenseurs. Après Pallade, Germain et Cassien arrivent eux aussi dans la ville sainte; ils viennent apporter d'autres faits, signaler d'autres horreurs, révéler d'autres infamies. Le prêtre Germain et le diacre Cassien étaient des hommes d'une grande vertu. Voués dès leur enfance à la perfection chrétienne, ils avaient passé toutes leurs premières années dans les austérités de la vie monastique; ils ne s'étaient jamais séparés. Ils s'étaient mis de part dans les peines et les consolations du pèlerinage de la vie; tous leurs jours s'étaient écoulés avec une sorte de délice, pendant que leurs cœurs se soutenaient, mutuellement enchaînés dans les liens

d'une sainte et perpétuelle intimité. Leurs goûts étaient les mêmes; les austérités et la solitude avaient pour eux le même attrait. Ils avaient entrepris ensemble le voyage d'Égypte; ensemble ils avaient visité les monastères et les laures qui peuplaient la Thébaïde et les montagnes de Nitrie, et qui plantaient partout des foyers de lumière et de vie au milieu des déserts.

Dès qu'ils connurent saint Chrysostome, une force invincible et surnaturelle les fixa près de lui, dans l'église de Constantinople. Le saint patriarche qui se connaissait en hommes, éleva Germain au sacerdoce et Cassien au diaconat. Il avait d'autres vues encore sur ces deux pupilles, dans lesquels il découvrait les éléments de deux apôtres et deux lumières pour l'Église. Il se disposait peut-être à les ordonner évêques, lorsque l'enfer effrayé l'arrêta. Tant d'affection de la part du saint évêque devait signaler naturellement ces deux hommes à la haine des schismatiques; aussi furent-ils exposés comme un point de mire aux coups de la persécution.

Mais après de longues et stériles perquisitions, au moment où l'on s'imagine les saisir, la main de Dieu les dérobe aux dangers qui les menacent et les conduit sans obstacles aux pieds du souverain Pontife. Ils lui remettent une lettre signée de tout le clergé de saint Chrysostome. Là ces deux cœurs, ulcérés mais soumis, exposent avec calme la violence et les maux inexprimables qu'endure l'Église d'Orient. Ils déclarent, après tous les autres, que leur patriarche a subi l'outrage d'une honteuse expulsion, qu'il n'a cédé qu'à la force armée, et que cet attentat inouï s'est accompli sous leurs yeux, à l'instigation d'Acace de Béroœ, de Théophile d'Alexandrie, d'Antiochus de Ptolémaïde, et de Sévérien de Gabales.

Ils présentent ensuite un état des meubles précieux, des vases d'or et d'argent, et des vêtements sacrés qu'ils ont livrés, sous l'empire de la violence, entre les mains des usurpateurs. Ils ont pour témoins l'infâme Stu-

dius, préfet de Constantinople, leur ennemi personnel, Eutychius, préfet du prétoire, Jean, comte des trésors, Eustathe, le questeur, et plusieurs fonctionnaires et tabellions. Ces hommes généreux peuvent ainsi réduire à néant l'infâme calomnie de concussion que des hommes sans pudeur n'ont pas rougi de faire peser sur saint Chrysostome.

La situation devenait de plus en plus grave pour le chef suprême de l'Église; et le devoir de parler et d'agir s'imposait à sa conscience avec tous les caractères d'une impérieuse nécessité. Devant cette nuée imposante de témoignages en faveur du saint patriarche persécuté, le pape Innocent I[er] ne pouvait plus, en effet, sans trahir la cause de l'innocence et de la vérité, se retrancher indéfiniment dans la réserve du silence. Dans une telle circonstance, vouloir se renfermer obstinément dans un système de temporisation et de neutralité, c'était accepter les faits accomplis, et pactiser, d'une manière implicite, avec les schismatiques; c'était laisser la carrière ouverte à toute la fougue des passions. De la part du vicaire de Jésus-Christ, une telle lâcheté n'était pas chose possible.

Innocent, du reste, avait déjà prouvé que sa sollicitude dépassait à cet égard l'attente même de ses frères persécutés; il s'était empressé tout d'abord d'écrire à saint Chrysostome une lettre affectueuse et paternelle. Il l'avait consolé, dans sa tristesse, avec tout l'amour d'un père, avec toute l'effusion de cœur d'un ami. Convaincu de son innocence, il l'avait porté par les plus puissants motifs à la résignation, à la patience, à l'abandon filial aux promesses divines. Il l'avait prié de ne se reposer que sur l'amour du Sauveur et sur le bon témoignage de sa conscience. Cette lettre avait été portée à Cucuse par Cyriaque, ami du saint, qui lui devait son élévation au diaconat.

Mais il restait à remplir, au cœur du souverain Pontife un autre acte de miséricorde et de justice. Vingt-cinq évêques avaient écrit. Ils attendaient, eux aussi, l'appro-

bation de leur constance, et les consolations du représentant du Sauveur ; ils avaient soif eux aussi, de la parole paternelle.

Le schisme avait scindé misérablement le clergé de Constantinople. La partie hostile à saint Chrysostome s'était laissée entraîner aux eaux du torrent ; elle avait respiré le vent de la révolte ; elle avait oublié les plus impérieux et les plus saints de ses devoirs, et dans son erreur elle s'était groupée confusément sous la houlette de l'usurpateur Arsace. Tandis que l'autre portion du clergé fidèle était demeurée plus ferme dans ses affections, et semblait plus éclairée dans sa foi ; rien n'avait pu l'ébranler ni la faire fléchir. Elle s'était attachée avec amour à la barque de l'Église, ainsi qu'à la mauvaise fortune de son évêque.

Innocent, le père commun, répond à cette fraction héroïque de son troupeau, laquelle, même au fort de la persécution, ne voulait entendre d'autres voix ni recevoir d'autres consolations que celles de son pasteur et de son père. Germain et Cassien avaient été les heureux messagers de ce troupeau ; leur tristesse et leurs larmes avaient ému le cœur du souverain Pontife, sur les malheurs de ses enfants, sur leurs besoins et sur leur détresse. Innocent, l'âme inondée d'amertume, ne peut plus contenir les sentiments divers qui l'oppressent et qui le torturent. Il annonce à ces infortunés que son cœur paternel, l'Église de Rome et tout l'Occident sont plongés dans un deuil profond à la vue de leur malheur. Que les évêques Démétrius, Cyriaque, Eulysius et Pallade sont venus au seuil des saints apôtres exposer la légitimité de leur cause et présenter le navrant récit de leurs longues souffrances. Il déplore avec indignation les maux incessants que l'on semble se plaire à perpétuer dans l'Église de Constantinople. Il réprouve et condamne le scandale de l'intrusion d'un évêque à la place du titulaire, pendant sa vie, et lorsqu'il ne s'est rendu coupable d'aucun méfait. Il flétrit

avec l'énergie d'une conscience indignée ce mépris éclatant des saints canons de l'Église. Il proteste que ces canons sont les seules lois de la société religieuse des chrétiens ; il déclare qu'il n'en reconnaît et que nul ne peut en reconnaître d'autres que ceux qui furent décrétés dans le saint concile de Nicée. Qu'enfin, aux termes du concile de Sardique, les canons que nous opposent les hérétiques, quand même ils seraient évidemment empreints d'un caractère remarquable de raison et de vérité, doivent être condamnés sans réserve, et rejetés du code sacré des lois ecclésiastiques. Il ajoute qu'il ne voit, quant à lui, d'autre remède à tant de calamités que la convocation immédiate d'un concile œcuménique ; que depuis déjà longtemps il appelle de ses vœux cette réunion des pasteurs de l'Église universelle ; mais qu'en attendant l'heure de la paix, il faut prier dans la fusion des cœurs, souffrir avec patience, et se confier avec l'abandon sans réserve de l'amour à la bonté paternelle de Dieu. Mais écoutons ses propres paroles :

« L'évêque Innocent, à tous les prêtres, diacres et « clercs, à tout le peuple de Constantinople soumis à l'au- « torité pastorale de l'évêque Jean, à nos frères bien- « aimés, salut.

« C'est avec une amère anxiété que nous avons pris « connaissance, dans les lettres que votre charité nous a « a fait parvenir par le prêtre Germain et le diacre Cas- « sien, des scènes de désordre et d'horreur dont vous « avez placé le sombre tableau sous nos yeux. Nous ne pou- « vons nous détacher de ce triste récit des difficultés et « des orages qui s'accumulent autour du flambeau de la foi « chrétienne. Mais à tous ces malheurs il n'existe qu'une « seule consolation efficace, celle de la patience et de la « résignation ; car notre Dieu ne saurait tarder à mettre « un terme à toutes ces épreuves. Oui, nos angoisses « auront de la part du ciel leur juste rétribution ; elles « seront pour nous un sujet de réjouissance infinie.

« Ce sujet infaillible de consolation, je le vois avec bon-
« heur dans les premières paroles de la lettre que votre
« charité nous envoie ; car vous rendez témoignage de
« votre fermeté constante au milieu des tribulations, et
« vous exposez les puissants motifs sur lesquels repose
« votre patience. Ainsi nous voulions vous adresser des
« paroles de confiance et de consolation, et nous les avons
« lues avec admiration dans la lettre où vous épanchez votre
« douleur. Il est donc bien incontestable que notre maître
« et Seigneur Jésus-Christ, ne cesse de dispenser à tous
« ses amis la lumière et la force célestes, pour les consoler
« dans leurs épreuves, par la vue qu'il leur présente de
« l'exemple des saints qui les ont précédés dans la dure
« carrière des souffrances.

« Quant à nous, nous sommes heureux de trouver pour
« nous-même, dans vos paroles, de puissants motifs
« d'encouragement, et de consolation particulière. Car le
« chagrin nous oppresse. Ce n'est pas seulement par un
« mouvement spontané de sympathie que nous prenons
« une si grande part dans vos afflictions ; c'est aussi par
« l'impression d'un stimulant et plus fort et plus intime.
« Ah ! nous sommes frappé, nous aussi, par les coups
« qui vous immolent, et le glaive qui vous transperce le
« cœur arrive tout sanglant jusqu'à nous.

« Qui pourrait en effet supporter, sans se sentir saigner
« le cœur, toutes les horreurs consommées par les mains
« des coupables ? de ces hommes dont le devoir et la
« mission avait pour but de sauvegarder le bienfait de la
« paix, et de se consacrer tout entiers à l'union des âmes
« dans les liens indissolubles de la charité chrétienne.

« Mais ils n'ont pas craint de briser le frein salutaire
« des lois ecclésiastiques. Ils ont chassé sans raison de
« leur église des prêtres innocents. Nous avons l'âme
« attristée surtout à la vue de l'injustice subie par notre
« frère, notre compagnon d'apostolat, l'évêque Jean, votre
« pasteur, condamné sans jugement, sans crime, et sans

« comparution devant aucun juge. Quel est donc cet « étrange et criminel arrêt? Quoi! pour rendre impos- « sible toute forme régulière de procédure, on chasse « les pasteurs! On substitue de nouveaux titulaires à la « place de ceux qui vivent encore! Comme si l'on redou- « tait que ces infortunées victimes ne fussent, par le seul « fait de leur présence dans leurs églises, en mesure de « présenter pour leur justification quelques mérites in- « contestés, ou ne fussent proclamés comme dignes d'é- « loges par quelques fractions de l'opinion publique! « Jamais une telle iniquité ne s'était rencontrée dans les « plus malheureux jours de l'histoire de nos pères! Ja- « mais l'Épouse du Sauveur n'avait vu ses enfants cher- « cher à lui faire monter autant de honte au front!

« Mais bien plus, l'histoire du passé nous présente la « condamnation des énormités qui nous affligent. Nos « pères, en effet, n'ont jamais permis de conférer l'ordi- « nation à des hommes destinés à s'implanter à la place « des titulaires vivants. Aucune ordination illégitime ne « peut arracher au légitime pasteur la dignité qu'il tient « du pouvoir et de la munificence de l'Église; car celui-là « ne saurait être évêque qui s'efforce de s'élever par une « injuste élection.

« Quant à l'observation obligée des lois de l'Église, « nous déclarons que l'on ne doit obéissance et respect « qu'aux règles et prescriptions qui furent portées par « nos pères dans le saint concile de Nicée. Car ces canons « sont les seuls, sur les matières en litige, que doive en- « seigner et faire observer l'Église universelle. Si d'autres « lois nous sont apportées qui soient en opposition avec « les décrets du synode de Nicée, et qui portent le cachet « d'une œuvre hérétique, qu'elles soient immédiatement « repoussées par les évêques catholiques; car les décrets « des conventicules de l'erreur ne sauraient jamais être « accolés aux décisions orthodoxes de l'Église de Jésus- « Christ.

« Non-seulement nous déclarons que l'on ne doit point « se conformer à des canons de cette nature; mais encore « nous exigeons que de tels décrets soient classés parmi « les élucubrations erronées du schisme et de l'hérésie, « ainsi que l'ont exigé les évêques nos prédécesseurs, au « concile de Sardique. Il serait moins désastreux, frères « bien-aimés, de méconnaître l'autorité des décisions « légitimes de l'Église, que de donner force et sanction à « des canons qui sont en opposition flagrante avec ses lois.

« Mais quelle mesure arrêter contre de tels désordres, « dans la situation présente? La seule qui nous paraisse « efficace, c'est d'avoir recours à l'examen synodal d'une « assemblée d'évêques. Nous en avons déjà proclamé « l'absolue nécessité. Cette assemblée, réunie au nom du « Sauveur, peut seule faire succéder la paix à la perturba- « tion, l'ordre à l'anarchie et le calme à la tempête.

« Pour pouvoir obtenir ces puissants moyens de pacifi- « cation, hâtons-nous de réclamer avec confiance de la « bonté divine et de la miséricorde de Jésus-Christ Notre « Sauveur, ce remède souverain pour toutes les calamités « qui nous accablent. Nous verrons alors tomber et ren- « trer dans le néant, toute cette délirante agitation que la « jalousie de l'enfer est venue provoquer parmi nous, « pour humilier par de cruelles épreuves, les pasteurs de « l'Église et tous les amis de Dieu. Demeurons toujours « forts dans notre confiance absolue et dans l'intégrité de « notre foi; nous pourrons alors tout espérer et tout at- « tendre de la bonté divine. Quant à nous, mettons en « œuvre toutes nos ressources et toutes nos influences « pour la convocation immédiate d'un concile œcumé- « nique, afin qu'il plaise à Dieu d'imposer silence à l'inso- « lence des factions. Attendons avec calme l'heure du « secours du ciel, et fortement appuyés sur l'inébranlable « rocher de la patience, sachons que Dieu saura tôt ou « tard, dans sa justice, assurer d'une manière complète « le triomphe du bon droit et de la vérité.

« Toutes ces calamités et tous ces désastres qui vien-
« nent nous frapper à la fois, nous les avons appris déjà
« des lèvres de plusieurs de nos frères, des évêques Dé-
« métrius, Cyriaque, Eulysius et Pallade, qui sont venus
« l'un après l'autre s'abriter sous l'aile tutélaire de l'Église
« de Rome, et qui fixés au milieu de nous, nous font
« encore jouir de la consolation et de la faveur de leur
« présence. »

Ainsi répondait au troupeau fidèle de Constantinople le souverain Pontife Innocent Ier. Ainsi se déroulaient en Occident les interminables et tristes péripéties de cette longue lutte, dans laquelle la vérité, par un suprême effort, commençait enfin à se dégager des entraves que le schisme et l'erreur avaient entassées, et par lesquelles ils semblaient l'avoir enchaînée à jamais.

En Orient, un autre spectacle plus consolant s'offrait à la vue des populations chrétiennes : saint Chrysostome continuait, sur ces rochers inaccessibles et déserts, le cours si malheureusement interrompu de ses travaux apostoliques.

Pendant qu'en Occident le crime et la haine se tordaient convulsivement dans tous les sens, pour affecter, aux yeux du chef suprême des chrétiens, les apparences de la justice, et finissaient par succomber avec honte au simple contact de la lumière et du grand jour, en Orient, la sainteté proscrite et persécutée ne fuyait le glaive de ses bourreaux ; que pour promener le flambeau de la lumière évangélique au milieu de peuplades ignorées, et faisait resplendir le zèle de l'apostolat chrétien du plus pur et du plus brillant éclat.

Partout ainsi s'accomplissaient, à l'insu des hommes, les desseins secrets de la miséricorde divine.

CHAPITRE XX

Lettres et travaux de saint Chrysostome à Cucuse.
Députation de l'Occident.

Ce fut une troisième période dans les travaux apostoliques de saint Chrysostome, que cette longue année d'exil, passée tout entière dans l'attente de sa réhabilitation ou de la mort. De même qu'autrefois son premier début dans la carrière sacerdotale avait été précédé de la méditation solitaire des vérités chrétiennes, afin de fortifier son âme et de la façonner aux épreuves de l'apostolat, de même, dans son exil, sa première sollicitude a pour objet d'assurer son cœur contre la défaillance ou le découragement, et de le fortifier à l'égal de celui de Jésus-Christ, en présence de l'éventualité trop certaine de son cruel et lent martyre.

Dans le premier épanchement de ses sentiments secrets et de ses prévisions sinistres, il laisse tomber de son style le plus beau chef-d'œuvre de consolation qui jamais ait honoré le cœur de l'homme, comme la plus vraie peinture des avantages inappréciables et des gloires sans taches de la douleur. Il y démontre et fait aimer, dans une série de preuves inattaquables, revêtues des vives images d'une imagination toute orientale, une vérité frappante de la foi chrétienne, la seule qui puisse répandre quelque charme sur les tribulations et les épreuves de l'humanité : c'est que l'homme ici-bas ne saurait avoir rien à redouter de

ses ennemis de la terre, que tous les maux de ce monde ne peuvent que s'arrêter à l'écorce extérieure, et ne sauraient jamais avoir la triste prérogative de pénétrer le centre de la vie et d'arriver jusqu'au cœur. Que l'enfant de Dieu, pendant son pèlerinage et dans la courte traversée de ce monde, ne peut rencontrer d'autre ennemi que lui-même; et que le seul malheur dont il puisse avoir à s'affliger, c'est l'offense faite à son créateur.

« Lazare était dans l'indigence, dit-il, et dans une indi-« gence cruelle. A ce malheur s'ajoutaient des infirmités « dégoûtantes, et plus intolérables encore que la faim. Ce « surcroît d'afflictions donnait à sa misère un caractère « horrible. Ajoutez encore l'absence de toute démonstra-« tion de sympathie, et la privation de toute assistance et « de tout secours, même de ceux qui ne sont provoqués « que par le sentiment de la pitié. Tout cela venait ag-« graver en lui l'horreur de la souffrance dans la misère.

« Chacune de ces calamités était pour Lazare bien dou-« loureuse en elle-même; mais toutes réunies, elles for-« maient un malheur sans égal, une flamme dévorante « qui consume, une douleur qui brûle et ronge les en-« trailles, un déchirement qui lacère le cœur, une tem-« pête dans laquelle l'âme s'engloutit et s'abîme, une four-« naise embrasée qui consume l'être tout entier.

« Et si l'on considère ce chaos de misère et de souf-« frances, cette série épouvantable de supplices, on voit « encore s'ajouter une autre source d'horreur; c'est l'exis-« tence auprès de ces angoisses de scènes insultantes, que « viennent offrir à côté de cette misère les festins et les « délices du mauvais riche.

« Eh bien! dans cette situation déchirante, qu'impor-« taient à Lazare les langueurs de la maladie, l'absence « de toute sympathie et de toute assistance de la part de « cœurs amis, la compagnie des chiens et le voisinage du « mauvais riche? Est-ce que le luxe effréné, l'orgueil et « l'arrogance de cet homme sans entrailles ont pu seule-

« ..ent faire passer un nuage sur le cœur et dans l'âme « vraiment sans tache de l'athlète glorieux de Jésus-« Christ? »

La conséquence est évidente, pour le saint évêque lui-même qui s'est fait volontairement l'émule du pauvre de l'Évangile. Qu'eut-il, en effet, pour lui de sympathie, lorsqu'il fut si misérablement chassé de la maison de Séleucie? Les chiens du mauvais riche vinrent, dit l'Écriture, lécher les plaies du pauvre abandonné; mais saint Chrysostome, expulsé pendant les ténèbres de la nuit, malgré l'épuisement causé par une fièvre brûlante, n'eut pas même l'avantage de jouir d'une semblable faveur.

Eh bien! qu'importe; s'il est abandonné de tout, et persécuté par les hommes ses frères, il se met en possession des bénédictions et de l'amitié divines, et conquiert des richesses et des délices pour l'éternité.

« Quelle fut, ajoute-t-il, la destinée du bienheureux « Paul? N'a-t-il pas ouvert son âme à l'invasion des tri-« bulations et des souffrances, comme on accepte l'abais-« sement d'un nuage qui nous apporte la rosée du ciel? « Quelle lésion en a souffert son âme? Toutes ces persé-« cutions n'ont-elles pas ajouté toujours un nouvel éclat « à sa couronne? Ne s'est-il pas constamment efforcé d'at-« tacher à son diadème les fleurons de la faim, de la nu-« dité, du froid et de la chaleur? N'en a-t-il pas rehaussé « la splendeur, par les plaies de sa flagellation, par le sup-« plice d'une lapidation cruelle, et par les tourments de « son immersion dans les profondeurs de l'Océan? mais « pourquoi, dira-t-on, voulez-vous nous étonner par l'hé-« roïsme de cet apôtre? N'était-il pas l'élu du Seigneur « Jésus-Christ?

« Eh bien! évoquons encore l'apôtre prévaricateur et « déicide. Judas ne fut-il pas aussi lui l'un des douze et « l'élu du Sauveur? Mais à quoi put lui servir d'avoir été « l'élu de Jésus-Christ et l'un des douze apôtres? Quel

avantage put-il retirer de sa priorité dans la carrière
« apostolique? Que lui valurent à lui la jouissance des
« mêmes faveurs que les premiers apôtres? Le privilége
« d'avoir puisé si longtemps à la source de la sagesse in-
« finie? L'honneur de s'être assis à la table du Sauveur lui-
« même, et de s'être nourri des aliments divins dont la
« seule pensée imprime l'étonnement et la terreur? Que lui
« revint-il de la puissance dont il fut investi de rendre la
« vie aux morts, de guérir les lépreux et de mettre en fuite
« les démons, les princes des ténèbres? Quelle influence eut
« sur son âme le bonheur inexprimable de la conversation
« et de la longue amitié du Sauveur? A quoi lui servirent
« tous ces avantages?

« A rien. Parce que l'esprit et le cœur étaient empor-
« tés et brûlés par le vent empoisonné des passions et du
« vice.

« Rien au monde ne peut donc causer de détriment à
« celui qui ne cherche pas à se nuire à lui-même; comme
« aussi rien ne peut apporter l'auréole du bonheur à celui
« qui ne veut tenter aucun effort pour s'arracher au pré-
« cipice et se placer dans la voie qui conduit au salut.

« L'ami de Dieu peut toujours reposer en paix à l'ombre
« de sa protection paternelle; les fléaux et les malheurs
« s'effaçeront devant lui comme le nuage devant la chaleur
« du rayon solaire, ou viendront expirer et disparaître à
« ses pieds. Non, non les difficultés inextricables de la
« vie, ni les variations et les obstacles qu'apporte l'insta-
« bilité des temps, ni le mauvais vouloir des puissances
« de la terre, ni les piéges de la ruse et de la malignité, ni
« la grêle et les orages enfantés par les misères de ce
« monde, ni le concert maudit de toutes les calamités qui
« viennent fondre sur les enfants des hommes, n'auront
« jamais le pouvoir d'ébranler dans ses sentiments et
« dans sa paix le cœur généreux, mortifié, vigilant et
« pieux qui s'est placé sous la garde de la miséricorde di-
« vine. Oui, sachez-le bien, celui qui ne veut pas lui-

« même se livrer au malheur, ne sera jamais victime des « désastres qu'entraînent toujours les épreuves, les fléaux « et les passions. »

Mais si, par le péché, son âme se laisse dérober aux bienfaits de l'amitié divine, s'il se trahit lui-même et s'il éteint, jusqu'à la dernière étincelle, toutes ses espérances de bonheur, il croule alors comme un édifice vacillant élevé sur le sable, et rien au monde ne peut venir ici-bas tempérer pour lui l'amertume des douleurs de la vie. Tout concourt à lui ravir pour toujours ses droits acquis aux biens infinis du ciel. Comme Judas, l'apôtre parricide, il arrive insensiblement et malgré tous ses efforts, à faire avant même d'entrevoir le port, un irréparable naufrage ; il tombe, il perd à jamais tous les titres qu'il avait acquis à la jouissance de la bienheureuse immortalité.

Une autre pensée, plus amère que son exil, agitait encore l'âme de saint Chrysostome; elle semblait même lui présenter sans cesse une coupe empoisonnée à laquelle il puisait une amertume qui troublait la sérénité de sa paix; c'était la pensée des scandales.

Il eût accepté tous les tourments; il les eût soufferts avec délices, si sa douleur n'eût été, comme celle du Sauveur, le résultat du crime de quelques-uns de ses frères. C'était, en effet, une perturbation scandaleuse, dans l'Église de Jésus-Christ, que cette haine incessante, acharnée, de prêtres et d'évêques égarés, contre le plus innocent de leurs frères et le plus généreux de leurs amis. Les restes presque inanimés du paganisme semblaient se réveiller, reprendre vie et tressaillir de bonheur, à l'aspect de ce nuage de honte qu'ils s'imaginaient voir monter au front et rembrunir la figure virginale de l'Épouse de Jésus-Christ. L'abattement et la consternation étreignaient, en effet, le cœur de toutes les populations chrétiennes du monde, et les éléments d'une noire tempête paraissaient assombrir et menaçaient de dérober un instant aux regards le beau ciel de l'Église.

« L'enfer jaloux, dit le saint évêque, l'a vue, cette « Église s'élever, belle, florissante, admirée, au-dessus « des ruines sous lesquelles il avait prétendu l'ensevelir « pour toujours. Il l'a vue se multipliant pour le bon- « heur des siens et pour l'expansion du règne des vertus « les plus belles. Il n'a pu contenir ses transports de « rage, en contemplant la défaite et la honte des vices et « la conversion inespérée des pécheurs. Il a frémi de « voir l'univers tout entier se lever à sa voix maternelle, « pour prêter l'oreille à ses divins enseignements.

« Dans sa fureur, il a mis en œuvre toutes les res- « sources et tous les engins de son horrible demeure, pour « soulever la fange qui s'était accroupie au fond de l'élé- « ment bourbeux de la société chrétienne, afin de l'ame- « ner à la surface et de troubler ainsi l'inviolable sérénité « de l'Église. Pour lui jeter au visage un stigmate de « honte, il a fait monter la passion jusqu'au cœur de ses « amis; il a poussé ses ennemis à la colère; il a réuni « dans un même complot, dans une même conjuration, les « clercs, les soldats, les fonctionnaires et les évêques. Il a « confondu toutes les conditions, effacé tous les rangs, « pour les aveugler tous par la même passion, et les en- « flammer tous de fureur et de haine; c'est ainsi qu'il a « compté vainement établir la perturbation en permanence « au centre même de la maison de Dieu. »

Et cette œuvre de bouleversement et de confusion n'était pas chose difficile dans ces temps de malheurs et d'épreuves; car tous les peuples du monde ancien dont la tête et le cœur aspiraient avec délice la pure lumière de l'Évangile, mais dont les pieds se traînaient encore dans la fange du culte païen, n'étaient pas encore généralement mûrs pour comprendre les grands desseins de la Providence. Comment faire pénétrer leur pensée dans les impénétrables mystères de l'humanité? Comment leur faire comprendre que le Créateur n'a point laissé sur la terre, pour relever le cœur de l'homme, de spectacle plus ef-

frayant et plus horrible que celui d'un ange déchu? Ces hommes ne pouvaient donc point savoir que nul n'est plus près de se traîner jusqu'à la dernière limite du crime, que l'ange de l'Église qui se dérobe à ses lois pour donner des gages à l'hérésie ou se laisser aller imprudemment sur la pente du schisme et de l'erreur. Et qu'on ne sort le pied du vaisseau que pour tomber dans l'abîme.

Rien n'était donc plus facile que de scandaliser les hommes à la vue des égarements de leurs propres pasteurs; car ils ne voyaient pas que de toutes ces chutes, depuis celles de saint Pierre et de Judas, jusqu'à celles de Sévérien et de Théophile, Dieu sait toujours faire jaillir le constant et pur éclat de sa justice, de sa gloire et de sa miséricorde.

« En effet, l'enfer, dit saint Chrysostome, a beau livrer « assaut, avec tous ses engins, à la forteresse de l'Église, « il ne saura jamais ni l'ébranler, ni faire vaciller son « flambeau. Tous ses efforts ne peuvent avoir pour résultat « assuré que de lui faire conquérir la couronne d'une plus « brillante victoire. L'Église, la cité céleste, elle voit le « signe infaillible de sa grandeur, de sa puissance et de sa « prospérité dans la fureur même qu'elle inspire à l'en- « nemi mortel des hommes et de Dieu. »

De toutes ces tourmentes, en effet, s'élève une voix irrésistible révélant au monde que ce n'est pas l'homme qui la soutient ici-bas, mais que c'est elle qui soutient l'homme fidèle, et qui le mène par la main dans l'accomplissement de son immortelle destinée. « Jamais elle n'est « plus forte, jamais elle ne donne au monde de plus « grands enseignements que lorsqu'elle agit au milieu de « la persécution la plus sanglante. C'est alors qu'elle en- « seigne le courage et la force dans les privations; c'est « alors qu'elle prêche la patience, l'héroïsme, le mépris du « monde, l'horreur des richesses, le dédain pour les hon- « neurs, l'indifférence pour la mort ou la vie, le sacrifice « généreux de la patrie, des connaissances, des amis, des

« frères, la familiarité des bourreaux, l'acceptation du « supplice, le bonheur d'affronter pour Dieu le tranchant « d'une épée, et l'avantage d'attacher le plus vil prix aux « distinctions honorifiques, à la gloire, à la puissance, à « toutes les superfluités qui captivent ici-bas le cœur des « hommes. »

Mais ces enseignements n'étaient pas toujours entendus de la majorité des chrétiens nouvellement introduits dans le giron de l'Église. A leurs yeux c'était un scandale de la voir souffrir. La conjuration de Théophile, d'Antiochus et de Sévérien était encore pour eux un scandale qui sapait les fondements de l'édifice de Jésus-Christ, et qui faisait péricliter la foi dans les âmes les plus chrétiennes. Saint Chrysostome s'élève avec énergie contre cette tendance malheureuse d'esprits trop peu formés dans leurs convictions; il s'efforce de démontrer que les desseins de Dieu nous sont inconnus et resteront toujours incompréhensibles aux habitants de la terre. Que nous devons nous abstenir de lui demander compte de ses jugements impénétrables; que ces grandes chutes, qui nous étonnent, ne font que constater la faiblesse de l'homme qui se soustrait à la direction de l'Église de Dieu. Puis il établit par des arguments inattaquables que l'homme ici-bas est laissé tout entier et toujours à la liberté de ses désirs, de ses pensées et de ses volontés, et qu'enfin la faiblesse et la fragilité des instruments qui guident la barque de l'Église à travers de tels orages, est un monument irrécusable et perpétuel, qui ne cesse d'attester aux hommes l'existence d'une force supérieure par laquelle elle est soutenue du haut du ciel, malgré la faiblesse des instruments imparfaits que son divin chef daigne employer sur la terre. Aussi tous les efforts de la puissance des ténèbres qui vient l'assaillir ne peuvent-ils qu'ajouter à l'éclat incomparable de sa beauté.

C'est ainsi que saint Chrysostome, avant de succomber sous les coups et dans les étreintes de la persécution,

employait ses derniers instants de vie, à réparer les brèches que ses ennemis avaient faites à la cité chrétienne ; il s'attachait à panser, à guérir les plaies par lesquelles ils avaient tenté de mutiler le troupeau de Jésus-Christ.

Mais après l'Église, ses frères ! Tel fut l'ordre et la suite des préoccupations du saint évêque. Il mettait de côté les intérêts de sa propre vie et ses douleurs, pour appliquer son cœur et sa sensibilité tout entière aux malheurs des évêques, des prêtres, des clercs et de tous ceux qui souffraient persécution à cause de lui.

« Que vous êtes beaux, leur dit-il, dans vos fers, dans « vos cachots, dans vos entraves ! Heureux, mille fois « heureux êtes-vous, d'avoir conquis par vos souffrances, « l'admiration et l'amour du monde entier. Vous avez « gagné les sympathies non-seulement des chrétiens qui « vous entourent, mais encore de tous ceux qui vivent « dispersés dans les contrées les plus lointaines. Oui, « dans tous les pays de la terre, au delà de toutes les « mers, on chante vos combats, vos vertus, votre cou- « rage, votre constance invincible et la sincérité de votre « foi. Les bourreaux ont sévi ; mais que vous ont fait à « vous les supplices que l'on regarde comme des mal- « heurs de ce monde ? Que vous ont fait les prisons, les « soldats, les tortures infinies, et les mille instruments « de la mort ?

« Vous vous êtes fait un jeu de la colère de vos juges, « du feu de leurs imprécations, de la fureur impuissante « de leurs menaces, des grincements de dents de vos en- « nemis acharnés et de vos indignes accusateurs. Vous « avez affronté tous les orages que leurs complots ont « entassés sur vos têtes : Vous avez bravé leurs coups, « vous n'avez tenu nul compte de la stupidité de leurs « embûches. Vous avez subi la noirceur de leurs calom- « nies, et l'opprobre de leurs honteuses accusations. « Vous avez ri même des supplices qui chaque jour se

« présentaient à vos yeux dans leur appareil le plus hor-
« rible.

« Il vous a suffi, pour vous consoler de toutes ces tor-
« tures, du mérite infini qui résultait pour vous de l'exis-
« tence même de vos tourments.

« Voilà pourquoi tous les cœurs vous tressent à la face
« du ciel de glorieuses couronnes. Voilà pourquoi vos
« louanges sont célébrées dans le monde entier, non-seu-
« lement par toutes les bouches fidèles, mais encore par
« l'irrésistible cri de la conscience et par l'élan involon-
« taire et spontané de vos plus irréconciliables ennemis.
« Et ceux-là mêmes dont la honte enchaîne les lèvres, ne
« peuvent s'empêcher de céder à leur conscience et de
« laisser échapper en votre faveur un témoignage d'éton-
« nement et d'admiration.

« Réjouissez-vous donc et tressaillez de bonheur et de
« joie. Le Seigneur roi du ciel vous l'ordonne ; car si la
« calomnie, même seule, doit devenir pour vous un sujet
« de félicitation et de triomphe, voyez donc ! non-seule-
« ment la calomnie, mais la flagellation, les tortures, les
« épées nues, les prisons, les fers, l'exil, la claie, les gi-
« bets, les hordes d'ennemis, les troupes de bourreaux
« vous entourent ! Grand Dieu ! quelles récompenses et
« quelles couronnes vous attendent au dernier jour ! »

Ces paroles du saint évêque soutenaient le courage de ses amis au plus fort de la persécution. Quelle âme prodigieuse, que celle que tous les malheurs viennent assaillir en même temps et qui, même sous le pressoir, trouve encore l'énergie et la foi qui suffisent à soutenir toutes les victimes, à relever, à ranimer tous les cœurs qui succombent !

Plus tard, cet homme étonnant écrivait encore à ces mêmes martyrs, pour leur envoyer une sorte de rayonnement et d'étincelle de son propre courage. A la vue de cette force surhumaine, ne semble-t-il pas que l'on contemple encore le Sauveur lui-même, soutenant, fortifiant

ses disciples et convertissant saint Pierre, alors que lui seul était en proie à la fureur de ses ennemis?

Mais saint Chrysostome ne se bornait pas à déverser le surcroît d'énergie de son âme dans celle de ses frères; d'autres victimes lui tendaient les mains et l'appelaient à leur secours.

Il existait à Contantinople une portion malheureuse de son troupeau, qui réclamait surtout sa sollicitude; c'étaient les communautés de veuves, de vierges, les diaconesses, qui ne pouvaient en aucune manière livrer leur conscience à la direction suspecte d'un évêque usurpateur. Elles étaient abandonnées, sans consolation, sans appui. L'une d'entre elles, sainte Olympiade était l'âme et le soutien de toutes les œuvres de zèle et de charité dont le saint avait doté la ville de Constantinople et la province. Mais depuis le départ de son protecteur, elle s'était vue entourée d'ennemis, abreuvée d'angoisses; elle s'était vue réduite à marcher seule au milieu de cette tempête, comme un vaisseau sans pilote au sein d'une mer furieuse et parsemée d'écueils. Elle avait tenté de chercher quelque repos dans une retraite volontaire.

Saint Chrysostome ne pouvait abandonner à la tourmente ces âmes d'élite, qui s'étaient fait une si large part de fatigues et de tribulations par leur solidarité dans ses travaux, comme dans leur participation à ses souffrances. Aussi voulut-il leur consacrer une partie de ses veilles pendant les longues épreuves de son exil.

Il écrit à sainte Olympiade, leur guide et leur modèle; il la console elle-même et la fortifie dans dix-sept lettres, qu'il nous a laissées comme un monument immortel de sa reconnaissance et de sa charité. Dans ces communications intimes, il ne cesse de l'exhorter à la résignation, à la patience.

« Pourquoi, lui dit-il dès les premiers jours de son exil, « le chagrin a-t-il obscurci la sérénité de votre âme? Pour« quoi ces plaintes et ces tourments? Êtes-vous donc épou-

« vantée de la fureur croissante de la tempête, qui s'efforce
« sans succès d'entourer le cœur de l'Église d'un épais
« voile de ténèbres, et qui voudrait assombrir la lumière
« même du soleil en la couvrant de l'obscurité de la nuit ?
« Redoutez-vous cet orage, qui monte sans cesse, qui me-
« nace de foudroyer le monde entier, et qui couvre toutes
« les mers des débris de ses innombrables naufrages ?

« Nous voyons en effet l'Océan en fureur, soulevé par
« un vent impétueux jusqu'au fond de ses abîmes ; la
« surface des flots est couverte de débris ; les vivants et
« les morts flottent ensemble et se heurtent avec violence,
« poussés en tous sens par les vagues et la tourmente.
« Les vaisseaux sont mis en lambeaux et les eaux portent
« leurs épaves ; nous voyons leurs flancs mis en pièces,
« leurs voiles déchirées et leurs mâts brisés. Les mate-
« lots attachés aux débris versent des larmes, et font en-
« tendre des sanglots et des cris déchirants. Et ce spec-
« tacle effroyable semble faire horreur au ciel même qui
« s'est couvert d'un noir manteau de ténèbres. Oui, ces
« malheurs sont incalculables ; mais ne vous découragez
« point, Olympiade, et demeurez toujours inaccessible au
« sentiment pusillanime de la terreur. Un seul malheur
« est à redouter sur la terre, c'est l'offense faite à Dieu.
« Tout le reste n'est que chimère, n'est qu'un ensemble
« inoffensif de bagatelles imperceptibles. »

Puis il lui représente le mérite impérissable des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes, qu'elle envoie devant elle pour l'attendre dans l'éternité. Tous les éloges qu'il lui donne ne pourraient être excusés de flagornerie, s'ils n'étaient pour elle une planche de salut dans un naufrage.

« Il serait difficile, lui dit-il, pour dissiper votre tris-
« tesse mortelle, de vous mettre sous les yeux toute l'im-
« mensité de vos vertus et de vos œuvres de miséricorde.
« Vouloir en énumérer tous les mérites et tous les fruits
« que vous avez acquis, par les travaux sans nombre de

« votre charité, ne serait pas chose plus facile que d'entre-
« prendre de compter les flots de l'Océan quand il est
« agité par le vent de la tempête. »

Olympiade était tombée dans un profond abattement, à la vue des maux et du deuil de l'Église qui pleurait l'absence de son pasteur. Saint Chrysostome la soutient et ranime son courage. Il lui déclare que la défaillance au fort de la lutte est à ses yeux le plus irréparable des malheurs, surtout lorsque l'on n'a pris aucune part aux calamités que l'on déplore. Il la prémunit contre ce danger du cœur; il lui donne un remède puissant, pour en éloigner à toujours même la tentation.

« Pour faire pénétrer, lui dit-il, cette vérité dans votre
« âme, souffrez que je vous raconte une vieille histoire :
« Un homme de Corinthe s'était plongé dans un abîme
« effroyable, celui de l'inceste le plus odieux ; saint Paul
« en est accablé; mais il ne se décourage en aucune ma-
« nière. Il livre le coupable à Satan, sans s'affecter autre-
« trement de la grandeur de ce crime qu'il s'empresse de
« chasser du cœur de la société naissante de l'Église. »

Le saint s'imagine pouvoir ajouter, pour Olympiade, un autre motif de confiance et de paix, en la berçant d'une espérance qu'il partageait lui-même. Il se flattait parfois en effet de l'espérance de pouvoir revenir un jour à Constantinople, et de terminer sa carrière entouré de son peuple et consolé par l'amour de son troupeau.

« Hâtez-vous, dit-il à la sainte, de secouer cette pous-
« sière des impressions humaines. Mais je vois qu'un
« autre sujet de chagrin vous torture et ne vous laisse
« point de repos. Vous ne paraissez point seulement agi-
« tée par la douleur des maux qui pèsent sur l'Église ; un
« autre tourment vous fatigue et vous poursuit. Vous
« pleurez mon absence ; l'absence d'un pauvre vermisseau
« qui porte le nom d'homme. Vous n'entendez plus ma
« voix, dites-vous, au milieu de vos larmes. Vous ne
« pouvez plus puiser à la source des fortes doctrines. Vous

« languissez dans les angoisses de la faim. A l'expression « de tous ces regrets, que répondre et que vous dire? « N'avez-vous pas sous les yeux mes écrits qui vous expo- « sent les vérités de l'Évangile? Mais si cela ne vous suffit « point encore, je m'efforcerai d'étancher votre soif et « de répondre à votre louable avidité. Vous pourrez fré- « quemment lire mes lettres; je saisirai pour vous écrire « toutes les occasions qu'il me sera donné de rencontrer.

« Mais ce ne sont peut-être pas nos écrits que vous « voulez avoir sous les yeux; c'est notre voix que vous « voulez entendre encore. Eh bien! comptez sur la bonté « divine; il nous sera peut-être donné de vous revoir. « Nous ne devons même pas à ce sujet nous arrêter à la « pensée d'un doute. Soyez-en assurée, nous nous rever- « rons un jour. » Le juste ne peut laisser son esprit se reposer en ce monde que sur la pensée du bien; et le bien pour saint Chrysostome, dans cette circonstance, c'était la réparation du mal accompli, c'était son rappel sur son siége et dans son Église; il devait donc en quelque sorte s'arrêter à cet espoir; il était bien permis du reste au pauvre proscrit de se délecter dans une si consolante pensée.

Dans une autre de ses lettres, il félicite la même sainte et l'estime bien heureuse, des maux qu'elle a soufferts, à l'occasion de l'embrasement de Constantinople; il approuve et comble d'éloges sa détermination généreuse de se vouer à toutes les privations, en se condamnant elle-même à l'exil. « Vos tribulations ont pris des proportions déme- « surées; vos tortures sont devenues atroces; vous avez « été poussée à vous engager dans des pérégrinations ac- « cablantes. Les embûches et la rage de vos ennemis vous « cernent de toutes parts. Vous êtes comprimée comme « dans une ceinture de flammes dévorantes. Mais gardez- « vous bien de vous en affecter et de vous en émouvoir; « gardez-vous de laisser ternir, ne fût-ce qu'un instant, « la sérénité de votre âme. J'aime mieux vous voir vous

« livrer à la joie, et tressaillir de bonheur, car vous de-
« vez vous couronner de l'auréole de l'héroïsme et faire
« entendre le chant glorieux de la victoire. Oui, je vous
« en conjure, âme forte et pieuse, chantez vos combats et
« les efforts suprêmes de ceux qui combattent avec vous;
« ranimez leur courage, rangez votre armée en bataille,
« et vous remporterez une double et trible couronne, plus
« brillante et plus belle encore par l'éclat des vertus de
« ceux que vous aurez fait triompher sous vos yeux,
« que par le mérite et la splendeur de vos propres souf-
« frances. »

Il revient ensuite aux excès de cruauté, commis dans tout l'Orient à l'instigation des conjurés; il se soulage du chagrin qui l'oppresse au souvenir de ses frères qui sont morts dans les cachots ou qu'on à vus expirer au milieu des tortures. « Oh! bien heureuse, s'écrie-t-il, en s'adres-
« sant à la sainte, mille fois bien heureuse êtes-vous des
« couronnes que vous avez conquises, ou plutôt des nom-
« breux combats que vous avez livrés. Vos ennemis ont
« cru pouvoir vous frapper d'épouvante; mais quelle ter-
« reur pouvaient-ils espérer vous causer, quand ils fai-
« saient retomber sur leur tête tous les malheurs qu'ils
« s'efforçaient d'entasser contre vous? Comment pou-
« vaient-ils vous terrasser dans ce monde? Est-ce par
« l'enlèvement ou l'anéantissement de vos richesses? mais
« vous les estimez, je le sais bien, juste à l'égal de la
« poussière et de la fange que vous foulez aux pieds.
« Est-ce en vous arrachant du seuil de votre maison, en
« vous ravissant la vue et la jouissance de votre patrie?
« Mais pour vous, les cités les plus florissantes ne sont
« que des solitudes; vous avez appris dès votre enfance
« à marcher avec indifférence au milieu de toutes les
« pompes des sociétés mondaines, pour arriver sans en-
« traves à la jouissance du repos, du silence et de la
« paix.

« Il vous étalent aux yeux l'appareil du supplice, ils

« vous font, avec grand fracas, des menaces de mort;
« mais la mort est l'objet de vos méditations et de vos
« pensées. Et s'ils vous font violence, pour vous entraîner
« au gibet comme une victime qui n'attend que sa der-
« nière heure, que feront-ils les insensés? Ils n'entraîne-
« ront qu'un cadavre, qu'un temple ruiné d'une âme
« qui depuis longtemps a pris congé de la terre, pour
« fixer à jamais son séjour et son bonheur au ciel. Que
« dire enfin! Il leur est impossible d'inventer pour vous
« un genre de supplice que vous n'ayez enduré depuis
« longtemps dans l'héroïsme de votre cœur.

« Livrez-vous donc à la joie, à l'aspect des rayons de « gloire qui vous couronnent, » et qui couronnent le front des martyrs, dont le dernier soupir s'est exhalé dans les prisons, dans les fers, sur les chevalets et dans les tortures.

C'est ainsi que le saint exalte le courage surhumain des évêques, des prêtres et de tous les membres de son troupeau qui lui sont restés fidèles au milieu des tourments. Il ne peut faire davantage, car il ne lui reste plus, pour honorer leurs combats, que ses chants de triomphe, accompagnés de ses regrets, de ses prières et de ses larmes.

Il raconte encore à sainte Olympiade ses longues souffrances, dans son voyage à travers les routes impraticables de la Bithynie, les montagnes et les aspérités de la Galatie, et les plaines humides que parcourent lentement les eaux paresseuses et stagnantes du fleuve Halys. La guerre fratricide qu'il a rencontrée à Cæsarée de Cappadoce ne pouvait être cachée à sainte Olympiade; mais le saint, en lui faisant le récit émouvant de cette nouvelle recrudescence de la haine de ses ennemis, la conjure de garder sur ce point le plus profond silence, dans la crainte sans doute de fournir un nouvel aliment au feu de la persécution.

« A Cæsarée aussi, lui dit-il, nous avons eu le bonheur
« de conquérir de magnifiques couronnes. Toutes les
« bouches célèbrent nos malheurs, tous les cœurs portent

« l'admiration jusqu'aux transports, à la vue des afflic-
« tions et des injures qui nous ont accompagné dans
« notre expulsion violente et dans notre fuite. Mais gar-
« dez ces choses dans le secret du silence, bien qu'un
« grand nombre de langues indiscrètes osent les publier
« et les jeter à tous les vents. Pæanius notre seigneur et
« notre ami, nous annonce que des prêtres de Pharé-
« trius se font honneur de demeurer en communion avec
« nous, et de rompre toute communication, tout com-
« merce avec nos ennemis; gardons nous bien de les
« troubler par des récits contraires; et que nul ne puisse
« soupçonner les événements malheureux qui se sont ac-
« complis à Cæsarée; car tous ces faits ont un caractère
« affligeant d'amertume et de gravité. »

Dans une lettre à Pæanius, son ami fidèle, il recommande la même discrétion et la même prudence : « Ce
« qui s'est passé, lui dit-il, à Cæsarée de Cappadace, l'at-
« titude menaçante et les manœuvres clandestines de
« Pharétrius sont choses dures, affligeantes, intolérables.
« Mais puisque les prêtres avec lesquels vous conservez
« des relations intimes, n'ont point prêté la main aux
« complots de nos ennemis, puisqu'ils ont réprouvé toute
« connivence avec la révolte; qu'ils sont demeurés iné-
« branlables dans notre communion, et que d'ailleurs
« l'hostilité gratuite de Pharétrius, leur évêque, n'est
« susceptible d'aucune excuse, gardez-vous de leur faire
« d'une manière quelconque la révélation de tous ses mé-
« faits. Que Dieu seul soit son juge. Tous les prêtres et
« tous ses clercs partageaient mon affliction, déploraient
« ses rigueurs, et m'apportaient, dans mon malheur, la
« consolation d'une constante union et d'un attachement
« sincère.

« Ne vous exposez donc point à les décourager par le
« récit des maux que j'ai soufferts, de peur de les aigrir
« contre nous et de les porter à déserter notre cause.
« Quand donc vous aurez tout appris des soldats du pré-

« toire, faites-vous une loi sévère de tout garder dans le « secret de votre cœur. Que votre attitude vis à vis de ces « prêtres soit empreinte de douceur et de sympathie. « Votre prudence et votre discrétion me sont connues. Je « me repose sur elles avec confiance, sans réserve ni res- « triction. Faites savoir à tous ceux qui sont instruits de « la vérité, que j'ai moi-même ouï dire que Pharétrius « déplore avec sincérité les événements dont je suis vic- « time, et qu'il n'est rien qu'il ne soit prêt à faire à cette « heure, pour me dédommager par une éclatante et com- « plète réparation. »

Le saint évêque accorde ensuite, à Pæanius, un juste tribut d'éloges. Cet homme de foi, digne en toutes choses d'être honoré de l'amitié d'un saint, soutenait partout, de ses paroles et de son influence, la cause de saint Chrysostome et des catholiques. « Je vois, lui dit saint Chrysos- « tome, votre zèle s'étendre à tous les lieux, atteindre « tous les cœurs. Vous embrassez à la fois, dans vo- « tre sollicitude évangélique, la Phénicie, la Palestine « et la Cilicie. Je confie, particulièrement à vos soins, « toutes ces Églises. J'apprends, avec consolation, que « les évêques de Palestine et de Phénicie n'ont point « voulu recevoir celui que leur ont envoyé les agents de « la conjuration. Ils se sont montrés, par cet accueil, di- « gnes en tout du caractère sacré qui les honore; ils ont « repoussé cet homme intrus, sans vouloir même accor- « der une réponse à la notification illicite de son mandat.

« Mais il existe, dans ces provinces, une dissidence « malheureuse. L'évêque d'Aige et celui de la ville de « Tarse, en Cilicie, sont accusés d'avoir, ne fût-ce que « par leur assentiment, donné la main à toutes les ca- « bales, et trempé, peut-être involontairement, dans tous « les complots. L'évêque de Castabales a fait, à l'un de nos « amis, la confidence que les conspirateurs de Constanti- « nople ont tout mis en œuvre, pour les entraîner osten- « siblement dans le parti du schisme; mais qu'ils ont

« persévéré jusqu'à ce jour dans une résistance inébran-
« lable. Appliquez-vous donc sans relâche, soit à les ra-
« mener dans la voie, soit à les maintenir dans leurs
« généreuses résolutions. Écrivez à votre parent, l'évêque
« Théodore; assurez-vous du secours important de son
« zèle et de son active coopération. »

Un beau spectacle s'offrait alors à la vue du monde entier. Saint Chrysostome, dans son exil, était, en quelque sorte, dégagé des étroites limites de son diocèse et de sa province. La persécution, comme un instrument aveugle, au lieu de l'étouffer, l'avait élevé sur la cime du mont Taurus, d'où son action pouvait planer et s'étendre sur toutes les Églises de l'Asie. La haine de Théophile devenait ainsi, dans la main puissante de Dieu, l'instrument le plus efficace de ses desseins de miséricorde. Le saint n'est plus, en effet, l'orateur brillant de la capitale de l'empire; mais il devient l'apôtre et le flambeau de l'Orient.

Les Églises de la partie occidentale de l'Asie réclamaient impérieusement sa sollicitude. L'évêque d'Éphèse, Héraclide, qu'il avait élevé sur le siége de cette Église pour mettre un terme au scandale qui désolait toute la province, était devenu l'objet d'une haine implacable de la part de ses propres ennemis. Il avait été chassé de son siége par les agents de Sévérien et de Théophile; et, depuis quatre ans, ces hommes déchaînés le tenaient sous leur main, dans les prisons de Nicomédie. Saint Chrysostome souffrait amèrement de l'infortune de son ami; mais il ne pouvait faire pénétrer jusque dans son cachot les consolations et les avis par lesquels il sentait le besoin de ranimer sa confiance. Une garde sévère eût intercepté ses communications; et ses ennemis peut-être les eussent transformées en crimes. Rien n'était donc possible de cette manière. Mais Olympiade était là. Le saint fit dire par elle, à son ami persécuté qu'il pouvait céder momentanément à l'orage et se démettre de ses obligations, que

les malheurs des temps ne lui permettaient plus de remplir; qu'il ne lui restait plus que ce moyen d'acquérir une liberté qu'il devait consacrer tout entière à la prospérité de l'Église.

La situation indécise de saint Maruthas appelait aussi son intervention. Cet homme juste, en arrivant à Constantinople, pour répondre à l'appel des conspirateurs, avait mesuré, d'un coup d'œil rapide, toute la profondeur des mystères d'iniquité dont on préparait le triomphe. Il en fut saisi d'horreur : il recula tout d'abord devant cet abîme. La conjuration fut effrayée de cette attitude ; elle tenait infiniment à s'assurer l'appui moral de son influence et de la vénération qu'inspirait sa sainteté dans les Églises d'Orient et d'Occident. Elle l'entoura de ses piéges; elle ne cessa de multiplier autour de lui ses moyens de séduction. Mais saint Chrysostome, aussi lui, ne cessait de le suivre des yeux, et d'écarter devant lui les obstacles qui pouvaient lui faire prendre fausse route.

« Empressez-vous, écrivait-il à sainte Olympiade, de « rendre à l'évêque Maruthas tous les services que ré« clame le danger de sa situation présente. N'épargnez « aucun effort pour l'éloigner promptement de l'abîme « dans lequel on s'efforce de le faire tomber. Sa coopéra« tion m'est d'une absolue nécessité pour les affaires et les « difficultés de l'Église de Perse. Apprenez de lui, s'il est « possible, et les motifs de son séjour à Constantinople, « et le résultat de ses travaux au milieu des peuples con« fiés à ses soins. Ne me laissez point ignorer toutes ces « choses. Faites en sorte aussi de me donner l'assurance « que mes deux lettres sont parvenues jusqu'à lui. S'il « désire conserver notre correspondance, je continuerai « d'écrire encore; mais s'il a résolu de ne plus communi« quer avec moi, qu'il vous informe au moins du bien « qu'il a fait dans ces contrées, et des nouveaux travaux « qui l'attendent à son retour. Ce sont là les motifs du « désir que j'avais formé de le voir à son passage, et de

« conférer avec lui sur des intérêts d'une aussi grande « importance. »

Saint Maruthas était, de la part de saint Chrysostome, un objet de crainte et d'inquiétude sérieuses. Malgré sa foi vive et son sens droit, il n'avait jamais rompu ses liaisons avec les conspirateurs. Membre du conciliabule du Chêne, et de presque toutes les réunions tumultueuses de Chalcédoine, il avait toujours un pied sur le bord de cet abîme qu'il avait entrevu lui-même, et qui pouvait, à chaque instant, l'engloutir.

Mais ces quelques instants de faiblesse, dans la vie des saints, c'est la tache d'ombre que projette la nature sur le tableau divin de la perfection chrétienne. D'ailleurs, saint Maruthas a purifié dans son sang ces légères imperfections de son pèlerinage terrestre. Il a couronné sa vie de l'auréole des martyrs.

Des forêts et des déserts de la Perse, le zèle de saint Chrysostome s'envolait au delà des Palus méotides, dans les plaines humides de la Sarmatie, où de pauvres communautés chrétiennes tendaient sans cesse les mains, dans leur détresse, aux riches et puissantes Églises de l'Orient. Lorsqu'il éprouvait le besoin d'aller à leur secours, il faisait un appel, et là son ange providentiel, Olympiade se présentait encore. « Portez, écrivait-il à « cette sainte femme, une religieuse attention et le plus « vif intérêt aux choses que je vais confier à la pieuse « sensibilité de votre âme. Les moines des Marses et des « Goths, chez lesquels Sérapion trouvait toujours un asile « assuré contre le fer des barbares ses persécuteurs, m'ont « appris que leur Église vient d'être plongée dans le deuil « par un événement douloureux. Le diacre Moduaire est « venu leur apporter la nouvelle de la mort de leur pasteur, de l'évêque Ounilas, à qui j'ai conféré moi-même « le caractère de l'épiscopat. Ce grand homme, devenu le « pasteur de la nation des Goths au delà de l'Ister et de « la Scythie, a succombé sous le poids de ses immenses

« travaux, après avoir opéré de grandes choses. Moduaire « est chargé de lettres pressantes, de la part du roi des « Goths, qui demande pour son peuple un nouvel évêque.

« Dans la perturbation où se trouve abimée l'Église de « Constantinople, et dans la perpective des malheurs in- « calculables dont nous sommes menacés, le seul remède « efficace à cette situation critique, c'est la patience et la « temporisation. Voyez donc ces émissaires; faites-leur « différer leur départ, en vue des approches de la saison « rigoureuse. Arrêtez une décision précipitée, par des « obstacles préparés qui puissent nécessiter de salutaires « délais. Aussi bien leur est-il impossible, à cette heure, « d'aller affronter les dangers du Bosphore, et même de « prétendre approcher de ces parages.

« C'est le cœur plongé dans une perplexité doulou- « reuse, par l'appréhension d'une double éventualité, que « je redoute dans ce moment pour ces peuples la nomina- « tion d'un évêque; car l'ordination de cet évêque incom- « berait naturellement à ceux qui sont les promoteurs du « schisme, à ceux de la part desquels l'imposition des « mains serait un acte sacrilége. Et d'ailleurs vous ne « pouvez ignorer que leur pensée à tous n'est point de « fixer leur choix sur un sujet digne d'une si grande et si « sainte mission. Dès lors il vous est facile de prévoir et « de calculer les résultats désastreux d'une telle mesure.

« Hâtez-vous donc d'user secrètement de toute votre « influence pour conjurer cet irréparable malheur. Que « Moduaire, s'il se peut, se dérobe à leur vigilance; qu'il « s'abrite de quelques prétextes et qu'il s'échappe jus- « qu'ici : ce serait chose fort importante. Mais si sa fuite « est impossible, n'ayons point du moins, dans une affaire « aussi grave, à nous reprocher d'avoir négligé quelques- « uns des moyens que la Providence a mis en notre pou- « voir. »

Pendant que saint Chrysostome est ainsi tout entier à son apostolat, malgré les douleurs et les privations de son

exil, un surcroît de chagrin vient encore lui transpercer le cœur et l'abreuver d'amertume. Il apprend, ce qu'il ignorait providentiellement, que Flavien d'Antioche vient de rendre son âme à Dieu. Flavien était son ami, son protecteur, son père. Il n'avait jamais souscrit à sa condamnation; Dieu l'avait protégé visiblement contre la cabale des schismatiques. Il est sur la terre des aberrations dont il daigne toujours épargner la honte à ses saints. Mais à ce premier malheur de l'Église d'Antioche, sa patrie, le saint vit avec anxiété s'en ajouter un autre plus grand encore. Il savait que le peuple appelait à l'épiscopat le prêtre Constantius, son ami, cet homme de Dieu, cet ancien serviteur de l'Église, qui, malgré l'influence de ses ennemis, n'avait pas craint de venir l'attendre à Cucuse, pour lui porter le témoignage de ses sympathies et le tribut de son admiration. Mais un homme ambitieux et corrompu, l'infâme Porphyre, son accusateur au conciliabule du Chêne, le protecteur et l'ami des baladins et des enchanteurs, avait saisi le moment du spectacle quadriennal du bourg de Daphné pour entrer clandestinement dans la métropole, suivi d'Acace, de Sévérien et d'Antiochus, et recevoir de leurs mains l'ordination épiscopale. Il avait ainsi pris possession du siége patriarcal à l'insu du peuple et du clergé d'Antioche.

Porphyre avait mis tout en œuvre et pour accabler saint Chrysostome et pour assurer la réalisation de ses projets. Cet homme, ignorant et pervers, avait écrit à Rome, afin d'égarer la justice du chef suprême de l'Église. Mais l'erreur et la scélératesse ne sauraient se dépouiller entièrement du caractère odieux de perversité qui provoque toujours une impression de répugnance et d'horreur; la lettre de Porphyre était dans ces conditions et portait ainsi son antidote avec elle. Innocent Ier ne put s'empêcher d'éprouver, à la simple lecture, un sentiment invincible de répulsion; il ne daigna pas même y répondre.

C'était un homme étrange et monstrueux que ce Porphyre. Il avait été placé, dès son enfance, à l'ombre du lieu saint. Il avait exercé successivement les fonctions sacrées du diaconat et du sacerdoce ; mais toutes ces dignités n'avaient point eu la vertu d'exercer quelque salutaire influence sur ses habitudes d'immoralité. Toujours au pied des autels, il portait en face du tabernacle de Jésus-Christ l'horrible et vivant tableau d'une vie immorale et passionnée. Dans de telles conditions, sa présence était bien moins pour l'Église une source d'édification qu'un sujet de réprobation et de scandale.

Il se portait pour adversaire contre tous les évêques de la contrée dont l'attitude l'importunait par un caractère vraiment sacerdotal. Il pouvait beaucoup pour leur nuire ; et ce qu'il pouvait, il mettait tout en œuvre pour l'accomplir. Membre du clergé d'une grande ville, il avait sous sa main les princes et les magistrats, qui ne reculaient jamais devant l'occasion de donner à leur popularité la prééminence sur les obligations les plus inviolables de leur conscience. Il avait l'œil ouvert sur toutes les ordinations. Il s'insinuait avec une adresse infinie auprès des évêques consécrateurs, et les faisait pencher doucement, à leur insu, vers des sujets indignes du sacerdoce.

En mettant ainsi la ruse et la flatterie au service de sa scélératesse, il assumait sur sa tête la malédiction des oracles divins ; il semblait du reste en subir les conséquences les plus funestes.

Il était l'ami passionné des plaisirs de la chair. La chasteté, dit Pallade, avait le privilége de lui soulever le cœur de dégoût, comme le parfum a celui de présenter au vautour une odeur nauséabonde et repoussante. La renommée lui donnait même, pour le crime de Sodome, une monstrueuse et bestiale inclination.

Comment un tel homme, un homme chargé de telles iniquités, pouvait-il oser briguer l'honneur de la première dignité du sacerdoce ? Mais c'est le propre des grands cri-

minels de tout tenter pour se couvrir d'une auréole empruntée, et pour se couronner, aux yeux des hommes, de la couronne même de l'honneur ou de la sainteté.

Tel est Porphyre. Il est pris d'une agitation vertigineuse à la vue du siége vacant d'Antioche. Il se remue, il s'agite, avec une ardeur fiévreuse, pour chasser de la métropole le prêtre Constance, dont le mérite lui fait peur. Trop faible par lui-même pour terrasser ce compétiteur inoffensif, il s'adresse à Constantinople; il fait un appel hypocrite au zèle vigilant des premiers dignitaires de l'Église, et bientôt arrivent des lettres impériales qui prescrivent d'envoyer immédiatement le prêtre Constance terminer ses jours dans un désert. Mais Constance, homme supérieur, a découvert la cabale; au lieu de se rendre dans son lieu d'exil, il se retire secrètement dans l'île de Chypre.

Porphyre triomphe cependant. Au sein de sa victoire, il regarde encore autour de lui. Deux témoins, deux âmes honnêtes, Cyriaque et Diophante, l'importunent et le gênent de leurs regards incorruptibles. Il les fait jeter dans un cachot; puis il fait évacuer complétement le champ du combat, en plongeant dans une prison et sous bonne garde un grand nombre de clercs, coupables à ses yeux de se montrer trop attachés aux lois de l'Église.

Le voilà donc seul! Mais ce n'est pas assez encore; il redoute les yeux du troupeau; car le peuple est là qui l'entoure; et le peuple est souvent l'instrument de la justice et le gardien des intérêts du ciel. Mais l'enfer a pris en main sa cause; il amène juste à temps une circonstance qui favorise merveilleusement ses desseins.

On est à la veille d'une solennité léguée par les mœurs païennes. Porphyre l'attend; et lorsqu'il a constaté le départ du peuple qui se rue, avec la fièvre du plaisir, vers le faubourg de Daphné pour prendre part à la grande fête; lorsqu'il sait la multitude captivée par le spectacle des combats d'Hercule imités des jeux olympiques, il s'aven-

ture dans les rues solitaires d'Antioche, et se précipite dans l'église métropolitaine, suivi d'Acace, de Sévérien et d'Antiochus. La précipitation, la clandestinité, la solitude, tout annonce qu'ils avaient la conscience de leur crime. Ils s'étaient fait précéder de quelques clercs.

On ferme immédiatement les portes de la basilique; puis l'on ordonne, en toute hâte et sans prière, l'indigne Porphyre, et l'on s'enfuit; de peur que le peuple n'arrive avant la consommation du sacrilége, et ne fasse éclater ses justes sentiments d'indignation.

Tel est, dit Pallade, le crime de l'adultère qui se cache dans les ténèbres, pour couvrir du voile de la nuit ses fruits impurs et clandestins.

Mais ce crime infâme consommé, les coupables ne devaient point tarder à voir commencer leur supplice. Ils en étaient à l'heure des angoisses de la terreur et du remords; aussi, saisissant avec frénésie leur salaire, se hâtent-ils de s'échapper par une fuite honteuse. Sévérien lui, l'instigateur de tout ce désordre, n'ose pas même se sauver par les voies publiques. Il se précipite aveuglément à travers les montagnes; il fuit les vengeances humaines par des sentiers inconnus aux hommes, comme s'il pouvait se soustraire en même temps à la justice divine, à la main vengeresse de Dieu, qui le soutient et le conduit.

Tel est l'attentat dont le récit vient porter le deuil à Cucuse, et plonger dans la tristesse l'âme de saint Chrysostome.

Ce sacrilége fut le signal d'un schisme scandaleux que l'on vit successivement embraser la Syrie, l'Égypte et la plupart des Églises de l'Orient.

Porphyre de son côté travaillait merveilleusement à donner au mouvement des catholiques le caractère et les proportions d'une insurrection générale et légitime. A peine assis sur le siége patriarcal d'Antioche, il songe à confisquer les trésors de l'Église au profit de son ambition; il réunit les vases précieux destinés aux saints mys-

tères; il les fait transformer en lingots; puis il les donne en présents, selon le besoin, aux principaux magistrats de l'empire. Il peut ainsi tenir sous la main leur influence, et disposer à son gré du glaive et de la sévérité des lois. C'est derrière ce rempart qu'il espère abriter la dignité redoutable qu'il a si brutalement usurpée.

Il lui fallait en effet la force armée pour lui garantir quelque sécurité; car le peuple en colère était à sa porte; il avait apporté des torches et des fascines pour le brûler dans son palais. Porphyre avait beau recourir à la force matérielle; le préfet et ses cohortes ne pouvaient rien contre des consciences soulevées d'indignation. Malgré leurs démonstrations et leurs efforts, la sédition s'étendait au loin et devenait de plus en plus formidable.

Pendant qu'à la faveur de ces divisions intestines on laissait un libre champ aux ravages des Isaures, Porphyre et les siens poursuivaient leur plan de corruption dans le camp de l'épiscopat et du clergé. Ils veulent à tout prix obtenir une éclatante victoire; ils entrent de force dans l'Église à la tête d'une troupe de soldats. Ces hommes forcenés chassent du lieu saint les catholiques; ils foulent aux pieds le signe vénéré de la croix que les chrétiens ont coutume de porter sur leurs épaules, pour obtenir les bénédictions du ciel sur les biens de la terre, et pour figurer le triomphe du Sauveur. Le temps de la désolation semblait être arrivé pour l'Église d'Antioche; la cité tout entière était plongée dans le deuil, et faisait entendre des gémissements et des cris de terreur. Les auteurs de toute cette perturbation paraissaient être en proie au paroxisme de la rage. Leur activité, leur ardeur infatigable dans cette œuvre de destruction seraient choses incompréhensibles, si l'instinct de la conservation, même au milieu du crime, ne venait en donner la raison.

Mais pendant que la vieille cité d'Antioche, la Syrie et tous les lieux évangélisés autrefois par saint Chrysostome versaient des larmes amères, de douces consolations al-

laient leur descendre des cimes incultes et sauvages du mont Taurus. Le saint, en effet, avait les yeux fixés avec anxiété sur sa patrie; au fort de sa détresse, il s'apprêtait à voler à son secours.

Dans les tourments de sa sollicitude apostolique et filiale, il parle, il écrit, il demande partout des apôtres, il s'adresse à tous les vents. Les proportions que prenait partout la révolte, et l'empire que s'efforçait d'exercer l'élément corrupteur qui serpentait jusque dans les rangs du sacerdoce, étaient loin d'égaler et la sollicitude et l'action réparatrice qu'il ne cessait de déployer au sein de son exil.

A Cucuse, il était l'ange consolateur de toutes les infortunes. Aux ravages des Isaures, il opposait l'action incessante d'un zèle infatigable et réparateur. Il rachetait les captifs et les renvoyait au sein de leur famille. Témoin de toutes les souffrances et de toutes les privations du peuple, il le soulageait, le consolait, et faisait face à tous ses besoins.

Au milieu des désordres de l'anarchie, la famine vient fondre sur la ville de Cucuse. A la vue de ce fléau terrible le saint ne se donne aucun repos; il est partout, il pourvoit à tout, il instruit, il ranime, il remonte le courage, et parvient à faire naître la résignation et la confiance au fond des cœurs. Il devient ainsi le sauveur de ces populations affamées. De la Syrie, d'Antioche, de la Cilicie, on accourt sur les montagnes; on vient s'édifier de ses paroles et du spectacle de ses vertus. De toutes parts les secours arrivent; et malgré le surcroît de population et la famine, l'abondance vient réparer et faire oublier les ravages de la faim.

L'affluence des ressources est telle, que le saint en est réduit à s'excuser auprès de Diogène et de Cartérie de ce qu'il n'a pu recevoir leurs largesses. Il leur promet de faire appel à leur cœur pour les premiers besoins.

« Quant aux libéralités dont vous avez bien voulu nous « favoriser, écrit-il à Diogène, qu'elles ne deviennent

« point entre nous une cause de froideur; car après avoir
« recueilli l'honneur et savouré tous les avantages de votre
« généreux secours, je me suis vu dans la nécessité de
« vous restituer avec reconnaissance l'objet même de vos
« largesses. Mais n'allez point vous imaginer que votre
« cœur ait rencontré parmi nous l'humiliante répulsion de
« l'indifférence, ou l'absence de toute confiance, à l'en-
« droit de la délicatesse et de la pureté de vos sentiments;
« non, non, l'unique motif de notre refus c'est l'abon-
« dance; l'abondance sur nos rochers inaccessibles, nous
« a mis pour longtemps à l'abri de toutes les privations
« du besoin. Nous avons fait le même accueil à beaucoup
« d'autres générosités non moins sincères. Un grand
« nombre de nobles cœurs dont l'affection nous est chère,
« et dont les noms vous sont connus, nous ont prodigué
« leurs dons avec une admirable munificence; ils ont
« agréé mes excuses, celles-là mêmes que j'ose vous prier
« de vouloir bien accueillir aujourd'hui. Cette condescen-
« dance que je sollicite, me permettra, si le besoin nous
« presse, de faire encore un jour appel à votre cœur,
« avec plus de confiance que si je réclamais un bien qui
« fût ma propriété personnelle. »

Assurément une telle requête devait être entendue. Elle le fut sans doute aussi dans une certaine mesure; mais la charité, la charité vraie ne saurait se laisser vaincre, même par le scrupule d'un saint. Diogène en est un exemple; il ne veut point accepter le refus de saint Chrysostome. Il envoie à Cucuse Aphraate avec des sommes d'argent. Aphraate a pris l'engagement de faire des instances victorieuses et de lasser la réserve et la discrétion du saint évêque. Force est donc à saint Chrysostome d'accepter les présents. Mais il n'accepte qu'à la condition d'élargir le champ de la charité de Diogène. Il exige que ces trésors soient affectés au secours des Églises de Phénicie, au service desquelles l'instrument de ces bienfaits, Aphraate va désormais lui-même se consacrer.

« Après le départ de ma lettre et de mon refus, écrit-il « au généreux Diogène, l'attachement et la fermeté d'A- « phraate, de cet homme vénérable, la menace qu'il m'a « faite de ne point prendre congé de moi ni de recevoir « mes lettres, si je n'accueillais moi-même vos présents, « m'a fait prendre une résolution que je sais de nature à « vous aller droit à l'âme, à vous toucher le cœur. J'ose « même vous prier de vous associer généreusement à ma « pensée ; j'ose me reposer sur vous pour l'accomplisse- « ment de mes desseins. Veuillez déterminer Aphraate « lui-même à se faire l'instrument d'un projet si précieux « pour l'Église. Vous ne sauriez douter de l'avantage que « peuvent offrir, dans ces temps malheureux, à l'Église « de Phénicie, et l'importance des dons que vous m'avez « faits et la présence dans ces contrées du représentant « lui-même de votre charité. Veuillez donc user de toute « votre influence, au besoin même de votre autorité, pour « le déterminer à se charger d'une mission si glorieuse « et si belle ; vous aurez à recueillir le double mérite de « votre coopération efficace à l'édification de ces Églises, « et de vos efforts généreux pour leur procurer un si digne « et si puissant consolateur. Ne considérez dans une « telle circonstance que la grandeur de cette œuvre apos- « tolique, et ne permettez point à votre ami, même un « seul instant d'hésitation. Qu'il parte sans délai pour ces « provinces désolées. »

Ces Églises des lieux sanctifiés par la présence et les travaux du Sauveur étaient, aussi bien que celles de Syrie, un objet continuel de sollicitude de la part de saint Chrysostome. Il avait appris que la Phénicie était entrée dans une phase de luttes et de désolation. Dans cette contrée malheureuse, le paganisme relevait la tête ; la persécution commençait à sévir avec fureur. Les païens se comptaient et se remuaient partout pour raviver le feu mal éteint de la haine qu'ils portaient au christianisme. Des moines avaient été massacrés, d'autres avaient été soumis

à des mutilations cruelles. Le ciel de l'Église paraissait s'assombrir; l'œuvre de Jésus-Christ semblait menacée de ruine. Saint Chrysostome en eut le cœur navré. Ses premiers soins furent de chercher des apôtres qui pussent y rétablir la paix et mettre un frein puissant à ces tentatives de recrudescence païenne.

Pour atteindre ce but, il jette les yeux sur le prêtre Rufin. Rufin était un homme grave, sérieux, d'un ascendant de caractère et d'une capacité remarquables. Le saint le conjure de partir pour la Palestine, et d'aller porter à cette Église abandonnée le secours de son zèle et l'appui de son autorité. Dans une lettre empreinte de son amour pour l'Épouse de Jésus-Christ, et qu'on dirait écrite avec des larmes, il le supplie de hâter son départ, et de lui donner sans cesse de ses nouvelles, même pendant le long parcours du voyage. Il est profondément convaincu que par sa seule présence, Rufin peut éteindre l'incendie, conjurer les malheurs à venir, arrêter les meurtres et rétablir la paix. Il lui promet de lui prodiguer tous les secours que réclame sa mission pacifique; il fera sans cesse appel à la générosité de ses amis; il écrira, s'il le faut, jusqu'à Constantinople; il ira même frapper à la porte du palais d'Arcadius.

« Hâtez-vous, lui dit-il, cher et vénéré frère; n'hésitez « pas un instant; partez au plus tôt. Que mes paroles « vous animent. Si vous aviez sous les yeux votre maison « en flammes, vous n'auriez point assurément la lâcheté « de vous enfuir. Vous chercheriez avec empressement, « par vous-même ou par vos amis, les moyens les plus « efficaces et les plus prompts d'éteindre l'incendie.

« Eh bien! l'incendie, le feu dévore les Églises autour « du berceau du Sauveur; partez donc, allez aux lieux où « le fléau vous appelle.

« Lorsque la renommée m'apprendra que vous avez « mis le pied sur la terre de Palestine, j'aurai l'âme et le « cœur en paix; car je sais que votre voix comme celle

« d'un général habile, parcourra le vaste champ de la « lutte, donnant la force et la vie à ceux qui sont tombés, « soutenant ceux qui tiennent encore, ramenant au com- « bat les lâches qui désertent le drapeau, cherchant et ré- « parant toutes les défections et toutes les pertes, et met- « tant en fuite les cohortes épouvantées du prince des « enfers.

« S'il m'est donné de voir le succès accompagner votre « zèle et couronner vos efforts, j'aurai le cœur pénétré « d'une douce et vive jouissance ; mais si des obstacles « malheureux viennent arrêter ou seulement ralentir le « cours de votre mission évangélique, je mettrai tout en « œuvre pour les aplanir devant vous. Je ne me don- « nerai point de repos ; j'irai fatiguer de mes sollicitations, « amis, étrangers, fonctionnaires. J'irai mille fois réveil- « ler la torpeur des grands et des princes de Constanti- « nople. Quant aux reliques des saints martyrs, ajoute-t-il, « n'en prenez nul souci. Je viens d'envoyer le prêtre « Térence au pieux Otrée, évêque d'Arabisse. Je sais « qu'Otrée en possède un grand nombre d'authentiques, et « dans peu de jours je vous les ferai parvenir en Phéni- « cie. Hâtez-vous d'achever les églises qui n'ont point « encore de toiture, afin, qu'elles puissent au moins ga- « rantir les fidèles contre les rigueurs de l'hiver. » A cette époque toutes les églises devaient être munies de reliques, parce que les chrétiens, depuis qu'ils avaient des temples, n'allaient plus offrir le sacrifice de Jésus-Christ sur les tombeaux des martyrs, comme aux premiers jours du christianisme. Les restes sacrés de ces témoins du Sauveur étaient emportés dans les églises, et placés sur les autels ; c'est ainsi qu'ils ne cessaient point de servir d'autels à la victime sans tache.

La présence de Rufin en Palestine était une garantie pour saint Chrysostome ; mais il fallait à cet apôtre des instruments éprouvés et de puissants moyens d'action. Le saint évêque l'a compris ; il écrit au prêtre Nicolas, et

lui fait les plus vives instances pour qu'il envoie au plutôt en Palestine le prêtre Géronce. Géronce était aussi lui l'homme de la situation présente ; il était merveilleusement apte à prêter un secours efficace au zèle de Rufin. Le saint évêque supplie Nicolas d'accélérer le départ de cet homme de Dieu, dont la maladie avait altéré les forces, et de le faire accompagner du prêtre Jean, afin de multiplier les ouvriers de la foi dans ces églises désolées.

« Les malheurs de ces églises, dit-il à Nicolas, ré-« clament un prompt secours, une vigilance active. Hâtez-« vous, je vous en conjure, abrégez par tous les moyens « possibles les délais et les longueurs ; écartez les diffi-« cultés du voyage. Les premières atteintes de la saison « rigoureuse nous font appréhender des obstacles insur-« montables, et semblent devoir nous fermer pour long-« temps l'entrée de ce pays. J'ose donc insister avec plus « de force que jamais ; faites diligence. Si Géronce est ré-« tabli de ses infirmités, faites-le partir sans délai ; don-« nez-lui pour compagnon de voyage le prêtre Jean, notre « ami bien-aimé, dont l'affection nous est si douce. » De si pressantes recommandations ne pouvaient manquer de trouver un écho dans ces cœurs généreux ; le saint parlait au nom des sentiments les plus chers aux vrais amis de l'Église. Le prêtre Jean s'empresse de répondre à son appel.

Saint Chrysostome écrit ensuite au prêtre Géronce lui-même. « Je vous croyais, lui dit-il, au milieu de vos tra-« vaux apostoliques de Phénicie ; c'est là que vous par-« viendra la première lettre que j'adresse à votre piété. « Je ne puis aujourd'hui que vous répéter mes premières « paroles. Oui, l'heure est arrivée de tout entreprendre et « de tout souffrir jusqu'à la dernière extrémité, pour « qu'aucun des travaux entrepris dans les églises ne pé-« riclite, pour qu'aucune des œuvres commencées ne soit « anéantie ; j'ose donc vous en conjurer, ô mon frère, « plus la tempête est menaçante, l'abîme incommensu-

« rable, les ennemis nombreux, et les obstacles insur-
« montables, plus il faut vous armer de constance et de
« courage, vous aguerrir aux combats, et ranimer l'ar-
« deur chancelante de vos frères, pour qu'ils viennent au
« plus tôt se ranger à vos côtés, soutenir avec vous l'effort
« de la lutte, affronter les mêmes périls, et se livrer sans
« réserve aux mêmes travaux. »

A ces encouragements qu'il adresse au prêtre Géronce, le saint ajoute l'assurance qu'il sera pourvu de tous les secours que réclament et le délabrement des églises et la triste situation des fidèles. Il lui dit qu'il a chargé de ce soin le prêtre Constantius. « Partez donc aussitôt que vous
« aurez vu vos infirmités s'évanouir ; partez, et n'ayez
« nul souci des ressources les plus essentielles aux besoins
« de la vie ; car j'ai chargé de ce soin important le pieux
« et vénéré prêtre Constantius. Quelles que soient les né-
« cessités qui se déclarent dans l'accomplissement de
« votre mission ; qu'il s'agisse d'élever des édifices sa-
« crés ou de subvenir à la détresse de vos frères, vous
« trouverez en ses mains des ressources abondantes, et
« plus que jamais vous pourrez faire face à toutes les
« éventualités. »

Malgré toutes ces mesures et toutes ces instances, le saint semble redouter encore l'inefficacité des moyens qu'il a mis en œuvre. Il écrit partout pour chercher à Géronce de dignes coopérateurs ; il conjure Siméon et Maris, prêtres et moines d'Apamée, de faire choix de quelques hommes de Dieu, pour aller avec Géronce et Jean porter secours à leur frères persécutés de Phénicie.

« Notre pieux et bien-aimé frère, le prêtre Jean, leur
« écrit-il, nous a comblé de bonheur par son courage
« évangélique. Il s'est arraché, malgré la difficulté des
« temps, à son pays, à son Église, à sa demeure, pour
« voler au secours de nos frères de Palestine. J'ose vous
« prier, bien-aimés frères, de vous laisser toucher par la

« considération de l'importance et de la grandeur de cette
« mission. Si vous rencontrez quelques âmes vraiment
« apostoliques qui puissent aller unir leur dévouement à
« celui des hommes généreux engagés dans cette lutte,
« empressez-vous de les accueillir et de les envoyer
« comme auxiliaires dans ces lieux qui réclament leurs
« secours. »

Saint Chrysostome se sentait donc le cœur battu de crainte et d'espérance à la vue des difficultés, de la pénurie d'apôtres et des dangers des communautés chrétiennes qui peuplaient la Palestine. Il leur adresse des lettres admirables pour ranimer le courage de leurs pasteurs ; il fait appel à toutes les influences pour apporter un terme aux tourments de la persécution, pour raviver la foi des martyrs et soutenir leur constance.

« Ce n'est point au fort de la tempête, leur dit-il, que
« le pilote abandonne son vaisseau, ni dans le feu de la
« douleur que l'homme de la science laisse le malade en
« proie à ses souffrances. De même ce n'est point au fort
« des calamités présentes qu'il vous serait pardonné d'a-
« bandonner le champ de la lutte. Oui, plus les difficultés
« sont nombreuses ; plus la tempête a de fureur, plus
« la perturbation est victorieuse ; plus il vous faut rester
« au poste d'honneur, multiplier vos efforts, activer votre
« vigilance et donner une impulsion féconde à vôs tra-
« vaux. Craignez surtout la honte de voir un jour crouler
« l'édifice de votre apostolat, s'évanouir le fruit de tant
« de labeur et de veilles, et disparaître enfin la moisson
« qui devait récompenser et couronner vos fatigues. »

Saint Chrysostome était souvent affligé par une pensée amère. Il ne pouvait se défendre d'un sentiment de crainte à la vue de tant de désastres ; il appréhendait de voir tous ces hommes généreux tomber dans le découragement, faillir à la tâche et s'enfuir.

Il leur prodigue ses exhortations et ses éloges ; il leur promet la nourriture et le vêtement ; mais il n'a même pas

la pensée d'ajouter autre chose; car ce sont là les seules richesses matérielles des apôtres de la foi chrétienne.

« Souvenez-vous, leur dit-il, frères bien-aimés, de vos « œuvres accomplies, de vos fatigues passées, de vos suc- « cès dans l'accomplissement de votre mission et dans les « travaux de votre apostolat. Souvenez-vous que vous « avez fait disparaître les ténèbres de l'impiété devant le « soleil de la grâce divine, et que vous avez fait rentrer « l'œuvre sainte de la diffusion de l'Évangile dans une « voie de progrès et de prospérité. Voici bientôt l'heure « de la moisson et de la récompense. Bientôt Dieu va « chasser devant vous tous les obstacles; il va vous pré- « senter le prix ineffable de votre patience, de votre cou- « rage et de votre dévouement. Courage donc, levez les « yeux au ciel, et demeurez inébranlables dans votre « constance. Ne vous arrêtez point à la préoccupation des « nécessités de la vie; vous recevrez avec abondance les « aliments que vous partagerez avec vos frères; et, pour « vous-mêmes, vous n'aurez point à désirer ni le pain de « chaque jour, ni la chaussure, ni le vêtement. Que rien « donc ne vous épouvante; votre œuvre est à la veille du « triomphe; et nos motifs d'espérance vous les puiserez, » comme nous-mêmes, dans les lettres du vénérable « prêtre Constantius, dont je m'empresse de vous donner « communication. »

A ces paroles il ajoute un touchant tableau de la constance et de l'héroïsme des apôtres. Il leur présente pour modèle l'apostolat de saint Paul, dont les tourments, les cachots, ni les fers ne pouvaient étouffer la voix. Cet apôtre incomparable ne connaissait à son zèle aucune entrave. Il prêchait partout; sa parole franchissait la sombre enceinte des prisons les plus impénétrables. Elle allait porter la lumière et la foi jusqu'aux cœurs endurcis des geôliers et des bourreaux. Il les adjure d'imiter cet exemple, et de demeurer inébranlables dans l'accomplissement de leur mission et dans la douleur de leurs

épreuves. Enfin, il leur annonce qu'il leur envoie le prêtre Jean, pour leur porter des consolations et pour les engager à lui donner des nouvelles de leurs travaux apostoliques et lui présenter un exposé fidèle de leurs besoins.

Ainsi, saint Chrysostome, banni, persécuté, maudit, et relégué sur la cime inhospitalière du mont Taurus comme une victime dévouée à la mort, faisait planer son influence et son zèle sur presque toutes les Églises de l'empire. Sa sollicitude s'étendait du Tanaïs au Jourdain, des rivages de la Grèce aux plaines de l'Assyrie.

Pendant qu'il soutenait et ramenait à la foi les communautés chrétiennes de la Palestine, il ne cessait d'encourager et de ranimer l'Église agitée et chancelante de la nation des Goths. « La tempête vous ébranle, écrivait-il « au diacre Théodule, homme puissant en œuvres. Les « ennemis qui portent la sape contre l'Église des Goths « ont pour soutenir leurs attaques la tenacité, le nombre « et la puissance ; mais quelque furieux que soit l'orage, « et quelque formidables que puissent être vos ennemis, « demeurez toujours inébranlables et poursuivez avec une « âme impassible l'accomplissement paisible et régulier « de vos devoirs. Quand même-ici bas votre ambition « sainte et vos désirs seraient frappés, ce que je ne puis « croire, d'une stérilité désolante, ayez néanmoins force « et courage. La récompense de votre bonne volonté vous « est toujours préparée et vous attend au ciel. Ne vous « laissez donc point tenter ni défaillir à la vue d'un insuc- « cès de quelques heures. Mais priez, frères bien-aimés, « ranimez votre ardeur, augmentez votre sollicitude, « multipliez vos démarches, activez votre dévouement, « agissez par vous-mêmes et par vos coopérateurs, faites « tous les efforts possibles ; mais surtout demandez ar- « demment et toujours au Seigneur la paix et la prospé- « rité de son Église. Il est un point important sur lequel « il faut porter tous vos soins, c'est la temporisation né- « cessaire au bien de votre communauté dans la négocia-

« tion qui nous occupe. Du reste, tenez-nous constamment « informé de vos difficultés et de vos succès, pendant tout « le temps que vous vous consacrez à l'édification de ces « églises. »

Saint Chrysostome avait sérieusement à cœur de différer l'élection d'un évêque pour la nation des Goths, dans la crainte que le schisme et la division ne vinssent envahir cette belle portion de l'Église chrétienne. Il écrivit à ce sujet à quelques moines de Gothie, qui vivaient à Constantinople dans le monastère de Promotus. « Recevez, « leur dit-il, le témoignage sincère de ma gratitude, pour « le zèle que vous avez mis à fermer tout accès à la per- « turbation dans l'église des Goths, par les délais apportés « à l'élection de leur évêque. Non-seulement je ne m'ar- « rête point contre vous, à cet égard, à la pensée d'un « blâme, mais je ne puis même vous adresser pour ce fait « que l'expression de mes louanges et de mon admira- « tion. Continuez donc ou par vous-mêmes ou par une « intervention étrangère à temporiser encore. »

Cette préoccupation pour la paix des chrétiens de la Sarmatie, ne l'absorbaient point tellement qu'il ne s'occupât encore simultanément à d'autres soins importants, dans l'intérêt de son propre troupeau de Constantinople. Il apprit que la portion des fidèles de la capitale qui s'était préservée du schisme et de l'influence des conjurés restait abandonnée de tous, et comme un troupeau sans pasteur. En quittant son siége il avait cru pourvoir suffisamment à la garde du bercail, en déléguant à deux prêtres éprouvés ses droits et sa sollicitude; il avait laissé près de ses brebis abandonnées les deux prêtres Salluste et Théophile, pour les instruire, les encourager et les soutenir. Mais loin de leur guide, ces deux représentants du pasteur avaient laissé leur bonne volonté s'éteindre, et leur vigilance s'était évanouie. Ils s'étaient habitués aux douceurs d'une honteuse nonchalance. La prédication de l'Évangile était sacrifiée à la jouissance d'un indigne repos. On les

voyait rarement apparaître aux assemblées. Depuis le départ de saint Chrysostome jusqu'au mois d'octobre, Salluste ne s'était fait entendre que cinq fois, pour annoncer au peuple la parole de Dieu; tandis que Théophile n'avait pas même une seule fois daigné rompre le silence.

Saint Chrysostome en éprouvait une affliction profonde; il écrit à ces deux prêtres une lettre énergique pour les rappeler au sentiment de leur devoir pastoral. Il écrit en même temps à Théodore, ami de Salluste, pour le prier de secouer l'apathique insouciance de son ami. Théodore était un des officiers du préfet de Constantinople. C'était un homme d'une foi sincère et d'une piété digne d'éloge; il méritait par sa vertu toute la confiance d'un saint.

Dans sa lettre aux deux prêtres, saint Chrysostome met en usage le précepte de saint Paul à Timothée. Il adresse à ces deux pasteurs indolents les reproches les plus sévères sur l'inexcusable oubli de leurs devoirs. « Je « succombe sous le poids d'une douleur mortelle, dit-il à « Salluste, à la vue des accusations de tiédeur et de négli« gence que la rumeur publique fait peser sur vous et sur « le prêtre Théophile. On m'assure que depuis mon départ « jusqu'au mois d'octobre, l'un de vous n'a daigné donner « au peuple que cinq homélies, et que l'autre est resté « dans un mutisme complet et criminel. Si ces méfaits « qui sont l'objet de mes reproches, ne reposent que sur « des rapports injustes et calomnieux, mettez-vous en « mesure de m'envoyer au plus tôt une justification com« plète; mais s'ils ne sont qu'une triste réalité, s'ils ne « doivent être qu'une tache honteuse à votre mémoire, « hâtez-vous de faire pénitence et de revenir de votre er« reur. Vous m'avez abreuvé d'amertume; vous avez flétri « dans mon cœur la douce consolation de l'amitié. Son« gez donc aux châtiments terribles que la justice divine « doit entasser sur votre tête. Songez à la rétribution qui « vous attend pour votre négligence et votre lâcheté.

« L'orage gronde sans doute; mais le temps de la tour-
« mente, c'est le temps d'amasser d'incomparables ri-
« chesses pour le ciel.

« Ne tardez point, dit-il à Théophile, de me délivrer
« des inquiétudes qui m'accablent. Mettez-vous en devoir
« de me faire connaître les travaux auxquels vous vous
« serez livrés pour l'instruction, le soutien et la consola-
« tion du peuple, au milieu d'une si grande tempête. Cette
« consolation de mon troupeau bien-aimé, c'est la jouis-
« sance la plus douce à laquelle puisse aspirer mon cœur.
« Dieu lui-même s'incline avec amour vers cette belle
« portion du bercail de Jésus-Christ que chaque jour la
« grâce du ciel soutient et console. Vous ne sauriez l'igno-
« rer, car vous en êtes chaque jour les instruments et les
« témoins. »

Ces paroles furent une rosée céleste tombant sur une terre féconde; elles produisirent dans le champ abandonné de l'Église de Constantinople une fertile moisson. Le saint, en effet, eut le bonheur de ramener au devoir les deux prêtres un instant égarés. C'est ainsi que cet homme vraiment providentiel imprimait une marche simultanée à tous ses travaux, et pourvoyait avec une égale sollicitude aux besoins de toutes les églises.

Admirables desseins de la Providence divine! Les perturbateurs d'Alexandrie et de Constantinople, aveugles agents du génie du mal, chassent indignement le saint docteur de son église pour l'envoyer mourir dans un désert inaccessible; et Jésus-Christ, qui veille avec amour sur les jours de son serviteur, l'élève comme une sentinelle de Dieu sur la cime du mont Taurus, entre les plages méridionales de l'Arabie, et les régions glacées du nord. De là, comme d'un siége de création céleste, il étend une main sur les Églises de l'Asie, de la Palestine et de la Syrie, tandis que de l'autre main il soutient et conduit les Églises septentrionales des Sarmates et des Goths, de la Thrace et de Constantinople.

Mais un apôtre n'est pas seulement apôtre; il est aussi martyr. Il ne reçoit pas seulement du Sauveur l'obligation de consacrer son existence à la diffusion de l'Évangile ; il reçoit aussi la mission plus difficile et plus dure de souffrir avec lui, de monter son calvaire et de prendre une large part de la lie de son calice.

Saint Chrysostome avait déjà plus d'une fois approché les lèvres de la coupe amère des souffrances. Il était chassé de son troupeau, traqué par la haine, jeté comme un bouc émissaire dans un réduit lointain dont on voulait lui faire un tombeau ; n'était-ce pas assez de privations et de douleurs? c'eût été sans doute assez, et trop peut-être, pour une autre âme que la sienne ; mais le saint devait recevoir en partage un calice plus amer. Il avait entendu les mêmes paroles que son homonyme du collége apostolique. Lorsqu'il arriva sur le siége de Constantinople, Dieu lui dit par l'opposition de Théophile, qui renfermait alors tout le secret de l'avenir : Pouvez-vous accepter le baptême d'humiliations et de tortures dont je serai baptisé moi-même? A cette question le prêtre d'Antioche avait fait la même réponse que le fils de Zébédée : Je le puis. Et dès ce moment, l'imposition des mains qui lui fut conférée, devint la garantie solennelle et sacrée de l'accomplissement de cette double promesse.

Dieu promit les tribulations : vous boirez à mon calice. Le saint promit la patience et la résolution : j'espère le pouvoir. Et voici que dans son exil, les éléments eux-mêmes, obéissant au double appel du saint et de Dieu, vinrent apporter leur contingent à la scélératesse des hommes, et donner l'appoint de l'amertume à la lie de son calice.

L'hiver sévit toujours avec rigueur sur les sommets inhabitables de l'Arménie. Mais cette année, la 405e de l'ère chrétienne, ces pics désolés furent enveloppés par les glaces, ensevelis sous les neiges et dépeuplés par un froid mortel. Saint Chrysostome qui n'avait connu dans

son enfance et pendant toute sa jeunesse que les tièdes hivers de la Syrie, ne cessa d'endurer un supplice atroce pendant toute la durée des frimats. Sa faiblesse et ses infirmités lui rendirent la température intolérable. Pendant quelques jours il fut sur le point de succomber à ses douleurs. Il crut enfin apercevoir le terme si désiré de sa carrière; mais il n'en apercevait qu'un signe avant-coureur.

A peine sorti de cette cruelle épreuve, il racontait à sainte Olympiade par quelle série de souffrances il avait passé ses jours d'hiver : « Je vous écris, lui dit-il, au sortir des « portes de la mort. Je suis ravi de joie de ce que vos « envoyés ne sont point arrivés quelques jours plus tôt à « Cucuse, car c'est au fort de mes souffrances que j'aurais « eu la consolation de les recevoir. Comment oser alors « vous nourrir d'illusions, en vous donnant de consolantes « nouvelles? C'eût été chose impossible assurément. L'hi- « ver a sévi parmi nous avec une rigueur inaccoutumée. « Accablé par des douleurs intolérables d'intestins, j'ai « vu s'écouler ces deux mois avec une noire tristesse ; ils « m'ont laissé dans une situation plus effrayante que la « mort. Toute ma vie se résumait dans le sentiment de « mes souffrances. Mes yeux étaient insensibles aux rayons « de la lumière. Le jour, la nuit, le matin et l'éclat du « midi, tout était ténèbres pour moi. Je passais sur un « lit de douleur presque toutes mes journées. Pour me « garantir contre la rigueur du froid, j'avais recours à « mille procédés divers. Je m'exposais à des feux ardents, « malgré l'incommodité d'une épaisse fumée. Je me tenais « enfermé dans un appartement dont je n'osais franchir le « seuil ; je m'abritais vainement sous les épais tissus de « cent couvertures. Efforts stériles, soins superflus! Le « froid me pénétrait et m'agitait les membres d'un frisson « fiévreux qui me faisait endurer d'atroces et perpétuelles « tortures.

« Pendant ces nuits immenses, de continuels vomisse- « ments, d'horribles douleurs de tête, une privation pres-

« que totale de nourriture empêchaient le sommeil de « fermer mes paupières. Mais ne vous laissez point aller « à l'affliction, et ne vous découragez point au triste récit « de toutes ces souffrances. Elles ne sont plus aujourd'hui « que le souvenir du passé ; j'ai repris une existence nou- « velle. Au premier changement de la température, dès « la première apparition des chaleurs du printemps, tous « mes maux se sont évanouis. Ils n'ont laissé d'autre trace « qu'une faiblesse qui réclame encore un régime sévère, « mais qui ne m'impose plus qu'une prudente réserve « dans le choix et la quantité de mes aliments. »

Dans une autre lettre à la même sainte, il expose la situation lamentable dans laquelle ce long hiver et les ravages des barbares ont plongé la ville de Cucuse et toute la contrée.

« Puisque vous réclamez des renseignements sur ma si- « tuation présente, lui dit-il, je m'empresse de satisfaire « votre désir. Sachez donc que je suis délivré de mes « grandes épreuves. Je suis sauvé de tout danger ; mais « j'ai le regret d'avoir à vous dire que le mal a laissé des « traces profondes qui m'accablent encore. Des médecins « habiles m'ont prodigué leurs soins. Ils ont mis en œuvre « pour me soulager toutes les lumières de la science ; « mais nous ne possédons dans notre désert ni les médi- « caments, ni les ressources nécessaires pour le rétablis- « sement d'un corps exténué par de longues privations et « brisé par d'inexprimables douleurs.

« Toute la contrée est sans ressources, et déjà même « nous ressentons les atteintes de la peste et de la famine. « Pour comble de malheur, des hordes d'Isaures et des « bandes de voleurs occupent tous les passages et rendent « inaccessibles tous les centres de population. Souvenez- « vous, je vous en prie, qu'il est prudent de ne plus m'en- « voyer d'émissaires, car je ne me consolerais jamais de « la pensée que l'on ait pu s'exposer à faire égorger un « homme à cause de moi. Vous pouvez comprendre quelle

« source intarissable de chagrin ce serait me créer pour « la vie, et de quelle intolérable amertume ce serait em- « poisonner le reste de mes jours. »

Cette crainte du danger, que peuvent courir les envoyés d'Olympiade et de ses amis de Constantinople, est un tourment dont il se plaint dans plusieurs de ses lettres et qui trouble souvent son repos. Il en écrit au diacre Théodote, auprès duquel il s'épanche avec toute l'effusion d'un cœur en peine. « C'était pour moi, dans cette solitude, « lui dit-il, une consolation bien douce que celle de pou- « voir vous écrire et d'épancher dans votre âme affec- « tueuse le trop plein de mon cœur. Mais nous sommes « cernés par les courses et les ravages des Isaures. Ar- « river jusqu'à vous et vous parler sont choses impossi- « bles; les barbares m'ont ravi pour longtemps cet inap- « préciable bonheur. Car avec le printemps leurs hordes « sauvages ont reparu dans nos contrées; elles se sont ré- « pandues partout, elles occupent toutes les voies, toutes « les issues; elles rendent tous les passages inaccessibles. « Déjà des femmes nobles sont tombées entre leurs mains « et des hommes ont été cruellement égorgés.

« Quant à ce qui concerne ma personne, après les « cruelles souffrances que m'a causées le dernier hiver, « ma santé s'est un peu rétablie. Mais bien que je sois « sorti de mes infirmités, il ne me reste pas moins en- « core beaucoup à souffrir des variations de la tempé- « rature; car ici nous allons bientôt nous voir encore « au fort d'un nouvel hiver. Ne vous effrayez point ce- « pendant de cette triste perspective; je conserve l'espé- « rance de voir disparaître le reste de mes infirmités à « la première approche des chaleurs. Si rien n'exerce une « plus pernicieuse influence sur ma santé, si rien n'est « plus capable de briser mes forces que la rigueur du « froid, rien aussi ne peut m'apporter un remède plus sa- « lutaire que la chaude température des beaux jours. »

Dans une autre lettre à Théodote, il lui dit encore :

« Je n'ose plus vous appeler auprès de moi tant sont af-
« freux les désastres et les malheurs qui désolent l'Ar-
« ménie. Dans ces malheureuses contrées, quelque part
« que vous portiez vos pas, vous heurtez des cadavres, et
« vous êtes arrêté dans votre marche par des ruisseaux
« de sang. Vous ne contemplez partout que des villages
« déserts, des maisons renversées et des villes en ruines.
« Nous avions pensé pouvoir vivre avec sécurité derrière
« les épaisses murailles de notre forteresse, où nous
« sommes renfermés comme dans un cachot affreux ; mais
« nous n'y pouvons respirer sans de continuelles alarmes ;
« car les Isaures s'attaquent même à ces places fortes, qui
« ne sont point à l'épreuve de leurs assauts. »

Cette place forte qui ne peut les garantir contre les déprédations des Isaures, c'est celle d'Arabisse, dans laquelle les habitants et la milice de Cucuse allaient se mettre à couvert, à l'époque de l'invasion de ces barbares. Fixée sur des roches inaccessibles, à quelque distance au nord de Cucuse, Arabisse était réputée imprenable. Elle devenait de temps en temps le refuge de ces populations malheureuses qui fuyaient à la fois les tortures de la faim et la rapacité des voleurs. « Nous avons saisi l'occasion de quel-
« ques instants de tranquillité, dit saint Chrysostome,
« pour nous sauver dans Arabisse, dont la citadelle nous
« offrait une sécurité plus complète. Car il ne nous était
« plus possible de tenir dans la ville, ni dans cette partie
« du Taurus. Nous avions tous les jours la mort à notre
« porte. Les Isaures y portent partout le fer et le feu, sac-
« cagent les villes et les hameaux, en immolent les habi-
« tants et ravagent les campagnes.

« Mais ici d'autres fléaux non moins destructeurs vien-
« nent nous assaillir ; la misère et la faim menacent de
« décimer la multitude des malheureux resserrée avec
« nous dans cette étroite forteresse. »

Rien n'égale les souffrances de saint Chrysostome au milieu de ce sauve qui peut de tous ces peuples affamés ;

lui, faible et défaillant éprouvait plus qu'aucun autre le sentiment de ces calamités inouïes. La terreur et les privations étreignaient tous les cœurs, absorbaient toutes les pensées. Le saint évêque ne peut s'empêcher de retracer encore ainsi, dans une lettre à Polybe, le sombre tableau de tous ces malheurs. « La crainte des Isaures, écrit-il, a mis « en fuite tous les habitants de ces contrées. Les villes « ne sont plus que des amas de murailles en masures et « de toits inhabités. Les cités les plus florissantes sont de« venues des solitudes où règne le silence; les collines, les « vallées et les bois prêtent leurs cavernes inconnues et le « mystère de leurs retraites, pour servir de refuge et d'asile « aux peuples des cités. Tous les habitants de l'Arménie « ont fui leurs champs, leurs maisons et leurs plaisirs; « ils ont embrassé la vie sauvage des lions et des léopards, « qui ne trouvent leur sécurité que dans la solitude sau« vage des déserts. Chaque jour nous sommes découverts « dans nos retraites; chaque jour nous marchons à l'aven« ture à la recherche d'un abri pour le lendemain. Ainsi « chaque jour notre tente se replie, disparaît et change de « place, comme chez les tribus errantes des Scythes et « des Sarmates. Souvent, c'est au milieu de la nuit qu'il « nous faut chercher notre salut dans la fuite. Bien sou« vent, au milieu de ces alertes, de petits enfants, em« portés dans les bras de leurs mères, qui tombaient de « sommeil et reposant à leur côté dans les neiges, ont été « trouvés morts et couverts de glace le lendemain.

Ces scènes déchirantes étaient bien de nature à frapper de stupeur les âmes les plus énergiques. Le peuple, condamné par les Isaures à mener dans les montagnes la vie errante des bêtes fauves, semblait perdre insensiblement et ses sentiments chrétiens et sa noble vigueur. Saint Chrysostome avait peine à lui faire remonter au cœur le courage et la confiance. Il semble lui-même éprouver parfois les atteintes du découragement universel. Les bouleversements et les alertes se succèdent d'une manière

continue; il se voit presque sans aucune espérance de repos. Aussi se détermine-t-il à renvoyer chez son père le jeune Théodote, son lecteur, qu'il a gardé jusqu'alors auprès de lui, comme le Sauveur garda l'apôtre vierge jusqu'à sa dernière heure. Il avait pris à cœur de former lui-même ce jeune homme au ministère des autels; il déversait ainsi, sur cet ange de vertus, les bienfaits que, dans son jeune âge, il avait reçus de l'évêque Mélèce.

Mais l'agitation de leur existence nomade, la terreur que répandaient partout les cruautés, les ravages et les dévastations des Isaures, enfin l'ophthalmie douloureuse de Théodote, laquelle s'aggravait également par l'excès du froid et de la chaleur, ne permettaient au saint ni de remplir ses obligations vis-à-vis de son pupile, ni de le garder plus longtemps au milieu de si grands dangers.

Le père de ce jeune homme, Théodote, homme consulaire, avait fait au saint des présents en vue des soins qu'il prodiguait à son fils. Ce n'était qu'une forme matérielle qu'il donnait à l'expression de sa reconnaissance; mais saint Chrysostome, en renvoyant le jeune Théodote au sein de sa famille, croit devoir restituer tous ces présents.

Puis il écrit au diacre Théodote; il lui recommande la direction spirituelle de son jeune lecteur. Enfin il s'adresse au jeune homme lui-même; il le console et l'encourage par une lettre, vraiment embaumée d'une vive et paternelle affection. On sent qu'il tient à ce jeune cœur par un lien plus fort que celui de la nature. Il l'engage à ne rien négliger pour la guérison de ses yeux. Il veut qu'il s'applique, pendant ses heures disponibles, à la lecture assidue des saintes Écritures. « Consacrez, lui dit-il, « tout votre loisir à la méditation des textes sacrés; au-« tant du moins que vous le permettra la faiblesse de « votre vue. J'espère que les temps ne seront pas toujours « pour nous aussi rigoureux; Dieu daignera m'accorder « un jour la consolation de pouvoir vous donner l'explica-« tion du sens que ces textes renferment. »

Mais ces agitations, dont saint Chrysostome se plaignait avec tant de résignation et d'amertume, devaient-elles avoir un jour la fin sur laquelle il fondait ses espérances? Hélas! pour l'Église universelle, son attente ne devait être qu'une cruelle déception; mais elle devait se réaliser d'une manière bien plus heureuse pour lui-même.

Après une année de séjour dans la ville de Cucuse, ou plutôt après une année de terreurs et de courses accablantes, tantôt au milieu des forêts, tantôt dans les ravins des montagnes, et derrière les murailles de la citadelle d'Arabisse, où chacun allait chercher un abri contre une mort certaine, un ordre arrive de transférer définitivement le saint et sa suite dans cette dernière forteresse. Ce sera là le dernier temps d'arrêt dans sa marche lente et douloureuse vers le calvaire; il ne quittera ce lieu désormais que pour s'en aller au loin exhaler son dernier soupir. Ce sera donc la dernière station de son martyre; on ne l'en arrachera que pour achever son existence et le conduire à son tombeau. Mais comment va s'opérer cette mesure? qui va provoquer tant de rigueurs?

Les lois schismatiques de l'empereur Arcadius avaient singulièrement compliqué la situation des diverses fractions de l'Église de Constantinople; elles portèrent le deuil et l'affliction dans les rangs des amis de l'orthodoxie et de la paix. Mais elles eurent une sorte de compensation du côté de l'Occident. Un concile réuni dans la basilique de la seconde région de Carthage, sous l'influence de saint Augustin d'Hippone, flétrit à jamais les erreurs des donatistes.

A cette même époque, le grand docteur de l'Église latine écrit une lettre à saint Jérôme, pour calmer les impressions profondes de ce solitaire, dont le corps est au désert de la Palestine et dont l'esprit infatigable se trouve en tout lieu. Saint Augustin lui témoigne une affection vive et paternelle, et lui donne sa paix; puis il le rassure contre l'existence de certains

libelles diffamatoires que l'on attribuait à Rufin, son adversaire. Cette lettre mit fin à la querelle quelque peu malséante de deux hommes faits pour s'aimer et pour s'entendre, saint Jérôme et Rufin.

La réponse de saint Jérôme passe sous silence ces circonstances par lesquelles la charité pouvait se sentir blessée ; il ne relate que les difficultés particulières qu'il avait éprouvées dans ses travaux sur les saintes Écritures.

Une ère de consolation semblait briller alors pour l'Église. Les livres de saint Augustin contre Fauste le manichéen et ceux contre Félix, le traité *de la nature du bien* et le livre *contre Secondinus*, prêtaient à la partie militante de l'Église des armes nouvelles contre ses ennemis.

En Gaules, de saints évêques donnaient au monde le spectacle des plus sublimes vertus ; saint Exupère de Toulouse présentait, en consultant le saint-siége sur des matières de mœurs et de doctrine, une démonstration remarquable de la croyance universelle touchant la supériorité de lumières et d'autorité de l'évêque de Rome.

Saint Séverin de Cologne et de Bordeaux, saint Vénérand d'Auvergne, saint Aignan d'Orléans, saint Marcel de Paris et saint Aper de Toul, se partageaient l'admiration du monde entier par leurs travaux dignes des temps apostoliques.

Un concile de Rome fixait les règles de la discipline et des mœurs, tandis que Sulpice Sévère donnait un nouvel éclat à la littérature chrétienne, par la publication de son histoire sacrée et de ses dialogues, qui le firent surnommer à juste titre le Salluste chrétien.

Mais à cette époque, l'heureuse influence de ces faits et de ces événements, celle des lettres de saint Jérôme à deux Gauloises, de la lettre de saint Augustin à saint Jérôme, du concile de Carthage et des sages lois de l'empereur Honorius contre l'invasion de l'esprit de révolte des donatistes, furent tristement balancées par d'autres événements malheureux ; les tentatives d'assassinat contre saint Augustin, par les circoncellions d'Afrique, et les violences inouïes des donatistes contre saint Possidius, vinrent, en effet, assombrir le tableau de la prospérité de l'Église.

CHAPITRE XXI

Suite.

Les attaques incessantes des Isaures et la haine des persécuteurs avaient merveilleusement servi les desseins de la miséricorde divine. Les schismatiques, aidés de la cruauté des barbares, avaient tout fait dans l'intention criminelle d'éteindre à jamais la plus grande lumière de l'Église ; et voici que leur dernier attentat ne présente que la conséquence salutaire d'en déplacer et d'en élever davantage le flambeau.

« Sévérien, Porphyre et quelques évêques de Syrie, dit « l'historien Pallade, voyaient avec une sorte de rage que « toute la population chrétienne d'Antioche se transportait « en Arménie, pour entendre la voix de saint Chrysostome « et s'éclairer des leçons de sa doctrine. Les récits de ces « voyages les torturaient comme l'eussent fait les coups « sanglants d'une cruelle flagellation ; car tel est le sup- « plice qu'inflige à la perversité la vue des vertus et des « succès des justes. Ces hommes égarés frémissaient de « fureur, non-seulement de ce que le saint pouvait jouir, « sur la terre d'exil, de ce qu'on appelle en langage hu- « main les avantages d'une vie honorée et prospère, mais « encore de ce qu'il pouvait recueillir par sa patience le « mérite inappréciable de ses tourments.

« Le feu de l'envie, ajoute Pallade, comme une flamme

« dévorante, leur brûlait le cœur et les entrailles. Ils se « mirent à remuer l'enfer pour arracher le saint évêque « au théâtre de vertus qu'il s'était créé dans le désert de « Cucuse. L'objet de leur désir, c'était sa mort. Et ces « hommes fratricides s'imaginèrent atteindre leur but en « le faisant transporter dans la citadelle d'Arabisse. Mais « Dieu le protégeait toujours. Alors leur rage monte à « son plus haut point de surexcitation et de délire ; ils « le soumettent à d'horribles tourments ; ils se flattent « de l'espoir que la perte insensible des forces vitales « doit l'amener enfin jusqu'à l'extinction complète de la « vie. »

Mais aussi Dieu daigne quelquefois se lever plein d'amour et de colère pour défendre contre l'iniquité les jours de ses serviteurs. Telle parut être dans cette circonstance son intervention en faveur de saint Chrysostome. Le saint, en effet, appuyé de l'assistance du ciel, n'a point à se préoccuper de la puissance de ses ennemis ; Dieu le pourvoit de toutes choses. Sans avoir à redouter la rigueur de sa détresse, il peut contempler avec calme et sérénité l'animation stérile de la haine, qui semble se tordre d'impuissance et de fureur autour de son rocher d'Arabisse.

Il devient plus grand et plus beau que sur le siége patriarcal de Constantinople ; il répand autour de lui, dans ces contrées tristes et stériles, qui semblent créées pour servir de tombeaux aux peuples chargés des malédictions du ciel, un tel éclat, une si vive lumière, que de tous côtés les habitants des régions les plus reculées viennent se grouper au pied de sa montagne. Sa voix puissante les réveille de leur torpeur ; elle les fait sortir du sommeil profond de l'ignorance et du vice ; elle les fascine et les éblouit de la splendeur de ses paroles et de la beauté des enseignements divins. On dirait la mission d'un ancien prophète.

Ainsi d'un côté la présence de saint Chrysostome sur ces inhabitables rochers représente l'astre de la miséri-

corde et de la vérité, venant se placer et projeter sa lumière au milieu des ombres et des ténèbres de la mort.

Mais d'un autre côté que de douleurs et que d'angoisses! Que ce sombre rocher d'Arabisse était bien pour lui le gibet du supplice! Saint Chrysostome, dans son humilité sacerdotale, avait-il la consolation de son influence et de ses mérites? avait-il la conscience de sa grandeur? non, sans doute; car Dieu n'abandonne cette ignoble pâture de l'estime de soi-même qu'à l'âme sans espérance qui s'est déshéritée des biens du ciel.

Le saint paraissait donc seul en face de ses souffrances; mais cette solitude dans la douleur n'affectait point les sentiments intimes de son âme. Il n'avait pas toujours à respirer dans une atmosphère assombrie et sous un ciel d'airain. Des échos lointains lui venaient parfois de Rome et d'Italie; les noirs nuages que l'on entassait sur sa tête paraissaient quelquefois se dissiper sous le souffle embaumé des brises de l'Occident. Ces quelques et rares reflets de l'amour constant du père commun des fidèles lui suffisaient, pour lui montrer les liens indissolubles par lesquels il tenait au giron de l'Église et par conséquent au ciel.

On travaillait en effet en Italie; pendant que les déprédations incessantes des Isaures, la rigueur mortelle du climat, et les infirmités corporelles faisaient de l'exil du saint évêque une croix si pesante, un calice si douloureux, ses amis fidèles, réfugiés à Rome, n'oubliaient point qu'il ne suffit pas à l'apôtre de mourir, mais qu'il ne doit consentir à succomber que pour s'ensevelir dans le triomphe de la foi, de la vérité, de la justice. C'est ainsi que s'est accomplie la mission miséricordieuse et sanglante de Jésus-Christ. Au moment où sur le calvaire il s'affaissait sous les coups de la mort, Dieu le Père proclamait son triomphe par la voix de la nature épouvantée.

Saint Chrysostome avait aussi lui besoin du témoignage du père, du vieillard que Jésus-Christ avait revêtu

de sa sagesse, auquel il avait laissé les clefs du royaume des cieux. Il avait besoin d'entendre sa voix et de ressentir sa tendresse. Mourir au milieu du silence de saint Pierre et de Rome, c'était mourir en proscrit; et mourir sous le regard de Pierre, c'était mourir sous le regard même de Jésus-Christ, c'était cueillir la palme immaculée du martyre.

Il fallait donc que le père des pères s'inclinât du haut du Capitole, vers le saint persécuté, pour accueillir ses souffrances et lui donner sa dernière bénédiction. Le saint semblait n'attendre que cet adieu pour prendre congé de la vie.

Le saint pontife Innocent Ier avait parlé déjà; mais il n'avait parlé qu'avec l'accent d'un ami qui console; et quand la dernière heure de saint Chrysostome approchait, il lui restait encore le devoir d'étendre les bras au nom de l'Église, pour l'embrasser avec amour et recevoir son dernier soupir. Cet événement qui se préparait, à l'insu des hommes, par une action secrète de la bonté divine, fit concevoir de vives espérances pour le salut du proscrit, dont la vie comme un flambeau commençait à s'éteindre. Les cœurs recommençaient à palpiter d'émotion et d'espérance.

Démétrius, évêque de Pessinonte, en Galatie, fut choisi de Dieu pour porter le dernier trait de lumière dans l'esprit du père commun des fidèles, et le fixer sur la situation du saint patriarche et sur celle des persécuteurs. Cet homme de foi, de résolution et de dévouement, s'empare des lettres d'Innocent Ier; il parcourt toutes les églises de l'Asie; il publie dans toutes les communautés chrétiennes que le successeur de saint Pierre et l'Église romaine sont en communion avec saint Chrysostome.

Puis il franchit les mers; il va déposer aux pieds du souverain Pontife les témoignages de toutes les églises d'Orient en faveur du saint, pasteur et victime. Il lui remet des lettres des évêques de Carie et de toute la Grèce asia-

tique, dans lesquelles ces hommes de Dieu protestent de leur attachement à la communion de saint Chrysostome, et de leur résolution inébranlable de ne jamais s'écarter, à cet égard, de l'Église romaine.

D'autres lettres du clergé d'Antioche témoignaient également l'attachement de cette Église et sa fidélité constante à la cause du saint. Ce clergé modèle se plaignait aussi de l'élection sacrilége de Porphyre au patriarcat d'Antioche.

En même temps que Dieu députait vers son vicaire sur la terre, l'énergique et zélé Démétrius, l'apôtre et le champion de la justice, de toutes parts on lui cherchait des renforts et des soutiens pour la lutte sainte qu'il avait entreprise au nom et pour l'honneur de l'Église.

Bientôt, en effet, arrive en Italie le prêtre Domitien, économe de l'Église de Constantinople. Après lui, Vallagas, prêtre de Nisibe en Mésopotamie, qui vient porter à Rome les protestations de l'extrême Orient. Ces deux consciences incorruptibles exposent au saint Père les plaintes et les chagrins des Églises de Constantinople et de Mésopotamie. Ils lui présentent les actes affligeants d'Optat, préfet de la ville impériale, sa haine, ses injustices et ses cruautés. Innocent vit avec une douleur profonde les vexations et les tourments imposés aux fidèles. Il ne put s'empêcher de gémir sur les mesures honteuses auxquelles le pouvoir ne craignait pas de s'abaisser pour ébranler la fidélité des catholiques et les forcer au schisme. Il vit avec un sentiment irrésistible d'horreur que des dames de qualité, de familles consulaires, des diaconesses de la métropole, Olympiade, Pentadie, et plusieurs autres avaient été traînées publiquement dans l'enceinte du prétoire, et condamnées par Optat à communiquer avec l'usurpateur Arsace, sous peine de payer au fisc deux cents livres d'or.

A ces témoignages irrécusables vinrent s'en joindre d'autres plus énergiques encore. On vint à Rome, au pied

du tombeau des apôtres, protester contre la persécution, non plus par des paroles, mais par la voix plus éloquente d'un spectacle navrant. On représenta la ville et les voies publiques de Constantinople remplies de vierges et d'ascètes au visage flétri par la souffrance, se traînant péniblement dans la cité, ayant les côtés déchirés et presque entr'ouverts par des instruments de tortures, succombant sous le poids de l'épuisement et de la douleur, ou laissant, en passant sur la voie publique, des traces sanglantes des coups de verges et de fouets par lesquels on avait dénudé leurs membres et lacéré leurs épaules.

Le cœur du souverain Pontife ne pouvait tenir à ce spectacle accablant; il en fut ému jusqu'aux larmes. Il vit avec amertume que dans cette infâme persécution saint Chrysostome n'était pas le seul martyr. Il comprit que les schismatiques, après avoir frappé le pasteur, voulaient encore immoler ou disperser le troupeau qui lui restait fidèle.

Dans cette situation douloureuse, il sent que des moyens suprêmes peuvent seuls opposer une digue puissante au torrent du schisme persécuteur. Chef de l'Église de Jésus-Christ, il entend ses cris de détresse; et le Sauveur lui fait tendre la main à la puissance temporelle.

Il fait donc appel à la foi de l'empereur d'Occident. Il réclame, contre l'empereur d'Orient, l'appui de sa voix puissante et fraternelle. Il se persuade qu'une manifestation solennelle du chef de l'empire devra produire une impression salutaire, et peut-être remporter une victoire complète sur l'implacable cruauté d'Arcadius. Il expose, avec une effusion mêlée d'espérance et d'amertume, les plaintes des prêtres de Constantinople et de Mésopotamie; il lui trace le sombre tableau des souffrances des confesseurs.

Honorius n'était point éloigné d'intervenir à la voix du chef de l'Église. Il s'était souvent ému des malheurs du christianisme en Orient. Il n'avait même pas attendu cette

invitation d'Innocent Ier pour flétrir les attentats et les sacriléges consommés dans la seconde capitale de l'empire.

« Nous avons appris, avait-il écrit à son frère Arcadius, « que, dans votre ville impériale, le jour de la solennité « pascale, à l'heure même où toutes les populations des « cités voisines étaient assemblées sous les yeux de leurs « évêques et de leurs magistrats, vous avez fait fermer « les portes du temple, et plongé dans les prisons les mi- « nistres des autels.

« Quoi! le jour même de l'indulgence céleste et du « pardon des crimes de l'humanité, vous n'avez pas craint « de fermer les portes d'un noir cachot sur les ministres « sacrés de la paix et de la miséricorde divine! Le temple « saint a retenti de cris de guerre et de menaces de mort. « On a vu les mystères redoutables de notre foi troublés « par le bruit des armes. On les a vus interrompus et « souillés par les horreurs d'un combat sanglant. Des « morts et des blessés sont tombés dans le sanctuaire; les « autels sont devenus des théâtres de barbarie et d'assas- « sinat. Les évêques ont été chassés de leurs siéges, et le « sang humain, par un horrible mélange, est allé souiller « la matière bénie et préparée pour les sacrements divins.

« Une telle nouvelle nous a plongé dans la consterna- « tion la plus profonde. Qui de nous, en effet, à l'aspect « d'un si grand crime, pourrait s'empêcher de frémir à la « pensée que le Dieu tout-puissant peut faire éclater sur « nous les fléaux vengeurs de son honneur outragé?

« Si vous avez vu s'élever entre les ministres sacrés « des questions indécises sur le culte divin, il fallait les « livrer au jugement des évêques. Aux évêques seuls ap- « partient l'interprétation des choses divines; à nous in- » combe le devoir de l'obéissance et du respect.

« Mais quand même il se serait élevé des nuages sur « des questions touchant les mystères chrétiens ou la dis- « cipline de l'Église, fallait-il donc déployer la force, et « faire régner la violence, jusqu'à la déportation des prê-

« tres, la perturbation du culte et le meurtre des fidèles « pieux? Quoi! le sanctuaire inviolable de la prière, des « vœux les plus purs du cœur et du sacrifice redoutable « de Jésus-Christ, a vu briller la lame de l'épée, tirée du « fourreau, pour égorger d'innocentes victimes!

« Il existe une voix vengeresse et menaçante qui s'élève « du théâtre même d'un si grand forfait; cette voix vous « avertit de l'indignation de la majesté divine. Puis, « écoutez les frémissements des peuples épouvantés. Ils « nous avertissent qu'après les épreuves qui nous accablent ici-bas, nous avons à redouter des châtiments plus « terribles encore.

« J'apprends que la basilique auguste, embellie par la « munificence de tant d'empereurs, illustrée par tant d'incomparables solennités, et confidente fidèle des prières « et des vœux secrets des majestés impériales, vient d'être « dévorée par les flammes. Cet unique flambeau de l'Église « patriarcale de Constantinople vient donc de se consumer « en tourbillon de cendres, de flammes et de fumée, sous « le regard insouciant du ciel! Ah! c'est que le ciel était « encore saisi d'horreur à la vue de ses prêtres procrits « et de ses mystères avilis dans l'opprobre et la souillure. « Il a détourné les yeux de ce sanctuaire si beau, mais « désormais souillé de sang humain. Il a laissé paître l'incendie; il a laissé tout dévorer, afin qu'aucune âme innocente ne fût plus exposée à venir déposer l'offrande « de son cœur sur des autels ensanglantés.

« La flamme s'est étendue, elle a déployé ses anneaux « comme un dragon à la gueule béante; elle a consommé « tous les édifices sacrés, élevés avec tant de splendeur. « Tous ces ornements si majestueux, fruit de la piété de « nos ancêtres, ne présentent plus aujourd'hui que les « cendres d'une immense urne funèbre.

« Malgré des prières, accompagnées de larmes et des « provocations incessantes, j'ai cru devoir jusqu'à ce jour « garder le silence sur toutes ces calamités. Je ne voulais

« pas ajouter à la douleur d'un frère qui partage ma « pourpre et mes sollicitudes impériales, par des avertis- « sements même empreints du caractère le plus doux et le « plus fraternel.

« Mais aujourd'hui la voix du sang s'élève et couvre de « ses cris les gémissements de la douleur elle-même. Je « ne puis plus fermer l'oreille à cet appel. Je vous exhorte « donc, je vous conjure de réparer au plus tôt les désas- « tres et les malheurs de ces crimes. Hâtez-vous de cher- « cher, par vos supplications et vos vœux, à conjurer la « colère et la justice de Dieu.

« Ma conscience me presse de vous adresser, dans la « simplicité de mon cœur, cet avertissement d'une amitié « toute fraternelle ; car j'aurais surtout à redouter que « mon silence prolongé ne fût, aux yeux des peuples, une « approbation tacite de toutes les énormités que nous ap- « porte la renommée. Il ne m'est pas permis de laisser « penser qu'après et malgré tous les avertissements « donnés par moi, pour nous sauver de ces crimes, je « puisse, par une temporisation silencieuse et complai- « sante, laisser planer sur ma couronne l'infâme soupçon « d'une complicité tacite et d'une solidarité coupable dans « la perpétration des faits accomplis...

« Une question était en litige entre des évêques ; elle « n'avait de solution possible que dans la décision d'un « concile régulièrement assemblé. Des députés des deux « partis engagés dans la querelle étaient envoyés aux « pontifes de la ville éternelle ; il fallait attendre qu'un « arrêt, émané de l'autorité générale, fixât pour tous le « sens des lois et les règles de la discipline de l'Église. « La question restait intacte, et n'avait à subir aucune « interprétation avant la définition du tribunal sans appel « du corps universel des pasteurs.

« Mais, par une précipitation criminelle, sans attendre « la réponse des prêtres des deux partis, députés auprès « du chef des évêques, sans procéder en aucune manière

« à l'examen consciencieux de la question, on a porté la « main sur des évêques ; on les a frappés d'une sentence « d'exil; ils se sont vus terrassés par la violence, plutôt « que régulièrement soumis au jugement de leurs frères.

« La précipitation d'un tel arrêt est mise en lumière « par l'exécution elle-même ; car l'autorité suprême, dont « on attendait la parole, s'empressa d'accorder à l'évêque « Jean le bienfait de la communion et de la paix. Elle or- « donna le rétablissement de la concorde, et décréta que « l'union serait maintenue jusqu'à l'arrêt irrévocable d'un « jugement synodal...

« Mais aujourd'hui, que reste-t-il encore à faire au dés- « ordre, si ce n'est de lacérer par le schisme le sein de « l'Église et de le réduire en lambeaux ? de faire germer « partout l'hérésie, cette ennemie mortelle de la commu- » nion catholique ?

« Faudra-t-il maintenant accuser encore les peuples, « s'ils se divisent et se morcellent en sectes discordantes ? « lorsque l'autorité divinement établie vient présenter « elle-même le foyer de la dissolution ?...

« Prions donc le Dieu patient d'arrêter ce torrent dé- « vastateur du genre humain, et d'opposer une barrière à « l'envahissement du fléau qui tend à la dislocation de la « société chrétienne. Les crimes consommés sous nos « yeux nous remplissent les yeux de larmes et le cœur « d'épouvante. Mais prions ; car Dieu, qui s'incline tou- « jours vers la piété sincère, se laissera toucher, non par « la justice d'un châtiment mérité, mais par la douceur « de l'indulgence et du pardon. »

Après une telle lettre, un tel avertissement, Honorius avait-il donc besoin de parler encore ? Hélas ! ce besoin était devenu plus pressant qu'autrefois ; car c'est après cette intervention, si chrétienne et si fraternelle, que les malheurs de l'Église avaient atteint leurs dernières limites. L'univers entier tenait les yeux fixés sur le vicaire du Sauveur, sur le père commun des évêques et des rois

de ce monde. Et ce père commun s'adressait encore, les yeux pleins de larmes, à la plus grande image matérielle de la puissance de Dieu.

Dans cette détresse, dans ce deuil universel, Innocent Ier comprend toute l'immensité des obligations et de la responsabilité qu'il a reçues du ciel même. Il proportionne l'énergie de l'action à la grandeur du devoir ; il parle, il prie, il conjure ; il somme au nom de Jésus-Christ l'empereur Honorius, qui tient en ses mains les destinées humaines de l'univers, de rompre encore une fois le silence, de faire encore entendre sa voix.

Honorius, ainsi mis en demeure d'intervenir une troisième fois en faveur de l'innocence et de l'Église, voulut s'entourer des lumières des évêques de l'Occident. Il ordonne la convocation immédiate d'un concile ; il veut que les résolutions prises par les pères, réunis en synode, puissent servir de motifs et de base à son intervention.

Sur ses ordres, les évêques d'Italie, d'Afrique, d'Espagne, des Gaules et de toutes les autres parties de l'empire s'assemblent en grand nombre. Tous ces évêques, dont plusieurs étaient couronnés de l'auréole des confesseurs, conviennent d'une voix unanime qu'il est urgent d'adresser à l'empereur d'Occident les plus vives instances, à l'effet d'obtenir qu'il daigne écrire au plus tôt à son frère l'empereur d'Orient, pour le déterminer à convoquer à Thessalonique un concile, auquel puissent se rendre les évêques des deux empires. Ils veulent ainsi former une représentation complète de l'Église universelle, sinon par le nombre, du moins par la qualité des suffrages requis. Ils se flattent de l'espérance que ce concile pourra porter une sentence définitive. Ils comptent sur ce jugement sans appel pour mettre un terme à la captivité de saint Chrysostome, opposer une barrière aux ravages du schisme et briser pour toujours les efforts impies de la persécution.

L'empereur reçut avec faveur leur supplique ; il mani-

festa, dans cette circonstance, les sentiments d'un prince qui sait comprendre l'importance et la limite de ses devoirs.

Sans plus tarder, il demande au chef de l'Église de mettre à sa disposition cinq évêques et deux prêtres, avec un diacre de Rome, pour porter son message à son frère Arcadius. Dans ses lettres, il s'efforce de remonter le courage du faible empereur dont il connaît la pusillanimité désespérante ; il l'exhorte avec force à prendre au plus tôt d'énergiques mesures, pour réparer les malheurs et le scandale de la persécution.

« C'est la troisième fois, lui dit-il, que je m'adrese à « votre clémence, pour la prier d'arrêter et de réparer les » désastres de la cabale qui s'est élevée contre Jean, « évêque de Constantinople. Il me semble que mes récla- « mations et mes prières n'ont point trouvé d'écho dans « votre âme et sont tombées dans l'oubli, sans aucun ré- « sultat heureux. Je viens encore faire appel à votre « droiture, en faveur de la paix de l'Église, sur laquelle « reposent et la paix et la prospérité de notre empire.

« Je vous écris par l'entremise de prêtres et d'évêques, « qui viennent prêter leur coopération à notre sollicitude, « pour demander qu'il vous plaise de donner des ordres, « pour la convocation à Thessalonique des évêques de « l'Orient.

« Les Églises de notre Occident ont choisi des hommes « au cœur inébranlable, à l'âme inaccessible aux séduc- « tions de l'imposture et de la perversité. Cinq évêques et « deux prêtres vous sont envoyés en leur nom, avec un « diacre de la grande Église romaine. Veuillez les ac- « cueillir avec le plus grand honneur; et, s'il leur est dé- « montré que c'est avec justice que l'évêque Jean a subi « l'arrêt de proscription dont il demeure frappé, j'accepte « leur témoignage, et je renonce à la communion d'un « homme indigne; Mais aussi vous devez repousser toute « communication avec les évêques d'Orient, si l'examen des « faits leur donne à tous la conviction que Jean est tombé

« victime des intrigues et de la scélératesse de ses en-
« nemis.

« Quant aux sentiments particuliers des Occidentaux
« en faveur du proscrit, vous pouvez les apprécier par les
« deux lettres que j'ai choisies entre toutes celles qu'ils
« m'ont écrites; elles renferment l'exposé fidèle et com-
« plet des sentiments exprimés dans toutes les autres : ce
« sont celles des évêques de Rome et d'Aquilée.

« Mais sur toutes choses, je vous conjure d'obliger,
« même par l'emploi de la force, Théophile d'Alexandrie
« à se rendre au concile de Thessalonique; car il est re-
« présenté comme le provocateur de la cabale et le prin-
« cipal auteur de toutes ces calamités. Par ces mesures, le
« concile, protégé dans son indépendance, rendra libre-
« ment un arrêt sans appel, pour assurer la paix et l'u-
« nion aux Églises de l'univers entier. »

Telle est la troisième tentative faite en faveur de saint Chrysostome. Cette fois le monde entier semblait pouvoir espérer le triomphe de la justice et le rétablissement de la paix; mais, hélas! le torrent avait rompu ses digues. L'arrêter, lui résister seulement, était chose impossible; et les représentants de Rome eux-mêmes allaient être emportés.

Honorius annonce à l'empereur d'Orient cinq évêques; mais il en est un dont l'histoire ne nous a point transmis le nom. Quatre seulement nous sont connus; quatre noms seuls ont pu recueilir, et recueilleront à jamais le témoignage de la reconnaissance des siècles. Ce sont ceux de Cythégius, de Marien, d'Émilien de Bénévent et de Gaudence de Bresce; ils étaient accompagnés des deux prêtres Boniface et Valentinien.

Outre le message de l'empereur Honorius, ils portaient encore des lettres du souverain pontife Innocent Ier, de Chromace d'Aquilée, de Vénérius de Milan, et de plusieurs autres évêques d'Italie. Ils étaient aussi députés d'une manière spéciale par le concile d'Occident. Les

Pères les avaient chargés d'une instruction particulière pour l'empereur d'Orient et pour les évêques du futur concile de Thessalonique.

Cette députation s'accrut, avant son départ, de quatre évêques orientaux, qui résidaient en Italie depuis la déposition de saint Chrysostome et les troubles de Constantinople. C'étaient Eulysius d'Apamée, Cyriaque de Synnade, Pallade d'Hélénople et Démétrius de Pessinonte. Ces neufs évêques se mirent en route pour Constantinople, et traversèrent l'Italie dans des chars impériaux mis à leur disposition par les soins d'Honorius.

Les ambassadeurs de la paix vont remplir leur mandat; quel sera le succès de ce message? L'Occident s'avance avec franchise et droiture; mais l'Orient, mais l'antique duplicité des nations helléniques, voudront-ils lui serrer la main?

De tristes symptômes vinrent à cet égard assombrir quelque peu les lueurs d'espérance que l'on avait trop tôt saluées comme une aurore de paix. L'instruction elle-même du concile d'Occident allait devenir, par trop de droiture et d'équité, le principal obstacle contre lequel allaient se heurter les députés; elle allait rendre impossible tout bon résultat pour leur mission pacifique. Cette instruction portait, en effet, que l'évêque Jean ne pouvait être cité devant les Pères ni paraître en jugement avant d'avoir été rétabli dans son Église, admis à la communion et mis en possession des prérogatives de son siége, afin de ne lui laisser aucun prétexte d'accueillir par un refus sa convocation au nouveau concile.

Cette mesure était pleine de sagesse; mais c'était trop de justice aux yeux des Grecs.

Aucun esprit impartial cependant ne pouvait révoquer en doute la convenance et la nécessité d'une telle résolution. Le concile futur avait à juger la cause du saint patriarche; il ne pouvait donc pas admettre implicitement, avant tout examen, la légitimité de la sentence dont il

avait été frappé. Saint Chrysostome lui-même provoquait la réunion de ce concile; il ne pouvait consentir à paraître en présence des Pères qu'avec les prérogatives d'un évêque ; et le sentiment de son innocence et de sa dignité ne lui permettait pas de s'y présenter avec la flétrissure et dans l'attitude d'un condamné. Ce que demandaient Innocent et les évêques d'Italie était donc évidemment convenance et justice. Il fallait le rétablir sur son siége avant de procéder à l'examen juridique des actes de son épiscopat. Telle était surtout la décision particulière de l'évêque de Rome, du chef visible de l'Église universelle.

Cette décision faisait loi dans toutes les communautés chrétiennes de l'univers; l'autorité qui l'avait énoncée avait sa raison d'être, et sa sanction dans les paroles solennelles du Sauveur et dans la discipline constante de tous les siècles depuis la fondation du christianisme.

C'est en vertu de cette règle de discipline et de foi chrétienne que Maxime, évêque de Jérusalem, avait réprouvé le concile de la Dédicace, qui n'avait été présidé ni par Jules, évêque de Rome, ni par aucun représentant de l'autorité patriarcale et souveraine de l'Occident. Il est contraire aux lois ecclésiastiques, dit l'historien Socrate, qu'*aucun décret soit porté dans l'Église universelle, sans l'approbation et la sanction de l'évêque de Rome*. Jules lui-même réprouve et condamne le conventicule d'Antioche, ainsi que les lettres synodales des évêques qui l'ont assemblé, pour le double motif qu'ils se sont arrogé le droit de tenir leur concile sans la présence du souverain pontife de Rome, et qu'il est contraire aux canons de l'Église universelle de porter des décrets qui ne soient point revêtus du sceau de son autorité.

C'est donc à bon droit que saint Chrysostome, vendu, frappé, sacrifié par ses frères, avait réclamé du chef de l'Église, du pape Innocent Ier, l'annulation des actes du brigandage du Chêne; c'était également avec raison, en vertu des règles de l'Église universelle, que les députés

de Rome allaient, en Orient, protester contre les illégalités de Théophile et des siens.

On pouvait espérer que ces hommes de dévouement et de foi seraient admis à faire entendre au vieillard Arsace le langage de la conscience. Ils pouvaient croire eux-mêmes qu'Arsace, un peu dégagé des illusions qui l'avaient poussé, malgré ses serments, jusque sur le siége de Constantinople, trouverait dans son âme encore assez de droiture pour répondre à l'appel du vicaire de Jésus-Christ.

Mais une catastrophe imprévue vint renverser ou modifier toutes ces espérances. Pendant que les députés romains cheminaient vers l'Orient, pour aller accomplir la grande mesure de réparation, de graves événements semblaient venir remettre tout en question à Constantinople.

La justice divine avait parlé. Le onzième jour de novembre, sous le consulat d'Anthémius et le deuxième de Stilicon, l'usurpateur Arsace allait rendre compte à Dieu de son administration illégitime. Dieu lui-même descendait dans l'arène, mais il descendait pour séparer les combattants; il soufflait sur les obstacles; il venait aplanir les voies à la réconciliation.

En effet, le siége devenu vacant, rien n'était plus facile que de rappeler saint Chrysostome. La Providence élevait la voix au milieu des hommes pour les inviter à la paix; les hommes n'avaient plus qu'à l'entendre et les cœurs qu'à se laisser adoucir. Mais il est plus facile d'aplanir les flots de l'océan et d'étouffer le souffle de la tempête que de tempérer le ferment invétéré de la haine. Au lieu d'écouter le cri de la conscience et d'obéir à la voix du ciel, les schismatiques, après quatre mois de luttes et d'intrigues passionnées, parviennent enfin à s'entendre pour remplacer le premier usurpateur par un autre plus jeune et plus habile.

Sous le sixième consulat d'Arcadius, et celui d'Anicius Probus, le dixième jour de mars, le prêtre Atticus, origi-

naire de Sébaste en Arménie, fut élevé par la conspiration sur le siége patriarcal de Constantinople.

Atticus, dans sa jeunesse, avait embrassé la vie monastique. Élevé par les disciples d'Eustathe, de Sébaste, il avait puisé dans leurs leçons les erreurs de Macédonius; mais une influence salutaire était intervenue; il avait répudié l'hérésie, et s'était sincèrement soumis à l'autorité maternelle de l'Église. Il avait l'esprit peu cultivé; mais il était doué d'un grand sens naturel. On lui reconnaissait une habileté remarquable dans la conduite des affaires. Prompt à nouer une intrigue, habile à s'en dégager, d'un langage insinuant et flatteur; toujours prêt à caresser tous les penchants, à se plier à toutes les exigences; il était homme à faire la fortune d'un parti. La médiocrité de sa valeur littéraire et son ignorance des textes sacrés frappaient d'une dépréciation fâcheuse ses homélies et ses discours que les fidèles écoutaient sans intérêt et dédaignaient d'écrire: son intelligence néanmoins ne manquait point d'une certaine aptitude, et lorsque ses loisirs lui permettaient de se livrer à l'étude des auteurs profanes, il en donnait une appréciation ingénieuse et brillante qui lui valut l'estime et les éloges des savants. Il se laissait constamment aller aux inspirations d'un orgueil puéril. On le voyait caresser par des paroles flatteuses les partisans intéressés de ses opinions personnelles, tandis qu'il se montrait terrible contre les esprits indépendants qui se permettaient de penser et de parler autrement que lui. Son but en cela, dit Sozomène, était de frapper d'intimidation ses adversaires, en leur imprimant le sentiment de la terreur; puis de revenir à des démonstrations plus douces et plus pacifiques. Ainsi, cœur souple et servile, esprit peu cultivé mais pénétrant, ambition démesurée, égoïsme absolu; tel fut Atticus.

Tel fut le second successeur de saint Chrysostome, et le plus dangereux promoteur de la conspiration sous les coups de laquelle le saint patriarche est tombé. Mais cet

homme d'intrigues et de passion, arrivé *per fas et nefas* au comble de ses vœux, ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il était repoussé par la conscience publique. Il vit bientôt qu'il n'avait pour lui que le titre d'évêque, et que le souvenir de saint Chrysostome était au fond de tous les cœurs. Dès qu'il apparaît, il voit le peuple l'éviter et s'enfuir. Il se tourne du côté des évêques; mais c'est pour les voir, eux aussi, repousser sa communion et lui faire dans son église une immense solitude. Il s'irrite alors contre le clergé tout entier; mais rien ne peut lui faire changer son attitude hostile.

Dans une telle perplexité, le nouveau titulaire ne voit pour lui qu'un seul parti possible, celui de faire appel aux décrets de l'empereur. A sa demande donc, Arcadius se met à l'œuvre; les rescrits se succèdent contre les catholiques; « tout évêque qui refuse de communiquer avec « Atticus, Théophile et Porphyre, doit être ignominieuse- « ment chassé de son église et dépouillé de tous ses biens. » Au bruit terrible de ces menaces, quelques âmes, trop attachées aux biens de ce monde, étouffent le cri de la conscience. Plusieurs pauvres se prennent à rougir de la seule perspective des privations et de la pauvreté. C'est chose si pénible aux yeux de la nature que les angoisses de la peur, c'est chose si douce que la voix insinuante des largesses!

Mais la partie pure et vraiment apostolique du clergé fait avec bonheur, et sans aucune arrière-pensée de restauration future, le sacrifice complet de tous ses biens. Le bon prêtre quitte, à l'aspect de la violence, sa demeure et sa patrie. Il va chercher au loin, dans des réduits obscurs, un asile protecteur contre le fléau de la persécution. Quelques-uns franchissent les mers et s'enfuient à Rome, au centre du bercail, auprès du souverain pasteur de l'Église; d'autres vont se mettre à couvert dans l'enceinte des monastères et des laures qui peuplent les déserts; d'autres enfin ne trouvent de sécurité qu'au milieu des rochers inhabités des montagnes.

Mais les décrets d'Arcadius ne se bornent point à frapper les évêques, les prêtres et les membres inférieurs du clergé fidèle ; ce serait là pour les schismatiques trop peu de rigueur. Ils veulent encore s'attacher à faire peser un joug de fer sur la population laïque. Les dignitaires de l'empire sont ignominieusement destitués ; les officiers et les fonctionnaires de l'armée humiliés et chassés de leurs légions, et les hommes du peuple eux-mêmes, obligés de verser dans les caisses du trésor tout le fruit de leurs travaux et de leurs sueurs, se voient encore violemment arrachés de leurs foyers domestiques et forcés d'aller au loin chercher à leur famille une nouvelle patrie.

Cependant, malgré l'excès et la barbarie de ces rigueurs, le peuple héroïque et fidèle fuyait toujours la communion d'Atticus. Il allait se réunir dans les campagnes, pour se soustraire aux regards investigateurs des schismatiques. Là, ce pauvre peuple respirait du moins l'air bienfaisant de la liberté. Malgré les neiges, la glace et les vents, il chantait à pleine poitrine ses cantiques. Il adressait à Dieu ses prières ; il assistait au saint sacrifice, qu'il offrait au ciel, pour obtenir l'heureux et prompt retour de son pasteur, ainsi que le rétablissement de la paix. Mais, hélas ! bien que le ciel fût attentif et sensible à la voix de ses souffrances, il ne devait cependant accomplir que le second de ses vœux.

Pendant ces manifestations héroïques d'un peuple inébranlable dans ses affections et dans sa foi, la cause de saint Chrysostome marchait dans une série lamentable de péripéties et de déceptions. Les députés de l'Occident étaient près de toucher au terme de leur voyage. Arrivés en vue des rivages de la Grèce, ils voulaient se diriger par Athènes vers la ville de Thessalonique, lieu désigné pour la réunion du futur concile. Ils avaient à s'acquitter, dans cette ville, d'une mission particulière auprès de l'évêque Anysius. Ils étaient chargés de lettres pour lui de la part du souverain Pontife.

Anysius était honoré dans l'Église à l'égal des confesseurs de la foi. Cet homme de Dieu portait un souverain intérêt au triomphe de la cause de saint Chrysostome. L'histoire de ces siècles de luttes nous le représente à cet égard comme un drapeau dans toute la province de Thrace; tous les évêques de cette province marchaient à sa suite, et partageaient l'ardeur de son zèle et la sincérité de ses vœux.

Les députés marchaient avec confiance à l'accomplissement de leur mission pacifique. A l'aspect des rivages de la Laconie, ils se flattaient de toucher bientôt au terme de leur voyage; mais ils avaient compté sans la pénétration inquiète des agitateurs.

Ces hommes impies, dit Sozomène, informés de leur approche, surent donner à la députation d'Honorius et du souverain Pontife tous les caractères d'une insulte pour le trône d'Orient et pour l'autorité d'Arcadius. Ils représentèrent à la cour les émissaires de l'Occident comme des perturbateurs de la paix de l'Église; aussi vit-on éclater immédiatement un mouvement général d'indignation. On prit des mesures énergiques pour écarter de la ville impériale des hommes dont la mission était représentée comme une injure, et des agents furent choisis sur-le-champ pour sauver l'honneur de l'empire et mener ce nouveau complot à bonne fin.

Les députés de Rome ignoraient toutes ces choses; mais au moment où leur vaisseau passait en vue des côtes de l'Attique, et se dirigeait vers le Pyrée pour les déposer sur le rivage d'Athènes, un tribun militaire se présente, les arrête et les met entre les mains d'un centurion. Les voici désormais prisonniers des schismatiques. On les embarque immédiatement sur deux vaisseaux; on les empêche d'approcher de la ville de Thessalonique. Une forte brise du sud vient favoriser les vœux de leurs ennemis, et leur fait franchir en trois jours la mer Égée, l'Hellespont et la Propontide. Trois jours de perplexités et d'angoisses!

Ils sont laissés pendant tout ce temps sans aucune nourriture.

Mais Dieu ne pouvait s'associer, par une sorte d'abstention obstinée, à cette insensibilité cruelle d'hommes passionnés, sans entrailles et sans cœur. Il daigna, dans cette circonstance, visiter ses serviteurs fidèles qui souffraient sans se plaindre, pour la cause de son Église, de l'innocence et de la justice. Il voulut les favoriser de plusieurs révélations; il leur fit ainsi comprendre quelles devaient être et les tribulations et l'issue de leur triste message.

Pendant cette accablante navigation sur l'Hellespont et la Propontide, saint Paul, le grand apôtre et martyr, apparut pendant la nuit au diacre Paul, homme de foi, qu'amenait avec lui l'évêque Émilius. Paul était d'une sagesse et d'une douceur évangéliques. Il était devenu de la part des députés, pendant le voyage, un objet d'estime et de vénération. « Prenez garde, lui dit saint Paul, de marcher au « milieu des épreuves avec la légèreté de l'imprudence. « Entourez-vous de toutes les garanties et de tous les se« cours de la circonspection et de la sagesse; car voici « l'approche des temps difficiles et des jours mauvais. » Cette prédiction du grand apôtre les préparait à toutes les éventualités, à tous les ravages d'une affreuse tempête : elle ne tarda point à s'accomplir.

Le troisième jour après le départ d'Athènes, à la douzième heure du jour, les députés arrivent à Constantinople. Les vaisseaux s'arrêtent à l'entrée de la rade, non loin de la maison de campagne d'un grand personnage de l'empire. Mais là s'offrent de nouveaux obstacles, de la part des schismatiques qui régnaient en tyrans dans la ville impériale.

Les députés veulent prendre terre, pour s'acquitter de leur mandat; mais au commencement de la nuit des gardes prétoriennes leur ferment le passage; elles s'emparent de leurs personnes et les ramènent en arrière. Les évêques ne peuvent apprendre en vertu de quels ordres

secrets ils sont arrêtés dans l'accomplissement d'une œuvre de conciliation et de paix.

On les refoule dans leurs vaisseaux, puis on les conduit comme des prisonniers de guerre dans la forteresse d'Athyra, ville maritime de Thrace.

Qu'avaient donc à redouter Théophile, Sévérien et les schismatiques, de la part de prêtres et d'évêques inoffensifs, qui n'avaient affronté les fatigues d'un long voyage que pour aplanir les voies à la paix du monde, par la connaissance et le triomphe de la vérité? Si les perturbateurs, enrôlés désormais sous la bannière d'Atticus, n'avaient pas eu contre eux-mêmes le témoignage accusateur de leur propre conscience, l'occasion était belle; ils l'auraient saisie pour accueillir avec faveur les députés du chef de l'Église. Ils se seraient empressés de faire briller à leurs yeux la sainteté de leur cause et la justice de la sentence de déposition portée contre le patriarche de Constantinople.

Mais l'instinct de la conservation, qui ne saurait être étouffé par la conscience du crime, leur inspirait d'autres sentiments et leur conseillait d'autres procédés. Dès qu'ils apprennent l'arrivée des envoyés de l'Occident, la frayeur les saisit; ils font appel à la force. Ils les font garder à vue dans une citadelle et traiter par des soldats avec une indigne brutalité. Les évêques d'Italie sont séparés des Grecs. Les représentants du souverain Pontife sont resserrés dans une seule chambre étroite et sévèrement fermée, tandis que Cyriaque, Démétrius et les autres Orientaux sont relégués dans divers appartements également fermés, sans qu'il leur soit permis d'avoir même un valet pour les servir.

Quelle inconcevable terreur avait donc fait subitement invasion dans le camp des schismatiques? Au moment où les défenseurs de saint Chrysostome étaient ainsi plongés par leur ordre dans les cachots d'une forteresse de Thrace, il était lui-même incarcéré dans l'étroit réduit de la cita-

delle d'Arabisse. Que d'inutiles rigueurs pour assurer leur victoire ? Mais que de troubles, que de remords étouffés se faisaient jour néanmoins du fond de leur cœur ! Il ne leur suffisait pas de faire incarcérer les envoyés du souverain Pontife, il fallait encore annuler ou du moins neutraliser les conséquences de leur message. Il fallait tout tenter pour anéantir l'objet et les traces mêmes de leur mission.

Quand ces hommes sans religion et sans entrailles se sont assurés de la personne des députés romains, ils veulent leur arracher les lettres dont ils sont chargés, pour Arcadius et les évêques d'Orient, de la part de l'empereur Honorius et du chef de l'Église. Mais les députés surent se tenir constamment à la hauteur du mandat dont ils étaient honorés. « Nous sommes, répondirent-ils, les en- « voyés de l'Église et de l'empereur d'Occident. Comment « osez-vous nous dispenser de remettre en mains propres « à votre empereur les lettres des évêques et de l'empe- « reur son frère ? »

Cette noble réponse ne fit qu'irriter les schismatiques ; ils ne pouvaient pas accepter la honte de se voir vaincus. Cet échec pouvait avoir pour eux des suites funestes. Ils envoient aux députés le notaire Patrice, avec ordre de rapporter les lettres d'Honorius. Mais toute l'insinuation et tous les efforts de Patrice demeurent sans succès contre l'indépendance et la fermeté des ambassadeurs. D'autres notaires lui succèdent ; ils se heurtent contre la même résistance et se retirent après avoir éprouvé le même refus.

Après ces tentatives infructueuses, il ne restait plus aux persécuteurs, pour assurer leur victoire, que de recourir, comme dernière ressource, à l'emploi de la force brutale. Ils n'eurent garde de reculer devant ce dernier attentat.

Le centurion Valérien, originaire de Cappadoce, fut immédiatement chargé d'enlever de vive force toutes les lettres des députés, et surtout celles provenant des chefs de

l'Église et de l'empire. Elles étaient confiées à la garde de l'évêque Marien. Marien était homme à tout affronter, même la mort et les tortures, plutôt que de livrer le dépôt sacré confié par les évêques à sa garde. Valérien se présente avec la hardiesse d'un soldat; il le somme de déposer les lettres entre ses mains. Marien proteste et résiste; le centurion veut saisir les dépêches; l'évêque s'arme d'énergie et les retient; alors une lutte s'engage; le soldat ne pouvait pas être vaincu. Transporté de colère, il se précipite sur Marien, lui brise le pouce, arrache les dépêches et s'enfuit

Les conspirateurs venaient donc de remporter encore une victoire; mais, dans ce succès lui-même, ils avaient reçu, quoique avec dépit, une sévère leçon. Ils avaient appris que la constance des ambassadeurs de Rome était incapable de céder au déploiement de la rigueur, comme aux séductions de la ruse. Ils savaient désormais qu'ils pouvaient en faire des victimes et des martyrs; mais qu'ils n'auraient jamais assez d'ascendant ni de puissance pour leur faire trahir la sainteté de leurs devoirs. Il fallait donc faire faire trêve à la violence; il fallait tenter immédiatement un autre moyen de corruption.

Dès le lendemain viennent se présenter de nouveaux émissaires : ce sont des envoyés de la cour. Les députés ne peuvent apprendre s'ils viennent au nom du chef de l'empire, ou s'ils ne sont que des mercenaires servant à prix d'argent la passion de l'usurpateur Atticus. Ils viennent offrir aux évêques captifs le témoignage d'une auguste bienveillance. Ils font briller à leurs yeux l'éclat simoniaque et séducteur de trois mille pièces d'argent. Puis ils ajoutent à cette tentation de vives instances, pour les déterminer à communiquer avec le nouveau titulaire du siége de Constantinople. Ils gardent sur tous les faits accomplis un silence hypocrite et prudent. Sur leurs lèvres point de menaces, pas même la plus inoffensive allusion à l'injuste déposition du saint.

Les députés ne pouvaient être dupes de ces démonstrations de bienveillance qui succédaient à l'emploi de la force. Ils repoussent avec noblesse et dignité les présents, les prières et les caresses ; ils se bornent à gémir sur la stérilité de leurs démarches, qu'ils n'avaient entreprises que pour le rétablissement de l'union et de la paix. Il ne leur reste plus qu'à demander à Dieu le triomphe de la bonne cause, ou du moins la faveur de retourner sains et saufs dans leur patrie. Désormais inutiles au bien général de l'Église, ils n'aspirent plus qu'à pouvoir consacrer le reste de leurs jours au salut de leurs troupeaux.

Après quelque temps de séjour dans la citadelle d'Athyra, ces infortunés virent arriver une seconde fois le centurion Valérien, dont ils avaient éprouvé la violence. Valérien les fait sortir de leurs prisons. Il semble vouloir les rendre à la liberté qu'ils réclament, mais ce n'est en réalité que pour assurer l'exécution des desseins des schismatiques. En effet, il les fait immédiatement transporter sur un vaisseau délabré que l'on juge incapable de tenir la mer. Il a sous la main vingt soldats de son choix qu'il a tirés de diverses compagnies; il leur confie la garde de ses prisonniers.

Les évêques paraissent étonnés de ces mesures étranges. Ils ne savent ce qu'ils vont devenir. On fait même parvenir jusqu'à leurs oreilles des bruits sinistres; on dit que le centurion veut leur donner la mer pour tombeau. Ces alarmes sont fondées sur l'empressement qu'il aurait mis à gagner, par des sommes d'argent, le commandant du vaisseau pour l'exécution de ses ordres barbares. Mais ces bruits n'étaient basés que sur des conjectures. Valérien avait bien l'intention de les faire périr; mais il paraissait plutôt compter sur le mauvais état du vaisseau que sur la volonté du commandant, pour la réalisation de ses abominables desseins. Il n'était pas sûr pour lui de révéler ses intentions secrètes à la conscience d'un homme dont la loyauté pouvait renverser les plans des conjurés et servir

la bonne cause. L'événement ne tarda point à vérifier ses appréhensions.

On met à la voile. Le bâtiment fatigue et prend une marche mal assurée. Enfin après avoir franchi péniblement quelques stades, il semble menacer ruine et fait redouter un naufrage. Le commandant déclare qu'il est impossible de tenir plus longtemps. On était près du port de Lampsaque, en face de la Chersonèse : en homme de conscience et d'honneur, au lieu de maintenir plus longtemps ses prisonniers suspendus sur l'abîme, il conduit au port son misérable vaisseau.

Là, les évêques sont déposés sur un autre bâtiment disponible qui les conduit en Italie. Après une heureuse traversée de vingt jours, ils sont enfin débarqués au port d'Otrante, ville maritime de la presqu'île d'Iapygie.

Ainsi se termina ce long et pénible voyage des députés de l'Occident. Ils revinrent en Italie sans qu'il leur eût été possible, ni d'apprendre en quel lieu les persécuteurs avaient transporté saint Chrysostome, ni de connaître le sort de Cyriaque, de Démétrius et des autres compagnons de leur captivité.

Des bruits étranges et divers s'étaient répandus dans les deux empires. On disait que ces infortunés, depuis leur retour d'Italie, avaient été torturés impitoyablement et jetés ensuite à la mer. Le caractère bien connu des ennemis de saint Chrysostome était certainement de nature à faire redouter des malheurs de ce genre ; mais il n'en était rien. Néanmoins la condition qui leur était faite devait porter le deuil et la douleur dans les cœurs de tous les catholiques.

On apprit bientôt en effet que ces évêques et tous ceux qui refusaient leur participation au schisme étaient également enveloppés dans un immense réseau de persécution. Les anciens instruments de torture étaient exhumés ; on les voyait fonctionner dans toutes les provinces de l'empire. La déportation, les cachots, les confiscations, étaient

les principaux éléments de succès sur lesquels on comptait surtout dans le camp des schismatiques.

Tous ces moyens, en effet, furent mis en œuvre, même contre les plus illustres personnages, et sans aucun ménagement. Cyriaque fut transporté jusque dans la Perse, à quatre-vingt milles au delà de sa ville épiscopale d'Émèse. Il fut renfermé dans la citadelle de Thadmor. Eulysius, évêque de Bostre, en Arabie, eut pour prison le château-fort de Misphas, position qui, sans cesse exposée aux assauts des Sarrasins, lui faisait présager une mort presque certaine. Il était séparé de son troupeau par une distance de trois journées. On envoya Pallade à Syène, dans la Haute-Égypte. Il avait été réduit à demeurer pendant onze mois couché dans une chambre obscure et sans aucun secours. Démétrius, son compagnon, fut retenu prisonnier dans une oasis, à peu de distance de Mazique. Tel fut le sort réservé par Sévérien et Théophile aux défenseurs du saint persécuté.

Un diacre échappé presque miraculeusement des mains de leurs gardes, a raconté les tortures endurées à cette occasion, par ces confesseurs de la justice. Les soldats prétoriens choisis pour l'exécution des ordres tyranniques de Sévérien et d'Atticus étaient bien dignes de servir d'instruments à la haine de ces conspirateurs. Ils enlevèrent brutalement à leurs augustes captifs tout l'argent qui leur avait été donné pour les dépenses de leur voyage. Ils ne rougirent point, eux, hommes de guerre, de s'approprier cet argent et de le partager entre eux. Ils firent monter les évêques sur des ânes d'une remarquable maigreur et d'une extrême faiblesse. Et dans cet équipement indigne, ils leur faisaient franchir en un seul jour des distances qui réclamaient une marche ordinaire de deux jours. Ils partaient avant les premières lueurs de l'aurore; et quelle que fût leur fatigue, ils n'arrivaient jamais à leur destination arbitraire que longtemps après la chute de la nuit. Tels étaient, dans ces marches forcées, leur

délabrement et leur lassitude, que le cœur leur soulevait de dégoût à la vue des aliments, et que souvent il leur était impossible de garder aucune nourriture. Leurs privations et leurs souffrances étaient intolérables et continuelles. La vie n'était pour eux tous qu'une série continue de cauchemars affreux. Ils ne pouvaient s'empêcher d'appeler la mort, tant leurs douleurs étaient atroces.

Les gardes ne leur adressaient la parole que pour les accabler d'injures et de mépris. Ils se faisaient une jouissance et presque un devoir d'exagérer pour eux la rudesse naturelle de leur langage. Ils ne cessaient de leur adresser des insultes grossières, mêlées de blasphèmes et et d'obscénités empruntées au dévergondage effréné des camps. Ils semblaient s'irriter de tout ce qui n'était pas pour leurs victimes confusion, privation et souffrance.

Ils enlevèrent à Pallade le seul serviteur qu'il possédât, bien que ses soins fussent pour le saint évêque d'une impérieuse nécessité. Pallade écrivait quelquefois; il trouvait dans une correspondance active un soulagement à ses maux, une sorte de compensation à sa détresse. C'était beaucoup trop aux yeux des soldats ; ils ne purent consentir à lui laisser cette consolation passagère; ils eurent la cruauté de la lui ravir; ils se donnèrent l'infernale jouissance de le forcer à jeter lui-même au loin son écritoire. Un des soldats épuisa sa barbarie contre l'un de ces hommes héroïques, Démétrius de Pessinonte, qui mourut couronné de l'auréole des martyrs. Démétrius était devenu l'objet presque constant de la fureur de cet être féroce. Il ne put tenir que peu de temps contre les tourments qui lui furent infligés ; arrivé pendant la nuit à la petite ville de Zibyna, qui formait un lieu de station sur leur passage, il rendit à Dieu son âme en pardonnant à ses bourreaux. Pallade avait prédit sa fin prochaine; un soldat revenu de cette honteuse expédition, raconta dans sa cohorte que l'évêque d'Hélénople, dans un mouvement de commisération profonde, avait dit au martyr : Vous

marchez vers le terme de votre carrière ; vous ne reverrez jamais plus ni votre église ni votre patrie ; la terre de l'exil recevra votre dernier soupir.

Les gardes ne leur permettaient jamais d'approcher des églises. Ils ne leur donnaient pour logement que les synagogues des Juifs et de Samaritains, ou bien les repaires dégoûtants des femmes prostituées. C'est à Tarse surtout que ces mesures injurieuses prirent un caractère particulier d'ignominie et d'horreur. Le cœur bondissait d'indignation et de dégoût, à la vue de cette cruauté sacrilége de leurs bourreaux ; et souvent à l'indignation, à l'horreur, au dégoût, venait succéder dans les victimes une tentation plus désolante encore, celle du découragement et de la stupeur. L'un d'entre eux fut effrayé de cette prostration du cœur et des forces de la nature. Il chercha, par des paroles animées des sentiments d'une foi vive, à raviver le courage et la confiance de ces évêques que la douleur avait terrassés.

« Pourquoi, mes frères, leur dit-il, nous laisser abattre « et nous désoler à l'aspect de ces tristes demeures ? Est-il « donc en notre pouvoir de choisir les stations de notre « exil, et d'éviter ces outrages impurs ? Ne voyez-vous « donc point que de tout ceci Dieu sait encore retirer sa « gloire ? Combien de prostituées avaient jusqu'à ce jour « croupi dans l'ignorance et dans un complet oubli de « Dieu ? Notre parole les rappelle à l'amour de leur Sau- « veur, à la crainte de leur juge. Saint Paul aussi lui, « notre modèle, s'écriait au milieu de ces mêmes épreuves « et sous le poids de ces mêmes calamités : Nous sommes « la suave odeur du cœur de Jésus-Christ, pour ceux qui « reçoivent les enseignements de la vie, comme pour ceux « qui n'ont d'attrait que pour les doctrines de damnation « et de mort Nos combats et nos douleurs sont un spec- « tacle digne de l'admiration des anges et des hommes. »

Ces infortunés, livrés au double tourment des privations et de l'opprobre, n'avaient pas seulement à souffrir

les vexations incessantes des soldats ; d'autres tribulations plus amères venaient de temps en temps s'ajouter, pour l'apesantir, au poids déjà si lourd de leur épreuve. Partout où sur leur passage ils avaient à franchir le territoire des villes soumises aux amis d'Atticus, on leur faisait cruellement expier leur adhésion à la cause de saint Chrysostome. Les évêques schismatiques de Tarse, d'Antioche, de Césarée de Palestine, et surtout l'évêque d'Ancyre, ainsi qu'Ammonius de Péluse, semblaient se dépouiller à leur aspect même des plus vulgaires sentiments d'humanité. Caresses, présents, séductions, menaces, tout fut mis en œuvre par ces hommes de parti, pour exaspérer les gardes et les empêcher de s'arrêter dans leurs villes. Ils portèrent même la cruauté jusqu'à s'opposer à ce qu'il fût permis aux illustres captifs de recevoir dans les maisons des laïcs une généreuse hospitalité.

Pendant que se déroulaient en Asie ces scènes de désolation et de douleur, tous les échos portaient à saint Chrysostome, dans sa solitude, le lamentable récit des tortures endurées par ses amis les plus sincères.

Il apprend qu'un homme de cœur, le fidèle Gaïus a pu résister à toutes les séductions ainsi qu'à tous les procédés barbares des schismatiques; il apprend que ce chrétien généreux s'est empressé d'ouvrir ses portes aux victimes, pour les soustraire aux insultes de leurs bourreaux. Il le félicite dans une lettre pleine d'affection et de larmes, de ce qu'il n'a point imité la cruauté des hommes vendus à la cause du désordre. « Frère bien-aimé, lui dit-« il, je supplie le Seigneur de vous accorder des jours « heureux, qui soient en harmonie avec la beauté de votre « âme et de vos sentiments. J'ai tressailli de bonheur au « récit de vos vertus et de votre courage. Vous avez reçu « dans votre demeure les prêtres du Sauveur. Vous avez « prodigué vos consolations aux saints qui souffrent pour « la justice. Je n'ai jamais ressenti dans ma solitude au-« tant de joie et de consolation.... » Puis il ajoute : « J'é-

« cris ces choses à l'église; mais, hélas! celui qui s'im-
« pose à la direction du troupeau, Diotrephès ne veut
« pas nous laisser franchir le seuil du bercail, pour y
« prendre même une place temporaire. Il nous accueille
« avec colère et nous stigmatise par d'insultants propos.
« Il ne lui suffit point encore de cette répulsion dont il
« nous afflige; il ne craint même pas de l'exercer envers
« ses frères. Il répudie et chasse de l'Église ceux d'entre
« eux qui viennent affectueusement lui tendre la main.

« O fils bien-aimé, gardez-vous d'imiter ces hommes
« sans entrailles, fuyez et réprouvez leurs procédés mé-
« chants; car celui qui fait le bien est mu par l'inspira-
« tion de la bonté divine; mais celui qui fait le mal,
« prouve par cela seul, qu'il ne procède point du cœur
« paternel de Dieu. »

Gaïus n'était point le seul homme de foi qui mît sa conscience avant la crainte, et qui se fît dans cette circonstance l'instrument de la miséricorde divine. Le Sauveur avait dans son Église d'autres amis qui ne s'étaient point avilis jusqu'à plier le genou devant l'autel de Baal. Il sait toujours d'ailleurs préparer à ceux qu'il aime, quelque douce consolation pour tempérer l'amertume de leur calice.

Les évêques de la seconde Cappadoce, fidèles à la cause de saint Chrysostome et de Rome, donnèrent, pour répondre à cet appel sans doute, un témoignage éclatant de leur courage et de leur charité. Dès que les prisonniers eurent mis le pied sur le territoire soumis à leur juridiction épiscopale, ils s'empressèrent de leur ouvrir et leurs bras et leur cœur. On les vit verser des larmes d'admiration et d'amour à la vue de ces vieillards affrontant le martyre pour l'innocence et la justice. Ils s'avançaient à leur rencontre, écartaient leurs gardes et leur baisaient les mains. Parmi ces hommes courageux on distinguait Théodore, évêque de Thyanes, en Cataonie, Bosphore de Colonie, et Sérapion d'Ostracine. Bosphore était

l'ami de saint Chrysostome ; il avait eu pendant longtemps des relations intimes avec saint Basile le Grand. On le regardait dans l'Église comme l'une des lumières du concile œcuménique de Constantinople. C'était un vénérable vieillard dont la tête s'inclinait sous le poids des travaux de quarante-huit années d'épiscopat. On admirait aussi le courage de Sérapion, cet autre vieillard, qui depuis quarante-cinq ans épuisait ses forces et sa vie au service de l'Église.

Saint Chrysostome prodigue les plus grands éloges à ces cœurs généreux qui préféraient s'exposer au supplice, plutôt que de manquer aux devoirs de charité sacerdotale.

Pendant que Démétrius, Cyriaque, Pallade et les autres exilés allaient finir leurs jours dans des contrées lointaines, la persécution ne cessait de frapper, à Constantinople et dans les provinces, sur tout ce qui donnait à saint Chrysostome des preuves de constance et de fidélité.

Sérapion, son archidiacre et son ami, qu'il avait chargé de la direction de l'église d'Héraclée, ne pouvait échapper à leur vengeance; ils dirigent contre lui leurs investigations. Sérapion avait entassé sur sa tête toute la haine et toutes les malédictions de Sévérien et de Théophile. Il se tenait caché dans un monastère de la nation des Goths. Il y fut découvert et traîné devant des juges. On l'avait chargé d'absurdes calomnies. Malgré son innocence, il est publiquement dépouillé de ses habits, fouetté, conspué, torturé. Les juges lui font arracher des lambeaux de chair et briser les dents. Puis, on l'envoie mourir, ainsi mutilé, dans l'Égypte sa patrie.

Un vénérable vieillard, l'évêque Hilaire qui, depuis dix-huit années, vivait dans la pratique d'une abstinence sévère, même de celle du pain, fut horriblement battu par ordre des amis de Sévérien et d'Atticus. On rougit cependant de le faire expirer au milieu du supplice ; on l'envoya terminer son existence dans la partie la plus

éloignée de la province de Pont. Antoine, également poursuivi, résolut de se dérober pour toujours à la vue des hommes ; il alla se plonger comme en un tombeau, dans les cavernes profondes des montagnes de la Palestine. Là, bien que dans un pays soumis à la juridiction patriarcale de Théophile, il put se soustraire jusqu'à la fin aux perquisitions des persécuteurs.

Timothée, évêque de Maronée, et Jean de Lydie, autres proscrits, demeurèrent, dit-on, cachés dans la Macédoine. Rhodon, évêque d'Asie, avait pris la fuite ; il put parvenir jusqu'aux rivages hospitaliers de Mitylène, dans l'île de Lesbos. On disait Grégoire de Lydie réfugié dans les montagnes méridionales de la Phrygie. Brison, frère de Pallade, recherché par les bourreaux, put se sauver, malgré toutes les investigations. Il parvint à se faire oublier dans une petite terre. Longtemps après le rétablissement de la paix il la cultivait encore de ses propres mains. Lampétius, abrité sous l'égide d'un certain Éleuthère, s'était procuré des moyens d'existence en se livrant dans sa ville à des lectures publiques. Les schismatiques l'avaient déclaré déchu de son siége et de sa dignité. Eugène, sous le coup de la même proscription, avait cru pouvoir demander un asile à sa propre patrie.

Elpidius, l'illustre évêque de Laodicée, dans la province de Syrie, avait pris un refuge dans une chambre haute avec Pappus. Ils passèrent ainsi trois années dans l'exercice de la mortification et de la prière, sans jamais franchir le seuil ni même descendre les degrés de leur retraite. Héraclide, d'Éphèse, demeura quatre ans à Nicomédie, sur la Propontide, dans une étroite prison. On avait à venger sur sa personne la déposition d'Antonin et le choix de saint Chrysostome. L'évêque Silvain, caché dans la ville de Troade, en était réduit à se livrer à la pêche, pour se procurer la nourriture et le vêtement.

Plusieurs s'étaient sauvés dans des retraites éloignées des habitations des hommes. Quelques-uns affrontaient

les tourments, d'autres disparaissaient tout à coup, et leur sort était enveloppé d'un impénétrable mystère.

Mais à côté de ces hommes de courage et de foi se présentaient d'autres hommes dont la pusillanimité faisait monter au front de l'Église un nuage de tristesse. Quelques évêques s'étaient montrés accessibles à la séduction; ils avaient préféré les honneurs à la patience; ils avaient répudié la communion de saint Chrysostome et s'étaient traînés jusqu'aux pieds d'Atticus. Ils furent transférés avec honneur dans les Églises de Thrace.

Ainsi procédaient les hommes de la conspiration; ainsi Sévérien et ses amis s'empressaient d'effacer le passé, pour donner quelques garanties de durée à leur triomphe temporaire. Ils saisissaient avec un frénétique orgueil cette aberration momentanée du chef de l'empire, qui leur mettait entre les mains la force matérielle de l'armée et l'autorité des lois. Au moindre signe de leur volonté, les évêques en communion avec saint Chrysostome étaient ignominieusement chassés de leurs siéges, traînés devant un tribunal dérisoire, puis transportés après un simulacre de jugement dans des contrées lointaines, ou condamnés à finir leurs jours dans des cachots. Les simples prêtres ne pouvaient nullement porter ombrage à ces hommes impies; n'importe, ils se permettaient d'avoir une affection, une conscience, de la foi : c'était un crime. Il leur fallut partager le sort de leurs évêques. Les uns furent déportés en Palestine, sous l'œil vigilant de Théophile; on envoya les autres mourir au milieu des déserts de l'Arabie.

Philippe, déporté dans la province du Pont, eut à peine le temps d'arriver à son lieu d'exil pour rendre le dernier soupir. Anatolius s'était enfui dans les Gaules. Le confesseur Tigrius, survivant à son propre martyre, languissait dans son exil de la Mésopotamie. La Paphlagonie reçut le prêtre Théophile, qui compensa du moins le scandale des schismatiques par le spectacle de ses vertus. Jean, fils d'E-

thrius, fut envoyé dans la Cappadoce. Il portait avec lui le trésor des bénédictions célestes dans une âme de feu, qui lui faisait ambitionner le martyre, et qui lui fit consacrer tous les instants de son exil aux travaux de l'apostolat. Il bâtit à Césarée un monastère, dans lequel il sut maintenir avec une perfection remarquable les austérités et la ferveur de la vie cénobitique. Chose bien étrange, dans ce déploiement de barbarie, c'est du côté des barbares que vinrent les exemples d'humanité. Pendant que l'Église voyait ses enfants se livrer une guerre intestine et cruelle, les Isaures, ce peuple indompté, qui se riait des armées romaines et qui ne cessait de couvrir l'empire d'Orient de ses déprédations et de ses ravages, voulut, on ne sait pour quoi, prendre occasion du désordre présent pour donner aux persécuteurs de saint Chrysostome une sévère leçon.

Des gardes conduisaient en Arabie le prêtre Étienne. Les Isaures les aperçoivent; ils se précipitent l'arme au poing, tombent sur les soldats, et leur enlèvent le prêtre captif, qu'ils mettent en liberté dans les gorges du mont Taurus.

Mais là devait se borner l'intervention salutaire des Isaures; et malgré la leçon donnée, la persécution n'en suivait pas moins son cours. Salluste eut pour lieu d'exil l'île de Crète. Philippe, moine et prêtre des écoles, fut déporté dans la Campanie; mais il eut, lui, du moins, la faveur de pouvoir se remettre de ses souffrances au milieu de la paix dont jouissait alors l'Église d'Occident.

Le diacre Sophronius était gardé prisonnier dans la Thébaïde. Le diacre Paul, aide de l'économe de l'Église, fut envoyé dans des contrées éloignées, sur le sol de l'Afrique. Paul, diacre de l'Anastasie, était plongé dans une noire prison, dans la ville même de Jérusalem. Hellade, prêtre du palais, s'était enfui dans la Bithynie; un petit héritage qu'il y possédait lui servait de refuge secret contre la persécution. Plusieurs prêtres avaient jugé plus

digne de leur caractère de braver la tempête; ils étaient restés sur le théâtre même du combat; seulement, pour obéir à la voix de leur conscience, ils couvraient du voile du mystère leur présence à Constantinople. D'autres, non pour céder au sentiment de la peur, mais par mesure de prudence, étaient allés dans leur patrie demander un asile protecteur.

Le moine Étienne avait pu parvenir à se soustraire à toutes les perquisitions. La police des conjurés, après de longs efforts, réussit enfin à découvrir sa retraite. Son initiative dans la cause de saint Chrysostome et son courage en face des tourments, le signalaient en première ligne à la haine des persécuteurs : c'est lui qui s'était chargé du message des évêques pour les Églises de Rome et d'Italie.

Dès qu'il est découvert, des soldats se saisissent de sa personne. Il est impitoyablement battu, puis plongé pendant dix mois dans une obscure prison. Un instant, on le croit terrassé par les mauvais traitements, les privations et les souffrances; on lui propose de s'épargner tant de douleurs en embrassant la communion d'Atticus. On s'imaginait pouvoir transformer cette âme incorruptible; on ignorait que sa conscience était à l'épreuve des séductions aussi bien que des tortures. Cet homme généreux repousse avec horreur la proposition d'anathématiser le véritable pasteur de son Église, pour aller donner un baiser sacrilége à l'évêque usurpateur.

Alors se préparent des scènes hideuses et navrantes; les bourreaux, étonnés et furieux de sa fermeté, vont exhumer les ongles de fer de l'anciennne persécution païenne. Ils lui déchirent avec une révoltante atrocité les côtés et la poitrine; puis ils l'abandonnent avec ses os dénudés et ses flancs en lambeaux. Dieu permit cependant que son serviteur survécût à cette horrible épreuve; dix mois après, il fut en état d'être transporté dans la ville de Péluse, qui lui fut donnée pour lieu d'exil.

La haine des conjurés s'attaquait à tous les rangs de la hiérarchie sociale. Une démarche indifférente, une attitude, un regard, une rencontre fortuite, tout était l'objet d'une perquisition ombrageuse ; tout pouvait provoquer de terribles soupçons.

Les hommes de guerre, soupçonnés d'attachement à saint Chrysostome, n'étaient pas plus épargnés que les évêques et les prêtres. On se faisait un infernal plaisir de meurtrir et de déchirer les chairs des victimes. Un soldat des compagnies préposées à la garde de l'empereur, est accusé vaguement de quelque affection à la cause du saint patriarche ; il est immédiatement saisi, battu, déchiré, puis déporté presque sans vie à Pétra, dans les déserts insalubres de l'Arabie, au delà de l'ancienne Idumée.

Ainsi toutes les contrées de l'Orient étaient ensanglantées par les fureurs de la persécution. On eût dit que l'empire était dévasté par des hordes barbares. L'Église orientale avait repris ses vêtements de deuil ; elle semblait avoir reculé de trois siècles jusqu'aux sanglantes folies d'Héliogabale et de Néron.

Les communautés chrétiennes les plus reculées de l'Occident et tous les évêques de l'Illyrie, de la Grèce et de l'Italie, entendaient avec frémissement les récits de toutes ces scènes étonnantes. Ils prirent contre les coupables une décision suprême : on résolut de rompre toute communication avec ceux des évêques d'Orient qui se laissaient emporter, à la suite de Théophile, au torrent du schisme et de la passion. On avait refusé même jusqu'au salut à l'usurpateur Arsace, à l'ambitieux parjure. La même rigueur avait accueilli l'avénement d'Atticus. Cette décision devait être observée jusqu'au jour où Dieu, dans sa miséricorde, aplanirait les voies à la réunion d'un concile général, pour couper, dans le corps des pasteurs, tous les membres gangrenés qui s'étaient souillés par tant d'excès criminels. Le nombre de ces faux pasteurs entrés

furtivement dans le sanctuaire atteignait alors des proportions effrayantes.

Le concile de Rome et le pape Innocent I[er] demeurèrent constamment fidèles à garder cette loi, qu'ils s'étaient imposée à l'occasion d'un attentat qui portait atteinte à l'essence même de la discipline ecclésiastique. Même après la mort de saint Chrysostome, de cette lumière du monde entier, dit l'histoire contemporaine, ils repoussèrent la communion des évêques d'Égypte, d'Orient, de Thrace, du Bosphore et de Constantinople, jusqu'au moment de la réparation, où le nom de cet homme divin fut rétabli sur les diptyques à côté des évêques ses frères.

Saint Chrysostome aussi lui se sentait accablé de chagrin à la vue de ce bouleversement général dont il était l'occasion. Tous les bruits de proscription, d'instruments de tortures, arrivaient comme des coups de foudre jusque dans Arabisse, et venaient plonger son âme dans une tristesse mortelle. Le spectacle navrant de tant d'évêques, de prêtres, de religieux, de vierges et de fidèles, immolés à la vue du peuple ou retenus dans les cachots à cause de lui, lui laissent dans le cœur un de ces fonds d'amertume, un de ces poids immenses de douleur sous lequel l'humanité s'affaisse et la vie elle-même s'éteint.

C'est à cette époque que fut écrite la lettre injuste et malheureuse de saint Jérôme contre saint Chrysostome. Cette lettre semble être une insulte gratuite à l'adresse du juste persécuté. Saint Jérôme, trop ardent dans ses impressions et dans la manifestation des mouvements de son âme, n'attendit pas, dans cette circonstance, que les derniers rayons de lumière vinssent éclairer et modifier ses convictions.

Mais cette ombre légère au tableau de l'Église était compensée par des avantages et des vertus qui faisaient rejaillir sur elle le plus grand et le plus pur éclat. On admirait alors les étonnants travaux de saint Maruthas en Perse, et l'Occident se

réjouissait à la vue de la consécration à Dieu d'un grand homme; Cassien recevait l'imposition des mains et l'insigne honneur du caractère sacerdotal. Cet événement eut lieu, selon quelques auteurs, à Rome, et, selon d'autres, à Marseille dans les Gaules.

Cette année fut féconde en événements heureux.

Pendant que l'empire d'Occident se sauvait d'une ruine complète par la défaite de Radagaise, qui tombait sous l'épée de Stilicon, saint Augustin, par ses écrits, mettait en fuite les ennemis de la foi chrétienne. Il faisait triompher l'Église et confondait à jamais les donatistes dans ses admirables lettres à Cresconius, tandis qu'Innocent Ier soutenait en Asie le drapeau de la discipline et de la foi.

Quel fut en effet le résultat de l'intervention souveraine du chef visible de l'Église, dans la cause de saint Chrysostome? Il fut immense. Il opéra la réunion des cœurs et consolida la paix universelle. Sans cette intervention providentielle et nécessaire, l'Orient était scindé. Le schisme avait pris pied près du berceau de l'Église, et la perte des premiers fleurons de sa couronne terrestre eût précédé de quatre siècles l'ouverture de l'abîme creusé par l'hypocrite orgueil de Photius.

Sans doute, à cette époque reculée, la longueur des distances et l'impossibilité de les franchir mettaient souvent les défenseurs de la justice dans la nécessité de laisser la vérité captive sur les rives du Bosphore et dans les prisons de l'empire; mais il arrivait aussi que le vent de la justice divine emportait jusqu'à Rome au moins quelques échos affaiblis des cris et des sanglots des victimes; et la voix du Père alors se faisait entendre, et grondait au nom du ciel.

Mais que fût-il arrivé dans le royaume terrestre du Sauveur, si son représentant, l'écho de sa voix, le rayon de sa sagesse, l'instrument de son cœur, l'image visible de sa majesté souveraine, eût été renfermé dans l'immense ceinture de fer qui se dressait alors dans les régions du nord contre les armées romaines? si la voix paternelle d'Innocent Ier eût été comprimée, étouffée au milieu des hordes barbares qui s'apprêtaient à se partager la dépouille du colosse romain?

Alors l'Église, sans guide céleste, sans conseil divin, sans appui paternel, se fût inclinée encore tristement sous la hache

meurtrière; elle eût subi le supplice de voir ses enfants les plus chers traînés sur la claie, et portant au visage la trace hideuse des crachats renouvelés du calvaire et de la bave fumante des passions. Et cela, sans qu'aucun signe visible du ciel fût venu leur attester la colère céleste, sans qu'aucune autorité divine fût venue poser un grain de sable devant le flot victorieux de la persécution.

Aussi, lorsque au sein de sa famille, le père universel, le délégué de Dieu, se voit ainsi menacé d'être séparé des siens par une triple barrière, d'éléments infranchissables, de passions conjurées et de fer dressé contre sa poitrine et contre celle de ses enfants, son devoir alors, devoir plus fort que la vie, est-il d'élever une voix puissante, et de signaler contre les auteurs de ces attentats les droits inviolables et sacrés de la justice du ciel.

A l'époque de triste mais consolante mémoire où tous les peuples de l'univers connu s'inclinaient sous le sceptre d'airain du quatrième et dernier grand empire, et s'habituaient à s'effacer des annales du monde, sous la pression de leurs vainqueurs, le christianisme apparut, plein d'amour, et vint s'interposer entre son enfant, le peuple, et la tyrannie des maîtres de la terre. Il amena saint Pierre au centre de l'empire, et saint Pierre vint planter au sommet du mont Tarpéien la croix du mont Calvaire.

C'est ainsi qu'il pouvait annoncer sans entraves au monde entier que pour les enfants des hommes, le règne de fer allait faire place au règne de l'amour fraternel qui s'immole, au règne de la charité. Par lui, l'Église et la civilisation firent une alliance éternelle. Elles se donnèrent une main amie, et placèrent au sommet du Capitole leur double flambeau. De là, la lumière divine de l'Église pouvait atteindre dans son rayonnement civilisateur, jusqu'aux dernières limites du monde. Toutes les tribus barbares quittaient les mers glacées du nord, les plages désolées et les steppes inhabitables du pays des Cimbres et de la Scandinavie, pour venir prêter l'oreille à la parole du vieillard de Rome, pour venir se grouper, établir leur foyer et prendre leur rayon de lumière et de chaleur autour de la ville éternelle et de son flambeau divin.

Mais lorsque dans le cours des siècles l'empire eut fait son

temps; lorsque l'édifice humain de la puissance romaine vacillait sur ses bases et que le colosse s'en allait en lambeaux, tous les élements barbares, réunis en rameaux serrés et l'arme au bras, assistaient à sa ruine. Ils se mirent alors à le frapper, à le déchirer, pour en prendre leur part. A cet instant, la civilisation païenne s'évanouit, et le flambeau de l'Église resta seul dans la main du successeur de Pierre. Rome respira plus heureuse et plus libre à sa clarté. Dès lors elle abandonna ses membres épars et gangrenés à la rapacité des barbares; et, pour elle, contente d'être désormais le cœur du monde et le foyer de la famille humaine, elle se recueillit pour toujours aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Elle consacra son indépendance, au milieu de tous ces peuples divers, en se faisant pour toujours son apanage.

En vain des hommes, se disant les fléaux de Dieu, vinrent-ils inonder le territoire romain de leurs ravages; ils ne vinrent que pour subir, comme Héliodore, la flagellation d'un bras invisible et tout-puissant. Ils étaient accourus pour effacer le nom de Rome et détrôner à jamais son pontife; ils s'enfuirent le cœur plein de respect et d'adoration.

Mais le Dieu Sauveur, qui s'appelle aussi le Dieu des armées, ne prend pas toujours au ciel les exécuteurs de ses volontés souveraines. Il a d'autres instruments que ses envoyés célestes; il réclame souvent sur la terre le ministère de ses amis pour remplacer le ministère des anges. C'est ainsi qu'il nous a donné les plus belles pages de notre histoire. Voyons en effet.

Un barbare subalpin, Astolphe, ne croit point que le représentant du ciel en ce monde doive occuper une place matérielle à notre soleil. En conséquence, il médite une annexion sacrilége; il veut frapper de son épée le rocher sur lequel saint Pierre a planté la croix du Sauveur, pour y planter aussi son sceptre et s'asseoir en maître à côté du vicaire de Jésus-Christ. Alors le Sauveur appelle du pays des Francs, Pépin, son serviteur, qui repousse le barbare. Pépin, victorieux au nom du ciel, se retire avec respect, et ne laisse que son nom et celui de la France au pied de la croix du Capitole. C'est ainsi qu'il s'inscrit en tête du tableau de la famille, parce qu'il en est le fils aîné.

Dès qu'il n'est plus, la barbarie s'agite et menace encore.

Didier, le Lombard, le successeur des Boyens de la Cisalpine, arrive à la tête de ses soldats, et veut aussi lui placer son trône sur la même montagne, au-dessus du trône du père de la famille. Mais le nom de la France est là; désormais Dieu s'est fait de son chef un ange protecteur qu'il place à la porte de son Église, et de son épée, un glaive de feu pour écarter le crime du lieu saint. Charlemagne, le fils aîné, vient prendre en main ce glaive, et chasse honteusement le barbare; puis il va se prosterner devant le Vicaire du Sauveur, pour recevoir de lui la couronne des rois de la terre et la bénédiction des enfants de Dieu.

Aux tristes jours de nos douleurs et de nos épreuves, nous avons dû nous incliner encore sous le joug que nous ont légué les siècles barbares ; nous avons vu s'élancer encore des gorges cisalpines une nuée d'ennemis acharnés, marchant à la lueur de l'incendie, et s'avançant contre le saint lieu, la mansuétude sur les lèvres et le fer à la main. Et ces ennemis attendent leur heure, là debout, aux portes de Rome, les yeux fixés sur le siége de Pierre, sur Pie IX et sur la France qui les regarde, assise, calme et paisible à ses côtés. Est-ce là pour nous le signal du déclin, et l'heure de l'agonie?

O Fille aînée de l'Église, ô ministre du ciel, n'abdiquez jamais votre mission divine; entendez toujours l'appel de Dieu! ne le mettez jamais en demeure de confier à d'autres mains les plus chers intérêts de sa miséricorde et de sa gloire!

CHAPITRE XXII

Lettres à Rome. — Départ de Cucuse. — Mort de saint Chrysostome. Réhabilitation de sa mémoire.

Avec les bruits de persécution et les gémissements des victimes, quelques lueurs de consolante espérance arrivaient aussi parfois jusqu'à l'âme du saint patriarche. Ces espérances étaient pour lui comme une brise rafraîchissante qui venait tempérer les rigueurs de son exil.

On lui raconte ce qui s'est fait en Occident pour le repos de l'Église ; il apprend que le souverain Pontife a résolu de le rétablir sur son siége et de mettre au plutôt un terme à cette longue agitation. Le saint évêque est pénétré de reconnaissance pour la persévérante intervention du chef de l'Église universelle et pour l'ardente coopération des évêques ses frères, qui, dans cette circonstance, ont payé généreusement de leur influence et de leur personne. Bien qu'exténué par la souffrance, il s'empresse de recueillir, par un suprême effort, le reste de forces et de vie qui le soutiennent encore, pour envoyer l'expression de sa gratitude à ses infatigables défenseurs.

Vénérius, évêque de Milan, Chromace d'Aquilée, saint Gaudence de Brescia, Aurélius de Carthage, Hesychius de Salone, les évêques formant la députation et les prêtres de Rome reçoivent de lui des témoignages de vénération et de reconnaissance. « Vous savez, leur dit-il, la brillante « couronne et les récompenses magnifiques que le Sau-

« veur vous réserve, pour les travaux et les souffrances
« que vous vous êtes imposés en faveur de la prospérité
« de l'Église et de la paix du monde entier. »

Le saint suivait en effet du cœur et des yeux les démarches, les voyages et les fatigues des défenseurs de sa cause; son âme se soulageait par les encouragements qu'il leur prodiguait et par les témoignages incessants de sa gratitude et de son admiration. Il leur écrivait sans cesse; il ne laissait passer aucune occasion : tous les prêtres qui partaient pour l'Italie étaient chargés de quelques-unes de ses lettres, qui portaient au siége éternel du bercail de Jésus-Christ les dernières aspirations de son âme et les dernières affections de son cœur.

Il témoigne aussi particulièrement son admiration aux députés du souverain Pontife, pour l'ardente charité qui leur a fait affronter les fatigues d'un aussi long voyage. Mais à cette époque il ignore encore et la rigueur intolérable de leurs épreuves, et la désolante stérilité de leurs efforts. Il les remercie avec effusion de larmes; il les conjure de ne jamais faiblir dans la défense de sa cause, dont le triomphe est celui de l'Église de Jésus-Christ. Il écrit aux prêtres : « Vous vous êtes soumis aux fatigues, aux
« privations, aux périls d'une longue et dangereuse navi-
« gation; vous avez payé le tribut de votre dévouement
« et de votre vie à l'honneur, à la prospérité de l'Église.
« Attendez et contemplez au ciel les couronnes célestes
« destinées en récompense à vos travaux. »

L'évêque de Césarée de Palestine, Euloge, reçoit aussi lui du saint des encouragements et des conseils. Saint Chrysostome ranime son ardeur pour la défense de la foi chrétienne. Il lui rappelle avec éloges la puissante impulsion que son initiative a donnée à tous les évêques de la Phénicie.

Le saint écrit encore à l'évêque Jean, de Jérusalem, dont la piété, le courage et la constance lui semblent mériter un juste tribut de louanges et de félicitations.

Enfin il lui restait à donner un dernier témoignage de confiance, de respect et d'amour à son plus puissant protecteur, au pape Innocent Ier. C'était le dernier adieu de l'enfant à son père; avant de succomber, il devait porter vers Rome un dernier regard, pour s'assurer qu'il allait bien mourir sous les yeux du chef de l'Église, avec sa bénédiction paternelle.

Il s'excuse d'abord de son long silence, qu'il impute à l'éloignement, à la difficulté des communications, et surtout aux dangers causés par les déprédations des Isaures, qui répandent partout la consternation et la terreur. Il lui dit qu'il en est à la troisième année de son exil et de ses souffrances, qu'il a confié sa correspondance au zèle éprouvé du prêtre Jean et du diacre Paul; puis il ouvre son âme et l'épanche tout entière dans celle du père commun des pasteurs et des fidèles. Il lui témoigne sa reconnaissance; il le supplie de le secourir, de l'assister jusqu'à la fin, quel que puisse être le résultat de son intervention. Quel enfant soumis! et quel père!

« A l'évêque de Rome, Innocent Ier, Jean, salut dans le « Seigneur.

« Notre maison mortelle n'occupe sur cette terre qu'un « espace resserré dans d'étroites limites. Mais l'aile de la « charité s'élève, et dans une course rapide elle parcourt « le monde entier. C'est ainsi que l'immense étendue qui « nous sépare ne peut être un obstacle à ce que votre pré« sence et votre souvenir occupent chaque jour notre « pensée et soient l'objet de nos sentiments d'affection « filiale et fraternelle. C'est en effet par les yeux de l'a« mour qu'il nous est donné de contempler à tout instant « cet héroïsme de courage, cette sincérité de dévouement « et cette inébranlable fermeté d'attachement que notre « cœur bénit et que l'univers admire, comme il nous est « donné de jouir de la consolation si grande, si douce, si « constante et si sûre que vous daignez prodiguer au plus « indigne de vos frères.

« Fidèle pilote du monde, plus la mer en fureur exhale « sa rage, en soulevant l'écume fumante de ses flots, plus « elle cache dans ses abîmes de récifs et d'écueils, plus « vous voyez le vaisseau de Jésus-Christ frémir sous les « coups des vents et des tempêtes, plus aussi vous élevez « la tête au-dessus des orages pour embrasser le monde « entier dans les bras de votre sollicitude et de votre « amour.

« En effet, en ce qui concerne nos malheurs, ni la « grandeur de la distance qui nous sépare, ni la longueur « des délais, qui semble donner aux coupables une ga- « rantie d'impunité, ni les difficultés inextricables qui ré- « sultent de l'implication du pouvoir temporel dans les « choses de l'Église, n'ont pu jamais empêcher votre vigi- « lance d'arriver jusqu'à nous, ni refroidir un instant « votre courage et votre ardeur à nous défendre. On ne « vous a jamais vu faillir au devoir du pilote inébran- « lable et vigilant, dont l'attention et le dévouement s'a- « niment à la vue de l'agitation et de la fureur de l'Océan, « du fracas et du brisement des flots et de la profondeur « des ténèbres, qui font régner une nuit sombre au mi- « lieu même de la lumière du jour.

« Aussi rien ne peut-il égaler l'ardeur de ma recon- « naissance; mes vœux les plus chers seraient de pouvoir « vous en offrir le fréquent témoignage : ce serait pour « moi la source d'une indicible et suave consolation. Mais « l'éloignement et la solitude de mon exil m'enlèvent « même l'espoir d'une si douce jouissance. Non-seule- « ment notre triste et sauvage demeure est inaccessible « pour ceux qui viennent de contrées lointaines, mais elle « l'est même pour les populations voisines, qui ne peu- « vent qu'avec peine et péril arriver jusqu'à nous. Nous « habitons un rocher placé sur la dernière limite de l'em- « pire, et toutes les voies sont occupées par les barbares « qui ravagent la province.

« Dans une telle situation, que mon long silence soit

« pour vous un motif de compassion et de sympathie, « plutôt qu'une cause de mécontentement et de soupçon. « Non, à vos yeux, l'insouciance ne peut paraître avoir au- « cune part dans les motifs de mon silence; car ces motifs « eux-mêmes prêtent à mon malheur un caractère particu- « lier d'amertume et d'injuste rigueur. D'ailleurs, je me « suis toujours empressé de faire franchir à l'expression « de mes sentiments, la longue distance qui nous sépare.

« En effet, lorsque après de longs jours de douleur et « d'abandon, j'ai le bonheur de recevoir le vénérable et « bien-aimé prêtre Jean et le diacre Paul, qui viennent me « présenter l'occasion d'abréger, à cet égard, ma priva- « tion et ma souffrance, je ne puis contenir mes trans- « ports de joie et de bonheur; je saisis, avec empresse- « ment, leur entremise, pour vous adresser le témoignage « de ma vive gratitude, et pour vous bénir des consolations « dont vous m'avez comblé par votre amour plus que pa- « ternel.

« Et l'hommage de mes sentiments ne peut être, de la « part de mon cœur, qu'un acte de justice; car, il n'a pas « dépendu de votre piété que les traces de tous nos dé- « sordres ne fussent effacés par une juste réparation, que « les scandales ne fussent bannis du lieu saint, et que « toutes les églises ne pussent enfin jouir du céleste bien- « fait de la concorde et de la paix. Vous avez tout fait « pour donner une vie nouvelle à la prospérité du bercail « agité du Sauveur. Vous avez tenté de venger le mépris « victorieux des lois de l'Église, et la violation persévé- « rante des constitutions de nos ancêtres.

« Mais, puisque nous avons vu tant d'efforts frappés « par l'enfer d'une affligeante stérilité; puisque les pre- « miers auteurs de ces maux ont ajouté les crimes aux « crimes, je ne veux point, dans le récit de nos nouvelles « et récentes douleurs, vous exposer en détail le sombre « tableau de tous les attentats qui nous couvrent de honte « et d'opprobre. Un tel tableau, d'ailleurs, dépasserait les

« limites d'une lettre ordinaire, et réclamerait une longue « histoire et des livres entiers.

« J'ose seulement supplier votre vigilante sollicitude de « ne point se laisser décourager par la grandeur des dé« sordres et de la perturbation dont les agitateurs ont « rempli toutes les Églises, ni par la certitude que leur « cœur endurci ne peut offrir aucun espoir de guérison « ou de repentir; mais de reprendre courage, ardeur et « confiance, et de proportionner la persévérance et l'ac« tion à l'immensité de nos souffrances.

« Nous livrons une bataille dont le champ n'a pour li« mites que celles de l'univers entier. Nous combattons « pour des Églises renversées et foulées aux pieds par « l'anarchie, pour des peuples dispersés et jetés à tous « les vents, pour un clergé persécuté qui succombe, pour « des évêques qui vont arroser de leurs larmes le pain de « leur exil, enfin pour les lois et constitutions de nos « pères, que l'on livre à la violation de la révolte, de la « haine et du mépris. Voilà ce qui nous fait une nécessité « de vous prier, de vous conjurer, de daigner étendre sur « nous votre sollicitude, et de donner à votre zèle une « énergie proportionnée à la violence de la tempête.

« Alors nous espérerons voir un jour nos malheurs s'é« vanouir; nous attendrons avec confiance que la sérénité « revienne au beau ciel de l'Église.

« Mais quels que puissent être ici-bas les résultats de « votre intervention et de vos travaux, vous n'en aurez « pas moins acquis une couronne au sein des miséricordes « divines. Et ceux qui succombent sous le poids de nos « afflictions présentes, emporteront au ciel la douce con« solation d'avoir été, pendant les mauvais jours de leur « existence, l'objet constant de votre amour paternel.

« Quant à moi, voici la troisième année que j'endure les « angoisses de l'exil, soumis aux tourments de la faim, « de la peste, de la guerre, d'assauts meurtriers et conti« nuels, d'anxiétés intolérables, et d'une mort dont cha-

« que jour les glaives des Isaures me mettent les apprêts
« sous les yeux.

« Au milieu de ces terreurs mortelles, votre confiance
« inébranlable, votre amour constant, et l'immense bien-
« fait de votre appui sont le plus doux soulagement qui
« puisse venir tempérer les chagrins amers de mon âme.
« C'est là le rafraîchissement de mon cœur ; c'est le rem-
« part, la sécurité, le port sans orage. C'est là le trésor
« de tous les biens, c'est la source intarissable d'un in-
« comparable bonheur.

« Avec votre amour paternel, on peut m'entraîner dans
« des régions plus inhospitalières et plus désolées que
« celles de nos montagnes. J'emporterai partout le baume
« consolateur qui charmera toutes mes tribulations et
« toutes mes souffrances. »

Ainsi parlait saint Chrysostome à celui qui reçut du Sauveur l'ordre et le pouvoir de soutenir et de consoler ses frères dans l'apostolat. Il parlait en fils soumis, mais en pasteur fidèle. Dieu lui faisait sans doute accomplir, à son insu, les dernières obligations d'une carrière sacerdotale dont il avait marqué la fin. L'accomplissement de tous ses devoirs, c'était, en effet, la rupture de tous les liens qui le retenaient encore à la vie.

Il venait de prendre congé du pères des apôtres et des évêques. Il n'avait plus qu'à marcher à la consommation solennelle de sa double mission de chrétien et de pasteur. Il devait, comme le Sauveur lui-même, succomber à la violence ; comme lui, prêtre et victime, il devait, avant sa mort, régler toutes choses, assurer le sort de ses amis, et mourir ensuite dans toute la plénitude des facultés de la vie.

Il imite le Sauveur, recommandant à saint Jean, sa mère, mais à sa mère, donnant pour fils, dans la personne de son disciple fidèle, son enfant chéri, son vrai fils bien-aimé, le genre humain. Comme Jésus-Christ, saint Chrysostome, après l'adieu suprême au souverain

Pontife, son père, se souvient qu'il laisse sur la terre une mère et des disciples, dans la personne de sainte Olympiade et de ses amis.

Il recommande ceux de Rome à Proba Faltonia, l'une des plus illustres dames romaines. Proba, veuve du célèbre Anicius Probus, possédait d'immenses richesses, et jouissait, en Occident, d'une grande considération. Saint Chrysostome lui confie le sort de deux amis dévoués, du prêtre Jean et du diacre Paul : « J'appelle, lui dit-il, « votre sollicitude sur mes frères bien-aimés, le pieux « prêtre Jean et le diacre Paul; je les dépose en vos « mains, comme en un port assuré contre toutes les tem« pêtes. »

Il écrit encore, pour d'autres besoins, aux dames Italique et Julienne. Julienne était mère de Démétriade et veuve d'Olybrius, fils de Proba. Le saint leur déclare que la coopération de la femme est essentielle pour le parfait accomplissement des bonnes œuvres; il veut qu'Italique se consacre à conjurer les malheurs présents. La femme, à ses yeux, doit s'associer à l'homme dans ses épreuves et ses combats pour la cause de Jésus-Christ et pour l'honneur de son Église. « Dans les combats du Seigneur, lui « dit-il, et dans les tribulations de l'Église, c'est à vous « que sont destinées les plus grandes parts de la force et « du courage, et les plus sûres garanties du succès. »

Dans ses lettres aux évêques d'Orient, revenus d'Italie avec les députés du souverain Pontife, il recommande encore le diacre Jean et le prêtre Paul. Il semble être constamment préoccupé de leurs souffrances. Il les représente comme des hommes poursuivis et traqués en tous lieux par la haine des persécuteurs, n'ayant pas une pierre où poser la tête; hommes sans protecteurs, sans amis; ne pouvant rencontrer nulle part ni d'abri, ni de refuge, et demeurant sans cesse exposés aux coups des schismatiques, qui les persécutent avec un acharnement cruel.

Puis, il se révèle tout entier : il fait comprendre qu'à

ce moment suprême, Dieu semble avoir voulu réparer le délabrement de ses forces, pour le laisser en mesure d'offrir au ciel, par sa mort, une immolation plus parfaite. La victime, sans cesser de souffrir, puisque son existence ne devait être qu'un long martyre, devait ainsi se compléter par l'accroissement de la vie, avant de monter sur l'autel où devait se consommer son sacrifice.

C'est à la veuve Olympiade, à l'âme peut-être la plus digne, à cette époque, et la plus capable de s'associer à la sienne, que le saint révèle à la fois et les desseins affectueux de Dieu sur son cœur de martyr et ses sentiments intimes, ainsi que les souffrances de ses derniers jours. « Ne vous inquiétez point, lui dit-il, de la rigueur de « l'hiver, de mes douleurs d'intestins, ni des incursions « des Isaures. L'hiver a sévi sans doute dans ces contrées, « comme il sévit d'ordinaire dans les montagnes de l'Ar- « ménie; mais j'ai pu me soustraire à ses atteintes par les « mesures que j'ai prises pour me garantir. S'il m'a fait « endurer le supplice d'une vie de privations, j'ai pu du « moins, cette fois, m'épargner bien des souffrances. Re- « tenu près d'un feu continuel, dans une chambre tou- « jours fermée au contact de l'atmosphère, accablé sous « un poids énorme de vêtements, et privé de la jouissance « de ma part d'air et de soleil, j'ai dû subir le tourment « d'une monotone et douloureuse captivité.

« Mais une telle existence, pour moi, n'est point into- « lérable; je la supporte avec résignation et patience, « puisqu'elle me sauve d'une bien plus grande douleur. « Tant que je demeure dans la chaude température d'une « chambre close, le froid de l'atmosphère ne saurait me « saisir, et j'en éprouve fort peu l'influence; mais, dès « qu'il me faut franchir le seuil de ma demeure, l'air « glacé qui m'entoure me pénètre les membres et me fait « endurer d'atroces douleurs.

« Veuillez, cependant, ne point vous affliger de ce « qu'on me fait passer la saison rigoureuse dans ces tristes

« contrées. Si j'ai le malheur d'en souffrir, du moins j'ai « la consolation de voir mes forces reprendre une nouvelle « énergie. Les atteintes de faiblesse et de délabrement, « éprouvées l'an passé, sont réparées, et je sens, dans tout « mon être, le retour presque complet de mon ancienne « vigueur.

« Mais vous, j'ai le chagrin de vous voir souffrir en« core, et je sais que vous êtes assaillie de nombreuses « infirmités. Vous jouiriez, assurément, d'une santé plus « florissante, si vous accordiez à votre corps, au compa« gnon fidèle de votre âme, tous les soins et toute la solli« citude qu'il réclame. »

Saint Chrysostome s'efforce de faire comprendre à sainte Olympiade, que la sainteté qui doit s'aider ici-bas des forces matérielles de la nature, ne saurait jouir longtemps de ce secours, si par une ferveur inopportune elle refuse de lui donner ses soins, comme à l'instrument choisi de Dieu pour l'accomplissement de ses destinées.

Puis, cédant au sentiment de résignation et d'espérance que lui cause, à son insu, le pressentiment de sa fin prochaine, il ajoute : « Si notre séparation vous est amère, « soyez assurée que vous aurez bientôt la consolation d'en « voir la fin. Cette prédiction n'est point un motif de con« solation, par lequel je veuille tempérer l'amertume du « chagrin qui vous accable. Non, mais je sens, et j'ai la « certitude que je touche au dernier des jours de mon « triste et lointain exil. Car, si ce n'était pour ce dessein « miséricordieux, que Dieu m'a réservé jusqu'à cette « heure, depuis longtemps j'aurais dû succomber à l'ex« cès de mes fatigues et de mes souffrances. Sans vouloir « rappeler à votre souvenir les opprobres et les douleurs « que vous m'avez vu subir à Constantinople, portez seu« lement votre pensée sur cette longue série de tourments « d'un voyage dont chaque péripétie était de nature à me « causer la mort. Rapprochez, de ces nombreuses tor« tures, tout ce que j'ai souffert pendant mon séjour à

« Cucuse, et dans ma prison d'Arabisse, où je suis en-
« core, et vous pourrez comprendre que Dieu ne me ré-
« serve aujourd'hui quelques instants d'existence, que
« pour me faire contempler la juste réparation de nos
« malheurs.

« A cette heure, la restauration de mes forces est com-
« plète. Il m'est donné de jouir dans un corps frêle et
« débile, d'une santé si robuste et si parfaite, que les Ar-
« méniens qui m'entourent ne peuvent s'empêcher d'en
« manifester leur étonnement. Ma frêle nature a pu tout
« braver, tout endurer, sans s'affaisser sous le poids de
« tant de fatigues.

« Une solitude continuelle, la rigueur mortelle des hi-
« vers, la privation de nourriture, l'abandon absolu, le
« manque complet d'hommes de service, l'ignorance des
« médecins, la privation du soulagement des bains, dont
« la nécessité se fait rigoureusement sentir ; ma réclusion
« dans un appartement complétement fermé, sans qu'il
« me soit permis de me livrer à mes exercices ordinaires ;
« l'ardeur du feu qui me calcine, l'action délétère de la
« fumée que je respire, enfin le malaise intolérable de ma
« captivité, les exigences et la brutalité des gardes et les
« alarmes incessantes causées par les ravages des Isaures ;
« j'ai pu tout supporter, sans que mes forces aient paru
« s'altérer, ni mon courage faiblir. Après tant d'assauts
« et tant d'épreuves, ma santé semble être plus florissante
« qu'elle ne fut jamais en aucun lieu, même à Constan-
« tinople. »

Ainsi saint Chrysostome prophétise, à son insu, qu'il touche au terme de sa vie. Seulement, la patrie qu'il aspire à revoir n'est pas celle que Dieu va bientôt ouvrir à l'ardeur de ses désirs. Il se plaît à reconnaître que Dieu daigne le favoriser de tout ce qui constitue ici-bas l'existence la plus belle.

Il est persécuté pour la justice : il peut jouir, malgré ses souffrances, de tous les avantages d'une santé robuste,

qui vient de lui révéler la force de sa constitution. Il est le consolateur et le soutien de toutes les Églises d'Asie. Son influence s'étend sur toutes les provinces de l'Orient. L'Occident s'incline vers lui pour lui tendre une main amie. L'empereur Honorius, et le souverain Pontife, le saluent leur frère et le confesseur de Jésus-Christ. Des évêques s'estiment heureux de souffrir persécution pour le triomphe de sa cause. Que lui reste-t-il encore à désirer? La victime est complétement prête et parée; il ne lui reste plus qu'à s'avancer vers l'autel.

Mais, pour l'oblation de ce terrible holocauste, quel doit être le sacrificateur? Où trouver un bourreau pour l'accomplissement de cette immolation, un scélérat sans pudeur, pour la perpétration d'un tel crime? C'était chose toute facile à cette heure. Le schisme était là, tout prêt à présenter le sacrificateur, à stimuler l'assassin, à soudoyer le bourreau.

Porphyre d'Antioche et Sévérien de Gabales ne pouvaient se consoler de voir que, malgré tous leurs efforts, le saint respirait encore. Leur œil jaloux voyait, avec une sorte de rage, qu'il grandissait sans cesse, même sous les coups de ses persécuteurs. La conversion d'un grand nombre d'infidèles de la Cataonie, opérée par son zèle, l'éclat incomparable de ses vertus, son influence dans toutes les Églises, au lieu de leur porter la joie au cœur, semblaient les frapper du vertige de la fureur et de la haine. Ces hommes, saturés d'honneurs, engraissés des faveurs de la cour, et mis en possession des trésors de l'Église, se sentaient oppressés à la seule pensée de l'existence lointaine du pauvre exilé, qui luttait contre la mort, au milieu des forêts et sur les rochers du mont Taurus. Le schisme commandait en maître à Constantinople : il avait dans ses mains les forces de l'empire; la couronne de Constantin était à ses pieds. Ainsi, les perturbateurs disposaient de la puissance suprême; et, cependant, ils n'osaient pas frapper ostensiblement leur victime. Elle vivait

toujours : son existence se prolongeait indéfiniment, contre leur attente. Ils résolurent de mettre un terme à cette situation. Il fut arrêté qu'on l'enverrait mourir sur une plage plus éloignée, dans un pays plus sauvage que les déserts insalubres et glacés de la Cataonie. Cette résolution fut bientôt l'objet des appréciations diverses de l'opinion publique. Les clercs de Constantinople, en particulier, manifestèrent hautement leur indignation à la vue de tant de persévérance dans la haine de ces êtres sans pitié. « Voyez donc, s'écriaient-ils, quel prodige inouï « dans les annales du monde ! Voyez quel homme redou- « table et terrible, jusque dans la mort ! Du fond du tom- « beau de l'exil, il terrifie encore les vivants et les vain- « queurs. Il les glace d'épouvante ! Ces promoteurs de « conspiration tremblent et frémissent, à son souvenir, « comme de petits enfants à l'aspect d'une larve inoffen- « sive. Quoi donc ! grands hommes, vous qui nous appa- « raissez investis de puissance et de richesses, et qui vous « abritez derrière la double majesté du trône et de l'autel, « vous dont rien sur la terre n'égale la puissance, vous « qui tenez en main le sceptre devant lequel s'incline le « monde entier, vous pâlissez, vous tremblez sur vos « pieds chancelants à la seule pensée d'un proscrit, d'un « prêtre seul, sans asile, d'un pauvre exilé, dont le corps « débile attend, sur un rocher, sa dernière heure ! »

Oui, ces hommes frémissent ; ils sont frappés de vertige. Ils ne se croiront jamais sûrs de leur triomphe tant qu'un souffle de vie animera le corps exténué du saint. Aussi vont-ils se présenter à la cour pour frapper enfin leur dernier coup ; ils vont porter leur requête au pied du trône. Le faible successeur de Théodose ne sait ni ne peut rien refuser aux exigences de ces conspirateurs victorieux. Jamais un prince ne prend plus hardiment parti dans les conflits religieux que lorsqu'il s'agit de donner la main à la révolte contre les droits les plus sacrés de l'Église. A leur demande, ou plutôt à leur intima-

tion, Arcadius lance contre saint Chrysostome un rescrit plein d'injustice, de rigueur et de cruauté.

Le saint devra quitter la forteresse d'Arabisse. Il devra parcourir plus de deux mille stades à travers des pays sauvages, pour aller terminer ses jours dans les contrées inhospitalières habitées par les Tzanes, sur le rivage oriental du Pont-Euxin. C'est la ville de Pityonte que l'on a choisie pour sa dernière demeure, et tout fait présager que s'il peut y parvenir, ce ne sera que pour y trouver son tombeau.

Pityonte ou Pityus, la dernière ville septentrionale de la province de Lazique, dans l'ancienne Colchide, était baignée par le Pont-Euxin et pittoresquement assise à l'Orient sur les rochers du Caucase, qui se penche en déclivités abruptes en face des palus Méotides et de la presqu'île Cimmérienne. Elle était sur la limite de l'empire; elle avait pour voisins les peuples les plus féroces de l'Orient. On ne pouvait transférer plus loin le saint évêque sans le jeter complétement au milieu des barbares.

Mais ce n'était qu'une simple formalité que cette désignation d'une résidence lointaine; on pensait plutôt lui chercher, dans les pays inhabités qu'il allait traverser, quelque réduit inconnu qui pût dérober à jamais sa tombe aux investigations de ses amis; car on savait bien que dans sa situation c'était chose impossible pour lui qu'un si long voyage. Depuis longtemps on appelait la mort, qui n'était point venue et qui paraissait même bien éloignée de répondre à l'appel de ses persécuteurs. Le saint avait vécu jusqu'à ce jour presque miraculeusement et contre toute espérance; il fallait donc désormais prendre des mesures pour que la mort vînt forcément étouffer son influence et sa voix, qui ne cessaient de remplir et d'animer toutes les Églises de l'Orient. L'arrêt était porté, l'exécution commence.

Sévérien, Atticus et Porphyre s'emparent du décret d'Arcadius et s'en vont lâchement frapper à la porte du

préfet du prétoire ; ils obtiennent de lui deux soldats, deux bourreaux au cœur froid, qui reçoivent l'ordre barbare d'emporter au loin leur victime et de ne lui laisser ni satisfaction ni repos.

Ces deux hommes viennent tirer saint Chrysostome de sa prison d'Arabisse pour l'entraîner dans un long et dernier voyage, voyage dont il ne doit point voir la fin. C'est le dernier coup que lui portent les schismatiques, c'est le dernier degré qu'il lui reste à franchir pour arriver au ciel.

On le fait avancer à marches forcées ; on le fatigue, on le traîne sans relâche et sans pitié ; tels sont les ordres émanés du prétoire. Les soldats le traitent pendant la marche avec la plus brutale rigueur. On semble redouter que la mort ne vienne point encore ; on craint évidemment que le saint n'arrive plein de vie à Pityonte, qu'il ne répande encore au loin son influence, et que la renommée de ses travaux et de ses succès n'aille troubler à Constantinople la conscience oppressée de ses persécuteurs.

On va donc, à force de rigueurs, le faire arriver promptement à l'épuisement de son énergie morale comme à la dernière limite de la force vitale de sa constitution physique. Les soldats choisis par les schismatiques sont hommes du reste à mener à bonne fin cet horrible complot. Ils ne lui donnent de temps d'arrêt que ceux qui ne peuvent lui causer aucun soulagement sensible. S'il survient des torrents de pluie, ils le font sortir et l'y laissent sans abri jusqu'à ce que ses vêtements en soient imprégnés et dégouttants. Dans les fortes chaleurs, bien qu'il ait la tête dénudée comme celle du prophète, ils l'exposent, tête nue, aux plus intolérables ardeurs du soleil. S'il se trouve des bains publics dans les villes ou bourgades qu'ils rencontrent sur leur passage, ils lui refusent impitoyablement le moindre repos, de peur qu'il ne veuille profiter de cette occasion pour se procurer quelque soulagement à ses souffrances. Et cette exécution se prolonge pendant trois mois entiers !.. Il faut donc qu'il succombe et qu'il meure,

mais qu'il meure sans que l'opinion publique, dans son impartiale justice, puisse jamais découvrir ni l'instrument du crime, ni la main du bourreau.

Est-il possible de contempler sans un frisson d'horreur et d'admiration ce vénérable prêtre, dont le front rayonne de patience et de sainteté, s'affaissant sous la main qui le torture, exhalant une vie sans tache et bénissant de ses lèvres et de ses yeux qui s'éteignent, l'implacable et froide atrocité des soldats! C'était là du reste l'exemple donné par le maître; le disciple aussi, lui, devait expirer en priant pour ses ennemis et ses frères; et le dernier battement de son cœur devait être une dernière demande de pardon. Mais qu'il allait loin chercher son calvaire! Appartenait-il donc aux représentants de l'armée romaine de porter les coups les plus sanglants au divin fondateur du christianisme, comme aux plus illustres enfants de la famille chrétienne?

L'inflexible inhumanité de ces soldats rappelle naturellement à la pensée une autre armée qui commençait alors à revendiquer sa place au soleil de la civilisation évangélique, et qui refoulait devant elle les légions et les consuls romains; elle rappelle cette noble armée des Sicambres, avec laquelle Clovis eût voulu délivrer le Christ du Calvaire, ainsi que ce soldat franc, si docile au souffle bienfaisant de la charité chrétienne et qui ne connaît rien d'égal à sa bravoure, si ce n'est l'héroïsme de son abnégation. Si l'on eût donné pour guides à saint Chrysostome des enfants de cette généreuse nation que l'on s'imaginait flétrir par le nom de barbare, de quels témoignages de respect des soldats francs n'eussent-ils pas entouré cette auguste infortune!

Dieu réserva pourtant alors au saint martyr une consolation, et cette consolation lui fut d'autant plus douce, qu'elle s'adressait à sa sensibilité comme un des derniers bienfaits de ce monde et comme un de ses plus affectueux adieux.

Tout n'était pas torture autour de lui dans cette épreuve suprême; quelques cœurs le suivaient avec larmes et surtout avec un sincère amour. Un des soldats lui-même, auteur de son martyre, ne put être témoin sans émotion de tant de résignation au milieu de tant d'angoisses. Il se laissa quelquefois surprendre à des impressions passagères d'humanité. Mais l'autre garde ne voulut jamais se départir d'une stupide insensibilité, qui tenait moins de l'homme que de la bête. Les amis du saint le suppliaient en vain de tempérer ses rigueurs; ils s'épuisaient en prières, en efforts, en caresses stériles pour fléchir ce cœur dur, pour adoucir cette nature féroce. Le soldat s'irritait de leurs instances; il entrait en fureur et faisait expier à sa victime l'affectueux empressement de ses amis. Il se moquait de sa douleur, se raillait de ses défaillances, et le faisait marcher à grands pas vers le dénoûment fatal, vers cette dernière heure qu'il attendait sans doute comme l'accomplissement de son mandat.

C'est ainsi qu'ils traversent péniblement les déclivités de l'Anti-Taurus, qui s'abaisse au loin, du côté de l'occident, comme pour déposer dans la plaine, au milieu des vapeurs azurées de ses derniers coteaux, l'antique ville de Comane, aux temples fameux. Ils passent non loin de la citadelle de Tomissa, vendue cent talents à la Sophène, mais restituée à la Cappadoce par le général Lucullus. Entrés dans le bassin de l'Euphrate, ils parcourent de vastes plaines plantées d'oliviers et cultivées par des populations qui jouissent en paix du bonheur et de l'abondance : ce sont là les campagnes de la riche Mélitène aux vins vantés des Grecs.

C'était chose navrante à contempler que l'animation heureuse de ces populations favorisées des dons du ciel et de la nature, en présence des douleurs du saint martyr et de l'inhumanité des soldats; d'un côté les héritiers joyeux des bénédictions de la terre, de l'autre la victime qui va consommer son sacrifice.

Saint Chrysostome et ses gardes franchissent sans s'arrêter les collines septentrionales et les plaines insalubres de la Cataonie. Ils laissent, à gauche, les sources du Pyrame et du Sarus, qui coulent, en serpentant, jusqu'aux gorges des montagnes, et qui, de là, vont porter leur limon dans les champs de la Silicie. Bientôt le saint aborde une seconde fois les plaines sablonneuses de la Cappadoce. Ils traversent les marais du fleuve Mélas, aux exhalaisons mortelles; puis ils gravissent les cols escarpés du mont Argée, du géant de l'Anatolie, dont la cime, couverte de neiges éternelles, laisse apercevoir du même point la mer de Chypre et le Pont-Euxin. L'autre versant de la montagne les conduit dans les vertes plaines de l'Halys, au milieu desquelles est assise la ville de Mazaca, dont ils aperçoivent au loin les fortes murailles, à travers les brouillards de l'occident.

Enfin, ils arrivent à grand'peine à Sébaste, sur l'Halys, ville épiscopale et métropole de la première Arménie.

Là siégeait un évêque, qui n'eût pas manqué de procurer au saint martyr le soulagement que réclamait sa faiblesse; mais on se garda bien de lui permettre cette consolation. Un seul instant de repos eût pu lui laisser la facilité de voir et d'embrasser un frère. C'était trop d'humanité, trop de condescendance en faveur d'un proscrit : on lui fit continuer son douloureux voyage.

Ils avaient à peine franchi le quart de la distance qui sépare Arabisse de Pityonte, et déjà saint Chrysostome se sentait toucher au moment fatal. Ses forces étaient anéanties; la seule énergie de sa résignation et de sa foi le soutenait encore. Il voyait évidemment, dans ce nouvel exil et dans ces mesures sévères, une persécution dissimulée, une longue torture, dont le but était de le conduire lentement à la mort. Et tout lui présageait que ces desseins homicides allaient avoir une réalisation prochaine. Il se voyait donc mourir, et mourir en martyr. Cette seule perspective lui donnait encore quelques forces,

armait son cœur de patience, et répandait sur ses traits et dans son âme une douce sérénité.

En quittant les plaines de Sébaste et le bassin de l'Halys, il leur fallut gravir encore d'autres montagnes. Ils étaient en face du mont Ophlinius, qui leur présentait l'aspect sinistre de ses crêtes désolées et de ses abîmes profonds. C'est là que devait s'exhaler le dernier soupir de saint Chrysostome, là que devait s'éteindre à jamais le plus brillant flambeau de l'Église d'Orient.

Le saint voulut dépenser, pour obéir à ses bourreaux, jusqu'à sa dernière étincelle de vie. Il put encore franchir les rochers escarpés de ces montagnes; il put affronter encore les privations et les fatigues, résultant de la succession rapide du froid et de la chaleur, par le passage subit des gorges brûlantes aux cimes glacées du mont Ophlinius. Mais ce fut un effort suprême : cette vie si splendide et si belle commençait à s'exhaler. Le Seigneur, dans son amour de père, dit un historien ami de l'Église, ne pouvait tolérer que cet athlète généreux, continuât sa route pour aller rendre son dernier soupir et laisser sa dépouille mortelle entre les mains des barbares.

Il était évidemment exténué. La vie s'échappait d'une manière sensible; un repos absolu pouvait peut-être encore le soulager, mais ne pouvait plus le rétablir. Dans une telle situation, ils descendent lentement le versant septentrional de la montagne. Là passe le fleuve Iris, qui s'allonge dans la plaine, en détours sinueux, pour aller baigner de ses eaux les murs de la ville de Comane. L'Iris, qui prend sa source du côté de l'orient, non loin de Nicopolis et du Lycus, s'échappe en torrents, par mille ruisseaux et cascades, des gorges profondes de la montagne; puis, dégagé des anfractuosités et des forêts de l'Ophlinius, il prend un cours lent et paisible et vient partager la vallée du Lycus. C'est là qu'il rencontre Comane, délicieusement inclinée sur ses deux rives.

Le site enchanteur de cette ville, entre les vertes col-

lines de l'Ophlinius et le versant méridional des monts Salisses, semblait inviter les gardes de saint Chrysostome à lui faire prendre quelque repos. Car tout leur annonçait que s'ils ne tenaient aucun compte de son épuisement, ils n'auraient bientôt plus entre les mains qu'un corps sans vie. Mais ces cœurs durs ne pouvaient être touchés par une éventualité de cette nature : ils avaient d'autres desseins à remplir. Comane était une ville assez importante; elle était le siége d'un évêché. Le séjour d'une telle ville offrait trop d'avantages à leur victime. Un temps d'arrêt dans ses fatigues, joint aux consolations d'un frère et des chrétiens, eût pu raviver ses forces et prolonger, par conséquent de quelques jours, leur infernale mission. Dans cette appréhension, ils lui refusent impitoyablement l'entrée de la ville. Mais Dieu saura bien profiter de leur insensibilité cruelle, pour donner à son ami des consolations plus célestes et plus dignes de ses vertus.

Ces bourreaux l'entraînent donc encore, malgré son épuisement, jusqu'à six milles dans la plaine. Mais là, force fut de s'arrêter. La mort était venue; on le fit descendre et loger dans des bâtiments formant les dépendances de l'église de Saint-Basilisque, évêque de Comane. Saint Basilisque avait aussi, lui, remporté la palme du martyre, palme plus belle et plus pure que le laurier des triomphateurs. Il avait accompli son sacrifice à Nicomédie avec saint Lucien d'Antioche. Ils furent envoyés au ciel pour le bon plaisir d'un être féroce, dont le nom est marqué dans l'histoire par une tache de sang : ce monstre est Maximin Daïa.

C'est en vain que les gardes de saint Chrysostome avaient redouté pour lui les consolations et la pitié de l'évêque de Comane; c'est en vain qu'ils voulaient le forcer à mourir loin du commerce et des habitations des hommes. Ils s'imaginaient le voir expirer seul, sous la pression de son chagrin et de ses douleurs. Mais Dieu sut déjouer

leur complot et tromper leurs espérances. Un autre évêque de Comane descend du ciel, pour verser quelque baume dans l'âme et sur les plaies de son frère martyr. La veille du grand jour, saint Chrysostome sent que ses membres s'affaissent et que ses forces l'abandonnent. Mais ce n'est pas encore l'heure suprême : il s'incline et s'endort d'un paisible sommeil. Quel sommeil que celui du juste persécuté, que la haine poursuit, que l'Église vénère, et qui voit déjà, par une anticipation miraculeuse, les premières lueurs du réveil de l'éternité !

Pendant qu'il repose ainsi, pour la dernière fois, saint Basilisque apparaît rayonnant de lumière : « Courage, « mon frère, lui dit-il, courage, démain vous serez avec « moi. » Douces paroles, qui portèrent une délectation céleste dans l'âme de saint Chrysostome. La nouvelle de cette faveur divine se répandit bientôt parmi tous les chrétiens ; elle s'exagérait à chaque instant, et s'accroissait de tout ce que l'imagination orientale pouvait inventer pour embellir une intervention surnaturelle. On disait partout, dans les rangs du peuple, que le ciel avait parlé, que saint Basilisque avait visité son sanctuaire, et qu'il avait fait préparer d'avance pour celui qu'il appelait son frère une place convenable et tous les soins d'une généreuse hospitalité. « Préparez, avait-il dit au prêtre « qui desservait son église, préparez une place à mon « frère Jean de Constantinople, car le voici qui vient. » Ce bruit avait sa raison d'être, et dans la connaissance de l'apparition véritable, et dans la profonde vénération dont tout ces peuples étaient pénétrés pour l'innocente victime des passions schismatiques.

Saint Chrysostome était donc averti ; son heure était sonnée ; le lendemain devait être le dernier de ses jours. Il attendait la mort vers la cinquième heure. Mais les soldats l'attendaient eux aussi. Ces hommes dénaturés s'irritaient de ce qu'elle ne se hâtait pas de répondre à l'ardeur de leurs désirs homicides. Pour accélérer le dénoûment

fatal, ils refusèrent, avec une insensibilité stupide, de prolonger davantage le repos du saint martyr.

Ces monstres altérés d'émotions cruelles s'impatientaient évidemment de le voir respirer encore. Ils lui déclarent brutalement qu'il faut partir. Saint Chrysostome leur expose qu'il va bientôt rendre le dernier soupir, et que tout son sang se glace dans ses veines. Il leur demande au moins quelques instants; il veut attendre jusqu'à la cinquième heure. Mais ces cœurs féroces ferment l'oreille à ces prières, et font sans hésiter, en présence d'un mourant, les préparatifs du départ. Le saint ne peut plus marcher, ni même se soutenir; ils le prennent et l'emportent. Ils l'emportent jusqu'à trente stades de l'église. Mais enfin la mort parle à son tour; les soldats peuvent enfin contempler avec satisfaction les premières convulsions de l'agonie de leur victime; ils s'empressent alors de le reporter à l'église, d'où leur impatiente cruauté venait de l'arracher.

Arrivé dans le lieu saint, saint Chrysostome se sentit miraculeusement assisté du ciel, et put retrouver encore quelque force. La mort, malgré l'appel incessant des schismatiques, et le zèle de leurs bourreaux, la mort sembla s'arrêter avec respect devant l'attitude céleste et les dernières volontés de l'homme de Dieu.

Il n'avait pris encore aucune nourriture; mais il était près d'effectuer le passage de l'éternité; désormais il ne pouvait plus vouloir du pain de la terre. Il n'attendait plus que la manne céleste, que le pain descendu du ciel.

Il change ses habits, pour en prendre de plus dignes de sa vie et de ses espérances; il se revêt jusqu'à la chaussure de vêtements blancs. Il partage le peu qui lui reste aux témoins de son dernier combat, puis il reçoit la sainte Eucharistie. Ineffable et divine union! Ce n'est plus le repos du disciple bien-aimé sur le cœur de son maître; c'est le maître et l'ami, plein d'amour, qui vient reposer avec délice dans l'amour généreux de son ami.

Ces deux cœurs qui se sont tant aimés, au milieu des tribulations et des supplices de la vie, s'unissent et s'embrassent encore une fois dans ce monde, avant de se confondre pour toujours dans les splendeurs de l'éternité.

Désormais le prêtre martyr pouvait quitter la vie. Mais il avait ici-bas un devoir à remplir; il avait à rendre à Dieu des actions de grâces. Il peut encore prononcer de ses lèvres mourantes cette dernière prière; c'est le *Consummatum est* de la croix. Puis il ajoute : Que Dieu soit loué de toutes choses ! Il termine ces paroles par un dernier *Amen*, qu'il fait entendre avec peine, puis son âme s'envole. Son corps inanimé s'affaisse, et s'étend convulsivement sous l'effort de cette séparation effrayante, par laquelle la personne humaine se dépèce et disparaît pour un temps dans la main terrible de Dieu.

Saint Chrysostome n'est plus; la mort, à l'appel des plus viles passions, vient d'éteindre à jamais la plus brillante lumière du monde. Le dix-huitième des calendes d'octobre, de l'année 407, sous le second consulat de Théodose et le septième d'Honorius, après un épiscopat de dix années dans l'Église de Constantinople, qu'il avait gouvernée jusqu'au jour de son exil, le saint alla prendre au ciel le repos que lui refusait sur la terre la vengeance insatiable de ses ennemis.

Les soldats du prétoire purent enfin porter aux schismatiques les tristes trophées de leur victoire. On vit donc triompher Atticus, Sévérien, Acace et Théophile; triomphe horrible et pareil à celui de Caïn en présence du sang de son frère Abel ! Mais non; non, ce ne fut point un triomphe, que la perpétration de ce crime; ce fut un opprobre, un forfait inexpiable; que peuvent en effet avoir de commun l'assouvissement stupide de la haine, et les transports de la joie qui s'accompagne de la sérénité du cœur? Ce fut plutôt encore le signal et l'heure du châtiment et de la vindicte divine; car la consommation du crime a toujours une voix inflexible et vengeresse qui fait descen-

dre du ciel le tourment du remords ; et le remords, c'est la main invisible de la justice qui vient réveiller la conscience et tordre sans pitié le cœur du criminel.

A cette première vengeance, qui vient s'exercer au cri de la nature, Dieu daigna bientôt en ajouter une autre non moins digne de sa miséricorde. Il ne tarda point en effet à venger, mais à venger en père le martyre de son serviteur et de son ami. La nouvelle de sa mort se répandit immédiatement dans les Églises de Cilicie, de Syrie, de Pont et d'Arménie, et causa partout le serrement de cœur et la consternation d'une calamité publique. Tout l'Orient fut en deuil. De toutes les provinces de l'Asie, on vint en foule déposer un tribut de regrets et de larmes sur la tombe du martyr. Un immense concours de vierges, de moines et de fidèles, accourus spontanément et comme de concert de toutes les contrées voisines, firent de ses funérailles une de ces fêtes antiques qui portaient à la fois la tristesse et l'espérance au cœur de l'Église.

En allant déposer saint Chrysostome dans le caveau du sanctuaire, à côté des ossements de saint Basilisque, les prêtres, les vierges et les fidèles voyaient sans doute le front de cette Église, de cette tendre mère des chrétiens qu'ils avaient tous les deux tant aimée, se pencher avec douleur vers la tombe de son enfant, puis se voiler d'un crêpe de deuil; mais il leur semblait aussi la voir tressaillir d'orgueil et d'espérance, à l'aspect de l'athlète victorieux qui l'avait chérie jusqu'au dédain de la vie, et qui venait prendre sa place à côté de ses plus généreux témoins et défenseurs.

Dieu voulut donc couronner la tombe de saint Chrysostome d'une auréole de gloire. Mais pouvait-il, du haut du ciel, se faire aussi le complice de la faiblesse, qui se lavait les mains de la perpétration du crime dont elle avait elle-même confié l'exécution à des bras assassins? Pouvait-il, dans son éternelle justice, fermer l'oreille aux cris du sang, et donner au triomphe d'Arcadius la double sanction

de l'abstention et du silence? Sans doute il possédait, dans l'impénétrable mystère de sa sagesse, le secret de concilier l'expiation du crime avec la prolongation temporaire de l'impunité; mais il voulut, en faveur du martyr que pleurait le monde entier, prendre part à sa manière au grand combat qui venait d'abattre un des siens et lui creuser une tombe. Il voulut prendre lui-même à partie le complice de Théophile, de Sévérien et d'Atticus.

« Le tombeau de l'évêque Jean venait à peine de se fermer, dit un historien, qui lui-même a fait verser plus d'une larme à l'Église, et la mort vint frapper le chef de l'empire. » Ainsi parla dans la mêlée la justice terrible de Dieu.

« L'empereur Arcadius était un homme doux et paisible, » ajoute cet historien passionné; comme s'il pouvait exister quelque simulacre de rapport commun entre la douceur, qui n'est qu'un rayonnement particulier des vertus du ciel, et la faiblesse qui livre le sceptre impérial à la haine et qui laisse immoler la vertu!

Cet événement s'accomplit sous la verge de Dieu, qui voulut ainsi marquer le temps d'arrêt des passions schismatiques, et préparer le retour dans l'Église de la réconciliation des cœurs et de la restauration de l'unité rompue. La première partie de ce dessein, la mort, était remplie; pour la seconde, son instrument était prêt.

Le jour des calendes de mai, sous le consulat de Fl. Philippus et d'Anicius Bassus, la mort du faible Arcadius met le sceptre impérial aux mains d'un enfant qui n'a pas encore accompli sa huitième année. Tel fut l'instrument choisi de Dieu.

Le jeune Théodose recueille l'héritage et le fardeau d'Arcadius, son père, et Dieu, comme complément, le fait aussi l'héritier de ses promesses. Ainsi que Joas, il avait contre lui sans doute l'inexpérience et la faiblesse de l'enfance; mais ils eut aussi, comme le roi de Juda, la sagesse de s'appuyer sur un bras puissant et fort. Ce bras fut celui du sage Anthémius, préfet du prétoire.

Anthémius, le grand homme du siècle présent, reçoit comme son fils le jeune empereur, l'espérance de l'Église et de l'empire. Il le prépare à l'accomplissement des desseins de la Providence divine. Il le voit également pressé par un devoir de justice et par un grand danger. Il voit la mémoire de saint Chrysostome flétrie, l'Église en deuil, et les barbares, la lance au poing, campés à la frontière. Il recommande au cœur pieux de son pupille l'accomplissement des devoirs, et lui va lui préparer, contre les barbares, une armée invincible pour entourer son trône d'une ceinture de fer. Afin d'atteindre ce but, il fortifie par d'épaisses murailles la ville de Constantinople, pendant que le jeune empereur s'applique à faire à la religion, à la morale, à la paix un rempart plus inexpugnable et plus sûr, celui de la justice. Ce jeune prince méritait par ses vertus que Dieu le réservât, dans ses desseins de miséricorde, pour opérer la réunion des cœurs, et provoquer envers saint Chrysostome et l'Église une urgente et tardive réparation.

Mais pendant que la Providence préparait ainsi les voies à la paix, que faisaient, dans la joie de leur triomphe, Sévérien, Atticus et Théophile? Hélas! un triste spectacle alors étonnait le monde entier. Pendant que toutes les provinces allaient déposer leurs regrets au pied d'un tombeau, sur les marches même du trône où Dieu faisait asseoir le futur vengeur de son Église, les passions victorieuses prenaient une attitude magnanime; elles laissaient tomber les instruments de tortures et quittaient leur masque sanglant, pour se revêtir des formes empruntées de l'indulgence et de la mansuétude.

En effet, à la nouvelle de la mort de son prédécesseur et de sa victime, Atticus voit son orgueil s'enfler de tous les transports de joie que lui cause ce deuil universel de l'Église. Il se transforme immédiatement sous les traits d'un ange de bonté. Le peuple le voit sortir avec empressement de sa demeure, de son repaire de conspirations et

de complots. A ceux qu'il vient de persécuter, et dont il a déchiré le cœur et les entrailles, il prodigue désormais affection, présents, flatteries et caresses. Il jette aux indigents, comme à tous ceux qui le lui demandent, l'or, l'argent à pleines mains. Quelquefois, il tombe à leurs pieds et leur demande pardon de ne pouvoir suffire à la libéralité de son cœur, ou répondre selon son désir à leurs exigences présumées. Il les conjure de ne point persévérer contre lui dans leurs justes ressentiments; il les convie avec effusion aux douceurs de l'amitié, dont il est heureux de leur offrir le témoignage.

« Impitoyable tyran! s'écrie à cet aspect une âme indi« gnée, car c'est là la seule appellation que ta perversité « m'inspire! de quel œil oses-tu contempler tes propres « victimes à qui tu viens offrir les consolations de la paix? « Est-ce qu'une aveugle confiance dans le pouvoir de tes « hypocrites caresses ne t'a fait immoler tant d'honora« bles victimes que pour te mettre en mesure d'exercer et « de faire triompher ton influence maudite? Oses-tu t'ima« giner que ces infortunés, succombant sous le poids des « calamités qui les accablent, pourront jamais compter « sur ton intervention bienfaisante, eux que tu n'as pas « daigné laisser dans la jouissance paisible de leurs « droits? Tu prétends guérir et cicatriser des plaies sai« gnantes encore! Médecin malheureux, prends garde que « nous n'allions imprudemment confier à ton art nos corps « affaiblis par la maladie, lorsque nous sommes témoins « que tu n'as pas pu même leur laisser la plénitude d'une « santé parfaite, et que tu les as plongés dans les infir« mités et la douleur. »

Ces reproches étaient graves et sévères; mais ils étaient mérités; le schisme, en peu de temps, avait porté la dévastation dans toutes les provinces du patriarcat de Constantinople. Et cependant ces hommes de désordre, après le succès de leurs complots, affectaient de se poser comme les pacificateurs de l'Église. Sous prétexte d'apaisement,

il fallait que tout s'inclinât devant leur influence et subît leur loi. Leur puissance était sans bornes; elle ne connaissait d'autres limites que celles de leurs volontés. Ils tenaient en effet dans leurs mains et la liberté de l'empereur et les rênes de l'empire. L'Église de Constantinople était abandonnée à leur entière discrétion. Ils disposaient à leur gré des titres et des richesses des temples et des hospices, et ne se faisaient pas faute d'engraisser leurs créatures aux dépens des communautés et des pauvres.

Étonnante histoire de tous les temps! Sous prétexte d'administrer les biens de l'Église, on s'en empare. Le vol et le pillage s'organisent régulièrement et sur une grande échelle, au nom de la loi du plus fort. Des gouvernements insensés se chargent ainsi d'enseigner au peuple que la confiscation peut devenir une mesure de sagesse, selon les circonstances; mais, après le dépouillement légal des églises et du clergé, leurs principes, qui restent, ne peuvent plus avoir de point d'application que sur les éléments de la fortune publique et sur leurs défenseurs. Il leur faudra restituer à la main d'un peuple affamé les injustes larcins de leurs rapines. Ils ont déchaîné les passions; les passions ont fait l'essai de leurs forces, et nul pouvoir au monde ne pourra plus les contenir.

Ainsi procédait l'inepte Arcadius à la voix des schismatiques. Il leur donnait un champ libre, et laissait mettre en lambeaux sa pourpre impériale pour en couvrir chacun de leurs excès. Sous le couvert de son prestige, ces hommes dévoyés ne respectaient, dans leurs écarts, ni les personnes ni les choses. La spoliation des églises et les calomnies contre le patriarche martyr furent les deux séries d'exploits sacriléges qui marquèrent leur domination.

Mais Dieu veillait sur son bercail et sur la mémoire de son ami fidèle. Il ne devait pas longtemps souffrir que son nom fût maudit sur la terre, tandis qu'il entrait lui-même triomphant au ciel.

L'heure de la réparation n'était cependant pas encore

venue. Le vicaire de Jésus-Christ avait beau faire entendre sa voix, il avait beau faire appel à tous les cœurs généreux pour venger l'honneur de saint Chrysostome. En vain, il réclamait la réhabilitation de sa mémoire ; cette voix vénérée parlait à tout l'univers et demeurait presque sans échos. Elle ne pouvait pas encore être comprise ; elle s'adressait à des âmes agitées par la lutte inégale de la passion et du remords. La plupart des évêques orientaux étaient entraînés par le torrent victorieux de la cupidité, de l'orgueil et de la haine. Comment pouvaient-ils respecter dans la parole du souverain Pontife un écho de celle de Dieu qu'ils avaient depuis longtemps étouffée au fond de leur cœur ?

Ces hommes, endurcis dans la révolte, ne veulent donc rien entendre. L'Église romaine et tout l'Occident les menacent : ils persistent dans leur opposition. Enfin, une scission éclatante et douloureuse vient porter, encore une fois, la guerre fraternelle au sein de l'Église. Le souverain Pontife, et tous les évêques de l'Occident, manifestent hautement la décision qu'ils ont prise de refuser leur communion aux évêques de l'Orient, jusqu'à ce qu'ils aient réhabilité la mémoire du saint archevêque de Constantinople. Théophile d'Alexandrie, le premier auteur de ces calamités, est également repoussé de leur communion, jusqu'à la convocation du concile œcuménique, qui seul pourra mettre un terme à la perturbation présente, et faire revivre la paix au sein de l'univers chrétien.

L'Occident tout entier s'était donc ému de douleur à la vue du péril. Il s'efforçait de conjurer les malheurs qui menaçaient de troubler indéfiniment l'union, et de briser les liens de la charité parmi les membres épars de la famille chrétienne. Même avant la mort de saint Chrysostome, un concile général d'Afrique s'était réuni, pour le même objet, dans la ville de Carthage, sous la présidence de l'évêque Aurélien. On avait arrêté des mesures pour mettre, au plus tôt, un terme à ces luttes cruelles entre

les enfants d'une même mère, l'Église, entre les membres d'un même troupeau, le troupeau chéri du Sauveur des hommes. Les Pères avaient résolu d'écrire au souverain Pontife, Innocent Ier, pour stimuler son zèle en faveur du rétablissement de la paix. Ils s'attachaient surtout à provoquer la réconciliation particulière de l'Église d'Alexandrie. Ils voulaient rattacher ce fleuron à la couronne terrestre de Jésus-Christ ; mais des efforts si beaux devaient venir se briser pour un temps contre l'obstination d'un seul homme.

Théophile, en effet, persiste toujours à se maintenir sous la frêle égide de son orgueil. Reconnaître son erreur est chose impossible : il persévère, peut-être contre sa conscience, à flétrir la mémoire d'un saint, objet de la vénération du monde entier. L'homme n'est plus; mais il sévit contre son nom et sa dépouille, avec une rigueur inflexible. Il ne craint pas de publier, à la face de l'univers, contre ce qu'il appelle le parti d'un évêque prévaricateur, un édit sanglant, qu'il fait traduire par saint Jérôme, pour le répandre à profusion dans toutes les contrées chrétiennes de l'Orient et de l'Occident. C'est une diatribe déshonorante pour son auteur, et désastreuse pour l'Église. Les fragments qui nous en restent ne nous présentent qu'un dégoûtant mélange de haine, de vindication et d'injures. C'est la passion brutale qui, suffoquée par sa colère, se hâte d'épancher son fiel. Au nom de l'orthodoxie, qui n'était nullement en cause, saint Jérôme s'est laissé séduire à l'éclat de ce masque brillant d'un ardent amour pour l'honneur et la foi de l'Église. Il a prêté sa plume et son beau langage à la passion d'un ambitieux égaré. Sans doute, il ignorait alors les protestations et l'attitude du souverain Pontife.

L'opposition de Théophile avait pour objet de repousser à jamais le nom de saint Chrysostome des sacrées diptyques. Il se refusait obstinément à le laisser inscrire à côté de ceux des évêques morts dans la communion du monde

chrétien. Il ne pouvait se résoudre au déplaisir d'avoir à le prononcer à l'autel pendant l'oblation du saint sacrifice. Aussi, ce n'était plus seulement l'autorité, l'influence et la personne du saint évêque qu'il poursuivait encore, et dont il faisait encore, sans aucune raison, l'objet de sa jalousie et de sa fureur. C'était désormais son nom, son souvenir, la place qu'il occupait dans tous les cœurs, et ce je ne sais quoi d'impérissable qui reste toujours parmi les hommes après la mort des saints.

Quel fléau destructeur pour l'Église, que cette guerre acharnée de Théophile contre un évêque qui n'avait jamais cessé d'être son ami sur la terre, et qui devenait son protecteur au ciel! Elle était de nature à creuser un abîme entre Alexandrie et Rome, entre l'Orient et l'Occident, entre le père commun et les enfants de la famille. Elle scindait en deux parts les fleurons de la couronne terrestre du Sauveur. Elle pouvait établir en deux camps ennemis la milice sacrée du royaume de Jésus-Christ, et lui donner deux drapeaux à jamais irréconciliables : et cette guerre impie dura vingt ans.

Théophile, cependant, ne laissait pas que de sonder parfois la profondeur du précipice, au fond duquel il pouvait plonger les Églises d'Orient. Sa conscience lui reprochait d'avoir tout fait pour les confondre dans une commune ruine. Il se sentait souvent frappé par des traits de lumière. On s'apercevait qu'il n'avait pas tellement abjuré tout sentiment de justice, qu'il ne cédât quelquefois à la violence de ses remords. Il laissait échapper quelquefois, du fond de son cœur, quelques mouvements spontanés de vénération pour la mémoire de saint Chrysostome. La longue série de supplices endurés par sa victime paraissait peser sur sa conscience avec un poids accablant. Aussi put-on le voir souvent ballotté cruellement et sans relâche, entre le cri puissant de la justice et l'entraînement presque toujours victorieux de la haine, tantôt recommandant à l'indulgence des siens les amis de saint

Chrysostome, et tantôt provoquant, contre leur fidélité, les plus stupides rigueurs.

La Providence n'était point complice de ses combats scandaleux, de ses hésitations criminelles. De toutes parts, et par tous ses organes fidèles, elle lui criait de rompre avec les traditions de la haine, et de revenir à la réconciliation, au plus impérieux de ses devoirs. Synésius de Ptolémaïde fut un de ces organes choisis de Dieu, pour fléchir le cœur insensible de Théophile. Il lui parle de saint Chrysostome, il lui cite à lui-même ses propres aveux et les concessions passagères de sa conscience alarmée. « Nous devons tenir en grand honneur, lui dit-il, « la mémoire de cet illustre mort; car, tout ressentiment, « toute vindication doivent s'évanouir à jamais sur les « bords de la tombe... Du reste, mieux que nous vous êtes « éclairé sur tout ce qui concerne cette affaire. Vous en « avez en main tous les documents : c'est, en effet, par « vos soins, et par l'influence de vos conseils, que la né- « gociation est arrivée à bonne fin, et que la réconcilia- « tion s'est irrévocablement accomplie. J'ai vu l'écrit, « plein de sagesse, que vous avez adressé, si ma mémoire « est fidèle, à votre frère, au bienheureux Atticus, pour « l'encourager à recevoir dans sa communion les fidèles « attachés au parti de l'évêque Jean, son prédéceseur. »

Théophile avait donc, au moins parfois, compris l'importance du rétablissement de l'union dans la famille chrétienne. Mais ces quelques lueurs de droiture et de justice allaient toujours s'éteindre sous une recrudescence persévérante de vengeance et de cruauté. Cet homme implacable était revenu d'une manière complète, envers les grands frères, à des sentiments de réparation et de bienveillance paternelles. Il accordait, à la mémoire d'Ammonius, des témoignages publics de vénération. Mais, à la seule pensée de saint Chrysostome, il ne pouvait contenir sa colère : il poursuivait son nom, son souvenir avec tout le feu d'une haine ardente et toute l'obstination d'une

stoïque impassibilité. Le saint évêque devait donc souffrir la persécution, même au fond de la tombe. L'oracle et l'apôtre de toutes les Églises de l'Orient semblait n'être descendu dans le tombeau, que pour s'ensevelir dans vingt années d'opprobre. Des ennemis stupides, mais investis de la toute-puissance impériale, voulaient l'envelopper dans un linceul éternel de malédiction. Mais ici Dieu veillait encore; il ne pouvait abandonner la mémoire du saint à la merci d'hommes sans pitié, de cœurs brûlés par le feu de la haine, et profondément rongés par l'ulcère toujours saignant de l'ambition.

Aussi la main impartiale et vengeresse de la justice divine vint-elle bientôt s'appesantir sur le premier auteur de tant d'attentats sacriléges. L'implacable Théophile vit arriver son dernier jour. On dit, qu'à cette heure suprême, toutes les passions firent silence, et que la conscience seule se fit entendre. Il allait paraître devant son juge : il se vit seul avec sa vie en face de l'éternité; le remords devint terrible; il étouffa tout autre sentiment que celui de la terreur qu'inspirent les jugements de Dieu. Théophile alors versa des larmes amères sur ses égarements passés et sur les malheurs de sa victime. Une image de l'évêque martyr était placée devant ses yeux. Ainsi, même après sa mort, cette bouche d'or put parler encore; mais, cette fois, ce fut pour avertir son persécuteur d'alléger, par un repentir sincère, le compte terrible qu'il avait à rendre de son administration.

Pour la première fois, cette voix fut entendue; elle put aller jusqu'au fond de son cœur. Théophile eut le bonheur de la suivre et de mourir dans la communion de l'Église. Cet homme extraordinaire fut pour son siècle, et sera pour tous les âges, un triste exemple de l'égarement des passions qui veulent chercher le succès et la vie en dehors de l'obéissance au vicaire de Jésus-Christ. Sa doctrine était pure, ses mœurs intègres, son habileté sans bornes, son génie étonnant. Sans cette ambition indomp-

table et cette âpreté cruelle de caractère, qui donnaient à son zèle une sorte d'impitoyable et féroce rigueur, et qui faillirent le plonger pour toujours dans l'abîme, il eût été, par son talent, une des gloires exceptionnelles de l'Église, et l'un des plus brillants défenseurs de la vérité. Mais tout en lui fut altéré, flétri, souillé par son incomparable orgueil, qui lui fit dépouiller son âme de la mansuétude évangélique du prêtre, pour la repétrir de fiel, et lui donner la dure insensibilité du persécuteur.

Telle fut la fin de l'ennemi de saint Chrysostome. Ils arrivent presque ensemble dans les mains de Dieu; mais sur la terre leurs œuvres restent. Pendant qu'ils s'embrassent dans la gloire du ciel, au moins par l'espérance, leurs amis, ici-bas, ne jouissent point encore du bienfait inappréciable de la paix.

Théophile, en effet, n'a point emporté dans la tombe tous les éléments de discorde qu'il a créés, développés et semés partout pendant le cours de sa trop longue carrière. Il disparaît de la scène; mais la guerre, l'œuvre de ses derniers jours, demeure encore au sein de l'Église sa mère, pour le déchirer. C'est de la ville d'Antioche, du berceau de saint Chrysostome, que viendront, pour le troupeau du Sauveur, les premières lueurs d'espérance. C'est Antioche qui, la première, élèvera l'étendard de la réconciliation et de la paix. Il est juste, en effet, que la patrie du grand homme prenne l'initiative de la réhabilitation de sa mémoire, comme il est juste aussi que le premier berceau du christianisme donne au monde l'étincelle sacrée d'un zèle victorieux qui puisse, sous le souffle puissant de la justice, chasser les nuages répandus sur le ciel de l'Église, et lui rendre la sérénité de ses plus beaux jours.

Bientôt, enfin, on pourra saluer avec bonheur cette heure de la justice divine : déjà les voies sont préparées. La Providence arrive partout à l'accomplissement de ses décrets. Porphyre d'Antioche, l'ennemi de saint Chrysos-

tome, descend aussi lui dans la tombe. Il a quelques comptes à rendre dans l'éternité.

Dieu daigne alors manifester, à son troupeau chéri, les desseins de sa miséricorde. Il appelle au siége d'Antioche un homme selon son cœur ; l'homme de sa droite et l'instrument de ses volontés. Alexandre, le pasteur de son choix, avait été nourri dans l'atmosphère du cloître. Pendant les longs jours de sa vie, il avait façonné son âme à la pratique de tous les sacrifices, à l'exercice constant de toutes les vertus. Il fut élevé, malgré ses répugnances, sur le premier siége du prince des apôtres, dont il se voyait indigne. Mais, dès que l'onction du sacerdoce eut marqué son front du signe ineffaçable des pasteurs, il se dévoua jusqu'à la mort à la prospérité de son troupeau. Les disciples d'Eustathe abhorraient la houlette de Porphyre, et se tenaient éloignés du premier pasteur; il les ramène au giron de l'Église. Il ouvre les rangs du clergé d'Antioche aux clercs de ses prédécesseurs, Évagre et Paulin. Il devient ainsi, par sa prudence et sa sainteté, le seul évêque et le seul père : le schisme d'Antioche est désormais anéanti.

Mais cette paix d'une seule Église ne devait être que le prélude d'une réconciliation plus importante et plus désirée. Les évêques de plusieurs provinces de l'Orient repoussaient toujours des diptyques le nom de saint Chrysostome, et ne craignaient point de perpétuer ainsi leur exclusion de la communion des églises de Rome et de tout l'Occident. Le nouvel évêque d'Antioche, l'envoyé de Dieu, ne pouvait consentir un instant à se faire leur complice. Il ne pouvait se résigner à laisser plus longtemps le nom de saint Chrysostome, d'un enfant de son troupeau, sous le poids de la malédiction de ses frères. Il résolut de relever, à la face de l'univers entier, le plus brillant flambeau de l'Église, et de rétablir à sa place, dans les cœurs, une des plus grandes gloires du monde chrétien. Ce but ne pouvait être atteint qu'en restituant saint Chrysostome

à la vénération des peuples. La conséquence immédiate de cet acte de réparation, devait être la réconciliation de l'Orient et de l'Occident.

Ce projet conçu, l'évêque d'Antioche se met promptement à l'œuvre. Saint Chrysostome trouve donc, enfin, un puissant défenseur. Alexandre s'empresse de placer sa mission sous les auspices du père commun des chrétiens; puis il va tendre aux schismatiques une main vénérée. Il admet à sa communion Elpide de Laodicée et l'évêque Pappus. Pappus était un ami de saint Chrysostome : Alexandre le rétablit dans son Église.

Après ce premier retour vers Rome, il envoie des députés au souverain Pontife, pour lui faire part de ce gage de sa réconciliation filiale et lui demander sa communion. Un disciple de saint Chrysostome, le prêtre Cassien, est chargé de présenter au pape Innocent Ier la supplique d'Alexandre, et de demander une réponse. Le pasteur universel du bercail de Jésus-Christ sent son cœur s'épanouir de joie à la vue des lettres de l'évêque d'Antioche, et des rapports de ses députés. Le calme, le repos et la prospérité semblaient devoir revenir bientôt, et consoler enfin le cœur, si longtemps affligé, de l'Église. Innocent examine avec bonheur la conduite admirable du premier patriarche d'Orient. Il veut lui manifester son approbation paternelle, par une lettre synodale, revêtue de la signature de vingt évêques d'Italie ; puis il cède au besoin d'écrire lui-même une lettre particulière, pour épancher toute son âme dans celle d'Alexandre, et lui témoigner son amitié. Trois députés, le prêtre Paul, le diacre Nicolas et le sous-diacre Pierre, sont immédiatement chargés de son message, et font voile pour la Syrie. La lettre d'Innocent est un monument de sollicitude pastorale et de dévouement fraternel.

« Le pape Innocent à l'évêque d'Antioche Alexandre,

« Quelle douce joie, frère bien-aimé, nous cause l'im-

« portante et pieuse députation que Votre Sainteté nous « envoie ! Vous pourrez l'apprécier par les actes de l'as« semblée de nos frères d'Occident. Nous cédons au vœu « de notre pieux frère, le prêtre Cassien, en vous adres« sant, par nos fils bien-aimés, le prêtre Paul, le diacre « Nicolas et le sous-diacre Pierre, l'expression imparfaite « de notre tendre et fraternelle amitié. C'est un gage de « paix dont nous vous offrons avec bonheur les pré« mices. »

Puis, dans une autre lettre, il ajoute :

« J'ai recherché, dans l'anxiété de mon amour de père, « si l'on a bien rempli toutes les conditions de sagesse et « de charité, dans la cause du bienheureux et béni prêtre « Jean de Constantinople. La réponse de vos députés a « dissipé mes doutes et m'a remis la conscience en paix. « Elle m'a convaincu de l'accomplissement parfait, de votre « part, dans cette affaire, de tous les devoirs dictés par le « sentiment de la justice. J'en rends grâces à Dieu dans « l'effusion de mon cœur. J'admets à la communion votre « Église, et je proclame, dans un vrai transport de joie, « qu'avec vous les frères et les amis du siége apostolique « ont ouvert les voies à la paix du monde. »

Pendant que Paul, Nicolas et Pierre se dirigeaient, chargés de ce message précieux, vers les rives de l'Oronte, d'autres allaient à Constantinople, porter la nouvelle de cet heureux événement au prêtre Boniface, destiné lui-même à monter un jour sur le siége de saint Pierre. Innocent écrivait à son futur successeur : « L'Église d'An« tioche, la première épouse du bienheureux apôtre Pierre « et la sœur aînée de l'Église de Rome, a répudié toute « scission dans le sein de la famille. Elle nous a demandé « la paix, et l'a méritée par la réconciliation des disci« ples d'Évagre, régulièrement élevés au sacerdoce, et « par l'admission à la communion des prêtres et des clercs « du bienheureux Jean, de sainte mémoire. Notre frère « Alexandre, lui-même, évêque de cette ville, nous a pro-

« mis de recevoir à la paix tous les amis de l'évêque « Jean, de quelque part qu'ils puissent venir, et d'établir « son nom sur les tables sacrées parmi ceux des évêques « dont nous honorons le souvenir. A cette heureuse nou- « velle, nous ne pouvions nous empêcher d'ouvrir les bras « à notre frère et de le presser sur notre cœur. Nous ne « pouvions pas, en effet, laisser plus longtemps séparés « du corps les membres coupés qui réclamaient la guéri- « son, la restitution de leurs droits et la cicatrisation de « leurs blessures. Mon fils bien-aimé, le diacre Paul, qui « vous porte ce message, pourra présenter à votre charité « le fidèle récit de toutes les phases de cette heureuse né- « gociation. Vous serez alors en mesure de partager notre « joie commune, et nous espérons, en conséquence, que « vous vous empresserez d'éclairer le zèle dangereux des « amis et des défenseurs d'Atticus. »

Cette nouvelle intervention d'Innocent I[er] en faveur de saint Chrysostome était posée avec énergie : elle ne tarda point à porter ses fruits. Elle eut pour premiers résultats de féconder les efforts et les désirs du patriarche d'Antioche. Le vent désormais était à la réparation. Acace de Bérœe lui-même, l'un des plus ardents persécuteurs de saint Chrysostome, se laisse fléchir; il pense qu'il peut bien avoir été victime d'une aveugle passion, et se détermine enfin à placer le nom du saint dans les diptyques. Il écrit au souverain Pontife; il lui donne une approbation sans réserve, pour l'admission par Alexandre des disciples de Paulin et d'Évagre, amis du saint persécuté. La communion et le rétablissement sur leurs siéges des évêques Elpidius et Pappus, sont aussi dans sa lettre l'objet de son assentiment et de ses éloges. C'était chose bien merveilleuse que ce retour de l'un des plus ardents persécuteurs de la vertu : c'était aussi chose bien douce pour le cœur du premier pasteur de l'Église; il hésite, cependant.

La conversion inattendue de cet homme, après l'opposition constante, impitoyable qu'il a faite à saint Chrysos-

tome, ne paraît point présenter, aux yeux d'Innocent Ier, tous les caractères désirables de franchise et de sincérité. Les raisons présentes de justice et de charité qui déterminent à la paix l'évêque de Bérœe, ne pouvaient point être inconnues à l'époque du procès du saint évêque, et les passions qui l'agitaient alors, rien ne démontre qu'elles soient éteintes ou tombées dans l'oubli. La conversion d'Acace ne peut donc point être favorablement interprétée ni comprise. Le souverain Pontife doit donc manifester une prudente hésitation.

Il écrit à cet évêque; mais il envoie sa lettre au saint patriarche d'Antioche. Il croit devoir soumettre à l'examen impartial d'Alexandre, un retour subit contre lequel le passé lui permet d'admettre de légitimes soupçons. Il consent néanmoins à recevoir Acace : il ne veut point le repousser de la communion; mais il met pour condition essentielle, qu'il sera préalablement admis à la réconciliation par Alexandre. Le patriarche est spécialement chargé de recueillir de ses lèvres mêmes, et l'expression de ses sentiments et ses explications sur les faits accomplis. La lettre d'Innocent est sévère, mais juste et sage.

« Innocent Ier à l'évêque Acace de Bérœe,

« Nous vous adressons nos félicitations fraternelles « pour l'admission à la paix des clercs et des populations « attachées à la mémoire des évêques Évagre et Paul, et « pour la restitution de leurs Églises à nos frères les évê- « ques Elpidius et Pappus. Nous vous offrons aussi, sans « arrière-pensée, nos sincères actions de grâces pour votre « réconciliation tardive, mais sans réserve, avec l'Église.

« Nous vous adressons nos lettres et ce témoignage de « notre affection par l'entremise de notre illustre frère « l'évêque Alexandre, qui s'empressera de les transmettre « à Votre Fraternité.

« Si donc, tout ferment de haine et d'envie a disparu « de votre cœur, sans arrière-impression ou pensée, à

« l'endroit du nom et des amis de notre frère, l'admirable
« et saint évêque Jean, recevez, frère bien-aimé, ce témoi-
« gnage de notre amour et de notre union fraternelle,
« mais, toutefois, à la condition rigoureuse de donner
« votre assentiment et de souscrire aux actes et décisions
« que nous avons déposés entre les mains de notre aimable
« frère et médiateur, l'évêque Alexandre d'Antioche.

« Car, plus nous attachons d'importance à ce lien sacré
« qui conserve en nous l'unanimité de nos pensées et la
« charité de nos cœurs, plus nous éprouvons le besoin de
« déployer toute l'énergie de notre zèle, pour proscrire,
« de la part des hommes et des choses, toute indécision,
« tout nuage, toute équivoque fâcheuse. »

Cette lettre du chef de l'Église fut la consécration d'un grand progrès dans la voie de la conciliation. Désormais, les esprits étaient poussés vers un retour complet aux principes de justice et de charité chrétienne. Saint Chrysostome, du fond de son tombeau, pouvait enfin saluer l'heure de la réparation : Antioche et la Syrie n'ont plus qu'une voix pour célébrer sa mémoire vénérée. Antioche, surtout, se sent tressaillir de joie au nom seul de celui qu'elle appelait son apôtre et son enfant. Mais Constantinople le repousse encore : Constantinople, son Église, à laquelle il a donné les dernières étincelles de sa vie, l'unique troupeau confié sur la terre à son dévouement, à sa sollicitude, Constantinople le renie et le maudit. Mais là, bientôt aussi, la lumière va briller et dissiper les nuages des passions, en même temps que la voix de Rome brisera les derniers liens qui retiennent encore la vérité captive.

C'est Alexandre que Dieu choisit pour l'accomplissement de ce dessein miséricordieux. Cet homme de foi se sent pressé de quitter Antioche, pour entreprendre le pénible voyage de Constantinople. Il aspire à réconcilier avec l'Église la capitale de l'Orient. Il veut qu'Antioche, le berceau du christianisme et de saint Chrysostome, devienne par lui la sauvegarde de la paix du monde. Il voit,

dans la capitale de l'empire, un magnifique rameau tombé de l'arbre de l'Église; il veut le relever et le rattacher comme un beau fleuron à la couronne glorieuse du Sauveur.

Mais il a contre sa mission Atticus et les ennemis de saint Chrysostome. Il s'adresse au chef des opposants ; il conjure Atticus d'écrire le nom du saint dans les diptyques. Atticus refuse avec obstination : Alexandre, alors, se tourne du côté du peuple. Il lui parle de son ancien évêque, de ses vertus, de son éloquence, de ses malheurs. Il l'exhorte à forcer Atticus d'inscrire son nom sur les tables sacrées. Au nom de saint Chrysostome, l'amour du peuple se réveille; il lui semble encore entendre sa voix. La foule s'anime; elle se porte à la demeure de l'évêque, et réclame de lui ce faible hommage à la mémoire de son illustre prédécesseur. Mais inutiles efforts, réclamations stériles! Le cœur schismatique d'Atticus était inaccessible à tout autre sentiment qu'à la stupide délectation de son orgueil. Il refuse de prêter l'oreille à la supplique d'un peuple inoffensif et docile. Il ne daigne lui répondre que par l'attitude affectée d'une froide insensibilité. La foule alors s'agite et murmure; il résiste toujours; il se rit des menaces et des sollicitations du peuple. On lui jette le nom de Rome : le souverain Pontife lui refuse sa communion. Qu'importent à la passion les menaces de Rome et du souverain Pontife? Il ne peut exister aucun lien d'affinité possible entre la haine victorieuse et la communion de l'Église. Loin de se rendre, Atticus s'obstine et s'endurcit. L'évêque d'Antioche a donc la douleur de voir ses efforts frappés de stérilité, ses espérances évanouies, et le schisme dévorant les plus belles provinces de l'empire. Il quitte Constantinople, où le nom de saint Chrysostome va retomber dans le mépris. Il s'en va le cœur plein de tristesse; il repasse les mers, mais ce n'est que pour aller déposer sa dépouille mortelle au milieu de son troupeau. Le chagrin l'emporte dans la tombe.

Que vont devenir la mémoire de saint Chrysostome et la belle Église de Constantinople? Dieu qui veille ne saurait les abandonner à jamais à la merci des passions des hommes; mais c'est par lui-même qu'il accomplira ses desseins. Un homme d'initiative et de cœur s'est levé pour défendre la cause de la justice. Il est tombé : le zèle et la sainteté d'Alexandre n'ont rien pu contre l'entêtement d'une ambition triomphante. Dieu ne voulait de lui, sans doute, que la manifestation généreuse de son dévouement. Le schismatique Atticus, attaqué de toutes parts, est toujours resté vainqueur et de l'influence d'un saint évêque et des obsessions du peuple. Quel sera donc le vengeur de la faiblesse opprimée contre les attentats de l'iniquité? ce ne sera ni le déploiement de la force, ni le prestige de la puissance.

C'est à la pusillanimité même que Dieu va demander contre le schisme, un secours efficace, victorieux. Le successeur d'Alexandre, le doux et faible Théodote, est l'instrument choisi du ciel qui va briser le cœur d'airain de l'implacable Atticus.

Théodote, en montant sur le siége d'Antioche, n'a pas conservé dans les diptyques le nom de saint Chrysostome. Le peuple s'en émeut et le force de l'y rétablir. Le faible évêque cède à la pression des fidèles; mais il cède en tremblant. Il redoute l'improbation et le déplaisir de l'évêque de Constantinople. Ses terreurs le portent à tout tenter pour se mettre à l'abri de ce danger. Il cherche donc timidement à faire valoir auprès d'Atticus ses motifs d'excuse; mais la peur l'arrête dès les premiers pas. Il n'ose pas se défendre lui-même : affronter la colère d'Atticus était encore un péril; il réclame l'intervention d'Acace de Bérœe.

Acace, ami de l'évêque de Constantinople, et revenu lui-même à de meilleurs sentiments, était l'homme le plus capable de remplir avec succès une pareille mission. Il se charge volontiers de la cause de Théodote; mais, pour la

mieux défendre, il ne craint pas de la ravaler jusqu'à l'avilir. Il demande lâchement pardon à l'évêque de Constantinople de la juste réparation que le peuple d'Antioche vient d'arracher à la frayeur de son évêque. Il lui représente humblement que Théodote, en admettant le nom de saint Chrysostome dans les diptyques, n'a fait que céder à l'empire de la force et de la nécessité. C'est une étrange manière de défendre un acte de vertu que de le représenter comme un méfait accompli par la faiblesse.

L'évêque de Bérœe écrit encore sur cette importante affaire à saint Cyrille d'Alexandrie, qui tenait pour légitime le conciliabule du Chêne où saint Chrysostome avait été condamné. Dans cette lettre encore, Théodote est représenté sous les traits d'un homme sans cœur, qui n'a reçu le nom de saint Chrysostome que pour apaiser les terreurs plus ou moins fondées de sa conscience, et pour se soustraire aux dangers d'une surexcitation populaire.

Des prêtres furent chargés de ces étranges messages, qui ne faisaient pas plus d'honneur à celui dont ils défendaient la cause, qu'à celui qui s'en était fait l'auteur. Ces députés firent voile en même temps, afin que la défense de Théodote fut présentée presque simultanément aux deux patriarches de Constantinople et d'Alexandrie.

Celui qui vint à Constantinople s'empressa d'annoncer au peuple le contenu des lettres dont il était porteur. Il représenta la cause de l'évêque Jean comme l'unique but de son voyage. C'en fut assez pour le succès de sa mission. En un clin d'œil, cette nouvelle se répand dans toute la ville. Une émotion violente se manifeste dans tous les rangs de la population.

Le peuple s'assemble en foule et s'agite en vociférant, sur les places publiques. Il se porte dans tous les sens, en mouvements impétueux. On dirait les flots de l'Océan, remués par le souffle furieux d'une tempête. C'est visiblement la main de Dieu qui le soulève et le conduit. Comme il est permis de voir dans les murmures confus de cette

foule qui gronde, la voix de la colère divine qui se fait entendre, pour parler son langage sublime à la conscience du coupable.

Atticus en est saisi de terreur; son assurance et sa fierté l'abandonnent. Cette âme insensible, dure, inexorable en présence des supplications de l'évêque d'Antioche, est enfin terrassée cette fois. Elle cède : mais, au lieu de prêter l'oreille à la voix de la justice, le schismatique ne sait faire appel qu'au frêle appui de la puissance temporelle. Il s'en va, lui prêtre, réclamer les avis de l'empereur pour apaiser l'émeute et rétablir la paix. Mais Dieu daigne accepter cette interversion de leurs attributions respectives; car, lorsqu'il trouve, constamment fermé le cœur si peu sacerdotal d'Atticus, il confie les conseils de sa sagesse aux lèvres dociles de son serviteur Théodose. L'empereur, en effet, répond à l'archevêque, que pour un aussi grand bien que celui de l'union et de la concorde, il ne pense point que l'on doive hésiter à placer dans les diptyques le nom d'un mort. Cette parole partait d'une bouche étrangère à l'Église : mais elle avait un caractère céleste; elle frappa d'un coup terrible le cœur altier d'Atticus.

L'évêque de Constantinople est enfin vaincu : la double intervention de l'émeute et de la puissance impériale a pu seule triompher de sa résistance obstinée. Il consent donc à placer le nom de saint Chrysostome dans les tables ecclésiastiques. Cet acte est la révocation du passé; par ce seul fait, la grande Église de Constantinople se réconcilie avec l'Église romaine.

Restent encore l'Égypte, la Pentapole et la Libye. Ces pays, longtemps gouvernés par l'influence de Théophile, ont été les principaux théâtres de ses exploits. Ce n'est pas chose facile que d'opérer un retour prompt et sincère dans ces contrées lointaines dont presque tous les évêques, agités par le souffle passionné de Théophile, ont provoqué la déchéance de saint Chrysostome. Mais At-

ticus, une fois rentré dans la communion de l'Église, va devenir l'instrument de ce difficile apostolat.

Un neveu de Théophile, saint Cyrille, occupait alors le siége d'Alexandrie. Saint Cyrille était une âme droite, d'autant plus docile à l'influence de son prédécesseur, qu'il était incapable d'allier la méfiance à ses témoignages de respect. Il croyait sincèrement à la légitimité des conciliabules de Chalcédoine et de Constantinople. Il était difficile de dissiper à cet égard son illusion, qui sans doute était malheureuse, mais qui résultait de la droiture de son cœur et de sa bonne foi. Tout homme venant battre en brèche la mémoire de son oncle et ses propres sentiments, devait donc être de sa part l'objet d'une suspicion légitime. Telle était cependant la tâche qu'il fallait entreprendre : Atticus, le nouvel apôtre, ne l'ignorait point. Aussi s'empresse-t-il de s'entourer de toutes les mesures de circonspection et de prudence. Il débute dans l'accomplissement de sa mission par une longue lettre à l'évêque d'Alexandrie, pour lui présenter sa propre justification. Il compte que ses motifs d'excuse lui serviront d'instruments pour livrer un assaut victorieux au cœur de saint Cyrille. « Nous sommes tombés, lui dit-il, du côté qui semblait le plus s'éloigner de nos sentiments; une impérieuse nécessité nous a fait violenter notre conscience et repousser nos propres pensées.

« Mais il est des circonstance où la règle matérielle doit « s'effacer devant les intérêts puissants de la paix. Je sais « qu'il n'est point permis d'accoutumer les peuples à la « souveraineté de l'émeute, non plus qu'à la satisfaction de « leurs caprices; je ne crois point cependant avoir péché « contre la discipline de nos pères en cédant prudemment « à la force de l'insurrection. Votre sainteté ne saurait « ignorer les faits qui se sont accomplis sous ses yeux, « ainsi que sous les yeux de notre bienheureux père Théo- « phile, qu'il nous est permis de vénérer aujourd'hui parmi « les saints qui sont en possession de la gloire. Avec nous

« vous fûtes témoin de l'invasion dans la capitale de cette « multitude innombrable qui remplit la cité de sa colère « et de ses cris menaçants. Vous avez pu contempler la « terreur et la consternation universelles. Vous avez trem- « blé pour l'avenir de la glorieuse cité des empereurs ; « vous avez redouté que la piété, la foi, le culte de Dieu ne « fissent dans cette perturbation un irréparable naufrage.

« Tout le peuple s'est levé dans sa fureur ; il s'est divisé « par fractions pour aller tenir ses assemblées au milieu « des champs, sous le feuillage sombre des forêts ou dans « les gorges des montagnes. Les clercs, les prêtres et nos « frères les évêques ont brisé l'unité du bercail du Sau- « veur, et nous avons vu l'heure de l'amertume et des an- « goisses. Nous avons redouté le moment fatal où la « moisson de Jésus-Christ allait être arrachée et jetée à « tous les vents.

« Mais une sublime conspiration de prières et de travaux, « accompagnée de nos sueurs et d'une douloureuse alter- « native de découragements, de périls et d'espérances, « dans lesquels les vœux de votre piété se sont unis à ceux « de nos pères, a pu chérir la colère des populations ameu- « tées et ramener parmi nous le calme et la sérénité. La « foule s'est dispersée paisiblement dans ses foyers, et « nous avons vu tomber les flots de l'insurrection popu- « laire.

« Alors un grand nombre de nos frères, voulurent, pour « consolider la paix, établir le nom du bienheureux Jean « sur les tables des sacrées diptyques. Notre bienheureux « frère Alexandre d'Antioche se fit l'écho de leurs vœux. « Il vint à Constantinople, et par ses confidences intimes « aussi bien que par ses discours, il voulut soulever le « peuple, pour nous forcer, contre notre volonté notoire et « formelle, à porter le nom de Jean dans les diptyques.

« Ces faits furent transmis fidèlement à votre piété par « les pieux ministres du Seigneur, Adésius et Pierre. Quel- « ques années s'écoulèrent encore ; et la nécessité qui

« résultait pour nous de l'obligation de gouverner avec « sagesse un peuple si prompt à l'émeute, commençait à « ne plus nous laisser aucun repos.

« Alors nous écrit, du fond de l'Orient, l'évêque Acace, « l'ami bien-aimé du Sauveur. Il nous expose que le très- « pieux évêque d'Antioche, Théodote, s'est vu forcé par « une insurrection populaire à porter le nom de Jean sur « les tables sacrées. Il nous sollicite de ne pas lui refuser « le pardon d'une initiative qu'il n'a consommée que sous « la pression d'une impérieuse nécessité. Le pieux prêtre « qui nous apporta ces lettres, ne laissa point ignorer aux « fidèles le motif de son voyage, et bientôt cette nouvelle se « répandit comme un éclair parmi le peuple de la grande « cité. Toute la population alors se soulève, s'agite, et la « ville presque tout entière est encore livrée à la pertur- « bation.

« Au milieu de ce tumulte, le trouble et l'anxiété s'em- « parent de mon âme. Je ne puis en effet demeurer im- « passible à la vue de la ruine que peuvent encourir les « intérêts les plus sacrés. Plongé dans la perplexité la plus « cruelle, je vais me jeter aux pieds du trône ; je vais ex- « poser nos dangers et traiter de la paix et de la concorde « de l'Église avec notre très-pieux empereur. Nous n'avons « à redouter, me répondit-il, ni péril ni ruine, si pour « l'apaisement de l'émeute vous donnez satisfaction au « peuple, par l'inscription immédiate du nom de l'évêque « Jean dans les sacrées diptyques. » Tel fut l'avis de l'empereur.

« Quant à moi, dans cette circonstance cédant aux sages « conseils du chef de l'empire, et mû par le double désir « d'arracher les intérêts de la religion à la dévastation de « l'émeute, et de sauver la ville du danger d'accoutumer « les fidèles au triomphe de l'insurrection, j'ai subi la né- « cessité d'inscrire ce nom sur les tables des évêques des- « tinées aux saints mystères. Dans cette condescendance « je ne crois point avoir péché contre les saintes règles

« de l'Église ; comme je ne crois point avoir manqué de « respect à la mémoire de nos pères, ni fait infraction à « leurs décrets.

« — Car le bienheureux Jean est nommé non-seulement « parmi les évêques défunts, mais aussi parmi les laïques « et les femmes; d'ailleurs le nom d'un mort ne saurait « nuire, par sa seule présence, à l'honneur que nous ren« dons aux saints. Évagre et Paulin, eux aussi, quoique « auteurs du schisme d'Antioche, n'ont-ils pas, après leur « mort, reçu les honneurs des sacrées diptyques ? »

Cette lettre n'eut aucun succès apparent contre l'illusion et la bonne foi de l'évêque d'Alexandrie.

« La lecture de votre lettre, répondit-il au patriarche « de Constantinople, m'apprend la triste nouvelle que vous « avez inscrit le nom de Jean sur les tables sacrées ; et, « sur ma demande, les clercs que vous m'avez envoyés, « m'ont affirmé que ce n'est point parmi les prêtres, mais « au rang des évêques que vous l'avez porté. Comment « donc pouvez-vous compter parmi les prêtres et faire par« ticiper à l'honneur du sacerdoce celui qui s'est vu « dépouillé de la dignité sacerdotale ? Comment pouvez« vous inscrire au tableau des ministres des autels, celui « que vous avez vous-même justement chassé de l'enceinte « du lieu saint ? »

Ces paroles sont sévères ; elles seraient justes, si la déposition de saint Chrysostome n'était un attentat sacrilége contre toutes les lois ecclésiastiques ; mais dans la situation présente elles ne sont que l'expression de l'illusion malheureuse d'une conscience droite, victime de l'erreur.

La lettre d'Atticus, toute humble qu'elle était, ne put donc point obtenir le résultat attendu par l'Église universelle. Mais elle ne laissa pas cependant que de produire sur l'esprit de saint Cyrille une heureuse impression ; elle ouvrit une voie à la vérité dans cette conscience erronée mais sincère. La lumière arrivait; il ne fallait plus qu'un second effort pour l'y faire pénétrer tout entière. Cet effort ne se

fit pas attendre ; saint Isidore de Péluse se tenait prêt pour l'accomplissement de cette dernière mission.

Il prend avec vigueur la défense de saint Chrysostome. Il représente à saint Cyrille qu'il est temps de répudier son attachement servile aux égarements passionnés de son prédécesseur. Il lui déclare que sa conscience et sa foi ne sauraient lui permettre d'entretenir dans l'Église, sous prétexte de piété, le deuil d'une division éternelle.

« Les menaces et les exemples des saintes Écritures, « lui dit-il, me glacent d'épouvante et me mettent dans la « nécessité de vous révéler les terreurs de mon âme. Si « je suis votre père, ainsi que vous m'en donnez le nom « affectueux, le châtiment d'Héli m'apparaît et me rappelle « à l'accomplissement de mes devoirs, car il est tombé « pour n'avoir pas su retirer ses fils des bords de l'abîme. « Si plutôt je dois reconnaître que je suis votre fils, car je « ne puis avoir d'autre pensée ni d'autre sentiment quand « je vois en vous l'image vivante de saint Marc, du grand « apôtre d'Alexandrie, alors le supplice de Jonathas vient « me plonger dans les angoisses, car il eut l'indigne fai- « blesse de laisser aller son père à la recherche d'un in- « terprète des faux-dieux ; et pour n'avoir pas apporté « d'obstacle au mal qu'il pouvait étouffer dans sa source, « il est tombé le premier dans le fort du combat.

« Ainsi donc, vénéré père, pour me soustraire aux coups « vengeurs de cette justice terrible, je suis obligé de vous « avertir et de vous dire : Sauvez-vous vous-même des « châtiments divins, en mettant un terme à nos divisions « intestines. Cessez de venger sur la mémoire des morts « vos querelles domestiques, et de demander à l'Église « vivante la réparation des griefs que vous pensez avoir « contre des hommes qui ne sont plus. Cessez de perpé- « tuer notre douleur, sous le spécieux prétexte d'une piété « constante, et de créer de la sorte à l'Église du Sauveur « des divisions éternelles. »

Ces paroles énergiques devaient enfin émouvoir saint

Cyrille et lui pénétrer jusqu'au fond du cœur. Aussi la seule pensée d'éterniser les divisions de l'Église, de prolonger son deuil et de demeurer éloigné du siége de Pierre parut-elle lui créer dans l'univers une situation impossible. Le neveu de Théophile ouvrit enfin les yeux; il se vit seul au milieu de la société chrétienne. Il comprit bien alors qu'il était impossible que lui seul eût raison contre l'univers entier. Il lui fallait donc, sous peine d'entêtement, cesser immédiatement de répudier la mémoire du saint patriarche que toutes les églises avaient réhabilitée, en inscrivant son nom dans les diptyques. Il comprenait d'ailleurs que l'Église d'Alexandrie, fille aînée de l'Église romaine, ne pouvait avoir de vie que par sa communion avec l'Église mère, et que scindée d'avec Rome, elle devait languir et s'éteindre, comme le rameau détaché de la tige, comme un membre séparé du corps mystique de Jésus-Christ.

Il s'empresse donc de réconcilier avec Rome sa province d'Alexandrie, cette partie détachée de la grande Église chrétienne. Toute l'Égypte, la Pentapole et la Libye, emportées autrefois ensemble dans le torrent déchaîné par Théophile, réclamaient la même réconciliation. A la voix de saint Cyrille, elles se lèvent, confessent ensemble leur égarement et reviennent reprendre leur ancienne place sous la houlette de Pierre, dans le giron de l'Église universelle.

Le nom de saint Chrysostome ne rencontre plus d'ennemis désormais dans l'univers chrétien. Il est partout à sa place sur les tables ecclésiastiques.

Mais cette place n'était pas la seule que Dieu lui réservât, ici-bas; celui qui brillait au ciel comme un des membres les plus glorieux de la société des saints, ne pouvait demeurer plus longtemps confondu sur la terre dans la foule des évêques. Puisque l'Église du ciel avait pour lui des couronnes, la même Église sur la terre devait avoir pour lui des autels.

Cependant dix années s'écoulent encore, sans que l'on

songe à rendre un culte public à sa mémoire. Tout l'univers a parlé ; mais le souverain Pontife garde le silence. Heureux d'avoir levé les obstacles, il attend et surveille avec impatience les manifestations publiques et l'élan de tous les cœurs.

C'est à la capitale de l'empire d'Orient, qu'il est réservé de prendre l'initiative. C'est à Constantinople, c'est au milieu de son troupeau que s'est surtout révélée la sainteté du saint évêque ; c'est là surtout qu'a brillé l'éclat incomparable de ses vertus. C'est là que la puissance divine est souvent intervenue, pour prendre en main la cause et venger l'innocence de son fidèle serviteur ; c'est enfin là que, même avant sa mort, des prodiges fréquents sont venus attester au monde qu'il existait dès lors entre le ciel et lui des rapports et des liens d'une solidarité divine. Aussi Constantinople a-t-elle voulu seule avant tout autre élever sa bannière et lui dresser son premier autel.

Le vingt-huit septembre de l'année 428, la cité de Constantin parut se couronner d'une gloire inaccoutumée. Elle prit un aspect nouveau de réjouissance et de fête ; le pasteur, les clercs et les fidèles se mirent à célébrer la mémoire de l'évêque martyr.

Celui qui naguère était poursuivi comme le bouc émissaire de la conjuration, put entendre enfin, du haut du ciel, son nom passer de bouche avec l'accent de la vénération et de la reconnaissance. On l'invoque en effet, comme le saint des jours présents, comme un puissant protecteur et comme un ornement du glorieux cortége du Sauveur.

Ce mouvement de Constantinople fut comme une étincelle de feu qui parcourut toutes les églises du monde. Tout l'univers était rempli de sa renommée ; on se porta partout à le fêter, à l'invoquer à l'instar de la capitale de l'Orient.

Ainsi le pauvre proscrit qui pendant sa vie n'avait pas pu trouver sur la terre un coin isolé pour prendre son repos, ni même un peu d'air libre pour soulager sa poitrine,

se vit tout à coup, au jour de la réparation, entouré de l'atmosphère embaumée des temples, exalté dans les chants pieux des fidèles, enivré de louanges et couronné des splendeurs de la lumière, et de l'encens des autels.

Ainsi s'accomplissent toujours, à l'heure marquée dans les plans divins, les desseins secrets de la miséricorde divine ; ainsi s'établit, malgré les complots des hommes, le règne adoré de la volonté de Dieu.

Depuis le succès des intrigues d'Atticus et son intrusion sur le siége de Constantinople, jusqu'à la canonisation de saint Chrysostome, on a vu l'Église agitée par une désolante alternative de vingt années de secousses, de combats, d'espérances et de malheurs (406).

Dans les premières années, les luttes presque stériles de saint Jérôme contre les hérétiques et contre l'impiété du célèbre Vigilance, les projets ambitieux du brave Stilicon, les ravages des barbares dans les belles provinces des Gaules, le martyre de plusieurs évêques, de saint Aurée de Mayence, de saint Diogène de Cambrai, de saint Florentin, de saint Hilaire et de saint Nicaise de Reims, enfin l'usurpation du tyran Constantin, sont des calamités heureusement compensées par de nouveaux travaux de saint Jérôme et par les lois énergiques d'Honorius en faveur de l'Église (407).

Mais, à cette époque, s'ouvrit pour le christianisme une ère d'infortunes et d'amères douleurs. Après les dernières souffrances et la mort de saint Chrysostome, on eut à déplorer la mort de saint Chromace d'Aquilée, celle de Sulpice Sévère, l'historien élégant, le Salluste de l'ère chrétienne. Puis deux autres morts présentèrent à l'empire de sinistres présages pour l'avenir ; la justice divine vint frapper l'empereur Arcadius, dont le nom, malgré ses faiblesses, était cher au cœur d'un grand nombre de fidèles ; et l'Occident vit avec stupeur tomber Stilicon, son héros, la terreur des barbares et le boulevard de la double couronne d'Occident et d'Orient (408).

Alors la sédition de Calame, le siége de Rome par Alaric,

l'usurpation d'Attale, les lois d'Honorius en faveur des donatistes, les écrits de Pélage contre la vraie doctrine sur la grâce, la double mort de sainte Olympiade et de saint Pammachius, enfin le sac de Rome par l'armée d'Alaric, furent un ensemble de calamités qui firent couler bien des larmes (409).

L'Église eut quelques sujets de consolation dans les travaux de Pallade, ami de saint Chrysostome, dans quelques lois d'Honorius en faveur de la foi chrétienne, et dans les vertus du jeune Théodose, empereur d'Orient. Ces avantages furent à peine balancés par la mort de Rufin et de sainte Mélanie l'Ancienne. Sous l'impulsion de saint Augustin, l'Afrique réunit plusieurs conciles pour le maintien de la discipline et de la foi. En Italie, saint Paulin est élevé sur le siége de Nole dans la Campanie. En Orient, Synésius reçoit la direction de l'église de Ptolémaïde en Phénicie. Enfin, quelques lois de Théodose le Jeune contre les perturbateurs de la paix, la conversion d'Agapet et les vertus de sainte Euphrosyne et de sainte Euphrasie, viennent s'ajouter à cette série d'heureux événements qui semblent de nature à faire reparaître la sérénité sur le beau ciel de l'Église (411).

Sur la fin du pontificat d'Innocent Ier, la famille chrétienne ne fut point abandonnée des faveurs terrestres du ciel. Les écrits de saint Augustin et de saint Jérôme semblèrent inaugurer une ère de prospérité nouvelle. Des faits consolants se succèdent avec rapidité dans les deux empires. Les conférences de saint Augustin avec les donatistes d'Afrique, les vertus admirables de saint Exupère de Toulouse, les sages dispositions du concile de Brague, le courage apostolique de Synésius, son attitude contre Andronic, usurpateur de la Pentapole, son intervention en faveur de saint Chrysostome, son attachement à la justice dans cette affaire et dans celles de Paul d'Érythrée et de Jason, ainsi que sa belle conduite pendant le siége de Ptolémaïde, les lois d'Honorius pour l'Église, les lettres d'Innocent à Rufin, Aurélien et Félix de Nocera, les conciles de Carthage et de Cirtha, la mort édifiante de Théophile d'Alexandrie[1] et la

[1] Nous regardons comme édifiante la mort de Théophile, parce que nous acceptons comme vrai le fait raconté par saint Jean Damascène. D'après ce saint, Théophile, sur son lit de douleur, se serait fait présenter l'image de saint Chrysostome, et, par une juste réparation, au-

promotion de saint Cyrille, forment une série de faits consolants qui sont heureusement couronnés par de nouveaux travaux de saint Augustin, de saint Innocent, de saint Paulin, de saint Jérôme et de saint Maruthas de Perse, par la mort héroïque de Marcellin d'Afrique et la pieuse résolution de Démétriade, par le concile de Macédoine, et surtout par la conversion de tout un peuple barbare, des indomptables Bourguignons (411, 412 et 414).

Quelques ombres vinrent à peine assombrir cet ensemble de beaux jours et de prospérités exceptionnelles.

A cette époque, l'empereur Théodose cède à ses sentiments de reconnaissance et de vénération pour sa sœur Pulchérie, et lui donne le titre d'Auguste en même temps qu'Ataulfe épouse Placidie, fille de Théodose Ier, qu'il retenait captive. Ce prince, après cette union, intervient dans une guerre d'Espagne, et va tomber, à Barcelonne, sous un poignard assassin.

On admire alors le génie du jeune Orose, qui, pour se mettre

rait versé des larmes de repentir. Le diacre, cité par Jean Damascène, ne parle point de larmes, mais on peut déduire cette circonstance de l'ensemble de son récit.

Un auteur moderne, Henrion, qui cite beaucoup d'autres faits moins certains, regarde cette démonstration de Théophile comme invraisemblable : nous sommes d'un autre avis.

Le fait est raconté par un homme sérieux, puis il est recueilli par un auteur plus sérieux encore, et rapporté comme preuve de l'influence et de l'utilité des images (*Saint Jean Damascène, orat. 3 de Imagin.*). Nous ne connaissons point les raisons qui font nier à M. Henrion la vraisemblance de ce récit. Voici les nôtres pour l'opinion contraire :

1° Le fait n'est point surnaturel; 2° il n'est point impossible, car la vénération universelle dont jouissait saint Chrysostome autorise à croire que son image devait être répandue dans un grand nombre d'églises, surtout si l'on considère l'amour, le dévouement et l'admiration qu'il inspirait à tous les cœurs; 3° il n'est point croyable qu'une intelligence comme celle de Théophile ait pu se résoudre à paraître devant Dieu sans avoir au moins tenté de réparer un crime, plus évident pour lui que pour tout autre, et qui pesait si fort sur sa conscience. Il nous paraît impossible de penser que cet homme, dont l'intelligence était éclairée, soit mort sans donner à cet égard des signes de repentir. S'il n'a pas fait ce que l'on raconte, il a donc dû faire quelque chose d'analogue.

Par ces motifs, nous regardons comme vrai le fait du repentir de Théophile, et comme vraisemblable le récit de saint Jean Damascène; voilà pourquoi nous l'avons rapporté dans cette histoire.

en mesure de défendre le christianisme, va réchauffer son génie au soleil d'Afrique. Il se rend auprès de saint Augustin, la grande lumière de ce siècle. Mais pendant que l'Occident se prépare à de nouveaux triomphes, un événement déplorable s'accomplit en Égypte : Hypatia la Savante est mise à mort dans une église. Elle tombe, dit-on, sous les coups des parabolans, hommes extraordinaires qui souillaient quelquefois, par le crime et la sédition, les magnifiques fonctions qu'ils avaient à remplir dans les calamités publiques. L'école d'Hypatia, relevée un instant par Plutarque, décline sensiblement avec le souvenir de sa fondatrice, et s'éteint enfin pour toujours (415).

A cette époque, divers conciles de Jérusalem, de Diospolis, de Carthage et de Milève, l'invention des reliques du diacre saint Étienne, l'intervention du pape Innocent Ier en faveur de saint Chrysostome, l'extinction du schisme d'Antioche, de nouveaux travaux de saint Augustin, d'Orose et de saint Jérôme, la réhabilitation, par Atticus de Constantinople, de la mémoire de saint Chrysostome, le zèle infatigable de saint Alexandre d'Antioche, les vertus et la mort de saint Alexis, et les lettres pleines de sagesse d'Innocent Ier à presque tous les évêques du monde, forment pour l'Église d'immenses sujets de consolation et la préparent à la grande douleur qui vient alors couvrir de deuil le monde entier (416).

Le saint docteur et pontife Innocent quitte la terre, où sa carrière est remplie, et laisse l'univers entier dans les larmes; il a régné seize ans.

Le saint-siége fut alors occupé par Zozime, que Dieu ne fit que présenter au monde chrétien pour lui donner un nouvel exemple des vertus apostoliques. Zozime ne siégea qu'un an (417).

Plusieurs conciles, dont un de Thusdre, un de Télepte et trois de Carthage, une discussion ardente entre des évêques des Gaules sur la juridiction ecclésiastique, de nouvelles lettres et de nouveaux ouvrages de saint Augustin, les ravages du pélagianisme, l'entêtement obstiné de l'évêque Proculus, les vertus de saint Victrice de Rouen, les miracles de Calame, les crimes de Maxime de Valence, les travaux apostoliques de saint Amateur d'Auxerre, l'ordination de saint Germain, la vie admirable de saint Castor d'Apt, les institutions monastiques

de Cassien, la condamnation des pélagiens, la constitution de saint Zozime et la conversion de Léporius, enfin la révolte de quelques prêtres de Rome, l'affaire d'Appiarius et la réception du nom de saint Chrysostome dans les diptyques par saint Cyrille d'Alexandrie, tels furent les événements qui remplirent le court et glorieux pontificat de saint Zozime (418).

Zozime eut pour successeur saint Boniface, nonce d'Innocent Ier auprès de l'empereur Théodose à Constantinople. Ici commence pour l'Église une ère d'amères et longues douleurs, à peine compensées par les heureux résultats du concile de Ravenne et du sixième de Carthage, par les rescrits d'Honorius en faveur de l'Église, la protection de Lausus de Constantinople et la conversion des Sarrasins (419).

Nous voyons, en effet, les premières années du pontificat de saint Boniface affligées par le schisme d'Eulalius, par une cruelle persécution dans la Perse, par la mort de Castor d'Apt, de sainte Eustochie, de saint Porphyre de Palestine, et surtout par la perte irréparable de saint Jérôme (420).

Dans ces temps malheureux, l'Église avait cependant quelques sujets de consolation dans les exemples et la mort admirable de sainte Sylvie, la savante de l'Orient, dans celle de saint Gaudence de Brescia, de sainte Marie d'Égypte, de saint Hormisdas, de saint Mahar-Sapor, de Suanès de Perse, de saint Jacques l'intercis et de saint Abraham de Carres (421).

Un usurpateur, Constance, se fait déclarer Auguste et meurt bientôt à Ravenne. Théodore de Mopsueste écrit contre les pélagiens, tandis qu'Atticus de Constantinople les chasse de sa province. Dans l'extrême Orient, les troubles d'Arménie et la guerre de Perse, coïncidant avec la mort de saint Boniface, amènent dans les deux empires des jours d'inquiétude et de terreur (422).

Saint Boniface eut pour successeur saint Célestin, originaire de Campanie. Ce nouveau pontificat est témoin de faits graves et d'événements douloureux pour le monde et pour l'Église. Honorius meurt d'hydropisie, et l'usurpateur Jean ne monte sur le trône que pour succomber aussi lui, sans pouvoir fournir plus de deux ans de règne (423).

Théodose le Jeune accorde le titre d'Auguste à la brillante Athénaïs, son épouse, qui reçut au baptême le nom d'Eudoxie.

Cette mesure est suivie de trois lois en faveur de l'Église (424 et 425).

En Occident, le jeune Valentinien, déclaré César, revêt bientôt la pourpre impériale et semble annoncer aux chrétiens des jours de protection et de paix, tandis qu'en Orient Atticus, après avoir chassé les hérétiques, va rendre compte à Dieu de sa vie étrange et de sa carrière épiscopale. Il laisse son siége à Sisinnius. Pendant que le nouveau patriarche se défendait à Constantinople contre la jalousie du prêtre Philippe, de graves intérêts se débattaient en Afrique, dans un concile de Carthage. On y parlait au nom des priviléges de l'Église romaine, et les révélations d'Apiarius faisaient prendre aux Pères une décision énergique et rigoureuse.

On voyait alors fleurir partout les vertus chrétiennes. On admirait la sainteté d'Eucher de Lyon et de saint Hilaire, parent de saint Honorat, qui, lui-même, édifiait par ses exemples les moines de Lérins. En même temps vivaient saint Vincent de Lérins, Salvien et Cassien, hommes célèbres dans les annales de la vie cénobitique (426).

A l'époque où saint Honorat prenait possession de l'Église d'Arles, et pendant que les moines d'Adrumète provoquaient la composition, par saint Augustin, des livres sur la grâce et sur le libre arbitre, un malheur affreux frappait en Orient l'Église patriarcale de Constantinople. Nestorius succédait à Sisinnius, pendant que Dieu retirait de ce monde, pour l'éternité, Théodore de Mopsueste, l'évêque incomplet et malheureux.

C'est à Nestorius qu'était réservée par la Providence l'initiative de la canonisation de saint Chrysostome, comme autrefois il fut réservé de la même manière, au prophète Balaam, de prédire les destinées du peuple israélite (427).

CHAPITRE XXIII.

Translation des reliques de saint Chrysostome. — Son caractère. Ses écrits.

La réconciliation de toutes les églises et la canonisation de saint Chrysostome avaient assuré parmi les chrétiens le triomphe de l'unité.

Mais il existe toujours parmi les hommes des esprits étroits, obstinés, sans cesse engagés dans des voies tortueuses, et qui semblent être façonnés pour le schisme et l'erreur. Ces esprits s'étaient donné rendez-vous dans la ville impériale. Ils semblaient pressentir et redouter le moment où leur règne allait s'éclipser. Constantinople s'aperçut un jour de leurs assemblées clandestines. L'Archevêque, la cour, tout l'univers honorait désormais saint Chrysostome; en présence de cette imposante autorité, ces esprits insensés se crurent en demeure de protester contre l'univers entier. La vérité, la justice étaient leurs choses; ils s'imaginaient posséder eux seuls l'esprit de Dieu. Dieu ne pouvait ni protéger, ni bénir ceux que leur conscience empêchait de franchir le seuil de leurs conventicules; comme si le Sauveur des hommes eût été forcé de rétrécir ses voies et de les limiter aux imperceptibles proportions conçues par leur orgueil. Ce foyer d'opposition s'alimentait sans cesse; c'était un ver rongeur qui se remuait sans fin, pour étendre sa sphère au milieu des populations chrétiennes.

Mais la Providence divine a souvent déposé, dans les peuples comme dans les individus, un instinct de conservation qui les pousse invinciblement vers les instruments de leur salut ; c'est un besoin irrésistible de l'appui qui soutient et qui sauve, du remède qui guérit. Tels furent dans ces circonstances difficiles et l'instinct et le besoin du peuple de Constantinople. Il appartenait à saint Chrysostome d'étouffer par sa présence et d'anéantir à jamais la dernière étincelle de l'incendie qui menaçait encore son troupeau : son troupeau semble l'avoir compris.

Le vingt-sixième jour du mois de septembre, de l'année 467, dix ans après la réhabilitation de sa mémoire, et le jour de sa fête, l'archevêque de Constantinople saint Proclus, son élève, son secrétaire et son ami, qui fut aussi celui d'Atticus, monte dans la chaire de l'église des Saints-Apôtres pour parler au peuple des travaux, des souffrances et des vertus de son saint prédécesseur. Proclus, admirateur de son génie, non moins qu'imitateur de sa sainteté, rappelait à cette multitude attentive les beaux jours où saint Chrysostome la ravissait par son éloquence et la portait à des transports d'admiration. Il le comparait à saint Jean-Baptiste, à saint Jean l'Evangéliste, à saint Pierre, à saint Paul.

« La mémoire de saint Jean, disait-il à ces masses passionnées dont l'imagination s'enflammait à chacune de « ses paroles, elle est aujourd'hui le filet du pêcheur pour « cette cité tout entière; elle saisit, elle entraîne tous « ceux qui marchent droit dans les sentiers de la foi. Quel « pêcheur en effet a jamais rempli ses filets d'une abon- « dance égale à la multitude d'âmes fidèles que la solen- « nité du bienheureux Jean amène dans cette enceinte ? « O grâce victorieuse qui franchit les espaces et les dis- « tances, et qui brise l'inflexibilité de l'obstination, et « l'empire du temps ! Le temps, en effet, l'amour l'a vaincu; « toute l'opiniâtreté de la résistance au nom de Jean s'est « effacée, en présence de la célébrité de sa renommée, et

« l'étroit espace qui renferme son tombeau, n'a pu contenir un instant les prodiges sans nombre opérés par sa « vertu sacerdotale. Sa dépouille repose dans un étroit et « lointain réduit du royaume de Pont; mais tout l'univers « célèbre à l'envi ses louanges. Voyez! votre pasteur, du « fond de sa tombe étend la main; il vous présente au « monde chrétien en vous disant: votre bonheur et votre « foi sont mon ouvrage.

« Le bienheureux Jean, sa parole est un diamant, une « perle resplendissante. Elle est le répertoire immaculé « des oracles des livres sacrés. Elle est un trésor céleste « d'intelligence, une main active de la volonté du ciel; « elle est la faulx tranchante qui fait justice sans pitié de « l'avarice impériale. Enfin elle est un torrent, dans lequel « disparaît la tête altière de l'hérésie. Vous êtes les témoins de sa force céleste; vous l'avez vu, même au « fort de la tempête, calme, impassible, et cela non moins « en présence des caresses intéressées de la puissance, « qu'en face des manifestations haineuses de la jalousie « égyptienne.

« Mais en faisant son éloge, j'ai lieu de redouter que « mon imprudente incapacité ne m'expose au péril d'un « triste naufrage. Qui pourrait en effet se flatter de pouvoir payer à l'évêque Jean un digne tribut d'éloges, si « ce n'est un autre lui-même?

« O prêtre sublime, dont les travaux ont conquis autant « d'âmes pour le ciel, que le printemps répand de fleurs « dans nos prairies! O nom sans tache qui ne peut renier « aucune de ses œuvres d'ici-bas! O surnom glorieux qui « nous retrace la splendeur de son éloquence et de sa vie! « O parole, plus sublime que le ciel! O ministère évangélique apaisant les terreurs, et réparant les désastres « de la foudre! Votre pasteur est classé parmi les premiers « coopérateurs du salut des hommes. Car, voyez encore: « le précurseur du Sauveur de l'humanité s'appelait Jean, « celui-ci s'appelle Jean. Le Jean du désert est le prédi-

« cateur, celui-ci la trompette. Le premier fut inébran-
« lable, le second se montra plein d'indépendance et de
« liberté. Tous deux furent plus forts que la mort; tous
« deux eurent la force et la stabilité de la roche immobile.
« L'un fut vierge, l'autre se fit le défenseur et l'ami de
« la virginité. L'un baptisait dans le désert, l'autre jetait
« ses filets dans la capitale de l'empire. Le précurseur
« flétrissait l'adultère, l'évêque flagellait les ravisseurs.
« Le premier paya de sa tête l'indépendance de sa mission
« et son inébranlable fermeté, l'autre accepta les tour-
« ments d'un cruel et lent martyre. Ils eurent pour der-
« nière demeure, l'un un cachot, l'autre l'exil. Ils furent
« unis, sur la terre, par les épreuves et par les combats;
« et dans le ciel ils partagent leurs splendeurs et leurs
« nombreuses couronnes.

« Oui, Jean, votre pasteur bien-aimé, peut s'écrier en
« ce jour avec le bienheureux Paul : Nous sommes la
« bonne odeur de Jésus-Christ. Voyez donc! il a banni
« l'erreur de tous les lieux qu'il a parcourus sur cette terre.
« Dans la ville d'Éphèse il a stigmatisé la passion stupide
« de Midas. En Phrygie, par le seul empire de sa parole,
« la Mère des Dieux a perdu le prestige de sa maternité
« mensongère. A Césarée, il a purifié les lieux de prosti-
« tution de leur trafic impur. Il a purgé la Syrie des en-
« nemis du culte du vrai Dieu. Dans le royaume de Perse,
« il a répandu partout la bonne semence de la parole di-
« vine. Dans toutes les contrées accessibles à son influence,
« il a posé des fondements inébranlables aux vérités de la
« foi. Son éloquence a porté la connaissance de Dieu
« jusqu'aux extrémités du monde. Il a composé des livres;
« il a dilaté partout les filets des pêcheurs de l'Évangile.
« Avec Jean, l'apôtre bien-aimé du Sauveur, il a révélé le
« Verbe du Père; avec Pierre, il a fondé la confession des
« péchés; enfin il a mêlé ses sueurs à celles du grand
« Paul, pour la propagation de l'Évangile.

« O Jean, ton existence fut abreuvée d'angoisses; ta

« mort fut une splendeur de gloire; ta tombe est rayon-
« nante de beauté; ta récompense est infinie! »

En prononçant ces paroles, Proclus paraissait transporté d'admiration et de bonheur. Ses sentiments passaient avec tout leur feu dans l'âme des fidèles. Un frémissement universel alors se fait entendre; c'est l'amour du peuple qui se réveille. Ce peuple, le cœur plein de ses anciens souvenirs, remplit de ses acclamations l'immense basilique; il demande son évêque Jean. Il veut posséder sa dépouille; il veut avoir le tombeau de son pasteur à côté de son propre tombeau. Telle fut la grande voix que Dieu daigna faire entendre, après celle de l'évêque, pour louer dignement la sainteté de son serviteur; tel fut l'éloge funèbre qu'il jugea seul à la hauteur de l'héroïsme de ses vertus.

Proclus, l'ancien ami, l'enfant privilégié du saint, venait de provoquer, et sentait vibrer dans son âme, toutes les expressions d'amour qui s'échappaient de ces poitrines et qui proclamaient, à la face du monde, la reconnaissance et l'initiative de son troupeau. Ces manifestations répondaient à ses désirs les plus chers et les plus intimes. Dans cette circonstance, Dieu lui fit comprendre que la présence, à Constantinople, des reliques de l'évêque martyr devait gagner tous les esprits à la concorde et réunir enfin tous les cœurs; aussi s'empresse-t-il de saisir une occasion favorable pour travailler à l'accomplissement de cette importante mesure. Il se présente au palais impérial; il fait appel à la piété de Théodose, et réclame la translation des restes de saint Chrysostome.

Le saint patriarche parut au pied du trône, tel qu'il s'était présenté devant son peuple, le cœur plein d'enthousiasme et d'ardeur. Il représente au jeune empereur, que s'il est, selon la nature, l'enfant d'Eudoxie, il est aussi, par le baptême et selon Dieu, le fils bien-aimé du saint dont on réclame la dépouille mortelle. Il lui déclare que, par le retour des restes de celui qui fut son père, il

donnera des garanties de sécurité pour la ville de Constantinople et de stabilité pour la gloire et la prospérité de l'empire.

« Allez, seigneur, lui dit-il, allez chercher celui qui « vous a régénéré par l'eau, par le feu, par la vertu di- « vine de l'Évangile, celui qui, semblable au vieillard « Siméon, vous a reçu dans ses bras, après que sa puis- « sance sacerdotale vous eut donné le caractère ineffaçable « d'enfant du Sauveur. Prêtez l'oreille à la voix de l'Église « votre Mère : « On a lacéré, vous dit-elle, et mis en lam- « beaux ma tunique sans couture ; mes lèvres ne prêtent « plus leur ministère à ma voix ; ma beauté s'est évanouie ; « le sanglier de la forêt a dévoré Chrysostome, le pasteur « vigilant de mon troupeau. Des bêtes féroces ont dissipé « tous les fruits de mes labeurs, toutes les conquêtes de « ma parole. Le noir poison de l'envie a voulu souiller à « jamais la sainteté sans tache de mon ministre. La hache « impie l'a séparé de mon cœur et l'a coupé comme le « bois de la forêt. J'entends les cris de victoire des assem- « blées de l'hérésie.

« Nous avons fermé, s'écrient-elles, ces lèvres puis- « santes qui nous retenaient captives, et qui nous livraient « à l'opprobre de la stérilité, de l'impuissance et du mé- « pris. A cette heure sa voix est sans écho, son or est avili ; « nous avons immolé l'oracle de la doctrine, qui nous con- « damnait à subir la honte du silence.

« Jusques à quand, empereur, souffrirez-vous que la « cause du grand évêque soit refoulée dans l'ignominie « par l'impiété triomphante de ses oppresseurs ? » Rendez- « moi l'homme de mes espérances. Rendez-moi l'homme « divin qui gérait la personne de Jésus-Christ, mon céleste « époux. Rendez-moi, seigneur, à moi qui suis votre « mère, celui qui vous a donné sa vie. Eudoxie est votre « mère selon la nature ; c'est elle qui vous a donné le jour ; « mais souvenez-vous que ce fut par un attentat impie « qu'elle osa nous frapper de cette douleur cruelle. Gardez-

« vous de vous constituer l'imitateur servile de la chair et
« du sang. Marchez dans les sentiers de la justice et de la
« sainteté de l'esprit et du cœur, sans lesquelles nul ici-
« bas ne peut espérer jouir un jour de la vue ineffable de
« Dieu.

« Eudoxie passe et disparaît de la scène de ce monde;
« l'Église voit tout s'évanouir et demeure. Je suis votre
« mère immortelle. Rendez-moi ma joie et ma sérénité
« par le retour de Chrysostome. Vous m'aurez alors pour
« médiatrice auprès du Roi du ciel, et Chrysostome sera
« votre protecteur pour la gloire éternelle.

« Soyez donc aujourd'hui l'enfant de la justice et placez
« vos espérances dans l'intercession de votre Père de l'é-
« ternité. »

Proclus ajoute à ces prières de l'Église : « Si vous vous
« empressez, seigneur, de rappeler saint Chrysostome
« dans son église, non-seulement vous réunirez les parties
« dissidentes du troupeau de Jésus-Christ, mais vous pla-
« cerez la foi chrétienne dans des conditions stables de
« force et de prospérité. Vous ferez régner la paix dans la
« famille chérie du Sauveur, et vous confirmerez l'union
« et la concorde parmi les peuples soumis à votre puis-
« sance impériale. »

Théodose avait l'âme trop chrétienne et trop belle, pour se montrer insensible à de telles supplications. Elles rentraient trop bien d'ailleurs dans ses sentiments particuliers, pour que l'on eût à redouter qu'elles fussent repoussées.

Il accueille avec bonheur les paroles de Proclus. Et pour empêcher que les formalités administratives n'apportent des entraves à cette sage mesure, ou ne fatiguent l'impatience du peuple par d'interminables lenteurs, il décrète immédiatement l'exécution de sa requête.

A la pensée de cette juste réparation, il sent un poids immense se détacher de sa poitrine; il lui semble qu'il respire un air plus pur; c'est qu'en effet son cœur filial se

soulage du crime qui pesait depuis trente ans sur la mémoire de son père.

Par ses ordres, une députation d'officiers pieux et de sénateurs de l'empire se rend à Comane de Pont, pour recueillir les reliques de saint Chrysostome. Les ossements sont retirés de la tombe en leur présence, et déposés dans une capse incrustée d'argent et d'or. Puis on les transporte avec de grands honneurs, à travers les provinces, depuis l'église de Comane, jusqu'à la ville de Chalcédoine, près des rives du Bosphore. Une suite nombreuse accompagne le dépôt sacré. Dans chaque hameau, dans chaque ville où l'on s'arrête, les clercs, les moines et les vierges s'assemblent; ils entourent les reliques de torches et de flambeaux; et tous célèbrent la mémoire et le martyre du saint, par le chant alternatif des hymnes et des psaumes qui rappellent les concerts des anges au milieu des splendeurs du ciel. Saint Chrysostome traverse ainsi les principaux lieux témoins de ses souffrances. Ce triomphe semble destiné par la Providence à purifier cette voie douloureuse, inondée de ses sueurs et si souvent souillée par la cruauté de ses bourreaux.

La main de Dieu le dirigeait ainsi sur le théâtre de ses plus grandes douleurs, pour lui donner sans doute un dernier trait de ressemblance avec le Sauveur, qui voulut monter au ciel dans les lieux mêmes qui furent témoins de son agonie. Le saint devait donc aussi lui, dans son triomphe, arriver au lieu même de son injuste condamnation, au faubourg du Chêne dans la ville de Chalcédoine.

Chalcédoine se penche à l'occident, en face de Constantinople, sur la plage orientale de la Propontide. Là s'offre à la vue un spectacle ravissant. Les rivages et la mer sont couverts d'une multitude innombrable; toute la population de Constantinople s'est portée à la rencontre de son pasteur. La mer n'offre plus que l'aspect d'une forêt sans limites de vaisseaux et de drapeaux flottants et s'agitant au milieu de gerbes immenses de lu-

mières. Les saintes reliques franchissent lentement la Propontide sur la galère de l'empereur, entourée d'un nombre incalculable de vaisseaux pavoisés, et marchant au milieu d'une longue avenue de flambeaux. Les eaux de la Propontide ont disparu sous les flots de la multitude; tout le peuple de la ville impériale et des rives de la Propontide et du Bosphore, est descendu sur la mer, pour porter en triomphe son évêque, comme autrefois au retour de son premier exil.

On s'avance jusque dans le port de Constantinople. Au sortir de la galère impériale, les reliques sont encore placées sur le char de l'empereur; on les porte avec pompe par les rues de la ville, au milieu des acclamations du peuple, qui les accompagne jusqu'à la basilique des Saints-Apôtres.

Au seuil du temple, Proclus les reçoit, s'incline et baise avec respect ce qui lui reste du Père qu'il a tant aimé sur la terre. « Salut, s'écrie-t-il, Père saint, précep-
« teur doux et chéri! Tu vois à tes pieds ton fils, autre-
« fois nourri du lait généreux de ta doctrine, aujourd'hui
« devenu pasteur de ton propre troupeau. Car mes brebis
« sont les tiennes; les troupeaux et les pasteurs de ton
« bercail te reconnaissent pour leur guide et pour leur
« père. Aussi leur amour leur rendait-il impossible la re-
« connaissance d'une houlette qui n'était pas la tienne.
« Ils erraient à l'aventure comme des brebis sans guide.
« Découvre-leur ton visage; montre-leur encore les traits
« vénérés de leur père; fais-leur entendre encore aujour-
« d'hui ta voix. Qu'ils deviennent tous comme autrefois
« les brebis chéries de ton unique bercail. »

Ces sentiments d'un vrai fils pour le plus généreux des pères, excitèrent une vive et profonde émotion dans les cœurs des fidèles; les larmes coulaient de tous les yeux. Quel beau spectacle! Quel pur triomphe pour celui que les passions voulaient étouffer à jamais dans l'opprobre, et que la gloire, la vraie gloire allait couronner jusque dans son tombeau!

Mais ce n'était encore là qu'une partie de sa victoire ; dans le temple témoin de son zèle l'attendait un autre accueil ; un autre cœur allait se dilater à son approche.

En effet, là n'étaient pas seulement le peuple fidèle, les clercs et l'évêque Proclus. L'empereur aussi lui venait offrir à la victime d'Arcadius des hommages non moins touchants et non moins sincères.

Debout, dans la basilique, entouré de sa cour, et revêtu des insignes de la puissance impériale, Théodose reçoit avec recueillement et respect les reliques du saint évêque de Constantinople. Lorsque le cortége a franchi le seuil du temple, il s'approche, s'incline, applique sur la capse sacrée son visage et ses yeux, et demande pardon à cette dépouille inanimée pour son père Arcadius, et pour sa mère Eudoxie, qui s'étaient faits ses persécuteurs sans comprendre l'énormité de leur injustice. L'émotion était à son comble ; les coupables éclataient en sanglots, tout le peuple fondait en larmes.

On déposa la châsse du saint dans l'église des Saints-Apôtres, lieu de sépulture des empereurs et des patriarches de Constantinople.

La vue de ces reliques, l'élan universel, l'émotion publique produisirent dans toutes les âmes, et dans tous les partis une vive et profonde impression. Les fractions séparées se virent seules de leur sentiment au milieu de l'Église universelle. Elles se prirent à rougir de leur isolement. Elles se laissèrent enfin aller au mouvement de leur cœur, désormais en parfait accord avec leur conscience. Les johannites avaient tenu depuis longtemps des assemblées particulières, fuyant toute communication avec les partisans d'Arsace et d'Atticus ; ils vinrent désormais mêler leur voix aux chants des autres fidèles et participer avec eux aux saints mystères. On ne vit plus désormais dans la capitale de divisions religieuses, ni de parti clandestin ; le pasteur ne connut plus de brebis égarées. Saint Chrysostome revenait à la fois prendre possession de son

église et ramener l'union et la paix entre les fractions séparées de son troupeau.

Les reliques de saint Chrysostome reposèrent longtemps à Constantinople, dans la basilique des Saints-Apôtres, au milieu de ce peuple qu'il avait entouré de tant de zèle, de tant de sollicitude et de tant d'amour. Mais il entrait dans les desseins de Dieu, que l'émule et l'imitateur des apôtres Pierre et Paul, l'héritier de leurs souffrances, qui s'était honoré de s'associer à leurs travaux, eût son autel à côté de leur autel, et vît ses reliques à côté de leurs reliques, embaumées par le parfum du même encens sous les voûtes du même temple. Il leur fut uni dans leurs combats, il devait également leur être uni dans la tombe.

Un des successeurs de saint Pierre devait être chargé de ce dernier acte de réparation. Il fit transporter à Rome les reliques du saint martyr de Comane; elles furent portées avec pompe dans la basilique du Vatican. Puis on les déposa sur un autel auquel fut donné le nom de Saint-Chrysostome.

Là repose enfin jusqu'au grand jour de la résurrection, à côté de saint Pierre et de saint Paul, le plus énergique imitateur de leur courage, le plus fidèle dépositaire de leur doctrine, le plus parfait représentant de leur apostolat. Ils sont unis dans leur culte, et c'est justice; car jamais, depuis les travaux du grand apôtre et la confession du premier chef du monde chrétien, jamais le zèle apostolique n'avait été favorisé de plus d'efficacité, couronné de plus de succès, ni revêtu de formes plus brillantes. Jamais aussi dépouille mortelle n'avait été plus digne d'occuper un trône, un autel, dans le même temple à côté de celles des deux glorieux propagateurs de la foi, des deux premiers flambeaux de l'Église de Jésus-Christ.

A la vue des travaux, du génie et de la sainteté de ce grand évêque, on est tenté d'affirmer qu'il reçut de Dieu le privilége glorieux de se tenir toujours à la hauteur de ses modèles. « Il n'y eut peut-être jamais, dit un historien,

« d'orateur aussi accompli que saint Chrysostome. » Éloge incomplet et qui ne présente qu'une des qualités de ce beau génie; il serait plus vrai d'affirmer qu'il ne s'est peut-être jamais rencontré d'écrivain plus universel ni plus parfait. Saint Chrysostome n'avait que la prétention d'annoncer la parole de Jésus-Christ, de propager ses enseignements divins; mais sa puissante intelligence, aidée d'une imagination vive, qu'activait encore l'influence du climat brûlant de la Syrie, éclairée par une forte éducation, dans une atmosphère de foi naissante, et sous un ciel de feu, donnait à ses plus simples homélies, tantôt l'éclat poétique et pittoresque du dithyrambe, et tantôt la forme imagée d'une idylle également belle de fraîcheur, d'élégance et de simplicité. Souvent sa parole s'élève dans une variété ravissante de mouvements et d'images, et les vérités sublimes de la foi sont présentées par elle sous des formes empreintes d'une grandeur céleste et d'une incomparable majesté. Ouvrez ces pages inspirées, tout s'y trouve, tous les genres s'y succèdent, tout y fait jaillir la lumière dans l'âme et répand la sérénité dans le cœur : théologie, controverse, morale, histoire, poésie, tout est là.

Les vérités les plus austères de l'Évangile semblent s'assouplir sur ses lèvres et s'embellir de tous les charmes d'une parole enchanteresse. Quoi de plus sévère et de plus sombre, aux yeux matériels et bornés des sens, que cette claustration du cœur enfant du dogme chrétien, que l'on appelle la virginité ! Voyez-la dans ses écrits ; c'est un rameau fleuri qui sort du tronc de l'Église catholique et qui ne s'épanouit que pour répandre le plus suave parfum de la vertu. Le corps de la Vierge n'est, à ses yeux, qu'une ombre céleste qui passe sur la terre ; son cœur est le lieu de repos de la charité divine, et son âme un pur reflet de la sagesse de Dieu.

Dans ses catéchèses, instructions destinées aux catéchumènes, il descend au niveau des intelligences auxquelles s'adressent ses enseignements, mais sans jamais abaisser

la majesté du dogme évangélique. Dans une exposition simple et lumineuse de la doctrine chrétienne, la vérité se présente claire, précise et souvent embellie d'images splendides qui frappent l'imagination et qui saisissent le cœur.

De ces admirables catéchèses, vrai trésor de doctrine accessible à tous les esprits, de ces instructions paternelles destinées à faire aimer et comprendre les premiers principes de la foi, deux seulement ont pu traverser les siècles de fer du moyen âge et sont parvenues jusqu'à nous. Elles semblent inspirées à saint Chrysostome pour notre siècle de stupide inertie en matière religieuse. Il expose et démontre la nécessité du baptême, du premier sacrement chrétien. Il flétrit avec indignation et véhémence l'insouciance criminelle qui temporise et qui repousse, par d'interminables délais, la réception d'un sacrement sans lequel ne sauraient exister ni le bienfait incomparable de l'adoption divine, ni l'avantage infini du bonheur éternel. Il demande que le catéchumène s'exerce chaque jour à s'initier aux vertus de la vie chrétienne ; il veut que cette âme neuve se détache, par d'énergiques combats, de tous les liens des passions et coutumes païennes qui forment aux yeux de la foi le cortége infernal du démon. Le catéchumène répétait souvent ces paroles : « Je te maudis, Satan. »

La nécessité de combattre jusqu'à la mort la puissance de cet ennemi mortel de l'homme, revient souvent sous la plume de saint Chrysostome. Trois belles homélies sur la puissance des démons et trois livres à Stagire sur l'avantage et le danger des tentations, ont pour but d'éclairer les consciences sur le pouvoir et l'action de l'esprit de ténèbres contre les âmes fidèles. Il représente l'enfer exhalant sa rage impuissante contre le chrétien qui le répudie au nom de Jésus-Christ. Dans ces pages admirables, le prix du sang de Jésus-Christ versé pour la rédemption de l'humanité, l'influence victorieuse de la miséricorde divine dans le châtiment des faiblesses humaines, et la con-

ciliation, dans le cœur de Dieu, de l'amour et de la justice, se présentent avec une lumière qui resplendit dans l'âme et qui délecte le cœur.

Neuf homélies sur deux vertus révélées au monde par le Sauveur, la pénitence et la charité, représentent en traits saisissants la double réconciliation de l'homme avec Dieu par l'efficacité de la pénitence, et de l'homme avec l'homme par l'action miséricordieuse de la charité. L'efficacité de la pénitence, c'est l'efficacité du sang et des mérites du Sauveur, et l'action de la charité, c'est à la fois l'amour qui déborde du cœur et l'aumône qui tombe de la main. Mais au temps du saint évêque, cet amour divinisé, cette charité chrétienne avait peine à se développer dans l'atmosphère empestée d'une société presque semi-païenne; les théâtres, les fêtes et réjouissances publiques opposaient à son exercice un obstacle puissant. Saint Chrysostome attaque avec une éloquence inimitable ces foyers de dépravation; il les signale comme des écoles de voluptés, comme des cloaques aux exhalaisons pestilentielles; il les compare à la fournaise de Babylone.

Il restait encore dans l'antique cité d'Antioche un nombre considérable de sectateurs des divinités païennes. Aux yeux de ces hommes du passé, l'incarnation du Fils de Dieu semblait n'être qu'un rêve étrange, qu'une fantasmagorie nouvelle, venant prendre place à côté de la mythologie de leurs auteurs. Saint Chrysostome crut devoir lever bien haut le drapeau du christianisme victorieux en présence de ces hostilités surannées. L'homélie sur la Nativité de Jésus-Christ vint faire prompte justice, et des sarcasmes stupides de ces mécréants du paganisme, et de l'incrédulité raisonneuse des disciples de Manès. Il s'élève à la hauteur de cet étonnant mystère. Il fait contempler le ciel et la terre se donnant la main, l'homme et la divinité s'unissant et s'identifiant, sans se confondre, dans l'unité de la personne de Jésus-Christ; puis, la miséricorde divine embrassant le genre humain pour le dé-

tacher de la terre, le soulever par la rédemption, et l'attacher enfin au ciel pour l'éternité.

Après l'incarnation, la divine Eucharistie devait trouver place et sous la plume et dans la pensée comme dans le cœur du grand évêque. Saint Chrysostome, en effet, ne pouvait passer sous silence dans ses écrits le plus ravissant miracle qu'ait inventé l'amour infini de Jésus-Christ. Deux homélies sur la trahison de Judas, deux professions de foi sur la tendresse vraiment maternelle de Dieu, jettent une vive lumière sur la présence réelle du corps et du sang du Sauveur sous les symboles eucharistiques. Il expose dans Judas, récemment nourri du corps et du sang régénérateur des hommes, la cruelle hypocrisie d'un ingrat, d'un traître et d'un persécuteur, et dans Jésus-Christ sa victime, la douceur et l'amitié pour le traître, et le pardon affecteux pour le persécuteur et l'assassin.

Une autre opération prodigieuse de l'amour de Dieu pour les hommes, la résurrection des morts, suite et conséquence de celle du Verbe de Dieu fait chair, occupe souvent la pensée de saint Chrysostome et revient fréquemment dans ses écrits. C'est la résurrection qui fait de l'espèce humaine un grand corps, dont les pieds rampent encore sur la terre et dont la tête resplendit au ciel en Jésus-Christ son chef, au sein de la gloire divine. Le saint évêque, dans deux homélies sur la résurrection de Jésus-Christ et sur celle de l'humanité, consacre son éloquence à démontrer que c'est là, selon la parole de saint Paul, le fondement de la foi chrétienne et la seule sanction infaillible que l'on puisse offrir à la moralité. Car tout est là; le martyr lui-même n'est que le témoin de la résurrection : *Cujus nos testes sumus* (Act. ap. 1-22, 2-32, 3-15, etc.). Et les trois siècles de persécution ne sauraient avoir d'autre signification dans l'histoire que celle de trois siècles de témoignages en faveur de la résurrection de Jésus-Christ, principe et modèle de celle qui doit être à la fois le complément et la sanction de la destinée humaine.

L'histoire tout entière du Sauveur se déroule avec magnificence dans la parole presque inspirée de saint Chrysostome. Du mont Calvaire, témoin de la résurrection, il transporte son peuple à la montagne des Oliviers, lieu de prédilection de Jésus-Christ, où s'accomplirent sa dernière prière, son agonie, la trahison de Judas, et son ascension dans la gloire du Ciel; puis il l'amène dans le cénacle, pour lui représenter en paroles brûlantes la descente des flammes célestes et de l'Esprit saint dans l'âme des apôtres.

Dans l'homélie sur l'Ascension, il retrace les avantages qui résultent pour l'humanité du départ glorieux de Jésus-Christ pour sa demeure éternelle. Dans les deux discours sur la Pentecôte, il démontre que l'Esprit saint, la troisième personne divine, se rendit visible aux regards des hommes sous un vêtement de feu, pour leur annoncer qu'il venait brûler et consumer l'élément terrestre et matériel des sentiments humains. Il démontre que sous ce voile éclatant de la flamme miraculeuse, l'Esprit saint est descendu substantiellement dans les apôtres, que le même Esprit, la même personne divine vient aussi dans l'âme des fidèles, pour l'embraser des ardeurs de la charité céleste et l'embaumer des douceurs de la paix; mais qu'il ne saurait descendre que dans l'âme qui l'appelle, qu'il ne se rend qu'aux longues espérances, qu'il ne répond qu'aux ardents désirs.

Les encouragements aux fidèles dans l'exercice de la piété chrétienne se rencontrent toujours dans les homélies de saint Chrysostome à côté du développement des vérités de la foi. Dans l'homélie sur les martyrs d'Égypte, il enseigne à son auditoire à s'incliner avec amour et respect devant les restes sacrés de ces hommes de Dieu, qui n'ont estimé la vie terrestre que ce qu'elle vaut dans la balance des intérêts de l'éternité. D'une main, il les présente à la vénération, encore rougis du sang qu'ils ont offert en témoignage de la foi de Jésus-Christ; de l'autre, il désigne leur dépouille mortelle comme un gage des béné-

dictions du Ciel accordées à leurs mérites, et comme un souvenir immortel de leur triomphe, de leurs exemples et de leurs vertus.

Les homélies sur Anne, mère de Samuel, et sur les rois Saül et David, ainsi que huit autres discours sur la Genèse, dont les fidèles d'Antioche ont conservé longtemps l'impression et le souvenir, retracent successivement les motifs de la vénération due aux reliques des martyrs, l'efficacité du jeûne, l'utilité de la pénitence du carême, les avantages de l'aumône, de la pureté du cœur et des privations de la pauvreté chrétienne, le bonheur et les consolations que donnent à l'âme la ferveur et la persévérance dans la prière, enfin les mérites de la patience et de l'héroïsme du pardon des injures. Dans ces discours, le saint pasteur s'attache encore à stigmatiser l'influence corruptrice des théâtres, qu'une honteuse faiblesse laissait régner au milieu des grandes villes, comme des chaires permanentes de libertinage et des enseignements officiels et pratiques de prostitution.

Dans sa jeunesse et pendant de longues années de solitude, il s'était nourri de la méditation des saintes Écritures; les livres sapientiaux de l'Ancien-Testament avaient fait ses délices de jeune homme. C'est dans ces pages sacrées qu'il avait puisé cette austère vertu qui le faisait signaler comme un censeur à la soif rageuse des honneurs ainsi qu'à l'insouciante mollesse des plaisirs. Bien que le Nouveau-Testament, tradition primitive de l'Église, écrit sans l'ordre, de Jésus-Christ, mais néanmoins sous l'impression divine, ne fût pas alors, au milieu des souvenirs vivants de la parole du Sauveur, d'une aussi rigoureuse nécessité qu'il devait l'être dans les siècles à venir; le saint évêque cependant, comme tous ceux qui l'avaient précédé depuis la prédication des apôtres, en fit l'objet constant de ses études et le thème de prédilection de presque tous ses discours.

Il crut devoir commencer, comme ses prédécesseurs,

par fixer la foi des chrétiens sur les différentes parties qui composent les deux codes divins donnés par le Ciel à la terre. L'Ancien et le Nouveau-Testament, par lesquels Dieu daigne lui-même former et faire progresser l'éducation de l'espèce humaine, sont présentés au respect des fidèles dans la *Synopse de l'Ancien-Testament*, ouvrage inappréciable qui vient confondre les prétentions erronées de l'hérésie, en démontrant que les Églises de l'Orient n'avaient encore reçu que trois épîtres catholiques, une de saint Jean, une de saint Pierre et celle de saint Jacques, sur sept que renferme le recueil complet des livres du Nouveau-Testament. Comment en effet la lettre morte de ces livres inspirés pourrait-elle être admise comme l'unique règle de notre foi, quand des témoignages irréfragables viennent nous démontrer que plus de quatre cents ans après la mort du Sauveur ils n'étaient pas encore tous admis ou connus dans la plupart des Églises chrétiennes? Toutes ces Églises primitives auraient-elles donc manqué des éléments essentiels de la doctrine de Jésus-Christ?

La troisième année de son sacerdoce, saint Chrysostome donna, dans l'église de Saint-Paul d'Antioche, quatre-vingt-huit homélies sur l'Évangile de saint Jean. Ces homélies forment un des plus beaux monuments de l'exégèse catholique. Il était alors dans toute la vigueur de l'âge et peut-être à l'époque la plus brillante de son talent. C'est dans la métropole d'Antioche que, simple prêtre et coopérateur de Flavien, il initiait les populations chrétiennes aux révélations de l'apôtre théologien et prophète. Dans ces incomparables homélies, il s'élève, avec le disciple bien-aimé du Sauveur, jusqu'au mystère inaccessible de l'essence divine pour y découvrir la génération éternelle du Verbe fait homme, et la consubstantialité du Père et du Fils. Tout est grand, tout est resplendissant de lumière dans ces pages sublimes; ampleur et beauté des images, élévation, énergie et grandeur des pensées, éclat, mouve-

ment, immensité de l'imagination, enfin puissance irrésistible d'une logique qui se formule toujours en arguments serrés, tout était bien propre à faire éclater des explosions d'enthousiasme de la part des populations syriennes. Même après quatorze siècles, cette puissante parole, dépouillée du prestige de l'action, de la chaleur et de la voix, est encore de nature à provoquer des transports d'admiration, et surtout à poser dans les âmes incrédules les bases inébranlables des principes de la foi.

Ainsi saint Chrysostome, prêtre, prédicateur, évêque, était partout le flambeau qui porte la lumière, la voix qui proclame les vérités évangéliques, et le pasteur modèle qui paît le troupeau de Jésus-Christ et de l'aliment divin de la doctrine, et de l'amour généreux des vertus; mais lumière, voix et modèle, à tous ces titres il était également redoutable aux ennemis des croyances chrétiennes.

A tous ces ennemis il présentait à la fois le double argument irréfutable de sa parole et de sa vie. Il avait débuté dans la carrière ecclésiastique par la solitude et la vie cénobitique; c'est à ces deux institutions qu'il voulut consacrer les prémices de sa dialectique et de son talent. Dans ces temps primitifs, comme de nos jours, les institutions monastiques semblaient se dresser comme des fantômes monstrueux en face des préjugés sociaux et de la stupidité mondaine. L'empereur arien Valens, qui s'attribuait la liberté de choisir et d'embrasser l'erreur, ne pouvait tolérer dans ses sujets la faculté de s'attacher aux conseils évangéliques et d'embrasser la vie mortifiée du cloître. Injuste, cruel et persécuteur, comme le sont les fauteurs de l'hérésie, il voulut frapper les moines de proscription, comme une espèce inutile dans le grand troupeau de l'humanité. De par l'empereur, il était défendu, dans toutes les Églises d'Orient, d'aller respirer l'air libre de la solitude ou de chercher à s'abriter contre le tourbillon du monde, pour se livrer derrière la clôture silencieuse du monastère à la méditation des vérités éternelles. Ses émis-

saires parcouraient en tous sens les déserts de l'Égypte et les solitudes du Liban; ils enrôlaient les moines par centaines dans les armées de l'empire. Saint Chrysostome voyait partout, autour d'Antioche, les monastères déserts et les laures abandonnées. Les cénobites, arrachés violemment de leurs retraites, étaient retenus loin des villes et forcés de vivre au milieu de la licence effrénée des camps.

La force brutale et le succès ne se présentent jamais qu'entourés d'un prestige injustifiable, mais néanmoins contagieux et puissant. Le succès matériel, qui n'est aux yeux de la raison que le résultat d'une action aveugle de la matière, est toujours assuré d'un triomphe complet sur les masses par l'impression des sens.

C'est contre ce triomphe et ce succès qu'avait à lutter le jeune ascète. Les moines, frappés de ridicule et de mépris, étaient terrassés par la fureur aveugle de l'hérésie, assise un instant sur le trône de l'empire. Les catholiques eux-mêmes, entraînés par l'empire du succès, se laissaient aller au courant de l'opinion égarée; railleries, injures, calomnies, rien n'était assez fort, assez avilissant, pour flétrir des institutions vénérables, pour frapper à mort dans l'estime publique des hommes tombés sous la verge d'un tyran.

Saint Chrysostome se lève alors; jeune, plein de confiance et d'indignation, il couvre, il abrite de sa parole victorieuse l'honneur et la vie des cénobites que l'on voyait partout traqués et conspués par la persécution. Cette âme indignée, ce cœur ardent et plein de foi, se place fièrement entre l'opinion publique et les opprimés, entre le tyran et ses victimes. Il parle avec le feu de l'inspiration et l'autorité de la justice, et laisse tomber de sa plume ces trois livres immortels contre les ennemis des institutions monastiques.

Dans le premier livre il semble se placer sur le seuil du monastère, pour en écarter les injures et les opprobres sous lesquels l'ignorance et l'hérésie espéraient étouffer la

vie monastique en s'efforçant de l'avilir. Il fait contempler derrière la clôture, objet des mépris de la stupidité païenne, les vertus sublimes, la sainteté parfaite, qui sont les fruits spontanés de cette terre de bénédictions. Ne faut-il pas, en effet, en présence de l'incompatibilité des traditions sociales du monde païen avec les conseils de Jésus-Christ, chercher dans la solitude une atmosphère plus pure où l'on puisse respirer en paix le parfum des vertus évangéliques? Ne faut-il pas laisser aux âmes affamées d'innocence et de perfection l'asile assuré du monastère, contre le contact de la corruption des sociétés humaines?

Mais quelle signification peuvent avoir, aux yeux du paganisme, ces privations incessantes d'une pauvreté volontaire? ces austérités sévères, qui semblent n'avoir d'autre résultat que l'affaissement de l'intelligence et l'esclavage du cœur? — En réponse à ces doutes calomnieux, saint Chrysostome, dans le deuxième livre, ouvre aux païens mêmes les portes de ces retraites silencieuses. Il amène dans ces asiles de paix un adorateur passionné des idoles; il le place en présence des religieux, des pauvres de Dieu, qui, délivrés pour toujours des entraves de la fortune, des besoins de la mollesse et de la fureur des sens, élèvent sans cesse vers Dieu la prière d'une âme libre et l'amour d'un cœur indépendant. Il détourne et déchire à ses yeux le voile des consciences, pour lui faire contempler la félicité douce, la sérénité parfaite, le contentement perpétuel qui règnent dans le mystère du cloître, et que n'ont jamais pu créer ni la splendeur du trône, ni la licence des cités.

Dans ces deux premiers livres, le saint docteur crut avoir suffisamment vengé l'honneur de la vie cénobitique. Dans le troisième, il quitte le monastère et pénètre, le flambeau de l'Évangile à la main, jusque dans le sanctuaire de la famille chrétienne. Là, se présente à ses yeux un spectacle affligeant : le monde, le monde mauvais, avec

ses goûts, son luxe, son orgueil, y règne en souverain, y tient la famille captive, la comprime sous le poids dissimulé de ses chaînes, et s'efforce d'étouffer en elle toutes les inspirations de la foi. Saint Chrysostome s'y voit entouré de toutes les livrées de la vanité païenne; il est témoin de l'infraction et du mépris des préceptes de Jésus-Christ; il entend des paroles licencieuses, qui portent infailliblement dans le cœur impressionnable et tendre de l'enfance des germes précoces d'indifférence religieuse et de corruption.

Il s'empresse de quitter ces lieux infectés de licence pour retourner se reposer encore dans l'asile du cloître. Là, son âme se délecte à la vue des religieux, qu'il compare à l'Ange du Ciel donnant à Dieu son âme et ses pensées, et ne cessant jamais d'offrir le sacrifice de louanges et l'holocauste du cœur.

Dans un autre livre, auquel il donne pour titre la *Comparaison d'un moine et d'un roi*, saint Chrysostome cherche sur la terre une situation sociale qu'il puisse mettre en parallèle avec la vie cénobitique. Il dédaigne d'interroger les dignités secondaires de l'empire; c'est à la dignité royale seule qu'il pense devoir faire appel. Il lui demande ce qu'elle peut offrir, dans sa splendeur et sa puissance, qui soit comparable à la dignité du moine, ou ravi dans l'extase de la prière, ou récréé dans la variété de ses travaux.

Devant l'homme investi de la puissance et revêtu de la majesté royale, s'inclinent les volontés humaines, devant le moine se taisent et la voix souveraine de la nature et les exigences tyranniques des passions. Le genre humain prodigue au roi ses hommages; le moine est honoré des plus douces faveurs du Ciel. Le monarque impose un frein à la licence, il se fait une gloire de triompher de la puissance de ses ennemis et de combler l'homme vertueux de ses bienfaits; le moine règne en souverain sur le monde moral, il impose un frein aux mouvements impétueux du cœur, aux désirs insatiables de la volonté. Par sa prière,

il neutralise et comprime la puissance de l'enfer, et fait descendre sur tous les hommes la rosée féconde des grâces et des bienfaits de Dieu. Puis arrive l'heure redoutable de la mort, que reste-t-il au prince alors de son prestige et de sa félicité? Trésor, gloire, majesté, puissance, tout s'évanouit, et le plus grand souverain du monde se voit, à cette heure suprême, dépouillé de tout et tombé seul, en présence de son juge et d'un cercueil! Mais pour le moine c'est le signal du triomphe que cette heure dernière; il ne quitte rien sur la terre, il a tout à recevoir dans la mort; son agonie n'est point un combat, elle est pour lui la préparation joyeuse du départ; il appelle la tombe comme son amie; il lui confie pour un instant le dépôt du vêtement mortel de son âme; puis, cette âme, dégagée de ses entraves, ouvre les yeux au grand jour de la rémunération éternelle.

Après avoir ainsi payé le tribut de son talent à la vie religieuse et solitaire, dans laquelle il avait puisé lui-même autrefois cette mâle énergie qui forma le caractère particulier de sa vie et de ses vertus, saint Chrysostome porta successivement la lumière de sa dialectique sur toutes les vérités attaquées par l'hérésie et battues en brèche par la passion et l'incrédulité.

Cinq discours sur la nature incompréhensible de Dieu lui suffirent pour dissiper tous les nuages entassés par Eunomius sur l'essence et les attributs divins. Cet hérétique et ses sectateurs, qui s'étaient formé des écoles dans plusieurs villes de l'Orient, ne craignaient pas de restreindre la nature infinie de Dieu, son immensité, ses attributs, sa sagesse aux étroites limites de l'intelligence humaine. A leurs yeux, l'homme sur la terre, comme l'esprit bienheureux du Ciel, comprend l'Être infini, le contemple dans toute sa grandeur avec la même lumière et la même perfection qu'il se comprend lui-même.

Pour faire crouler toute l'argumentation d'Eunomius, il suffit à saint Chrysostome de rapprocher de la nature

divine et de l'intelligence de l'homme le double flambeau de l'Écriture sainte et de la raison. A cette lumière, tous les nuages tombent, toutes les ombres se dissipent et laissent entrevoir, mais non comprendre d'une manière complète, la nature incompréhensible de Dieu. Non, la sphère étroite et nébuleuse de l'esprit humain ne saurait ni renfermer la substance éternelle et sans limites, ni s'éclairer des clartés infinies de l'essence divine.

Le saint docteur ne descend point de ces hauteurs quand il quitte les erreurs d'Eunomius pour repousser, encore au nom de la raison et des saintes Écritures, les impiétés et les blasphèmes de ses disciples, les anoméens. Il expose une seconde fois, dans sept homélies, la génération éternelle du Verbe et la consubstantialité du Père et du Fils.

Il s'attache constamment à cette vérité fondamentale, de la divinité du Verbe. Il démontre, dans le *Traité contre les juifs et les gentils*, que Jésus-Christ est notre Dieu, que son Église est divine. Il fait entendre en sa faveur la voix de tous les prophètes; il convie tous les siècles passés à venir l'un après l'autre et selon la succession des temps, déposer au pied du tombeau de Jésus-Christ et du berceau de son église le témoignage divin de leurs révélations. Puis il représente douze pauvres pécheurs, faibles, illettrés, craintifs, sortant de ce berceau, se partageant l'univers, et s'en allant recueillir sur toute la terre la moisson miraculeuse de l'Évangile.

Il retrace avec énergie et vigueur cette immense bataille de trois siècles, dans laquelle le monde vaincu se vit forcé de poser les armes, et de solliciter, par l'intervention de ses humbles vainqueurs, la grâce d'une vie meilleure que celle promise par les traditions païennes. On voit d'un côté la science, les lois, les préjugés, les mœurs, les passions, le nombre, la puissance, les armées; de l'autre, rien, que la parole; et ce côté fut le côté vainqueur, donc cette parole était la parole de Dieu.

Sur les lèvres de saint Chrysostome arrivent successivement les légions triomphantes des martyrs, venant offrir, en confirmation du fait fondamental de la religion chrétienne, le témoignage irrécusable de leur sang. Puis, de l'arène ensanglantée de ce champ de combat des témoins, le saint pasteur voit surgir enfin le triomphe de la croix. Il découvre partout ce signe divin occupant la place d'honneur au milieu des trophées des puissances humaines. Il le fait contempler dans les palais et sur le diadème des rois. Les puissants, les sages, comme les derniers du peuple, le tracent sur leur front, le portent sur leur poitrine, pour se concilier la protection divine, et se guérir des infirmités du corps. Le monde désormais s'honore de se prosterner avec respect devant le bois rougi du sang de Jésus-Christ, devant l'autel de son immolation sanglante. Les hommes, jadis mécréants et persécuteurs, les femmes à l'âme pieuse, en détachent des parcelles qu'ils se font un honneur de porter sur la poitrine, enchâssés dans de brillantes couronnes d'or.

Dans huit discours contre les juifs le saint paraît animé de l'esprit des prophètes. Il s'adresse au peuple maudit, auquel il signale la réprobation ineffaçable dont il est frappé pour son aveuglement et son parricide. Il lui représente Jérusalem, sa ville sainte, ruinée de fond en comble, ses tribus dispersées dans tout l'univers, sa royauté n'ayant plus de place au soleil. Son culte aboli, ses cérémonies légales anéanties, et n'ayant plus de signification rationnelle, comme une superfétation surannée et sans aucune vertu. Puis il retrace le grand jour de la révélation, éclairant d'abord de ses premières lueurs le règne limité des patriarches, pour se déployer ensuite avec splendeur sur le monde entier dans l'avénement de Jésus-Christ.

Mais le plus grand travail de saint Chrysostome, le fruit de toutes ses méditations et de toutes ses veilles, ce sont ses homélies. Dans ces allocutions inimitables, la

morale, une morale jusqu'alors inconnue, découle des vérités évangéliques, comme le rameau surgit de la tige qui le pousse et qui lui fournit abondamment le suc générateur à l'aide duquel il peut étaler ses rejetons et faire éclore ses fleurs. C'est un champ fleuri que son génie; les pratiques chrétiennes, les conseils évangéliques, les vertus solitaires et celles de la vie sociale reviennent tour à tour dans cette parole vraiment enchanteresse, et toujours elles éblouissent par leur éclat, laissant au fond de l'âme un calme qui rappelle la douceur du ciel.

Deux exhortations à Théodore de Mopsueste en forment les prémices. Elles présentent une œuvre vraiment admirable. L'historien Sozomène n'hésite pas à déclarer que le langage humain n'offre point de termes assez sublimes pour en exprimer la beauté.

Théodore, âme peu commune, mais accessible à toutes les défaillances morales d'une nature impressionnable et fragile, avait reçu dans la pratique des austérités monastiques une éducation forte et virile. Mais bientôt, sorti du monastère, il avait laissé son cœur s'ouvrir et s'amollir aux voluptueuses sensualités du monde. Il aspirait au mariage. Mais le mariage pour lui n'était qu'une illusion fébrile, qu'un fantôme trompeur, qui menaçait de briser à jamais la carrière à laquelle il était appelé d'en haut. Saint Chrysostome, qui lui-même n'avait pas encore fait le premier pas dans le sacerdoce, attaque avec énergie ce fantôme qui menace de faire faire naufrage à la vertu de son ami. Dans un langage étonnant d'élévation, d'énergie et de grandeur, il rappelle à Théodore ses engagements, ses vœux, ses obligations et les espérances qu'il a données à l'Église. Contre cette puissance de raison et d'éloquence, toute résistance était impossible; Théodore est vaincu; saint Chrysostome a sauvé son ami. Plus tard les suffrages de l'Église élèveront cet ami malheureux sur le siége épiscopal de Mopsueste, où l'attendent d'autres combats et d'autres orages; mais alors il donnera seul au

milieu de la tempête; saint Chrysostome, son ange tutélaire ne ne sera plus auprès de lui.

Les deux livres de la Componction, adressés l'un à Démétrius et l'autre à Stéléchius, portent évidemment l'empreinte du climat brûlant dans lequel ils furent écrits. En retraçant les motifs et les caractères de la vraie componction du cœur, en donnant les moyens efficaces d'entretenir et de fortifier ce sentiment et cette vertu, le saint, solitaire lui-même, fait respirer à ses lecteurs une émanation fortifiante et salutaire de la sainteté du désert.

La plus terrible épreuve de la vertu sur la terre, ce sont les afflictions, les chagrins, les tribulations de toutes sortes, qui viennent trop souvent assombrir la sérénité d'une âme chrétienne, dans le difficile travail de la perfection évangélique. Un ascète de la ville d'Antioche, Stagire, fut pour saint Chrysostome, une occasion de profondes méditations sur cet obstacle contre lequel viennent se briser parfois les plus solides vocations. Stagire avait embrassé la vie monastique contre la volonté de son père; puis il était tombé dans la tiédeur, et par suite, il avait abandonné son âme à la tristesse, au découragement et même au désespoir.

Saint Chrysostome s'empresse de venir à son secours, et lui consacre trois livres de la Providence. Il lui représente la main de la miséricorde divine dirigeant les événements et les afflictions du monde. Il lui fait contempler cette infatigable bonté de Dieu, qui recueille dans les souffrances les mérites des saints pour leur en composer au ciel une couronne d'immortalité.

Toutes les situations de la vie, toutes les catégories diverses qui peuvent se rencontrer dans une société soumise au long travail de la transformation religieuse et sociale, deviennent successivement l'objet de la sollicitude apostolique du prêtre d'Antioche et du pasteur de Constantinople.

Il exalte le sacerdoce dans les six livres à Basile et dans

le discours prononcé le jour de son ordination. Il flagelle la licence des clercs, par le livre contre les femmes sous-introduites. Dans le livre aux femmes chrétiennes, il stigmatise l'indécente parure et les attraits provocateurs d'un sexe dont la mission est de faire aimer la modestie et respecter la vertu.

Il semble que la terre resserrait et gênait sa sollicitude apostolique, et qu'il éprouvait le besoin d'en dilater l'étendue et d'en écarter les limites. L'immensité s'ouvre devant lui ; ses regards s'élèvent au-dessus de ce monde. Il veut aussi payer un magnifique tribut de louanges aux saints vénérés par l'Église, qu'il a vus quitter l'humble séjour de la terre. Il célèbre le triomphe de ces hommes prodigieux, nos modèles, dont la vie dans le temps, n'avait été qu'un long épanouissement des vertus du ciel. Les panégyriques de saint Philogone, des saints Mélèce, Lucien, Babylas, Juventin et Maximin, de sainte Pélagie et des saints Ignace, Eustathe et Romain, martyrs, celui des Machabées, ceux des saintes Bernice, Prosdoce et Domnine, etc., lui donnent occasion de développer un point important de la doctrine catholique, celui de la vénération due aux reliques des saints. Il recommande au respect, aux hommages des fidèles ces restes sacrés, témoins et monuments des austérités et du martyre des premiers disciples de Jésus-Christ.

Mais le saint docteur prend une énergie nouvelle, et donne à ses discours une éloquence incomparable, lorsqu'il s'attache à décrire les travaux apostoliques de saint Paul. Dans sept panégyriques, il maintient avec une sainte jouissance son culte filial pour le grand apôtre. Rien n'égale son admiration pour les vertus surhumaines de ce modèle de prédilection. Dans le troisième panégyrique il s'élève jusqu'aux transports de l'enthousiasme ; l'éclat de la grandeur de saint Paul l'éblouit ; il semble tout absorbé dans la contemplation de sa gloire.

Puis, de cette contemplation des vertus du plus grand

homme et du plus grand chrétien de l'univers, saint Chrysostome est emporté vers d'autres sollicitudes ; il laisse son âme et son cœur flotter à tous les vents que souffle la grâce du calvaire.

Les besoins de l'Église, les avantages de la paix, les progrès de la morale évangélique, reviennent à chaque page dans ses écrits, comme le battement du cœur revient prompt et rapide dans le mouvement subit d'un profond sentiment d'amour. Le discours sur l'Anathème rappelle avec éloquence les schismatiques d'Antioche à l'unité catholique, et tend à combler l'abîme qui sépare les amis obstinés de Mélèce des sectateurs de Paulin. Dans le discours sur les épreuves, il flétrit d'une tache ineffaçable d'infamie les désordres dans lesquels la population tout entière se plongeait à cette époque, sans aucun souci de ses devoirs. Les chrétiens eux-mêmes ne rougissaient pas de s'abandonner à de honteux travestissements par lesquels on signalait le passage de l'année nouvelle. Le saint les rappelle, au nom de la foi chrétienne, à la sage réserve dont ils doivent l'exemple aux restes entêtés des adeptes du culte païen. Il consacre sept discours à faire ressortir, à l'occasion de Lazare et du mauvais riche, la beauté, les avantages et le bonheur de la morale évangélique.

Un des grands événements de la vie de saint Chrysostome, ce fut la sédition d'Antioche. Il n'était que simple prêtre alors ; mais il avait tout le feu, toute la force, et même toute l'inspiration d'un apôtre. Il fut beau, grand, puissant comme un prophète ; sa voix tonnait comme un éclat de la colère du ciel. Dans cette situation terrible, en effet, il s'empare de la consternation et de la stupeur de ce peuple immense ; il entraîne sur la colline orientale de la ville, dans la basilique de Saint-Paul, chrétiens, juifs, hérétiques et païens, et dans vingt et une homélies, qui sont vingt et un chefs-d'œuvre, il signale tous les vices qui régnaient dans la grande cité syrienne, et qui l'avaient plongée d'abord dans l'oubli de Dieu, puis

dans l'abrutissement du crime, dans le délire de la vengeance, enfin dans les angoisses de la terreur et de la mort. Il leur présente les seuls remèdes efficaces et possibles à tant de malheurs; ce sont l'horreur du blasphème, la pénitence, l'aumône, la tempérance et toutes les vertus chrétiennes; elles seules, en effet, ont le pouvoir de fléchir la justice divine, et de conjurer l'orage de la vengeance impériale qui menace d'éclater sur leurs têtes.

Les homélies sur la croix et sur le bon larron rappellent aux chrétiens la croyance et la vertu qui répugnent le plus à la faiblesse de notre nature; elles démontrent les mérites et les avantages du sacrifice sanglant de la croix, desquels découlent évidemment les mérites et les avantages des malheurs de ce monde, et les jouissances de la mort. Elles enseignent et recommandent la nécessité d'un amour sincère pour le prochain, et même pour un ennemi mortel, ainsi que le pardon affectueux des injures et de la haine. Ce serait là le sublime de la doctrine de Jésus-Christ, si tout n'était divin dans sa personne adorable comme dans ses enseignements.

Les ouvrages les plus considérables de saint Chrysostome, ceux qui forment un monument impérissable de son apostolat, ce sont ses Commentaires sur les Saintes-Écritures; c'est l'œuvre de sa vie tout entière. Dès son enfance il s'était plongé dans la méditation des oracles sacrés; et lorsque les suffrages de l'Église l'eurent élevé, malgré ses répugnances, à l'incomparable dignité du sacerdoce, il ne se proposa plus qu'un seul objet d'ambition dans ce monde, celui de transmettre par la parole, aux chrétiens soumis à son zèle, le fruit de ses veilles et de ses longs travaux.

Dans soixante-sept homélies, il expose familièrement, mais avec la splendeur orientale de son imagination, les développements successifs de la création du monde, telle que la raconte la Genèse. C'est une des premières communications à son auditoire du fruit de ses études et de

ses veilles. C'est la familiarité simple, mais imagée d'un cœur ami, qui raconte avec abandon à ses amis ses premières impressions dans la méditation de la loi de Dieu.

On doit voir aussi dans ce travail un des premiers essais de son talent, qui bientôt, dans les commentaires sur les psaumes, paraît refléter la sublimité de l'inspiration divine. On y reconnaît un premier mouvement de ses ailes, qui, plus tard, l'élevèrent jusqu'à la hauteur où se révèlent les mystères divins. De ces commentaires, de ce travail admirable qui n'a point été surpassé dans la suite des siècles, cinquante-huit homélies seulement ont pu percer la nuit des âges de barbarie et d'ignorance et parvenir jusqu'à nous. Le génie et la sainteté de saint Chrysostome étaient dignes de recueillir la lumière des oracles sacrés, et de la transmettre, vive et pure, aux âmes régénérées par l'immolation du Verbe fait homme.

Des psaumes et prophéties de David, il passe aux révélations d'Isaïe, de Jérémie, de Daniel; et, dans tous ces commentaires, c'est Dieu lui-même qui semble, une seconde fois, prendre un langage humain, pour renouveler à l'humanité les préceptes de sa sagesse. Deux discours sur l'obscurité des prophètes ont pour but de détourner un coin du voile derrière lequel Dieu cache le mystère des desseins miséricordieux de sa providence.

Après les oracles anciens, saint Chrysostome aborde les livres inspirés de la loi nouvelle. Il développe tout l'enseignement, il expose tous les faits de l'évangile de saint Mathieu, dans quatre-vingt-dix homélies, où la *doctrine* et la *morale* du Sauveur sont présentées dans tous leurs points d'application et sous tous les aspects. Il consacre plusieurs homélies à l'exposition des actes des apôtres; puis, dans trente-deux discours sur l'épître de saint Paul aux Romains, ouvrage justement admiré par saint Isidore de Péluse, il réduit à néant les erreurs insidieuses dont Pélage avait infecté l'Occident. C'est là qu'il s'efforce d'effacer, jusqu'à la dernière trace, des horreurs et des

abominations d'une secte qui s'était posée en Orient comme un foyer de démoralisation, comme un repaire d'infamies, de la secte à jamais abhorrée de Manès.

Mais le chef-d'œuvre des exégèses du grand docteur, c'est le commentaire de la première épître de saint Paul aux Corinthiens. C'est le plus beau travail de son sacerdoce. Saint Chrysostome se maintient, dans quarante-quatre homélies, presque à la hauteur du texte sacré. L'âme de saint Paul semble agiter son âme, passer tout entière dans sa parole, et se communiquer de nouveau par sa voix. La pensée de Dieu se déploie sur ses lèvres, se dégage des obscurités du texte primitif, se laisse voir aux intelligences les plus communes, et se rend sensible à la simplicité des cœurs.

Dans les trente homélies sur la seconde épître aux Corinthiens, le saint docteur est toujours lui-même, mais il semble s'incliner davantage vers le style familier, quoique avec la même élégance et la même grandeur, pour se rendre encore plus accessible à l'intelligence de tous les fidèles.

Il revient encore à l'hérésie des manichéens dans le commentaire sur l'épître aux Galates. Les marcionites et les anoméens y trouvent également une réfutation péremptoire de leurs erreurs.

Les œuvres de saint Chrysostome nous offrent encore vingt-quatre homélies sur l'épître aux Éphésiens, vingt-huit sur celle à Timothée, et plusieurs autres sur toutes les épîtres du grand apôtre; enfin, trente-quatre homélies sur l'épître aux Hébreux, viennent clore heureusement ces immenses travaux d'une vie qui compte si peu d'années et tant de mérites et de vertus.

Le caractère exceptionnel de cet homme extraordinaire se trouve retracé d'une manière complète dans ses œuvres et dans ses écrits. C'est une grande sainteté s'épanouissant dans le monde par le rayonnement et la splendeur d'un incomparable génie.

Austérités pour lui-même, justice et bonté pour autrui,

voilà tout l'homme. Foi brûlante dans son âme, soif ardente, insatiable pour la conversion des pécheurs, et dévouement jusqu'au martyre, voilà tout le pasteur.

Jamais peut-être l'austérité chrétienne ne présenta plus d'héroïsme que dans le saint dont nous venons d'essayer d'ébaucher l'histoire et de décrire les souffrances. Solitaire à trente ans, malgré sa nature indomptable et son tempérament de feu, le jeune disciple des apôtres sut tellement dompter sa chair, son cœur et ses passions, qu'à l'époque de son sacerdoce sa chair était flétrie, ses passions étaient à l'état de mort complète, et la nature ne parlait plus.

Honoré contre sa volonté de la dignité du sacerdoce, et plus tard, élevé sur le siége patriarcal de Constantinople, il mit un terme aux austérités extraordinaires de sa vie privée, et put alors, maître de lui-même, se livrer tout entier aux vertus publiques de l'apôtre et du pasteur. Depuis longtemps il ne tenait plus à rien dans ce monde ; il lui fut donc facile de se montrer sans réserve et l'homme de Jésus-Christ et le chef du troupeau.

Imitateur passionné des apôtres, et disciple généreux du Sauveur, il ne voulut jamais reconnaître ni d'autres docteurs ni d'autres maîtres. Rien d'humain ne put jamais ni tempérer l'ardeur de son zèle, ni mettre obstacle à l'indépendance de sa parole. L'hérésie, qui serpentait dans l'ombre, laissait continuellement échapper de sourds murmures ; les passions s'emportaient contre lui sans cesse en haineuses vociférations. Le pouvoir, infatigable dans ses manœuvres insidieuses, s'ingéniait soit à l'allécher par l'appât des honneurs et les séductions de la flatterie, soit à l'effrayer par l'éventualité de l'exil ou les rigueurs de la persécution. Les clercs eux-mêmes se dépouillaient de la sainteté de leur caractère, pour se jeter aveuglément dans le camp de ses ennemis. Ils s'efforçaient d'opposer d'insurmontables obstacles aux réformes les plus urgentes et les plus salutaires. Mais rien ne pouvait ébranler la per-

sévérance du saint. Malgré tous ces efforts conjurés, il marchait lentement et sûrement à son but, au triomphe de la foi chrétienne, à la réforme des mœurs, à la régénération complète de la société païenne. C'est ainsi qu'autrefois Jésus-Christ marchait au milieu des rangs serrés de ses ennemis, qui s'étonnaient et de l'impuissance de leur haine et de l'empire de sa majesté divine.

Admirable trait du caractère de saint Chrysostome! Dans son travail d'apôtre, non-seulement il considérait la mort comme la dernière des phases de la destinée terrestre de l'homme, comme une transition dans les états de la nature régénérée; mais encore il semblait la voir approcher, comme un instrument nouveau, comme une source nouvelle de célestes jouissances pour son âme, et de rénovation radicale pour les membres de son Église. Et Jésus-Christ voulut sanctionner, à cet égard, à la face du monde entier, les vues et les désirs du martyr, son disciple et son serviteur. Quand, en effet, l'homme de Dieu fut tombé sous l'oppression des schismatiques, une intervention souveraine et miraculeuse vint effacer en un instant les haines et les divisions, et transformer dans le peuple les sentiments et les cœurs. Au seul aspect de ses restes inanimés, tous les partis vinrent s'embrasser sur sa tombe, anéantir les causes de leurs discordes et se jurer une éternelle amitié. Ce fut là sans doute et le trait le plus éloquent et l'effet le plus merveilleux de sa prédication, mais d'une prédication céleste; car sa voix alors descendait du ciel : il parlait encore dans la mort. C'est ainsi que procède la grâce divine.

Tel fut aussi, du reste, le plan de Jésus-Christ. Le Sauveur n'agit point autrement pour lui-même; car, ce ne fut qu'après sa mort, qu'il acheva la constitution de son Église. Il eut pour lieu de repos, pour demeure dernière et le Calvaire et le ciel, et c'est du Calvaire et du ciel que descendit la vertu divine, par laquelle on vit s'effectuer la conversion du monde.

On a tenté vainement de chercher des modèles à l'éloquence surhumaine de saint Chrysostome, comme si l'on pouvait assigner une imitation servile de l'homme, à celui qui n'eut et ne connut pour précepteur et pour maître que Dieu seul. On a voulu quelquefois le mettre en parallèle avec les grands orateurs de la Grèce et de Rome; mais ce parallèle, si l'on osait sérieusement le tenter, ne serait point favorable à l'antiquité païenne. L'éloquence antique sentait partout la pression de la main de l'homme, dissimulée sous les règles de l'art. Elle osait rarement affecter les franches allures de sa liberté native. Ses plus grands modèles ne purent s'affranchir de ce joug impérieux, imposé par les Grecs. Aussi, les pères de l'éloquence, Périclès, Isocrate, et Démosthènes lui-même, offrent-ils peu de termes de comparaison avec les grands orateurs chrétiens de Cæsarée, d'Antioche et de Constantinople.

Périclès, en tribun habile, n'avait d'autre éloquence que celle que lui donnaient son astuce et sa passion. Dans les discours d'Isocrate, tout rappelle un long et pénible travail, qui s'efforce d'étreindre et de torturer la pensée, pour la comprimer dans un cadre de phrases sonores, pour l'enchâsser péniblement dans les formes traditionnelles de l'art, peu compatibles quelquefois avec les beautés de la nature.

Les harangues de Démosthènes sont empreintes d'une chaleur apprêtée; elles révèlent le travail fiévreux d'un homme qui se bat les flancs, dans le silence des nuits, pour appeler l'inspiration qui vient à peine, et dont il étale avec orgueil et complaisance le pompeux éclat.

Dans Cicéron, le plus parfait des orateurs de la république romaine, la pensée et le sentiment, compassés et coordonnés dans le calme de la méditation, se déroulent aux oreilles des auditeurs en évolutions splendides, et semblent se draper, avec une vaniteuse ostentation, dans la magnificence d'un style harmonieux.

Enfin, dans tous les grands orateurs de l'antiquité, c'est

l'art qui parle et qui brille ; mais dans les orateurs chrétiens, et surtout dans saint Chrysostome, sous les formes de l'art, on sent battre le cœur.

Mais ce grand évêque, où puisa-t-il cette éloquence incomparable, cette sainteté miraculeuse, et cette force céleste qui put triompher jusque dans la tombe? S'il est vrai que la supériorité des sentiments et des pensées et que la sainteté de la vie ne puissent être que les fruits spontanés d'une foi pure, quels furent donc constamment, pendant son pèlerinage terrestre, et ses croyances, et ses enseignements, et sa foi ?

Nous avons rejeté, dans le récit de la translation des reliques de saint Chrysostome, le fait miraculeux rapporté par Nicéphore Calliste et la lettre qui porte le nom de Théodose; nous pensons devoir exposer les motifs de notre répulsion.

Voici la lettre de l'empereur Théodose :

« Au docteur de l'univers, à saint Jean Chrysostome,
« notre père spirituel, Théodose, empereur.

« Père vénéré, nous avons cru votre corps froid et sans vie « comme celui du commun des morts, et, dans notre piété « filiale, nous avons voulu l'enlever du tombeau, pour lui faire « partager notre demeure. Mais ni l'éclat de la pompe et des « honneurs qui lui furent préparés, ni la manifestation de notre « humilité profonde, n'ont pu nous rendre dignes d'un aussi « grand bienfait, objet de tous nos vœux. Peut-être devons-« nous voir la cause de cet échec dans le déploiement fastueux « de la magnificence impériale, témérairement associée par « nous aux saintes manifestations du culte chrétien. Nous « osons donc vous conjurer, ô notre père, notre père vénéré, « car nous vous parlons comme si nous vous possédions encore « plein de vie. Répondez à nos espérances et secondez nos dé-« sirs, vous l'apôtre de la pénitence, vous qui venez d'opposer « une résistance victorieuse à notre témérité. Ne repoussez pas

« notre ardente prière; pardonnez à notre repentir. Nous vous « présentons l'humble aveu de nos injustices; cessez de vous « refuser vous-même à nos instances et de nous tourmenter « par de plus longs délais. Ce refus obstiné ne serait ni la digne « expression de la mansuétude miséricordieuse de votre cœur, « ni la juste rémunération de notre amour et de nos espé- « rances; car ce que nous désirons, ce n'est pas seulement votre « corps, la dépouille de votre âme (*cineres tuos*), c'est surtout « votre ombre vénérée, que nous aspirons à contempler encore « (*ipsam tuam umbram*). »

Il suffit de jeter les yeux sur cette lettre singulière pour se convaincre qu'elle n'est point l'œuvre du personnage dont elle porte le nom. Tout y révèle le cachet littéraire du moyen âge; et si l'empereur Théodose en était l'auteur, il faudrait admettre qu'une main étrangère est venue altérer ou plutôt effacer le caractère d'antiquité qu'elle devrait présenter et dans le style et dans les pensées.

Comment, en effet, admettre qu'un empereur d'Orient, dans l'un des plus beaux et des plus grands siècles de l'humanité, puisse aller, comme une cervelle creuse, écrire une lettre en bon style à la dépouille d'un mort, et faire des sénateurs et des grands de l'empire les dociles acteurs d'une prosopopée? Cela ne nous paraît ni digne, ni convenable, ni vrai.

Et puis vraiment Théodose avait assez de lumières et de foi chrétienne pour ne point adresser au plus grand génie de son temps les souvenirs surannés et stupides des cendres funéraires et des ombres de l'Achéron.

Saint Chrysostome lui-même, si quelque stupidité terrestre pouvait être de nature à jeter encore quelque nuage dans son âme, ne devrait-il pas au moins s'indigner du triste rôle qu'on lui fait remplir? Il ne demandait aucune réparation pendant qu'il vivait la vie imparfaite de ce monde; et voilà qu'au sein des perfections divines on lui fait prendre la morgue et la susceptibilité d'un inqualifiable orgueil! Il ne se contentera du long voyage des sénateurs et des grands de l'empire; il n'acceptera la magnifique réparation qu'on lui prépare à la face du monde entier; il fera le rebelle; il demeurera caché dans sa tombe; il ne croira la réparation suffisante que lorsque le chef de l'empire aura fait, par une lettre sans objet, une abdication

complète de la dignité, du sens et de la raison! Non, cela ne peut pas être, cela n'est pas.

Nicéphore Calliste, qui nous a transmis cette lettre, est un auteur d'une légèreté bien connue en matière d'appréciation historique et littéraire. Il n'a pas vu le cachet de la supercherie dans une production où les pensées contemporaines n'ont pas même le mérite de se dissimuler d'une manière complète sous un voile transparent d'antiquité. Qui ne voit, en effet, que le *cineres tantum tuos*, et la singulière réflexion *ipsam tuam umbram contemplari*, ne sont que des réminiscences païennes que Théodose n'eût pas invoquées, et que l'auteur n'a jetées là que pour donner à sa composition l'apparence d'une couleur locale?

Non, cette lettre n'est point une pièce sérieuse qui puisse faire partie intégrante, dans l'histoire véridique d'un saint. Acceptons, avec le culte du plus profond respect, les manifestations surnaturelles dont la raison nous démontre l'existence, mais gardons-nous d'accorder une adhésion irrationnelle et téméraire aux assertions d'une crédulité suspecte, non plus qu'aux aberrations d'un rationalisme ignorant.

CHAPITRE XXIV

Orthodoxie et enseignement de saint Chrysostome.

Il est d'une souveraine importance, pour la foi chrétienne, de recueillir et de constater la doctrine des évêques et des grands hommes que l'Église primitive a placés sur ses autels. Nous devons surtout nous attacher avec bonheur aux enseignements de ces temps heureux où l'Église, sortant des Catacombes, se dégage des liens de la persécution dont elle porte encore les glorieuses cicatrices, et se penche vers son berceau pour y recueillir ses traditions primitives, et pour reprendre les formes constitutives de sa discipline, qui doivent assurer à son organisation une durée perpétuelle.

Au milieu de ce travail régénérateur de la société civile et chrétienne, saint Chrysostome nous apparaît comme un immense flambeau, sans cesse agité, sans doute, par les vents déchaînés du schisme et de l'hérésie, mais néanmoins éclairant toujours, et laissant emporter sa lumière au souffle même de la tempête, pour embrasser dans ses rayons toutes les Églises de l'Orient. C'est ainsi que les orages qui menaçaient d'engloutir la barque des apôtres, ne servirent qu'à faire éclater la toute-puissance du Fils de Dieu, devenu Fils de l'homme, et qu'à leur faire adorer le maître des éléments et le roi du ciel.

Quatre siècles de persécutions, à peine interrompues par les règnes du grand Constantin et de ses fils, avaient scindé matériellement le corps mystique de Jésus-Christ, et séparé forcément, dans l'Église, les membres de leur chef. Et quand l'Épouse du Sauveur put compter désormais sur des jours plus sereins, des espaces immenses, des distances infranchissables séparaient, dans tout l'univers, les fractions isolées, les membres épars de la grande famille chrétienne.

Mais arrivent alors des perturbations terribles, dont le premier résultat est d'abréger les distances, et d'obliger tous les peuples à se donner la main. En même temps des orages s'élèvent, destinés à dégager de ses nuages le beau ciel de l'Église. Tel fut le caractère spécial de la tourmente dans laquelle succomba le saint patriarche de Constantinople.

Sans la haine implacable de Théophile, saint Chrysostome eût vécu sans doute la vie d'un saint ; mais, dans la marche paisible de son apostolat, il n'eût peut-être pas eu besoin de porter ses regards vers la ville éternelle, d'appuyer son bras sur le bras du père commun des fidèles et des évêques, des agneaux et des brebis. Il n'eût peut-être pas fait appel au cœur qui reçut de Jésus-Christ la mission et le pouvoir de confirmer ses frères, tandis que, banni de son siége, de son bercail, par l'ambition et la haine de ses ennemis, il présente au monde un éclatant témoignage en faveur de l'autorité souveraine, devenue, par le fait de la parole même de Jésus-Christ, l'apanage de saint Pierre et de ses successeurs. L'orage a donc aussi, lui, dans la main de Dieu, sa mission à remplir.

Au milieu de ces agitations d'une société malade qui cherche à se créer des formes constitutives, et qui, renversée de ses premiers fondements, s'efforce de s'asseoir sur des bases nouvelles, toutes les vérités sociales et catholiques arrivent successivement sous la plume incomparable de saint Chrysostome, et se présentent avec une

précision, avec une clarté, qui rappelle les paroles recueillies autrefois des lèvres du Sauveur.

Dieu. — Les combats incessants du paganisme et de l'hérésie amènent, à chaque instant, le saint docteur à défendre les dogmes chrétiens sur la nature et les attributs de Dieu. Dans un grand nombre de discours, il s'atttache à les venger des cris insultants de ces hommes égarés, agités par tout vent de doctrine, qui ne cessaient de se vautrer dans le cloaque impur de l'ignorance et de la corruption. Quand il parle de Dieu, de ses attributs infinis, de sa toute-puissance, il semble prendre son essor avec les prophètes : « Écoutons, dit-il, l'accent des oracles célestes ; non-seulement ils confessent qu'ils ne sauraient comprendre la substance infinie de Dieu ; mais ils hésitent même et s'arrêtent devant la grandeur incommensurable de sa sagesse.

« Ces hommes, inspirés du ciel, osent un instant plonger leurs regards dans l'océan sans rivages de la sagesse éternelle. Mais le vertige les saisit ; l'étonnement et la terreur s'emparent de leurs sens ; ils s'écrient : Hommages vous soient rendus, Seigneur ! que votre magnificence est terrible, et que vos œuvres sont ravissantes de beauté ! »

« Nous avons, ajoute saint Chrysostome, la déclaration formelle de l'Esprit-Saint, qui proclame que « la sagesse infinie est incompréhensible à l'esprit de l'homme, car le Seigneur est grand, dit-il, sa puissance est immense et son intelligence sans limites. Donc, elle ne saurait être comprise par l'intelligence humaine. Sa grandeur est sans bornes, et vous oseriez tenter, dit l'Esprit-Saint, de resserrer sa substance dans les étroites limites de votre raison ! »

Dans son enthousiasme, le saint docteur s'élance jusque dans les hauteurs inaccessibles où Dieu déploie sa magnificence, et veut interroger lui-même les habitants du séjour de l'éternité : « Laissons, dit-il, sur la terre, saint Paul et les prophètes et prenons notre essor vers les cieux

Voyons s'il nous sera donné de rencontrer dans la cour céleste, une seule de ces intelligences sublimes qui puisse comprendre la substance de Dieu. Mais encore, quand même Dieu se laisserait comprendre par l'un de ces esprits bienheureux, qu'en faudrait-il conclure? Ils n'ont rien de commun avec notre nature, car il existe un abîme entre les anges et les hommes. Eh bien! néanmoins, pour nous convaincre, avec une surabondance de lumières, que, même au ciel, il n'existe aucune vertu qui soit favorisée de ce privilége de comprendre l'infini, prêtons l'oreille à la voix des anges. Mais, quoi donc! allons-nous les entendre disserter sur la nature divine, et débattre entre eux la question de l'immensité de Dieu? Non, non, ils glorifient, ils adorent, ils prolongent dans les cieux l'harmonie de leurs hymnes mystérieux et de leurs chants de triomphe. Les uns s'écrient : Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux! (Luc, II, 4.) Les séraphins leur répondent : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées! (Isaïe, VI, 3.) Et les chérubins : Bénie soit sa gloire dans sa demeure éternelle! (Ézéch., III, 12.) Loin de nous pourtant la pensée que Dieu puisse occuper dans l'espace une demeure; car il ne peut posséder ni forme extérieure ni visage. Mais le langage humain nous oblige de parler ainsi de lui dans cette circonstance, quelque part qu'il habite, ou de quelque manière qu'il puisse être, si toutefois encore il est possible de tenir un tel langage avec sécurité sur la substance divine. Mais, enfin, nous n'avons, pour nous servir, que la parole de l'homme, et nous sommes condamnés à ne pas en répudier l'usage.

« Que la nature divine soit donc, sous un certain aspect, inaccessible à l'esprit humain, cela peut être, direz-vous; mais qu'elle le soit même à l'intelligence des esprits célestes, « c'est chose bien plus étrange. » Eh bien! Écoutez le témoignage d'Isaïe, ou plutôt la pensée de l'Esprit de Dieu lui-même : J'ai vu le Seigneur dans sa

gloire ; les séraphins se tenaient autour de son trône ; ils se voilaient les pieds et le visage de leurs ailes. (Isaïe, VI, 1, 2.) Pourquoi donc, je vous prie, étendre leurs ailes et se voiler le visage devant le Tout-Puissant? Oui, pourquoi? si ce n'est parce qu'ils ne peuvent supporter les rayons de lumière et la splendeur qui jaillissent de son trône. Aussi Dieu, pour se laisser entrevoir à leurs yeux, est-il obligé de tempérer l'éclat de sa lumière ; comment donc auraient-ils pu contempler sa substance, puisque en lui tout doit ainsi s'amoindrir pour devenir accessible à leurs regards? Car Dieu ne se manifeste point tel qu'il est dans la grandeur de son essence ; mais il condescend et s'accommode à l'imperfection des esprits auxquels il se révèle, et ne se découvre à leurs yeux qu'avec un tempérament et des proportions compréhensibles à leur intelligence.

« Ce tempérament » dont Dieu daigne se servir en faveur de la faiblesse des êtres sortis de ses mains créatrices, se révèle dans ces paroles du prophète : J'ai vu le Seigneur assis sur un trône, dans les régions supérieures des cieux. (Isaïe, VI. 1, 2.) Mais la divinité ne saurait *s'asseoir* ; cette attitude ne peut être que celle des corps tirés de la matière ; *sur un trône,* ajoute le livre sacré ; mais Dieu ne peut être circonscrit aux limites d'un trône, car la substance divine est infinie. » Dieu semble donc ainsi s'amoindrir à des proportions limitées, pour se laisser entrevoir à la faiblesse humaine.

Dieu donc, dans l'enseignement de saint Chrysostome, est un esprit immense, incompréhensible dans son essence et dans ses attributs divins. La raison et la foi se donnent la main et s'identifient dans cet hommage qu'elles offrent de concert à l'incomparable majesté du créateur. Comment en effet concevoir qu'une substance limitée puisse embrasser et comprendre la substance infinie? « Et comment l'esprit humain oserait-il affecter l'orgueilleuse présomption de comprendre la substance divine qui se dérobe à nos yeux dans une lumière inaccessible, quand la nature

angélique elle-même semble échapper à l'impuissance de son regard, ou du moins porter la perturbation dans ses sens? » « Car nous voyons qu'au seul aspect d'un ange, un ami de Dieu, le prophète Daniel, se sentit frappé de la terreur et du frisson de la mort. »

« Mais pourquoi parler des anges, s'écrie le saint docteur, lorsque sur la substance même de notre âme nous sommes forcés de faire le triste aveu de notre ignorance. »

Il faut donc que l'homme descende des prétentions de son orgueil, et qu'il confesse son impuissance à comprendre la substance divine, « laquelle, malgré tous les tempéraments possibles, ne saurait se laisser voir d'une manière complète même aux vertus du ciel. »

Trinité.—Bien qu'il fût en dehors des besoins actuels de l'Église de constater la consubstantialité des trois personnes divines, le saint docteur n'en profite pas moins de toutes les circonstances, pour étayer de sa parole irrésistible cette partie essentielle de l'enseignement catholique. Les trois personnes sont d'une parfaite égalité : « Le Fils n'est point inférieur au Père, et le Saint-Esprit, incréé comme le Père et le Fils, forme avec eux une indivisible unité. « Ce que vous dites du Père, vous l'avez dit du Fils, et ce que vous affirmez du Fils vous l'avez affirmé du Saint-Esprit. » Ils n'ont entre eux qu'une seule nature et qu'une seule puissance. La volonté du Père est la volonté du Fils et la volonté du Saint-Esprit. » Le sacrement de la régénération baptismale nous présente une démonstration frappante de la Trinité divine. En parcourant l'univers, dit le Sauveur des hommes, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. (Math. XXVIII, 19). Voyez-vous? même honneur, unité parfaite, indivisible Trinité! Cherchez donc la différence des personnes, leur prééminence ou leur infériorité! » Tout est dans la puissance du Père, mais tout est également dans celle du Fils et du Saint-Esprit.

Cette doctrine se trouve aussi consignée à toutes les

pages de la liturgie du saint sacrifice de la messe et répétée chaque jour aux oreilles des chrétiens.

Jésus-Christ. — Mais les sectateurs d'Arius n'étaient pas hommes à tenir compte des affirmations de saint Chrysostome. Terrassés et confondus sur un point, ils se rejetaient sur un autre. Ils faisaient arme de tout; ils faisaient appel à toutes les passions; ils avaient recours à tous les stratagèmes pour attaquer surtout et battre en brèche, dans le dogme divin de la Trinité, la consubstantialité du Père et du Fils. Le saint évêque s'arme à son tour des saintes Écritures; il fait face à toutes leurs attaques; il les prend corps à corps. Vous ne voulez pas reconnaître et confesser, leur dit-il, que le Fils est consubstantiel au Père; « vous ne voulez donc point voir que tous les êtres doués d'une organisation sur la terre, hommes, plantes, animaux, vous offrent un témoignage vivant de cette loi de la nature, qui consacre l'unité de substance du père et du fils? »

Eh bien! le Verbe fait homme est le Fils éternel du Père; Dieu déclare l'avoir engendré dans son essence éternelle, *avant l'aurore.* (Ps. 109.) « Non point que ces paroles signifient seulement avant le lever de l'aurore; mais avant toute création de la nature, avant que la lumière elle-même fût sortie du néant. »

Le Fils est engendré du Père; il possède donc la substance de son Père, « ne serait-ce pas une absurdité flagrante de reconnaître dans les animaux, les hommes et les plantes, la stabilité de cette loi d'unité de substance, et de vouloir ensuite l'effacer dans la génération éternelle de Dieu? Mais si cette analogie, tirée des lois de la nature, ne vous touche en aucune manière, voici de plus nombreux et de plus imposants témoignages, en faveur de la divine origine de Jésus-Christ; peut-être auront-ils le pouvoir de faire pénétrer la persuasion dans votre âme. Voyez donc! le Sauveur veut nous démontrer son unité de substance avec son Père: « Celui qui m'a vu, dit-il, a vu mon Père. » (Joan., XIV, 9.) Et quand il nous révèle sa puissance parti-

culière, il ajoute : Mon Père et moi nous sommes un. (Joan., x, 30.) S'il veut établir l'égalité parfaite de son pouvoir avec celui de son Père, *de même*, dit-il, que mon Père, quand il lui plaît, ressuscite les morts et dispense la vie, de même le Fils, quand il lui plaît, rappelle également les morts à la vie. (Joan., VI, 21.) Un culte égal leur doit être rendu; car les hommes doivent au Fils le même honneur qu'ils accordent au Père. (Joan., v., 23.) Ils exercent une même autorité quant à l'infraction des lois divines. » Mon Père, dit Jésus-Christ, opère des miracles, et j'en opère comme lui. (Joan., v., 17.)

Dieu homme.—Ainsi donc entre le Fils et le Père, même autorité, même honneur, même spontanéité, même puissance. Le Père et le Fils c'est le même Dieu, c'est un seul Dieu, c'est la même substance infinie. « Et si la sagesse incréée a rendu de Jésus-Christ, par la bouche des apôtres, dans les saintes Écritures, un témoignage qui semble incompatible avec la majesté d'un Dieu; si la personne adorée du Sauveur est présentée, dans ces pages divines, comme revêtue de l'humiliant manteau des infirmités humaines, c'est qu'il fallait révéler, aux yeux de la chair, que Jésus-Christ n'est point un fantôme vivant, une ombre éphémère, affectant les formes essentielles de l'humanité; mais le vrai Fils de Dieu, devenu le vrai fils de l'homme, et portant en lui-même toute la réalité de la nature humaine. »

Deux volontés.—« N'entendez-vous point les protestations de Marcion, de Manès, de Valentin, et de leur troupeau d'adeptes, qui repoussent et dédaignent l'incarnation et l'humanité du Sauveur? Demandez donc à ces hommes insensés ce qu'ils pensent de la passion, de la tristesse, des souffrances et de l'agonie de Jésus-Christ. Est-ce que Dieu peut être accessible à la terreur, à l'indécision, à l'hésitation, à la tristesse? Est-ce que jamais il peut éprouver le besoin de recourir à la prière? Et si toutes ces choses, racontées de Jésus-Christ, ne sont pas simplement en lui les impressions de la nature humaine, ne serait-ce pas d'une absur-

dité flagrante, de se mettre dans la nécessité d'en faire rigoureusement les impressions ou les œuvres de la divinité ? »

« Mais ce ne sont pas seulement les commotions de l'agonie, ou les convulsions suprêmes de la mort, qui doivent nous frapper et ressortir pour nous, dans ces témoignages des souffrances de l'homme-Dieu. Nous y voyons aussi deux volontés distinctes, affectées par des aspirations de nature diverse, l'une du Fils qui se plaint dans la souffrance, et l'autre du Père qui lui laisse accomplir sa mission, Jésus-Christ lui-même nous l'atteste dans sa prière : Mon Père, lui dit-il, que ce ne soit point ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse. Quelle serait donc la signification de ces paroles, si le Père et le Fils incarné n'avaient qu'une seule volonté ? »

Rédemption. — Non-seulement Jésus-Christ, homme-Dieu, semblable, égal à son Père est venu sur la terre élever l'humanité, dans sa personne, jusqu'à la hauteur même de Dieu, mais il est venu surtout la régénérer par son enseignement, et la sauver, par sa mort, des châtiments réservés à ses crimes. Comme la mère auprès de son enfant, il s'abaisse et s'incline vers l'homme, il prend part affectueusement aux infirmités de sa vie, et l'accoutume à balbutier les vérités éternelles qu'il apporte du ciel. « Il descend jusqu'à la condescendance de l'instituteur habile, qui prend avec le petit enfant les imperfections de son langage, pour l'initier aux principes de sagesse dont il veut orner son cœur. »

Il unit dans son enseignement l'exemple à la parole ; il enseigne aux hommes à mettre en Dieu toutes leurs espérances, à recourir à lui dans la prière, à lui parler cœur à cœur. « Lui-même prolongeait souvent les heures de sa prière, et, retiré dans le désert, il consacrait le silence des nuits à ces communications intimes et célestes de l'âme, auxquelles il nous invite. Il nous convie à fuir l'agitation et le tumulte du monde, pour nous recueillir,

dans la solitude de la retraite et des nuits, et nous abandonner aux douceurs d'un commerce affectueux avec Dieu. »

C'est ainsi que Jésus-Christ ébauche lui-même l'éducation de la famille humaine; et lorsqu'au début de son œuvre il est sur le point de succomber, il choisit douze hommes faibles, illettrés, inconnus, dont il fait, après lui, les précepteurs du genre humain. Il les transforme, et confirme leur autorité par le privilége d'un pouvoir souverain sur les lois de la nature. « Ces hommes, la faiblesse même, vont annoncer Jésus-Christ crucifié, commandent aux éléments et marchent à la conquête du monde... Quelle puissance effrayante! un pêcheur, un publicain, un artisan élève la voix, et les morts sortent des tombeaux! les démons prennent la fuite, la mort docile obéit, la parole des sages s'éteint sur leurs lèvres, le rhéteur ne trouve plus d'expression à ses pensées, les rois, les princes sont vaincus; les barbares, les Grecs et toutes les nations s'inclinent avec respect, en présence de leurs vainqueurs. Oui, c'est la puissance de cette parole divine qui transforme les morts en fidèles pleins de vie, les pécheurs en modèles de justice, les yeux des aveugles en foyers de lumière, et les infirmités de l'âme et de la nature en prodiges de force et de beauté. Qu'ils sont beaux, ajoute saint Chrysostome, les pieds de ces apôtres qui franchissent les montagnes et qui vont porter à l'univers la bonne nouvelle de la paix, l'heureuse espérance des biens du ciel! » (Isaïe.)

Mais il ne suffisait pas au Sauveur d'avoir assuré, par le choix de ses apôtres, l'enseignement et l'éducation des peuples; il lui fallait encore, dit le saint docteur, expier leurs crimes par ses souffrances, et leur ouvrir, par sa mort, le séjour du bonheur de l'éternité. Il est venu de lui-même s'offrir pour eux en holocauste. « Il le déclare dans les divines Écritures: sa *mort est la réparation* et l'anéantissement des iniquités des hommes, *car il a porté*, dit Isaïe,

toutes les iniquités du peuple. (Isaïe, LIII, 12.) En succombant, il arrache à l'enfer ses victimes, car il est écrit qu'il viendra *distribuer les dépouilles des forts.* (Isaïe, LIII, 12.) Et c'est pour conquérir aux hommes cet incomparable bienfait, que le fils de Marie a voulu s'abandonner aux angoisses de la mort, et sortir ensuite le premier du tombeau. »

Huit siècles avant sa venue, « Isaïe l'avait vu marchant à la mort, comme la brebis du sacrifice, et tombant en silence, avec la mansuétude de l'agneau, sous les coups mortels des bourreaux sacrificateurs. *Sicut ovis ad occisionem ducetur.* (Isaïe, LIII, 7.) Est-ce donc pour ses propres péchés qu'il s'abandonne à la torture? Non, car il était innocent et sans tache; c'est pour l'expiation des péchés du monde qu'il a voulu s'immoler. Son âme était immaculée, et jamais le péché n'avait souillé ses lèvres; *qui peccatum non fecit.* (Isaïe, LIII, 9.) Ce n'est donc pas *pour lui-même, c'est pour les iniquités de son peuple,* dit Isaïe, LIII, 5, qu'il est venu souffrir les angoisses de la mort. »

C'est ainsi qu'il sauve l'humanité des conséquences de la malédiction originelle et des justes châtiments réservés à ses prévarications par la justice divine. « *Nous nous sommes tous égarés,* dit le prophète, comme *un troupeau sans guide.* (Isaïe, LIII, 6.) Il a trouvé l'*homme au sein des ténèbres,* errant dans la voie de ses désirs criminels; il est *tombé sous le poids du châtiment qui doit nous enfanter la paix, et de ses douleurs ont jailli sur nous la guérison et la vie.* » (Isaïe, LIII, 6.) Puis saint Chrysostome fait éclater les plaintes amères qu'avaient entendues Isaïe et David. « *Ils m'ont percé les mains et les pieds; ils ont compté tous mes os; ils ont partagé mes vêtements, et dans leur rapacité cruelle ils ont jeté ma tunique au sort.* (Ps. XXI, 17, 18 et 19.) *Ils ont descendu mon corps dans les profondeurs de la terre, et l'ont déposé dans les ténèbres, au milieu des ombres de la mort!* » (Ps. LXXXVII, 6.)

Résurrection. — Mais le fait le plus surprenant de la

mission du Sauveur, le couronnement de son œuvre, sa sortie du tombeau, se présente dans les écrits de saint Chrysostome avec une magnificence, une majesté qui ne saurait se transcrire dans une autre langue sans s'amoindrir. « Voyez-vous, s'écrie-t-il en parlant de Jésus-Christ ressuscité, comment il annonce sa résurrection d'entre les morts? « *Vous ne laisserez point ma dépouille mortelle dans le* « *linceul de la tombe ; vous n'abandonnerez point votre saint en* « *pâture au ver affamé du tombeau.* » (Ps. xv, 10.) Et lorsque, après sa résurrection, il est descendu dans les enfers, il a porté dans cette sombre demeure la perturbation, le tumulte et l'épouvante, et détruit pour jamais cette citadelle de la mort. Isaïe avait aperçu cet événement à travers les siècles : « *Je briserai, fait-il dire à Jésus-Christ,* « *les portes d'airain ; je ferai tomber en poussière les obstacles* « *de fer, et je vous ferai contempler, à la lumière du jour,* « *des trésors de bonheur jusque-là cachés dans les ténèbres.* » (Isaïe, XLV, 2.)

A ces promesses, saint Chrysostome fait succéder rapidement les témoignages qui nous en révèlent l'accomplissement. Jésus-Christ brise les liens de la mort, et s'élance glorieux de la tombe. Le saint évêque s'écrie alors avec David : « *Princes, élevez vos portes ;* dilatez-vous, portes éternelles, et le Roi des cieux entrera dans sa gloire. » (Ps. XXIII, 7.) « Jésus-Christ, ajoute-t-il, allant après sa résurrection prendre possession du séjour de l'éternité, ne va point prendre place parmi les anges, ni parmi les archanges, ni parmi les puissances et les vertus du ciel ; mais il va s'asseoir sur son trône, sur le trône de sa royauté divine. C'est ainsi que le déclare David, le roi de la terre et le prophète : « *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-* « *vous à ma droite, jusqu'à ce que je donne à fouler à vos* « *pieds la tête brisée de vos ennemis.* » (Ps. CIX, 1.)

Anges. — Le Fils de Dieu, revêtu, dans le temps, du manteau matériel de l'humanité, n'en était pas moins, avec son Père, le Roi de l'univers. Dans le ciel, il partageait

avec le Saint-Esprit, dans leur indivisible unité, tous les honneurs du Père, et sur la terre, aussi bien qu'au ciel, il était servi par les anges. « Car avant la création de l'homme, du Souverain de la terre, Dieu s'était créé dans son éternité des esprits d'une nature incorporelle, dont il fit *ses ministres, ou ses envoyés.* » (Ps. CIII, 4.) Leur destinée était de se tenir en sa présence, de l'adorer et d'accomplir ses volontés. « Montons, dit saint Chrysostome, dans la Jérusalem céleste; là sont les chérubins, les séraphins, les milliers d'archanges, les puissances et l'armée innombrable des anges. Les séraphins entourent le Tout-Puissant de leurs légions, et se renvoient l'harmonie de leur cantique éternel : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. »

« Dieu n'a pas seulement, pour se servir, des anges, mais il s'est aussi créé des puissances et des vertus. Ces esprits bienheureux le contemplent et l'adorent, mais ils ne peuvent le comprendre dans son immensité; « car l'essence infinie ne saurait se laisser voir tout entière aux yeux de ces puissances. Il se dérobe aux regards des chérubins, et même lorsqu'il s'abaisse, les séraphins qui l'entourent n'osent pas essayer de contempler sa gloire. Les esprits du ciel sont les serviteurs du Fils éternel de Dieu qu'ils adorent. Jésus-Christ leur fait accomplir ses desseins de miséricorde sur nos cœurs; ils sont les ministres de notre salut éternel, et deviennent ainsi, dans l'accomplissement des volontés du Sauveur, et les compagnons de nos travaux et nos propres frères. Les anges prennent place près de nous, dans l'assemblée des fidèles, qui devient ainsi par eux une réunion de chrétiens, d'anges et de martyrs. Ils nous ont été donnés, « par notre Maître commun, » pour amis et pour gardiens de nos âmes. Voyez-vous comme ils nous prêtent leur assistance, au nom de Dieu, dans toutes les perplexités de la vie? C'est donc bien à juste titre qu'ils sont appelés nos compagnons et nos frères. »

Démons. — Mais ces anges, ces créatures chéries, ces adorateurs de la majesté divine, ces assesseurs du trône inaccessible de Dieu, surent-ils toujours se maintenir dans les régions supérieures du ciel, et conserver l'apanage de gloire dont le Créateur leur avait fait un vêtement immortel? Hélas! non, dit saint Chrysostome; le plus beau, le plus admirable d'entre eux, Lucifer, est tombé du faîte de ces splendeurs : car « l'Écriture nous enseigne qu'avant la création du premier-né d'entre les hommes, Satan et les siens étaient déchus de cette céleste destinée, pour avoir trop présumé de leur puissance et de leur grandeur. C'est un malheur connu de tous les chrétiens, que cet ange rebelle et toute sa phalange sont tombés du haut de cette lumière ineffable qui leur fut donnée, et qu'ils sont plongés dans l'abîme sans fond de l'ignominie. Hélas! à quoi leur a servi le privilége d'une nature céleste, semblable à celle des anges du ciel! »

Mais un abîme appelle un autre abîme. (Ps. XLI.) « Renversé des splendeurs de la gloire, et tombé, malgré sa nature immortelle, dans un chaos de désolation et d'horreur, Satan aperçut l'homme, le nouveau-né de la création terrestre; il le vit revêtu d'un corps de poussière, et cependant honoré d'une gloire ineffable, qu'il devait à la tendresse de son Créateur. La jalousie le transporte de rage; il conçoit la pensée de lui tendre des embûches, par l'entremise du serpent, et de le dévouer ainsi pour toujours à la mort. Aussi sommes-nous avertis de Dieu qu'il est ici-bas notre seul ennemi, mais un ennemi que nous ne fléchirons jamais. Avec lui nous aurons toujours une guerre d'extermination, des combats inattendus, une haine éternelle. Car il est à jamais notre ennemi; son action sur nous, c'est la guerre; il est cruel, dit l'Écriture, et sa haine est connue de tous les hommes. Aussi les apôtres et les martyrs n'eurent ils point d'autres bourreaux; les hommes ne furent que les instruments de ses implacables légions. »

Mais s'il s'attache à notre malheur, sa rage pourra toujours se perdre en efforts stériles : « Car il n'est ni force ni nécessité qui puissent nous assujettir à sa domination. Il n'exerce d'empire que celui que Dieu lui concède, quand il lui permet de faire usage de sa puissance ; » il est terrassé, « Jésus-Christ l'a vaincu par les mêmes moyens dont il s'était fait lui-même des instruments de victoire. Il n'ose pas même s'avancer dans les réunions des chrétiens ; une force irrésistible l'arrête aux portes de nos assemblées ; et si nous demeurons fidèles aux lois de la sagesse et des vertus, il n'aura pas même le pouvoir d'exciter dans nos sens les premières émotions de la colère. S'il arrive qu'il entraîne quelques âmes dans ses piéges, ce n'est point à sa puissance, mais à la faiblesse de ces âmes, qu'il doit la réalisation de ce malheureux succès. La prière l'eût trouvé sans résistance ; car le jeûne seul est pour tous les démons un objet de terreur. Veillons donc, et sachons qu'alors il ne saurait exercer aucun pouvoir sur notre âme. L'oracle même d'Apollon reste muet, et déclare que la présence des reliques des saints ne lui permet plus de lire dans l'avenir. Si donc vous rencontrez encore dans ce monde quelques affligés soumis à son empire, adorez le souverain Maître, qui, pour un plus grand bien lâche les rênes à sa fureur. « Car Dieu ne l'a laissé parmi nous, sur la terre, que pour nous exercer aux combats et nous faire conquérir le prix de la victoire. »

Homme, Ame. — Mais cette âme de l'homme, ce souffle divin, cette émanation de la sagesse éternelle, objet de toutes les attaques et de toute la haine de l'ange déchu, quelle est donc son essence et sa nature ? Et quelle est aussi l'origine et la destinée de l'homme qu'elle anime d'une force de vie, qu'elle éclaire dans ce monde et dont elle dirige les pas? « Quelques esprits mal inspirés, dit saint Chrysostome, ne se confiant qu'à la lumière douteuse de leur propre raison, osent enseigner que les âmes ne sont qu'une extension de la substance infinie de Dieu. D'autres, au con-

traire, les ravalent jusqu'au niveau de la nature infime de la brute. Quoi de plus indigne et de plus révoltant que les observations d'une aussi stupide absurdité? Sachez donc que, de même que l'auteur de la nature a voulu créer des puissances immatérielles, de même il a formé le corps de l'homme avec la poussière de la terre; puis il a voulu lui donner une âme douée de raison, qui pût exercer son empire et sa volonté sur les membres matériels du corps.

« Ainsi donc le corps de l'homme, prenant sa forme sous la main du Créateur, était là devant lui comme un instrument, attendant l'impulsion d'une force motrice. Quand il fut ainsi formé, Dieu voulut lui donner un principe de vie qui fût une âme vivante, révélant sa puissance par le mouvement des membres du corps.

« Ici, recueillez-vous, pour contempler l'abîme qui sépare l'être privé de raison de la constitution admirable et de la vie rationnelle de l'homme. Quand le Créateur appelle du néant les habitants des mers, il profère ces paroles: « Que les eaux produisent des reptiles, animés d'une force « de vie. » Et l'Océan fait apparaître les êtres destinés à vivre dans les eaux. Dieu s'adresse de même à la terre : « Que de la terre apparaissent des êtres animés; » et la terre enfante, et répond à sa voix. Mais quand il s'agit de la création de l'homme, Dieu délibère : « Formons l'homme « à notre image. » Puis il prend de la poussière; il en forme son corps; et de son souffle, il fait passer en lui la respiration et la vie. Il lui donne donc une puissance vitale, et cette puissance ou source de vie, c'est la substance de l'âme, substance immatérielle et créée pour l'immortalité. »

Femme. — Mais Dieu ne voulut point donner au monde un souverain solitaire. « Écoutons, dit saint Chrysostome, les oracles divins : *Il fit l'homme homme et femme;* car il s'était aperçu qu'il n'était pas bon *qu'Adam fut seul.* (Gen. II, 17.) *Créons-lui,* s'est-il dit à lui-même, *une compagne semblable à lui.* (Gen. II, 17.) Puis il créa la femme de la propre substance de l'homme. »

— « Il plonge *Adam dans un profond sommeil;* il prend une de ses côtes, il forme la femme, puis il la conduit en présence d'Adam, qui s'écrie : *Voici l'os de mes os et la chair de ma chair.*

« Le premier homme et sa compagne étaient sans vêtements, d'une nudité complète, et se voyaient ainsi sans rougir. (Gen., II, 25). Ils vivaient dans des corps matériels, mais sans en subir les lois; ils n'éprouvaient ni le besoin de s'abriter sous une toiture, ni la nécessité de se couvrir, ni l'assujettissement aux autres faiblesses de la nature.

« Bien qu'impliqué dans les entraves et les liens du corps, Adam vivait sur la terre de la vie des anges, sans être jamais soumis à la servitude de la matière. C'était un roi plein d'une admirable sagesse, et que Dieu daigna même honorer de la prescience des prophètes. Il était couronné d'une splendeur ineffable de gloire, et sa vie était à peine inférieure à celle des esprits du ciel. Il exerçait un pouvoir absolu sur tous les êtres créés, même sur les bêtes féroces, dont la vue seule aujourd'hui nous glace de terreur. « Car tel était l'ordre du Créateur : Qu'ils soient, avait-il dit, les maîtres absolus des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et des animaux et reptiles qui rampent sur la terre. »

Paradis terrestre. — « Pour eux, le Créateur avait *planté dans l'Eden, du côté de l'Orient, un jardin de délices.* Au milieu de ce paradis terrestre, il avait planté l'*arbre de la vie*, et l'*arbre de la science du bien et du mal.* (Gen., II, 9.) Puis il les avait *introduits dans ce séjour* du bonheur. L'arbre de la connaissance du bien et du mal fut ainsi désigné dans les saintes Écritures, parce qu'il devait être l'occasion et le témoin de la désobéissance ou de la fidélité du premier homme. Dieu leur dit donc : Je vous donne pour nourriture les fruits de toutes les plantes du paradis terrestre, mais quant à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, gardez-vous de jamais toucher à ses fruits. Car le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vous serez frappés d'une sentence de mort, vous mourrez. Merveilleuse bonté

de Dieu, qui voulait conjurer pour eux le malheur d'une transformation terrible, et les sauver d'une désobéissance qui devait mettre un terme à leur immortalité ! Car avant de cueillir et de manger le fruit de cet arbre, ils étaient immortels. Ils vivaient la vie des anges.

« Mais Satan, renversé des splendeurs de la gloire et plongé dans l'abîme du malheur, malgré sa nature angélique, vit avec une sorte de rage Adam, le nouveau-né, revêtu d'un corps terrestre, et cependant honoré d'une gloire ineffable, qu'il devait à la tendresse de son Créateur. Il en conçut une jalousie mortelle, et résolut d'appeler sur sa tête la malédiction et les horreurs de la mort. Il mit la main sur une bête horrible, et s'en fit un instrument pour tendre un piége à la femme, et la faire tomber d'abord dans ses filets. Il voulait pousser l'homme à la révolte contre Dieu, pour lui faire encourir ainsi, comme lui-même, une sentence de réprobation et de mort. »

Chute. — Le serpent, son mandataire, ne fut que trop fidèle à son infernale mission. Il surprend la femme seule, et par quelques paroles il consomme sa ruine. « Elle l'écoute, puis cueille, sur sa parole, du fruit de l'arbre maudit, puis elle le mange. Elle le présente ensuite à son époux qu'elle séduit. Il mange comme elle ; alors leurs yeux se dessillent ; ils s'aperçoivent qu'ils sont nus. »

Mais Dieu leur créateur était présent à cette scène lamentable. Il appelle Adam, son fils, son dernier né. Mais il est couvert de honte. « Le serpent m'a trompée, dit la femme, la pauvre condamnée, et j'ai mangé du fruit défendu. Seigneur, répond Adam, la femme que vous m'avez donnée pour soutien m'a présenté de ce fruit et j'en ai mangé comme elle. » C'en est donc fait désormais, l'homme et la femme sont tombés ; il sont frappés de l'irrévocable arrêt de la malédiction divine. « La transgression est accomplie ; ils ont perdu leur immortalité. En faisant, par leur révolte, son entrée dans leur cœur, le péché, par cela même y dépose le germe indestructible de la mort.

Ils se voient aussi plongés dans la nuit de l'ignorance, eux qui naguère étaient si beaux d'intelligence et de sagesse ? »

« Ah ! pourquoi donc l'homme a-t-il partagé la révolte de sa compagne ? Pourquoi s'est-il laissé séduire à l'attrait d'une jouissance éphémère, jusqu'à se dépouiller de tant d'admirables faveurs, jusqu'à verser l'injure du mépris sur son divin bienfaiteur, qui l'avait tant aimé, qui l'avait honoré d'une si douce vie de jouissances et de délices ? Car le jour où sa fidélité s'évanouit dans sa désobéissance, il tomba pour toujours du trône de sa royauté !

« Tu seras maudit, dit le Créateur au serpent, parmi tous les êtres animés de la terre. J'établirai pour toujours entre la femme et toi la haine et la vengeance. Et toi, dit-il à la femme, je remplirai tes yeux de larmes et ton âme de douleur. Tes enfants, tu les enfanteras dans les gémissements et les angoisses. » Puis il s'adresse à l'homme : « Pour toi, dit-il, la terre est une terre maudite ; elle sera rebelle à tes efforts ; tu la mangeras, en la mouillant de tes sueurs, tous les jours de ta vie. Elle te donnera des ronces et des épines, et tu n'auras plus pour rassasier ta faim dévorante que le tribut amer de l'herbe des champs. » Puis encore à la femme : « Tu tourneras vers l'homme et tes yeux et ton cœur, et l'homme fera peser sur toi le joug de son empire. » Aussi « l'homme doit-il abandonner la maison de son père et de sa mère et s'attacher à son épouse ; et tous deux seront ainsi confondus dans l'unité d'un même corps. »

Après ces malédictions, « Dieu chasse Adam, le roi déchu, du paradis terrestre, et le place à côté du séjour des délices. » Et c'est lorsque Adam est ainsi frappé, lorsqu'il est tombé dans les liens de la mort, que commence, par lui, la génération et la propagation de l'espèce humaine. Il était donc trop tard ; « Ève avait déjà, par sa désobéissance, imposé les liens d'un dur esclavage à toute sa postérité. »

Immortalité. — Mais l'homme a-t-il tout perdu dans sa chute ? Le naufrage est-il complet, sans espérance, et son âme doit-elle aller s'ensevelir avec sa dépouille dans la nuit éternelle du tombeau ? Non, non, dit saint Chrysostome ; l'étincelle immatérielle de la vie ne saurait s'éteindre, ni mourir ; lorsque le corps descend prendre son sommeil dans la tombe, l'âme veille pour attendre le jugement de Dieu. Car, « quoi que l'on puisse dire d'erroné, parmi les philosophes et les écoles, sur la destinée future des corps, nous sommes tous amenés à reconnaître qu'il existe, au-delà de la tombe, une juste rémunération pour les choses de ce monde. Ne voyez-vous donc point, sur la terre, l'homme vertueux parcourir au milieu d'un cortége innombrable de malheurs, le champ stérile de la vie, et mourir sans avoir reçu dans ce monde la rétribution de ses vertus ? N'avez-vous pas contemplé l'homme de la dépravation et du crime, le ravisseur de la fortune de ses pères, l'oppresseur et le spoliateur des veuves et des orphelins, couler des jours embellis par la richesse et les délices, et s'éteindre doucement sans avoir connu même les premières atteintes de la douleur ? »

« Où donc faudrait-il chercher le châtiment du crime et la récompense de la vertu, s'il ne nous était pas donné de franchir les limites du tombeau ? Oui, si Dieu vraiment est Dieu, comme il l'est incontestablement, il a pour attribut essentiel la justice, et s'il est juste, le crime et la vertu doivent être de sa part l'objet d'une infaillible rétribution. Mais cette rétribution n'existe point sur la terre, car le crime n'y reçoit point de châtiment, ni la vertu de récompense. Il reste donc à l'âme un temps, après la vie présente, où Dieu lui tiendra compte de ses mérites ou de ses iniquités. »

Libre arbitre. — Mais ses mérites, ses iniquités, sa récompense, ses châtiments, tout cela ne peut être que le produit d'une volonté libre, que la sanction d'une complète liberté. La rétribution d'une conscience qui choisit.

peut seule s'accorder avec les lois innées de la justice. Aussi cette âme, ce reflet de Dieu, qu'il a produite en dehors de sa substance, le principe de la vie, qui prend son essor sur le bord du tombeau, pour aller recevoir dans une autre demeure la récompense de ses œuvres, est une puissance indépendante, agissant dans toute la plénitude de sa liberté. L'âme est investie, même contre Dieu, d'un empire absolu sur ses volontés et ses pensées. Elle peut donner son assentiment aux conseils divins, mais elle peut aussi leur opposer une résistance efficace. « Il est évidemment dans notre nature, dit saint Chrysostome, de pouvoir obtempérer ou résister aux conseils de Dieu. Nous n'avons à subir, à cet égard, ni l'entraînement aveugle de la nécessité, ni la force victorieuse de la tyrannie. Nous sommes honorés de la liberté complète de nos volontés et de l'indépendance absolue de notre choix et de notre initiative. Êtes-vous à cette heure un vil publicain ? vous pouvez être demain l'apôtre de la doctrine évangélique ; avez-vous fourni misérablement une carrière d'impiétés et de blasphèmes? veuillez seulement, et vous pouvez vous faire un oracle du Sauveur. Vous vous êtes livrés aux brigandages? Eh bien, vous pouvez désormais par vos vertus servir la gloire immortelle du ciel. Si même, jusqu'à ce jour, vous vous êtes déshonoré par les monstruosités de la magie, votre volonté peut vous relever à la face de l'Église, et vous transformer en un fidèle adorateur du Rédempteur des hommes. » L'âme humaine est donc investie d'une entière et pleine liberté d'action et de volonté; s'il n'en était pas ainsi, comment lui serait-il réservé de subir un châtiment ou de recevoir une récompense ?

Non, nous ne sommes point fatalement enchaînés par le Créateur à certain ordre d'idées ou de sentiments, même en faveur du salut éternel de notre âme. Bien que ce soit la grâce divine toujours qui nous « appelle, cependant Dieu ne se lasse point d'attendre que notre libre volonté nous amène, et le premier mouvement de notre cœur

est le signal de l'effusion de sa grâce et de sa munificence. Jésus-Christ pouvait entraîner Judas, le disciple criminel, mais il ne voulut jamais ni gagner son cœur par un invincible attrait, ni l'obliger par la force à rétrograder dans la voie du crime. »

L'homme opère donc le bien dans la plénitude de son indépendance; sa pensée ni ses œuvres ne sauraient être soumises à l'empire de la nécessité. La vocation céleste, même celle qui vient frapper et terrasser saint Paul sur le chemin de Damas, n'est point de nature à porter atteinte au libre choix de son âme. L'homme est libre enfin, et s'il devient bon ou mauvais, c'est qu'il veut librement prendre pour mobile de ses sentiments et de ses œuvres, ou l'attrait dégradant du vice, ou la beauté sans tache de la vertu.

Liberté de l'âme et du cœur, du sentiment et de la pensée, noble et céleste prérogative, admirable don du ciel, consacré par Jésus-Christ d'un caractère impérissable, dans la constitution de son Église! Que demande en effet Jésus-Christ dans la hiérarchie constitutive de son Église? La soumission de l'esprit et du cœur. Mais la soumission, c'est l'acte de l'indépendance; la violence traîne et comprime, la nécessité se meut aveuglément, la liberté seule obéit.

Grâce. — Jésus-Christ veut donc l'exercice de la liberté, l'obéissance et non l'esclavage, mais l'obéissance dans les limites du possible; et lorsque la volonté s'arrête aux bornes de l'intelligence et des facultés humaines, alors la grâce divine arrive pour élargir le champ de la liberté. Alors aussi le cœur de Jésus-Christ, la bonté divine s'incline affectueusement sur la terre vers l'homme de bonne volonté.

L'influence du tentateur sur les âmes et la force réparatrice de la grâce de Jésus-Christ reviennent à chaque page dans les écrits du saint patriarche de Constantinople. « Si telle fut contre vous, dit-il à Théodore, la puissance du démon, qu'il lui suffit d'un assaut pour vous précipiter du

faîte glorieux des vertus, dans l'abîme du découragement et de la prévarication, bien plus forte encore sera la miséricorde divine, pour vous réintégrer dans la jouissance de votre liberté. Le tentateur ne cherche à plonger vos pensées dans l'horreur du désespoir, que pour vous ravir toute espérance en la bonté de Dieu, de Dieu l'ancre infaillible et le soutien constant de notre vie, le guide qui nous a frayé notre chemin vers le ciel, le Sauveur, le salut des âmes abandonnées dans la perdition. »

Mais à ce pouvoir effrayant, à cette influence mortelle du tentateur des hommes, le saint évêque oppose toujours la puissance victorieuse de la grâce. « La grâce, toujours prête, dit-il, cherche les âmes qui s'entr'ouvrent à sa lumière, comme la fleur qui s'épanouit au soleil du printemps. Car telle est la condescendance de notre Dieu ; s'il aperçoit une âme vigilante, enflammée de désirs brûlants, il ouvre ses trésors, et dans sa munificence, il la comble, au delà de ses espérances, de faveurs et de richesses dont elle n'aurait pas même osé concevoir le désir. » Aussi la grâce divine est-elle toujours prête sans acception de personnes, et cherche-t-elle toujours les âmes qui veulent recevoir son secours.

« Recevez donc avec bonheur, ajoute saint Chrysostome, les dons de l'esprit divin ; et comme une terre féconde, vous rendrez en fruits précieux le centuple des dons qui vous auront été faits ; car le Sauveur attend l'occasion opportune pour vous inonder de ses largesses. Gardez-vous donc de la stupide insouciance qui vous priverait des dons de sa libéralité. Hâtez-vous, empressez-vous de recueillir ses premiers bienfaits, afin qu'aidés et soutenus par le secours du ciel, vous puissiez arriver heureusement au but constant de vos désirs. Car il nous est impossible de faire aucun bien, ou de donner à nos œuvres aucun mérite, sans le secours spécial de la grâce de Dieu.

« C'est lui, c'est Dieu, dit encore le saint évêque, qui prêtait force, soutien et consolation au paralytique au mi-

lieu des tentations cruelles dont il était affligé. C'est Dieu, Dieu seul, qui réprimait en lui les mouvements de la nature, qui le retenait dans l'espérance, qui lui tendait la main pour le soutenir et le garantir contre les chutes. Oui, faites les philosophes tant qu'il vous plaira; croyez-vous, tant que vous voudrez, les plus forts et les plus sages des hommes, si le secours de la grâce divine vous fait défaut, je vous mets au défi d'opposer à la tentation même une légère tentative de résistance... Mais pourquoi m'arrêter à citer pour exemples la faiblesse et la pusillanimité? Soyez, si vous le voulez, un saint Jean, un saint Paul, un saint Pierre; si vous êtes abandonnés par la grâce, vous serez infailliblement vaincus. « J'ai prié pour « toi, dit Jésus-Christ au chef de son Église, afin que *ta « foi ne puisse jamais faillir*. (Luc, XXII, 32.) C'est moi « qui mets un frein à la tentation, sachant qu'il est au-« dessus de tes forces de la supporter sans éprouver une « défaite. » Eh bien, si Pierre, qui n'a reçu ce nom de Jésus-Christ que parce qu'il est favorisé du privilége d'une foi qui ne peut ni se laisser ébranler, ni faillir, si Pierre n'est à l'abri des dangers de l'erreur que parce qu'il n'est pas permis au tentateur de porter atteinte à sa foi, quel autre que lui peut espérer pouvoir, sans le moindre secours, opposer à la tentation même la moindre résistance? »

C'est donc la grâce divine qui défend, soutient et sauve l'humanité. Mais les victimes infortunées que le tentateur entraîne avec lui dans l'abîme ne sont-elles donc point, elles aussi, soutenues, aidées, arrêtées dans leur chute par le secours du ciel? « Prêtez-moi, dit saint Chrysostome, une oreille attentive. Est-ce que vous vous êtes fait homme, Seigneur, est-ce que vous vous êtes fait chair, est-ce que vous avez établi l'étonnante économie de votre Église pour conserver seulement un coin de la terre; pour ne sauver, par votre grâce, que quelques-unes des âmes qui vont périr? N'avez-vous pas appelé les mages à votre

crèche? N'avez-vous pas adressé votre appel aux pouvoirs des nations, même à l'empire des démons, à la tyrannie de l'enfer? N'êtes-vous pas descendu du ciel pour en faire vos prophètes? Après votre sortie du tombeau, n'avez-vous pas dit à vos apôtres : « Allez, enseignez toutes les « nations? (Math., xxviii, 19.) » Non, ajoute le saint docteur, vous n'êtes pas venu seulement pour sauver la nation des juifs ; tous les peuples du monde ont une large part dans la dispensation de vos bienfaits ; toutes les nations de la terre viennent s'abreuver de force, de consolation et de salut, à la coupe toujours pleine de vos grâces. »

Si donc la mission de Jésus-Christ embrasse le salut et le bonheur de tous les hommes, et que même, dans les tentations ordinaires, la grâce qu'il leur donne à tous soit, pour l'obtention de ce bonheur, d'une incontestable nécessité, c'est une démonstration irréfragable de cette vérité catholique, qu'il n'est point venu sauver des âmes auxquelles il aurait refusé le secours suffisant pour atteindre le but qu'il leur propose. C'est donc un point irrécusable de l'enseignement de saint Chrysostome que, par suite de la mission de Jésus-Christ, tous les hommes ont reçu de Dieu les grâces suffisantes pour leur salut et pour la jouissance éternelle de la vue de Dieu. Le ciel est donc ouvert aux hommes, et la grâce est la chaîne divine par laquelle le Sauveur y dirige les âmes de bonne volonté, pendant le long parcours du chemin de la vie.

Résurrection des morts. — Il appartenait à Jésus-Christ seul d'ouvrir les portes du ciel après la grande expiation du Calvaire, comme il avait ouvert par sa résurrection la porte du tombeau, qui semblait fermée pour jamais. Mais en faisant franchir aux âmes des justes le seuil de la gloire, a-t-il accompli toute sa mission réparatrice? Et quand il reçoit au ciel les âmes préparées et sanctifiées ici-bas par la fécondité de sa grâce, ne reste-t-il plus rien à compléter pour le bonheur de l'humanité? L'âme humaine doit-elle donc seule recueillir les fruits du labeur

de l'homme ou porter seule le poids du châtiment de ses iniquités? Non, dit saint Chrysostome, l'homme qui commet le péché sur la terre est l'homme qui doit souffrir au temps de la justice; et la personne humaine qui s'est fait dans le cours de son existence terrestre une couronne de vertus, est la personne qui doit porter au ciel la couronne immaculée de l'immortalité.

Si donc cette personne humaine, si l'homme est décomposé dans son corps ici-bas et dépecé par la mort, le vainqueur de la mort recomposera ses membres et les fera renaître à la vie, afin que Dieu dans sa justice récompense ou punisse l'enfant qu'il a formé de ses mains, et qu'il a fait roi de la création par le don merveilleux d'un reflet de sa sagesse.

L'homme donc doit reprendre un jour sa vie; car la résurrection de Jésus-Christ n'est point une transformation isolée d'un membre particulier, du fils aîné de la famille humaine; c'est le commencement de la résurrection de l'humanité. L'aîné de la famille, en reprenant son corps glorifié pour remonter au ciel, a retenu dans l'éternité la place de la famille entière, qu'il y fera régner avec lui dans sa gloire. « Il descendra, dit David, au grand jour. (Ps. XLIX, 3.) Il viendra chercher ses frères; il redemandera leurs corps à la terre pour leur donner une existence nouvelle. Il les enlèvera tous au tombeau; nous en avons pour garant le prophète Isaïe : « Les morts, s'écrie-t-il, « reviendront à la lumière; ils se réveilleront du sommeil « de la tombe, car la rosée qui coule de vos mains, Sei- « gneur, sera pour eux un principe de résurrection et de « vie. » (Isaïe, XXVI, 17.)

« Quand donc vous verrez les sages du monde à leur heure dernière pousser des gémissements, verser des larmes et lutter avec désespoir contre la mort, gardez-vous de vous laisser toucher par ces faiblesses; vous êtes supérieur à toutes ces fragilités. Vous savez que la mort ne dévore pas la substance, mais qu'elle n'a reçu que le

pouvoir d'anéantir la corruption et la mortalité. Non, cette mort ne pourra jamais faire périr le corps; la corruptibilité seule s'efface sous ses étreintes; la substance reste et ne saurait périr; elle sortira de la tombe avec un plus grand éclat de splendeur et de gloire. Mais cette splendeur ne sera point le partage de tous les morts qui renaîtront à la vie : la résurrection est la destinée commune de tous les hommes, mais la transformation dans la gloire ne sera jamais que l'apanage de la vertu.

« *Notre Dieu,* dit l'Écriture, *est un Dieu miséricordieux, compatissant et juste.* Si donc il est miséricordieux et que toujours il mette son honneur et ses délices à pardonner les prévarications des pécheurs, à plus forte raison ne laissera-t-il point les saints sans couronne et sans gloire, lorsqu'ils auront franchi le seuil redoutable de l'éternité. S'il paraît insensible à leurs droits sur cette terre, il saura les reconnaître en Dieu dans un séjour plus heureux.

« Mais il est un Dieu juste aussi, dit l'Écriture; et s'il est juste, ce que nul ne saurait révoquer en doute, tout homme recevra de sa main le salaire de ses œuvres, quand même il descendrait dans la tombe sans avoir été soumis à cette infaillible rétribution. Il existe donc une résurrection future, et si vous voyez, au milieu des complications et du cours ordinaire de l'existence humaine, la sécurité dans le crime, et dans la vertu les tortures de l'adversité, répondez donc, où trouverez-vous ici-bas la juste balance des vertus et des vices, si la résurrection ne vient pas reconstituer la vie et replacer l'homme dans les mains de la justice de Dieu? »

Jugement dernier. — Mais si Dieu daigne reconstituer la personne humaine par la résurrection du corps, c'est pour faire éclater aux yeux de l'univers le double complément de sa miséricorde et de sa justice; car souvent ici-bas tout semble fatalement soumis à l'empire du mal; tout semble altéré, souillé par le pouvoir des ténèbres; voici votre

heure, dit l'Écriture, et l'inauguration sinistre de l'empire de la nuit. (Luc, XXII, 53.) En ce monde, en effet, l'impie se couvre d'injustices et d'iniquités et vit dans les délices, le juste souffre et s'éteint sans avoir pu jouir de la récompense de ses vertus. Aussi Jésus-Christ doit-il venir combler cette immense lacune par une réparation solennelle et terrible, celle du jugement dernier de tous les hommes.

Saint Chrysostome nous amène, comme le Sauveur, à cette grande catastrophe où doivent se dessiner irrévocablement les destinées humaines. Il décrit, avec une solennité lugubre, cette épreuve suprême à laquelle doivent être soumis à la fois les justes et les pécheurs. Comment descendra le juge terrible du genre humain? Comment viendra-t-il prendre sa place aux grandes assises de l'éternité? « Viendra-t-il sur un char d'or attelé de chevaux blancs, enveloppé d'un manteau de pourpre et le front ceint d'un diadème? Non, dit saint Chrysostome, ce n'est point dans un tel appareil qu'il viendra juger la terre.

« Mais comment donc doit-il venir? Entendez la voix de tonnerre des prophètes, parlant avec toute la grandeur et toute la puissance possible de l'homme : « Dieu viendra dans « la manifestation et dans le déploiement de sa puissance. « Notre Dieu descendra faire retentir le tonnerre de sa « voix; il s'avancera dans les plis de la tempête, et, devant « son visage, l'immensité se voilera d'un vêtement de feu. « Il appellera le ciel en témoignage, et convoquera la terre « au jugement de son peuple. » (Ps. XLIX, 3, 4.)

Après ce préambule, le saint docteur trace un effrayant tableau du jugement dernier. La terreur universelle, dont il emprunte la description aux prophètes, la condamnation et la réprobation des pécheurs, et l'éternelle béatitude des élus, se présentent tour à tour avec un éclat, un mouvement, une vie, qui transportent l'âme épouvantée à ce spectacle des dernières convulsions de l'espèce humaine et de son entrée irrévocable dans le repos de l'éternité.

« Il viendra, dit-il, interroger le genre humain et sur-

tout son peuple, et lui faire rendre compte de ses crimes et de ses perfidies. Prêtez donc l'oreille et soyez attentifs aux paroles prophétiques de David et de Malachie : « Il est « entré, dit Malachie, comme dans une fournaise ardente. « Il éprouvera les hommes comme l'herbe des foulons ; il « les transformera comme l'argent et l'or qui tombent, « brillants, purs et limpides des flammes d'un feu dévo- « rant. » — « Oui, Dieu viendra, lui répond David, à la lu- « mière du grand jour. » (Ps. XLIX, 3.) Et la voix de saint Paul se mêle à la voix des prophètes pour annoncer le grand avénement de Jésus-Christ : « En ce grand jour, « dit-il, seront révélés tous les mystères, et ce sera la ré- « vélation par le feu. » (1 Cor., III.)

« Dans son premier avénement, Jésus-Christ a tempéré l'éclat de sa splendeur divine ; il est descendu sur la terre sous l'humble voile des infirmités humaines. Mais dans le second avénement il n'en sera point ainsi. La terreur et l'épouvante précéderont sa venue ; avant son approche, les esprits du ciel parcourront la surface de la terre ; sa présence, comme un océan de lumière et de feu, remplira l'immensité du ciel, car il s'élancera des extrémités de l'Orient comme l'éclair de la tempête, et sa majesté remplira l'Occident. Tel doit être, à la fin des temps, l'avénement du Fils de l'homme. » (Math., XXIV, 27.)

Ces vérités terribles empruntent à l'énergie de saint Chrysostome un caractère effrayant de grandeur et de majesté. Les yeux suivent et contemplent avec terreur l'objet de ses paroles ; le cœur tremble, et l'âme semble sortir de sa prison terrestre pour assister à la grande et dernière épreuve de l'humanité.

Enfer. — L'existence et l'appareil terrifiant du jugement dernier n'auraient aucune raison d'être, et ses résultats ne présenteraient qu'un drame insignifiant et stérile, qu'une superfétation indigne de la majesté de Dieu, sans l'existence et la vérité du dogme effrayant de la damnation éternelle des méchants et des démons. Que pensaient

donc saint Chrysostome et l'Église chrétienne de cette épouvantable éventualité de l'éternité des peines et des flammes vengeresses de l'enfer? Ce qu'ils pensaient, on le pensera toujours. Les vérités des premiers âges du christianisme sont des vérités; elles ne sauraient se transformer dans la succession des temps pour revêtir les caractères essentiels de l'erreur. Le saint docteur parle de l'enfer comme en parla Jésus-Christ lui-même, comme en parlait l'Église de son temps, et comme elle en parlera pendant toute la durée des siècles.

« Que prétendez-vous donc? disait-il aux mécréants stupides de l'incrédulité contemporaine. Vous vous félicitez de ne point attendre la résurrection des morts, ni la sanction inévitable du jugement dernier? Mais les démons font à cet égard l'aveu de leur croyance, et vous, vous ne craignez point de professer votre incrédulité! Les esprits damnés vous disent qu'il existe un lieu de tortures; ils attendent avec effroi le jugement, la condamnation et le supplice, et vous, vous hésitez encore!

« Eh bien oui, même après les douleurs et les épreuves de ce monde, Dieu réserve aux méchants, dans les secrets de sa justice, un châtiment plus grand, plus terrible et sans fin, qui doit régner pendant toute la durée de l'éternité. Que nous disent, en effet, les saintes Écritures? Que l'enseignement de l'existence de l'enfer est l'enseignement de la vérité même, et qu'il existe pour les damnés des supplices incalculables de durée, d'amertume et de grandeur.

« Convertissez-vous donc, âme bien-aimée; efforcez-vous d'accomplir la volonté de Dieu. Ce Dieu vous a tiré du néant et vous a fait don de la vie, pour vous donner une part dans ses biens et ses richesses divines, et pour vous associer à son royaume du ciel. Il ne vous a point appelée à la lumière de ce monde pour vous plonger dans la géhenne et vous abandonner au feu de l'enfer; non, ce n'est pas pour vous, c'est pour Satan, l'ange déchu, qu'il

a creusé cet abîme. Jésus-Christ nous a retracé lui-même ces deux destinées, en plaçant à sa droite les justes, qu'il se plaît à consoler par ces paroles : « Venez, les bénis de mon père ; » tandis qu'il refoule à sa gauche les damnés, en leur disant : « Retirez-vous de moi, maudits, dans les « flammes éternelles préparées, non pour vous, âmes « saintes, mais pour Satan et pour les anges ses com- « plices. »

Éternité des peines. — L'enfer donc est la demeure de Satan, des anges déchus et des pécheurs. Mais quelle durée impose la justice divine à cette épouvantable destinée ? Le Créateur a donné, dans sa sagesse, un frein à la tempête, il a posé des limites infranchissables aux flots de l'Océan ; quel frein a-t-il imposé, dans l'abîme, aux tourments vengeurs de sa justice ? ou du moins quelles limites sa miséricorde a-t-elle daigné fixer à la durée de ce feu dévorant ? Saint Chrysostome, écho de la parole de Jésus-Christ, n'hésite pas à répondre comme lui : l'*éternité !* « Si, « lorsqu'il s'agit des tortures inexprimables de l'enfer, « écrit-il à Théodore, cette expression terrible de feu vient « frapper votre oreille, gardez-vous bien de vous imaginer « que le feu matériel de la terre puisse vous en offrir « même une imparfaite image. Tout ce que saisit le feu « de la terre, il le dévore et l'anéantit ; mais le feu de l'en- « fer, ce qu'il saisit, il le brûle éternellement, sans jamais « ni l'abandonner ni l'anéantir ; aussi les saintes Écritures « l'appellent-elles une fournaise inextinguible. Il faut, en « effet que les pécheurs eux-mêmes revêtent l'immortalité, « non comme un titre de gloire, mais comme un aliment « éternel de supplice.

« Oui, dans ces horreurs et ces tortures, vous ne voyez « que la mort, mais une mort *immortelle ;* car à toutes ces « vengeances la justice éternelle n'a point imposé de fin. « Où sont donc les mécréants qui nient la résurrection « des morts ? »

Telle est donc la foi de saint Chrysostome sur l'éternité

des peines. L'Église chrétienne n'a jamais été ni plus explicite ni plus terrible dans l'exposition de cette vérité, l'une des plus fondamentales de la doctrine de Jésus-Christ.

Ces tortures sont effrayantes, et cependant elles ne forment point encore le plus grand supplice des réprouvés. « Il existe sans doute, ajoute le saint docteur, des esprits victimes d'une aberration absurde, qui ne s'attachent qu'à la pensée d'échapper aux tourments de l'enfer ; mais, pour moi, je vois dans les damnés un supplice bien autrement horrible : c'est la privation de la gloire infinie du ciel. Celui qui s'en voit banni pour toujours, qui la perd à jamais, a beaucoup moins à souffrir des tourments de la géhenne que de la perte de l'amour divin et du royaume glorieux de l'éternité. Oui, c'est là la plus cruelle et la plus intolérable de toutes les tortures de l'enfer. »

Purgatoire. — Mais ce bras inflexible qui s'abaisse sur toute âme indigne de l'intimité de Dieu, cette flamme vengeresse destinée à brûler les iniquités de ce monde qui franchissent les limites de la tombe, doivent-ils donc régner indistinctement et toujours sur toute âme non purifiée de toutes ses taches? Et de même qu'il existe des degrés dans la gloire et des demeures variées dans la maison du Père, de même ne doit-il pas exister des degrés dans les souillures? Les prévarications des hommes ne doivent-elles pas être soumises à des épreuves, à des châtiments divers?

De la rage implacable des démons à la beauté céleste des anges, la série des vertus et des vices passant par les fragilités de la nature et les mouvements entachés du cœur, doit occuper une grande place, dont les degrés extrêmes approchent également et du mérite d'où résulte au ciel la destinée des esprits célestes, et du péché d'où résulte en enfer le sort épouvantable des damnés. Entre ces deux limites, que peuvent devenir et les âmes qui touchent aux dernières vertus admises dans le séjour de

la gloire, et celles qui s'élèvent immédiatement au-dessus des derniers péchés soumis aux tourments de l'enfer?

Ah! dans le cœur de Dieu la miséricorde a fléchi la justice; elle a promis que l'enfer, dont la porte s'est fermée après cette vie devant une âme impure, pour elle ne s'ouvrira jamais; mais que le ciel, en se fermant aussi devant celle qui n'a reçu que son pardon sur la terre ou qui porte encore des traces de faiblesse, ne s'est pas fermé pour toujours. Les ténèbres de son châtiment temporaire ne sont point celles d'une nuit éternelle et sans aurore, et les prières, les supplications, les aumônes, les larmes des vivants et le sacrifice non sanglant de Jésus-Christ sur nos autels, ont le pouvoir de rouvrir devant elle le séjour des bienheureux, pour la vie glorieuse de l'éternité. Écoutons le saint docteur de Constantinople :

« Un juste est-il parti de ce monde, dites à Dieu son nom; ordonnez à la veuve de répandre ses prières, ses supplications et ses aumônes pour le soulagement de son époux; Dieu se laissera fléchir en sa faveur, bien que cette aumône tombe d'une autre main que de la sienne, car elle est donnée pour lui : tel est le dogme sacré de la miséricorde divine.

« Oui, sachez comprendre quelles consolations nous pouvons apporter aux morts par nos prières, nos aumônes et nos sacrifices, offerts à Dieu pour eux et pour nous, afin que nous puissions ensemble entrer un jour en possession des biens promis, par la grâce et la miséricorde du Fils unique de Dieu, dans l'union du Père et du Saint-Esprit, à qui soient éternellement gloire, puissance, honneur, maintenant et dans tous les siècles des siècles.

« Car ce n'est pas en vain que nous offrons pour les défunts le sacrifice non sanglant de nos autels; ce n'est pas en vain que nous offrons pour eux nos supplications et nos aumônes, c'est l'esprit de Dieu lui-même qui nous prescrit pour nos frères défunts l'accomplissement de ce devoir pieux.

« Ce n'est point non plus en vue d'une ostentation stérile que le diacre s'écrie, dans la célébration des saints mystères : Offrons ce sacrifice pour ceux qui se sont endormis dans la paix du Seigneur, et pour tous ceux qui font leur mémoire. Ces paroles ne sont point ici celles du serviteur, du prêtre, non, ce sont les paroles mêmes de l'Esprit de Dieu. »

Il est donc des âmes qui quittent ce monde avec le besoin de se purifier encore, avant d'être admises à la jouissance du ciel. Il est donc aussi des souillures qui s'effacent dans la vie future, comme il en est pour lesquelles, ni dans ce monde ni dans l'autre, on ne saurait jamais admettre de pardon.

Bonheur du ciel. — Au dogme de l'éternité des peines destinées aux pécheurs, à celui de l'efficacité des prières et des sacrifices des vivants pour le soulagement des morts, saint Chrysostome oppose le tableau du bonheur ineffable des justes. Il a déjà déclaré que nous sommes appelés à la participation de la gloire et des biens infinis du ciel. Il se complaît dans la description des délices que Dieu réserve aux âmes fidèles. Aux douleurs de la vie présente doit succéder l'impassibilité du corps glorieux : « Là s'enfuiront pour toujours, s'écrie-t-il avec Isaïe, la douleur, les gémissements, le deuil et la tristesse. L'âme bienheureuse n'aura plus pour enveloppe matérielle qu'un vêtement de gloire; son corps, transformé, semblera n'être plus qu'un rayonnement des clartés célestes, dont la beauté ne saurait être aperçue par des regards humains; car là tout est jour, splendeur, lumière.

« Mais il est un autre privilége divin, dont le bonheur ne peut être compris que par les cœurs admis à s'enivrer des délices éternelles : les âmes ne seront plus servies que par des organes à jamais inaccessibles aux atteintes de la corruption; elles nageront dans l'Océan infini d'une gloire incorruptible « au sein de la paix, de l'allégresse et des délices. »

A toutes ces sources perpétuelles de bonheur, s'en ajoute une autre plus belle, plus délicieuse encore, et « devant laquelle elles semblent toutes s'effacer. Songez, dit le saint évêque, qu'au milieu de la transformation glorieuse de toute la nature, les amis de Dieu seront admis à jouir éternellement, avec les anges, les archanges et les puissances supérieures du ciel, de la compagnie et de l'amour de Jésus-Christ, leur Sauveur. Dans sa demeure, leur repos, leur délices ne s'altéreront jamais; car leur jouissance est immortelle, immuable, éternelle. »

Tel est, sur les fins dernières de l'homme, l'enseignement invariable de Jésus-Christ et de son Église : le bonheur infini des justes et le tourment éternel des réprouvés

CHAPITRE XXV

Suite de l'orthodoxie et de l'enseignement de saint Chrysostome.

Église. — La vérité surprenante et prodigieuse à laquelle saint Chrysostome s'attache avec complaisance et bonheur, c'est celle de l'autorité divine de l'Église de Jésus-Christ. Les prédictions primordiales, l'établissement miraculeux, l'autorité souveraine et la durée perpétuelle du royaume terrestre du Sauveur, qui doit éclairer et régir tous les siècles, sont pour lui l'objet d'un long développement. « Jésus-Christ, dit-il, descendu du ciel sur la terre, se livre tout entier, pendant sa vie, à l'œuvre miséricordieuse du salut des peuples de son temps et des générations futures. Voyez-donc, ajoute-t-il, comment il vient préparer l'accomplissement de cette grande et surprenante mission! Il opère des miracles; il prédit les événements des siècles à venir, et la réalisation présente de ses prodiges devient l'infaillible garantie de l'accomplissement des prodiges futurs. C'est sur ce double fondement qu'il veut asseoir la croyance au royaume qu'il vient fonder sur cette terre.

« Les prédictions affectent un double caractère : les unes reçoivent leur accomplissement dans la vie présente, et c'est ainsi qu'elles deviennent la garantie de celles dont la réalisation ne doit venir qu'à la consommation des siècles. Voyez Jésus-Christ, dit le saint évêque, douze dis-

ciples seulement s'attachent à ses pas; la Synagogue est dans toute sa splendeur; qui pense alors à l'Église? qui même en soupçonne le nom? Mais voici que le Sauveur fait entendre sa voix; voici qu'il s'annonce au genre humain, alors enseveli dans les ténèbres de l'impiété. « Quelles grandes choses vont donc s'accomplir? Simon, « fils de Jonas, dit-il, désormais tu n'es plus Simon, mais « Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et devant « elle les portes de l'enfer s'épuiseront en efforts impuis- « sants. » (Math. xvi, 18.) Soyez attentifs à cette parole et vous en verrez jaillir la vérité, toute resplendissante de lumière. Chose admirable! Il n'a pas seulement fondé son Église pour le genre humain tout entier, mais encore il l'a faite invincible au milieu des cruelles agitations de la guerre. Car ces paroles, les portes de l'enfer ne la vaincront pas, nous révèlent les dangers qui surgissent, pour elle, des complots et des assauts de l'enfer. Voyez-vous, à cette heure, l'accomplissement de cette prophétie? Voyez-vous cette force indomptable surmontant tous les obstacles, comme on triomphe du néant! »

Ici, saint Chrysostome retrace en traits inimitables de lumière et de grandeur, le triomphe de l'Église sur les nations, les lois, les mœurs, les cultes, les autels, les temples, les idoles, et sur tous les mystères des superstitions païennes. Il fait passer sous son joug les Romains, les Grecs et tous les peuples, même au-delà des limites de l'univers connu. L'Église, en effet, sans autre appui que sa faiblesse, prend corps à corps toutes les religions, toutes les législations, tous les cultes, anéantit tous les obstacles, affronte les coups de tous les persécuteurs; et dans cette lutte gigantesque, elle n'a pour elle que douze pauvres pêcheurs, par lesquels elle transforme le monde, et s'établit en souveraine jusqu'aux extrémités de la terre. Non, tous ces prodiges ne sont point l'œuvre de l'homme; ils sont l'œuvre de celui qui dit au commencement des temps: « Que le ciel se déploie dans l'immensité; que la lumière

soit faite ; » (Gen. I, 1) que la terre soit établie dans son orbite. C'est lui qui vient ajouter dans la suite des siècles : « Je bâtirai mon Église ; » toutes ces merveilles sont l'œuvre de la même parole.

Hors de l'Église point de salut. — Mais l'Église n'est point bâtie, comme les temples matériels, avec le ciment et la pierre. Elle se compose tout entière d'éléments plus nobles et plus purs ; elle a pour parties constitutives ici-bas les hommes, leurs âmes, et leurs cœurs, liés entre eux, avec Jésus-Christ, par ses lois. Elle est l'arche vivante et sainte, dont l'arche de Noé n'était qu'une imparfaite image. « L'arche du déluge, en effet, dit saint Chrysostome, c'est l'Église, et Noé, c'est Jésus-Christ. En dehors de cette arche miraculeuse, tout meurt, tout est englouti dans les eaux, comme en dehors de l'Église tout est entraîné, perdu dans le déluge des passions. Mais voyez combien la vérité l'emporte sur la figure : l'arche put conserver tous ceux qu'elle portait suspendus au-dessus de l'abîme ; ainsi l'Église a le pouvoir de sauver tous ceux qu'elle soutient dans son sein au-dessus de l'abîme ténébreux de l'erreur. Mais l'arche ne peut conserver que les existences que Noé lui confie ; l'Église est honorée d'une bien plus belle prérogative ; car si l'arche du déluge ouvre ses vastes flancs à des êtres privés de raison, de cœur et de pensée, l'Église ouvre aussi ses bras à des hommes privés de raison et de vertus. Et, non-seulement elle a mission de les sauver dans le monde, mais encore elle les transforme « en anges du ciel. »

Ainsi, d'après le saint docteur, c'est dans l'Église de Jésus-Christ qu'est la conservation, le salut et la vie ; en dehors de cette arche sainte, l'homme se plonge et disparaît dans l'abîme de la perdition éternelle.

Perpétuité. — Et ce n'est point seulement pour la génération contemporaine, ni pour un nombre limité de siècles, que Jésus-Christ a posé les bases de la constitution de son Église, c'est pour une durée perpétuelle. « Voyez en effet !

il serait plus facile d'effacer du monde le soleil, que de poser ici-bas un terme au règne de l'Église. Elle est, pour nos âmes d'un plus grand prix que le ciel lui-même, « car elle comprend à la fois,

« Dieu, comme chef, le ciel et la terre comme demeure, et le genre humain comme famille. » Aussi « Jésus-Christ l'a-t-il fondée sur des bases plus inébranlables que celles du firmament. » Ainsi les lois que le Sauveur vient apporter, les pouvoirs qu'il confie, pour le salut des hommes, qu'il appelle tous au bonheur, il les donne à ses apôtres pour tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. (Math. XXVIII, 20.)

Conciles. — Une des plus belles manifestations de la puissance et de la majesté de l'Église, les conciles œcuméniques se présentent toujours sur les lèvres du saint évêque, comme les dépositaires et les organes de la sagesse et de l'autorité divines. Il s'élève avec feu contre quelques âmes insubordonnées qui voulaient opposer leurs faibles lumières à l'infaillible autorité des Pères de Nicée. « N'avez-vous donc point entendu, leur dit-il, la voix de Jésus-Christ? Partout où vous vous réunirez deux ou trois en mon nom, sachez que je suis là, toujours au milieu de vous. (Math. XVIII, 20.) Quoi donc! lorsque deux ou trois sont réunis au nom de Jésus-Christ, il est présent, au milieu d'eux, et lorsque plus de trois cents Pères et martyrs étaient réunis à Nicée pour l'honneur de son nom, ne devait-il pas plus encore les privilégier de sa présence? Oui, le Christ était là; c'est lui qui, par l'organe des évêques, dirigeait les délibérations et portait les décrets. »

Pape. — Les conciles sont les réunions générales des pasteurs du bercail de Jésus-Christ; mais quelle est dans ces manifestations solennelles de la puissance de l'Église la place réservée à la pierre fondamentale de l'édifice chrétien? Quelle est la part d'autorité du pasteur œcuménique, du chef du troupeau? Sa part, qu'il tient du ciel, saint

Chrysostome l'a proclamée à la face de l'univers entier, lorsque, près de succomber sous le poids de la haine de ses ennemis, il est allé chercher un refuge à l'ombre du siége de Rome contre la fureur implacable de Théophile et de Sévérien.

Mais avant de porter la cause au pied du tribunal infaillible du prince de l'Église et des apôtres, il avait enseigné dans ses écrits le pouvoir, la jurisdiction et l'infaillibilité du vicaire de Dieu, de l'organe vivant du cœur et de la miséricorde de Jésus-Christ.

Le Sauveur, dit-il, relève saint Pierre de sa chute, et lui « donne sa sagesse, afin qu'au sortir de cette épreuve, son âme soit à jamais inaccessible au danger d'une telle faiblesse. » Aussi ce chef éminent du collége apostolique, cette colonne inébranlable de l'Église, cet organe inspiré des apôtres, fut-il le fondement consolidateur de la foi, la base et le soutien de la confession de l'Évangile. Et ce n'est point chose étonnante, car il ne fut appelé Pierre que parce qu'il avait reçu du Sauveur le privilége divin d'être à jamais immuable, infaillible dans sa foi.

« Voyez en effet comme Jésus-Christ se révèle à saint Pierre! Ce qui forme au ciel l'apanage de Dieu seul, le pouvoir de pardonner les péchés, l'éternelle stabilité de l'Église, au milieu de la rage de la tempête et de l'écume des flots, et le privilége, pour lui, pour un pécheur, de demeurer dans sa foi plus fort et plus inébranlable que le rocher, malgré les coups et les assauts de l'univers conjuré, tout cela, le Sauveur le lui promet! »

Avec quel amour nous le voyons, dans les écrits du saint docteur, se pencher vers cet apôtre au cœur de feu! vers cet ami de son choix, cet homme de sa droite! « Si vous m'aimez, lui dit-il, soyez le chef et le directeur de vos frères. Oui, cet homme céleste, ajoute saint Chrysostome, fut établi chef du collége bienheureux des apôtres, lui dont le cœur et l'âme avaient tant aimé Jésus-Christ! Aussi le proclame-t-il le soutien, le fondement, la colonne de l'É-

glise. Il avait tellement effacé jusqu'à la trace de sa fragilité, que le Sauveur voulut le placer à la tête de ses disciples. Il fut donc, par mission divine, le chef du collége apostolique, l'organe des disciples du Sauveur, la colonne et le fondement de son Église.. »

Aussi l'homme infaillible dans sa foi, devient-il encore infaillible dans l'accomplissement de sa mission apostolique; car l'Église elle-même oscillerait sur ses bases immortelles, si la colonne et le fondement que Jésus-Christ lui donne pouvaient jamais être ébranlés. Le chef de l'Église est donc immuable dans la vérité, comme l'Église elle-même dont il est le soutien et la base inébranlable.

Mais à l'aspect des prérogatives de saint Pierre, saint Chrysostome s'élève jusqu'au foyer inaccessible de la splendeur et de la toute-puissance divines, pour en révéler les impénétrables secrets. Il expose le prodige le plus étonnant, la condescendance la plus adorable que la miséricorde ait arrachée à la justice divine, c'est le pouvoir, mis aux mains d'un homme, de disposer à son gré, pour le salut de ses frères, de toute la puissance du ciel.

« Quelles furent, en effet, dit le saint docteur, les plus étonnantes prérogatives de saint Pierre? Celles qu'il reçut du Père, ou celles qui lui furent données par le Fils? Le Père daigna déchirer à ses yeux le voile du mystère qui dérobait aux regards humains la génération éternelle du Fils; mais le Fils lui confie la mission sublime de faire rayonner dans tout l'univers et la révélation du Père et celle que lui-même dépose en son cœur. Puis il l'investit, lui, Pierre, homme frêle et mortel, d'un pouvoir effrayant sur la toute-puissance du ciel, dont il lui livre les clés, en même temps qu'il déploie dans tout l'univers, le règne de son Église, à laquelle il laisse une force supérieure à celle du firmament. »

Jurisdiction du pape.—« C'est à lui que le Sauveur confère tous ses pouvoirs dans ce monde. » Il lui dit : « Paissez mes brebis. » Mais pourquoi cet oubli des apôtres ses

frères, et cette préférence pour lui seul? Ah! c'est qu'il est l'élu du collége des apôtres, l'organe et la voix des disciples et la tête du cortége de Jésus-Christ. Trois fois le Sauveur provoque la manifestation de son amour : Pierre, m'aimez-vous? Et trois fois il lui confère les mêmes priviléges, pour lui révéler toute l'importance et tout l'honneur qu'il attache à la haute direction de son Église.

Tout le troupeau de Jésus-Christ est soumis à la juridiction du chef qu'il prépose à son bercail. « Le Sauveur lui donne la sagesse, afin que son âme ne soit plus accessibles aux fragilités de la raison humaine, lorsqu'il aura dans ses mains les rênes de tout l'univers, car le monde entier doit obéir à sa puissance. Il est en effet le gouverneur du monde et le pêcheur de l'univers. Son autorité s'étend, par institution divine, sur toutes les églises de la terre, ainsi que sur toutes les choses du ciel. »

Mais saint Pierre est dans la tombe; et l'Église comme son divin fondateur ne doit point connaître la corruption du tombeau; son soleil est encore resplendissant de lumière et de feu sur l'horizon du monde; où donc est cette puissance qui gouverne encore l'Église immortelle de Jésus-Christ? Le rayonnement de l'autorité qui régit l'univers frappe encore tous les yeux; mais enfin où saint Pierre a-t-il porté le foyer de cette lumière, dont l'éclat vivifiant « a transformé le monde entier? » C'est au capitole, répond saint Chrysostome, que le chef des apôtres a placé le flambeau de l'Évangile; c'est là qu'il a planté le drapeau de l'Église; c'est là qu'il s'est assis, pour étendre ses regards et sa sollicitude jusqu'aux extrémités de la terre, et pour veiller, comme un pasteur, jusqu'à la consommation des siècles, sur le bercail de Jésus-Christ. « Oui, Pierre, le pêcheur, a pris pour siége immortel de son empire la ville de Rome, la cité la plus royale de l'univers. »

C'est aussi vers Rome que le saint patriarche porte ses regards quand il voit le ciel de son Église s'assombrir. A l'époque où Théophile, l'usurpateur, exerçait par ses créa-

tures un pouvoir schismatique dans l'église patriarcale de Constantinople, saint Chrysostome, l'enfant soumis, lève les yeux vers son père, le premier pasteur après Jésus-Christ : il s'adresse au souverain Pontife. Il lui demande d'intervenir au nom de sa mission divine : « La nécessité de mettre un frein à la tempête et de réparer nos malheurs, me fait un devoir de vous envoyer Pansophius, Démétrius, Eugène et Pappus, évêques dignes de vénération, ainsi que les diacres bien-aimés Paul et Cyriaque, pour recourir à votre charité, vous exposer tous les faits, et réclamer un remède immédiat aux plaies de notre église.

« Il nous faut une réparation. J'ose donc conjurer votre charité de ne se donner aucun repos, qu'elle n'ait mis un terme à toutes nos calamités. Oui, je vous supplie, pieux et vénéré seigneur, de vouloir bien, d'après la connaissance qui vous sera donnée de tous les faits accomplis, vous hâter de chasser avec vigueur du sanctuaire les iniquités qui font irruption dans la maison de Dieu. Veuillez donc, vénéré Père, écrire et déclarer que tous les décrets portés contre nous, par un seul parti, sans nous entendre, lorsque nous réclamions un jugement canonique, ne sont ni ne sauraient être d'aucune valeur. Quand à nous, qui ne sommes répréhensible, ni convaincu d'aucun méfait, veuillez nous conserver la faveur de votre communion et de votre charité. »

Mais déclarer de nulle valeur les décrets du conciliabule de Théophile, dont les évêques s'étaient arrogé le droit de parler et d'agir au nom de toutes les églises de l'Orient, n'était chose légitime et possible que de la part d'une autorité supérieure à celle du concile. D'ailleurs le saint persécuté ne présentait point une telle requête, pour se justifier seulement aux yeux de sa conscience, ni pour ajouter à sa défense l'appoint d'une autorité lointaine ; en réclamant de la chaire de saint Pierre l'annulation des décrets dont il était frappé, le but unique qu'il se propo-

sait, c'était d'obtenir que la justice de sa cause fût admise et respectée, par la cour de Constantinople, par ses persécuteurs et par l'Église universelle. Ce recours au vicaire de Jésus-Christ est donc une confession solennelle de la supériorité reconnue du successeur de saint Pierre, sur un concile s'arrogeant un pouvoir plus étendu que celui d'un concile national.

Cette annulation devait entraîner aussi la déposition d'Arsace, élevé par les schismatiques sur le siége patriarcal de Constantinople, le premier siége de l'Orient. Saint Chrysostome établit donc et professe, par le seul fait de cet appel, la juridiction universelle du Pontife de Rome, comme celle de saint Pierre dont il occupe le siége, sur les patriarches, les évêques et les églises dont se compose le bercail de Jésus-Christ. Cette profession de foi du patriarche martyr, est puissamment corroborée par le recours au même Pontife, de la part de l'empereur Arcadius, de l'impératrice Eudoxie et du patriarche Théophile, qui témoignent n'avoir rien fait de légitime, tant que le successeur de Pierre n'aura pas sanctionné de son approbation les actes de leur assemblée et la déposition de leur victime.

Saint Chrysostome, dans une seconde lettre, compare le souverain Pontife Innocent Ier, au pilote expérimenté d'un vaisseau battu par la tempête. « Plus les flots amoncelés couvrent les rochers de leur écume, lui dit-il, plus les ouragans sont déchaînés, plus aussi votre sollicitude se déploie et s'agrandit. Toujours semblable au pilote habile et prudent, qui mesure l'étendue de sa vigilance à la grandeur de la tempête. »

Puis viennent les sentiments et la confiance filiale de l'enfant malheureux pour le père qui console : « Je vous envoie, ajoute-t-il, le prêtre Jean et le diacre Paul, nos vénérables et bien-aimés frères ; ils vous portent l'expression de notre éternelle gratitude, pour l'amour plus que paternel dont votre cœur nous a donné le témoignage.

J'ose encore faire appel à votre vigilance de pasteur; puisque vous avez résolu d'apporter un remède à nos malheurs, ne vous laissez point décourager par la fureur de la tourmente, à la vue de l'importance et de la grandeur du bien qui réclame votre intervention. C'est une lutte acharnée dont le fléau dévastateur embrasse toutes les églises du monde. Je vous conjure donc de proportionner votre sollicitude et votre zèle à l'étendue de ses ravages. Et si vous ne pouvez parvenir à réparer les calamités de cette guerre impie, vous aurez du moins, par votre approbation et votre charité, comblé de consolations les victimes de l'injustice.

« C'est pour nous un bonheur ineffable, que votre ferme confiance et votre inébranlable affection. Oui, votre amour sincère est pour nous le plus doux des bienfaits. Il est notre rempart, notre sécurité, notre port à l'abri de l'orage et des flots. Notre trésor d'où découlent tous les biens, la joie de notre âme et la source de nos délices.

« Fort de l'appui de cet amour, que l'on nous transporte où l'on voudra, dans des solitudes plus sauvages que les lieux qui dans ce moment nous abritent, j'emporterai partout et toujours dans mon cœur cette inaltérable consolation de toutes mes souffrances. »

Admirable fils! heureux père! unis par l'amour sacerdotal et chrétien, malgré des distances infranchissables, remplies par l'Océan et les déserts. Le cœur de Jésus-Christ et celui de saint Pierre ont tressailli sans doute au ciel, en contemplant, dans ce père et dans ce fils, ces représentants de leur union et leur image, en entendant, après quatre siècles, un écho puissant de ces paroles: « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les complots de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle; » et de ces autres encore : « Et toi, Pierre, lorsque tu seras relevé de ta chute, sois le soutien et la force de tes frères. »

Ces paroles ont irrévocablement fixé la destinée et la

constitution de l'œuvre de Jésus-Christ, du pouvoir de saint Pierre et de la mission de son Église, depuis le jour où la ville sainte le vit monter au ciel, jusqu'au jour plus solennel et plus terrible où sa justice, dans son second avénement, viendra demander compte à l'humanité de l'abus de ses miséricordes.

Saintes Écritures. — Le premier don que l'Église ait fait à l'univers commis à sa garde et comme déposé dans ses mains, c'est celui de la lumière de l'Évangile et de la parole de ses apôtres et de ses premiers docteurs. C'est là le code du Sauveur, dont il l'a faite dépositaire, pour étendre et compléter les préceptes primitifs de l'ancienne loi. Dans l'enseignement écrit des apôtres et des disciples, deux apôtres seulement, saint Jean et saint Mathieu, puis deux disciples, saint Marc et saint Luc, ont fixé son choix comme historiens inspirés de la vie et des souffrances de Jésus-Christ, ainsi que des premiers travaux apostoliques et des premiers orages qui vinrent éclater sur le berceau du christianisme naissant.

A ces récits où se révèlent l'assistance de l'Esprit de Dieu, l'Église ajouta l'enseignement particulier de cinq apôtres, de saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint Jacques et saint Judes, dont elle forma, sous l'inspiration de Jésus-Christ, le Code immortel de la loi nouvelle. Bien que, dans cet heureux choix, elle n'ait pas pu perdre le bénéfice des promesses d'infaillibilité qu'elle a reçues des lèvres du Sauveur; néanmoins, écoutons le témoignage de saint Chrysostome en faveur de ces livres divins et des traditions primordiales dont ils ne sont qu'un complément, comme elles inspirés par Dieu même, et comme elles, à ce titre, descendus du ciel.

Inspiration. — *Accord.* — « En ouvrant les livres sacrés, écrit-il, votre âme pénètre dans les profondeurs des mystères divins. Elle se purifie, elle se revêt de perfection et de beauté sous l'influence de la parole de Dieu, qui converse avec elle par les saintes Écritures. » Ainsi, le saint

docteur enseigne que le texte sacré révèle à l'homme les mystères de Dieu ; que c'est Dieu même qui parle à l'âme, et qui transmet ses pensées par le moyen de cette parole. Ne vous laissez donc point égarer, ajoute-t-il, par les contradictions apparentes, qui semblent infirmer la véracité des Évangiles : l'ignorance seule des usages et des lois du peuple juif pourrait, à cet égard, ébranler votre foi.

« Avez-vous entendu, dit-il aux habitants d'Antioche, la voix du grand apôtre, qui retentit en sons harmonieux émanés du ciel ? » Puis il expose la doctrine de saint Paul. Ce n'est donc point, aux yeux du saint évêque, un homme, un génie, un saint qui transmet sa propre pensée dans ces pages divines ; mais c'est le ciel même, c'est l'Esprit de Dieu qui fait entendre sa voix et qui révèle ces mystères par l'organe des apôtres, des premiers pasteurs de l'Église. « Gardons-nous bien, ajoute-t-il encore, de n'accorder aucune importance aux pensées les moins saillantes des livres sacrés, car toutes minimes qu'elles puissent être, ces pensées sont le don de l'Esprit de Dieu. »

Libre examen. — C'est donc bien la voix de Dieu que nous entendons dans le langage révélé des saints Évangiles ; mais comment le simple fidèle, l'ignorant, le travailleur, l'indigent, pourront-ils venir s'éclairer et s'enrichir à ce trésor inépuisable de sagesse ? Comment pourront-ils comprendre les oracles divins, et, par la méditation, en découvrir le sens mystérieux ? Saint Chrysostome s'empresse de répondre à ces questions et de renverser tous ces obstacles. « S'il vous arrive, dit-il, malgré votre persévérance, de ne rien comprendre à la lecture des livres sacrés, allez réclamer les lumières des sages et des docteurs de l'Église : souvenez-vous de l'eunuque de la reine d'Éthiopie. Pour que vous ne puissiez ignorer que le sens des saintes Écritures échappait à son intelligence, écoutez ce que lui dit le diacre Philippe : Comprenez-vous la signification des prophéties, objet de votre attention ? L'eunuque n'éprouve point de confusion à ces pa-

roles de l'envoyé de Dieu. Loin d'en rougir, il n'hésite point à faire immédiatement l'aveu de son ignorance. Et comment puis-je avoir l'intelligence de ces textes divins, s'il ne m'est pas donné d'entendre la voix d'un interprète qui vienne m'en révéler le sens mystérieux? Bien qu'il ne pût rien comprendre, il lisait cependant, et tout à coup Dieu récompense son zèle et lui donne un docteur; ou plutôt ce ne fut point Philippe seul qui lui fut donné, mais celui qui l'inspirait, c'était l'Esprit de Dieu lui-même, qui parlait par sa bouche. » C'est ainsi que Dieu révèle ses pensées dans les livres sacrés, par l'entremise des pasteurs et des docteurs de son Église.

« Prêtons, dit encore saint Chrysostome aux fidèles d'Antioche, une oreille attentive. Il est des hommes dont la profession est de cuire et de fondre les métaux arrachés aux entrailles de la terre. Ils les jettent dans la fournaise, puis ils s'attachent à recueillir avec soin, non-seulement les lingots, mais encore les plus petites parcelles d'or. C'est ainsi que nous, pasteurs de l'Église, nous nous empressons de recueillir et d'éprouver le métal précieux, l'or de l'enseignement apostolique, que nous jetons non dans la fournaise brûlante, mais dans le feu de votre âme. Nous le livrons à vos pensées : nous ne cherchons point à produire des flammes matérielles, mais nous nous efforçons de réveiller en vous le feu sacré de votre intelligence; et, ce que nous vous disons, n'est point le produit de notre pensée, mais la communication miséricordieuse de la grâce du Saint-Esprit. »

Tel est donc l'enseignement de l'Église : c'est par la prédication que sont transmis les préceptes de la sainte Écriture. Ainsi se réalise, dans l'accomplissement du ministère sacerdotal, le précepte de Jésus-Christ. « Allez, enseignez toutes les nations. » (Math., XXVIII, 19.) Le pasteur recueille jusqu'aux plus petites parcelles d'or répandues dans les livres sacrés; il les éprouve et les livre toutes préparées et dégagées de la scorie matérielle de la

lettre, à l'âme, au cœur, aux pensées du fidèle attentif. Ainsi le simple, l'ignorant, le travailleur, n'ont qu'à prêter l'oreille, et la foi leur vient par l'entendement, selon la parole apostolique. (Rom., x, 17.)

Mais tous les hommes sont appelés à croire à la doctrine de Jésus-Christ. La prédication doit donc être incessante, universelle, et doit pénétrer dans toutes les contrées de l'univers. « Les fontaines, dit saint Chrysostome, bien que personne ne vienne s'y désaltérer, coulent toujours. Et quand même nul ne vient puiser à leurs eaux, les fleuves ne laissent jamais de suivre leurs cours à travers les vallées et les plaines. Telle doit être la persévérance de celui qui répand parmi les peuples le flot bienfaisant de la parole divine, bien que nul ne s'attache à l'audition de sa parole, il doit néanmoins accomplir sa mission apostolique et parler toujours.

« Telle est la loi qui nous est faite, à nous, dépositaires du mandat de Jésus-Christ et serviteurs du ministère sacré de la parole. C'est la loi du cœur affectueux de Dieu, que jamais un temps d'arrêt ne puisse, même sous le poids de l'épuisement, suspendre la marche de nos travaux et de notre zèle. Écoutés ou non, consolés par le succès, ou découragés par la nonchalance et le mépris, en aucun temps nous ne devons arrêter ou suspendre l'enseignement divin par un coupable silence. Si le prophète Jérémie a dû passer par d'intolérables tourments pour avoir voulu suspendre ses menaces, quels pourraient être nos motifs d'excuse à nous, enrayés par moins d'entraves et découragés par moins de douleurs, de faillir à nos obligations à la vue de la négligence des chrétiens, et de mettre un terme à la diffusion de l'enseignement évangélique, surtout lorsque la plus grande partie des fidèles vient nous offrir une persévérante attention?

« Parlez donc, ajoute le saint docteur, parlez, avertissez votre frère de son erreur. Mais il ne vous entend pas! n'importe, vous n'en recevrez pas moins le salaire qui

vous est promis, si, malgré sa résistance inflexible, votre parole n'éprouve d'autre temps d'arrêt que celui de votre dernier soupir. »

Donc, parler, instruire, exposer le sens caché des saintes Écritures, tel est le moyen d'expansion et de diffusion de l'Évangile, telle est la puissance établie pour amener les infidèles au bercail de Jésus-Christ, telle est la mission perpétuelle des pasteurs de l'Église, exprimée dans ces paroles : « Allez, enseignez toutes les nations. » (Math., xxviii, 19.)

Foi. — *Nécessité.* — Le premier jet de lumière dont cette parole de Jésus-Christ et des apôtres vient inonder l'univers, le premier instrument de bonheur qu'elle apporte à l'humanité, c'est celui de la foi, qui s'empare de l'âme pour l'élever, du cœur pour l'ennoblir, et de la société tout entière pour la transformer à l'effigie de la famille divine. C'est la foi, lueur du ciel, étoile de la vie, que saint Chrysostome appelle aussi le bâton du voyageur et l'ancre dans la tempête. « De même, dit le saint docteur, que les membres mal assurés et tremblants de faiblesse, ainsi que les infirmités du vieil âge, cheminent sans péril, appuyés sur le bâton qui les protége contre les accidents du voyage et les aspérités du chemin; de même notre âme, agitée en sens divers par les fluctuations des opinions humaines, vient s'appuyer et se reposer sur la foi, bâton plus puissant et plus sûr que celui de la vieillesse. »

Sans cette lumière, cet appui, cette foi, dans le monde tout croule et tout s'éteint. L'apôtre n'a plus l'accent divin; le jour pâlit et s'efface ; la nuit reprend son empire, et l'abîme entr'ouvre ses gouffres béants.

« Mais, quoi donc! s'écrie saint Chrysostome, si vous ne croyez pas, votre voix expire sur vos lèvres, et vous demeurez immobiles et muets! Oui, se répond-il à lui-même : sans la foi, ma langue est immobile et glacée, mes lèvres s'arrêtent sans mouvement, mon âme est sans vie; et, bien que doué de raison, je suis muet et sans

voix, si la foi divine ne vient m'enseigner l'usage de la parole.

« Il faut encore posséder le don de la foi pour jouir un jour de l'accomplissement des promesses. Quant à ceux qui ne redoutent pas d'impliquer leur conscience dans les élucubrations sans mesure de leur raison, c'est à la foi qu'il leur faut recourir pour rendre gloire à Dieu; car, s'ils s'abandonnent témérairement à la direction de leurs pensées, quelle gloire, quel honneur peuvent-ils rendre à Dieu, lorsqu'ils s'efforcent de resserrer, dans les étroites et basses limites de leur raison, l'ineffable économie de la sagesse? La vie de l'éternité, s'écrie l'apôtre saint Jean, elle est tout entière dans la connaissance de votre amour et de votre majesté souveraine, ô seul Sauveur et vrai Dieu!

« Oui, partout il nous faut la splendeur de la foi; car, sans elle, les mystères de Dieu nous abandonnent, et la vérité s'enfuit. La foi, c'est la grande sauvegarde de notre salut; et, quand son éclat pâlit et s'éteint, le chemin du ciel s'efface devant nos yeux.

« Celui que cette lumière céleste abandonne, descend à la condition misérable des infortunés réduits à palper dans les ténèbres. De même, qu'au sein de la nuit, l'homme va se frapper contre les rochers et se heurter contre les obstacles, tombant dans les ravins et roulant dans les précipices, sans pouvoir faire usage de l'organe inutile des yeux, que ne vient éclairer aucun rayon de lumière; de même les hommes déshérités des clartés divines de la foi, vont se ruer les uns contre les autres, se briser contre les obstacles, et se précipiter d'eux-mêmes dans l'abîme de la mort.

« La foi, dit encore le saint évêque, est aussi nécessaire au monde que l'ancre de salut dans la tempête. Voyez-vous, dit-il, ce vaisseau, tantôt agité, tourbillonnant sous les efforts de la rage et de l'impétuosité des vents, tantôt enseveli dans le repli des flots, et gisant

comme dans un linceul de lames écumantes? L'ancre tombe; il se relève, et désormais il garde sa place, suspendu sur l'abîme, malgré la fureur de la tourmente et des vents. » Telle est l'âme, emportée dans le tourbillon des pensées et des opinions du monde. La foi brille, et tout à coup, échappant au naufrage, elle chemine en paix vers le port du salut.

Foi et œuvres. — C'est donc au jour de la foi qu'il faut marcher dans ce monde pour fuir les précipices de l'erreur, et se sauver de la tempête des passions humaines. Mais quelle foi nous est nécessaire dans ce voyage accidenté de la vie? Nous suffit-il de croire à Jésus-Christ et d'attendre nonchalamment que le salut nous arrive comme la manne du désert, tombant du ciel avec la rosée du matin? Est-ce donc assez, pour effacer les taches et réparer les chutes de la nature, de croire à l'efficacité du sang de Jésus-Christ? Non, non, dit saint Chrysostome, et la foi seule ne saurait suffire à l'accomplissement de cette grande et mystérieuse réparation.

« Lorsque nous prêtons l'oreille à la déclaration de l'Esprit-Saint, que la vie éternelle est la foi ferme au seul vrai Dieu créateur et rédempteur, gardons-nous bien de nous persuader que cette foi seule, suffise pour nous ouvrir les portes du ciel. Et que peut, à nos yeux, pour le salut des hommes, l'ardeur d'une foi sincère, lorsque nous entendons les regrets et les gémissements des damnés » qu'elle n'a pu sauver de la perdition éternelle? « La foi, c'est l'œuvre du salut, sans doute; mais, par elle-même, elle ne suffira jamais. Il nous faut avec elle un grand travail, pour parcourir avec succès le chemin qui conduit aux portes de la vie. »

Il nous faut, avec la foi, l'humiliation et le respect du cœur, qui se révèlent par les larmes; il faut l'aveu sincère et spontané de nos faiblesses : « Après l'horrible répudiation de son maître, saint Pierre, au premier souvenir de son ingratitude, s'empresse de s'accuser lui-même, et

de noyer son péché dans ses larmes : c'est ainsi qu'il s'est purifié de son crime. Mais Caïn, le meurtrier d'Abel, ne put jamais, malgré son repentir, effacer la tache sanglante de son iniquité. C'est qu'il ne s'est point empressé de s'humilier par l'aveu complet de ses desseins criminels. Il n'a pas même redouté d'attendre les reproches du Seigneur; et, quand il s'est senti fléchir sous le poids des menaces divines, il s'est redressé contre Dieu par la dénégation et le mensonge. Après la perprétration de son crime, il l'a confessé; mais ce n'était plus la confession qui fléchit le cœur de Dieu. » Le sang d'Abel, alors, criait vengeance et couvrait sa voix.

Il faut donc au pécheur autre chose que la foi vive aux mérites de Jésus-Christ; il lui faut les larmes puissantes qui font descendre le pardon du ciel. « De telles larmes, dit saint Chrysostome, ont le pouvoir d'arracher les coupables aux flammes brûlantes de l'enfer. » Il lui faut les peines et les douleurs qui le purifient et lui rendent la beauté primitive de son âme. Il faut les œuvres, enfin. « Lazare, pauvre, mendiant, avait suivi quelquefois les entraînements de la nature. Il en a reçu tout le châtiment expiatoire, la misère, la faim, les afflictions les plus intolérables de la vie, et tous deux, le mauvais riche et lui sont entrés dans l'éternité, Lazare, sans péché, le mauvais riche, sans justice. »

Tels sont les merveilleux effets des œuvres de la pénitence, de la patience et de la résignation, dans les privations et les douleurs; elles enlèvent à l'âme du juste les traces de ses faiblesses, et tempèrent, même pour les damnés, l'horreur de leur éternel supplice. « Celui qui, sur la terre, dit le saint évêque, a subi, par un châtiment partiel, l'expiation d'une partie de ses infidélités, trouvera dans l'éternité les tortures moins horribles; mais l'infortuné dont tous les châtiments sont réservés pour l'autre vie, sera livré, sans espoir de soulagement, à toute la rigueur de la justice, car le mal, c'est la faute et non le châtiment.

La faute sépare l'homme de Dieu ; le châtiment brise la colère et les réconcilie. »

Mais ces afflictions de la vie présente, ces instruments de la justice offensée, ne forment point, dans ce monde, la seule pénitence à laquelle soit confiée la céleste mission d'aplanir les voies du bonheur éternel. Il faut encore à l'homme une autre pénitence, celle qui procède de sa propre volonté. La vie de l'homme est un combat, dit l'Écriture, et saint Chrysostome veut que cette vie soit un triomphe remporté de haute lutte, sur toutes les passions : « Il est impossible, s'écrie-t-il, je le répète, il est impossible d'accorder l'espérance du bonheur à venir à celui qui laisse couler ses jours dans une sécurité nonchalante. S'il n'a jamais senti l'intolérable tourment de la misère, n'est-il pas sans cesse assailli par les attraits irrésistibles de la convoitise ? Sur ce point, une victoire ne saurait être d'un médiocre labeur. S'il n'est pas en proie aux ardeurs d'une fièvre brûlante, ne se sent-il pas souvent dévoré par le feu des passions et de la colère ? S'il est à l'abri des calamités de ce monde, sera-t-il toujours en mesure de se garantir contre l'impétuosité de ses sentiments et la fougue de ses propres pensées ? Ah ! ce n'est point un travail vulgaire que d'imposer un frein à la cupidité ; que de réprimer la soif insatiable de la vaine gloire et du faste trompeur ; que d'opposer la tempérance à la fièvre des plaisirs, et de soumettre tout son être aux lois d'une discipline austère. Car quiconque ne se sera point soumis à cette rigueur, ne saurait jamais avoir aucune espérance du salut. Saint Paul, ajoute-t-il, s'imposait le dur sacrifice d'affliger son corps et de le réduire en servitude (Cor., I, 9, 27), pour nous enseigner quel travail, quelle violence réclame la nécessité de maintenir nos sens dans l'assujettissement et l'obéissance. Celui qui veut, en effet, aspirer à la couronne du ciel, doit embrasser cette existence laborieuse et sévère, afin qu'après le court travail de la vie présente, il puisse aller jouir des honneurs éternels. »

C'est donc au prix des œuvres de la pénitence et de la mortification chrétienne que s'entr'ouvre, pour le pécheur, la porte de la bienheureuse éternité. Ce sujet de prédilection revient, à chaque page, sous la plume de saint Chrysostome. Huit homélies sur la pénitence, et presque tous ses discours ne sont qu'un magnifique développement de cette parole de l'Écriture : « La foi, séparée des œuvres, n'est qu'une foi sans vie et sans efficacité pour le salut. »

CHAPITRE XXVI

Suite de l'orthodoxie de saint Chrysostome. — Sacrements.

Après la foi, qui résulte pour nous de l'audition de la parole divine, et parmi les autres sources de grâces où Dieu nous invite à puiser les consolations et la force de nos cœurs, aucun instrument de salut, plus puissant et plus nécessaire ne nous est offert, que l'économie divine des sacrements de l'Église. Par ces sacrements, Dieu prend l'homme au sein de sa mère, se le consacre, le conduit dans la vie, le nourrit de sa substance et le garde sous sa main jusqu'à la vieillesse ; puis il le marque de l'onction de sa royauté, du sceau de son amour, avant d'appeler son âme et de déposer sa dépouille dans la tombe.

Baptême. — C'est par le baptême que commençait pour les catéchumènes l'initiation aux mystères chrétiens. Aux veilles de Pâque et de la Pentecôte, dit saint Chrysostome, « les catéchumènes se présentent devant le Pontife, dans une attitude de pécheurs, dépouillés de leurs vêtements, les pieds nus et le corps couvert d'une seule tunique. Ils écoutent dans le recueillement de l'humiliation les paroles des exorcismes qui précèdent l'administration du baptême. » Puis ils sont plongés dans l'eau sacramentelle.

Le sacrement de baptême est là près du berceau de l'homme ; il présente Jésus-Christ au foyer de la famille, attendant le nouveau-né, pour l'appeler son fils et lui don-

ner une place dans son Église, dans sa famille divine. L'homme, l'enfant doivent passer par l'ablution de l'eau pour arriver au giron maternel de cette Église, comme le peuple d'adoption dût franchir la mer d'Arabie pour parvenir à la terre promise, objet de ses désirs, « car ce passage, aux yeux du saint docteur, était le symbole du baptême futur du Sauveur. Ce sacrement est appelé dans l'Écriture un baptême de régénération, une illumination de l'âme, une sépulture, une circoncision, une purification. Enfin il porte le nom de la croix même de Jésus-Christ. » Le Baptême, dit-il, c'est la croix. Par lui, notre vieil homme est fixé sur l'instrument du supplice du Sauveur, pour effacer en nous le vêtement matériel du péché. Par lui, crucifiés avec Jésus-Christ, nous sommes transformés dans ce tombeau par une mort à l'image de la sienne ; car de même que Jésus-Christ sur la croix est mort à la vie de ce monde, de même, dans l'eau du baptême, nous quittons la vie, non celle du corps, mais celle de l'iniquité.

Ce sacrement est pour l'humanité la première clef du ciel, la première source de toutes les faveurs divines et, pour l'âme en particulier, le premier vêtement de gloire qui lui soit donné de Dieu. Le baptême, en effet, prend l'homme dans l'horreur de ses iniquités et le transforme en ange de lumière. « Donnez-moi, dit saint Chrysostome, un voluptueux, un fornicateur, un esclave des idoles ; quels que puissent être et le nombre et la grandeur de ses crimes, s'il descend dans la fontaine salutaire du baptême, il sortira du flot sacré plus radieux et plus pur que les rayons de l'astre brillant qui nous inonde de sa lumière ; car il n'existe point d'impiété ni de prévarications qui ne s'effacent complétement dans les eaux régénératrices du baptême.

« Le baptême n'a pas seulement la vertu d'effacer jusqu'aux dernières traces du péché ; mais il déverse encore dans l'âme la justice et la sainteté. Ce sacrement refait l'homme à l'effigie même de Dieu. Prenez, ajoute le saint

évêque, une statue d'or corrodée par le temps et tachée par la poussière, la rouille et les exhalaisons terrestres, et reformez-la par la transformation de la fournaise; elle sortira de vos mains réparatrices belle, correcte, brillante. Ainsi Dieu prend notre âme souillée par la rouille du péché, noircie par les sombres exhalaisons des passions impures, et complétement dépouillée de sa beauté première. Il la plonge tout entière dans les eaux du baptême comme dans la flamme d'une fournaise ardente; puis il envoie, à la place du feu dévorant, la grâce de l'Esprit saint; il anéantit le vieil homme et reforme une âme nouvelle, un homme nouveau, qui l'emporte en beauté sur le plus brillant éclat de la lumière.

Caractère. — « Le pécheur est ainsi reformé spirituellement par une naissance nouvelle, mais une naissance toute miraculeuse, dont aucune langue humaine ne saurait décrire les merveilles. Cette ablution est, en effet, le tombeau des iniquités du pécheur; elle lui donne un vêtement de sainteté, l'effusion de l'esprit divin et le caractère d'enfant de Dieu, lui conférant un droit ineffaçable à la vie éternelle. Ce caractère d'enfant de Dieu, reçu par nous dans le baptême, nous fait héritiers des biens ineffables de l'éternité.

Nécessité. — « Cette renaissance de l'Esprit saint et de l'eau du baptême, est une porte qu'il faut nécessairement franchir sur la terre; elle est le seuil même de la porte du ciel; car il n'existe point, pour celui qui fuit la régénération de l'Esprit saint et du baptême, de chemin possible qui conduise à la possession du royaume de Dieu. »

Ce sacrement est donc bien pour l'homme une régénération miraculeuse; mais il est encore un événement, un contrat solennel, dans lequel sont engagés à la fois le ciel, l'enfer et l'âme régénérée. En vertu de ce contrat, l'enfer perd ses droits acquis sur l'âme, et le règne de Dieu commence. — « Je te renie, Satan, dit le catéchumène; je répudie ton culte et j'abhorre tes splendeurs. »

Aussi désormais l'illuminé n'est-il plus l'homme de la terre; il a fait à son âme une atmosphère de justice et de sainteté. Cette âme, belle désormais du don la foi, des grâces du Saint-Esprit et de l'espérance des biens à venir, est vraiment illuminée de clartés célestes; elle s'est élevée, couronnée de gloire et d'innocence, dans un nouveau monde de lumière qui ne s'évanouira jamais. Elle s'est revêtue de Jésus-Christ comme d'un céleste vêtement. Le corps même du Sauveur deviendra le pain de sa vie et son aliment. Il sera sa demeure (Jean, VI, 57), son chef, son frère, son ami, son époux et le tronc éternel par lequel il lui sera donné de puiser au ciel la sève divine, le principe de l'immortalité.

Mais puisque cette lumière du baptême ne doit jamais s'éteindre, puisque l'adoption divine est un admirable bienfait qui suit le chrétien dans la vie, et qui ne le quittera ni dans ce monde ni dans l'éternité, c'est donc un cachet divin, un caractère ineffaçable, que celui qui résulte pour nous de la réception de ce sacrement, qui dépose un germe immortel dans l'âme du catéchumène. Et quelle étonnante destinée! L'âme illuminée reçoit la grâce et la participation aux dons de l'Esprit saint, et devient la fille, l'amie, la sœur, l'épouse et l'intime de Dieu!

Le baptême ne se réitère pas. — Et ces faveurs sont le don de la munificence des trois personnes divines. « C'est du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit saint Chrysostome, que découlent tous ces bienfaits; car tout, dans cette régénération merveilleuse, révèle la vertu du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Aussi ce caractère d'enfant de Dieu ne s'effacera-t-il jamais. Oui, le baptême, comme la mort de Jésus-Christ, est un fait impérissable qui ne saurait s'accomplir deux fois. De même, ajoute-t-il, que le Sauveur ne peut plus mourir une seconde fois sur le Calvaire; de même, nous ne saurions descendre deux fois dans le tombeau régénérateur du baptême. Il est pour le

pécheur une pénitence qui se renouvelle, mais il n'existe qu'une seule ablution. »

Baptême du sang. — La régénération par l'eau n'est pas le seul baptême qui puisse ouvrir les portes du ciel. Il en est un autre,.effrayant, terrible, que préconise saint Chrysostome dans l'admirable panégyrique de saint Lucien d'Antioche : c'est le baptême du sang. « Hier, dit-il, le Seigneur fut baptisé dans l'eau du Jourdain; aujourd'hui, Lucien, son serviteur, est baptisé dans son propre sang. Ne vous étonnez point de m'entendre attribuer à la mort pour Jésus-Christ toute la vertu du baptême; car, dans le martyre aussi, l'Esprit saint arrive avec la plénitude de ses dons. Les péchés s'évanouissent, l'âme se purifie et se revêt d'une incomparable beauté. Tout aussi bien que ceux qui sortent sans tache du flot sacré de la régénération baptismale, les martyrs en s'affaissant dans la mort, sous l'instrument du supplice, voient les taches de leur âme s'effacer sous le flot généreux de leur propre sang. Ce baptême héroïque, ajoute le saint évêque, est un chemin plus sûr vers le ciel que ne peut l'être le baptême de l'eau. »

Confirmation. — L'ablution matérielle du corps, qui constitue la matière du premier sacrement de l'Église, n'était point le seul symbole extérieur qui consacrât complètement à Dieu le catéchumène; l'immersion était suivie d'un autre signe également productif de la grâce : c'était l'imposition des mains, par laquelle l'Esprit saint descendait dans le cœur du néophyte et prenait possession de son âme. Cette prise de possession était le complément et la conséquence de l'adoption par le baptême. Ce nouveau sacrement découle du cénacle, où l'Esprit de Dieu descendit, sous forme de langues de feu, sur la tête des apôtres. La vocation divine, les instructions de Jésus-Christ et les pouvoirs qu'il leur avait conférés avaient trouvé leur cœur sans vie, leur esprit sans initiative et leur courage sans ardeur. Mais arrive dans le cénacle cette impo-

sition des mains vraiment surnaturelle ; car la flamme, c'était la main de Jésus-Christ qui descendait sur leur tête. Alors tout est changé ; ces hommes illettrés et timides ont à peine senti l'attouchement du feu céleste, de cette main de Dieu, que l'Esprit saint les pénètre et les transporte. Ils se font entendre dans toutes les langues, et vont prêcher l'Évangile jusqu'au pied du trône des empereurs romains. La douceur craintive de l'agneau s'efface, et fait place au courage, à l'intrépidité du martyr. Les apôtres marchent désormais à la conquête du monde. Ils prennent corps à corps le culte des démons, les superstitions païennes, et ne craignent pas d'affronter la rage des bourreaux. Tel fut dans les apôtres et dans les martyrs, leurs successeurs, le fruit du sacrement et l'imposition des mains.

Ministre de la confirmation. — Cette infusion particulière des dons de l'Esprit saint, dans le cénacle, n'était donc point une des grâces, une des vertus du baptême ; ce bienfait découlait d'un autre sacrement administré par Dieu même aux apôtres, et par les apôtres à tous les autres fidèles. L'adulte recevait immédiatement le baptême et la confirmation, mais ceux qui ne recevaient que le baptême avaient encore besoin de l'intervention des apôtres ou de leurs successeurs pour la réception du sacrement de l'imposition des mains. « Pourquoi, dit saint Chrysostome, les nouveaux chrétiens baptisés par le diacre Philippe n'avaient-ils pas encore reçu la communication des dons du Saint-Esprit ? C'est que, se répond-il à lui-même, Philippe voulait laisser au ministère des apôtres l'administration de ce nouveau sacrement ; ou plutôt c'est que lui-même n'était point honoré du caractère qui peut le conférer. Il baptisait et ne donnait point l'Esprit saint, parce que ses pouvoirs ne s'étendaient pas jusqu'à l'administration d'un sacrement qui formait le privilége spécial des douze apôtres. Des prêtres et des fidèles avaient reçu de Dieu le pouvoir d'opérer des prodiges ; mais leur puissance surnaturelle n'allait point jusqu'à donner com-

munication des dons du Saint-Esprit. Aux apôtres seuls appartenait donc la dispensation de ces grâces.

« Aussi, de nos jours encore, n'appartient-il qu'aux évêques, aux chefs de l'Église, d'administrer aux fidèles le sacrement de confirmation. »

La grâce de ce sacrement, comme celle du baptême, est une application surnaturelle des mérites de Jésus-Christ crucifié. « Le baptême, dit saint Chrysostome, tient sa vertu de la croix de Jésus-Christ; car le baptisé doit recevoir l'impression de ce signe sacré; de même la grâce de l'imposition des mains découle de la vertu divine de la croix. »

Ainsi, la confirmation, administrée par les successeurs des apôtres, est, comme les autres sacrements, une des grandes sources de grâce qui découlent du Calvaire, et qui vont dans le monde entier féconder le champ de l'Église.

Eucharistie. — Jésus-Christ, manifestation sensible de la justice et de la miséricorde éternelles, a dû graver dans les éléments matériels, dont il a fait les instruments complémentaires de sa mission terrestre, un caractère évident, palpable, et de sa toute-puissance créatrice, et de son amour paternel. Il est le créateur de notre nature; il est donc à la fois notre père et notre mère. Comme notre père, il nous donne la vie, il nous l'a donnée deux fois : une première fois dans le paradis terrestre, une seconde fois dans le baptême. Comme notre mère, il doit nous nourrir et nous fortifier de sa propre substance; lui-même en a posé la loi; la création tout entière nous en offre l'irrécusable témoignage.

C'est ici que saint Chrysostome s'élève bien au-dessus de l'éloquence humaine. Il va planer jusqu'au sein des mystères inaccessibles de la miséricorde éternelle de Jésus-Christ; Il déchire le voile céleste; il montre à nu cet amour infini dont les embrassements étreignent l'univers. L'eucharistie, ce banquet divin, remplit son âme d'un enthousiasme brûlant qui déborde de son cœur, et qui s'échappe de ses lèvres en un langage surhumain.

Présence réelle. — « Vous êtes devenus les fils de Dieu, s'écrie-t-il, en vous asseyant à cette table servie avec la chair et le sang de votre Créateur. Lorsque vous êtes priés d'y prendre votre place, pénétrez-vous de la pensée qu'elle est devenue le trône du roi de l'univers ; car il est là présent et témoin impassible de tous les mouvements de votre âme. Si nous voulons, nous le possédons tout entier, car son corps est là gisant sous nos yeux.

Messe et cène. — « Il ne s'agit point ici d'une enveloppe ou voile quelconque de ce corps sacré : c'est le corps, c'est la chair elle-même de Jésus-Christ qui vient non-seulement s'offrir au contact des mains, mais encore se laisser emporter et se soumettre à la manducation humaine. Croyez donc que ce festin est celui de sa dernière heure, dans lequel il s'est donné lui-même ; car la cène et le banquet céleste, c'est tout un. Ce n'est point ici l'œuvre d'un homme : Jésus-Christ seul a fait la cène, et c'est encore lui qui la renouvelle en ce lieu. Écoutons donc avec terreur et frémissement ; il nous donne ici sa chair sacrée en nourriture, et se place lui-même sur cette table pour victime du sacrifice ; car cette oblation et celle de la cène, c'est toujours la même, quelles que soient les mains qui viennent l'offrir. Que ces mains soient celles de saint Paul ou de saint Pierre, c'est toujours l'oblation distribuée autrefois par le Sauveur à ses disciples, et maintenant aux autres hommes par le ministère de ses prêtres. Celle-ci n'est point inférieure ni moins divine. Car elle n'est pas l'œuvre de la puissance de l'homme ; elle est, comme la première, l'œuvre de Jésus-Christ seul. De même que les paroles du prêtre sont celles du Sauveur dans la cène, de même l'oblation des saints mystères et celle de la cène ne sont qu'une seule oblation, celle de Jésus-Christ.

« Ce sacrement, objet d'épouvante et de terreur, et source inépuisable de salut pour les hommes, nous le produisons chaque fois que nous célébrons les saints mystères. Nous l'appelons Eucharistie, parce qu'il est la com-

mémoraison des plus grands bienfaits du cœur de Jésus-Christ. »

Saintes espèces, — « Mais ce n'est que du pain que vos yeux contemplent! Vos yeux ne sont frappés que de l'apparence du vin! Ah! gardez-vous de laisser votre foi s'égarer à l'illusion de cette image! Loin de vous la pensée que le corps de Jésus-Christ, soumis à la caducité du symbole, subit en vous toutes les transformations d'une nourriture ordinaire; loin de vous cette erreur! Mais de même qu'à la chaleur du feu la cire se fond, se combine, ou s'évapore, de même le corps de Jésus-Christ dans les saints mystères se fond et s'absorbe dans la substance de votre corps. Ne vous imaginez donc point que c'est par les mains d'un homme que vous est présentée cette chair divine, mais ne pensez la recevoir que comme le charbon de feu déposé par les Chérubins sur les lèvres d'Isaïe; ouvrez, vous aussi, vos lèvres à ce sang du Sauveur, comme si vous le receviez du côté de Jésus-Christ immolé sur la croix.

« Ne soyez donc point tout entier aux signes matériels, aux symboles qui frappent vos yeux, mais attachez votre âme et votre cœur aux paroles du Sauveur dans ce mystère. Vous ne cessez de nous dire : Je voudrais voir sa personne, contempler les traits de son visage, et toucher ses membres et ses vêtements. Mais quoi donc! vous le voyez lui-même tout entier; il se laisse toucher, et vous faites de lui votre nourriture! Ah! vous aspirez à contempler ses vêtements! Eh bien! contemplez; il se livre lui-même à vous; il se donne à toucher, à manger, et daigne descendre s'enfermer dans votre corps. Gardez-vous donc de vous laisser égarer par le témoignage erroné des sens; non, ce que vous voyez sur l'autel n'est plus du pain, n'est plus du vin; c'est un corps, c'est du sang, croyez-en la parole du Seigneur, et soumettez votre intelligence à l'enseignement de la foi. »

Messe, sacrifice pascal. — L'immolation de Jésus-Christ sur la croix est le véritable sacrifice, dont l'immolation

pascale de l'ancienne loi n'était que l'imparfaite image, et ce sacrifice est celui qui s'accomplit dans les saints mystères. « Jésus-Christ a fait la Pâque avec les Juifs, dit saint Chrysostome, mais ce n'est point pour nous astreindre à cette observance stérile; il s'est soumis à la loi des azymes, mais il était loin de sa pensée de nous imposer le même devoir. Pourquoi donc le Sauveur a-t-il voulu passer lui-même sous le joug de l'ancienne loi? Ah! c'est que le sacrifice pascal de Moïse était l'image de celui qu'il allait lui-même accomplir; il fallait ainsi rapprocher la vérité de la figure, le symbole de la réalité. L'agneau de l'ancienne loi, c'est l'ombre; il l'a signalé par la manducation de la Pâque, puis il le remplace sur la même table, par le véritable agneau de Dieu. »

Sacrifice perpétuel. — Mais cette Pâque, cette manducation de l'agneau pascal, elle ne dépend point par une connexion nécessaire, de l'époque même de la mort de notre Sauveur; « bien souvent d'insurmontables obstacles viennent réduire à l'impuissance nos plus ardents désirs, et nous empêcher d'observer ce jour de deuil et d'espérance où Jésus-Christ fut mis en croix. Nous n'avons donc plus à nous soumettre à l'observance exclusive des temps. Pour nous, la Pâque a lieu toutes les fois que notre âme le désire. Car la Pâque, ce n'est pas le jeûne de quarante jours, c'est l'oblation, c'est la victime qui s'immole toutes les fois que nous célébrons les saints mystères. Écoutez, en effet, cette vérité proclamée par la bouche de saint Paul: Notre Pâque, c'est Jésus-Christ immolé pour nous. (1 Cor. v, 7.) Eh bien! cet incomparable bienfait de Dieu ne rencontre souvent, parmi vous, que des cœurs indifférents et glacés. C'est donc en vain que chaque jour la victime s'immole! C'est en vain que nous montons à l'autel; aucune âme ne vient participer au sacrifice. »

Ces reproches ne s'adressaient point aux catéchumènes. « Car, ajoute le saint évêque, le catéchumène, même celui qui s'est astreint chaque année à la mortification du Ca-

rême, ne saurait être admis à faire la Pâque avec les fidèles, parce qu'il ne doit point participer aux saints mystères, non plus que celui qui s'est abstenu de la préparation du jeûne. Mais celui qui vient apporter à l'autel une conscience sans reproches, il peut participer à l'oblation pascale, aujourd'hui, demain, et toutes les fois qu'il veut prendre part à l'oblation du saint sacrifice. Tel est l'exemple offert, dans les livres saints, par le législateur inspiré du peuple de Dieu : si quelqu'un reconnaît son âme maculée par quelque tache impure, ou qu'il se trouve entraîné dans un long voyage, et qu'il ne puisse point offrir et manger la Pâque dans les premiers jours ou dans le mois où se célèbre cette fête, il devra dans le mois suivant s'empresser de se livrer à l'accomplissement de ce devoir.»

Loin de nous donc le prétexte frivole, que l'âme, après cette fête, n'est plus animée par l'éclat de la solennité pascale, et qu'elle ne peut en tout temps être embrasée pour Jésus-Christ du feu du même amour! « Eh! quoi donc! est-ce que nous n'offrons pas chaque jour le même sacrifice? » Et n'est-ce pas toujours la même victime, le même Sauveur? « Oui, chaque jour nous avons le bonheur d'offrir les saints mystères; mais nous n'offrons point à cette heure une victime, et demain une autre victime. Non, c'est la même que nous immolons, car il n'existe qu'une seule hostie. Eh! quoi! parce que Jésus-Christ est partout offert, est-ce qu'il existe plusieurs Jésus-Christ? Non sans doute, car il n'existe qu'un seul Dieu fait homme, qu'un seul oint du Seigneur. Là toute sa personne est offerte, ici s'offre encore sa personne tout entière, car il n'a qu'un seul corps. Et de même qu'immolé dans plusieurs lieux il n'offre point plusieurs corps, mais un seul, de même il n'existe au sacrifice qu'une seule victime. »

La célébration des saints mystères est donc la vraie, la seule Pâque, le vrai, le seul sacrifice perpétuel de la nouvelle loi. « Car en réunissant dans une même cène les deux agneaux pascals, Dieu ne s'est proposé d'autre fin

que de mettre un terme au sacrifice de la loi de Moïse, en élevant sur l'autel une autre victime, le corps de Jésus-Christ. »

Ce sacrifice nouveau n'est point l'œuvre de l'humanité; « ce n'est pas une puissance humaine, dit saint Chrysostome, qui fait que l'oblation se transforme et devient le corps et le sang de Jésus-Christ; c'est le Sauveur lui-même, c'est Jésus-Christ crucifié pour nous. C'est vous, Seigneur, qui vous faites à la fois le sacrificateur et la victime. Ceci, dit-il, est mon corps; ces simples paroles transforment la substance de l'oblation. De même que cette parole créatrice : Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre, ne s'est fait entendre qu'une seule fois, et que cette seule fois a suffi pour investir la nature d'une puissance génératrice et d'une fécondité perpétuelle; de même cette autre parole : Ceci, c'est mon corps, proférée une seule fois, a suffi depuis la cène du Sauveur jusqu'à ce jour et jusqu'à la consommation des siècles, pour former sur tous les autels chrétiens le corps de la céleste victime. »

Ce sacrement de la loi chrétienne est un vrai sacrifice offert pour les péchés des hommes et pour les mettre en paix avec Dieu comme avec leurs frères. « Si c'est pour cimenter la paix et l'union de ses frères, dit saint Chrysostome, que Jésus-Christ s'est immolé, c'est donc en vain, homme au cœur implacable, que tu participes à la manducation de cette oblation divine.

« Tu t'approches d'une victime sainte et terrible; tremble donc à la vue de ce sacrifice; car là, sous tes yeux, Jésus-Christ est immolé. Mais pourquoi donc immolé, pour quelle fin? Ah! c'est pour établir et cimenter la paix entre la famille du ciel et celle de la terre. C'est pour que l'ange du ciel devienne ton frère. C'est pour te réconcilier avec le Dieu de tout l'univers, toi son adversaire et son ennemi, c'est pour te donner dans son cœur une place d'ami. »

Heure du saint sacrifice. — « De même qu'aux approches du soir, Jésus-Christ fut élevé sur l'autel de la croix, de même sur le déclin du jour nous nous approchons avec terreur de l'autel où gît l'agneau divin égorgé pour le sacrifice. Tremblez et frissonnez, en voyant la brebis immolée et s'offrant à la justice divine.

« Il est des âmes qui semblent rougir de passer subitement, après le repas du soir, de la table matérielle et profane à la table spirituelle de Jésus-Christ. Et cette honte indigne les retient éloignés des saints mystères. Qu'ils sachent donc qu'une âme pure et sainte ne peut avoir à rougir en passant de la table profane à celle du Sauveur.»

Cette table est servie par Jésus-Christ lui-même ; aussi les saints mystères constituent-ils le plus beau, le plus saint, le plus divin des sacrifices. Car le sacrificateur est un Dieu, la victime, un Dieu, le but de l'immolation, l'honneur de Dieu le Père, et l'homme s'y nourrit du corps et du sang d'un Dieu. C'est la reproduction sublime des lois les plus touchantes de la nature.

Sacrificateur. — « C'est Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, c'est Dieu qui se place lui-même sur l'autel en victime d'immolation. Ce n'est pas un homme qui fait de l'oblation le corps et le sang du Sauveur ; non, c'est lui-même, c'est Jésus-Christ immolé sur la croix pour nous.»

Victime. — Le sacrificateur, dans la célébration des saints mystères, est donc la personne même de Jésus-Christ ; mais la victime aussi, c'est lui. « Ce ne sont point ici des chérubins que vous contemplez sur l'autel, c'est le Maître lui-même et le Seigneur des chérubins. Ce n'est point un métal, ce n'est point la manne ni la verge d'Aaron, ni les tables de pierre, non, c'est le corps et le sang du Seigneur. Car cette table, cet autel est l'extension de la crèche de Bethléem, puisque c'est là que gît immolé le corps de Jésus-Christ. Oui, celui qui va se donner à vous est le roi de l'univers. Grand Dieu ! quand est préparée la table du Seigneur, et que vous voyez sur cet autel l'agneau

de Dieu, mourant et s'immolant pour vous, autour de lui les séraphins, debout, s'inclinant et se voilant le visage de leurs ailes, les puissances célestes s'approchant, et prêtant au prêtre leur ministère divin, enfin quand vous voyez descendre le feu du ciel, et que le calice est rempli du sang du côté trois fois saint de Jésus-Christ, ô homme, est-ce que votre conscience ne vous trouve pas impur et ne vous couvre pas de confusion !

« Recueillez-vous donc, je vous en conjure, et soyez attentifs : une table royale vous est préparée ; elle est servie par les anges, et sur cette table repose le roi du ciel. Et notre attitude accuse l'insouciance ! »

Ainsi Dieu se donne à la fois pour sacrificateur et victime ; c'est le sacrifice éternel ; c'est le banquet de la famille, auquel tout l'univers est convié ; mais c'est aussi la plus céleste manifestation de la loi d'amour dans laquelle le Créateur et Sauveur veut renfermer le genre humain tout entier.

Communion. — Quel plus bel amour, que celui de la mère, couvant son enfant dans ses entrailles, et le nourrissant encore de sa substance, quand la loi de la nature l'a forcément séparé de son sein ? Eh bien ! le cœur de Jésus-Christ est encore plus amour que celui de la mère ; car la mère ne saurait par une réciprocité sublime, rentrer tout entière dans les entrailles de son enfant, pour renouer l'intimité rompue à jamais. Jésus-Christ seul peut aimer assez pour opérer ce prodige : il vient à l'homme, cet enfant émané de son amour ; il rentre dans son âme, dans son cœur, dans ses entrailles, et se fait sa mère, en le recréant dans l'intimité de la régénération divine. Écoutons encore sur ces matières, saint Chrysostome la grande voix de l'Église d'Orient.

« Jésus-Christ nous élève à la participation d'un amour plus divin. Il ne suffit pas à son cœur de se laisser voir à l'homme qui l'appelle ; mais encore il se fait toucher, il se fait manger, il se fait broyer sous les dents et se mêle à

notre substance. Quel est, dans ce monde, le pasteur incomparable qui paisse ses brebis de ses membres et de sa chair? Mais pourquoi nous arrêter à l'exemple du pasteur? Il est des mères, qui, palpitant encore du travail de déchirement de leurs entrailles, livrent au bras d'une étrangère l'enfant à peine détaché de leur sein. Jésus-Christ ne saurait supporter une séparation aussi dure; c'est lui-même qui veut s'attacher à nous et nous nourrir de son propre sang. Il ne lui suffit donc plus de se lier à l'homme par l'union de l'amitié, par l'intimité du cœur; non, c'est une union, une identité réelle qu'il daigne accomplir. Il mêle notre substance à sa propre chair; il se mêle à notre corps, et mêle son corps au nôtre, afin que nous et lui nous soyons un, comme le corps et la tête ne sont qu'un. Mais pourquoi saint Paul, à son enseignement sur ce redoutable mystère ajoute-t-il ces paroles : Le pain que nous rompons? Ah! c'est en effet là ce qui s'opère dans l'Eucharistie. O pécheur, ce que Jésus-Christ n'a pas souffert sur la croix, il l'endure dans ce sacrifice, et cela pour toi. Là, la victime est rompue, pour qu'elle puisse se donner, se distribuer à tous. Car dans cet étonnant sacrifice, qu'est-ce en effet que le pain? c'est le corps de Jésus-Christ. Que sont ceux qui s'en nourrissent? Ils sont aussi le corps de Jésus-Christ.

« Le prophète Élie s'élevant au ciel, n'abandonne à son disciple que son manteau; mais Jésus-Christ allant prendre possession de son éternité nous laisse une partie de lui-même, sa propre chair. Élie ne peut sans se dépouiller laisser tomber sur la terre son vêtement; mais Jésus-Christ à la fois, laisse son corps sur l'autel, et l'emporte avec lui dans sa gloire. »

Dans ce banquet céleste de la famille de Dieu, toute inégalité s'efface, tout orgueil s'anéantit.

« Pour le riche et pour le pauvre il n'existe qu'une seule table, celle de Jésus-Christ. Lorsque vous voyez dans l'Église de Dieu l'homme riche venir prendre place

à côté du pauvre, le chef à côté du subordonné, l'homme de néant auprès de celui qui s'étale au faîte des honneurs, quand vous voyez dans le temple de Jésus-Christ le pauvre, objet du dédain, venir s'asseoir avec assurance auprès de la puissance, qu'en dehors de l'Église il ne pourrait regarder qu'en tremblant, comprenez alors ces paroles prophétiques de l'Écriture : Le loup viendra paître l'herbe des champs, au milieu des agneaux. Mais chose bien plus étrange encore : Le riche et le pauvre ensemble prennent leur place dans le lieu saint, et quand arrive l'heure des saints mystères, le riche indigne est repoussé; tandis que le pauvre est admis dans l'enceinte sacrée du sanctuaire. Et le riche, exclus de la participation au sacrifice, n'en est point indigné.

« Ici donc rien ne rappelle les inégalités sociales de la terre. C'est le redressement divin des préjugés du monde; la table du riche est celle du pauvre, et l'homme libre n'en a point d'autre que celle de l'esclave. Ici doivent s'éclipser toutes les dignités humaines. Eussiez-vous le front ceint du diadème, ou les membres à peine voilés sous les haillons de l'indigence, fussiez-vous le souverain maître de l'univers, ou forcé de tendre la main, pour demander au passant l'obole du pauvre, vous n'avez tous dans ce lieu qu'une seule table et qu'un seul festin.

« Oui, dans cette participation des divins mystères, l'empereur et le mendiant s'avancent d'un pas égal, avec la même confiance, et sont reçus avec le même honneur. Bien plus, souvent le cœur du pauvre qui bat d'une joie plus pure, s'avance animé d'une plus grande confiance, avec un plus grand abandon.

Préparation. — Tout est prodige et mystère, dans ce banquet du ciel auquel Jésus-Christ a convié la terre; aussi quelle sainteté l'Église réclame des cœurs qui viennent prendre leur part au festin de l'agneau !

« Nos pères dans le sacerdoce, dit saint Chrysostome, témoins des maux incalculables qui résultent de l'insou-

ciance avec laquelle on ose participer aux saints mystères, se sont réunis pour conjurer ces malheurs. Ils ont fixé quarante jours consacrés aux jeûnes, à la prière, aux réunions chrétiennes, à l'audition de la parole divine, afin que, dans ces jours d'expiation, nous puissions tous, par la prière, l'aumône, les jeûnes, les veilles, les larmes, la confession des péchés et les autres œuvres de pénitence, dégager notre âme de toutes ses souillures, et nous approcher ainsi de la table sainte avec une conscience aussi pure, que nos efforts et la grâce divine auront pu la former. »

A l'exemple du Sauveur, le saint docteur met en tête de toute préparation la réconciliation des cœurs. « Je vous avertis, dit-il aux fidèles d'Antioche, je vous adjure, et je voudrais, pour vous persuader, pouvoir donner à ma voix l'accent terrible du tonnerre, arrêtez-vous, vous qui, dans votre cœur, nourrissez encore des sentiments de haine. N'approchez pas de la table sacrée, et ne venez pas recevoir, dans une main sacrilége, le corps du Seigneur. Considérez, ô pécheur, sur quelle victime vous allez étendre la main; pensez donc que vous, terre et poussière, vous allez recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ. Ici, c'est Dieu le Père qui vous appelle à sa table, sur laquelle lui-même, il vous a servi son propre Fils. A ses pieds les puissances du ciel s'inclinent, s'abaissent, avec terreur et frémissement. Les chérubins se voilent le visage, et les séraphins chantent en tremblant l'éternel cantique : Saint, saint, saint est le Seigneur le Roi du ciel. Quelle serait donc l'âme impure et souillée, qui pourrait, même au jour de la solennité pascale, s'approcher du sanctuaire et participer à ce corps saint et terrible !

« Dans le tabernacle et dans le temple du peuple de Dieu tout l'espace n'était point accessible à la multitude; il existait des divisions correspondantes à chacune des parties distinctes de la nation. Une enceinte s'ouvrait aux prosélytes, une autre aux enfants des tribus; une place

plus élevée était destinée aux prêtres; enfin le saint des saints ne s'ouvrait que devant le grand Pontife, et cela non point à toutes les solennités, mais un seul jour de l'année, et dans ce jour une seule fois. Recueillez-vous donc et méditez. Quelle sainteté ne devez-vous point apporter dans votre âme, vous qui venez recevoir des symboles autrement redoutables que ceux dont se composait le saint des saints; car vous n'avez pas ici l'image des chérubins, mais le maître lui-même de ces puissances célestes qui repose sur cet autel. Vous ne voyez ici ni l'étain, ni la manne, ni les tables de pierre, ni la verge d'Aaron, mais vous possédez le corps et le sang du Seigneur.

« Oh! qu'elle doit être sainte et belle l'âme qui se voit honorée de la possession et de la jouissance d'une telle victime! Quel rayon de lumière doit être aussi pur que la main par laquelle est rompue cette chair divine, aussi resplendissant que les lèvres qui se remplissent de ce feu du Ciel, aussi céleste que la langue qui se teint, qui se rougit du sang terrible de Jésus-Christ! Voyez donc à quel immense honneur vous êtes élevés, à quelle table effrayante vous êtes invités à vous asseoir. Ce que les anges du Ciel ne peuvent regarder qu'en tremblant, ce qu'ils n'osent pas même contempler, nous allons sans crainte, au milieu des splendeurs qui nous entourent, en faire notre aliment, le mêler à notre substance, et, par cette manducation sublime, nous devenons avec Jésus-Christ un même et seul corps, une même et seule chair.

« Aussi, lorsque dans l'Église où sont placées pêle-mêle les brebis sans tache et celles que dévore une lèpre dégoûtante, le prêtre parcourt les rangs des fidèles et fait entendre dans tout l'édifice sacré cette voix terrible qui convoque les saints et qui repousse les pécheurs, approchez-vous en silence, et plongés dans un saint recueillement près de l'autel d'où va descendre pour vous la victime, ne tenez point vos mains séparées, mais placez

votre main gauche en forme de trône, sous votre main droite que vous disposez avec respect, comme une coupe dans laquelle vous allez recevoir votre Roi. Recevez avec terreur le corps de Jésus-Christ, et craignez de laisser échapper quelques parcelles plus précieuses que l'or, et de perdre ainsi l'un de vos membres devenu le membre du Seigneur. Recevez avec le même recueillement le sang de Jésus-Christ. N'étendez point les mains, mais répondez au Pontife : Amen. Et pendant que vos lèvres sont encore humides du sang divin, portez les mains à vos yeux, à votre front, à tous vos sens, que vous sanctifiez ainsi par l'attouchement d'un Dieu. »

Communion indigne. — Quel spectacle émouvant et délicieux que celui d'un enfant, d'un homme, d'un vieillard, se nourrissant, dans cette vie, de la substance même de Dieu ! Mais aussi quelle scène de scélératesse et d'horreur que celle que présente une âme criminelle, venant à la table sainte donner à Jésus-Christ, dans la communion, le baiser de l'enfer ! « Oui, s'écrie avec un transport d'horreur le saint patriarche, il faut avoir le cœur animé d'une audace infernale pour venir, avec la bouche du roi des enfers, avec la langue homicide de Satan, participer indignement aux redoutables mystères et se nourrir de la chair du Seigneur.

« Les bourreaux du Calvaire ont transpercé le corps trois fois saint de Jésus-Christ ; mais vous, vous vous rendez coupable d'une plus atroce cruauté lorsque, après tant de bienfaits, vous le recevez avec une âme souillée de crimes. C'est lui, lui-même, que vous couvrez d'opprobre ; car il ne s'est pas contenté de se faire homme, de recevoir des soufflets, d'être immolé comme une victime ; non, il lui faut encore se livrer à votre merci, se donner à vous, et se mêler à votre substance, non par la foi seulement, mais en réalité ; dans cette union ineffable son corps devient notre propre corps.

« C'est déjà quelque chose de surprenant, d'inconce-

vable, qu'il vous permette de le recevoir dans une âme pure, pour votre bonheur éternel; mais si vous l'approchez avec une conscience impure, il ne vous est plus permis de rien attendre, sinon le châtiment et le supplice. N'est-il pas juste en effet que celui qui n'a pas horreur de recevoir son corps avec une âme criminelle, s'apprête à subir le même châtiment que les bourreaux qui se sont fait un jeu de le lacérer et de le transpercer avec les clous de la croix?

« Ces âmes, en effet, qui ne reculent pas en frémissant devant la participation indigne des saints mystères, elles sont immédiatement envahies par Satan, qui les possède d'une manière permanente, et se précipitent dans l'abîme des supplices éternels. Leur crime n'est point autre que celui des bourreaux qui mirent le Sauveur en croix; car le corps du Seigneur c'est son manteau royal; or, déchirer ce manteau royal ou le souiller par des mains impures, n'est-ce pas adresser au monarque un même outrage et mériter un même châtiment? Eh! bien, tel est l'outrage que l'on ne craint pas d'infliger au corps de Jésus-Christ dans la communion sacrilége. Oui, ces hommes sanguinaires qui, sur le Golgotha, se jouaient avec les lambeaux de sa chair immolée, et ceux qui, dans les saints mystères, ont la cruauté de le recevoir avec un cœur impur, flétrissent du même mépris et rouvrent des mêmes souillures le manteau royal du Sauveur. Les Juifs autrefois l'ont déchiré sur l'arbre ensanglanté de la croix, ici, l'homme sacrilége le déshonore en le couvrant des souillures de son cœur criminel. Quels châtiments peuvent donc égaler l'attentat de la communion indigne? »

Communion fréquente. — « Je vois parmi vous, ajoute saint Chrysostome, des âmes qui ne viennent recevoir la victime sainte qu'une seule fois dans l'année, d'autres deux fois; d'autres enfin aspirent au bonheur d'une communion fréquente. Eh! quoi donc, quels sont ceux que nous devons nous faire une obligation de recevoir? Sont-

ce ceux qui ne communient qu'une fois l'année, ceux qui s'adonnent à la communion fréquente, ou bien les âmes sans vigueur qui s'éloignent du banquet sacré? Nous ne recevrons ni les uns ni les autres : nous n'admettrons que ceux-là seuls qui viennent présenter à Jésus-Christ une conscience sans souillure, un cœur pur, une vie sans tache. Ceux-ci, qu'ils s'approchent tous les jours; mais quant aux âmes chargées d'iniquités, qu'elles se gardent bien de se présenter, même une seule fois, à la table sainte. Mais pourquoi donc pour elles cette rigueur? Ah! c'est qu'elles ne peuvent se présenter que pour recevoir leur jugement, leur condamnation, leur châtiment, leur supplice.

« Mais gardez-vous de voir dans ces paroles une intention téméraire de repousser de la table du Sauveur ceux qui ne viennent s'approcher qu'une fois chaque année; non, non, j'ambitionnerais plutôt le bonheur de vous y voir approcher tous les jours.

« Oh! croyez-le bien, ce n'est point la fête de l'Épiphanie, ce n'est point celle de la Pentecôte, qui vous rendent dignes de vous unir à Jésus-Christ, non, c'est la pureté, c'est la sainteté de votre âme; avec cette âme, avec cette sainteté, communiez tous les jours, mais sans elle, jamais.

« Écoutez sur cette matière l'enseignement de saint Paul : « Vous venez communier avec une conscience in- « digne, voilà pourquoi tant d'âmes parmi vous tombent « dans la faiblesse et la stupidité, tant d'autres même « dans le sommeil de la mort (1. Cor. II, 30). » Mais pourquoi donc, direz-vous, ces conséquences funestes, lorsque seulement une fois l'année nous participons aux saints mystères? Ah! c'est que nous devons voir un grand crime à juger de la dignité requise pour la communion plutôt à la longueur du temps qu'à l'intégrité de la conscience. Oui, de même que l'âme bienheureuse, qui ne découvre dans sa conscience aucune tache, doit s'approcher chaque jour de la table sainte, de même celui qui voit son cœur

plongé dans la nuit du péché mortel et qui ne s'empresse point de le purifier par la pénitence, doit craindre de le présenter, même à l'époque de la solennité pascale. »

Ainsi saint Chrysostome appelle toute la rigueur de la justice divine sur l'âme coupable qui vient, dans la communion, infliger à Jésus-Christ la souillure et l'horreur d'un contact impur; mais en même temps il appelle toutes les richesses de la miséricorde divine sur le cœur du juste, de l'enfant de Dieu, qui vient s'unir et se coller avec amour au cœur de Jésus-Christ comme l'âme de David à celle de Jonathas. Il convie les fidèles à ce banquet de l'alliance du ciel avec la terre, comme il les convierait à la participation anticipée des délices de l'éternité.

Le corps sacré de Jésus-Christ est donc le vrai pain de la famille du Père. Il est la vie du juste; ni l'infidèle, ni même le catéchumène pénitent, qui ne sont point de la famille, ne peuvent prétendre à la participation de ce banquet divin. « Le catéchumène, dit saint Chrysostome, même celui qui s'est astreint chaque année à la loi du jeûne du carême, ne peut être admis à faire la pâque avec les fidèles, parce qu'il ne doit point participer aux saints mystères. »

Tel est donc l'enseignement de saint Chrysostome, de cette grande voix de l'Orient sur le plus saint et le plus redoutable sacrement de l'Église chrétienne. Dieu qui, dans la création, anime l'homme, par le don de son âme, d'une émanation de sa sagesse, complète son œuvre en Jésus-Christ, qui daigne s'immoler pour son enfant et qui le nourrit, comme une tendre mère, de la substance même de son corps et de son sang. Ce mystère étrange de l'amour divin, qui porte comme tous les autres attributs de Dieu le caractère de l'infini, s'accomplit dans l'Église avec le bonheur et la simplicité d'une fête de famille. Un simple prêtre parcourt les rangs des fidèles pour appeler les conviés à la table eucharistique; un diacre, un nouvel enfant de la maison de Dieu, reçoit la mission de donner

le signal du départ. « C'est le diacre de l'église, dit saint Chrysostome, qui vous annonce la fin de l'assemblée par cette prière d'adieu qu'il vous adresse : « Allez en paix! » C'est ainsi que s'accomplit parmi les hommes le plus étonnant prodige, par lequel Jésus-Christ unit la terre au ciel, l'homme à Dieu, la vie temporaire de ce monde à celle de l'éternité. »

Pénitence. — Il est un autre sacrement, dont le nom à chaque instant s'échappe des lèvres du saint évêque, et dont il se plaît à recommander les salutaires rigueurs : c'est le sacrement dans lequel Jésus-Christ opère la justification de l'homme par l'application incessante des mérites de sa croix; c'est la pénitence. Le premier sentiment que le saint réclame pour cette justification, pour ce pardon du pécheur dans le sacrement de pénitence, c'est la fuite et l'horreur du vice. « Fuyez, s'écrie-t-il, fuyez la prévarication ; embrassez la vertu, sauvez votre cœur de la perversité de la nature. » Telle est la transformation du cœur nécessaire à ses yeux pour rompre avec la licence et la tyrannie des passions.

La pénitence chrétienne, c'est l'effet de la toute-puissance de la miséricorde divine prévenant, excitant et changeant le cœur de l'homme pour l'arracher à tous les vices, à toutes les ténèbres, et le transformer en un enfant de lumière, en un ami sincère de Jésus-Christ. A cette efficacité victorieuse de la pénitence il n'est point de faiblesses qui puissent opposer d'opiniâtre résistance ni d'obstacles sérieux; il n'est point de crimes, d'atrocités, d'ingratitudes qui lui puissent échapper. Dans la pénitence, tous les péchés s'évanouissent sous l'application des mérites du sang de Jésus-Christ. « Gardez-vous donc, dit le grand évêque, de penser et de dire que ce bienfait de la justification par la vraie pénitence ne saurait être le partage des grands pécheurs. Donnez-moi le cœur le plus horrible de dégradation et de scélératesse, le plus avide de s'enivrer au torrent de tous les vices, un cœur qui se soit rempli

d'iniquités, qui déborde de toutes les horreurs devant lesquelles ne saurait jamais s'ouvrir la porte du Ciel; n'allez point le choisir entre mille dans les rangs des infidèles; non, que ce soit un cœur jadis pieux, comblé, saturé des douceurs de l'amitié divine, un ange de Dieu déchu, qui se plonge avec fureur dans l'adultère, le viol, la pédérastie et toutes les impudicités les plus révoltantes, un être dégradé qui s'abandonne sans mesure à l'ivresse, au larcin, à la calomnie, enfin à tous les crimes que peut inventer Satan, un démon enfin qui persévère avec rage dans cet enfer vivant jusqu'au bord de la tombe, vers laquelle la vieillesse et les approches de la mort font pencher ses cheveux blancs; si même, à cette heure suprême, ce cœur monstrueux ne conservait aucun espoir dans l'efficacité de la pénitence, je ne saurais jamais l'approuver. »

L'âme se délecte à rencontrer dans l'un des plus beaux génies de l'humanité cet hommage offert à la miséricorde infinie de Jésus-Christ. Il n'est plus d'iniquité qui ne s'évanouisse à la lumière de sa grâce; l'empire de la mort est vraiment anéanti. Devant lui le désespoir n'a plus au monde de place même dans l'âme des plus grands pécheurs, puisqu'il n'existe point sous le ciel de forfait qui soit inaccessible à l'efficacité des mérites de sa croix.

« Écoutez, ajoute saint Chrysostome, la preuve irrécusable de cet enseignement divin. A Corinthe, un homme considérable s'était souillé d'un crime inconnu même au sein des sociétés païennes. Ce pécheur était un des fidèles, un des disciples du Sauveur, quelques-uns même affirment qu'il était revêtu du caractère et de la dignité du sacerdoce. Que fit le grand apôtre? S'empressa-t-il d'effacer sans pitié cet homme de l'assemblée des saints, et de lui ravir ainsi toute espérance du salut éternel? Non, non, saint Paul était bien éloigné de cette rigueur, lui qui ne cessait d'adresser aux Corinthiens, sous mille formes diverses, les reproches les plus amers sur leur négligence à ramener le repentir dans ce cœur criminel. Pour con-

vaincre notre pusillanimité qu'il n'est aucun crime qui ne puisse ici-bas obtenir son pardon, livrez, dit-il, à Satan la chair du coupable, afin que son âme trouve le salut au grand jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Telles furent ses menaces avant la pénitence; mais après il prit un tout autre langage. Il suffit, ajoute-t-il, pour lui de cette réprobation publique. Puis il engage les Corinthiens à bien accueillir sa pénitence, à lui prodiguer leurs consolations, de peur qu'il ne tombe pour toujours dans les piéges de Satan.

Confession. — Ainsi le criminel est devenu, par la pénitence, le bien-aimé du Père et l'enfant chéri de la Famille. Mais cette réhabilitation de l'âme pécheresse est soumise à la condition essentielle qu'au repentir du cœur, qu'à ce premier degré de la pénitence vienne s'ajouter l'humiliation profonde qui se révèle dans les larmes, et qui, par un aveu sincère, dégage l'âme ulcérée du poids de son iniquité. Cet aveu, cette confession, est le baume consolateur de la vie et l'arme des forts. La justice et la sainteté rentrent ainsi dans l'âme occuper la place d'où la confession a fait sortir le péché. « C'est ainsi que saint Pierre confesse son crime sans qu'aucune accusation vienne en solliciter l'aveu; c'est ainsi qu'il s'empresse de l'effacer dans l'amertume de ses larmes. Nous avons, dit saint Chrysostome, un Dieu plein de sollicitude et de douceur, qui connaît toute la faiblesse de notre nature. S'il arrive que, bercés dans une nonchalante apathie, notre âme soit surprise par l'attrait du péché, ce Dieu miséricordieux ne réclame, en retour de notre pardon, que la confiance du cœur, la sortie du vice, et le prompt recours au remède infaillible de la confession de nos faiblesses. »

Elle se fait au prêtre. — « Vous êtes tombé dans le péché, suivez l'exemple du patient qui réclame l'assistance du médecin; découvrez sans déguisement au prêtre les blessures de votre âme. Le Seigneur a déclaré que tout ce qu'il croit devoir lier sur la terre est lié dans le ciel, et que tout ce qu'il délie en ce monde est délié pour l'éter-

nité. Car, lorsqu'il va s'asseoir à son tribunal terrible, Jésus-Christ s'incline vers son serviteur, et quand ce juge porte ici-bas une sentence, Jésus-Christ au Ciel la ratifie; et le prêtre ainsi nous arrache à ses mains quand nos iniquités nous ont livrés à sa justice. »

« Rentrez donc dans la maison de Dieu, prosternez-vous et dites : J'ai péché. Caïn ne fut frappé par la malédiction divine que parce qu'il n'osa pas confesser son forfait, tandis qu'un aveu spontané l'eût effacé sans en laisser dans son âme aucune trace. N'avez-vous pas vu sur le Calvaire un criminel recevoir, par la confession, le pardon et la sainteté? Vous voyez donc de quelle importance est la confession des péchés, l'aveu sacramentel des fragilités humaines : le pécheur confesse sa faiblesse, et le paradis s'entr'ouvre à sa voix. Oui, si nous voulons que notre âme puisse s'abreuver aux sources de la miséricorde divine, qu'une honte funeste n'arrête point sur nos lèvres l'aveu de nos iniquités, car elle est grande la vertu de la confession, et sa puissance est sans limites.

« Si donc votre raison se refuse à cette épreuve humiliante, faites-lui violence; persuadez-lui que si son orgueil ne s'abaisse à cet aveu sur la terre, il y sera forcé dans l'autre vie, avec la certitude d'y rencontrer et la confusion d'une publicité plus grande et la douleur d'un plus terrible châtiment. Ici-bas votre jugement est rendu sans témoin, et c'est vous-même qui vous constituez juge en votre propre cause; mais dans l'éternité, tous les péchés seront révélés au grand jour, et la sentence sera portée contre vous en présence de l'univers entier, s'ils n'ont pas été d'avance effacés par nous sur la terre. »

Examen de conscience. — « Examinez donc votre conscience et qu'elle vous rende un compte rigoureux de vos pensées, de vos paroles et de vos œuvres. Ne cessez jamais de rappeler à votre esprit le souvenir de tous les péchés de votre vie, car si vous les laissez dans l'oubli, vous ne pourrez point, au grand jour, les dérober à la mémoire

de Dieu votre juge. Il saura les révéler à tous les yeux, à moins que vous ne vous empressiez de les effacer par la pénitence et la confession. Sur le déclin du jour, demandez compte à votre âme de ses dispositions et condamnez sans pitié ses pensées criminelles. Placez-la comme sur un instrument de supplice, pour la soumettre à la torture et la forcer de répudier toutes ses iniquités. Car il ne saurait suffire de se présenter et de dire, au tribunal sacré : Je suis pécheur. Il faut encore, pour obtenir le pardon, manifester le caractère spécial et distinctif de toutes ses faiblesses. »

Cette confession que réclame le saint évêque, n'est point une formalité stérile, une pratique inutile et sans efficacité ; non, elle est la condition essentielle de la justification du pécheur dans le sacrement de pénitence. « Lorsque dans la vie présente, dit saint Chrysostome, nous aurons pu nous purifier de nos péchés par la confession, et recevoir le pardon de Jésus-Christ, nous irons alors présenter à Dieu notre cœur plein de confiance et sans tache. C'est un horrible et honteux esclavage que l'assujettissement au péché ; s'il nous arrive d'y succomber, nous devons nous empresser de recourir au remède infaillible de la confession et de la résipiscence. »

C'est à l'époque des jeûnes, et dans les jours de pénitence, que tous les fidèles étaient invités à se soumettre au précepte de la confession sacramentelle. « A cette heure, ajoute le saint, où l'aliment précieux du jeûne vient animer notre ferveur, hâtons-nous, mes frères bien-aimés, allons tous confesser nos infidélités. »

Confession auriculaire. — La confession réclamée par saint Chrysostome, n'est point une révélation publique de péchés solitaires, accomplis dans l'ombre. Cette publicité, nécessaire pour les grands coupables dont elle présentait à l'Église et le repentir et la réparation, pouvait quelquefois, dans les cas ordinaires, devenir pour les âmes faibles une occasion de scandale, et leur enseigner

des iniquités jusqu'alors inconnues et dont elles ne soupçonnaient peut-être pas même la possibilité. Au temps de saint Chrysostome la confession ordinaire s'accomplissait dans le mystère de l'intimité de deux cœurs amis, l'un accusateur et coupable, et l'autre organe de la miséricorde de Dieu. « Le pécheur, dit-il, porte en lui-même son bourreau qui lui déchire les entrailles. Il est à la fois lui-même son juge et son accusateur. Cependant, si le criminel veut accepter le secours que lui prête sa conscience, il s'empressera d'aller faire la confession de ses fautes. Il ira découvrir sa plaie toute saignante à son médecin, à son confesseur, non pour qu'il lui fasse monter la rougeur au front, mais pour qu'il le guérisse. Il lui parlera seul, sans témoin; il lui découvrira tous les replis ulcérés de son cœur; il recevra de lui le remède efficace, et verra s'effacer les taches de son âme; car la confession, c'est l'abolition du péché. »

Confesseur. — « Dieu permettait quelquefois les chutes de ses ministres; il les abandonnait momentanément à leurs fragilités. Il les laissait dépouillés des secours victorieux de sa grâce, afin que leur âme une fois rétablie dans sa première sainteté, pût s'ouvrir tout entière à l'indulgence, lorsque se voyant assis au tribunal sacré de la pénitence, ils auraient à prononcer sur les pécheurs des sentences de pardon. La vue continuelle de leurs propres infidélités ne devait en effet leur inspirer qu'un sentiment de miséricorde en faveur des âmes pécheresses. »

Saint Chrysostome demande que le confesseur soit en paix avec tous les hommes, et n'apparaisse au milieu des sociétés qu'avec l'autorité bienfaisante d'un ange de paix. « Le simple mortel, dit-il, qui s'est vu confier la puissance d'effacer les péchés contre Dieu même, pourrait-il être impuissant pour anéantir jusqu'au dernières traces des injures commises contre des hommes? » Il exige que le pécheur vienne lui faire l'aveu sincère de tous ses péchés. « Ne venez point ici seulement, dit-il, accuser vos forni-

cations et vos autres iniquités commises à la face du soleil; mais révélez aussi vos pensées téméraires, vos ruses méchantes, vos détractions clandestines, vos mouvements d'orgueil, vos sentiments de haine et d'envie, et toutes vos plus secrètes prévarications. »

Il interdit au prêtre la célébration du saint sacrifice, avant qu'il ait purifié les souillures de son âme par la pénitence et la confession. « Le sanctuaire même du temple ne lui peut être ouvert qu'à cette condition d'un aveu sacramentel de ses péchés. »

Tel est donc l'ordre essentiel des conditions imposées aux chrétiens, pour participer à l'application des mérites de Jésus-Christ et recevoir l'incomparable bienfait de la justification par la rémission des péchés : examen sérieux de la conscience, confession faite au prêtre de toutes les faiblesses du cœur, de toutes les erreurs de l'âme et de de toutes ses infidélités; pénitence enfin, satisfaction offerte à Dieu le père, en union et participation de la pénitence, de l'expiation et des mérites de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Ce sacrement est éminemment celui de la miséricorde et de l'amour. Il est le baume consolateur qui guérit toutes les blessures, il est la main qui relève le pécheur de sa chute, il est la planche qui le sauve du naufrage.

Ordre. — Saint Chrysostome, le ministre modèle de ce sacrement de réconciliation, le prêtre accompli selon la pensée et le cœur de Dieu, ne pouvait consacrer sa vie au ministère glorieux de la carrière apostolique, sans déposer au pied de l'autel du sacerdoce un hommage immortel de son génie et de son amour. Aussi, qu'il est beau, qu'il est grand cet homme, quand il s'enfuit effrayé de la majesté du caractère sacerdotal! Il prend la fuite pour se dérober à l'immense honneur d'une dignité qui transforme un homme en ange de lumière, et qui l'élève autant « au-dessus des autres hommes que la nature raisonnable elle-même est élevée au-dessus des êtres privés de raison. »

Ordination. — Le respect infini que l'on portait au caractère de Notre-Seigneur Jésus-Christ communiqué dans le sacrement de l'ordination, éloignait du sacerdoce les âmes les plus dignes d'être honorées de cette dignité. L'évêque était souvent obligé de faire violence aux scrupules des élus du sanctuaire; saint Chrysostome tremblait qu'on ne lui fît cette violence « et que, malgré ses craintes, on ne le mît dans la nécessité de recevoir l'imposition des mains. »

L'ordination n'était point abandonnée à la disposition arbitraire des pasteurs; il existait un rite de tradition apostolique et divine. Un évêque consécrateur était nommé, pour communiquer aux élus, par l'imposition des mains, et le caractère et les pouvoirs du sacerdoce. C'est le même sacrement que celui qui fut conféré par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres, et la même puissance que celle qui fut communiquée par sa parole aux disciples qu'il consacrait les chefs de son troupeau.

Dignité. — Saint Chrysostome proclame « l'incompatibilité de cette dignité sacrée avec la faiblesse de la femme, aussi bien qu'avec la pusillanimité de la grande majorité des hommes.

« Le sacerdoce, dont les fonctions s'accomplissent sur la terre, dit-il, avec une magnificence de langage que nous ne saurions exprimer, appartient néanmoins à l'ordre des choses célestes. Ce n'est point un homme, ce n'est point un ange, un archange, un être privilégié de la création divine qui s'est arrogé le pouvoir de créer cette dignité redoutable; c'est l'Esprit saint lui-même. C'est lui que nous avons vu former le ministère des anges, et le confier à des âmes qui n'ont pour demeure et pour vêtement qu'un corps de chair. »

Puissance. — Ah! lorsqu'il vous est donné de contempler Jésus-Christ immolé, gisant étendu sur l'autel, et le prêtre en prière, penché sur la victime du sacrifice, puis tous les fidèles s'approchant, pour s'abreuver et se rougir

de ce précieux sang, vous figurez-vous être encore avec les hommes sur la terre, n'êtes-vous pas plutôt transportés dans la gloire céleste? Voyant de votre âme nue et de votre esprit pur de pensées terrestres les merveilles qui peuplent les cieux. O prodige, ô bonté divine! Par le sacerdoce, celui qui dans l'immensité règne assis à la droite du Père, descend à cette heure dans les mains de de tous ses amis, se laisse embrasser et recevoir par tous ceux qui viennent en manifester le désir « ou seulement en accepter le prodige. » Voilà ce qui s'accomplit aux yeux de la foi. « Voilà le pouvoir étonnant du sacerdoce; devant ce pouvoir, Satan lui-même s'incline en frémissant. »

« La puissance que le prêtre a reçue de la miséricorde divine, l'emporte autant sur celle des souverains du monde, que le ciel l'emporte sur la terre, et que les âmes l'emportent sur les corps. Cet homme, en effet, né pour habiter la terre, triste séjour de ses souffrances et de ses travaux, est préposé par Dieu même à la dispensation des faveurs du ciel. Les pouvoirs dont il est investi, ne sont devenus l'apanage ni des anges ni des archanges. Car ce n'est point pour les esprits bienheureux qu'ont été dites ces paroles : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera « délié dans le ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre « sera lié dans le ciel. » Ce lien saisit l'âme dans ce monde et va se fixer par delà les cieux. Oui, tout ce que le prêtre opère dans l'humble sphère de l'humanité, Dieu s'empresse de le sanctionner dans les régions inaccessibles qu'il habite. Et le Seigneur daigne ainsi ratifier les sentences de ses serviteurs. Et quel autre privilége leur a-t-il accordé, si ce n'est de les investir de tous les pouvoirs du ciel? Car il ajoute : tous les péchés que vous remettrez en ce monde sont pardonnés et tous ceux que vous retiendrez sont retenus. Quel empire effrayant! Mon père m'a donné tout pouvoir de juger, dit Jésus-Christ, et je crois que le Fils de Dieu transmet à ses apôtres la plénitude de ces pou-

voirs. Supposez ces hommes transportés de la terre au ciel au-dessus de la sphère ou s'agite l'espèce humaine, et peut-être vous sera-t-il possible alors de vous représenter et d'apprécier la grandeur de leur empire.

« Loin de nous donc la présomption insensée d'accueillir avec dédain cette puissance prodigieuse, sans laquelle il ne saurait exister pour nous ni salut éternel, ni possession des délices du ciel ! Car si nul ne peut entrer dans le royaume des cieux sans la régénération par l'esprit et l'eau, si nul ne peut entrer en la jouissance de la vie éternelle, sans s'alimenter ici-bas de la chair et du sang du Seigneur, toutes ces choses ne s'opèrent que par les mains sacrées des membres du sacerdoce. Et qui donc sur cette terre peut, sans leur secours, échapper aux flammes vengeresses de l'enfer, ou recueillir les couronnes préparées pour l'éternité? »

Juge des controverses. — Jamais, depuis la parole inspirée de saint Paul, la majesté du caractère sacerdotal n'avait été représentée avec plus de grandeur que par la parole prodigieuse de saint Chrysostome. Il fait du prêtre un être céleste, un reflet animé de la sagesse divine. Il l'appelle le sel de la terre; il déclare qu'il est chargé des intérêts de l'univers entier. Il veut qu'il soit enrichi des trésors de la science, armé du glaive d'une parole puissante et couvert du bouclier de la foi, non-seulement pour se « protéger contre les traits de l'hérésie, mais encore pour triompher de ses efforts. »

Il l'établit comme un général d'armée, toujours debout pour défendre la cité de Dieu contre les assauts des ennemis de l'Église, qui répudient ses dogmes les plus essentiels pour se créer une doctrine de leur choix.

Rien n'égale l'énergie de son zèle et de son indignation quand il s'adresse à ces hommes qui, dans une aberration stupide, veulent chercher la doctrine de Jésus-Christ dans leur raison particulière, tandis qu'elle est tout entière dans les faits. Que s'agit-il, en effet, de savoir, en

matière de doctrine chrétienne ? Rien autre chose, sinon les vérités éternelles que Jésus-Christ a daigné révéler à l'humanité ! Mais cette révélation est un fait, accompli dans le temps, qui relève de l'histoire, qui ressort du témoignage et de l'enseignement de la primitive Église, seule compétente pour nous fixer sur le sens des paroles divines, dont Jésus-Christ l'a faite et laissée dépositaire. Le Sauveur ne nous a point laissé d'autre guide pour nous faire arriver aux vérités de la foi chrétienne. Aussi, répudier cet enseignement et ces témoignages, pour s'élancer dans les régions inexplorées de la pensée humaine, et se former une doctrine de son choix, c'est répudier la doctrine confiée au sacrdoce de Jésus-Christ ; c'est faire abdication de son caractère de chrétien et d'enfant de l'Église. Car Jésus-Christ ne nous a point dit : Écrivez ma parole ; puis lisez, examinez, jugez, choisissez, faites lire, examiner et choisir ; non, mais il a dit : « Allez donc, enseignez toutes les nations. Car, voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous méprise, me méprise. » Le malheur de ne point écouter le sacerdoce, organe de l'Église, a toujours été particulièrement celui des sectateurs de l'hérésie. L'hérésie, c'est le choix en matière de doctrine. Saint Chrysostome la flétrit de sa parole puissante ; il l'appelle l'ennemie du sacerdoce et de la cité de Jésus-Christ, l'aberration de la folie, le choix de Satan et la mère du blasphème.

Le propre de l'hérésie, enfant adultérin de la pensée humaine, est de se travestir dans une variété sans limites de formes et de couleurs, et de s'harmoniser avec toutes les modifications qui résultent de la versatilité de cette pensée. Elle se parc successivement des tristes livrées de toutes les écoles, se produit sous tous les drapeaux, et s'appelle de tous les noms. Qu'elle arrive sous les auspices de Simon, d'Arius, de Montan, de Valentin, de Pélage ou de Manès, sous tous ces traits divers, elle est

toujours elle-même, le choix incertain de l'esprit, errant à l'aventure dans le vague ténébreux de ses pensées.

Le seul titre des homélies de saint Chrysostome contre les anoméens et les ariens; ses réfutations des erreurs de Manès, de Marcion, de Pélage et d'Eunomius, témoignent assez de son horreur pour l'hérésie, et de son zèle miséricordieux pour les victimes de l'erreur. Pour ramener au bercail ces âmes dévoyées, il invoque, non le secours du libre examen, qui les égare, mais uniquement celui de la prédication, de l'enseignement par la parole du prêtre. Tel est le vaste champ qu'il ouvre au sacerdoce. Telle est aussi la carrière que Jésus-Christ, avant de monter au ciel, daigna lui-même ouvrir aux apôtres qui doivent l'arroser de leurs sueurs, tous les jours, jusqu'à la consommation des temps.

Quelle guerre! et quelle bataille que celle du genre humain avec ses passions et ses vices, aux prises avec douze pêcheurs, ayant en face l'univers rebelle, mais appuyés sur le pied de la croix! Dieu, d'un côté, de l'autre, les hommes; telle est, dans ce monde, la situation terrible de l'armée de Jésus-Christ.

Hiérarchie. — Autour du berceau de l'Église, qu'elle était chargée de défendre, cette armée ne comptait alors qu'un seul chef, le Sauveur, et douze combattants, les douze apôtres. On n'y voyait point encore d'évêques, de diacres et de prêtres : on n'en soupçonnait pas même encore le nom. Mais cette armée s'ébranle à la voix de Jésus-Christ. Elle se crée un ordre de docteurs, un autre de disciples, enfin une école de simples fidèles. Le docteur est l'évêque, le successeur et l'envoyé de l'apôtre. Le prêtre est honoré du même caractère que l'évêque, mais dans un degré bien inférieur. Le diacre participe également à leur ordination; mais il leur cède de beaucoup en toutes choses.

Fonctions. — L'évêque est l'ange, le gardien et le gouverneur de l'Église. Il est l'image de la perfection de

Dieu : sollicitude, vigilance, sagesse, noblesse de cœur, mansuétude, amour de la paix, détachement des richesses et puissance de doctrine, tout se réunit en lui. Son caractère et sa mission le lui commandent : il possède la plénitude du sacerdoce que doit accompagner la plénitude des vertus. Aussi, libre de toutes les entraves de la nature, l'évêque est-il tout entier au ministère divin de la parole. Il se porte partout où le réclament les besoins de son troupeau. Par une destination privilégiée, il tient la place de Dieu même ; et, comme le Sauveur, il porte le fardeau de toutes les âmes et partage toutes leurs douleurs. Deux fois la semaine, saint Chrysostome, le modèle des évêques, se livrait avec bonheur à ce ministère de dévouement et d'amour.

Le prêtre, l'associé de ses travaux et de ses veilles, orné des mêmes vertus, est enchaîné par le lien sacré des mêmes obligations. La plénitude du caractère sacerdotal de l'évêque est la seule différence qui détermine dans l'Église, l'inégalité de leurs pouvoirs.

Après le prêtre, le diacre est appelé par son caractère, qui participe du sacerdoce, et par sa mission apostolique, aux vertus spéciales comme au dévouement des premiers pasteurs. Comme eux, il doit ne s'être engagé qu'une seule fois dans les liens de la vie séculière : « Voyez-vous, dit saint Chrysostome, quelles vertus l'Esprit-Saint réclame des ministres inférieurs de l'Église ? S'ils doivent le céder à la dignité du premier sacerdoce, ils n'en doivent pas moins, comme lui, présenter une âme sans tache. »

Priviléges. — Honneurs. — Aussi, que de beautés, que de priviléges le saint évêque découvre dans cette légion bienheureuse des coopérateurs de Dieu ! L'Esprit-Saint les élève entre le ciel et la terre. Ils ont, en effet, les pieds dans ce monde, mais la tête et le cœur au ciel. Il entoure leur élection d'une sollicitude paternelle ; il demande que les évêques soient choisis avec prudence, qu'ils soient séparés pour prêter leur coopération aux trois personnes

divines, et consacrés par l'imposition des mains. Selon le précepte de saint Paul, le saint docteur déclare imprudent et coupable le consécrateur qui fixerait son choix à la légère, et sans un mûr discernement. Car l'ordination est commune à tous les élus; mais les vrais élus de Dieu recueillent dans l'imposition des mains, comme le diacre Étienne, une plus ample moisson de bénédictions et de grâces. La dignité du sacerdoce et du ministère de la parole est honorée d'un privilége miraculeux et couronnée d'une immense gloire. Nul ne doit oser venir lui-même se revêtir de cette dignité; mais son élection est le résultat du choix et du don de Dieu, qui présente à l'évêque consécrateur le cœur le plus digne de sa prédilection. C'est ainsi que le Sauveur procédait autrefois quand il posait les fondements de son Église, et c'est encore ainsi qu'il procède de nos jours. Le choix du ministre de son Évangile est une inspiration de la volonté du Saint-Esprit. Ce n'est point non plus le simple prêtre qu'il charge de la mission d'imposer les mains aux évêques; c'est l'évêque lui-même de qui découle toute participation au caractère sacerdotal.

Ce caractère céleste, dont le trône est au ciel, plane, par le gouvernement des âmes, au-dessus des empires et des royautés de ce monde. Il est entouré d'une auréole d'hommages et de respects; et manquer à l'honneur que toute âme lui doit ici-bas est un grand crime dans l'Église de Dieu. « L'enfant dénaturé, dit saint Chrysostome, qui maudit l'un des auteurs de ses jours, est frappé d'une sentence de mort par la justice humaine. Quel ne devra donc point être le supplice du coupable qui déverse l'injure et le mépris sur le père auquel il est uni par des liens plus nécessaires, plus indissolubles et plus beaux? »

Non-seulement les hommes et les rois, mais encore les anges déchus eux-mêmes, voient leur grandeur s'éclipser devant celle des ministres de l'Évangile. Dieu les a fait resplendir aux yeux des hommes d'un honneur incomparable : les évêques sont ses organes et ses ambassadeurs.

Ils sont assis dans la chaire de Jésus-Christ et sont remplis des trésors de sa doctrine. Ils sont destinés à s'élever au-dessus des hommes, non-seulement par la perfection de leurs vertus, mais surtout par la lumière et la puissance de leur enseignement, car cet enseignement est celui du ciel. Ce n'est donc point, en effet, le prêtre qui se fait entendre, dans la prédication de l'Évangile; non, « c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui se révèlent par sa parole. Le prêtre s'assouplit à l'action de la volonté divine; il lui prête ses membres et sa voix. » Quand même il serait possible que, souillé d'iniquités, il fût indigne du ministère évangélique, l'œuvre de Dieu ne saurait en souffrir; l'Esprit-Saint n'en accomplirait pas moins par lui, les desseins de son amour pour le salut des hommes.

Célibat. — Aussi de quelle tendre sollicitude il entoure le sacrement par lequel se reproduit et se perpétue le sacerdoce! Si le sujet offert à l'imposition des mains, est impliqué dans les soins d'une famille, il ne devra jouir du suffrage de l'Église qu'à la condition d'être en possession de sa liberté personnelle après une seule union. Et, s'il possède encore sa compagne, il sera tenu d'embrasser généreusement la vie d'un ange, et de ne laisser à son épouse d'autre liberté que celle de réclamer les droits affectueux d'une sœur.

Virginité. — A quelle vie insolite et surhumaine sont donc appelés les prêtres, les législateurs du monde, les coopérateurs des miséricordes divines! Ici s'ouvre, devant saint Chrysostome, un monde nouveau, celui des vertus et des perfections angéliques, implantées sur la terre et devenues les vertus des hommes. La chasteté, la continence, la virginité, ces fleurs jusqu'alors inconnues à la terre, sont venues avec Jésus-Christ embellir le séjour de l'humanité. Le Sauveur en a fait l'apanage de son Église. Aussi saint Chrysostome voit-il, à côté de l'autel du sacerdoce, s'élever un autre autel, celui de la plus cé-

leste des vertus, de la vertu de Jésus, de Marie et de l'Église, l'autel de la virginité.

La virginité, la véritable fleur du ciel, s'épanouissant par Jésus-Christ sur le monde, fut la vertu de prédilection du grand apôtre : elle devait donc être aussi celle de son disciple et de son admirateur. Saint Chrysostome l'aime, la propage, l'honore par sa vie, et lui laisse, en mourant, dans ses écrits, un monument immortel. Mais, ici-bas, une des plus belles prérogatives de ce rayon céleste de la sainteté divine, c'est d'avoir été donné pour caractère distinctif à l'Église, et d'être devenu la condition privilégiée, la livrée sans tache du sacerdoce.

Partout saint Chrysostome s'attache à l'élever comme la bannière immaculée de la milice du sanctuaire, comme le glorieux drapeau du christianisme naissant. Dans le livre contre ceux qui gardaient, dans leurs demeures, des vierges sous-introduites, et surtout dans le livre de la virginité, le saint docteur a voulu laisser aux générations futures un monument impérissable de son amour pour cette incomparable vertu.

Il porte ses investigations dans les œuvres les plus intimes du monde intellectuel et moral, pour rechercher, prendre corps à corps et terrasser tous les ennemis de la virginité. L'hérésie se présente à lui tout d'abord, avec sa pantomime étrange et son imitation grimaçante de la sainteté chrétienne. Il expose, en termes magnifiques, qu'au sein de l'hérésie, la virginité ne saurait rencontrer que misères, souillures et dégradation. « La sagesse virginale de l'hérésie, s'écrie-t-il, c'est plus que le cloaque pestilentiel de la corruption; car, si l'on peut définir cette vertu divine, la pureté sans tache de l'âme et du corps, qui pourrait oser honorer du titre de virginité la double et dégoûtante souillure de l'intelligence et du corps, par l'avilissement et la scélératesse ? »

Ennemis de la virginité. — Après l'hérésie, viennent à lui les préjugés des sociétés mondaines, avec leurs objec-

tions, leurs répugnances et l'étalage de leurs beaux sentiments. « Faut-il donc, désormais, lui disent-ils, que l'humanité périsse, et prétendez-vous avancer, sur la terre, les funérailles du genre humain? Avec votre virginité, que va devenir la famille humaine, abattue et dévorée par la mort, sans pouvoir jamais réparer ses pertes ? »

Avantages de la virginité — « Si ces protestations, répond saint Chrysostome, ne paraissaient tomber que des lèvres des infidèles, ou des ennemis du nom chrétien, je n'y croirais devoir opposer que quelques paroles, et je me déterminerais à peine à rompre le silence. Mais, puisque dans ce concert de réprobation, nous avons la douleur d'entendre des voix qui ne sont pas étrangères à l'Église, et des cœurs fidèles dont la pusillanimité s'effraie à la vue des travaux et des succès de la virginité; puisque nous avons pour adversaires des hommes sans courage, qui se glorifient d'appartenir à nos rangs, et qui, dans la manifestation de leur répugnance pour cette vertu, s'efforcent de dissimuler leur faiblesse sous le voile transparent et menteur de la saine raison, élevons donc la voix, et cherchons à faire comprendre ces deux vérités importantes : que la virginité n'est point une futile aberration, une institution stérile; mais qu'elle est pour les âmes d'une utilité majeure et d'une impérieuse nécessité; qu'elle laissera peser sur ses détracteurs toute la peine de l'accusation qu'ils ne craignent pas de porter contre elle; car leur éloignement de cette vertu sera pour eux une source non moins inépuisable de dangers, que la jouissance de ses avantages ne sera pour toujours un motif infaillible de récompense, un foyer puissant de consolation et de bonheur pour tous ceux qui lui seront restés fidèles. »

Le saint docteur s'attache à la démonstration complète de ces deux propositions incontestables. Il développe l'enseignement chrétien sur le mariage; il le représente comme un remède à la faiblesse humaine, comme un appui qui soutient l'homme et qui « l'empêche de tomber et

de périr dans l'abîme des passions. » Mais en présence des biens incalculables de la chasteté virginale, son âme s'indigne à la seule pensée qu'on puisse la mettre en parallèle avec le mariage et la volupté. « Qui donc, s'il vous plait, s'écrie-t-il, pourrait tomber dans l'aberration stupide de placer au même rang, dans son estime, les plaisirs de l'union conjugale et les pures délices de la virginité chrétienne? »

Enfin, il représente cette ineffable vertu, passant, immaculée, au milieu des flammes dévorantes de la volupté, dont elle porte forcément le foyer dans ses sens et dans son cœur, conduisant son vaisseau paisible à travers les plus terribles tempêtes, et marchant toujours, d'un pas assuré, vers les premières récompenses du ciel. Tandis que le mariage s'arrête sans cesse, impliqué dans les entraves des tribulations humaines, la virginité, libre et victorieuse, s'en va, d'un vol rapide, prendre possession des plus brillantes couronnes de « la demeure éternelle. » Juste récompense des liens indissolubles qui l'enchaînaient au cœur de Dieu, son éternel époux.

Mariage. — Mais s'il n'est donné qu'à la virginité de resplendir aux yeux de Dieu d'un si brillant éclat, si seule elle peut jouir de l'ineffable prérogative d'occuper dans le sein de Dieu la première place, et si la condition des époux, si la carrière du mariage est pour le salut une source d'entraves, un gouffre béant, dans lequel l'âme en peine se torture, se débat et s'abîme, faut-il donc repousser avec horreur cette institution funeste, qui ne semble destinée qu'à détacher du front de l'homme la brillante auréole de la virginité, qu'à le plonger dans un abîme sans fond de tourments, de perplexités et de sollicitudes, qui lui permet à peine de porter ses regards vers le ciel, et qui, pour comble de désolations et de malheurs, lui ravit pour jamais ses droits à la plus belle destinée, aux plus suaves délices de l'éternité? Dieu n'a-t-il donc inventé ce lien de la nature que pour la déchéance

de l'homme? Le joug de l'union conjugale ne serait-il pour ce monde, comme pour l'autre, qu'une fatale destinée, qu'une éternelle malédiction du ciel?

« Non, non, dit saint Chrysostome, il n'en saurait être ainsi. Parmi les grands événements de la famille humaine, celui qui la transforme dans ses obligations et qui la multiplie dans ses membres, doit être placé sans conteste au premier rang des bienfaits de la Providence divine. Il est, en effet, le complément nécessaire de l'œuvre de la création et l'accomplissement du second devoir de l'homme sortant des mains de Dieu. Car l'homme créé doit à Dieu sa vie; telle est sa première dette, d'où découlent tous les développements de son premier devoir. Mais le Créateur lui dit : Croissez et multipliez; et, par ces paroles, il lui signale sa destinée terrestre et la seconde partie de ses obligations. »

Jésus-Christ, le Dieu Sauveur, en venant sur la terre régénérer l'espèce humaine, et replacer sur ses bases ruinées le grand édifice de la famille et du royaume de Dieu, n'a point voulu changer les conditions de l'union conjugale, de cette sublime transformation de la vie matérielle et morale de l'homme. Mais il la prend sous ses auspices, il l'ennoblit, il l'embellit du charme des vertus, et lui donne le caractère d'une mission céleste en l'élevant à la dignité de sacrement. Il en fait ainsi, dans son Église, le sacrement de mariage.

Saint. —Le mariage, dit saint Chrysostome, n'est point une institution impure; « car, s'il était une source corrompue, il faudrait admettre comme impurs tous les êtres vivants qui sont venus y puiser la vie. Mais, non, le mariage est digne d'honneur, selon la parole inspirée de saint Paul, et la couche nuptiale est sans souillure. » (Hébr., XIII, 4.) Le saint évêque le met en regard de la virginité, de cette noble et douce figure de l'héroïsme chrétien, et même en présence de cette incomparable vertu, de ce prodige de la grâce, il croit devoir rendre hom-

mage au sacrement qui consacre l'une des plus grandes institutions de la religion et de la nature. « Jamais, dit-il, je ne placerai le mariage au nombre des préjugés funestes, car je l'estime et je l'honore. Oui, le mariage est grand et beau ! Je me garderai bien de flétrir comme un obstacle placé sur le chemin de la vertu, cette sollicitude de l'homme qui possède une compagne, qui pourvoit à la subsistance de sa famille, qui dirige l'économie de sa maison, et qui se livre chaque jour aux durs travaux d'une profession pénible. Non, ce n'est pas le mariage qui mérite notre réprobation, c'est la fornication, c'est l'adultère, c'est l'infâme prostitution, qui sont les « fruits mauvais » de l'arbre de la vie. »

Religieux. — Le mariage que j'honore, ajoute-t-il, n'est point l'accouplement brutal de deux êtres de même nature entraînés par la différence des sexes, c'est l'union contractée sous les auspices de Jésus-Christ. « La jeune vierge, selon l'enseignement de saint Paul, ou la femme dont l'époux s'est endormi du sommeil de la mort est en possession de sa pleine liberté. Qu'elle se lie désormais à l'époux de son choix, mais qu'elle ne s'engage que dans le Seigneur (I. Cor. VII, 39). Car ce n'est pas un mariage celui que la passion consomme, non plus que celui qui résulte de l'entraînement matériel des corps. Le seul mariage est celui qui se contracte et s'accomplit selon la loi par laquelle Dieu préside au gouvernement des âmes. Non, il n'existe point d'autre lien légitime, que l'union spirituelle consacrée ici-bas par la loi de Jésus-Christ. Il n'est point non plus de génération légitime en dehors de la génération soumise à la loi spirituelle de Dieu. N'allez donc point vous attacher à la lettre dangereuse des lois étrangères qui vous laissent la faculté de donner à votre épouse un acte de séparation, car ce n'est pas d'après le texte de ces lois, que votre juge, au grand jour, prononcera sur vous sa sentence. Il vous jugera, d'après la loi que lui-même vous a donnée. »

Nécessaire. — Bien que la dignité du mariage semble s'effacer en présence du pur éclat de la virginité, Dieu néanmoins l'a créé comme un moyen d'apaisement pour les passions et de conservation pour l'innocence de l'homme, bien plus qu'il ne l'a donné comme la grande loi de multiplication de l'espèce humaine. « Le mariage est beau, dit saint Chrysostome, puisqu'il conserve à l'homme, ici-bas, l'avantage glorieux de la chasteté. C'est l'union conjugale, en effet, qui l'arrête sur le bord de l'abîme; c'est elle qui l'empêche, à son heure suprême, de rendre à Dieu son âme souillée du souffle impur de la lubricité. N'allez donc point la flétrir d'un dédain calomnieux; car ses œuvres sont grandes et belles. C'est le mariage qui maintient dans leur sainteté les membres de Jésus-Christ et qui les empêche de se dégrader et de devenir les membres d'une prostituée. C'est lui qui garde le temple vivant du Sauveur contre la souillure et la dépravation. Voilà pourquoi le mariage est beau; c'est qu'il porte dans ses bras la faiblesse, et qu'il redresse de ses égarements la pauvre âme qui chancelle sur la pente de l'abîme. »

Fins du mariage. — « Si donc il est vrai que l'homme ait reçu du ciel l'institution du mariage, pour la propagation du genre humain, il est bien plus incontestable encore qu'il lui fut donné comme un tempérament dont le but est d'éteindre en lui le feu brûlant de la concupiscence. Oui, Dieu s'est proposé deux fins, dans cette institution sublime, la modération des appétits sensuels et la paternité.

« La femme est donc l'instrument divin donné sur la terre à l'homme, pour lui rendre la vertu facile et s'associer à sa destinée; aussi comme elle prend sa part de sollicitude dans les soins matériels de la vie! comme elle partage avec lui la création de la famille, et l'accomplissement de tous ses devoirs !

« Mais ce n'est point en s'abaissant au culte des frivolités mondaines que la femme se fait la fidèle compagne, le vrai soutien du cœur de l'homme. Non, c'est en planant

de toute la hauteur de sa mission céleste au-dessus de la tourbe ténébreuse du monde, c'est en imprimant dans son âme le caractère vivifiant de l'apostolat, par la beauté sainte de sa vie, sous les traits d'un ange de douceur, et par la coordination parfaite de ses travaux et de ses devoirs, embellis de tout l'héroïsme de la patience et de la longanimité chrétiennes. C'est ainsi que la compagne de l'homme ravit à l'empire du mal le cœur de son époux. »

Ce n'est donc point par la cohabitation matérielle, mais par la vie et les vertus de l'Évangile, que la femme peut accomplir le devoir de coopérer au bonheur de l'homme et de sauver son âme. « Vous ne vous proposerez donc qu'une seule chose, dans le choix de votre épouse : le bonheur de vous sauver par elle de la tyrannie des passions, afin d'échapper à l'esclavage du péché. »

Indissolubilité. — La femme fidèle, dans l'accomplissement de sa mission divine, est donc un bienfait du ciel, un envoyé de Dieu qui s'attache à l'homme, qui l'accompagne pendant tout le pèlerinage de sa vie, qui le suit dans toutes les phases de sa destinée, qui prend la moitié de toutes les agitations, de toutes les péripéties de son existence, et qui ne se sépare de lui que pour descendre dans la tombe. « Celle, en effet, dit saint Chrysostome, que l'homme a reçue ici-bas pour compagne de sa destinée, il la conserve jusqu'au tombeau. Car ils ne sont plus deux êtres divers; ils sont devenus un seul corps. Il n'est donc pas moins illicite à l'homme de rompre le lien qui l'unit à son épouse, que de trancher sa propre chair. Ici la voix de Dieu se fait entendre : Ce que le Seigneur a réuni, que l'homme se garde de le séparer jamais. Tel est le double précepte de la loi du ciel et de celle de la nature. Aux yeux de la nature ils ne sont qu'une seule chair, qui ne saurait être scindée que par le tranchant de la mort, et par la loi du ciel; c'est Dieu qui les fait un dans la fusion de leur substance, et qui leur défend d'anéantir son œuvre et de rompre leur unité.

« Mais quoi donc! s'écrieront à la fois l'égoïsme et la faiblesse : N'est-il pas intolérable et cruel de garder en des rapports intimes une femme dont le cœur est le réceptacle de tous les vices? d'honorer de sa cohabitation un être sauvage et de le renfermer pour toujours avec soi dans sa maison! N'importe, répond saint Chrysostome, il vous faut la supporter jusqu'à la mort. S'il vous était permis de remplacer, pendant sa vie, votre épouse par une étrangère, et celle-ci par une autre encore, quel besoin alors d'implanter sur la terre l'institution du mariage, lorsque les hommes, investis du droit d'échanger entre eux l'usage de leurs épouses, feraient régner comme une infamie, sur toutes les femmes, le régime universel et bestial de la promiscuité des sexes?

« Mais vous me dites que votre épouse est frappée d'une incurable infirmité morale, bien qu'elle ait été pour vous un objet de la plus constante sollicitude, et des soins les plus assidus. N'importe; il vous est interdit de lui fermer l'entrée de votre demeure. Est ce que vous pourriez consentir à vous laisser arracher un membre affaibli par une incurable maladie? Eh bien! votre épouse est un membre précieux de votre corps; car ils seront, dit l'Écriture, deux êtres dans un même corps. Et quand même l'un ou l'autre vous seriez tombé dans l'abîme de l'infidélité, gardez-vous bien de briser jamais le lien qui vous enchaîne.

« Mais voyez quelle serait, par le fait de cette séparation, la promiscuité brutale de l'espèce humaine. Aujourd'hui la femme est au pouvoir d'un époux; demain elle ira se jeter dans les bras d'un étranger, près duquel l'attendront encore les embrassements d'un autre. Ce commerce hideux n'est-il pas justement flétri par le Seigneur, comme un horrible et dégoûtant adultère?

« Je veux même, qu'endurcie dans sa perversité, cette femme ne cesse de porter la perturbation dans votre âme et de vous plonger, en dépit de vos résistances, dans les

souillures du vice! Eh bien! quoi qu'il en puisse être, il vous faut ou la garder ou vous tremper dans l'immonde bourbier de l'adultère.

« Non, Jésus-Christ n'a point investi l'homme du pouvoir de bannir son épouse du seuil de sa demeure. Saint Paul enlève à chacun des époux tout pouvoir sur la disposition de son propre corps, dont il livre la possession entière à l'autre époux. Il les soumet l'un à l'autre, dans une dépendance plus sévère que celle de l'esclave qui vend à prix d'argent l'usage de sa vie. La femme est enchaînée par la loi. De même que l'esclave échappé de la maison de son maître, traîne avec lui sa chaîne qui comprime ses membres; de même l'épouse qui s'enfuit de la maison de son époux, traîne aussi, comme une chaîne, le lien de la loi. C'est une voix vengeresse qui condamne son infamie, aussi bien que l'infamie de tout homme qui la reçoit dans sa maison. L'époux vit encore, s'écrie la voix, et votre complaisance est un crime d'adultère. La femme, dit l'Écriture est enchaînée à la loi pendant toute la durée de l'existence de son époux, et l'épouser, même après qu'elle est bannie de la demeure conjugale, c'est se rendre coupable d'adultère. Mais quand donc enfin lui sera-t-il permis de contracter une autre union? Quand elle sera libre du lien de la loi; quand son époux sera descendu dans la tombe. »

Mais pourquoi donc Dieu déploie-t-il pour le mariage une aussi grande rigueur? « Ah! c'est que le corps de l'un des époux, dit saint Paul, est passé tout entier sous la puissance de l'autre époux. Cette dépendance est plus indissoluble que celle de l'esclavage qui s'achète au poids de l'or. Car le mariage est un lien, une véritable chaîne; non point ce lien moral qui résulte pour les époux de la communauté des travaux, des sollicitudes et des peines, mais ce lien puissant, qu'enfante un assujettissement plus fort que celui de la servitude. »

Devoirs. — Aussi que de grâces merveilleuses Dieu ne

fait-il point passer sur ces chaînes pour les adoucir. Que d'héroïsme, que de vertus, que de devoirs, que de consolations, viennent dans cette carrière de souffrances et de labeurs émailler le champ si varié de la vie!

« O chrétien, s'écrie saint Paul, chérissez la compagne de votre pèlerinage, comme Jésus-Christ a chéri son Église, et comme lui, pour cette compagne, ne reculez ni devant les sacrifices, ni même devant la mort. L'apôtre ne cesse d'inspirer ces sentiments aux fidèles de Corinthe : Que chacun de vous, leur écrit-il, ait son épouse et qu'auprès d'elle il s'abandonne tout entier à ses devoirs de condescendance et d'amour; car elle n'est plus en possession d'elle-même. Ne vous frustrez de vos droits ni l'un ni l'autre, mais vivez ensemble dans l'épanchement d'une perpétuelle intimité. La femme qui par une erreur coupable tenterait de garder la continence, malgré l'opposition de son époux, non-seulement ne saurait avoir aucun droit au mérite de cette vertu, mais encore assumerait sur sa tête la responsabilité de l'adultère, dont elle poserait la cause, et devrait subir un châtiment plus terrible que celui de l'homme qu'elle aurait porté par sa continence à la perpétration du crime. »

« De même le corps de l'homme n'est plus au pouvoir de l'homme; il est sous la puissance de la femme; et puisque le corps de l'homme est devenu la propriété de sa compagne, il doit lui présenter toujours la jouissance assurée d'une affectueuse bienveillance, et d'un généreux abandon. C'est une merveilleuse consolation aux incessantes tribulations du mariage, que ce devoir impérieux de ne jamais s'imposer de déception réciproque, et de ne jamais, même dans la séparation, dépasser les limites convenues par un consentement commun.

« Non, ajoute saint Chrysostome, ne vous séparez jamais que d'un consentement unanime, et si quelque cause légitime oblige la femme à fuir la maison conjugale, bon gré mal gré, dit saint Paul, qu'elle vive dans la chasteté,

qu'elle garde la continence, ou qu'elle vienne se réconcilier avec son époux.

« Aussi l'homme doit-il dire à sa famille un éternel adieu, quitter son père, s'arracher au cœur de sa mère pour s'attacher à son épouse; car ils sont désormais deux êtres distincts dans l'unité d'un même corps. Et si votre épouse ne cesse de vous accabler d'injures, pardonnez tout avec indulgence. Si dans une perturbation d'esprit intolérable, elle ne vous apparaît qu'avec une langue acérée, un caractère sauvage, calmez sa colère par le charme de la douceur; faites pénétrer dans cette âme le calme de la modération et la sérénité du cœur dont Jésus-Christ a formé l'apanage spécial de son Église. Si donc vous avez pris pour compagne une femme au cœur insensible et méchant, l'Écriture vous présente l'exemple d'Isaac : comme lui priez pour elle, et répandez dans le sein de Dieu la douleur de votre âme. » C'est ainsi qu'il vous sera donné de la soumettre à votre empire.

Obéissance de la femme. — « Car Dieu l'a placée sous votre puissance; il vous a fait son chef et son seigneur, pour qu'elle accomplisse fidèlement vos volontés, et non pour que la tête subisse la loi des derniers membres du corps. C'est donc au second rang que doit s'exercer l'empire de l'épouse; car elle ne saurait prétendre au premier degré d'influence et d'honneur. Cette docilité constante à l'autorité de son chef est sa noble prérogative, mais gardez-vous d'insulter par votre dédain à son infériorité. La femme est votre corps; elle est une partie de vous-même, et si la tête méprise ses membres qui la soutiennent et l'honorent, elle ne les méprise que pour sa honte et son malheur.

« Que la femme donc n'aspire qu'à la seule mission de se livrer tout entière à l'œuvre de sa maison. Qu'elle veille à la conservation des fruits de leurs travaux communs, à l'ordre parfait de la famille, à la marche régulière de l'administration intérieure. Le royaume de la femme

est limité par la nature au centre de la famille, tandis que l'empire de l'époux s'étend au dehors sur les affaires et les intérêts de la cité. »

Limite de la dépendance des époux. — Mais cette dépendance intime de la famille est-elle sans limites? et doit-elle lier en toutes choses l'action, la pensée et la conscience des époux? Non sans doute, répond saint Chrysostome, car elle est, elle-même, soumise à des lois. « Le précepte divin qui leur interdit toute privation réciproque, ne saurait régir que les relations conjugales. En cette matière il les astreint à s'attacher l'un à l'autre et leur enlève tout pouvoir de jamais se séparer.

« Mais en toute autre matière, ils conservent l'un et l'autre leur pleine liberté; c'est ainsi qu'il est licite à l'homme, même à l'encontre des désirs de l'épouse, de bannir de sa maison un luxe ruineux et de frivoles délices. Il peut aussi, pour son bonheur domestique, sauvegarder la paix de sa famille contre des préoccupations stériles et d'inutiles soucis.

« L'épouse, elle non plus, ne doit reconnaître aucun pouvoir qui puisse la forcer à subir les futilités de l'orgueil, les trophées de la vaine gloire, et les sollicitudes de la mondanité.

« Et c'est justice; car si l'amour des vanités, cet entraînement pardonnable de la matière, peut rencontrer parfois dans la famille une docile complaisance, un facile accès, s'il n'est pas libre à l'un des époux d'imposer à cet égard à l'associé de sa destinée une privation quelconque en opposition avec sa volonté; cela ne saurait se comprendre, lorsqu'il s'agit du caprice des plaisirs, de la vanité des honneurs et des folies de l'ostentation et de l'orgueil. Car ce n'est pas alors la nature qui se plaint et qui crie; c'est l'aberration et la mollesse qui viennent insulter aux lumières de la conscience et de la raison. Aussi bien, en toutes ces choses, les époux peuvent-ils jouir d'une complète indépendance. »

Adultère. — Telles sont les obligations que saint Chrysostome assigne aux âmes engagées dans les liens terrestres du mariage. Mais dans l'accomplissement de ces devoirs ne se trouve pas la vie tout entière ; la prévarication vient souvent occuper une très-large place dans le cœur, dans les pensées, et dans les œuvres des hommes. Auprès de la vertu, rampe le vice ; et l'abîme prolonge toujours ses pentes rapides même jusqu'à l'ombre du port. Le tentateur sait souvent franchir le seuil de la demeure conjugale ; souvent même il réussit à la souiller, à l'envelopper dans un crêpe sombre de corruption et de deuil. Le saint patriarche de Constantinople s'élève avec indignation contre cette monstruosité, qui porte la désolation dans la famille de Dieu. « Non, s'écrie-t-il, ce n'est pas un même crime que la fornication de l'homme libre et celle de l'homme enchaîné par la loi du mariage; celle-ci n'est plus une fornication ; elle est un adultère.

« Oui, je l'affirme, que la complice de votre lubricité soit une prostituée de profession, une esclave, une femme libre de tout lien; n'importe, vous qui ne pouvez vous vautrer avec elle dans la fange, sans vous arracher aux bras d'une épouse, vous êtes un adultère. Non, je ne saurais rien citer, je ne connais rien sous le soleil de plus digne de honte, que la prostitution d'un homme impliqué dans les saints engagements du mariage.

« De même, la femme qui s'est abîmée, ne fût-ce qu'une seule fois, dans l'opprobre de l'adultère, est impure et maudite; et vous qui vous unissez à la prostituée, vous n'avez plus qu'un seul corps avec elle. Ainsi quand vous vous abandonnez à la femme adultère, vous devenez, vous aussi comme elle, impur et maudit. »

Ni l'homme ni la femme ne peut donc conserver la sainteté de son intimité conjugale avec celui qui s'est flétri, souillé par la prostitution. Mais en résulte-t-il une rupture du lien formé sous les auspices de Dieu même? « Gardez-vous de le penser, dit saint Chrysostome. Tout

époux séparé demeure encore sous l'empire de la loi conjugale; il doit garder la continence ou revenir à l'intimité de la cohabitation nuptiale, car après la séparation le lien subsiste encore. La loi ne cesse de leur crier : Votre époux est encore vivant, votre seconde union est un adultère. « La femme, dit l'Écriture, est enchaînée par la loi de « Dieu ; quiconque l'épouse après son renvoi de la maison « conjugale, est un adultère. »

Bigamie simultanée. — Mais la fin du mariage annoncée dans les saintes Écritures ne semble-t-elle pas laisser à l'homme la faculté de s'unir à la fois au moins à deux épouses légitimes? N'est-ce pas en effet le moyen le plus efficace d'éteindre le feu de la sensualité? « Non, non, dit le saint patriarche[1], quand Dieu donna l'existence à l'homme, il ne se borna point à créer un seul homme avec une seule femme, mais il leur fit une loi de nature de l'union d'une seule épouse avec un seul époux. S'il eût voulu l'usage de la polygamie, que ne donnait-il plusieurs femmes au premier homme au sortir de ses mains? Ainsi dans les sociétés humaines, quand s'éveille la concupiscence, le mariage arrive pour tempérer l'ardeur brûlante des passions et porter l'homme à l'affectueuse intimité d'une seule épouse. »

Bigamie successive. — Mais ce que Dieu ne saurait accorder au débordement des passions brutales de l'homme, il le propose lui-même avec condescendance à la faiblesse de la nature. « La femme, dit-il, est enchaînée à la loi pendant toute la durée de l'existence de son époux; mais quand il est descendu dans la tombe, elle rentre en possession de sa liberté; c'est alors seulement qu'elle peut s'engager sous la loi d'un autre époux de son choix. Non-seulement alors l'épouse est libre, mais il est juste de reconnaître qu'une seconde union peut être pour elle une source de grands avantages, bien qu'il soit plus beau de s'en tenir pour toujours à ses premiers liens. Sans donc chercher à proscrire le second mariage, sans vouloir im-

poser à cet égard aucune obligation, nous accordons nos éloges aux âmes généreuses qui peuvent demeurer fidèles à leurs premiers engagements ; car c'est en vue des récompenses ineffables préparées au Ciel aux âmes assez fortes pour supporter le fardeau d'un long veuvage, que saint Paul, dont l'esprit était inspiré de Dieu, fait entendre ces paroles : « Quant à ceux qui sont en possession de leur « liberté, je leur déclare qu'il leur est avantageux de de- « meurer toujours libres, comme je le suis moi-même. » Mais, ajoute saint Chrysostome, s'il vous est impossible d'atteindre à ce degré sublime de force et de vertu, ne vous privez pas du moins des avantages du second rang que peut vous offrir le mariage. C'est une grande consolation que Dieu concède à l'homme que cette faculté de recourir à la grâce d'une seconde union, pour étouffer en lui la flamme dévorante de la concupiscence. »

C'est pour mieux atteindre ce but si noble et si désiré du calme des sens que le saint patriarche recommande aux chrétiens de ne point attendre, pour donner au jeune homme une épouse, qu'il soit devenu l'esclave et le jouet des emportements passionnés de la nature. « Lorsque votre fils, leur dit-il, a passé les limites de l'enfance, avant qu'il soit enrôlé dans la milice ou qu'il s'engage dans une autre carrière, songez à lui présenter une compagne, qui partage avec lui les douceurs et le fardeau de la vie. »

Noces. — « Mais gardez-vous bien de ternir la sainteté de cette fête par la pompe satanique des plaisirs. Vous avez un exemple dans les noces de Cana de Galilée. Ainsi que les époux de la Judée, invitez Jésus-Christ à venir s'asseoir à la première place dans votre festin. Mais comment, direz-vous, ce bonheur peut-il devenir parmi nous une réalité? Par la présence de ses prêtres. « Celui qui les « reçoit, vous dit-il, c'est moi-même qu'il admet dans sa « demeure. » Que jamais Satan ne puisse franchir le seuil de votre maison. Bannissez les conversations lascives et

les refrains impurs de la lubricité. Point de stupide agitation, de pompe diabolique, de désordres sans frein, ni de ce honteux cortége des plaisirs que suit la honte et qui révolte la pudeur; mais appelez dans les rangs de votre famille les humbles serviteurs de Jésus-Christ; alors Jésus-Christ viendra prendre place à côté de votre mère, et s'asseoir au milieu de vos frères et de vos sœurs. »

Chef de la famille. — C'est ainsi que saint Chrysostome complète son enseignement sur le mariage. Tout est prescrit, tout respire la sainteté, tout est l'accomplissement de la volonté du Sauveur. Puis il s'occupe de la grande mission de la paternité terrestre. Il établit entre le chef et les membres de la famille une solidarité commune; il arme la main du père d'un instrument de correction, et lui rappelle le plus saint et le plus impérieux de ses devoirs. « Il ne vous suffit pas, lui dit-il, des remontrances et de l'autorité de la parole pour conduire à la sainteté ces membres de votre famille, il faut encore leur imprimer un sentiment de crainte et de regret qui puisse mettre un frein à l'insubordination du jeune âge. Si vous hésitez à réprimer par un châtiment la rébellion des enfants que la Providence vous confie, si vous ne vous mettez pas en mesure de les maintenir toujours dans le chemin de la vertu, vous vous abaissez à la condition des hommes pervers; vous assumez la responsabilité des vices de votre famille; vos enfants tomberont entre les mains des défenseurs de la morale publique et seront frappés aux yeux de tous par la vindicte des lois. »

Tels sont les préceptes, tel est l'enseignement, telle est la foi du patriarche de Constantinople sur les mystères et les sacrements de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet enseignement n'est pas seulement celui de sa parole, il est surtout celui de ses œuvres et de son apostolat. Sa vie tout entière est là, dans l'histoire des apôtres, des martyrs et des grands hommes de l'Église comme un monument

immortel sur lequel sont gravés, en caractères impérissables, et la doctrine et les vertus apportées du ciel sur la terre par le Sauveur des hommes. C'est un livre glorieux ouvert à tous les siècles, où tous les peuples ont pu lire leurs devoirs et puiser les principes éternels de la foi chrétienne.

CHAPITRE XXVII

Institutions. — Œuvres. — Pratiques de la religion chrétienne.

Institutions monastiques. — Dans le grand livre de la vie de saint Chrysostome, du plus brillant apôtre de l'Orient, est tracée à grands traits toute l'économie de la religion chrétienne : l'efficacité des bonnes œuvres, la sainteté des pratiques pieuses, la puissance de la prière, les obligations du peuple et les devoirs de la vie privée, toute l'organisation divine de l'Église de Jésus-Christ est là. Parcourons encore quelques-unes des pages de ce livre vivant que les siècles chrétiens ont placé sur nos autels. Saint Chrysostome, dans sa retraite, avait longtemps médité les vérités, les devoirs et les conseils renfermés dans la doctrine du Sauveur. Tous ses écrits, dans leur plus bel éclat, ne sont qu'un pâle reflet des sublimes méditations de cette intelligence privilégiée. Il avait lui-même embrassé la plus austère des institutions de l'Église, où ces devoirs et ces conseils reçoivent sur la terre leur plus magnifique développement. Il passait souvent de la contemplation des beautés du Ciel et de l'organisation des choses célestes à la considération des combats de la terre et des misères des sociétés humaines.

Il voyait avec une véritable douleur la vie monastique, la manifestation la plus complète de la perfection évangélique, dont il avait fait ses délices, sans cesse attaquée par

l'ignorance et sans cesse en butte aux railleries de l'incrédulité. Ce beau génie descendait souvent des hauteurs de la science divine pour se replier contre les détracteurs de la vie solitaire du désert. Son Livre au moine Démétrius, son Exhortation à Stagire, les trois Livres de la vie monastique, et la Comparaison d'un moine et d'un roi, forment un magnifique témoignage de sa sollicitude et de son affection pour la vie religieuse, pour cette fleur immortelle du champ de l'Église, du vrai paradis terrestre depuis Jésus-Christ.

Il démontre que les institutions monastiques s'élèvent au-dessus des institutions humaines, autant que les régions célestes sont élevées au-dessus de la surface de la terre. La condition des moines est bien sans doute, sous un certain aspect, une condition terrestre, mais elle constitue un état de perfection digne de la sainteté du Ciel, et qui ne le cède en rien à la perfection de la nature angélique. Il prend ensuite un souverain, revêtu de tout le prestige de sa puissance, et le place en présence du plus humble chrétien allant ensevelir son existence dans l'ombre du monastère. Chose étonnante! A ses yeux l'éclat de la majesté royale pâlit et s'éclipse devant l'imposante supériorité des privilèges divins de la vie solitaire. « C'est à juste titre, s'écrie-t-il, que vous devez accorder au moine les honneurs de la royauté, plutôt qu'au simple mortel qui, revêtu de la pourpre et du diadème, vous apparaît assis sur un trône étincelant d'or. »

C'est ainsi que se trouvent préconisées les institutions monastiques, et cela par l'une des plus pures et des plus brillantes gloires de l'Église, et par un des plus puissants génies dont l'humanité s'honore.

C'est ainsi que nous voyons passer dans les œuvres et dans les mœurs du peuple les paroles et l'enseignement de saint Paul : « Je veux que vous demeuriez tous, ainsi « que moi, fidèlement soumis à la loi de la continence, car « il est avantageux à l'homme de se garder du contact de

« la femme. » Enfin c'est ainsi que s'accomplissent les conseils du Sauveur : « Il est des eunuques qui se sont « séparés de la condition commune des hommes, pour s'as- « surer la possession du royaume des cieux. »

Œuvres. — En exaltant la vie du monastère, le saint évêque à son insu ne faisait que rendre hommage à ses propres vertus. Son existence, en effet, est un prodige constant de cette austère mortification qui prépare le martyre. Quelle vie jamais, même parmi les premiers anachorètes, proclama plus haut la nécessité d'une coopération, par les bonnes œuvres, au puissant bienfait de la grâce du Sauveur? Et quelle parole, après celle des apôtres en fit mieux comprendre l'importance? lorsqu'il rappelle ces derniers enseignements de Jésus-Christ à ses apôtres : « Ne vous livrez point à la joie de ce que la puissance divine, le don de Dieu, soumet les puissances des ténèbres à votre empire; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont gravés au Ciel, dans le livre de vie. » Il ajoute : « Si les hommes n'ont dû leur puissance et leur grandeur qu'à la grâce de Jésus-Christ. sans le concours de leur coopération personnelle, quel obstacle peut s'opposer à ce que tous les hommes soient élevés à l'honneur d'un semblable privilége? »

Nécessité. — « Si la grâce divine, en effet, ne réclamait point notre coopération active, elle serait également répandue à profusion dans tous les cœurs; car Dieu ne saurait faire acception de personne. Mais il n'en est point ainsi, car elle a besoin pour son efficacité du concours persévérant de notre volonté; voilà pourquoi son action, puissante et conservatrice dans quelques âmes, en abandonne d'autres à tous les périls de leur isolement et de leur faiblesse.

« Dieu tend la main sans doute pour la défense de notre âme et pour la protection de nos cœurs; mais à quoi bon toutes ces grâces et tous ces bienfaits du ciel, si le mérite des bonnes œuvres ne vient point s'ajouter à l'action de

la libéralité divine? Quand même notre âme serait embellie de tous les dons de la foi, serait favorisée de la connaissance approfondie des saintes Écritures, si cette âme est vide et nue de toutes les œuvres qui font la perfection de la vie, aucun obstacle ne pourra retarder sa chute dans la fournaise de la justice vengeresse, dans l'océan éternel et sans limites des flammes inextinguibles de l'enfer.

« Voyez ce serviteur injuste et cruel qui ne fut pas en mesure de payer sa dette à son maître; que nous représente le Sauveur dans ce malheur et cette détresse? C'est que l'âme de cet homme méchant n'était qu'un désert, où le regard du Seigneur ne pouvait découvrir aucun fruit de pénitence, aucune bonne œuvre qu'il pût offrir en compensation de ses méfaits; car elles nous sont imputées, nos bonnes œuvres, elles nous sont imputées toujours à mérite pour notre justification, pour la rémission de nos péchés, comme la foi nous est imputée à justice.

« Non, il ne vous suffit pas de posséder le don de la foi, si cette foi n'est accompagnée des œuvres qui forment la parfaite régularité de notre vie. Si les tribulations de la terre, les maladies, les infirmités et la mort que nous n'allons point chercher nous-mêmes, mais que nous subissons malgré la résistance de notre volonté, nous sont imputées à richesses pour la rançon de nos péchés, quels ne seront donc point le mérite et la puissance des œuvres saintes que notre âme, dans le calme de ses sens, s'efforce de rechercher et d'accomplir avec tant d'ardeur? » Ainsi les bonnes œuvres, les œuvres selon la foi, sont nécessaires, efficaces, méritoires; et Dieu réclame cette coopération de notre âme à la grâce qu'il nous envoie pour soutenir notre faiblesse dans le chemin du ciel.

Aumône.—Saint Chrysostome ne se borne pas à recommander les œuvres, à les enseigner d'une manière sommaire, il les spécifie; et ces œuvres, qui prolongent dans les justes, sur la terre, la mission réparatrice du Sauveur, forment un des plus beaux aliments de son éloquence et

remplissent les plus brillantes pages de ses écrits. L'aumône surtout, cette main céleste que la Providence divine étend du ciel sur la terre, pour essuyer les larmes du pauvre et lui donner son pain de chaque jour, l'aumône, cette confraternité de la richesse et de l'indigence, ce lien affectueux de tous les membres de la famille de Dieu, l'aumône est le corollaire de sa vie et l'auxiliaire constant de son apostolat. Il n'a vécu que pour donner et secourir. Ses immenses richesses, il en a fait le patrimoine des indigents et des orphelins; il a couché sur la dure, il a mangé le pain de la tribulation et de la douleur, il a bu de l'eau du torrent, pour enrichir le pauvre et le mendiant de ses largesses.

Tous y sont tenus. — Dans toutes ses homélies, la nécessité, les fruits, l'efficacité salutaire de l'aumône reviennent à chaque instant, comme le refrain d'un hymne perpétuel à la charité de Jésus-Christ. « Ce n'est pas seulement à la générosité du riche, dit-il, que je m'adresse, mais encore à celle du pauvre. Je ne fais pas seulement appel à la charité de l'homme libre, mais je réclame encore celle de l'esclave, celle de l'homme et de la femme. Aucune âme ne doit demeurer étrangère à ce ministère du cœur, à cette richesse du ciel. Que chacun d'entre vous apporte son offrande. Loin de vous le prétexte menteur de l'indigence; vous êtes pauvres, peut-être? Eh! bien, l'êtes-vous plus que cette veuve de l'Évangile dont tous les moyens d'existence étaient anéantis? Êtes-vous dans une plus grande détresse que la femme de Sidon, qui, pour toute ressource, avait à peine de quoi remplir sa main du froment qu'elle destinait à l'alimentation de la famille, et qui, malgré cette affreuse indigence, en détache encore une part pour recevoir à sa table le prophète? Ses enfants affamés qui l'entourent, la faim qui la tourmente, l'absence de tout autre aliment, tout cela fut-il capable de jeter seulement un nuage dans son âme et de ternir la joie que fit éclater dans sa maison la présence de

l'homme de Dieu? Non, sans doute; eh bien, apprenez donc par l'héroïsme de cet exemple que l'appauvrissement qui résulte pour vous du don de l'aumône est un trésor, et le plus grand des trésors, celui de l'éternité. Oui, donnez l'or de la terre et vous recevrez le royaume du ciel.

Puissance. — « Ah! si pour vous sauver de la douleur d'une blessure ou des dangers d'une maladie, vous êtes disposés à faire avec bonheur le sacrifice de vos richesses et même celui de vos vêtements, avec quelle heureuse ardeur ne devez-vous point vous porter à faire l'aumône, qui délivre votre âme de ses ulcères et des plaies horribles du péché.

But. — « Quand même votre âme serait couverte comme d'un voile funèbre de la souillure de vos iniquités, si la voix de vos aumônes s'élève pour plaider votre cause devant Dieu, demeurez sans crainte; il n'est aucun pouvoir au ciel qui puisse opposer quelque résistance à son intervention. Elle réclamera votre dette, portant dans ses mains le titre qui consacre vos droits infaillibles, car elle s'appuie sur cette parole du Seigneur : « Ce que vous aurez « fait de largesse au plus petit de mes frères, c'est à moi-« même que vous l'aurez donné. » Quelque graves donc, quelque nombreuses que soient vos infidélités, votre aumône l'emportera toujours dans la balance de la miséricorde divine.

Motifs. — « Quatre causes nous font de l'accomplissement de l'aumône une absolue nécessité : le droit à la confiance de la part de celui qui nous fait la demande, puisque c'est le Sauveur lui-même qui tend la main, la faim qui dévore, la facilité de subvenir aux besoins de l'indigent qui ne réclame que du pain, des aliments, et non point des délices, enfin la grandeur même du don, car un royaume vous est acquis en échange de votre générosité. Vous voyez les quatre motifs puissants qui suffiraient pour attendrir les rochers, pour émouvoir l'endurcissement de l'avarice, pour adoucir l'instinct de la férocité,

pour secouer le sommeil de l'endurcissement et de l'apathie, et donner un cœur sensible même à la stupidité. Quel pardon peut donc inventer pour vous la miséricorde céleste si votre cœur, en dépit de ces sollicitations incessantes de Dieu, détourne toujours ses regards de l'indigence comme d'un objet de dégoût et de mépris? Mais quoi, lorsque votre bonheur l'exige, Jésus-Christ lui, votre victime, épargne-t-il pour vous sa propre chair? Et pour étancher la soif de votre âme, vous paraît-il qu'il soit avare de son propre sang? Et vous, dans sa profonde misère, vous ne reculez pas d'horreur devant l'ingratitude qui lui refuse même un verre d'eau froide, même un seul morceau de pain! Quel pardon espérer pour cette âme qui s'enivre ainsi de ses dons célestes, et qui ne craint pas de lui refuser en retour les choses les plus communes? »

Ce ne sont donc pas seulement la veuve et l'orphelin qui réclament nos largesses, c'est aussi Jésus-Christ revêtu des livrées de l'indigence, ou plutôt c'est notre âme elle-même qui nous tend la main. Elle nous demande avec larmes la rosée de l'aumône, ce rafraîchissement divin. Car l'obole qu'elle verse dans le sein du pauvre est une puissance qui désarme la justice divine. Elle se transforme en un rayon de miséricorde qui dissipe les ténèbres et vient éclairer ses pas dans le chemin du ciel. Privée de son secours, la pénitence elle-même est sans aile, et ne saurait présenter qu'un caractère d'insuffisance coupable.

Souffrances. — Avec l'aumône, marchent de concert la patience dans les épreuves et la mortification des penchants de la nature. Et Dieu prête toujours l'oreille à cette voix irrésistible de la pénitence et de la douleur. Qui, mieux que saint Chrysostome, sut enseigner cette doctrine de la longanimité dans les opprobres, du pardon des injures, de la sérénité du cœur dans les afflictions et les souffrances, et de la persévérance héroïque dans les macérations du corps et dans les longues angoisses du martyre? « Les tourments de la tribulation, écrit-il à

Stagire, les tentations du roi des ténèbres, le sombre deuil de la tristesse, sont des flambeaux bienfaisants qui ne nous éclairent pas moins sur les sollicitudes de la providence de Dieu, que les avantages et le bonheur d'ici-bas ne peuvent nous en offrir le gage et l'assurance. »

Nécessité. — « Le Seigneur, ajoute-il, vous restera fidèle; il ne permettra pas à la tentation de remporter sur vous la victoire. Il fera plutôt un pacte avec elle, afin qu'il vous soit possible de l'anéantir (I. Cor. 10, 13). Car si la correction est la preuve de l'amour, l'abandon serait assurément l'indice de la haine. Comment donc, direz-vous, tant de pécheurs malheureux sont-ils tombés? S'ils sont tombés, ce n'est point qu'ils aient été délaissés de Dieu leur père, mais c'est parce qu'ils ont fui ses témoignages d'amour. Selon la parole de l'Écriture (p. 1, 72, 27), ceux qui vous délaissent, Seigneur, ne vous délaissent que pour périr. Tels sont les pécheurs qui fuient les souffrances et les tribulations, ces corrections divines, ou qui ne peuvent les supporter qu'avec le frémissement de la colère et de l'indignation.

« Si donc quelques âmes rebelles ont passé par les ardeurs de la tribulation, sans en sortir plus saintes et plus brillantes, faut-il en rendre responsable celui qui les a gratifiées de ce bienfait? Et s'il ne les eût point favorisées de ce puissant secours, ne seraient-elles pas en droit d'accuser son indifférence de leur irréparable malheur? » Ainsi, la loi des souffrances, cette loi si dure et si cruelle aux yeux de la nature, n'est ici-bas que la messagère de de Dieu, que le pressoir de la justice sous lequel l'homme se transforme et se repêtrit, pour se rendre digne de son immortelle destinée; et celui qui se révolte contre cette pression terrible, est une âme abandonnée, qui repousse la correction paternelle et qui ne s'éloigne ainsi de Dieu que pour mieux consommer sa perte.

Efficacité. — « Oh! ne vous laissez donc point emporter par le désespoir, à l'aspect des calamités présentes.

Si vous êtes pécheurs, vos iniquités seront brûlées, anéanties par le feu de la tribulation. Mais, si vous êtes justes et saints, vos âmes en sortiront couronnées d'une auréole de splendeur et de gloire. Oui, dit saint Chrysostome aux chrétiens d'Antioche, attendant avec terreur la sentence de l'empereur Théodose, oui, s'il est vrai que vous ayez provoqué les foudres de la colère divine, il est également vrai que les tourments que votre âme endure auraient pu suffire à désarmer sa justice et fléchir à jamais son cœur irrité. »

Les épreuves, les malheurs et les sujets de tristesse de ce monde ne sont donc aux yeux de saint Chrysostome, comme aux yeux de Jésus-Christ et de son Église, qu'une flamme bienfaisante qui purifie, qu'un creuset qui brûle, consomme les scories de l'âme et du cœur, pour leur rendre toute la beauté que comporte leur nature, enrichie des dons de Dieu.

Mais tous les hommes ne sont pas admis également à se purifier dans les épreuves de la souffrance; et cependant aucun des enfants de Dieu n'est déshérité des faveurs du ciel. Tous leurs droits sont égaux, et la seule différence que Dieu reconnaisse à leur mérite est celle qui résulte de leur propre choix et de leur correspondance à ses bienfaits.

Mortification. — Si donc l'épreuve ne vient pas apporter à l'âme la souffrance, l'âme par un sublime effort, s'arrache aux langueurs de la nature; elle prend son essor et s'avance elle-même à la rencontre des privations et des douleurs. « Que notre vie présente, dit le saint docteur, s'écoule dans l'austérité du jeûne et dans la continuité des veilles et de l'abstinence. Tranchons dans notre âme, et séparons tous nos désirs sans frein. Enchaînons l'impétuosité des passions; laissons-nous inonder sans cesse des nobles sueurs de la vertu. Soumettons notre corps à la douleur salutaire d'une correction persévérante, et faisons peser sur lui les chaînes d'un dur esclavage. Que notre chair soit frustrée de tous les objets de ses dé-

sirs, et cheminons avec courage dans la voie étroite et difficile. Alors l'attrait des biens du ciel répandra de son charme dans notre âme, impatiente désormais de déposer le fardeau de ses perplexités avec la vie de ce monde. »

Jeûne. — Ainsi, jeûne, abstinence, combats intérieurs, mortification du corps, étouffement des passions, tels sont les degrés par lesquels saint Chrysostome nous enseigne à nous élever à la perfection que Dieu couronne au ciel. « Si le juif où l'infidèle vous demande la cause du jeûne des chrétiens, gardez-vous d'alléguer pour raison l'approche du temps pascal, ou du mystère de la croix. Car nous ne pouvons jeûner ni pour la croix ni pour la solennité pascale, mais nous jeûnons pour l'expiation de nos péchés, avant de nous présenter à la participation des saints mystères. Tout autre jeûne est sans mérite, et s'il n'est sanctionné par la volonté divine, non-seulement il est sans mérite, mais encore l'ivresse elle-même offre moins de péril et moins de culpabilité. Ne venez donc point nous dire : tel peuple jeûne ; mais prouvez-nous qu'il jeûne en conformité constante avec la volonté de Dieu. »

Efficacité et qualités. — « Celui qui se livre à la mortification du jeûne doit unir à cette pénitence un modeste maintien, un cœur humble et contrit, et porter sur son front la sérénité de la paix. Le jeûne est un remède qui donne à l'âme la santé spirituelle ; mais bien qu'il soit mille fois utile, il arrive trop souvent que par l'impéritie de celui qui l'emploie il demeure frappé d'impuissance et de stérilité. Car le véritable jeûne, le jeûne efficace est celui que recommande la fuite du péché. Vous jeûnez, prétendez-vous ; prouvez-le moi par vos œuvres. Mais quelles œuvres? Si vous voyez un pauvre, ayez pitié de sa misère ; si c'est votre ennemi qui vient à votre rencontre, donnez-lui le baiser de la réconciliation. Votre ami se couvre de mérite par ses œuvres ; que l'envie ne vienne point en attrister votre cœur. Une femme se rencontre d'une beauté remarquable, fuyez. Que votre mortification

soit universelle ; que ce ne soit point seulement la bouche qui se mortifie par les privations du jeûne, mais que ce soient aussi les yeux, les oreilles, les pieds, les mains et tous les membres du corps. »

Saint Chrysostome se complaît dans la description des qualités, des avantages et des conditions du jeûne de la loi chrétienne. « Le jeûne chrétien, dit-il, c'est le calme serein de l'âme fidèle, c'est la beauté de la vieillesse, le guide du jeune âge, le flambeau de la sagesse et le diadème brillant qui couronne le front de l'homme, à tous les âges et dans toutes les conditions de la vie. Mais s'il ne fallait voir dans le précepte du carême que l'obligation d'une assistance assidue aux assemblées, accompagnée seulement du jeûne matériel de quarante jours, ce précepte ainsi considéré ne saurait être à nos yeux qu'une institution stérile pour ce monde, et pleine de dangers pour l'éternité. Car, si dans ce jeûne du carême, la colère ne se transforme point en douceur, l'arrogance en mansuétude, l'envie en bienveillance et l'avarice en charité ; si l'on ne voit point l'orgueil faire place à la modestie, ni la lasciveté s'effacer devant la candeur ; si l'égoïsme et la haine ne se hâtent point de se dépouiller de leur inflexible cruauté, non-seulement pour s'épancher, comme le cœur du Samaritain, par des bienfaits et des largesses, mais encore pour donner même à leurs ennemis le généreux témoignage d'une sincère amitié ; s'il n'en est pas ainsi, si ce puissant secours de la pénitence du carême n'opère point en nous cette transformation des sentiments du cœur, ne cherchons point à présenter à Dieu nos excuses ni notre défense ; car le ciel n'a plus pour nous ni miséricorde, ni pardon. »

Mais lorsque le jeûne est accompagné des œuvres de pénitence et de perfection, il devient une arme terrible qui fait trembler les anges des ténèbres. Leur puissance s'annule et s'efface, en présence d'une âme fortifiée, par le jeûne et la pénitence, de toute l'énergie de la grâce divine.

C'est ainsi que le saint patriarche oppose aux ennemis de la foi la doctrine, les préceptes et les conseils de l'Évangile, de ce code divin du christianisme. Mais que peuvent des paroles isolées, pour exposer la puissance d'expansion de cette âme brûlante, qui veut embraser le monde entier du feu de l'amour divin qui la dévore? L'enseignement de cet apôtre infatigable, sur les afflictions de la vie, le jeûne, les macérations et l'aumône, est chose trop répandue dans ses écrits, pour qu'il puisse être sans inconvénient de s'arrêter seulement à quelques pages. Un texte séparé ne peut avoir pour résultat infaillible que d'extraire un rayon de ce faisceau de lumières, et d'en atténuer sensiblement l'éclat.

Carême. — Citons pourtant encore, en faveur de l'une des plus saintes institutions qui forment l'héritage de Jésus-Christ. Il est surtout une époque où l'Église, dans sa sollicitude, exige une assiduité persévérante aux œuvres de pénitence et d'expiation. Saint Chrysostome se demande pourquoi cette longue macération du corps, « pourquoi ces quarante jours de jeûne, qui précèdent l'accomplissement du devoir pascal. C'est qu'autrefois, se répond-il à lui-même, un grand nombre d'âmes coupables osaient se présenter sans préparation et sans discernement pour participer aux saints mystères, surtout au jour où Jésus-Christ a daigné nous en accorder les bienfaits. Nos pères ont compris tous les maux qui résultaient pour les chrétiens de cette participation téméraire. Ils ont fixé quarante jours de jeûnes, de prières et d'assistance aux assemblées de l'Église, pour entendre la parole de Dieu. La consécration publique de ces quarante jours, par la prière, l'aumône, le jeûne, les veilles, les larmes, la confession des péchés et toutes les autres expiations, porte l'innocence et la sainteté dans l'âme, qui peut alors s'approcher avec l'affectueux abandon d'un cœur sans tache. Si donc nous soumettons nos corps à l'austérité du jeûne, ce n'est que pour l'expiation de nos péchés, et pour notre préparation

à la réception des saints mystères. Nous sommes faibles et pécheurs, voilà la cause de nos jeûnes et de nos macérations. »

Utilité. — Cette abstinence régulière d'aliments, qui semble, aux yeux de l'incrédulité, venir chaque année dérober à l'économie du corps humain quelque chose de ses forces normales, ne fait au contraire, aux yeux plus éclairés de la science, qu'ajouter à ses conditions essentielles de vigueur et de santé. « Si vous voulez, en effet, dit saint Chrysostome, porter votre attention sur les résultats infaillibles de cette pénitence, il vous sera facile de reconnaître en elle une garantie puissante pour la santé du corps. Mais ne vous en tenez point en cette matière à mes affirmations. Interrogez plutôt les hommes de la science ; ils vous diront que cette abstinence de nourriture est la sauve-garde des facultés de votre intelligence, et la mère de la santé. »

Le jeûne de quarante jours, sanctionné dans l'Église chrétienne par l'exemple de Jésus-Christ et par les prescriptions des Pères et des siècles, est représenté dans l'enseignement du saint docteur comme l'élément fondamental de la pénitence évangélique. Il évoque successivement en sa faveur, il interroge et fait parler Moïse, le législateur du peuple de prédilection, les prophètes, amis de Dieu, ses ambassadeurs et ses oracles, enfin Jésus-Christ lui-même l'homme-Dieu, le trait d'union divin entre le cœur coupable de l'homme, et la justice vengeresse du père irrité. « Voyez, dit-il, les prodiges opérés par cette pénitence : Moïse, cet homme grand entre tous les hommes, jeûne quarante jours, et quand ce jeûne est accompli, Dieu le trouve digne de recevoir les tables de la loi. Dans son zèle, à la vue d'un peuple plongé dans l'abrutissement de l'ivresse, il lance les tables contre terre, et brise ainsi l'œuvre des mains de Dieu (Exod. 24, 18). Mais Dieu ne se montre point offensé de sa colère. Tout est pardonné ; mais il faut encore à ce prophète étonnant, entreprendre

un second jeûne de quarante jours, pour être digne de recevoir des mains de Dieu de nouvelles tables, portant les commandements divins. (Exod. 34, 28.)

« Élie, le grand prophète, s'impose aussi lui le jeûne de quarante jours, pour pouvoir échapper au joug inévitable de la mort, et s'élever au ciel sur un char de feu. Daniel, l'homme des désirs, s'est préparé par un long jeûne à cette étonnante vision qui fixe dans les temps la délimitation des desseins de la miséricorde divine, à ce pouvoir surhumain qui substitue la douceur de la brebis à la rage affamée des lions. C'est aussi par le même jeûne que les pécheurs de Ninive trouvent la puissance qui fait révoquer la sentence de mort dont les a frappés la justice divine. (Jonas, 3, 7.) »

« Mais pourquoi, dit le saint patriarche, vous rappeler ici les exemples des serviteurs? C'est aussi par un jeûne de quarante jours, que Jésus-Christ Notre-Seigneur, a voulu se préparer à la lutte victorieuse qu'on le vit livrer à Satan. C'est ainsi qu'il nous enseigne où nous devons puiser notre vigueur et nos armes, pour soutenir les combats du salut, contre le même Satan, notre ennemi mortel. » Le carême n'était point seulement pour les fidèles l'époque de la réconciliation des âmes avec Dieu, par les jeûnes, la pénitence, et la confession des péchés; c'était aussi l'occasion de la prédication plus particulière de la parole divine. C'est à cette heure, disait saint Chrysostome, que nous allons vous présenter les enseignements sacrés des saintes Écritures. « Car si nous laissons échapper les jours du jeûne et du mépris des délices des sens, ces jours embellis par le calme et la sérénité des cœurs, en quel autre temps nous sera-t-il permis de nourrir vos âmes de l'aliment céleste de la doctrine du Sauveur ? Voici le temps, voici l'heure de vous parler le langage de l'Évangile.

« Car les jours de carême appellent naturellement la prédication de la parole divine. A cette époque l'intelli-

gence est en paix; le corps, cet esclave de l'esprit, ne cherche plus à se révolter contre son maître. Il se soumet au frein ; il se laisse conduire, il est docile en toutes choses, il comprime les mouvements désordonnés des sens, et demeure toujours soumis aux lois de la subordination. »

La prédication, le seul moyen donné par Jésus-Christ pour la propagation de l'Évangile, accompagnait donc toujours et souvent précédait les autres sources de lumières et de grâces, par lesquels Dieu soutenait, consolait et dirigeait son Église.

Prière. — A la pénitence qui revêt l'âme pécheresse du manteau brillant de l'innocence, et qui l'embellit des charmes de sa beauté baptismale, au jeûne qui l'investit, par l'affaiblissement du corps, de la plénitude de ses glorieuses facultés, saint Chrysostome ajoute la prière, cette aile puissante sur laquelle elle s'élève jusqu'au trône de son juge. Il la compare alors à Moïse, qui passait au milieu des eaux dans un profond silence, pendant que son âme planait sur cet abîme et conversait avec Dieu. Il élève donc l'âme humaine, il la place par la prière dans un élément céleste. Il veut qu'elle plane au-dessus de la terre, et qu'elle respire l'essence divine, comme le corps respire l'air de ce monde. Il veut qu'elle prie pendant le travail du jour, qu'elle s'alimente de la pensée divine lorsqu'elle donne au corps les aliments terrestres, et qu'enfin elle suspende le repos des nuits, pour s'asseoir par la méditation dans le sein même de Dieu. « En quelque lieu que vous puissiez être, s'écrie-t-il, priez ; vous êtes le temple du Seigneur. »

Objet. — Tout est héroïque et sublime dans les vertus de Jésus-Christ, aussi saint Chrysostome réclame-t-il du chrétien, dans sa prière, l'héroïsme et la sublimité de la prière du Dieu de la croix. « Imitez le Seigneur, dit-il, il a prié pour ses ennemis, pour ses bourreaux, pour ceux qui le clouaient à l'instrument de son supplice. Et Samuel,

le prophète répudié par son peuple, chargé d'outrages, abreuvé d'opprobres et couvert de mépris, ne laissait échapper de son âme que cet accent sublime d'amour : « Dieu me garde du péché de mettre un terme à la prière « que j'adresse au Seigneur pour vous. » C'est donc un crime à ses yeux de cesser sa prière pour ses ennemis mortels.

Continuité. — Il veut que l'âme chrétienne n'admette aucun temps d'arrêt dans ses entretiens avec Dieu, dans ses communications avec son cœur. « Vous est-il donné de jouir des douceurs de la paix? Priez Dieu qu'il vous en conserve toujours le bienfait. Si vous voyez s'élever un orage, priez et demandez au Seigneur de détourner ou d'apaiser la tempête et les vents. Dieu vous a-t-il exaucé, rendez-lui vos actions de grâces. Mais s'il semble fermer l'oreille et ne pas entendre votre voix, persévérez, afin qu'il se rende attentif à votre prière.

« Ne cherchez point, pour lui présenter vos vœux, de lieu plus propice que celui dans lequel sa volonté vous appelle. Que vous soyez, en effet, dans le calme du bain, au milieu des fatigues d'un long voyage, dans l'engourdissement ou le repos de la nuit, ou même en présence d'un juge irrité, priez, priez toujours; en quelque lieu que vous l'invoquiez, le Seigneur est présent, il prête l'oreille à vos supplications. Il vous l'affirme lui-même : « Si vous m'exposez vos besoins, vous dit-il, vous n'aurez « pas achevé votre prière que je vous répondrai : me voici. »

Persévérance. — « Mais, dans la confusion de vos iniquités, vous n'osez plus parler à votre Père? Persévérez toujours; c'est à la persévérance que vous devrez la faveur de pouvoir offrir une prière digne de Dieu. Vous êtes pécheur, indigne de ses bienfaits? N'importe, ne perdez jamais l'espérance. L'assiduité dans la prière vous rendra toujours digne de la miséricorde divine. Mais vous vous voyez sans appui, comme une âme abandonnée; vous ne pensez plus pouvoir compter sur aucun secours;

eh bien! espérez toujours, et sachez qu'il n'est point de patronage plus sûr que celui qui vous est accordé, quand vous vous approchez vous-même avec foi du cœur paternel de Dieu. S'il se montre sourd à votre voix, ou qu'il diffère de vous entendre, ne perdez ni foi ni courage, car le retard qu'éprouvent ses bienfaits est souvent une des plus grandes manifestations de sa bonté. Non, je l'affirme, il n'est rien ici-bas de plus puissant que la prière fervente et sincère ; elle est une arme terrible et présente à l'âme une infaillible protection.

« Mais Dieu ne daigne pas toujours se rendre à la première sollicitation de l'âme qui le prie. Le juste Isaac a prié pendant vingt années pour une seule faveur. Et nous, dit saint Chrysostome, dont le cœur n'est qu'un réceptacle impur de vices, nous dont l'âme est sans cesse impliquée dans les liens de l'iniquité, nous qui n'avons jamais ouvert avec amour cette âme à Dieu, notre Seigneur et père, si nous ne voyons point le don divin précéder l'instant où la prière s'échappe de nos lèvres, tout nous semble perdu ; le désespoir s'empare de notre âme. Le murmure succède à la prière, et notre cœur cesse aussitôt de s'entrenir avec Dieu. Nous nous sommes présentés à lui pleins d'espoir, et nous revenons les mains vides. Ah! nous perdons confiance et courage! Mais quel est donc celui qui pour une seule grâce a persévéré vingt ans dans la prière comme le juste Isaac? Quel est seulement celui dont la confiance s'élève jusqu'à persévérer pendant vingt mois entiers?

« L'âme qui prie doit se revêtir d'innocence et de sainteté. Les lèvres du chrétien doivent être plus pures que le rayon de lumière, pour que la prière soit, aux yeux de Dieu, l'épanchement d'un cœur ami qui vient toucher et pénétrer son cœur. Car, dites-moi, s'écrie saint Chrysostome, oseriez-vous avec des mains dégoûtantes et pleines de souillures, vous approcher de l'autel, pour adresser à Dieu votre prière? Jamais. Cependant, la souillure de vos mains,

c'est peu de chose, auprès de celle de votre âme. Pourquoi donc tant de délicatesse, dans les choses de peu d'importance, et tant d'insouciante torpeur pour les plus chers intérêts de votre âme ? Mais alors, direz-vous, il nous faut donc renoncer pour jamais à la prière? Non, sans doute, mais il faut prier avec un cœur sans tache, et jamais avec une conscience souillée d'iniquités. Mais si je me vois surpris par la tentation et que je succombe? Purifiez-vous. Et comment? Pleurez, gémissez, faites l'aumône, réconciliez-vous avec votre ennemi; mettez un frein à votre langue, afin de ne point ajouter un nouveau motif à la colère de Dieu. »

Foi. — A la sainteté de l'âme qui prie doit s'unir une foi qui s'abandonne, une confiance qui n'hésite jamais. Quelle est, en effet, la signification du précepte apostolique qui réclame une prière exempte des discussions de la pensée? « Écoutons, dit le saint patriarche, nous ne devons point concevoir de doute sur l'accueil fait à notre prière. Car il est écrit: Tout ce que vous demanderez avec foi, vous sera donné. Mais comment, direz-vous, pouvons-nous croire que nous allons obtenir de Dieu l'objet de notre demande? Vous pouvez le croire, si vous ne sollicitez que les grâces dont son cœur éprouve le besoin de vous combler; si vous ne sollicitez point de faveur qui soit indigne de sa miséricorde. Si vous ne vous abaissez point aux vœux de la chair et du sang. Si vous vous élevez à la hauteur des destinées de votre âme, si vous priez sans colère, si vous vous approchez de Dieu votre maître avec des mains pleines de justice et de sainteté. Ah ! priez ainsi toujours, et croyez que vous recevrez de Dieu tout ce que vous aurez sollicité dans vos prières. »

Ainsi donc, foi, sainteté, persévérance, telles sont les conditions essentielles de la prière chrétienne, de ce lien doux et puissant qui tient enchaînés deux cœurs amis, le cœur du fils et celui du père, le cœur de l'homme et celui de Dieu.

CHAPITRE XXVIII.

Culte. — Croix. — Sainte Vierge. — Saints. — Reliques. Fêtes, etc.

Saint Chrysostome, dans son enseignement, accorde une large part aux manifestations extérieures admises dans la constitution divine de l'Église. Aux grands préceptes de Jésus-Christ qui comprennent les objets de la foi chrétienne et les instruments de justification qu'il a donnés à l'homme régénéré, viennent s'ajouter des pratiques pieuses, qui se présentent au milieu du monde comme des fleurs épanouies de l'arbre de l'Église. Telles sont les fêtes et les cérémonies sacrées. Les pratiques sont le plus souvent une manifestation des sentiments du cœur, comme dans l'adoration de la croix; un mouvement de reconnaissance, dans les fêtes qui rappellent les événements les plus importants de la vie du Sauveur, ou bien un témoignage d'admiration et de respect, dans le culte des saints, des reliques et des images.

Croix. — On ne saurait rencontrer rien de plus beau que l'exhortation que saint Chrysostome adresse aux fidèles, en faveur du culte de la croix de Jésus-Christ. « Qu'aucun de vous, dit-il, n'ait la faiblesse de rougir du signe vénéré de notre salut, de la source féconde d'où découlent tous les bienfaits de Dieu, de cette croix de laquelle nous tenons le bonheur et la vie. Portez à votre tête ce signe sacré comme une couronne de gloire. Car c'est

par elle qu'ici-bas, pour nous, tous les mystères s'accomplissent. S'il nous faut recourir au bienfait de la régénération, la croix nous apparaît rayonnante de grâces. S'il faut nourrir notre âme du pain mystérieux du ciel, ou recevoir le caractère redoutable du sacerdoce, ou si nous sommes appelés à l'accomplissement de tout autre devoir pieux, partout nous marchons à l'ombre du signe puissant de la victoire de Jésus-Christ. Nous nous empressons de l'imprimer partout avec honneur et respect, aussi bien dans l'enceinte de nos demeures, sur les murs et les portes de nos maisons que sur nos fronts, et dans les mystères les plus intimes de nos cœurs. Car la croix est à la fois le symbole de la mansuétude de Jésus-Christ et le signe de notre salut et de notre délivrance. Lorsque vous tracez sur vous-même le signe de la croix, songez à toute la signification de ce signe redoutable. Éteignez en vous la colère, étouffez le feu brûlant de vos passions. Lorsque vous vous signez, que la confiance affectueuse répande la sérénité sur votre front et que votre âme reprenne la joie de son innocence avec la jouissance de sa liberté.

Signe de la croix. — « N'allez donc point tracer du doigt sur vous le signe sacré de la croix de Jésus-Christ, avec le nonchalant abandon d'un acte indifférent et stérile ; mais que cet acte soit en vous le mouvement spontané du sentiment profond de la confiance et de la foi qui, par ce signe se manifeste et s'imprime sur votre visage. Car lorsque vous vous signez ainsi, quel démon impur pourrait se tenir en votre présence, à la vue du glaive sanglant dont fut percé le cœur de Jésus-Christ, à l'aspect de la plaie béante par laquelle son côté fut entr'ouvert, sur l'autel de son sacrifice ? Si, lorsque vous entrez dans l'assemblée des fidèles, vous vous marquez du signe de la croix, devant vous s'enfuit aussitôt la puissance des ténèbres qui cherche à se fixer dans la réunion des chrétiens.

Puissance de la croix. — « Gardez-vous donc de rougir

ici-bas d'une source d'aussi grands bienfaits, afin que Jésus-Christ n'ait pas à rougir de vous, lorsqu'il descendra, dans sa gloire, précédé de ce signe glorieux, dont l'éclat fera pâlir la splendeur même de la lumière de ce monde. Car alors, la croix paraîtra pour faire entendre, par son seul aspect, sa voix puissante qui remplira l'univers entier. C'est elle qui viendra, devant cet univers assemblé, prendre la défense de Jésus-Christ et démontrer aux hommes qu'il n'a rien omis pour opérer leur bonheur et pour ce monde et pour l'éternité.

« C'est ce signe qui pendant les jours de deuil de nos ancêtres entr'ouvrait les portes de leurs prisons, qui donnait une influence inoffensive aux poisons mortels, éteignait le feu violent de la ciguë et guérissait les ravages de la morsure empoisonnée des bêtes féroces. Et ce n'est point chose étrange que cette vertu du signe de la croix, car si sa puissance a pu briser les portes de l'enfer, élargir la voûte du ciel, ouvrir la porte du paradis et terrasser la fureur de Satan, quelle merveille, qu'elle puisse encore adoucir la violence des poisons, calmer la rage des bêtes féroces, et nous présenter encore un nombre infini d'autres bienfaits ?

« C'est la croix qui ramène l'univers à Jésus-Christ, qui dissipe les erreurs du monde, qui rétablit le règne de la vérité, qui donne à la terre l'aspect et la beauté du ciel, et qui restitue aux hommes la sainteté des anges. Avec la croix, les démons demeurent sans force et ne peuvent plus être qu'un objet de mépris. Avec elle, la mort n'est plus la mort, elle est le sommeil de la vie. Par elle, tous les obstacles s'aplanissent dans le chemin de ce monde, et tout ce qui nous menaçait de notre ruine, nous le foulons aux pieds.

« La croix, s'écrie encore le saint patriarche, a calmé la haine de Dieu contre les hommes ; elle a réconcilié son cœur avec l'humanité coupable ; elle a fait de ce monde un séjour céleste ; elle a fait de l'homme le frère et l'ami des

anges. Elle a renversé la citadelle de la mort, brisé les forces de Satan, effacé la puissance du péché, délivré la terre des ténèbres de l'erreur, ramené la vérité, chassé les démons, renversé leurs temples et réduit en poussière leurs autels et leurs images ; devant elle ont disparu, l'encens, le feu, l'odeur des sacrifices. Elle a ramené le règne des vertus et fondé pour toujours l'édifice immortel de l'Église.

« La croix ! c'est la volonté du Père, la glorification du Fils, le triomphe du Saint-Esprit et la gloire de saint Paul. La croix est plus brillante que l'astre du jour, et resplendit d'un éclat plus pur et plus beau que les rayons de la lumière.

Honneur. — « Oui, ce gibet exécré du genre humain, ce symbole du supplice des criminels est devenu l'objet de l'amour et de l'ambition des hommes. Le Souverain ne saurait rencontrer pour sa couronne impériale un plus bel ornement que la croix du Sauveur. Cette croix, ancien objet d'horreur et d'infamie, est aujourd'hui l'objet de tous les désirs. Elle occupe en tous lieux une place glorieuse, chez les princes et les sujets, les hommes et les femmes, les vierges et les épouses, les hommes libres et les esclaves. Tous l'impriment à l'envi sur leurs fronts, la plus noble partie de leur corps, comme au sommet d'une colonne sur laquelle elle occupe la place d'honneur.

« Ce signe sacré, vous le rencontrez à la table sainte, à l'imposition des mains du sacerdoce ; il brille même à l'autel où vous est donné dans la cène le corps divin de Jésus-Christ. Partout il se présente entouré de respects et d'hommages. Dans les palais, au lieu des assemblées du peuple, dans les déserts, sur les voies publiques, sur les montagnes, au sein des forêts, au sommet des collines, sur le rivage des mers, sur les vaisseaux, dans les îles, sur votre couche, vos vêtements, et vos armes, sur le lit nuptial, dans vos festins, sur vos vases d'or et d'argent, sur les pierres précieuses, dans les tableaux qui décorent vos maisons, sur le corps des animaux malades, sur les

hommes possédés du démon. Dans la guerre, pendant la paix, le jour, la nuit, au sein des assemblées de plaisir, aussi bien que dans les réunions où l'on s'abandonne aux macérations du corps, partout, à toute heure, vous ambitionnez l'admirable efficacité, la grâce ineffable de ce signe vénéré.

« Voyez-vous un seul homme se sentir la honte et la rougeur au front, à la pensée que cette croix dont il se signe, est le symbole de la malédiction et de la mort? Ne voyez-vous pas plutôt que tous, nous trouvons en elle un ornement plus resplendissant et plus beau que les couronnes, les diadèmes et les parures étincelantes? Non-seulement donc la croix n'est pas pour nous un objet de répugnance, mais nous la voyons en tout lieu pleine de charmes et digne de faire l'objet de notre ambition. Partout, en effet, son éclat nous frappe d'admiration, au frontispice de nos demeures, sur nos toits, dans nos livres, dans les villes, dans les bourgades, dans les lieux inhabités comme au sein des cités. Interrogeons le sectateur des idoles, demandons-lui d'où vient que le symbole de la condamnation à la mort et de la malédiction des hommes ait aujourd'hui le privilége de se revêtir de tant de charmes, et d'exciter tant d'ambition et de désirs.

Vraie croix. — « Mais le bois lui-même, sur lequel le corps adoré de Jésus-Christ a souffert l'ignominie du supplice et les tortures de la mort, pourquoi donc est-il devenu le but des prétentions universelles? Pourquoi cet empressement à venir en arracher des parcelles, que les hommes et les femmes enchâssent dans des capses d'or pour les suspendre sur leur poitrine? Pourquoi cette ambition inconcevable, si la croix n'est qu'un symbole de damnation, de mort et d'infamie? Ah! c'est que le Créateur qui transforme toutes choses, qui dans sa miséricorde a retiré l'univers du profond abîme des iniquités, et qui de cette terre a daigné faire un séjour digne du ciel, s'est emparé de ce symbole de malédiction et d'horreur, a

choisi pour lui-même la mort, la plus ignominieuse des morts, afin d'élever la croix au-dessus de tout être créé dans les splendeurs de sa demeure éternelle. »

Et c'est chose rationnelle et juste que ce grand honneur, rendu dans le ciel comme sur la terre, à l'instrument vénéré de l'immolation de Jésus-Christ. Puisque tout honneur, toute gloire, toutes louanges sont dues à l'Homme-Dieu, Sauveur immolé pour notre bonheur et pour la justice de son Père, où l'adorer, où le contempler, sans le trouver accompagné des indices et des livrées de la croix? Le Dieu fait chair et le Sauveur de l'humanité, c'est le Dieu, c'est la victime de la croix. La croix doit donc s'élever et rayonner au ciel comme sur la terre, partout où s'élève et rayonne la splendeur de la gloire et du sacrifice de Jésus-Christ.

Culte de Marie. — Mais si nous ne pouvons contempler les rameaux de cet arbre sacré du Calvaire, sans y voir attaché le corps expirant de Jésus-Christ, nous ne pouvons point non plus approcher du pied du tronc sanglant de cet autel divin, sans y voir tomber les larmes de sa Mère. Prononcer le nom de l'Homme-Dieu, c'est nommer le Fils de Marie; adorer l'enfant de Nazareth, écouter l'enseignement du Messie, du désiré des nations, recevoir, au pied des autels son corps et son sang, c'est adorer, écouter et recevoir le Fils de la Vierge bénie. A Bethléem, Jésus-Christ est porté dans ses bras; à Nazareth, à Capharnaüm, sur le Calvaire, au ciel, dans nos sanctuaires, il vit, il converse, il triomphe avec elle. Saint Chrysostome voit en elle cette terre vierge d'Éden, fertile sans culture, qui présentait spontanément à l'homme son vert feuillage, ses fleurs et ses fruits. « Dieu, dit-il, donne au paradis terrestre le nom d'Éden; il l'appelle le champ vierge, devenu la figure antique de la Vierge sa Mère. Car de même que cette terre sans semence et sans culture, a produit par une germination spontanée les plantes et les beautés du paradis terrestre, de même la Vierge Marie, exempte de tout

contact de l'homme, a pu, par un enfantement miraculeux, nous donner l'Homme-Dieu, notre Sauveur. Vienne donc l'enfant de la Judée vous demander comment une vierge a pu mettre au monde un fils. Il aura d'abord à vous exposer comment un champ vierge a pu donner naissance aux forêts immenses de l'Éden. Vous vous élevez, ô mon fils, a dit le prophète Jacob, comme un rameau de la plante verdoyante ; et cette plante féconde et pure, c'est le sein virginal de la Mère du Sauveur. C'est ainsi que Dieu lui-même publie la pureté sans tache de Marie. »

Invocation de Marie, toujours vierge. — Cette Mère et cette compagne de l'Homme-Dieu n'est jamais séparée par saint Chrysostome du sacrifice non sanglant qui s'offre sur nos autels. A chaque page de la liturgie dont il a doté son Église, lorsque le prêtre, le représentant de Jésus-Christ a reçu du diacre qui l'assiste le mélange du vin et de l'eau du sacrifice, il le bénit, et prononce avec respect ces paroles : « A l'honneur, à la mémoire de notre glorieuse et toute bénie Souveraine, de Marie, Mère de Dieu, toujours vierge; recevez, Seigneur, par son suffrage cette victime et placez-la sur votre autel céleste. »

Toujours immaculée. — Puis, au moment solennel, où tenant dans ses mains le corps immolé mais non sanglant du Sauveur, le prêtre ouvre ses lèvres, son cœur et son âme, pour recevoir le corps, l'âme et le cœur du Dieu victime, il s'écrie : « Pardonnez-moi, Seigneur indulgent et bon, par l'intercession de votre Mère, toujours vierge, et toujours immaculée. » Et lorsque, par la communion sacramentelle il a pris possession du cœur de Jésus-Christ, il ajoute cette prière : « Redressez pour nous, Seigneur, les sentiers de la vie ; affermissez nos cœurs dans la crainte de vos jugements, veillez sur notre existence, assurez nos pas, et laissez-vous fléchir par les prières et les supplications de la glorieuse Mère de Dieu, de Marie toujours vierge, et de tous vos saints. »

Invocation des saints. — Marie et les saints, ces amis

familiers de Dieu, ces compagnons fidèles de sa mission douloureuse, sont aussi les instruments privilégiés de ses miséricordes. Jésus-Christ aime, écoute, exauce et sa Mère et ses saints. « Si vous voyez, dit saint Chrysostome, que la main de Dieu s'apprête à vous infliger un châtiment, gardez-vous bien de vous enfuir dans le camp du peuple déicide son ennemi mortel, de peur d'armer encore contre vous sa justice. Mais allez vous jeter avec confiance, dans les bras de ses amis les saints et les martyrs, qu'il aime et qu'il investit d'une grande puissance sur son cœur.

« Oui, s'écrie-t-il, dans le panégyrique de saint Mélèce, prions tous d'une commune voix, chefs et subordonnés, hommes et femmes, enfants et vieillards, esclaves et maîtres; associons à nos supplications le bienheureux Mélèce. Car à cette heure il jouit auprès de Dieu d'une influence plus assurée qu'aux jours de sa vie mortelle, et nous porte à tous un plus grand amour. » Nous sommes donc sur la terre les amis, les enfants et les protégés des saints du ciel.

Honneurs dus aux saints.—Le saint patriarche convie la ville de Constantinople tout entière à la translation des reliques du saint martyr Phocas. « Hier, dit-il, vous ne pouviez contenir votre admiration à l'aspect de l'éclat dont s'était revêtue la cité des empereurs. Elle était belle, en effet, elle était brillante; mais ce n'est point qu'elle dût sa splendeur à ses monuments incomparables, aux colonnes qui décorent ses places publiques, non, c'est qu'elle ouvrait ses portes au saint martyr, dont la dépouille, sous laquelle s'étaient inclinés les flots de la mer, s'avançait en triomphe pour se fixer dans son enceinte. » Saint Chrysostome ne veut pas qu'un seul chrétien manque à son appel auprès des saintes reliques. « Que nul d'entre vous ne fasse défaut, par son absence, à la solennité de ce jour. Que la vierge timide abandonne sa retraite, et que la femme laborieuse ne se renferme point dans sa maison. Évacuez la ville tout entière et venez tous vous serrer en haie com-

pacte autour du sépulcre du témoin de Jésus-Christ. Suivons l'auguste exemple de leurs majestés impériales, qui viennent mêler leur voix à nos hymnes de triomphe. De quel prétexte oseriez-vous voiler votre indifférence, quand les empereurs quittent leur palais, pour venir incliner leur diadème devant le tombeau du martyr. » Toute la population de Constantinople se montra sensible à cet appel; les deux rives du Bosphore se couvrirent, à la voix du saint évêque, des flots d'un peuple innombrable qui s'étendait sur les deux plages comme les ondulations d'un immense vêtement.

Puissance.—« Les saints, dit saint Chrysostome, ne sont-ils pas dignes, en effet, de tous les honneurs, puisque même dans la tombe ils sont les protecteurs et la sauvegarde des cités? Oui, leur dépouille est pour les villes un plus puissant rempart que les murs les plus inexpugnables et les rochers du plus dur diamant; car tous les efforts de l'esprit humain, les murailles, les fortifications, les armes, les soldats, peuvent succomber aux assauts et sous les coups victorieux des instruments et de la valeur d'une puissante armée; mais lorsqu'une citadelle a pour sauvegarde les reliques des saints, quels que soient l'or, l'argent dont peuvent disposer les ennemis qui l'attaquent, ils ne pourront jamais opposer à ce boulevard une force et des engins qui les puissent égaler. »

Reliques. — Les tombeaux mêmes et les reliques des martyrs n'étaient pas seulement l'objet des plus grands honneurs de la part des hommes, mais ils étaient encore les instruments privilégiés de Dieu lui-même, qui daignait souvent les honorer par une communication visible de sa puissance. Les démons les voyaient avec épouvante. « Les anges déchus, dit saint Chrysostome, peuvent aussi bien que nous contempler le ciel et les astres du firmament; mais en présence de ces plaies du martyr que les chrétiens contemplent et vénèrent, nous voyons s'abaisser, sous le poids de la honte et de la confusion, les yeux de

ces anges de ténèbres. C'est une vérité dont je puis asseoir la certitude, non-seulement sur le témoignage des siècles passés, mais aussi sur les faits qui s'accomplissent de nos jours.

« Prenez en effet un homme soumis à la puissance du démon et s'agitant encore dans les convulsions de la rage ; approchez-le de ce sépulcre où sont renfermées les reliques des martyrs, et vous le voyez se soulever avec effort et prendre la fuite, comme si vous l'alliez forcer à marcher sur des charbons enflammés. Dès l'abord du lieu saint il s'enfuit, sans même oser lever les yeux sur la capse du saint dont il contemple la victoire. Mais quoi donc ! aujourd'hui qu'après tant d'années nous ne possédons plus qu'un peu de cendre et de poussière, il n'ose pas lever les yeux sur le monument où ne gît plus de sa dépouille que des ossements nus et glacés ! Que fût-il donc arrivé s'il eût contemplé le martyr couvert de la pourpre de son sang, resplendissant de l'éclat de ses blessures, plus brillantes et plus belles que l'éclat même de l'astre du jour? De quel coup terrible n'eussent point été frappés son esprit et ses yeux? Voyez-vous combien les plaies et les cicatrices des martyrs sont plus admirables, plus glorieuses, et jouissent ici-bas d'une vertu plus puissante que les étoiles du firmament? »

Puissance.— « Oh! quelle n'est donc point, s'écrie saint Chrysostome, la puissance incomparable des saints! Non-seulement leur corps, leurs paroles, mais leurs vêtements eux-mêmes sont pour toute créature un objet perpétuel de vénération et d'hommages. Le manteau d'Élie divise les eaux du Jourdain ; les chaussures des trois enfants de la fournaise foulent des charbons brûlants et traversent les flammes ; le bois d'Élisée change la nature des eaux ; la verge de Moïse sépare les flots de la mer Rouge et fend les rochers du désert ; les vêtements de saint Paul chassent les infirmités et les douleurs ; l'ombre de saint Pierre rappelle les morts à la vie, et la flamme qui dévore les

membres des martyrs frappe de terreur et met en fuite les anges des ténèbres. »

Culte des reliques. — « Embrassons donc avec foi les tombes sacrées des saints; enflammons nos cœurs de repentir et d'amour à la vue de leurs bienfaits et de leurs exemples, et poussons en leur présence de profonds gémissements; car les tombes des martyrs ce sont des ports assurés de salut, des fontaines salutaires d'où découlent des flots de consolation et de paix, des trésors inépuisables de toutes les richesses de l'âme et du cœur. »

Cimetière. — Au culte des saints et des martyrs sont donc attachées, même pour ce monde, les plus consolantes faveurs. Aussi leur mémoire, leurs vertus, leurs restes inanimés sont-ils l'objet d'un respect qui répand jusque sur le cimetière chrétien une sorte de caractère céleste, d'où résulte pour ces lieux sacrés un culte inférieur, lié d'une manière intime au culte des martyrs et des saints. Le cimetière, en effet, ce lieu du sommeil temporaire de l'humanité, c'est aussi le lieu du repos et de l'attente des justes, dont les vertus inconnues des hommes ont à recevoir une récompense aussi belle que celle des martyrs dont les restes reposent avec honneur sur nos autels.

Le jour de la fête de la Croix, saint Chrysostome avait assemblé la population de Constantinople en dehors des murs de la ville, au milieu des tombeaux. Là, le saint évêque, en présence de la dépouille des morts, des restes muets des générations éteintes, parle à ce peuple de son immortelle destinée et du repos momentané qui doit précéder l'éternel repos : « Ce jour, leur dit-il, Jésus-Christ est descendu dans la demeure des morts; c'est l'objet de la fête qui nous assemble en cette enceinte. C'est aussi l'événement d'où résulte le nom de cimetière, afin que vous ne puissiez ignorer que ceux qui reposent en ce lieu ne sont pas morts, mais seulement ensevelis dans la nuit temporaire du sommeil. Car avant la mission de Jésus-Christ, le terme de la vie était appelé la mort et l'enfer;

mais depuis que Jésus-Christ a subi lui-même le supplice de la mort pour la vie du monde, la mort ne saurait plus avoir d'autre nom que celui de repos ou de sommeil. Voilà pourquoi ce lieu qui reçoit votre dépouille est appelé par nous le champ du sommeil. Ce n'est donc point avec larmes, mais avec espérance que vous devez aborder ce lieu, qui n'est dans la vie qu'un point d'arrêt entre ce monde et l'éternité. »

Dimanche. — Ces réunions de fidèles en l'honneur de Dieu, des saints et des martyrs, n'étaient point soumises dans l'Église chrétienne à la décision arbitraire des premiers pasteurs. L'Église avait ses jours de fête, ses époques particulières de réjouissance et de solennité. Parmi ces jours consacrés au culte chrétien, le premier, celui qui remplace le jour de repos de l'ancienne loi, c'est le jour de la résurrection de Jésus-Christ, appelé le jour du Seigneur ou du dimanche. « Car c'est le jour, dit saint Chrysostome, où fut anéanti le sceptre de la mort, où la malédiction fut effacée du front de l'humanité, le péché refoulé dans l'abîme, les portes de l'enfer brisées, la longue guerre de Satan éteinte, Satan lui-même enchaîné dans sa prison, et l'homme enfin reçu, par la réconciliation, dans les bras de Dieu son père.

« Ce jour a vu l'homme non-seulement recouvrer sa dignité perdue, mais encore se revêtir du prestige glorieux d'une plus admirable dignité. Le soleil fut témoin de ce spectacle étrange; il a vu l'homme se transformer en un être immortel. Rappelle-toi toujours, enfant de Dieu, de quels bienfaits tu fus comblé dans ce jour de triomphe; rappelle-toi ce qu'était avant lui ta destinée et ce qu'elle devint avec lui. Pleins de ce souvenir, ne devez-vous pas tenir ce jour de la victoire du Seigneur en grand honneur religieux? Gardez-vous donc de le profaner par le désordre des festins, les excès de la table, les jeux désordonnés et les joies bruyantes; mais conviez vos frères les plus indigents à venir s'asseoir à votre foyer, pour

prendre leur part de l'abondance de vos richesses ; car le jour du Seigneur est le jour où se fait dans vos demeures la part de Jésus-Christ votre Sauveur. »

C'est le jour où les chrétiens se réunissent dans les églises pour adresser à Dieu leur prière et recevoir le pain de la parole divine. La sanctification de ce jour, qui succède au jour de repos de l'ancienne loi, nous apparaît comme le symbole et l'image du royaume des cieux. « Les Juifs s'imaginent, dit saint Chrysostome, que le jour du repos ne leur fut donné que pour bercer leur nonchalance pendant ces heures de loisir ; mais Dieu se proposait une bien plus noble fin : il voulait les arracher à leur attachement aux travaux matériels de la vie, pour occuper leurs loisirs aux intérêts plus importants du ciel. Aussi le sacrificateur, qui n'offrait chaque jour qu'un seul sacrifice, devait-il immoler deux victimes le jour du Sabbat, pour rappeler au peuple les hommages que le Seigneur attend de sa reconnaissance et les expiations qu'il commande pour effacer la trace de ses péchés. Oui, dit le saint docteur, c'est pour délivrer votre âme de la cruelle étreinte des passions et des vices que le jour du repos vous fut donné de Dieu. »

Nativité. — Après le jour du Seigneur, consacré par sa résurrection d'entre les morts, celui de sa naissance était pour les chrétiens un jour de réjouissance exceptionnelle. « Il est parmi nous une fête qui, plus que toutes les autres, doit imprimer dans nos âmes des sentiments profonds de terreur et de respect. Appelez-la la reine de toutes les fêtes, et vous rendrez hommage à la vérité. Quelle est-elle donc cette fête?... C'est la Nativité de Jésus-Christ. C'est d'elle que découlent les autres solennités que nous célébrons, l'Épiphanie, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte et toutes les autres fêtes. Faisons donc éclater notre bonheur, mes bien-aimés, dit saint Chrysostome, et livrons-nous aux transports de notre joie, car l'objet des vœux ardents des prophètes, le Rédempteur qu'ils ont

annoncé, le Messie que les justes aspiraient à contempler, tout nous est arrivé dans ce jour : Dieu s'est fait voir dans la chair, il a vécu parmi les hommes. »

Épiphanie. — « Le peuple de Dieu n'était appelé dans son temple chaque année que pour trois grandes solennités, mais pour nous chacun de nos jours est une fête. La première, sous un certain aspect, est l'Épiphanie ou la manifestation du Seigneur. Cette manifestation est permanente, « car voici que je suis avec vous, dit Jésus-Christ, « tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » L'Épiphanie est donc une fête qui peut se célébrer tous les jours. La Pâque est la prédication de la mort du Sauveur, et cette mort, nous l'annonçons aussi chaque jour aux fidèles. La descente de l'Esprit saint, c'est la Pentecôte; mais Jésus-Christ nous déclare que son esprit demeure avec nous pour l'éternité. La Pentecôte est donc encore une solennité qui se célèbre tous les jours. »

L'Épiphanie est aussi le jour du baptême du Sauveur et la première des fêtes dans l'ordre du temps. « Vous savez tous, dit saint Chrysostome, que la solennité présente est appelée la manifestation du Seigneur. Mais pourquoi ce nom ne fut-il pas donné par nos pères à la naissance de Jésus-Christ plutôt qu'au jour de son baptême? C'est que ce ne fut pas à sa naissance, mais à son baptême qu'il voulut se manifester au monde. » Ce ne fut, en effet, que le jour de son baptême que Jésus-Christ vint se révéler aux hommes comme le Fils bien-aimé de Dieu. C'est ainsi qu'il établit sa mission réparatrice en face de l'humanité coupable.

Pâques. — Après ces fêtes venaient celles du triomphe de Jésus-Christ à Jérusalem, dite la fête des Palmes ou des Rameaux, et celle du Jeudi-Saint, veille de la mort du Sauveur, que saint Chrysostome appelle le Jour de la trahison et de la Passion. Enfin après quarante jours de jeûne on célébrait, le dimanche qui suit le quatorzième de la lune de mars, le grand jour de la résurrection de Jésus-Christ, appelé par les chrétiens le jour de Pâques.

L'immense bienfait qui résulte pour les hommes de la résurrection du Sauveur, l'emporte sur le précepte antique qui consacrait au repos le jour du Sabbat de la loi judaïque. Jésus-Christ est sorti du tombeau le premier jour de la semaine; ce premier jour, qui rappelle aux chrétiens la résurrection future de tous les hommes, est devenu pour eux le jour inviolable et sacré du repos et de la prière, tandis que le jour du Sabbat, le dernier de la semaine, que le Sauveur a passé dans la tombe, est à jamais pour tous les chrétiens un jour de pénitence et de deuil. Il est la veille du grand jour, du jour de la Résurrection.— « C'est aujourd'hui, dit saint Chrysostome, que nous devons tous nous écrier avec David : « Qui pourra « raconter les œuvres du Seigneur ! Qui pourra lui pré- « senter un tribut de louanges digne de sa grandeur infinie? » (ps. 105.) Car voici le jour de nos désirs, la fête salutaire, le jour de la résurrection de Jésus-Christ. Nous célébrons aujourd'hui cette fête glorieuse, la plus éclatante des solennités chrétiennes; cette fête où le Dieu fait homme est sorti victorieux de la corruption du tombeau. Nous la célébrons en unissant les transports de la joie aux manifestations de la piété filiale, car en ce jour Jésus-Christ ressuscite avec lui l'humanité tout entière, puisqu'il brise à jamais l'empire et les liens de la mort.

« Avant d'accomplir son sacrifice Jésus-Christ s'empressait chaque semaine d'apparaître, le jour du Sabbat, dans la synagogue, pour l'accomplissement du précepte de la loi; mais dès qu'il fut ressuscité d'entre les morts et qu'il eut offert à l'humanité le gage de son éternelle destinée, il ne voulut plus se montrer que le premier jour de la semaine, pour poser le fondement de l'observation dominicale. Ici nous voyons s'effacer le précepte du Sabbat et commencer la célébration du premier jour de la semaine, appelé le jour du Seigneur et de la Résurrection.»

Ascension. — Quarante jours après la solennité pascale, une autre fête venait rappeler aux chrétiens l'Ascension

de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette fête était célébrée en dehors de l'enceinte de Constantinople. Le saint patriarche lui-même en expose les motifs : « Lorsque nous nous réunissons en mémoire de la Croix, c'est en dehors de la cité que s'accomplit la solennité de la fête, et lorsque nous célébrons le jour brillant et glorieux de l'Ascension au ciel de l'Homme-Dieu crucifié, c'est encore en dehors de l'enceinte de la métropole que nous accomplissons les rites de cette nouvelle fête. Nous quittons ainsi les temples de la ville; ce n'est point que nous soyons éloignés par le dédain du centre de vos demeures, mais nous sommes appelés au dehors par les tombeaux et l'honneur des martyrs. Nous ne voulons pas que ces âmes saintes puissent nous adresser de justes reproches et nous dire : Ne sommes-nous donc point assez purs pour célébrer avec vous, dans nos tabernacles, le jour de notre Sauveur? Nous avons pu verser pour lui les flots de notre sang, nous avons été jugés dignes de passer par la main des persécuteurs et de lui faire le sacrifice de notre tête, et vous ne nous jugez plus dignes même de contempler du fond de nos tombeaux la splendeur consolante de ces jours de solennité! »

C'est ainsi que l'Église de la terre conviait à ses réjouissances l'Église du ciel, à laquelle elle donnait la main, pour offrir avec elle à Jésus-Christ un même concert d'hommages, un même tribut de reconnaissance en mémoire de son sacrifice et de ses bienfaits.

Pentecôte. — « Mais voici, dit saint Chrysostome, une autre fête. L'Église du Sauveur se réunit encore. Cette mère pleine d'amour pour sa famille immense s'entoure encore avec orgueil de la multitude de ses enfants, selon l'expression du prophète, comme une épouse se revêt de ses parures et de ses vêtements les plus glorieux. Nous voici donc arrivés à toute la grandeur des bienfaits divins. La raison de l'homme est trop étroite et son esprit trop borné pour comprendre l'immensité des dons qui découle

en ce jour pour nous des trésors de la bonté divine. Nous venons de célébrer les fêtes de la Croix, de la Passion et de la Résurrection du Sauveur; aujourd'hui nous sommes arrivés à la plus grande des solennités chrétiennes. Contemplez en effet cette sollicitude divine et cet amour immense qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer. Avant ces quelques jours, Jésus-Christ s'est enlevé dans les cieux ; il est allé s'asseoir à la droite de son Père sur son trône royal, et voici qu'en ce jour il nous envoie son Esprit saint, et, par son Esprit, les biens incalculables du ciel.

« L'éclat de cette fête resplendit sur tous les instants de notre vie et peut se célébrer chaque jour. Quel est, en effet, son objet? Elle a pour but d'honorer la descente de l'Esprit de Dieu, qui vient habiter le cœur de l'homme. « Mais celui qui m'aime, dit Jésus-Christ, observe tous « mes préceptes. Et moi je prierai mon père, et mon père, « à ma voix, fera descendre du ciel un autre consolateur, « l'Esprit de vérité, qui demeurera dans vos âmes pour « l'éternité. » Puisque Jésus-Christ affirme du Saint-Esprit que sa présence en nous est perpétuelle, la Pentecôte est donc une fête que nous pouvons célébrer chaque jour. »

Tel est l'enseignement du saint patriarche de Constantinople sur les plus importantes des solennités chrétiennes. De grandes fêtes étaient instituées pour rappeler les plus grands bienfaits de Dieu; puis des fêtes secondaires, consacrées aux saints, avaient pour but de raviver parmi les fidèles le souvenir des vertus évangéliques dont ils avaient laissé l'exemple aux générations à venir.

Pendant ces jours, les travaux étaient suspendus; les chrétiens quittaient leurs demeures pour venir entourer la chaire de leur évêque, soit dans l'enceinte des basiliques, soit en dehors des villes sur les tombeaux des martyrs; là, sur les cendres de leurs pères, ils s'animaient au souffle inspirateur de la parole divine, qui leur rappelait

le souvenir et les vertus de leurs modèles et qui les enflammait de l'héroïsme de leur martyre. Ces froides dépouilles elles-mêmes leur faisaient entendre une voix plus puissante que le cri délirant des passions; la parole du pasteur se revêtait de l'éclat d'un accent divin; elle avait toujours pour les chrétiens un écho céleste, qui semblait sortir de la tombe et révéler les pensées du ciel.

Cet enseignement du tombeau n'emprunte point sa puissance irrésistible au sentiment de la tristesse et de la douleur, aux étreintes de cette main froide de la mort qui passe sur le cœur et qui le ravit aux impressions de la terre, pour l'ensevelir dans de sombres pensées comme dans un crêpe de deuil, non. Cet enseignement avait un caractère plus suave et plus fort; c'était la parole silencieuse de l'âme qui repassait par sa dépouille mortelle, pour se manifester encore une fois par la poussière du tombeau.

De la tombe de Jésus-Christ, en effet, sont sorties plus de merveilles qu'il n'en avait opéré pendant tout le cours de sa vie mortelle. C'est du tombeau qu'il s'est élevé vers le séjour glorieux de son éternel repos; c'est aussi de sa tombe que rejaillirent pour l'humanité toutes ses espérances de félicité future. Que de prodiges, après lui, n'ont point semé sur leur passage les restes inanimés des martyrs!

Saint Chrysostome lui-même a fait entendre de sa tombe une voix plus persuasive et plus puissante que celle qui faisait retentir d'applaudissements les basiliques de Saint-Paul d'Antioche et des Saints-Apôtres de Constantinople. Quand un ordre de l'empereur Théodose fit transporter dans la ville impériale la dépouille récente du patriarche martyr, la guerre du schisme s'apaisa, toutes les inimitiés s'effacèrent, les haines les plus invétérées s'évanouirent, de tous côtés les partis s'embrassèrent pour inaugurer une ère de fusion et de paix, et ce que ni son éloquence, ni son autorité, ni sa vertu n'avaient pu rétablir pendant sa vie, il l'opère par sa seule présence après sa mort.

Qu'il veuille donc perpétuer du haut du ciel cette influence salutaire, et protéger encore les cœurs amis qui se consacrent à sa gloire! Qu'il daigne aussi, par une affectueuse condescendance, accueillir ce faible essai, cette imparfaite histoire de ses travaux, de ses enseignements et de ses combats; qu'il accepte cet hommage offert par l'admiration à sa mémoire, et qu'il daigne présider toujours aux efforts de celui qui n'a puisé dans l'étude de sa vie qu'un désir ardent de se livrer tout entier à l'imitation de sa foi, de sa patience et de ses vertus!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

PARIS, IMPRIMERIE DIVRY ET Cie

RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

